UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PRATIQUES DE «SOCIALISATION MARGINALISÉE» ET ESPACE URBAIN: LE CAS DES JEUNES DE LA RUE À MONTRÉAL (1985-1995)

(VOLUME II)

THÈSE

PRÉSENTÉE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN ÉTUDES URBAINES

PAR

MICHEL PARAZELLI

AVRIL 1997

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS ii

LISTE DES FIGURES vii

LISTE DES TABLEAUX viii

LISTE DES PHOTOGRAPHIES ix

RÉSUMÉ x

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE (Volume I)

ÉLÉMENTS POUR UNE CONSTRUCTION THÉORIQUE

CHAPITRE I
REPÈRES EMPIRIQUES ET THÉORIQUES 6

1.1 Les recherches existantes 6

1.1.1 Les études sur les jeunes de la rue à Montréal et les limites des définitions 7

1.1.2 Les pratiques spatiales de socialisation des jeunes de la rue et sur la rue 20

1.1.3 Constantes et limites des représentations sociospatiales 40

1.2 Les jeunes de la rue: un groupe social spécifique 44

1.2.1 Un désir de socialisation 45

1.2.2 Les jeunes de la rue, ce qu'ils sont, ce qu'ils ne sont pas 57

1.2.3 Le concept de socialisation marginalisée: prémisse de notre hypothèse de recherche 64

CHAPITRE II
CONSIDÉRATIONS ÉPISTÉMOLOGIQUES 70

2.1 Les principales représentations théoriques du phénomène de socialisation urbaine marginalisée 70

2.1.1 L'émergence de la sociologie au XVIIIe siècle et l'enjeu de la vérité sur la connaissance de la nature humaine 71

2.1.2 Émile Durkheim: une morale organique de la dérégulation normative 77

2.1.3 Une morale écologiste de la désorganisation sociale: la sociologie urbaine de l'école de Chicago 88

2.1.4 La seconde école de Chicago 103

2.1.5 L'analyse structuraliste des instances de socialisation comme instances de contrôle 107

2.1.6 La sociologie de l'action: le rôle du «sujet historique» dans la dynamique inclusion/exclusion 110

2.2 L'espace et la construction identitaire 113

2.3 L'horizon théorique d'analyse des pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue 120

CHAPITRE III
PROPOSITION THÉORIQUE 122

3.1 La nécessité d'une théorisation sociosymbolique de la socialisation marginalisée 122

3.2 L'espace transitionnel: la dynamique interne de l'expérience topologique 125

3.3 Le mouvement d'appropriation de l'acte social et l'autonomie 138

3.4 La gestion des usages urbains: un enjeu d'appropriation 142

3.5 Routinisation sociospatiale et sécurité ontologique 147

3.6 La géographie humaine structurale: une clé d'interprétation du parcours géosocial de la socialisation 149

3.6.1 Notre position épistémologique 150

3.6.2 Vers une structure morphologique abstraite de la socialisation humaine 154

DEUXIÈME PARTIE (Volume II)

RECHERCHE EMPIRIQUE: LE POTENTIEL DE SOCIALISATION MARGINALISÉE DES JEUNES DE LA RUE DANS LE CONTEXTE DE REVITALISATION DU CENTRE-VILLE-EST DE MONTRÉAL (1985-1995)

CHAPITRE IV
MÉTHODOLOGIE 169

4.1 Le type de recherche 169

4.2 Le territoire de recherche 173

4.3 L'échantillon 174

4.4 La collecte des données 177

4.5 L'observation 178

4.6 L'entretien non directif mitigé 179

4.7 Le guide d'entretien et les concepts opératoires 186

CHAPITRE V:
LA DYNAMIQUE INTERNE DU PARCOURS GÉOSOCIAL DES JEUNES DE LA RUE. L'ANALYSE DU CORPUS D'ENTRETIENS 196

5.1 Aller voir ailleurs si j'y suis 196

5.2 Trois types de parcours suivant les formes de relations parentales 198

5.2.1 Les jeunes ayant vécu une forme de relations parentales incohérentes 201

5.2.1.1 Les conditions premières de leur vie de rue 201

5.2.1.2 Commentaires analytiques 219

5.2.1.3 Le potentiel transitionnel des lieux les plus attractifs 222

5.2.1.4 La sociabilité punk et les prégnances d'anarchisme 233

5.2.1.5 Squatter et mendier 244

5.2.1.6 Esquiver: la dispersion des rassemblements 248

5.2.1.7 Synthèse des pratiques spatiales de socialisation marginalisée 254

5.2.2 Les jeunes ayant vécu une forme de relations parentales d'abandon 258

5.2.2.1 Les conditions premières de leur vie de rue 259

5.2.2.2 Commentaires analytiques 281

5.2.2.3 Le potentiel transitionnel des lieux les plus attractifs 283

5.2.2.4 Les pratiques sociospatiales identificatoires 307

5.2.2.5 La contrainte policière de leur mobilité: la marge urbaine interdite 311

5.2.2.6 Synthèse des pratiques spatiales de socialisation marginalisée 314

5.2.3 Les jeunes ayant vécu une forme de relations parentales de domination, de superficialité ou de détachement 317

5.2.3.1 Les conditions premières de leur vie de rue 318

5.2.3.2 Le potentiel transitionnel des lieux les plus attractifs 346

5.2.3.3 Entre l'affirmation de soi et la déchéance 398

5.2.3.4 La routinisation de la vie de rue: la sécurité inconsciente du nomadisme résiduel 400

5.2.3.5 Les pratiques sociospatiales identificatoires 403

5.2.3.6 Sans propriété, point de salut! Sans consommation point d'appropriation! 405

5.2.3.7 Synthèse des pratiques spatiales de socialisation marginalisée 409

5.3 Synthèse générale des pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue 412

CHAPITRE VI:
L'ENCOMBREMENT SOCIOSYMBOLIQUE DES PRÉGNANCES DES JEUNES DE LA RUE 419

6.1 Le contexte de la revitalisation du Faubourg Saint-Laurent 419

6.2 Les acteurs de la Ville de Montréal 422

6.2.1 Les projets de revitalisation du Faubourg Saint-Laurent 425

6.2.2 Les effets sociospatiaux sur les jeunes 433

6.2.3 L'intervention policière et la prévention du sentiment d'insécurité urbaine 444

6.2.4 Commentaires analytiques 454

6.3 Les associations d'établissements d'affaires et l'UQAM 455

6.4 Les intervenants sociaux et communautaires 480

6.5 Les premières réactions des jeunes de la rue: désarroi et révolte 492

6.6 Vers une "cohabitation" conflictuelle 500

6.7 L'enfermement public des jeunes de la rue 505

CONCLUSION 514

APPENDICE A
SCHÉMAS-SYNTHESES ET COMPARATIFS DE L'ARTICULATION THÉORIQUE ENTRE LE PARADIGME DE L'ÉCOLOGIE SOCIALE DU DÉBUT DU SIECLE ET CELUI DE LA FIN DU SIÈCLE 522

APPENDICE B
QUESTIONNAIRE D'ENTRETIEN SEMI-DIRIGÉ AVEC LES JEUNES DE LA RUE ET EXEMPLE D'UN QUESTIONNAIRE D'ENTRETIEN AVEC LES INTERVENANTS 525

APPENDICE C
CARTES GÉOGRAPHIQUES (CARTE 1, CARTE 2 ET CARTE 3) 535

BIBLIOGRAPHIE 539

DEUXIÈME PARTIE

RECHERCHE EMPIRIQUE:

LE POTENTIEL DE SOCIALISATION MARGINALISÉE DES JEUNES DE LA RUE DANS LE CONTEXTE DE REVITALISATION DU CENTRE-VILLE-EST DE MONTRÉAL (1985-1995)

CHAPITRE IV

MÉTHODOLOGIE

4.1 Le type de recherche

C'est principalement à l'aide d'entretiens non directifs mitigés que nous avons entreprepris une enquête qualitative auprès de 30 jeunes de la rue à Montréal, âgés de 16 à 25 ans, et de 28 intervenants-tes concernés directement ou indirectement par la présence des jeunes de la rue dans l'aire géographique étudiée. Avant de présenter les conditions méthodologiques de notre recherche empirique, il importe de bien établir notre position dans le champ conflictuel des débats ayant trait à la validité scientifique des méthodes qualitatives en sciences humaines.

Précisons d'abord que notre démarche se distingue d'une certaine orientation de la recherche empirique qualitative qui «[...] postule que la connaissance de tout phénomène ne s'acquiert que par la pratique, c'est-à-dire par l'expérience ou par l'observation de ce phénomène» (Dorais, 1993: 10). Autrement dit, selon ce point de vue, la connaissance d'un phénomène ne se révèle qu'*a posteriori,* de manière inductive, par un travail d'interprétation du chercheur. Dans cette perspective, que ce soit sous la forme de schèmes d'interaction, de nouveaux concepts, de catégories ou de structures, le chercheur empiriste doit s'effacer le plus possible pour laisser les éléments théoriques émerger des données ou de la perception que les sujets étudiés ont du phénomène. Dans sa version radicale, «[...] les données se «donnent» justement d'elles-mêmes, le pôle théorique étant sous la tutelle du pôle technique [...]» (Lessard-Hébert *et al,* 1990: 97). Cette position

épistémologique est en fait une utilisation hyperempiriste d'approches telles que l'interactionnisme symbolique, l'ethnométhodologie et ce que des sociologues américains tels que Glaser et Strauss (1967) ont appelé «The Grounded Theory». D'ailleurs, ce dernier courant est souvent traduit par la «construction empirique de la théorie» (Dorais, 1993) ou par la théorie «enracinée» (Lessard-Hébert *et al,* 1990: 99). Premièrement, cette tendance objectiviste mythifie le rôle du chercheur scientifique en le situant dans une position de neutralité et dont la fonction doit se réduire au geste quasi technique de capter sans médiation théorique le sens émergeant des phénomènes, soit des discours des sujets. Suivant ce raisonnement, cette position devrait réunir les conditions d'un contexte de découverte par opposition à un contexte de démonstration de la preuve. Deuxièmement, cette orientation exclusivement inductive occulte tout un ensemble de présupposés épistémologiques orientant la représentation théorique et, par conséquent, l'exercice implicite de catégorisation des phénomènes empiriques observés:

> À première vue, l'affirmation de la «table rase théorique» entrerait en contradiction avec le postulat de «sélectivité» ou de médiatisation inévitable formulée par plusieurs auteurs, postulat selon lequel le chercheur arrive lui-même sur le terrain avec ses propres interprétations, ses valeurs et son cadre de référence plus ou moins implicite. D'ailleurs, selon cette conception, une partie de la validation d'une recherche repose sur l'explicitation de ce cadre de référence. [...] En recherche sur le terrain, l'induction et la déduction sont constamment en dialogue (Lessard-Hébert *et al,* 1990: 96).

Dans un article traitant de l'épistémologie de la preuve et des pratiques de la justification, Gil (1988: 104) rappelle qu'il n'existe pas «une seule bonne forme» du rapport de la théorie à l'expérience et que certaines découvertes ont été réalisées par la raison théorique:

> Beaucoup de corroborations empiriques sont *indirectes,* leur force de conviction dépendant essentiellement de la valeur attribuée aux arguments théoriques. Ce fut par des raisons théoriques que Einstein a postulé la constance de la vitesse de la lumière, dont on ne connaît «aucune vérification expérimentale directe». Les confirmations les plus significatives proviennent de l'observation du mouvement des étoiles doubles, de la destruction des positrons en mouvement rapide et surtout de la désintégration des mésons π° en mouvement rapide. Dans les trois cas, la vitesse de la lumière demeure

> indépendante de celle de la source. La plupart des preuves empiriques sont de ce type, dans toutes les sciences et notamment les sciences humaines.

En nous engageant dans la formulation d'un cadre théorique provisoire, notre démarche se distingue ainsi de la réduction empiriste de la recherche qualitative. Nous ne nions pas la nécessaire prise en compte des perceptions et représentations théoriques que les sujets étudiés ont de leur réalité. Mais, comme Gil (1988), nous pensons que l'interprétation de ces perceptions peut être enrichie (au niveau du contexte de découverte) par la valeur accordée aux arguments théoriques. D'ailleurs, Lefrançois (1985: 167) avance qu'un travail de recherche inconditionnellement rivée au cadre de l'action où le chercheur prétend s'absenter de sa propre faculté d'interprétation et de rationnalisation risque «[...] de produire des analyses erronées en s'appuyant trop sur les représentations qu'ont les sujets des événements qui les concernent». Ceci rejoint les propos de Bourdieu à cet égard (1968: 64):

> Il ne suffit pas que le sociologue se mette à l'écoute des sujets, enregistre fidèlement leur propos et leurs raisons, pour rendre raison de leur conduite et même des raisons qu'ils proposent: ce faisant, il risque de substituer purement et simplement à ses propres prénotions, les prénotions de ceux qu'il étudie.

En effet, il est plus utile de choisir sciemment son cadre de référence conceptuel que de s'illusionner de l'exclusive révélation empirique: «Encadrer explicitement ses questions de recherche et rechercher délibérément des données pertinentes nourrissent et fortifient l'intuition, plutôt qu'ils ne l'étouffent» (Erickson, cité par Lessard-Hébert *et al,* 1990: 97). Dans la même voie, Lessard-Hébert *et al* (1990: 98) évoque la critique de Werner et Schœpfle démontrant que l'adoption de dispositions a-théoriques prétendant favoriser le contexte de la découverte constitue en soi un présupposé théorique d'ordre méthodologique:

> Werner et Schoepfle (1987) s'opposent, quant à eux, à la conception naïve du chercheur qui entreprendrait une recherche sans aucun cadre théorique et qui prétendrait ne se situer qu'en contexte de découverte. Ils proposent d'ailleurs aux chercheurs-ethnographes une théorie de l'ethnographie, sorte de théorie de la méthode applicable dans le champ d'une ethnoscience. Selon leur conception, le chercheur arriverait cependant sur le terrain non pas avec une théorie portant sur le «quoi», mais sur le «comment» de sa recherche.

Selon Evertson et Green (cité par Lessard-Hébert *et al,* 1990: 101), il existe une autre approche de la recherche qualitative qui associe dans un «continuum des approches d'observation» le contexte de la preuve (déductif, théorique) avec celui de la découverte (inductif, empirique). Refusant les options dogmatiques idéaliste ou empiriste, cette approche assume alors cette tension heuristique entre le phénomène et l'objet que nous avons déjà présentée au chapitre 3 de la première partie (3.5.1). Nous retrouvons la même orientation épistémologique chez l'épistémologue Granger lorsqu'il traite de la recherche qualitative. En se référant à l'analyse transcendantale de Kant, Granger (1982: 8-9) nous invite à appréhender la «qualité» comme une forme vécue (perception) que la pensée scientifique (intuition) peut découper selon le couple contraste-continuité:

> La qualité est d'abord, sans doute, un vécu absolu et unique, que la langue naturelle nous permet, peut-être, dans une certaine mesure de transmettre et les différents arts de recréer, mais que la science ne saurait viser à décrire comme tel. Mais elle est aussi vécue au niveau de la forme, et c'est ce vécu formel que la connaissance scientifique vise à transformer en concepts. Une forme est, me semble-t-il, appréhendée à la fois comme contraste et comme continuité. En tant que contraste, elle est partition du champ perceptif, elle est découpage.
>
> Ainsi, c'est à la fois en tant que contraste et continuité, sous les espèces de la forme, que la qualité peut être déterminée, et si des modèles qualitatifs sont possibles pour la science, c'est par une conceptualisation de la forme.

Voilà une autre manière de prendre en compte le double point de vue structuraliste et phénoménologique. En soumettant nos hypothèses provisoires à l'épreuve des formes empiriques, nous distinguons le phénomène de l'objet. Pour que cette rencontre théorie-expérience ne se transforme pas en une simple confirmation de notre objet théorique, nous avons eu recours à des entretiens non directifs mitigés ainsi qu'à des périodes d'observation (directe et participante). Ce type d'investigation nous a permis de rendre dynamique cette tension entre les manifestations du phénomène et notre construction d'objet en offrant aussi aux principaux intéressés (les jeunes et les intervenants) l'opportunité de nous présenter leur propre lecture du phénomène étudié.

4.2 Le territoire de recherche

Suite à une consultation auprès de cinq travailleurs de rue du Projet d'interventions auprès des mineurs-res prostitués-es, nous avons délimité le territoire de recherche en fonction des secteurs les plus régulièrement fréquentés collectivement par les jeunes de la rue (routinisation de l'action). Ce critère de fréquentation collective assidue est important car, aux yeux de nos informateurs, ce critère semblait non seulement indiquer la présence stable de pratiques de socialisation mais aussi la localisation de lieux collectifs d'appartenance. Il existe deux secteurs regroupant des lieux signifiants pour les jeunes de la rue: l'un situé dans le quartier Centre-Sud et l'autre dans le Centre-ville-est. Le premier est limité au sud par la rue Sainte-Catherine (le village gai, les parcs), au nord par la rue Ontario (les bars), à l'ouest par la rue Champlain et à l'est par De Lorimier (voir carte 3 annexée à l'app. C). Notons cependant que la rue Sainte-Catherine forme un prolongement ouest de ce territoire jusqu'au boulevard Saint-Laurent. Cette dernière représente la limite ouest du deuxième secteur situé dans le quartier du centre-ville-est. Les limites de ce deuxième secteur correspondent *grosso modo* à ce que l'on appelle le Faubourg Saint-Laurent (René-Lévesque, Ontario, Saint-Denis et Saint-Laurent). De plus, nous avons pris en considération d'autres lieux importants situés à l'extérieur de ces secteurs. Il s'agit d'un secteur au pied du Mont-Royal (rassemblement estival, le dimanche, autour d'un événement socio-culturel appelé les «tam-tams»), du square Viger et du square Saint-Louis. Compte tenu de la répartition géographique des sites d'occupation sociospatiale de jeunes de la rue, certaines opérations municipales et commerciales de revitalisation comportaient plus de risques d'affecter leurs pratiques que d'autres. Ainsi, l'opération du Faubourg Saint-Laurent s'est avérée beaucoup plus significative que l'opération du Faubourg Québec où les jeunes de la rue y sont absents (voir carte 3 annexée à l'app. C). Par conséquent, nous avons restreint le territoire d'analyse aux secteurs du Faubourg Saint-Laurent ainsi qu'au segment de la rue Sainte-Catherine (elle aussi objet de revitalisation) fortement fréquenté par les jeunes de la rue. Afin de ne pas disperser nos efforts, nous avons exclu du territoire d'analyse le quartier Centre-Sud hormis le segment de la rue Sainte-Catherine traversant ce quartier jusqu'à la rue Papineau.

4.3 L'échantillon

Étant donné qu'il est pratiquement impossible de recenser les jeunes de la rue selon les méthodes traditionnelles, il nous a donc été iimpossible d'utiliser une technique d'échantillonnage du type probabiliste (Côté, 1988: 76). Nous avons eu recours à une technique non probabiliste que certains chercheurs appellent «l'échantillon par quotas» ou appelé autrement, «l'échantillonnage typique» (Beaud, 1987: 188-190). Cette technique ne vise pas tant à obtenir la représentativité d'un échantillon qu'à constituer un échantillon qualifié de «typique». De plus, étant donné que nous n'avions pas de base statistique fiable et que nos objectifs étaient moins de mesurer que de découvrir une logique, «les méthodes non probabilistes sont souvent les seules utilisables ou en tout cas les plus adaptées» (Beaud,1987: 190).

Pour minimiser les biais possibles dans le choix des sujets, les 30 jeunes à interviewer ont été repérés à partir d'informations recueillies auprès de groupes communautaires (En marge, le PIAMP), d'une institution (Clinique des jeunes du CLSC Centre-ville) et des jeunes eux-mêmes. Cette première étape a consisté à former un bassin potentiel de jeunes interviewés à l'aide des informateurs énumérés (ci-haut). Étant donné que la finalité de notre recherche est de comprendre les règles structurant des phénomènes socio-spatiaux, il a été préférable de sélectionner les sujets de façon à minimiser l'hétérogénéité des repères socio-culturels qui auraient pu compliquer notre démarche. Aussi, étant donné le contexte illégal de la fugue chez les mineurs-res, nous n'avons pu interviewer des jeunes de 14 et de 15 ans tel que nous l'avions prévu au début de notre recherche. C'est pourquoi, nous n'avons retenu dans la sélection finale que des jeunes âgés de 16 à 25 ans et d'origine québécoise francophone. Par ailleurs, suite à des contacts préliminaires avec des jeunes de la rue, il nous est apparu important d'inclure des sujets des deux sexes afin de ne pas éluder certaines sensibilités et activités sociospatiales qui pourraient avoir un certain rapport avec la différence sexuelle. Pour nous conseiller dans le processus de sélection et le mode d'approche des jeunes de la rue, nous avons consulté des informateurs-trices-clés. Il s'agit principalement de travailleurs-ses de rue du

Projet d'intervention auprès des mineurs(es) prostitués(es) qui «[...] sont considérés comme des experts et sources de références dans le milieu des intervenants de première ligne» (Côté, 1988: 92).

Afin d'obtenir une réelle collaboration des jeunes de la rue durant l'entretien, il a été nécessaire d'établir une relation de confiance avec eux. En tant qu'étudiant-chercheur universitaire, nous représentions l'image institutionnelle d'autorité que ces jeunes fuient à cause d'abus de toutes sortes. Par souci éthique, nous n'avons pas voulu, à notre tour, abuser de la vérité quant à notre rôle. Il est en effet important de dire qu'une certaine tendance dans la recherche qualitative inspirée des méthodes d'observation participante de l'école de Chicago, utilise un type de ruse pour contrer les difficultés inhérentes à l'univers de la marginalité. Pour le chercheur, la tactique consiste à se présenter aux sujets d'observation dans un rôle fictif s'accordant mieux avec les valeurs des sujets approchés afin de créer une relation de confiance en adoptant une image positive. Nous pensons que c'est là méconnaître ce qui fonde une réelle relation de confiance avec ces jeunes trop souvent abusés par les adultes. Utiliser ce type de stratégie, c'est reproduire l'abus par le faux-semblant et le manque de transparence.

C'est pourquoi nous avons d'abord établi une relation de collaboration avec quatre travailleurs-ses de rue du centre-ville afin qu'ils nous réfèrent les jeunes correspondant aux exigences de notre échantillon. Il faut savoir que les travailleurs de rue sont souvent les rares adultes avec lesquels les jeunes de la rue ont pu établir une relation de confiance. Après avoir pris connaissance des objectifs de la recherche, les travailleurs de rue vérifiaient auprès de certains jeunes leur intérêt à participer à ce type de recherche universitaire. Le travailleur de rue communiquait avec nous afin de nous mettre aussitôt en contact avec le jeune intéressé.

Parmi les 30 jeunes de la rue composant notre échantillon, 10 d'entre eux étaient âgés de 16 et de 17 ans tandis que les 20 autres jeunes étaient âgés entre 18 et 25 ans; la moyenne d'âge étant de 19 ans (voir tableau 4.1). Malgré une

certaine inégalité de la représentation de l'âge des jeunes en fonction du sexe, nous pensons avoir couvert, par ce type de distribution, des temporalités différentes du parcours d'un jeune de la rue. Nous avons rencontré des jeunes dont la vie de rue ne faisait que débuter contrairement à d'autres jeunes qui avaient une expérience de la vie de rue s'étendant sur quatre années et même pour certains sur une dizaine d'années. Plus précisément les jeunes dont la vie de rue a débuté entre 1982 et 1990 étaient au nombre de 11 tandis que les 19 autres ont débuté leur vie de rue au cours de la période allant de 1991 à 1994.

TABLEAU 4.1
Distribution de l'échantillon selon l'âge et le sexe
Jeunes de la rue

Âge	16 ans	17 ans	18 ans	19 ans	20 ans	21 ans	22 ans	23 ans	24 ans	25 ans
Femmes	1	5	4	1	2		1			1
Hommes		4	1	2	2	1	1	4		
Total:	1	9	5	3	4	1	2	4	0	1

En ce qui a trait aux caractéristiques familiales des jeunes interviewés, quatorze (14) d'entre eux vivaient dans une famille monoparentale avant leur vie de rue: avec la mère (9), le père (2) ou selon un partage de la garde entre le père et la mère (3). Cinq (5) autres jeunes ont été placés dans une une famille substitut (famille d'accueil ou adoptive) en très bas âge (8 mois, 2 ans). Et les onze (11) autres jeunes habitaient avec leurs parents biologiques avant leur vie de rue. Suite à une évaluation du revenu et du type d'emploi occupé par ses parents (ou famille substitut), chaque jeune identifiait la position socio-économique de sa famille en fonction des catégories suivantes: bas, moyen-bas, moyen et moyen-haut. Huit (8) d'entre eux ont dit provenir d'une famille à bas revenu vivant de l'aide sociale ou d'emplois très faiblement rémunérés. Quatre (4) autres ont choisi la catégorie moyen-bas étant donné l'emploi un peu mieux rémunéré que le salaire minimum (ex.: chanteuse, commis d'entrepôt). Dans les familles à revenu moyen, nous avons retrouvé douze (12) jeunes dont les parents avaient des emplois tels que fonctionnaire, soudeur, camionneur, commis de bibliothèque, mécanicien, commis-comptable, infirmière, éducateur, etc. Finalement, dans la

catégorie moyen-haut se retrouve six (6) jeunes dont les parents ont tous les deux des emplois moyennement rémunérés ou dont l'emploi de l'un des deux est très bien rémunérés (ex.: directeur dans la fonction publique).

Quant aux lieux d'origine, dix-huit (18) jeunes interviewés provenaient dans la grande région de Montréal (Laval, Ste-Thérèse, Longueuil, St-Jean-sur Richelieu, La Prairie, etc.) dont quatre (4) de quartiers de la Ville de Montréal. Les douze (12) autres jeunes sont issus de régions différentes telles que l'Abitibi, le Saguenay, le Bas-Saint-Laurent, l'Estrie, etc. (pour connaître les caractéristiques générales de notre échantillon, voir le tableau 5 à la fin de ce chapître).

4.4 La collecte des données

La réalisation d'entretiens a été pour nous le mode principal de collecte des données. Comme le rappelle Blanchet et Gotman (1992: 46) l'utilisation principale de l'entretien implique que: «[...] le plan d'entretien, lui-même structuré, sera élaboré pour que les données produites puissent être confrontées aux hypothèses». Nous avons choisi ce moyen étant donné que d'une part, l'observation systématique est très difficile à réaliser en ce qui concerne les pratiques sociospatiales des jeunes de la rue et d'autre part, l'identification des conditions de possibilité de l'espace transitionnel exige une investigation des perceptions, projections et représentations des jeunes structurant symboliquement cette expérience identitaire. Rappelons que l'espace transitionnel ne résulte pas d'une simple localisation spatiale de pratiques de socialisation mais procède d'une double dynamique sociosymbolique et géographique impliquant le temps historique et un rapport de forces (politique) dans la formation de trajectoires. Par conséquent, l'objectif central de nos entretiens auprès des jeunes de la rue a été d'identifier, de manière rétrospective, le potentiel transitionnel de leurs trajectoires géosociales en couvrant la période allant de 1985 à 1994. Quant aux intervenants, nous avons recueilli des informations sur leur rôle respectif dans la structuration socio-politique des usages urbains et identifié leurs représentations des pratiques de socialisation des jeunes de la rue dans ce secteur.

4.5 L'observation

- **Observation directe**

Étant donné que nous bénéficiions de l'expérience de terrain de quelques travailleurs-ses de rue du PIAMP depuis une dizaine d'années ainsi que des observations de Côté (1988) dans sa thèse d'ethnologie urbaine, nous n'avons pas utilisé de façon systématique une méthode d'observation directe. Nous avions déjà un certain nombre d'informations empiriques nous permettant de formuler des hypothèses de recherche. Néanmoins, nous avons tout de même aménagé des moments d'observation où d'une part, nous avons pris connaissance des lieux fréquentés par les jeunes de la rue au centre-ville-est; et d'autre part, nous avons vérifié les informations que les jeunes nous transmettaient lors des entretiens. Ainsi, avant d'effectuer nos entretiens, nous avons effectué deux visites de nuit guidées respectivement par un travailleur de rue et une travailleuse de rue (ayant de six à huit ans d'expérience). Ces visites avaient comme objectifs de nous familiariser avec les principaux lieux fréquentés collectivement par les jeunes de la rue et d'échanger avec chacune de ces personnes sur les motivations des jeunes de la rue à choisir ces lieux. De plus, pour vérifier les informations que les jeunes nous transmettaient durant l'été et l'automne de 1994, nous observions le jour, le soir et la nuit (au rythme de deux fois par semaine durant cinq mois) les dits lieux. Précisons que les *Blocs* ont été le lieu d'observation privilégié étant donné l'importance attribuée à ce lieu dans les récits des jeunes.

- **Observation participante**

Par ailleurs, mentionnons que nous avons participé à titre de représentant du PIAMP à quatre rencontres du Comité d'action du Faubourg Saint-Laurent (le 4 février 1993, le 11 juin 1993, le 17 août 1993, le 21 septembre 1993). Au niveau de la recherche, nous avions donc un statut d'observateur participant. Ce comité, créé par le responsable de l'aménagement et du développement urbain au Comité exécutif de la Ville de Montréal (aujourd'hui Chef de l'Opposition), constituait une instance de concertation non formelle. Étaient invités à cette instance, les résidants du quartier, les petits commerçants, l'UQAM, quelques associations communautaires et le CLSC ainsi que des fonctionnaires de divers services

municipaux concernés par les projets de revitalisation du centre-ville-est. L'objectif de ces périodes d'observation participante était de comprendre les intérêts des divers acteurs ainsi que les enjeux globaux de la revitalisation du Faubourg Saint-Laurent. Outre l'obtention d'informations pertinentes, le statut de représentant du PIAMP nous permettait d'échanger plus facilement avec certains acteurs sur les conséquences des mesures et projets de revitalisation sur les jeunes de la rue.

4.6 L'entretien non directif mitigé

L'entretien «non directif mitigé», tel que défini par J.-P. Daunais (1987), a été le moyen le plus adéquat étant donné notre intention de vérification et d'exploration de certaines dimensions du parcours géosocial des jeunes de la rue. Selon ce chercheur (1987: 253-254), l'entretien non directif mitigé se distingue de l'entretien strictement non directif par le fait qu'il implique un usage nuancé de la non directivité: «Ainsi, à certains moments, une même entrevue peut devenir hautement structurée pour recueillir des renseignements très précis et, à d'autres, elle peut être totalement non directive pour explorer des états affectifs, des valeurs. etc.».

Pour Blanchet et Gotman (1992: 43), ce qui détermine le niveau de structuration d'un entretien, c'est le «[...] degré d'avancement de la problématique et le degré d'élaboration des hypothèses [...]». En ce qui nous concerne, nous disposions déjà de certaines informations relatives aux pratiques de socialisation des jeunes de la rue que ce soit par la thèse de doctorat de Côté (1998) ou par l'expérience pratique de travailleurs-ses de rue avec qui nous sommes en contact depuis dix ans. Bref, nous possédions déjà un certain bagage d'informations à propos des habitudes de vie et des pratiques identitaires des jeunes de la rue. C'est d'ailleurs ce qui nous a permis d'orienter notre construction théorique dans une certaine direction. Toutefois, la problématique géosociale des pratiques de socialisation des jeunes de la rue était totalement méconnue sinon ignorée. L'entretien non directif mitigé nous est apparu le médium le plus apte à réaliser un travail d'exploration des questions spatiales. Ce moyen offrait au sujet de nous guider sur les sentiers qu'il avait choisi et, en d'autres moments, nous permettait

d'approfondir des questions exigeant plus de précisions sur des thèmes mieux connus (ex.: violence familiale et institutionnelle, modes de débrouillardise, toxicomanie, etc.).

Précisons que l'entretien non directif mitigé ressemble au récit de vie par la souplesse d'expression qu'il procure et la possibilité, pour le sujet, de fournir de nouvelles interprétations que le chercheur n'avaient pas pensées auparavant. Dans notre cas, cette ressemblance vaut aussi par le fait que nous avons demandé aux sujets de nous raconter l'histoire de leur vie sociospatiale (avant et pendant leur vie de rue). Toutefois, ce type d'entretien se distingue du récit de vie par l'identification de sous-thèmes précis que le chercheur propose préalablement au sujet. À cet égard, l'interviewé n'a pas le contrôle complet de l'entretien comme cela est souhaité dans un récit de vie (Grell, 1986: 171). Ce type d'entretien permet donc une souplesse de l'expression du sujet tout en autorisant la présentation de sous-thèmes que le chercheur propose successivement sous forme de questions ouvertes et qui servent à expliciter le thème central. Ces sous-thèmes ont été inclus dans un plan d'entretien servant de guide et de régulateur de l'entretien où ils étaient présentés sous forme d'une grille de questions ouvertes selon un ordre théorique d'apparition dans l'entrevue. Plutôt que de subir une interrogation uniforme, le sujet est alors invité à s'exprimer activement et de façon personnelle sur le thème ou sur le type de questions posées quitte à déborder du thème initial dans le but d'attirer l'attention sur autre chose de plus grande ou d'égale pertinence. Choisir l'entretien non directif mitigé, c'est «[...] privilégier le médium de la relation interpersonnelle» (Daunais, 1987: 251). En effet, cette conversation semi-dirigée nous a permis d'établir un dialogue prenant en compte tout en les distinguant les faits, les actes, les opinions, les croyances, les sentiments qui ressortent de l'expérience des sujets. Un dialogue étant ainsi produit librement tout en étant balisé dans les limites de notre objet de recherche, nous apprend plus sur le phénomène qu'un simple questionnaire ne pourrait le faire. Ce type d'entretien exige de la part du chercheur une cohérence dans la formulation de ses intentions et de ses objectifs face aux sujets interviewés. Blanchet et Gotman (1992: 90) soulignent que cette cohérence influence

directement la qualité de l'entretien:

> L'hypothèse de la cohérence suppose que plus les paramètres discursifs, contractuels et environnementaux de la situation sont cohérents, plus l'interviewé peut inférer rapidement et clairement l'intention de l'interviewer. Si tel est le cas, l'interviewer peut d'autant mieux guider indirectement le discours de l'interviewé sur les points répondants au questionnement de sa recherche.

Ainsi, au début et tout au long de l'entretien, nous avons invité chacun des jeunes et des intervenants à communiquer non seulement des informations relatives aux thèmes proposés mais aussi à nous transmettre leur propre analyse ainsi qu'à nous proposer d'autres avenues de discussions référant à leur réalité. La plupart de ces interpellations en cours d'entretien invitaient les sujets à approfondir leur propre analyse du phénomène dans une perspective explicative et compréhensive. Par exemple, à la suite d'une première réponse donnée par le sujet à l'une de nos questions, nous relancions la discussion à partir des questions suivantes: «Qu'en penses-tu?», «Comment expliques-tu cela?», «Qu'est-ce que tu en comprends?», «Pourquoi est-ce ainsi?», «Y aurait-t-il autre chose qui te vienne à l'esprit sur le sujet et que nous n'ayons pas abordée?». Aussi, à la suite d'une réponse à une relance, nous demandions fréquemment au sujet d'expliciter davantage son raisonnement. Ces relances répétées nous sont aussi apparues nécessaires dans le cas où les réponses des sujets à une question (ou à leurs propres interrogations) nous semblaient soit la reproduction d'un lieu commun, soit une première réaction affective à la question. Bien qu'il soit intéressant de noter dans quels registres les sujets nous répondaient, nous avons invité, à quelques reprises, tous les sujets (les jeunes et les intervenants) à dépasser cette première réaction, s'ils le désiraient, et à entreprendre un travail réflexif à propos de leur propre raisonnement. Par exemple, les questions touchant à la routinisation de la mobilité des jeunes de la rue, «Y a-t-il une régularité dans tes déplacements? Est-ce que tu reviens aux mêmes endroits? Pourquoi?», ont soulevé, surtout chez les jeunes de la rue d'appartenance punk, une réaction négative à l'idée d'adopter un comportement routinier. La réaction première à cette question touchait leur sentiment de révolte que nombre d'entre eux cultivent envers la routine normalisante du monde intégré. En relançant la question de manière à réfléchir

davantage à cette première réponse par exemple, «Tu ne reviens jamais aux mêmes endroits?», le sujet était appelé à reconsidérer sa première réponse de façon à prendre du recul face à cette réaction première significative. Dans tous les cas, le sujet nous décrivait son circuit de déplacement routinier (lieux de rassemblement, lieux de consommation, lieux de quête, etc.) en prenant conscience, tout en discutant, que sa réaction provenait davantage de sa répulsion pour l'idée qu'il se faisait du travail robotisée "9 à 5" lorsqu'il l'associait à la routine et à la régularité des déplacements. La prise en compte de cette première réaction ainsi que notre invitation à réfléchir davantage sur celle-ci, nous offrent ainsi des informations à deux niveaux: sur l'imaginaire social des jeunes de la rue punk (mode de relation) et sur les moyens de sécurité existentielle que procure le contrôle de la routinisation de leur mobilité (mode d'occupation). Pour certains intervenants, une situation semblable s'est présentée en abordant la question sur les causes de l'attraction du centre-ville pour les jeunes de la rue. Par exemple, «Pourquoi les jeunes sont-ils attirés par le centre-ville?». Les réponses de la plupart des intervenants interrogés à ce propos constituaient des truismes ou des évidences, par exemple: «Parce que c'est là que ça se passe, c'est là que ça bouge le plus». Notre relance a donc consisté à requestionner l'intervenant sur sa réponse: «Mais, qu'est-ce qui se passe "là" d'attirant pour les jeunes de la rue?». Dans ce type de situation, nous formulions notre question de relance à partir des éléments de réponse du sujet. De la même manière qu'avec les jeunes de la rue, nos questions de relance ont permis de connaître d'une part, le niveau de compréhension des pratiques sociospatiales des jeunes de la rue et, des pistes d'explication quant au phénomène d'attraction du centre-ville.

Le danger de ce type de relance répétée réside dans le fait que les sujets interviewés peuvent interpréter notre attitude comme une tentative de notre part d'influencer leur discours dans telle ou telle direction (Blanchet et Gotman, 1992: 90). Pour éviter tout malentendu à ce sujet, nous avions pris soin, avant de débuter l'entretien lui-même, d'aviser chacun des sujets de notre intention d'approfondir certains thèmes dans une perspective explicative étant donné notre ignorance en ces domaines. Nous leur demandions leur aide pour ce type de

contribution et s'ils acceptaient, nous leur présentions les règles du jeu du processus d'interaction permettant l'approfondissement de thèmes particuliers. Par exemple, nous leur disions qu'à certains moments, nous étions pour les inviter à s'expliquer davantage et à réfléchir en profondeur pour améliorer la compréhension de certains aspects de la problématique spatiale. Dans ce contexte contractuel clair, tant que notre questionnement s'inscrivait dans le contexte discursif que le sujet nous offrait, démontrant ainsi une écoute active, ce dernier ne se sentait pas soumis à un interrogatoire mais à une considération respectueuse de son point de vue. C'est ce qu'avance Daunais (1987: 261) lorsqu'il traite du type de relation appropriée dans l'entretien non directif:

> L'attitude de réceptivité de la part du chercheur indique clairement sa position qui implique aussi un aspect de «partage». L'intervieweur demande au sujet de partager avec lui son expérience, ses perceptions, etc. En retour, lui-même partage avec son interlocuteur(trice) sa propre perception et sa compréhension de ce qui lui est communiqué: «Je vous rends vous-même à *vous-même*». C'est là une perspective susceptible d'assurer une meilleure qualité de données de recherche.

Notre expérience de consultation individuelle en tant qu'intervenant communautaire avec des jeunes en difficulté nous a aidé à susciter un travail d'introspection chez les jeunes interviewés sans que ceux-ci se sentent menacés. En faisant appel à l'intelligence des sujets dans le processus d'interaction, nous leur avons confié une bonne partie de notre tâche d'investigation étant donné leur expérience concernant les différents aspects de la problématique.

Signalons qu'il nous a fallu surmonter un problème méthodologique lié à la dimension géographique de notre objet de recherche, plus spécifiquement la question de la représentation de l'espace. Lors de nos pré-tests d'entretien, il n'était pas surprenant de constater que les jeunes reproduisaient l'idée commune selon laquelle l'espace est essentiellement de nature matérielle, physique, donc, détachée des autres phénomènes plus sociaux et abstraits tels que l'identité, la liberté, le plaisir, etc. En grande partie inconscient, le rapport de tout sujet à l'espace topologique représente ainsi un problème méthodologique majeur lorsqu'il s'agit de demander au sujet de nous communiquer des informations qui

dépassent la simple localisation d'activités. C'est d'ailleurs pourquoi le recours préalable à un cadre théorique s'est avéré une condition essentielle (le concept d'espace transitionnel et la structure abstraite du parcours géosocial de la socialisation). Mais cela pose quand même un problème de compréhension mutuelle liée à l'objet de discussion dès le début de l'entretien. De quel *espace* l'interviewer veut-il que le sujet l'entretienne? Pour remédier à cette ambiguïté potentielle, nous avons précisé aux jeunes de la rue, toujours au début de l'entretien, que nous expérimentions un certain nombre de questions-clés devant nous permettre d'aborder globalement leurs pratiques sociales et spatiales de manière originale. Les questions devraient donc refléter cette double préoccupation. Et les réponses à ce type de questions devraient nous aider à comprendre pourquoi les jeunes de la rue ont préféré occuper un lieu plutôt qu'un autre et, s'ils ont rencontré des facilités et des difficultés, de quelle nature étaient-elles. Nous ajoutions que ce type d'entretien n'avait jamais été réalisé auparavant. Par conséquent nous leur disions qu'il était possible qu'ils aient le sentiment que certaines questions n'aient pas de lien évident avec l'espace ou manquent de cohérence entre elles. Nous leur demandions alors de ne pas s'inquiéter et de répondre ce qu'ils pensaient vraiment sans préjuger d'une attente de notre part quant à certaines réponses. Ces mises en garde étant faites, nous demandions au jeune s'il avait des questions au sujet de notre recherche et du cadre de l'entretien de façon à lever toutes ambiguïtés dès le départ. Dans tous les cas, ces conditions contractuelles ont favorisé un échange dialogique où l'interviewer et l'interviewé avaient le sentiment de participer à la construction d'un savoir nouveau. Percevant alors la possibilité de s'approprier partiellement le contenu de l'entretien, les sujets ont démontré un intérêt accru à leur participation. De plus, pour tous les jeunes de la rue rencontrés, c'était la première fois qu'ils réalisaient un exercice récapitulatif de leur vie en prenant en compte leur pratiques d'occupation spatiale. Dans bien des cas, autant chez les jeunes que chez les intervenants, c'est le sentiment d'avoir appris quelque chose de neuf sur eux-mêmes (leur cadre de référence) ou sur la problématique sociospatiale des jeunes de la rue qui dominait au terme de l'entretien.

Au niveau technique, la durée moyenne des entretiens avec les jeunes de la rue a été de 100 minutes et de 65 minutes avec les intervenants. Les entretiens se sont déroulés en face à face et ont tous été enregistrés sur cassette. Les entretiens ont été transcrits par écrit en conservant le *verbatim* intégral de tous les enregistrements à l'exception de deux que nous avons réécoutés (en raison de la mauvaise qualité du son). L'enregistrement de l'entretien à l'aide d'une enregistreuse n'a soulevé aucune objection tant que nous garantissions l'anonymat et la confidentialité tel que nous l'affirmions au début de chaque entretien. La présence du magnétophone ne repésentait pas un obstacle mais concrétisait «[...] dans la relation duelle une présence tierce, et qui donne à l'interlocution une dimension d'exception» (Blanchet et Gotman, 1992: 76). Le lieu de l'entretien était déterminé par les sujets. Afin de pouvoir relancer adéquatement les intervenants sur des aspects urbains touchant les jeunes de la rue, nous avons interviewé ces derniers avant de rencontrer les intervenants.

Dès notre mise en contact avec le jeune référé par un travailleurs-res de rue, nous demandions au jeune de nous proposer un moment et un lieu de rencontre favorisant la discussion. Il était important d'être prêt lorsque le jeune l'était, étant donné que pour la plupart, il était impossible de les rejoindre par téléphone à un autre moment. Ce n'est qu'après avoir rappelé les consignes préalables du contexte de la recherche et de l'entretien que nous avons appris au jeune qu'il recevrait un montant symbolique de vingt dollars (20.00$) pour le temps qu'il avait accepté de nous consacrer. Précisons ici qu'étant donné la relation de confiance établie dès le départ avec la collaboration des travailleurs-ses de rue, ce montant ne symbolisait pas l'achat de la participation du jeune mais la reconnaissance symbolique d'un service rendu ou d'une collaboration. Concrètement, nous avons rencontré les jeunes de la rue dans certains restaurants "fast-food" du centre-ville, à leur appartement, dans des parcs publics, dans les locaux de certains organismes communautaires œuvrant auprès des jeunes de la rue ainsi que pour une entrevue dans un bureau du CLSC Centre-ville. Quant aux intervenants, les entretiens se sont déroulés dans leur milieu de travail. Notons qu'à la demande de certains intervenants, nous avons effectué l'entretien avec deux personnes à la

fois; la raison invoquée étant la complémentarité nécessaire des individus face aux informations demandées. Au début de l'entretien, nous expliquions à tous les sujets la nature et les objectifs de notre recherche, notre rôle (d'étudiant universitaire auparavant impliqué dans l'action communautaire auprès des jeunes), les raisons justifiant le choix de l'interviewé ainsi que les règles du processus d'interaction de l'entretien non directif mitigé (incluant les mises en garde mentionnées plus haut).

4.7 Le guide d'entretien et les concepts opératoires

Nous avons conçu deux guides d'entretien correspondant respectivement aux jeunes de la rue et aux intervenants-tes (voir l'app. B). Le guide d'entretien est: «un ensemble organisé de fonctions, d'opérateurs et d'indicateurs qui structure l'activité d'écoute et d'intervention de l'interviewer» (Blanchet et Gotman, 1992: 61). Mais le guide d'entretien non directif mitigé «structure l'interrogation mais ne dirige pas le discours» (Blanchet et Gotman, 1992: 64). Le guide d'entretien que nous avons utilisé pour les jeunes de la rue est standard tandis que nous avons adapté le type de questions pour chacun des intervenants-tes en fonction de leur champ d'intervention respectif tout en conservant le même type de variables. Soulignons qu'afin de nous orienter dans la conception du guide d'entretien, le PIAMP a mis à notre disposition un comité aviseur composé majoritairement de jeunes de la rue (quatre jeunes)[61]. Suite à la présentation de nos objectifs et hypothèses de recherche nous avons échangé avec ces jeunes sur la façon de formuler nos questions après quoi nous avons effectué trois pré-tests avec trois jeunes de la rue. Nous pouvions ainsi réajuster notre questionnaire en fonction des difficultés rencontrées.

Le guide d'entretien des jeunes de la rue comprend d'abord des questions générales fermées telles que l'âge, la durée de la vie de rue, les caractéristiques

---

[61] Soumis à un protocole d'entente avec le PIAMP, nous nous sommes engagé à transmettre les résultats de notre recherche lorsqu'elle serait terminée. Mentionnons aussi qu'une des jeunes, membre du comité aviseur, a manifesté le désir d'effectuer quelques photos dont le thème référait à l'espace des jeunes de la rue.

démographiques, socio-économiques et ethniques de la famille d'origine, le dernier domicile fixe et les intérêts culturels[62]. Cette introduction à la connaissance du sujet nous amenait ensuite à établir avec lui un portrait récapitulatif général de son parcours géosocial afin de mieux *naviguer* par la suite dans son histoire sociospatiale. Nous lui demandions quels avaient été les lieux résidentiels (incluant le milieu institutionnel) occupés depuis sa naissance jusqu'à sa vie de rue. Ce tableau, parfois complexe par le nombre de déplacements et d'aller-retour, nous permettait de repérer les épisodes potentiellement significatifs pour nos intérêts de recherche. Nous avons découpé l'entretien en quatre moments de l'expérience du sujet: 1. avant la vie de rue; 2. dès l'arrivée dans la rue; 3. pendant la vie de rue; 4. l'avenir. Pour chacun de ces moments, nous avons conçu nos questions de façon à sonder les variables affectant les rapports que le jeune a établis à ses lieux d'occupation sociale. En vertu de notre corpus analytique, les trois types de rapports à l'espace transitionnel (voir tableau 4.3) ainsi que les variables de la gestion des usages urbains (voir tableau 4.4) ont rempli ce rôle de variables dynamiques à partir de thèmes concrets s'y rapportant. Quant aux variables stratégiques nous indiquant le potentiel transitionnel des lieux (voir tableau 4.5), nous les utilisions dans un second temps méthodologique durant et après l'entretien. C'est-à-dire que certaines questions se rapportant aux variables dynamiques étaient formulées de façon à vérifier, à un second degré, la présence des variables stratégiques. Par exemple, dans le groupe suivant de questions, *19. Quels sont les lieux où tu as le plus de plaisir à être présent et à faire des choses? Cela dépend de quoi ou de qui? À quels moments?,* on peut constater que la réponse à ces questions peut comporter deux significations sur le plan méthodologique car il est possible qu'elle se rapporte à deux niveaux de la structure de la réalité abordée. Se rapportant concrètement à la variable dynamique du mode de relation (perception esthétique, les affects, les investissements sociosymboliques), la question du plaisir à être dans un lieu et

---

[62] Les intérêts culturels constituèrent les types de musique et d'activités artistiques que les jeunes interviewés préféraient. Ces informations nous ont donné des indices quant au mode de relation qu'ils entretenaient avec les lieux attractifs tels que les Foufounes électriques ou le milieu gai par exemple.

des causes de ce plaisir peut aussi être liée à l'une ou plusieurs variables stratégiques du potentiel transitionnel (ex.: créativité, sécurité affective, sentiment d'appropriation de l'acte).

Ainsi, à travers les réponses aux questions abordant les deux groupes de variables dynamiques, le sujet nous transmettait des indices de la présence ou de l'absence de variables stratégiques au sein du jeu de relations entre les variables dynamiques. En conséquence, dans la conception de notre questionnaire et durant l'entretien, les variables stratégiques nous ont guidé dans l'orientation de notre entretien portant concrètement sur les variables dynamiques. Après l'entretien, l'identification des variables stratégiques nous fut indispensable pour analyser le potentiel transitionnel des lieux fréquentés par les sujets interviewés.

Les entretiens ont donc été conçus en fonction de ces trois groupes de variables assorties d'indicateurs. Tout d'abord, nous avons codifié chacune des questions dont le contenu s'accordait avec les trois types de rapports à l'espace transitionnel: les modes de relation (MR), d'utilisation (MU) et d'occupation (MO). Le tableau 4.3 présente les indicateurs associés à nos variables dynamiques des pratiques de socialisation. Pour identifier le mode de relation des jeunes de la rue aux lieux occupés par eux, nous avons relevé dans leur récit géosocial leur perception esthétique, leur état affectif et la nature de leur investissement sociosymbolique. Pour le mode d'utilisation, ce sont le type d'activités pratiques, de stratégies d'actions et d'appropriation des usages urbains qui ont attiré notre attention. Quant au mode d'occupation, la spatialisation des pratiques, la durée et le rythme de l'occupation ainsi que la routinisation des déplacements ont constitué les catégories observables de cette variable géographique.

Le tableau 4.4 présente le groupe de variables dynamiques de la gestion des usages urbains: la programmation (P), l'accessibilité (A) ainsi que le contrôle et la surveillance (CS). Parmi nos questions d'entretien, certaines d'entre elles visaient

TABLEAU 4.3

Indicateurs des variables dynamiques des pratiques spatiales de socialisation

	VARIABLES DYNAMIQUES		
	Modes de relation (MR)	Modes d'utilisation (MU)	Modes d'occupation (MO)
INDICATEURS	perception esthétique	activités pratiques	localisation des pratiques
	leurs affects	stratégies d'actions	durée et rythme
	investissement sociosymbolique	appropriation des usages urbains	routinisation des déplacements

à connaître les possibilités de programmation des usages urbains c'est-à-dire, le degré de restriction et de liberté dans la définition des types d'usages qui nous permettait d'en évaluer les contraintes et les opportunités. En ce qui concerne l'accessibilité, ce sont les degrés d'ouverture et de fermeture des lieux qui nous ont servi d'indicateurs. Quant au contrôle et à la surveillance des lieux, c'est le degré de tolérance et de répression dont les jeunes étaient l'objet. En ce qui a trait aux indicateurs du potentiel transitionnel (voir tableau 4.5), nous les avons déjà explicités au chapitre III de la première partie (point 3.2). Afin de résumer l'essentiel de leur signification respective, nous avons associé à la réciprocité des relations (RR) les indicateurs suivants: l'investissement symbolique mutuel et un mouvement d'appropriation de l'acte. Au potentiel d'indétermination des règles du jeu (PI): l'aspect informel de l'aire intermédiaire et de la créativité. Et, pour la confiance et la fiabilité (CF): l'absence de menace à la liberté et le sentiment de sécurité affective.

Les questions s'adressant aux intervenants visaient dans un premier temps à recueillir des informations sur leurs pratiques spécifiques en ce qui a trait au contexte de revitalisation du Faubourg Saint-Laurent. La deuxième partie du questionnaire traitait de leur compréhension des pratiques spatiales des jeunes de la rue et des éventuelles conséquences des divers projets de revitalisation et de

gestion des usages urbains sur les conditions de vie de ces jeunes. Nous avons formulé nos questions à l'aide des variables dynamiques de la gestion des usages urbains. La confrontation et le recoupement des informations obtenues des jeunes et des intervenants nous ont procuré de nouveaux éléments d'analyse et d'interprétation.

TABLEAU 4.4

Indicateurs des variables dynamiques de la gestion des usages urbains

	VARIABLES DYNAMIQUES		
	Programmation (P)	Accessibilité (A)	Contrôle et surveillance (CS)
INDICATEURS	degré de restriction et de liberté dans la définition des types d'usages	degré d'ouverture et de fermeture des lieux	degré de tolérance et de répression

TABLEAU 4.5

Indicateurs des variables stratégiques du potentiel transitionnel

	VARIABLES STRATÉGIQUES		
	Réciprocité des relations (RR)	Potentiel d'indétermination des règles du jeu (PI)	Confiance et fiabilité (CF)
INDICATEURS	investissement symbolique mutuel	aspect informel de l'aire intermédiaire	absence de menace à la liberté
	mouvement d'appropriation de l'acte social	créativité *playing*	sécurité affective

Tableau 4.2

Caractéristiques générales des jeunes interviewés

Nom Fictif	Âge	Ville d'origine	Début de la vie de rue	Dernier domicile fixe	Composition familiale	Origine socioéconomique de la famille	Expériences de placement	Apparte-nances. culturelles	# fugues, et autres activités marquantes
PAM	16	Longueuil	H-1993	c. d'accueil St-Hyacinthe	père inconnu monoparentale avec mère toxicomane 1 frère de 12 ans	mère: aide sociale revenu: bas	4 f. d'accueil 1 f.groupe 1 c. d'accueil	Punk musique: Hard Core	- 4 fugues (c.a.) - héroïnomane
KATOU	17	Longueuil	A-1994	appt. 2 amis Ahuntsic	parents adoptifs à l'âge de 14 ans 1 demi-frère de10 ans, 1 demi-sœur de 8 ans	père: tailleur mère: f. d'accueil revenu: moyen	100 f. d'accueil dès sa naissance	Peace and Love musique: Doors, P.Floyd	- 1 fugue - prostitution
CAROLINE	17	St-Léonard	A-1991	appt. amie depuis É-1994 Centre-Sud	père décédé (à 16 ans mais séparé à 2 ans) monoparentale avec mère alcoolique 1 demi-frère 12 ans, 1 demi-sœur 21 ans	père: vendeur de drogue mère: aide sociale revenu: bas	1 centre d'héberg. communaut.	punk et Classique	- prostitution - héroïnomane - plusieurs fugues de f. natur.
ZOÉ	17	Ste-Thérèse	1991	appt. depuis É-1994 au Centre-ville	monoparentale avec mère cocaïnomane parents séparés à 8 mois	mère: aide sociale père: aide sociale revenu: bas	plusieurs c.d'accueil mineure ém.	musique: Hard Core, peace (Grim Skunk, Pink Floyd)	- plusieurs fugues de f. naturelle et de c. d'accueil
BARBIE	17	Abitibi	1990	chez sa mère à Longueuil	divorcé depuis É-1994 2 frère, de13 et 22 ans, 1 sœur de 24 ans.	mère et père: aide sociale revenu: bas	c. d'accueil (2 mois)	Punk Rock musique: Hard Core	fugues répétées de f. naturelle et 1 fugue du c. d'accueil fermé (5 mois) drogue: coke

LISE	17	Sherbrooke	P-1991	appt. avec amis Rosemont depuis août 1994	parents séparés à 11 ans 1 frère de11ans monoparentale avec mère	mère: secrétaire revenu: moyen	f.d'accueil (2 ans) c. d'accueil (7 mois)	Punk musique: Hard Core	- toxicomane - 2 fugues de f. d'accueil
MARIANNE	18	Anjou	H-1992	appt. avec amie depuis juin 1994 Centre-Sud	parents divorcés à 4 ans 1 frère de 21 ans et une demi-sœur de 21 ans. aller-retour mère-père.	père: analyste informatique mère: diététiste revenu: moyen	c. d'accueil fermé (1 an) et c. ouvert (15 jours)	Peace musique: Hard Core	- plusieurs fugues de f. naturelle - 1 fugue du c. d'accueil - héroïnomane - prostitution
LA PASSOIRE	18	St-Constant	H-1994	appt. payé par sa mère Valleyfield	parents ensemble 1 frère de 17 ans	père: outilleur mère: diététicienne revenu: moyen élevé		Punk écrit poèmes	- 1 tentative de suicide - toxico (PCP)
JOHANNE	18	Laval	A-1990	appt. avec amie depuis juin 1994 Centre-Sud	parents divorcés à l'âge de 4 ans aller-retour mère et père alcoolique	père: fonctionnaire municipal mère: serveuse revenu: moyen et bas	1 centre d'héberg. communaut. (8 mois)	Punk musique: Hard Core et Pink Floyd, Beach Boy	- plusieurs fugues de f. naturelle - violée par son père - héroïnomane
MARIE	18	Amos	P-1990	appt. avec amis depuis juil. 1994 Plateau M-R.	parents séparés à l'âge de 3 mois 1 demi-frère de 13 ans	père: éducateur de c. d'accueil mère employée pépinière (alco) revenu: moyen et bas	1 famille d'accueil 1 c. d'accueil 1 appt supervisé 1 Passage	Punk-Rock adepte du percing	- 3 fugues du c. d'accueil - abus sexuel par l'ami de sa mère
GÉSABELLE	19	Montréal (Plat. M.-R.)	É-1990	appt. depuis juil. 1994 Montréal (Petite Patrie)	parents divorcés monoparentale avec mère	mère: aide sociale père: ? revenu: bas		Rock heavy metal	- 1 fugue de sa f. naturelle (1 mois) - danseuse nue
CRIS	20	Sorel	1985	appt. depuis juin 1994 Montréal (Rosemont)	parents divorcés à l'âge de 3 ans 1 frère de 16 ans aller-retour entre mère et f. d'accueil	mère: aide sociale père: marin revenu: bas	20 f. d'accueil 1 c. d'accueil fermé 1 foyer de groupe	F. Zappa punk anarchiste	- expériences de travail - 2 fugues de c. d'accueil - polytoxicomane

NANCY	20	La Pocatière	É-1993	appt. avec amis depuis sept. 1994 Centre-Sud (village gai)	parents ensemble	père: entrepreneur en construction mère: ménagère revenu: moyen	Nil	musique: techno et Peace	- toxicomane - bars gais - prostitution - vente drogue
FLORENCE	22	St-Paul de Joliette	P-1992	appt. au Carré St-Louis	parents ensemble 1 frère de 27 ans	père: comptable mère: aide comptable revenu: bas	Nil	musique: Hard Core et classique	- alcoolique - début héroïne - violence -père
SOPHIE	25	Gatineau	É-1982	appt. avec ami à Montréal (Hochel.-Mais.)	famille adoptive à 4 mois mais dont les parentsdivorcés 1 frère de 33 ans et 2 sœur de 32 et 28 ans.	mère: enseignante père: fonctionnaire dans un hôpital psychiatrique rev.: moyen-élevé	1 c. d'accueil (50 fugues) 1 hopital psychiatrique	Rocker musique: Métallica, Pink Floyd ECDC	- plusieurs fugues de hop. psy. et de c. accueil - tentatives de suicide répétées - prostitution - danseuse nue
GARBAGE	17	Joliette	E-1994	père alcoolique (St-Vallert)	- parents divorcés à l'âge de 8 mois 1 demi-sœur de 9 ans - monoparentale avec mère	père: cuisinier mère: comptable rev.: moyen	2 maisons d'héberg. commun. 1 centre de désintoxica-tion (héro)	Punk musique: Hard Core lecture: histoires d'horreur	1 fugue de sa f. naturelle (à 17 ans pendant une semaine)
IRIS	17	Longueuil	H-1993	appt. avec cousin St-Hubert avec 1 ami	- parents divorcés 2 demi-frères de 3 et de 7 ans - habitais chez son père avant la rue	père: soudeur mère: serveuse-restaurant rev.: moyen	1 maison d'héberg. commun. 1 centre Le Portage (6 mois)	New Wave a déjà eu son band - musique: tous les styles - graffitiste - peinture abstraite	- sec. V non terminé - vendeur de drogue (14 ans) - cocaïnomane
PAUL	17	La Prairie	P-1994	appt. Montréal (Villeray)	parents ensemble 1 sœur de 25 ans	père: camionneur mère: commis de bibliothèque rev.: moyen	4 c. d'accueil	Punk musique: Hard Core	1 tentative de suicide

NORMAND	17	Montréal-Nord	A-1993	appt. depuis E-1994 Montréal (Plateau Mont-Royal) 11/2	- monoparentale avec père mère décédée (jeune âgé de12 ans) - habitais avec son père avant la rue	père: commis dans un entrepôt rev.: moyen-bas		musique: Hard Core	Sec IV mis dehors de l'école
MARCEL	18	St-Jovite	P-1988	appt. Montréal (Plateau Mont-Royal) avec ami 11/2	père décédé habitais en c. d'accueil avant la rue	père: mécanicien mère: commis comptable-fonction publique rev.: moyen	3 c.d'accueil foyer de groupe	Punk	6e année 2 fugues (2mois et 4 mois)
OZ	19	Montréal (Plateau Mont-Royal)	A-1993	appt. depuis É-1994 Montréal (Centre-Sud)	parents divorcés (jeune âgé de 4 ans) habitais avec sa mère avant la rue	mère: infirmière scolaire en CLSC père: inconnu rev.: moyen	1 centre de désintox.		- cocaïnomane - itinérance
SÉBASTIEN	19	Montréal (St-Michel)	A-1991	appt avec amis-es depuis É-1994 Montréal (Petite Italie)	Parents séparés (jeune âgé de 2 ans) 1 demi-sœur de 11 ans étais en c. d'acueil avant la rue	père: chômeur mère: chanteuse rev.: bas	10 f. d'accueil 1 c. d'accueil 1 foyer de gr. 1 prison (2 mois)	musique: Hard core	- vol de coffre-fort - recèle - vente drogue
KEVIN	20	Chicoutimi	A-1989	appt. avec amis depuis A-1994 à Montréal (Centre-Sud)	parents divorcés (jeune âgé de 2 ans) 1 sœur de 14 ans habitais en f. d'accueil avant la rue	père: pasteur mère: chauffeur d'autobus rev.: bas	18 f.d'accueil 2 c. d'accueil	milieu gai musique: classique, populaire (Céline Dion, Nana Mouskouri, etc.) disco - décorateur	- plusieurs fugues des f. et c.d'accueil - spectacles de travestis dans les bars gais - prostitution masculine à temps plein
MAXIME	20	Laval	É-1994	appt. avec amis depuis A-1994 à Montréal (Centre-Sud)	parents ensemble 2 frères de 24 et 27 ans habitais chez ses parents avant la rue	père: imprimeur mère:contremaître rev.: moyen-élevé	NIL	milieu gai - musique: Rave : The Orb, etc. - poèmes	- prostitution masculine occasionnelle

TED	21	Montréal (Ahuntsic)	P-1992	appt. avec amis depuis É-1994 à Montréal (Centre-Sud)	parents ensemble 1 frère de 13 ans et 1 sœur de 16 ans habitais chez ses parents avant	père: fonctionnaire mère: ménagère rev.: moyen			héroïnomane
MARC	22	Fabreville	H-1991	appt. avec amis depuis A-1994 à Montréal (Centre-Sud)	parents ensemble 1 sœur de 25 ans	père: représentant médical mère: secrétaire scolaire rev.: moyen-élevé		milieu gai - musique: Hard Core, électronique - recherche de définition de mots - peinture	- prostitution masculine - toxicomane (PCP, Ecstasy,)
PIERRE	23	St-Jean-sur-Richelieu	É-1989	appt. avec amis depuis É-1994 à Montréal (Centre-Sud)	parents séparés 1 sœur de 26 ans habitais avec sa mère avant la rue	père: restaurateur mère: professeur d'anglais rev.: moyen	prison (1 mois)	Punk musique: Hard Core	- héroïnomane - voyageur
FRANÇOIS	23	Joliette	É-1989	appt. depuis H-1994 à Montréal (Centre-Sud)	parents ensemble 1 sœur de 22 ans était en appt. supervisé avant la rue	père: mécanicien mère: infirmière rev.: moyen	1 c. d'accueil 1 appt. superv. 1 prison (3 sem.) 1 c. d'héber. commun.	punk	toxicomane (PCP, POT)
BOB	23	Sherbrooke	P-1993	appt. avec amis depuis É-1994 à Montréal (Centre-Sud)	parents ensemble 1 frère de 28 ans	père: enseignant CEGEP mère: personnel politique rev.: moyen-élevé			héroïnomane
DANIEL	23	Chicoutimi	P-1989	appt. avec amis depuis H-1994 à Montréal (Plateau Mont-Royal)	parents ensemble 1 frère de 21 ans et 1 sœur de 13 ans	père: fonctionnaire dans un établissement de la fonction publique mère: vendeuse	1 hôpital psychiatrique (2 mois)	artiste-punk musique: Hard Core - est dans un «band»	- héroïnomane et maniaco-dépressif - 1 fugue de f. natur.

CHAPITRE V

LA DYNAMIQUE INTERNE DU PARCOURS GÉOSOCIAL DES JEUNES DE LA RUE
L'ANALYSE DU CORPUS D'ENTRETIENS

> Il est dans l'homme toute une nappe d'ombre qui étend son empire nocturne sur la plupart des réactions de son affectivité comme des démarches de son imagination et avec qui son être ne peut cesser un instant de compter et de débattre. (Roger Caillois, 1937: 180)

5.1 *Aller voir ailleurs si j'y suis...*

Ce chapitre est consacré à l'analyse des entretiens que nous avons effectués auprès des 30 jeunes de la rue de notre échantillon au cours de l'année 1994. En autant qu'il soit possible de résumer 30 histoires humaines, le titre de cette section nous a semblé le plus évocateur de ce que nous avons ressenti et compris face aux parcours de ces jeunes. Cette expression *Aller voir ailleurs si j'y suis...* paraphrase l'adage populaire *Va voir ailleurs si j'y suis...* dans l'intention de pointer du doigt la perte de repères sociosymboliques clairs amenant ces jeunes à désirer contrôler leur propre mobilité ainsi que leur propre processus de subjectivation. Entreprise pour le moins précaire et délicate, le mythe d'une autonomie naturelle à l'abri des adultes constituera le socle de leur mode de relation aux lieux de socialisation et à l'ensemble de leurs pratiques sociospatiales. Ainsi seront-ils à la recherche d'un ailleurs mythique pour tenter de s'approprier leur existence sociale qu'ils n'ont pu acquérir dans leur milieu

d'origine. Toute situation d'écoute est soumise aux conditions objectives d'un contexte dont il est impossible d'en maîtriser les dérives et les méprises d'interprétation aussi attentif pourrait l'être l'intervieweur: «Rappelons que toute analyse sociologique est toujours soumise au double filtre du sujet observé et de l'observateur» (Grell, 1985: 86). Même si l'apport de notre travail de conceptualisation théorique nous offre quelques distanciations face au phénomène en construisant un objet de connaissances, notre objet est un sujet qui parle. Nous l'avons donc laissé parler le plus possible tout en rattachant nos commentaires interprétatifs au discours contenu dans les extraits présentés. Compte tenu de la méconnaissance actuelle du phénomène, nous avons choisi d'approfondir la compréhension des diverses manifestations du phénomène de socialisation marginalisée des jeunes de la rue en faisant appel à des interprétations sociopsychanalytiques et géographiques (représentation topologique). Pour ce qui est de l'analyse des effets de la gestion des usages urbains sur le potentiel de socialisation des jeunes de la rue, elle se trouve davantage concentrée dans le chapître suivant.

Considérant la vie de rue comme faisant partie d'un contexte spatio-temporel, il nous est apparu nécessaire de connaître le parcours géosocial des jeunes interviewés. Nous avons exploré ce contexte en portant une attention spécifique aux rapports que les jeunes ont établis face aux lieux les plus fréquentés. Non seulement, nous avons exploré avec eux les enjeux sociospatiaux de leur vie de rue mais nous avons aussi recueilli des informations sur les lieux de socialisation de leur enfance considérés par eux comme ayant été les plus importants à ce moment. Comme nous le verrons, ce contexte d'origine est tout à fait déterminant dans le choix et/ou le non-choix de la vie de rue pour ces jeunes. Nous pouvions alors relever des indices du mode de relation, d'utilisation et d'occupation structurant leurs pratiques spatiales de socialisation dans le contexte familial et/ou institutionnel. De plus, la prise en compte du contexte sociospatial d'arrivée dans la vie de rue nous a informé sur l'importance structurale des lieux les plus attractifs au cours de leur vie de rue.

Suite à la lecture de notre corpus d'entretiens, nous avons constaté combien les situations et les parcours de ces jeunes étaient hétérogènes et uniques. Toutefois, étant donné l'importance que les jeunes accordèrent dans l'entretien au contexte familial et institutionnel en tant que déterminants de leur "choix" et de leur "non-choix" d'adopter la vie de rue, nous avons regroupé les jeunes en trois catégories. Ces catégories se fondent sur la forme de relations parentales que chaque jeune a vécue et dont les caractéristiques seront présentées au prochain point. C'est en examinant les formes de relations parentales que nous avons pu identifier la genèse des modes de relation, d'utilisation et d'occupation du parcours géosocial des jeunes de la rue. Ajoutons que nous avons accordé une importance particulière à l'identification d'un mode de relation aux lieux spécifiques à chaque groupe de jeunes impliqués dans les trois catégories de formes de relations parentales étant donné que les deux autres modes sont conditionnés par le mode de relation.

5.2 Trois types de parcours suivant les formes de relations parentales

Pour présenter ces différents parcours, nous avons identifié trois formes de relations parentales affectant de façon différente les modalités d'adoption de la vie de rue pour ces jeunes. Rappelons qu'à travers les relations parentales, c'est la transmission de la Loi qui s'accomplit. Si cette transmission ne se réalise que partiellement, les jeunes seront à la recherche de repères extérieurs qui pourront peut-être combler ce manque. C'est pourquoi nous avons choisi de présenter le parcours des jeunes interviewés en tenant compte de ce contexte d'origine qui n'est pas tout à fait le même pour chacun des jeunes même si la vie de rue en constitue l'issue commune. Ainsi, sera-t-il plus aisé de suivre la trame temporelle de ce parcours et d'établir des liens entre les parcours individuels non isolés de l'histoire personnelle de chaque jeune. À propos des enfants marginalisés au Brésil, Aussems (cité par Lucchini, 1993: 230) signale que «L'histoire de vie de chaque enfant est singulière, mais on peut mettre en évidence certains processus récurrents selon les types de situations familiales que vit l'enfant».

Hormis deux jeunes dont nous avons obtenu que très peu d'informations sur leur famille d'origine et un autre qui affirme n'avoir connu aucun problème particulier avec ses parents, tous les autres jeunes interviewés ont déclaré avoir eu, à des degrés différents, d'importantes difficultés relationnelles dans leur(s) famille(s) d'origine. Ces difficultés se traduisent différemment selon que la famille est monoparentale, adoptive ou biparentale et selon le nombre de placements institutionnels (famille d'accueil, foyer de groupe et centre d'accueil). Mais à travers ces difficultés, mentionnons que le mode de relation à l'autorité était toujours en cause. Du corpus d'entretiens, trois formes relationnelles face à l'autorité parentale et/ou institutionnelle ont pu être dégagées. Précisons que chacune de ces formes comporte des situations hétérogènes dont l'intensité des manifestations varie selon l'histoire de chaque jeune.

La première forme est caractérisée par les conditions socio-économiques difficiles, ainsi qu'un style de vie marginalisé et une relation parentale non conforme aux normes dominantes. Nous l'appellerons la **forme de relations parentales incohérentes.** En ce qui concerne notre échantillon, il s'est avéré que le type de familles associé à cette forme relationnelle était constitué de familles monoparentales. La relation parentale incohérente engage le jeune dans un rapport global avec son parent qui lui transmet des valeurs normatives incongrues à travers un mode de vie où la transgression constitue une axiologie positive. Ce type de relations parentales crée alors deux situations où le jeune reproduit de façon autonome le modèle transgressif du parent en choisissant la vie de rue pour y retrouver des repères affectifs familiers; ou encore, le jeune quitte son milieu d'origine parce que certaines consignes normatives du parent sont souvent en contradiction avec le modèle parental incohérent qui lui a été présenté. À cause de l'intériorisation de normes transgressives, plusieurs de ces jeunes ont connu des placements en famille d'accueil et en centre d'accueil de réadaptation. Compte tenu du type de relations parentales vécues, ces jeunes ne se perçoivent pas comme des personnes ayant un problème d'adaptation sociale, bien au contraire; ce qui entraîne de multiples fugues des lieux de placement.

La deuxième forme relationnelle correspond aux jeunes qui ont été placés en bas âge et qui n'ont pas connu de vie familiale stable étant donné leurs nombreux placements. Il s'agira alors de **la forme de relations parentales d'abandon.** Ces jeunes peuvent être qualifiés de ce que Bernier, Morissette et Roy (1991: 136) appellent des «quasi-orphelins». Cette absence de repères parentaux amène ces jeunes à considérer la famille comme une fiction irreprésentable (symboliquement) et dans une moindre mesure, comme une forme relationnelle d'abandon. En conséquence, les familles d'accueil et les centres d'accueil, formes substituts de la famille, n'auront aucune signification pour ces jeunes sinon que par la violence symbolique qu'elles leur infligent en s'imposant à eux sans considération subjective.

La troisième forme se rapporte à un contexte familial teinté d'autoritarisme, de grande superficialité ou d'incompatibilité dans les relations. Nous traiterons alors de **la forme de relations parentales de domination, de superficialité et de détachement.** Se retrouvant davantage dans les familles biparentales, ce type de rapports favorise chez le jeune des désirs de haine des parents et/ou de rejet de soi ou un simple refus du modèle parental entraînant chez lui une volonté intense d'affirmation de soi et ou de négation de soi.

Nous verrons que ces trois formes de relation aux lieux familial et institutionnel affectent d'une manière certaine les modes de relation, d'utilisation et d'occupation de l'espace des jeunes avant leur vie de rue. En effet, nous avons constaté que l'expérience des lieux transitionnels que les jeunes acquièrent dans leur vie de rue varie selon la forme de relations parentales vécue. Pour chacune des sections abordant les formes de relations parentales, nous avons traité des lieux jugés les plus importants pour chacun des jeunes tout au long de leur parcours (avant la rue, à l'arrivée et pendant la vie de rue) afin d'y déceler leur potentiel transitionnel. Aussi, nous avons examiné certaines pratiques sociospatiales telles que la mendicité, l'esthétique de styles culturels, les animaux de compagnie, le tatouage, etc. Et finalement, les contraintes sociospatiales que les jeunes rencontrèrent dans le contexte de leur vie de rue ont été identifiées (surveillance policière, lieux

d'exclusion, etc.). Notons qu'à la fin de chacune de ces sections, une synthèse du mode de relation aux lieux de socialisation des jeunes impliqués dans cette catégorie ainsi qu'une synthèse finale du mode de relation des jeunes de la rue. Ces synthèses permettent d'alléger la lourdeur des nombreux récits (nécessaires pour appuyer la démonstration) en réalisant une transition entre chacune des catégories de jeunes de la rue[63].

5.2.1 Les jeunes ayant vécu une forme de relations parentales incohérentes

Le contexte familial de six jeunes issus de notre échantillon correspond à cette catégorie: Barbie (17 ans), Pam (16 ans), Zoé (17 ans), Caroline (17 ans), Marie (18 ans) et Iris (17 ans). Ces six jeunes ont en commun le fait d'avoir grandi dans une famille où des valeurs transgressives leur ont été transmises comme étant celles découlant d'une autorité parentale partiellement assumée et souvent incohérente. L'attractivité de la vie de rue s'inscrit alors en filiation sociosymbolique avec la famille d'origine.

5.2.1.1 Les conditions premières de leur vie de rue

Débutons avec Barbie, originaire de l'Abitibi, qui se souvient d'une enfance où peu de limites lui étaient fixées à elle et ses deux frères. Sa mère étant souvent absente, c'est sa sœur ainée (24 ans en 1994) qui, adolescente, suppléait tant bien que mal au rôle de la mère. Dès l'âge de 7 ans, Barbie disait mieux se sentir dans les ruelles en Abitibi que chez elle compte tenu des conditions économiques difficiles de sa mère assistée sociale. De plus, Barbie est bien consciente de suivre avec fierté les traces de sa sœur représentant une forme de modèle pour elle:

> Je trippais dans les ruelles et je m'engueulais avec ma mère parce qu'elle n'était jamais chez nous. C'est ma sœur qui nous gardait mais ma sœur trip-

---

63 Pour accompagner la lecture des récits et aider le lecteur à se situer dans les lieux fréquentés par les jeunes de la rue au centre-ville-est, nous avons conçu une carte (voir carte 1 annexée à l'app. C) localisant les principaux lieux d'appartenance historique, les points de rencontres d'appropriation restreinte et les lieux-ressources d'aide.

> pait alors comme moi je trippe maintenant. [...] Je me poignais avec ma sœur parce que lorsque j'avais 7 ans, je courais à 4h du matin dans les rues. Je faisais des conneries, je lançais des roches dans les fenêtres. [...] Ma sœur vendait de la dope, elle est allée en centre d'accueil, moi j'étais super fière. Je sais que je ressemble à ma sœur comme le monde le dit là. Ma soeur m'a dit ce qu'elle a fait lorsqu'elle était adolescente mais je l'ai déjà fait maintenant. Je mange mieux dans la rue que chez ma mère. Lorsque ma mère partait: «Julie, tu donneras des toasts au beurre de peanut pour souper aux petits, à tes soeurs pis à tes frères, je sors!». On mangeait des toasts au beurre de peanut. Je mange mieux dans la rue que chez ma mère. Parce que ma mère n'était jamais chez nous alors je faisais ce que je voulais et quand mes amis jouaient dans les ruelles, je crissais mon camp. Je suivais le monde là. (Barbie, 17 ans)

Durant l'enfance de Barbie, ce sont les ruelles qui ont constitué ses lieux de sociabilité les plus fréquentés. Elle pouvait y faire plein «de coups» nous a-t-elle dit, de sorte que dans ces lieux, il était possible d'affirmer ses désirs personnels, d'exercer un certain pouvoir sur le monde extérieur et d'y trouver une source d'approvisionnement alimentaire. La seule autorité qui la confrontait à des limites semblait être sa sœur aînée avec qui elle se «poignait». Lorsque sa famille s'installe à Longueuil, Barbie a 12 ans. C'est à ce moment qu'elle commence à imiter sa sœur (qui était alors en fugue de centre d'accueil) en découchant de chez elle, en décrochant de l'école, en consommant de la drogue et en commettant des vols mineurs. Quant aux lieux les plus fréquentés, c'est au métro de Longueuil que que l'on pouvait retrouver Barbie de l'ouverture à la fermeture en train de quêter, assise par terre, flâner et discuter avec ses amis punks qui, eux, l'acceptaient dans leur groupe. Mais depuis 1992, les policiers ont intensifié la surveillance dans le métro en occupant un local près des lieux de flânage. À cause du harcèlement policier, Barbie dit avoir été contrainte de changer de lieu en allant aux *Blocs* à Montréal, un lieu qu'elle préfère de loin aux autres. Cette attraction pour le métro de Longueuil, Barbie en attribue la cause au fait que les punks ne l'ont pas rejetée contrairement aux premiers amis qu'elle a fréquentés à Longueuil qui étaient dans de meilleures conditions économiques qu'elle. Pour Barbie, quêter n'était pas une action dégradante mais généreuse car les gens qui le font ne rejettent pas ceux qui n'ont pas d'argent comme elle.

> Parce que c'est là que les punks se tenaient et c'est là que tous les jeunes se tenaient. C'était un milieu comme moi, comme ce que j'aime. Avec du monde

> qui ont de l'argent, j'aimais pas ça parce que leurs parents leur donnaient 5 piastres. Au moins là c'était du monde qui quêtaient alors je ne me sentais pas rejetée là. Au départ, je ne me faisais pas traiter comme ça: «Aie hostie de bien-être social! Regarde-la, elle quête, elle n'a jamais d'argent, et elle s'habille au comptoir familial!». (Barbie, 17 ans)

Ce n'est qu'au bout de 4 années d'activités marginales (de 12 à 16 ans) que sa mère intervient en signalant à la police sa seconde fille en fugue. De toute évidence, Barbie ne comprend pas l'attitude inopinée de sa mère étant donné que celle-ci avait toujours laissé ses enfants sans limites normatives traditionnelles sinon celles correspondant à une très grande liberté ainsi qu'aux limites que ses enfants se donnaient eux-mêmes. Elle ne pouvait pas comprendre le sens de ce qu'elle n'a jamais vraiment reçu autrement que comme une forme abusive d'autorité. D'ailleurs, à la fin de cet extrait, selon Barbie, ce n'était pas de "fugue" qu'il s'agissait, elle ne faisait que "découcher" pour être avec ses amis, pourquoi alors la signaler à la police?

> Ma mère ne nous signalait pas "en fugue" parce que j'appelais tout le temps le lendemain pour lui dire où j'allais. Je n'ai pas eu les "cochons" [policiers] après moi. [...] Ma mère gueulait à chaque fois que je rentrais: «Ah Tabernacle!, tu es encore rentrée à 3 heures du matin!». Moi je l'envoyais chier, je me poignais avec et je crissais mon camp. Elle n'appelait pas les "cochons" parce qu'elle ne voulait pas que je me retrouve en centre d'accueil comme ma soeur là. [...] Mais, au bout de 4 ans, quand je quêtais encore à Montréal, ça faisait un mois que je n'étais pas chez ma mère. À un moment donné le monde me dit: «Aie, Barbie tu es en fugue !». Je suis en fugue moi? J'ai appelé ma mère et elle m'a dit: «Là je suis écoeurée. Ça fait 4 ans que tu mènes la même vie, tu prends de la drogue, tu ne vas pas à l'école!». Alors, elle a mis la DPJ [Direction de la protection de la jeunesse] après moi parce que je prends de la dope et que je ne suis jamais chez nous ! Je suis partie à rire devant ma mère. Ok, c'est cool, je vais continuer à être en fugue. Mais, je me suis faite embarquée par les policiers aux *Blocs*. Je me suis ramassée en centre d'accueil, j'ai fugué de là et je me suis remise à quêter au cente-ville. En fait, ce n'était pas des fugues, je me tenais avec mes amis là. J'allais coucher chez mes amis. Au lieu d'aller coucher chez nous, j'allais dans le bloc d'à côté. (Barbie, 17 ans)

Du point de vue de Barbie, la vie de rue représentait alors un espace social beaucoup plus "cohérent" que les interdictions sporadiques de sa mère. La raison invoquée par Barbie pour adopter la vie de rue est liée à ce que sa mère ne pouvait pas lui procurer l'argent qu'elle désirait pour sortir avec ses amis étant donné

qu'elle vivait de l'aide sociale. Elle a donc préféré mendier. Mais lorsque Barbie nous décrit la vie qu'elle a menée dans le centre d'accueil fermé, nous constatons que cette expérience n'a pas amélioré ses rapports avec l'autorité. C'est de ce centre d'accueil que Barbie dit s'être enfuie après y avoir vécu une révolte durant deux longs mois. Le passage suivant illustre très bien la façon dont Barbie conçoit ses rapports à l'autorité institutionnelle: à l'image des rapports intériorisés dans sa famille d'origine.

> C'est un lavage de cerveau. Tu deviens trois fois plus révoltée. Comment je peux dire? Tu es obligée de suivre le milieu. C'est vraiment un lavage de cerveau: tu n'es pas correct parce que tu mets des bottes dans les pieds, tu n'es pas correct de faire-ci, tu es obligé d'écouter la télé, de faire ton lit à chaque matin. Moi je suis habituée de rester avec le même linge, de squatter et de me coucher à telle heure. *Fuck off!* là si je me couchais à 7-8 heures du matin!. C'est carrément un lavage de cerveau, man. Je suis révoltée contre le centre d'accueil, même encore. Je n'y ai fait que deux mois. La plupart du monde que je connais, cela a fait qu'ils nous otent la liberté totalement là. C'est vraiment une prison. Fuck la prison là! Il y en a qui aime ça en centre d'accueil. Il y a des filles qui aimaient ça. Mais moi, vu ce que je fais dans la vie...vu que je n'étais pas habituée avec le monde, j'avais une certaine mentalité: «Moi, me forcer à écrire! *Fuck off!*». Là mon professeur me disait des grands mots. je pense que je lui aurais lancé mon étui à crayon dans le front. Vraiment l'autorité j'haïssais ça là: «*Fuck* l'autorité!, *fuck* les lois!, anarchie totale!». Je ne veux pas me faire dire quoi faire: «*Fuck* les lois!». Si ça me tente de me coucher à 7 heures je me coucherai à 7 heures. Là-bas tu es obligé de faire des sports. À la cafétéria, il y avait des grosses tables avec 12 personnes assises à table, toutes propres. Moi, personnellement, je n'aimais pas ça. Il y en a qui se sentait bien parce que chez eux, c'était de même mais, moi, chez nous, la vaisselle n'était jamais faite et il n'y avait jamais d'argent. (Barbie, 17 ans)

La situation familiale de Pam est comparable à celle de Barbie. Jusqu'à l'âge de dix ans, Pam est demeurée avec son petit frère et une mère toxicomane vivant de l'aide sociale à Longueuil. Mais, contrairement à Barbie, Pam n'a pas eu de sœur aînée pour compenser la quasi absence symbolique et physique de sa mère. Elle n'a donc que d'amers souvenirs de cette période où elle se sentait seule. Elle a donc grandi dans un univers familial où tout était possible n'importe quand avec le sentiment qu'il n'y avait aucune autorité:

> À la fin du mois, tous les enfants ont faim. Moi je volais souvent de la bouffe pour bouffer. Ma mère, elle, faisait tout le temps des overdoses. La police

était tout le temps chez nous. Tu sais, j'ai été plus dans la violence et dans la drogue. [...] je me débrouillais toute seule. [...] Je n'ai aucun bon souvenir quand j'y pense là. Ce n'était pas quotidien chez nous, on trippait plus anarchiste. Ma mère était anarchiste. Elle ne travaillait pas. Alors, si elle décidait qu'elle faisait le party toute la nuit, et bien elle le faisait. C'était pas une vie quotidienne là, normale. [...] chez nous on n'avait pas d'autorité. (Pam, 16 ans)

Ce contexte l'amena (dès l'âge de 8-10 ans) à s'occuper de son petit frère et à prendre des responsabilités l'incitant à faire ce qu'elle appelle la «mère de sa mère». Déçue par le comportement de sa mère et étouffée par sa propre négation d'elle-même, elle décida alors de s'«évader» en accordant une très grande importance à ses amis et à la drogue. C'est ainsi que la présence d'amis lui permettait de se sentir libre et non comme quelqu'un ayant étant prisonnier d'un rôle familial impossible à assumer.

Oui, mes amis c'est important parce que j'avais comme rien sur les épaules. Tandis que lorsque j'étais chez ma mère, je me sentais tout le temps comme la mère à ma mère et la mère à mon frère. Je surveillais tout le temps ma mère pour qu'elle ne se gèle pas trop. Sauf que moi quand je sortais c'était pour me geler moi aussi dans le fond. Cette responsabilité là je l'ai tout le temps ressentie. Cela a toujours été comme ça et c'est encore de même. Je m'évadais de chez nous, ça faisait du bien. [...] j'ai vieilli plus vite à cause de ça. [...] Tu n'es pas obligée de réfléchir [avec ses amis] avant de faire quelque chose ou de réfléchir avant de penser. Tu te sens à l'aise, tu te sens toi-même, tu n'as pas besoin de jouer un autre rôle. Avec mes amis, je pouvais être moi-même. Je pouvais parler comme je le voulais et je pouvais agir comme je le voulais. je n'avais pas besoin de "faker" tout le temps. C'était là où je me sentais le plus aimée. Là, je trippais plus comme si c'était une famille. (Pam, 16 ans)

Ces dernières phrases sont importantes pour comprendre la relation contradictoire que plusieurs de ces jeunes entretiennent avec l'idée de la famille. Étant donné que Pam n'a pas connu de vie familiale telle que l'on peut se la représenter de façon stéréotypée, elle développera une aversion contre ce qu'elle n'a pas reçue et une aspiration pour recomposer du "familial" avec ses amis.

Moi je n'aime pas ça la famille. Je ne sais pas, j'ai toujours trouvé ça niaiseux une famille, je ne sais pas pourquoi. Je n'ai jamais vraiment eu une petite famille avec le père, la mère et tout. Passer une soirée en famille là, je n'aime pas ça, mais je ne sais pas, ça ne m'est jamais vraiment arrivé là. Je suis bien moi quand je suis avec une gang de chums là. On est assis et on jase de tout, et de n'importe quoi. On jase souvent de nos points de vue là, de la société, de ce qui se passe dans le monde. (Pam, 16 ans)

Pam connut quatre placements en famille d'accueil de 10 ans à 14 ans par mesure de protection et un foyer de groupe à cause de problèmes de drogue et de décrochage scolaire. Finalement, elle ira en centre d'accueil fermé d'où elle fuguera quatre fois durant 2 à 3 mois pour chacune de ses fugues. De la même manière que Barbie, Pam dit ne pas comprendre pourquoi on l'empêcherait de vivre sa vie dans la rue avec ses amis étant donné que, selon son point de vue, elle ne fait que se retrouver elle-même avec des amis qui l'aiment et la considèrent. Ce qu'elle ne retrouvait manifestement pas chez sa mère. D'ailleurs, parmi les lieux les plus fréquentés avant sa vie de rue, ce sont les appartements de ses amis à Longueuil auxquels elle dit accorder le plus d'importance, parfois au métro de Longueuil rencontrer ses amis et à l'Île-Sainte-Hélène lors d'un feu d'artifice, l'été. Lorsque nous lui avons demandé les raisons liées à sa vie de rue, elle nous a répondu par l'encadrement spatio-temporel trop strict du centre d'accueil amplifiant chez elle un sentiment de révolte. Elle qualifie ce type d'encadrement de «quotidien» pour traduire la monotonie, la banalité standardisée et l'enfermement qu'elle a vécues. Consciente de la protection matérielle que lui procure le centre d'accueil, elle sait toutefois qu'elle ne peut y trouver une réponse à ses désirs affectifs.

Cependant, elle est sûre d'une chose, elle se sent mieux avec les jeunes qui se tiennent aux *Blocs.*

> Le centre d'accueil, quand ils m'ont plus encadrée là. Je trouvais que c'était trop quotidien là-bas. On faisait tout à la même heure. On se lève à la même heure puis, à chaque jour, c'est pareil. Quand tu es en centre d'accueil, on dirait que le temps s'arrête. On dirait que tu es isolée de tout. Tu es loin de tout et le temps s'arrête et tout est tout le temps quotidien: tout le temps pareil. Parce qu'il y a tout le temps un même plan. Mais les lieux, quand tu regardes dehors ce sont les clôtures. Ce sont les portes qui sont tout le temps barrées. Quand tu veux aller à ta chambre, il faut qu'ils te débarrent la porte et quand tu te promènes dans les corridors, il y a des gardiens pour te surveiller. Tu te sens...tu te sens comme un animal. Dans le fond moi des fois je voyais ça comme un labyrinthe tout barré. Ça m'a révolté encore plus. J'aimerais mieux pas vivre dans la rue sauf que c'est comme un cercle qui tourne. Quand je ne veux pas être dans la rue, quand je suis en centre d'accueil, j'ai ce qui me manque lorsque je suis dans la rue. Sauf, qu'il me manque, je ne sais pas comment te dire ça. Quand je suis en centre d'accueil, j'ai le matériel sauf que les sentiments ne sont pas là. J'ai le matériel, j'ai ma chambre, j'ai du linge, j'ai de la bouffe sauf qu'affectivement, ça je ne l'ai pas. Et, quand que je me

> ramasse au centre-ville, aux *Blocs,* que je suis assise sur un bloc et qu'il y a du monde, là je suis bien. C'est pas parce que c'est les *Blocs* ou parce que c'est des blocs ou parce que c'est plein de graffitis. (Pam, 16 ans)

Pour Pam, c'est dans la rue qu'elle se sent «normale» et qu'elle peut éviter la lourde contrainte de la responsabilité qu'elle s'était donnée de faire la mère de sa mère. C'est dans la rue que Pam a trouvé compréhension et affection ainsi que la reconnaissance qu'elle attendait d'une famille telle qu'elle se l'imagina.

> On dirait que des fois là je me rend compte que **je suis bien d'être *comme un peu* normale d'être dans la rue**. Tu sais, je suis bien de même. Mais, c'est ça que j'ai tout le temps connu là. Mais, on dirait que ma mère... oui ça m'a peut-être menée à être dans la rue parce que lorsque tu es dans la rue, tu te débrouilles toi-même. Il n'y a pas personne pour te dire: «Fais ci!, fais ça!». Il y a des mauvais côté par exemple..... Non. Sauf que c'était moi qui était son autorité à elle. Parfois, je lui faisais des *speechs* parce qu'elle était trop gelée. Mais quand tu es dans ça [la vie de rue], tu as juste à t'occuper de toi. Puis c'est vrai que tu as des amis qui s'occupent de toi. Toi, tu t'occupes de tes amis. Aussi, quand tu es dans la rue, tu te sens plus utile. Même si tu ne fais rien, même si tu quêtes toute la journée, **des fois tu te sens plus quelqu'un quand tu es dans la rue**. On est tous des jeunes qui ont eu des problèmes familial. La plupart de jeunes qui sont assis sur les Blocs ont tous eu des problèmes. Parfois, le monde s'apporte de l'affection. J'ai remarqué que la plupart de ces jeunes cherchaient de l'affection. Même si ça ne paraît pas, même si tu en vois des fois qui envoient chier le monde sur la rue. Mais dans le fond, je trouve que c'est le monde qui a le plus gros coeur parce que moi, ils vont me comprendre. Si je suis portée à aller là, c'est parce que les jeunes qui sont là peuvent plus comprendre comment que je pense. Comme si je me tiens, je ne sais pas, n'importe où, dans une discothèque. Ce sont tous des jeunes qui ont leurs petits parents qui les attendent et qui sont bien. Mais moi, je me sentirai pas à l'aise avec eux-autres. Je vais me sentir différente d'eux-autres.[64]

Comme la plupart des autres jeunes de cette catégorie, Pam dit s'identifier à la marginalité comme à des aspirations profondes telles que la liberté. Lorsque nous avons insisté pour comprendre pourquoi Pam affirmait qu'elle n'avait pas beaucoup de liberté d'agir dans les lieux qu'elle fréquentait dans sa vie de rue, elle nous a répondu par la marginalité qui l'habite comme étant à la fois un choix et un destin.

---

[64] (C'est nous qui soulignons)

> Bien je l'explique par la marginalité qu'on a là. J'ai fait un choix mais, en même temps, c'est la vie qui m'a amenée de même. C'est la vie qui m'a amenée là. C'est le destin qui m'a amenée là. Puis, moi je suis bien de même. J'aimerais bien ça, à un moment donné là, essayer d'être une fille correcte mais j'ai essayé aussi. Mais je suis bien comme que je suis là. J'ai essayé pendant à peu près une semaine. J'ai essayé d'être en famille d'accueil. Ça n'a pas marché à cause que je ne suis pas bien de même. Je n'ai jamais vécu de même, avoir une famille ou plutôt, j'ai tout le temps vécu dans le bordel et dans le gros chaos. Alors, dans le fond, j'aurais le choix peut-être mais ça ne marche pas là. Je suis poignée de même, et je suis bien de même. (Pam, 16 ans)

Quant à l'enfance de Caroline, elle est aussi marquée par l'absence et l'image dégradante de sa mère alcoolique (monoparentale). Son père qu'elle ne connaît pas beaucoup était vendeur de drogue. Il a quitté sa mère alors qu'elle était âgée de 2 ans et s'est fait assassiné lorsque Caroline avait 16 ans. Nous le verrons plus loin, cet événement a suscité chez elle un sentiment de révolte. Caroline se souvient que ses petits amis aimaient bien parler avec sa mère saoûle qui les laissait s'amuser comme ils le voulaient sur le divan du salon. Caroline a grandi dans un univers où l'alcool et la drogue était non seulement ce qui affectait la relation avec sa mère mais aussi un revenu non négligeable.

> J'ai vu mes tantes venir souvent chez nous. Ça fumait et les lignes blanches sur la table, les *bills* roulés qui restaient là. Quand tu es petite, à un moment donné, tu vois ce qu'il y a en dessous du paquet de cigarettes. Une fois, j'ai fais ça [licher un reste de poudre blanche] et ça m'a toute gelée la gueule. Mon père, lui, il vendait du hash dans ce temps là. (Caroline, 17 ans)

À six ans, Caroline se rappelle aussi avoir été impressionnée par les punks du centre-ville pendant que sa mère vendait des Halcions[65] aux prostituées que sa tante lui faisait rencontrer.

> Moi je me souviens quand j'étais petite. Ma mère allait vendre des Halcions, Je ne sais pas si tu sais c'est quoi des Halcions? Ce sont des pilules pour dormir. Mais très très fortes là. Avec de la boisson tu perds la carte. Ma tante était prostituée sur Sainte-Catherine/Saint-Laurent. Toutes les prostituées se connaissent et ma mère les connaissait par ma tante. Quand ma mère leur vendait des Halcions, moi je regardais les punks. Ça me faisait tripper bien raide. Je les regardais et je trouvais qu'ils avaient l'air cool, mais j'étais petite, j'avais peut-être six-sept ans là dans ce temps-là. Mais je les regardais tout le

---

65 Les Halcions sont des somnifères.

> temps de haut. Les cheveux de couleurs, j'ai toujours aimé ça. Ça m'attirait. [...] Je les regardais et je trouvais ça hot et je trouvais qu'ils avaient l'air d'avoir tellement de fun. Ils étaient toute une gang et ils avaient l'air d'être solidaires dans leur affaire. [...] Je n'ai jamais eu une bonne relation avec ma mère à cause de son alcoolisme là. J'haïs ça la boisson. Elle faisait tout le temps des gaffes. Mes amis la trouvaient bien drôle mais quand elle faisait une grosse gaffe et qu'elle tombait en pleine face, c'est gênant devant tous tes amis. (Caroline, 17 ans)

Parmi les lieux les plus fréquentés par Caroline avant sa vie de rue, ce sont le le petit bois du parc public et la piscine municipale auxquels elle a accordé le plus d'importance durant cette période de sa vie. Elle pouvait s'amuser avec des amis et se mesurer aux autres en faisant du vélo de montagne par exemple. Plus tard, au début de l'adolescence, Caroline ne voit vraiment pas comment sa mère pourrait constituer une autorité crédible à ses yeux étant donné l'incohérence de son comportement.

> Quand tu sais qu'elle part sur le pouce là de même et qu'elle ne revient pas, et que ça fait deux jours que tu ne l'as pas vue là, tu te dis: «Christ! est-ce qu'elle est morte?» Tu t'attends à ce qu'on la retrouve morte. J'étais tannée là. Je ne pouvais pas dormir de la nuit. Quand elle revenait, elle était saoûle et allait se coucher. Ça fait deux jours que tu ne l'as pas vue et toi le lendemain, tu es de bonne humeur, tu es contente de la voir mais elle, elle est là, avec la gueule de bois parce que ça fait trois jours qu'elle est "sur la brosse". En plus, elle est bête comme ses pieds. Alors là «fuck off!», j'étais tannée là. Ce qui me faisait le plus chier, c'est qu'elle me disait quoi faire. Je la voyais faire et je me disais: «Elle se permet de me dire quoi faire quand elle, elle est sur le BS. Elle ne veut pas retourner à l'école et n'a aucune idée de changer». Elle me l'a toujours dit d'ailleurs qu'elle ne voulait pas changer. Puis, à moi, elle me disait: «Va faire ci!, fais ça!, fais ci!». (Caroline)

Caroline avait 15 ans lors de sa première fugue pendant l'hiver 1991. À la suite d'une dispute avec sa mère à propos de l'alcoolisme de cette dernière, elle eut l'idée de fuguer avec Marianne qui vivait le même rapport avec sa mère. Elles eurent l'idée de partir à Vancouver avec des amis plus âgés qu'elles. Ici, les liens de réciprocité sont particulièrement manifestes.

> Oui, moi je voulais partir pour de bon. J'avais des amis qui allaient à Vancouver, ils étaient plus vieux, c'était des amis de dix-huit, dix-neuf ans. Puis moi, dans ma tête, je partais avec eux mais c'était complètement irréaliste là mais dans ma tête, je partais et on s'en allait à Vancouver! Finalement je ne les ai jamais retrouvés. Eux, je ne pense pas qu'ils auraient voulu nous amener de toute façon. On était des jeunes de quartoze, quinze ans.

> Finalement, on s'est retrouvées chez mon amie Chantale la fille qui est le lien entre nous deux. Puis là, nous autres, avec tous nos bagages, on partait de chez nous. Ça n'a pas duré longtemps, on ne connaissait aucune ressource. (Caroline, 17 ans)

Contrainte de retourner chez elle lorsque la vie de rue ne lui procurait plus de ressources telles que l'hébergement, Caroline répétait sa fugue à tous les mois parce que sa mère devenait plus autoritaire.

> Je repartais tout le temps de même au mois là. Elle était plus autoritaire. C'est à cause du policier qui lui avait comme enflée la tête là. Elle me menaçait tout le temps de me placer en centre d'accueil. (Caroline, 17 ans)

Se déroulant à Sainte-Thérèse, l'enfance de Zoé fut comparable à celle de Caroline en ce qui a trait à sa relation avec sa mère cocaïnomane et un père absent (depuis que Zoé a 8 mois). Selon Zoé, sa mère était continuellement en conflit avec elle lorsqu'elle était «gelée». Non seulement elle ne se sentait pas acceptée par sa mère mais elle n'y trouvait pas de quoi répondre à ses besoins matériels étant donné que sa mère vivait d'aide sociale et que la drogue coûtait cher. Surtout entre 13 et 14 ans, les lieux les plus importants de cette période étaient les appartements de ses amis et la drogue qu'elle partageait avec eux. Elle découchait de chez elle pour pouvoir se sentir elle-même nous a-t-elle dit et fuir les contraintes imposées par sa mère. Plus tard, en fugue de centre d'accueil, c'est la rue qui comblera ce désir.

> Ma mère se gelait tout le temps et elle m'envoyait tout le temps chier. Quand j'étais avec mes chum, là j'étais bien. Il n'y avait personne qui m'envoyait chier puis j'étais moi. J'avais hâte de vivre ma vie. J'ai des bons souvenirs pareil là mais ça n'a jamais bien marché de rester avec elle. Je n'avais pas d'affaire d'être chez eux. À 12 ans, ça n'a pas bien été mais j'avais pas le choix d'endurer parce que j'étais trop jeune pour m'en aller. À un moment donné, même si j'étais trop jeune, j'ai décidé de partir pareil parce que c'était assez là. Je n'étais plus capable d'entendre ma mère. Ma mère m'engueulait tout le temps et elle se gelait tout le temps et elle n'avait pas de coeur dans ce temps là. C'était fatiguant. C'était tout le temps: «Fais-ci, fais-ça!». Je ne pouvais jamais être moi-même là. C'était à cause de la drogue, de la cocaïne; ça, ça fait que tu n'as pas de coeur et que tu n'endures rien ni personne et tout le monde te tombe sur les nerfs là-dessus. (Zoé, 17 ans)

Zoé partage le même ressentiment que Pam et Barbie face à son expérience en centre d'accueil[66]. Non seulement, elle a eu de la difficulté à apprécier la standardisation des horaires et de l'isolement mais surtout l'interdiction de parler de certains sujets.

> Il ne faut pas que tu sacres, il ne faut pas tu parles de drogue ni des trips. Il ne faut pas que tu parles du centre-ville de Montréal...écoutes bien là!. Nous autres c'est de ça qu'on a le goût de parler! Est-ce qu'on peut en parler? Ah non! tu n'avais pas le droit parce que c'était négatif parler du centre-ville, de nos trips du centre-ville de Montréal. Écoutes bien, nous autres, on aimait ça. Qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse, c'est là qu'on était bien. On est pas bien nous autres en centre d'accueil, là à se faire chier sur la tête. Ah, tu as une chambre à toi là mais tu t'emmerdes bien raide. Tu es tout le temps là-dedans. C'est tout petit, ça rend agressif. C'est de la *bullshit* le centre d'accueil. Je suis bien contente d'être sortie de là moi. Maintenant, je suis sortie de la DPJ et je suis bien heureuse. (Zoé, 17 ans)

La raison invoquée par Zoé pour choisir la vie de rue était la relation avec sa mère cocaïnomane.

> C'est parce que je n'étais pas bien chez ma mère. Dans le milieu de la rue, au moins, j'étais moi-même là. Au moins, je faisais ma vie là. Je me disais tant qu'à être chez ma mère, ne pas avoir de bouffe et me faire engueuler, j'étais aussi bien de me débrouiller toute seule dans la rue. (Zoé, 17 ans)

Pour Marie (18 ans), le rejet de l'autorité est beaucoup plus marqué que celui de Caroline et de Zoé. Ses parents se sont séparés lorsqu'elle avait 3 mois. Elle demeurera avec sa mère toxicomane à Amos (Abitibi) jusqu'à l'âge de 12 ans. Marie décrit la relation avec sa mère durant son enfance comme étant partielle où elle se voyait comme la «petite fille aux valises» prête à partir à chaque fois que sa mère s'en allait à l'aventure.

> Ma mère était alcoolique et toxicomane dans ce temps-là. Cela a fait que je suis la petite fille aux valises. Cela a fait que j'avais tout le temps mes valises, j'allais coucher chez grand-maman et chez l'autre grand-maman. Elle était partie tripper, alors j'allais coucher chez...je suis la petite fille aux valises alors, cela m'a appris aussi à devenir une petite fille qui ne voulait pas d'autorité, la petite fille avec un grand goût de liberté et la petite fille avec un grand goût d'aventure. Là, c'était avant que je puisse me garder toute seule

---

66 Pour une raison inconnue, Zoé a refusé de nous identifier les centres d'accueil qu'elle a connus.

> avant mes 10 ans. [...] Je pense que j'ai tout le temps voulu mon indépendance. J'avais 3 ans et je faisais mes pauses toute seule et je m'habillais toute seule. J'avais l'air folle mais... [...] J'ai commencé à boire de la bière, vers 12-13 ans, à fumer des joints. Je me suis tout le temps tenue avec du monde plus vieux que moi. Encore maintenant. Mais, je prenais déjà de la bière avec ma mère à 12-13 ans. Je pense que lorsque j'ai commencé à boire avec ma mère, j'avais 3 ans. (Marie, 17 ans)

Pendant près de deux ans et demi (11-12 ans), Marie nous a dit avoir été abusée sexuellement par le nouvel ami de sa mère. C'est pour cette raison qu'elle se retrouva en famille d'accueil toujours en Abitibi pendant deux mois, le temps que son père, éducateur en centre d'accueil, ne la prenne en charge à Laval. Avant cette période d'abus, Marie avait de bons amis avec qui elle s'amusait beaucoup dans la forêt et la Maison de jeunes locale, l'hiver. Donc, dès ses 11 ans, la forêt et la solidarité de ses amis ont représenté, selon Marie, non seulement un refuge de socialisation alternatif à sa famille mais aussi un exutoire important afin de fuir la menace insécurisante de son foyer. Elle y trouva des amis partageant ses jeux, du plaisir, de la confiance et de l'affection.

> J'étais avec des bons amis. Il y en avait beaucoup. On était super solidaires: si il en avait un qui se faisait poigner à faire un coup, on était tous de son côté. On s'amusait tout le temps, on ne s'ennuyait jamais ou presque jamais. C'est sûr qu'on s'ennuie un peu de temps en temps. C'était des beaux moments, cela a été mes premières conneries que j'ai faites. [...] Pourquoi j'aime la forêt? Parce que c'est mon environnement, c'était mon environnement dans ce temps là. Je restais dans le fond d'un rang. Il y avait de la forêt tout autour. Dans la forêt, il a des fleurs, des champignons, des arbres. Je ne sais pas, c'est le fun. Aussi, je fréquentais la Maison des Jeunes l'hiver. Là encore c'était parce qu'on était une gang d'amis ensemble et qu'on avait du fun aussi avec les intervenants. Il y avait tout le temps quelque chose à faire. C'était une place où les jeunes pouvaient se rassembler sans aller au centre d'achats. Comme à Amos, il n'y a pas grand chose, tu t'arranges avec ce qu'il y a. [Question de l'interviewer: Pourquoi le bois est-il important pour toi?] Ce n'était pas loin de chez moi. C'était mon environnement que je connaissais déjà. Je pouvais me promener dans le bois sans avoir peur de me faire attaquer par un ours, là. Je me sentais bien en confiance dans le bois et dans le parc aussi; dans les parcs, un petit peu moins en confiance mais quand même en confiance. Et, à la Maison des jeunes, bien, c'était la meilleure amie de ma mère qui travaillait là, alors, je me sentais en confiance. Mais pour moi, pour me tenir à un endroit, il faut que je me sente en confiance, là. Parce que le chum à ma mère m'a abusé sexuellement pendant deux ans et demi. Alors, j'ai vu une travailleuse sociale. Pour continuer, c'est aussi pour ça un peu que je me tenais dans le bois, à la Maison des Jeunes et ces places là parce que à ce moment là je n'étais pas chez nous. C'est pour ça que je me sentais en

> confiance. J'étais mieux là. Comme ça, j'étais sûre que le bonhomme ne viendrait pas me voir là. (Marie, 18 ans)

Placée en famille d'accueil pendant 2 mois à 12 ans, Marie n'a d'intérêt que pour le Nintendo et ses amis à l'école d'où elle retardait le retour à la maison. Et, lorsqu'elle habita avec son père et sa belle-mère à Laval, de 13 à 14 ans, elle se buta à l'autorité de sa belle-mère à qui Marie ne reconnut aucune légitimité parentale sauf celle d'une violence contre l'image de sa mère dont Marie dit ressembler. Adolescente, Marie rencontra alors un obstacle de taille dans son désir d'émancipation parentale.

> Quand je suis revenue chez mon père, sa femme c'était vraiment dans ce qu'il y a de plus perfectionniste. Alors, il fallait que tout le monde soit parfait autour d'elle. Elle a tout jeté mon linge [de style punk] à la poubelle et elle m'a habillée normalement. Moi je gardais mon argent - mon père me donnait 5 dollars par semaine - que je gagnais aussi en gardant des enfants en plus. Je gardais mon argent pour aller acheter du linge *fuck*! J'allais m'acheter mon linge et elle n'aimait pas ça. J'ai travaillé tout un été pour avoir ma première paire de bottes. C'est à cause que sa femme, elle ne m'aimait vraiment pas. Je ressemblais trop à ma mère, oui, je ressemble à ma mère. J'ai le même maudit caractère qu'elle. Alors, à un moment donné elle m'a pris par le bras, et je lui ai dis: «Tu me lâches le bras ou je te *crisse* une claque dans la face!». Elle a eu peur de moi mais dans ce temps là, j'étais plus petite qu'elle mais je ne l'aurais pas frappée. Elle a eu peur. Ça faisait quasiment 3 mois qu'ils parlaient de me mettre en famille d'accueil. Parce que dès qu'elle me parlait, je lui disais: «Tu n'es pas ma mère toi. Tu n'as pas d'affaire à me parler, toi». Je passais beaucoup de temps dans ma chambre! Comme lorsque les parents de mon père étaient dans la maison, moi j'étais obligée d'aller dans ma chambre. Il paraît qu'elle [sa belle-mère] ne voulait pas me voir la face. Elle m'haïssait trop. Moi je ne l'haïssais pas au départ mais j'essayais de... sauf qu'il ne faut pas me piler sur les pieds quand même. Quand elle me pilait sur les pieds, j'étais désagréable comme toutes les petites filles de 13 ans. (Marie, 18 ans)

Pendant cette période Marie se voit imposer par son père des interdits stricts concernant l'heure de rentrée (interdit de sortir après 20H00) et des lieux fréquentés. Son père ne voulant pas qu'elle s'éloigne de la maison la surveillait de près. Elle s'est alors contentée de sa chambre et de la cour arrière de la maison. Comme la situation s'aggrava, Marie fut placée dans une famille d'accueil à 13 ans et demi). Ce placement précéda son entrée en centre d'accueil fermé (de 14 ans à 17 ans. Elle fit 3 fugues du centre d'accueil pour vivre dans la rue. Comme pour

Caroline et Barbie, Marie qualifia son expérience en centre d'accueil de «lavage de cerveau» et de «prison pour jeunes». Selon elle, c'est son passage en centre d'accueil fermé qui l'a incité à fuguer. Son père étant éducateur lui-même, Marie connaissait bien l'attitude des éducatrices qu'elle disait manipuler.

> Ça m'a incitée à fuguer plus souvent. Mais les lieux, c'était une prison pour jeunes. Puis, comme je te l'ai dit tantôt, j'avais un gros conflit d'autorité et un goût de liberté, un goût d'aventure, alors pour moi le centre d'accueil... Les 3 premières semaines , ils m'ont mis dans une place où ma porte étaient fermée à toute les nuits pour que je dorme. Il fallait que je cogne dans la porte pour aller à la toilette. J'aimais pas ça du tout. Puis, quand tu faisais une connerie, tu avais un 24 heures dans la chambre. Tu avais bien de l'autorité. Il te faisait des lavages de cerveau: tu rencontrais ton éducateur une fois par semaine. C'était pour te dire que c'était pas bon ce que tu avais fait, que ce n'était pas bon pour toi et qu'il y avait plein de bonnes affaires à faire autre que cela. Moi, j'ai quand même eu une bonne éducatrice parce que c'était le genre un petit peu freak là. C'était elle qui faisait son linge là. Mais, elle essayait quand même de nous dire d'obéir au moins pour sortir plus vite. Sauf que "plus vite" ça va être dans combien de temps? Elle me répond: «Six mois peut-être dans un an». Un an! Non-non-non! «Pense pas à ça, moi je m'en vais». J'ai pas aimé ça le centre d'accueil. Tu avais ta tâche obligatoire à faire. C'était tout le temps des ordres, tout le temps de l'autorité, tout le temps obligée de faire ce que les éducateurs te disaient de faire. Tu as 8 cigarettes par jour et il fallait que tu les fumes aux heures que les éducateurs disaient de les fumer. Moi j'ai mon père qui est éducateur. Alors, depuis que je suis toute petite que j'ai appris à manipuler les éducateurs. Ça fait que moi c'était facile d'avoir tout beau, tout beau tu sais. Je fais mes tâches, il n'y a pas de problèmes. Alors, après un mois et demi, j'avais ma première sortie. Je rentrais à l'heure alors ils avaient confiance en moi. À la deuxième sortie, je m'en allais. (Marie, 18 ans)

Lorsque nous avons demandé à Marie les raisons qu'elle identifiait pour avoir adopté la vie de rue, elle nous a répondu par son désir de se retrouver en confiance avec des gens comme elle et son refus viscéral de l'autorité. En ce qui a trait aux abus sexuels de son enfance, elle nous a dit ne pas établir de liens de causalité.

> Sérieux là, ça m'attirait beaucoup [la vie de rue]. Ça m'attirait parce que ce monde là avait besoin d'aide et moi, j'en avais besoin aussi. C'était du monde avec qui je me sentais en confiance et du monde avec qui j'avais des affaires communes. On se ressemblait d'une manière. Parce que j'étais de même moi aussi. C'est mon goût de l'aventure. Tout le monde avait des problèmes. Tout le monde avait de la misère. Personne ne se sentait bien dans sa peau. On était tous là parce que nous étions désespérés. Nous étions tous là parce que

> nous avions eu de la misère et que ça ne marchait pas dans nos familles. Je retrouvais du monde comme moi. (Marie, 18 ans)

> Cela [l'autorité] a tout le temps joué depuis que je suis haute comme trois pommes, je n'ai jamais aimé avoir d'autorité. Ma mère me disait: «Va dans ta chambre!», je lui disais : «Ferme ta gueule, espèce de conne!». J'avais peut-être 4 ans. Je n'ai jamais rien voulu savoir de l'autorité. Alors, cela m'a influencé parce que j'avais de l'autorité partout où j'allais et je n'aimais pas ça. Je me suis dit que dans la rue, j'en aurais bien moins. Aussi, la vie de rue m'attirait à cause de mon goût de l'aventure. Pour moi, c'était une aventure, c'était la première fois que j'allais dans la rue. [Question de l'interviewer: Vois-tu un lien entre cela et les abus sexuels?] Je ne l'ai jamais fait. Cela n'a jamais eu de rapports avec mes fugues. Ce qui a eu un rapport avec mes fugues, c'est mon refus de l'autorité, point final. Mon refus d'être enfermée, mon refus de l'autorité. Mon goût de liberté, mon goût d'aventure. (Marie, 18 ans)

Lors de sa première fugue du centre d'accueil (à Laval), Marie avait 14 ans au printemps de 1990. Quand nous lui avons demandé ce qui l'avait motivé à faire sa première fugue, elle nous a répondu qu'à l'image de sa mère, c'était son désir de liberté qui primait par dessus tout.

> C'est mon goût de l'aventure, mon goût de ma liberté. Je m'en foutais d'avoir comme rien qu'une semaine de liberté mais j'avais une liberté, là, ma liberté que j'avais de besoin. Que ça soit n'importe où, que cela ait duré 2 jours, ça ne m'aurait pas dérangée. C'est mon goût de l'aventure qui prône. [...] Comment j'explique ça? Ma mère est pareille, je pense que c'est une valeur que ma mère m'a amenée pas mal: la liberté. Ça vient pas mal de ma mère. (Marie, 18 ans)

Son désir de liberté et d'aventure était tellement ancrée chez elle qu'elle nous a répondu avoir choisi réellement la vie de rue lorsque nous lui avons demandé si c'était vraiment un choix. Ce choix était déterminé par le sentiment de ne jamais être bien nulle part.

> Oui, j'ai choisi. Mon père te dirait le contraire, mon travailleur social aussi. Moi je le sais que je l'ai choisi. Ils disent que c'est parce que je n'étais pas bien en maison d'accueil que je suis partie. Mais c'est à cause que je ne suis jamais bien nulle part. J'ai été dans deux maisons d'accueil à Laval. Je ne suis jamais bien nulle part, alors, c'est pour ça qu'il fallait que je m'en aille. Ils s'en sont bien rendus compte plus tard. Par exemple, mon travailleur social, c'est devenu comme un de mes meilleurs amis. Il s'en est bien rendu compte à la fin. (Marie, 18 ans)

Pour elle, la vie de rue ne représentait pas seulement une issue "par défaut" mais bel et bien un style de vie et un milieu de vie dans lequel elle pouvait enfin se retrouver elle-même: la petite fille aux valises.

> Je me sentais super bien sauf que ça me faisait peur quand même là: c'était l'aventure, tu ne sais jamais ce qui va arriver. Comment je me sentais? Je me sentais bien, j'étais super à l'aise, je me sentais dans mon milieu à moi. Je me sentais vraiment dans mon milieu, là où j'avais voulu vivre toute ma vie déjà. Je me retrouvais, moi. Je retrouvais le monde que j'aimais, je retrouvais le style de vie que j'aimais parce que je suis la petite fille aux valises depuis que je suis jeune. J'ai été habituée de même, alors c'était mon style de vie. (Marie, 18 ans)

Demeurant en conflit constant avec sa mère, Caroline (17 ans) a fugué plusieurs fois de chez elle au centre-ville et au square Saint-Louis. Elle attribue la cause de sa vie de rue à une forme de révolte contre ses parents mais pour différentes raisons dont le type de relation avec sa mère et le type de mort de son père qu'elle connaissait à peine (assasinat).

> D'ailleurs je suis ici aujourd'hui parce que je ne peux pas vivre avec ma mère. [...] Souvent, dans le fond, nous-même, on ne le sait pas pourquoi on quitte. On se dit: «ah! c'est pour ça!». Moi, je me suis toujours dit ça (que je voulais avoir de l'action dans ma vie), je n'ai jamais cherché plus loin. Je fugais, ça finissait là. Et, peut-être quand mon père est mort aussi ça m'a donné un gros choc. Ma mère m'a envoyée voir un psychologue. Mais je n'ai jamais accepté qu'il se soit fait, plutôt que...il s'est fait tué, il a reçu une balle dans le dos là, tiré. Alors, quand tu te lèves le matin, tu t'en vas à l'école, tu regardes le journal et tu vois la grosse photo de ton père là. Je pense que je n'ai jamais accepté ça. C'est peut-être pour ça aussi que je me suis révoltée là. Dans le fond je me suis révoltée contre eux autres mais je ne suis pas bien mieux maintenant[67]. (Caroline, 17 ans)

De manière moins conflictuelle et plus permissive, l'expérience familiale de Iris est caractérisée par des liens extrêmement distendus avec ses parents divorcés qui ne s'opposaient que très rarement à ses projets. Dès l'âge de 11 ans, il est attiré par les groupes marginaux qu'il appelle «les fuckés» et qui se tenaient surtout au métro de Longueuil, son lieu d'appartenance préféré. Et, à 14 ans, il commence à vendre de la drogue à son école.

---

67 Caroline consomme de l'héroïne et fait de la prostitution.

> Au Métro, c'était pour me tenir avec le monde là. Je commençais à me tenir avec les fuckés à 11 ans. Moi j'ai commencé à boire à 8 ans et tripper, j'ai commencé ça vers 10 ans. [...] Mon père ne m'a pas vraiment vu aller là-dedans. Pour lui, je ne le voyais pas souvent alors c'était correct. Il trouvait ça correct là. Mais ma mère a capoté au début mais ça l'a passé. Quand elle m'a vu arriver la première fois (j'avais les cheveux rasés sur les côtés à 11 ans et demi), elle a commencé par me traiter de délinquant. Puis, elle a fini par passer à côté. Elle consommait elle aussi [de la drogue] et quand elle a vu que je commençais à m'habiller de même, elle ne pouvait pas rien dire, elle se gelait aussi. Elle m'a dit: «Si tu veux en avoir, c'est toi qui paie, si j'ai affaire à t'en donner, je vais t'en donner mais c'est toi qui paie pour tes consommations». (Iris, 17 ans)

À travers cette identification à l'univers punk, Iris dit s'en être distingué progressivement par une mentalité moins anarchiste tout en conservant un discours teinté d'une importante valorisation de la liberté individuelle et de l'évasion. Par exemple, pour Iris, le métro de Longueuil représentait autre chose qu'un simple nœud de réseau. Il associait l'ambiance du métro à celle d'une gare imaginaire où les départs sont euphoriques à la façon du «trip» comparable aux effets de la drogue.

> Dans le temps, le métro de Longueuil était trippant. Quand tu *buzzes* là, l'ambiance donnait l'impression d'être dans une gare là. Ça faisait trippant, l'ambiance était bonne, je ne sais pas. Dans une gare centrale là mais il faut vraiment que tu sois parti là. Le monde, tu entends le bruit des rails en bas et c'est cool. (Iris, 17 ans)

De plus, Iris allait régulièrement assister aux "tams-tams" le dimanche, l'été dans la même perspective de recherche d'une ambiance suscitant l'imaginaire de la liberté et l'extase du «trip». Iris nous a montré qu'à travers son désir de se distinguer du style punk classique, il s'était approprié un certain nombre de repères normatifs face au liens sociaux établis avec ses pairs.

> En ce moment je ne suis pas un punk. J'ai tout le temps appartenu au même groupe. J'appartiens au New wave, je suis avec eux-autres. Les punks je me tiens avec eux-autres mais pas plus que ça. On se tient aux mêmes places mais on ne se parle pas nécessairement tout le temps. [...] Notre gang n'a pas un style particulier. Nous sommes tous différents. Mais sur beaucoup de points nous sommes pareils. Nous ne sommes pas nécessairement tous pareils. C'est pas tout le monde qui est forcé d'avoir un mohawk, tu n'es pas forcé d'avoir les cheveux rasés. [Question de l'intervieweur: Mais qu'est-ce qui vous rassemble?]: C'est notre idéologie. Nous ne croyons pas à la belle mentalité anarchiste nous autres. Nous disons que c'est impossible, mais nous pensons

> que nous pouvons faire mieux par exemple, si nous voyons un petit fatiguant qui fait le *fuck all* général, nous allons lui sauter dessus. Et nous nous arrangeons pour qu'il ne recommence plus ou lorsqu'il y a des coups qui se font, nous sommes là pour calmer les autres. À 12 ans, je commençais à découvrir, je n'étais pas encore tout à fait comme ça. J'avais le look mais je n'avais pas la mentalité. Nous, on ne fait pas de vols, on ne vole pas, des coups on en fait pas, c'est pas notre style. (Iris, 17 ans)

Iris nous a confirmé les propos de Barbie en nous disant qu'en 1992, il fut contraint de changer de lieu d'appartenance lorsqu'un poste de police s'installa dans la station de métro en rendant impossible une appropriation stable du lieu.

> Au métro de Longueuil comme je te l'ai dit, cela a disparu. Pas plus que 15 minutes chaque personne. Ils nous font circuler, sinon ils nous crissent un ticket: "Flânage". J'ai déjà reçu 3-4 tickets de 60 à 90 $ chaque. [...] C'est pour ça que tu n'en vois plus se tenir là. Maintenant, la gang de Longueuil se tient plus chez eux là (des appartements). Parfois nous allions à l'arcade là. (Iris, 17 ans)

Mentionnons que la raison pour laquelle Iris nous a dit avoir choisi la vie de rue réside dans le fait qu'elle lui procure une absence de contrainte. D'autant plus, qu'il n'était plus dépendant financièrement de ses parents étant donné les revenus que lui procurait la vente de drogue.

> Il y a l'attirance de la rue. Je ne sais pas, c'est un feeling qui ne s'explique pas vraiment là. C'est simple, tu n'as pas besoin de te casser la tête, tu vis tout simplement, tu te laisses aller. C'est ça, le feeling de juste se laisser aller. (Iris, 17 ans)

Dès l'âge de 15 ans, Iris demeure dans une maison de chambres à Saint-Hubert. Mais, comme il le dit lui-même, il n'y habite que pour y dormir lorsqu'il est de retour du centre-ville de Montréal aux petites heures du matin après avoir fait le tour de sa clientèle (vente de drogue). La plupart de son temps est vécu dans la rue en squattant parfois les appartements de ses amis ou en couchant dehors l'été. À 16 ans, il décide qu'il est dans la rue: «J'essayais de ne pas être là [à l'appartement], j'aimais mieux être dans la rue. Et, à partir de 16 ans, je suis dans la rue». Lorsque nous lui avons demandé pourquoi il était si attiré par la vie de rue, il nous a répondu par son désir de «faire partie de l'ambiance» qu'il qualifiait de «*high*», synonyme d'euphorie cocaïnomane.

> Pour tripper là. Je voulais voir ce que c'était le feeling d'être gelé dans la rue vraiment là. Moi j'ai pas regretté ce moment là. Je trouvais ça cool, j'étais parti. [...] J'ai fait de la *free base* [Cocaïne] et je fais de la *free base* encore mais pas de l'*héro* [héroïne]. [...] Bien, je trouvais que j'étais dans une ambiance trippante puis je voulais faire partie de l'ambiance. Je voulais me sentir... je voyais les autres high et je trouvais ça correct alors, je voulais être high. Pas comme eux-autres mais je voulais juste être high. (Iris, 17 ans)

Mais, comme la vie de rue n'est pas exempte de contraintes et de contradictions, Iris regrette que ses parents lui aient laissé trop de cette liberté qui ne comporte pas que des aspects émancipateurs. Iris est cocaïnomane.

> Le reproche que je pourrais peut-être leur faire, parce que par bout je me sens mal là maintenant, c'est de m'avoir laissé aller là; de ne pas avoir essayé de me convaincre lorsque j'ai commencé à être dans la rue, peut-être un peu avant. C'est peut-être la seule affaire, mais je ne leur en veux pas vraiment. Ce sont mes choix. (Iris, 17 ans)

5.2.1.2 Commentaires analytiques:

À la lumière de nos indicateurs des pratiques spatiales de socialisation, nous pouvons déjà émettre un certain nombre de commentaires à ce stade-ci du parcours de ces jeunes. On peut remarquer que le mode de relation avec lequel ces jeunes établissent des rapports subjectifs aux lieux jugés les plus importants par eux, s'est structuré de façon progressive à travers leur mode de relation aux lieux familiaux. Ces relations traversées de conflits, de déception, d'incompréhension ou d'incohérence n'étaient pas exemptes de valeurs parentales normatives dont celle d'une liberté sociale presque sans limites. Effectivement, nous avons vu que malgré leur désir précoce d'autonomie et d'émancipation vis-à-vis de leurs parents, ces jeunes ont conservé des valeurs normatives caractérisées par une grande liberté sociale. Pensons seulement à Barbie et sa vision de la mendicité, de la fugue et de l'autorité en général. Ces valeurs ont été intériorisées avec l'incohérence des consignes normatives qui les accompagnaient, c'est-à-dire par l'absence de limites sociales clairement transmises symboliquement et non seulement techniquement comme la belle-mère de Marie a vainement tenté de le faire. En effet, pour ces jeunes, il ne s'agissait pas d'absence totale de transmission car ils ont tout de même connu un certain attachement à ce portrait de

mère absente, incohérente, irresponsable et sans ressource. Cette incohérence est renforcée par la fréquentation de lieux de socialisation extérieurs à la famille comme l'école, les amis, etc. qui ne reflètent pas nécessairement les mêmes valeurs normatives. Cela a pour effet de confiner l'identité sociale de l'enfant (et de l'adolescent-te) dans un univers symbolique morcelé et instable. Ainsi, le jeune n'a d'autres choix que de réagir par une quête d'espaces transitionnels pour tenter de "recoller les morceaux" à sa manière en un tout plus cohérent, à tout le moins plus satisfaisant pour sa sécurité affective (ex.: ruelles, petit bois, la forêt, maison de jeunes, square Saint-Louis, station de métro, appartements d'amis, etc.). Ainsi, comme la plupart des adolescents, tentent-ils tous de recomposer une identité sociale plus satisfaisante avec leurs pairs à l'extérieur du foyer familial mais à partir du seul héritage parental reçu: des normes sociales incohérentes. C'est ce qui peut expliquer le fait que le mode de relation aux lieux les plus attractifs comportera des attitudes de transgression et de rejet face à l'autorité instituée. Tel un cercle vicieux, les représentants de cette autorité leur confirmeront la justesse de leur réaction en ne reconnaissant pas leurs valeurs normatives de liberté sociale mais en les réprimant par la captivité (centre d'accueil) et le contrôle policier. Ce mode de relation influence nécessairement le mode d'utilisation de certains lieux attractifs. L'occupation de la station de métro de Longueuil par Barbie et Iris en est un bon exemple. Ils viennent y mendier, discuter entre amis ayant la même mentalité, s'identifier à un style en se distinguant publiquement, expérimenter les effets de la drogue, créer des règles de vie de groupe, etc. Bref, le "métro de Longueuil" réunissait les conditions potentialisant un espace transitionnel: réciprocité des relations, confiance et fiabilité et indétermination des règles du jeu. Mais, à cause du type de contrôle et de surveillance policière imposée en 1992, la souplesse des règles du jeu ainsi que le climat de confiance propice à l'appropriation de certains lieux de la station de métro n'étaient plus présents. Déjà, sur le plan géographique, nous pouvons identifier une trajectoire structurale commune à ces jeunes. Il s'agit d'une trajectoire de rassemblement dans des lieux transitionnels qui est déterminée par une évasion du foyer familial. Cette trajectoire témoigne du premier niveau de la genèse du parcours géosocial des jeunes de la rue.

Dans la seconde partie consacrée à ce groupe de jeunes, nous verrons que cette quête d'espaces transitionnels dans le Milieu de la rue différencie les lieux qui ont un impact sur le potentiel de socialisation marginalisée de ces jeunes. Ce phénomène est observable dès le début de l'insertion du jeune à la vie de rue. Cette différenciation géographique de leurs pratiques de socialisation leur permet ainsi de structurer collectivement un sentiment d'appartenance à un groupe social marginalisé en développant des repères topologiques plus ou moins stables. Mais, comme nous le verrons, cet effort social précaire se butera constamment aux contraintes du contrôle et de la surveillance exercées par différents acteurs dont la Direction de la protection de la jeunesse, les policiers et les commerçants. Ajoutons à ces contraintes, celles relevant des opérations de revitalisation du centre-ville-est où les pratiques sociales des jeunes de la rue ne sont pas interprétées comme des efforts d'insertion géosociale mais de déstructuration urbaine. En effet, il est bon de rappeler que la vie de rue n'est pas une expérience homogène quant au développement d'un potentiel socialisateur. La vie de rue constitue un enjeu qui se vit dans un rapport contradictoire. Par exemple, pour certains des jeunes rencontrés, l'expérience de la mendicité comporte toujours simultanément une part d'aliénation et d'émancipation. Comme nous allons le voir, fuguer, quêter, squatter, se droguer, etc. peuvent être davantage des pratiques émancipatrices qu'aliénantes ou plus aliénantes qu'émancipatrices. Cela dépend de l'état affectif des jeunes eux-mêmes (euphorie et dépression), de l'existence d'espaces transitionnels et du contexte sociopolitique de leurs pratiques (tolérance et répression). C'est pourquoi nous tenterons dans les pages suivantes d'identifier le potentiel transitionnel des lieux les plus attractifs pour ces jeunes ainsi que le sens sociosymbolique de cette attractivité. Aussi, nous analyserons certaines pratiques de socialisation spécifiques telles que la sociabilité punk, se tatouer, graffiter, squatter et quêter afin de voir si ces pratiques contribuent à développer un potentiel de socialisation marginalisée. Enfin, nous verrons en quoi les diverses contraintes rencontrées par ces jeunes dans le Milieu de la rue affectent la qualité transitionnelle de leurs lieux d'appartenance.

5.2.1.3 Le potentiel transitionnel des lieux les plus attractifs

Les infomations que nous avons recueillies auprès de ces six jeunes sur les conditions premières de leur vie de rue sont révélatrices d'une structuration topologique des lieux de socialisation marginalisée. Ce contexte initial rend visible l'existence d'un mode de relation spécifique aux lieux de socialisation qui est partagé par ce groupe de jeunes de la rue. À travers des questions touchant les raisons inhérentes à l'attraction des lieux les plus importants pour ces jeunes, les sentiments ressentis, leurs facilités et difficultés liées à leurs activités, nous avons pu dégager une morphologie topologique de leurs pratiques de socialisation marginalisée.

Abordons les premiers lieux considérés par ces jeunes comme étant les plus attractifs. Que ce soit à la suite d'une fugue de centre d'accueil ou de la famille d'origine, le premier endroit où cinq des jeunes de cette catégorie (Barbie, Pam, Zoé, Marie et Iris) ont dit s'être dirigés se trouve aux *Blocs* dans le centre-ville-est de Montréal. Quant à Caroline, elle s'est dirigée au square Saint-Louis, un secteur situé au nord du centre-ville-est. Pour elle, les *Blocs* constituaient aussi un lieu d'approvisionnement complémentaire mais non dénué de sens. Lorsqu'elle voulait se procurer du PCP[68], elle «descendait» aux *Blocs*pour ensuite revenir au square Saint-Louis son lieu d'appartenance. Sauf Pam, tous les jeunes de cette catégorie connaissaient l'existence de ces lieux et leur mode d'occupation. Précisons que Barbie, Pam et Marie ont dit avoir débuté leur vie de rue lors d'une fugue d'un centre d'accueil tandis que Caroline a fugué de son foyer d'origine. Iris nous a dit avoir adopté la vie de rue sans avoir eu recours à la fugue en tant que telle.

Le secteur est de la rue Sainte-Catherine (de Saint-Urbain à Papineau) fut perçu par ces jeunes comme le milieu urbain s'associant le plus avec leurs conditions d'existence marginalisée. La valeur attractive des lieux les plus importants dont les *Blocs,* résidait manifestement dans le fait que d'autres jeunes

---

68 Le PCP est utilisé comme un tranquilisant pour chevaux et considéré comme un perturbateur du système nerveux comme la mescaline.

semblables à eux s'y rassemblaient. Ces jeunes exposaient comme eux des valeurs socio-culturelles marginalisées en adoptant des comportements inopinés. Par cette association sociale et spatiale, il était possible pour chaque jeune d'établir des liens de réciprocité dans leurs pratiques de socialisation marginalisée; la réciprocité des relations étant l'une des conditions fondamentales pour structurer un espace transitionnel. Par exemple, lorsque Pam a fugué pour la première fois de son centre d'accueil (Saint-Hyacinthe) à l'âge de 15 ans (hiver 1993), elle ne connaissait pas les lieux de rassemblement de jeunes de la rue à Montréal, mais elle savait qu'il existait des jeunes comme elle au centre-ville. Dès l'âge de 13 ans, Pam venait voir des spectacles de musique *Hard Core* dans des bars de la rue Sainte-Catherine. Comme pour la plupart des adolescents-tes, Pam désirait retrouver des jeunes qui partageraient ses sentiments, ses aspirations culturelles et, surtout, qui pourraient comprendre sa condition de vie. Ce désir était aussi partagé par les autres jeunes de cette catégorie.

> Ce qui m'attirait au centre-ville ce n'est pas qu'il y ait beaucoup de monde comme tel, c'est qu'il y ait beaucoup de monde comme moi. C'est plus les chums parce que tu pourrais aller ailleurs. Ce n'est pas vraiment le centre-ville qui m'attirait, c'est sûr que j'aime ça là, mais il y a des journées que je le hais le centre-ville là. [...] Ça m'a marquée de voir tout le monde qui était dans la roulotte [de Pops]. Tout le monde qui avait faim là. Parce que lorsque tu passes dans la rue, tu n'en vois pas beaucoup qui quêtent mais quand tu arrives dans des places de même ou des places d'hébergement, là tu vois vraiment qu'il y en a beaucoup. Tu sais, les jeunes ont hâte d'avoir leur hot-dogs. Ça m'a marqué au début. Mais ça m'a touché et ça m'a fait comprendre que même si parfois je me pensais toute seule au monde à être comme ça, j'ai vu que j'étais loin d'être toute seule. (Pam, 16 ans)

> Je me sentais bien parce que je voyais qu'il y avait d'autres personnes comme moi qui étaient dans la rue. Quand je me tenais avec du monde qui ne vivaient pas dans la rue, je me sentais mal parce que moi je n'avais jamais d'argent mais dans la rue je me sentais bien là. Des fois, je me sens mal quand je vois du monde qui a encore de l'argent et qui ont l'air de te dire: «Ah, regarde-là!» et qu'on se fait envoyer chier parce que l'on quête. (Barbie, 17 ans)

> Je savais que c'était là où le monde comme moi se tenait. J'avais entendu dire par mon père [éducateur] que les jeunes qui avaient eu des problèmes avec leurs parents et le monde qui pouvait me ressembler se retrouvait là. [...] C'est là que je pouvais aller et me sentir accueillie. (Marie, 18 ans)

> Ils ne m'ont pas vraiment dirigé là, ça s'est plus fait de même. Quand moi j'ai commencé à me tenir dans la rue là, il n'y a personne qui est venu me voir, j'ai

été voir le monde [aux *Blocs,* au Mont-Royal et au square Saint-Louis]. (Iris, 17 ans)

À l'instar de Marie et dès son arrivée aux *Blocs* lors de sa première fugue en 1991, Zoé nous a exprimé le sentiment de liberté qui l'habitait. Ce sentiment de liberté individuelle est renforcé par le fait qu'elle peut recomposer une famille fictive dans la rue. Pour elle, comme pour plusieurs d'entre eux, les jeunes de la rue du centre-ville ont représenté sa «famille». Fuir une famille qui ne répond pas à ses désirs d'identification ne résoud pas pour autant le problème du manque (absence de place sociale). En effet, comment stabiliser des repères sociosymboliques permettant de vivre en société quand les conditions institutionnelles (la famille réelle) ne sont plus réunies? La projection familialiste des rapports sociaux représenterait une alternative réparatrice de cette souffrance à travers un processus de régression psychofamiliale.

> J'étais libre, j'étais bien. C'est ça que j'ai trouvé le plus plaisant. Puis c'était comme une petite famille, tout le monde s'aimait là. [...] parce que le centre-ville, c'est comme une petite famille. Tout le monde se connait. Tu revois tout le temps les mêmes faces. Tu as toutes sortes de petites places où aller. C'est une petite famille parce que tout le monde s'aide un petit peu à leur façon là. Ça s'organise entre nous autres. [...] Moi j'étais bien là-dedans. Il n'y avait rien là. Bien oui, l'été il n'y a rien là, il fait beau alors on s'en fout quand il mouille, on s'en va dans un squat, c'est pas plus grave, il fait chaud. [Question de l'interviewer: Et le fait d'avoir quitter ta mère, comment te sentais-tu?] Ça me faisait du bien, c'est de ça que j'avais de besoin. [...] Moi je me suis laissée aller et j'ai trouvé ça cool. (Zoé, 17 ans)

Au-delà du sentiment d'appartenance à sa nouvelle «famille», Zoé évoque aussi le potentiel d'activités imprévues (indétermination des règles du jeu) que recèle la vie du centre-ville surtout la nuit. Ce contexte d'imprévisibilité suscita chez Zoé le même intérêt que chez ceux-celles qui parlent plutôt d'action ou d'«avoir de l'action». Pour les jeunes de la rue, «avoir de l'action» est une façon de désigner le fort potentiel d'expérimentation sociale que l'on peut retrouver au centre-ville et qui a la particularité de comporter l'élément de risque que recherchent les adolescents.

> C'est là qu'on voit plein de monde bizarre. Ce qui est drôle dans le centre-ville, c'est que tu ne sais jamais ce que tu vas faire d'une journée à l'autre. Tu arrives le soir et on ne sait pas ce qui va se passer pendant notre soirée là, on le

> sait à peu près mais il y a tout le temps des imprévues. C'est ça qui est le fun, on ne sait jamais ce qui va arriver. Il y a tout le temps quelque chose de nouveau: «Viens-tu faire ci ou faire ça?». «Ok, Ok!» Il arrive tout le temps des affaires bizarres. C'est le fun, c'est jamais pareil d'une journée à l'autre. Moi j'aime ça parce que je n'aime pas la routine. (Zoé, 17 ans)

Sur le même registre affectif que les jeunes de cette catégorie, Caroline nous a dit s'être sentie libre et enrichie de nouveaux savoir-faire découlant d'une appropriation d'expériences sociales. Rappelons que ce mouvement d'appropriation d'actes sociaux est fondamental à l'adolescence pour mettre à l'épreuve le potentiel d'autonomie et pour développer la valorisation d'un «soi révisé».

> C'est une nouvelle expérience. Au début, je ne pense pas qu'il y ait quelqu'un qui n'ait pas aimé ça. Tu aimes ça, tu vois quelque chose, tu vois d'autre chose de nouveau. Comme je te le disais tantôt, j'ai toujours aimé ça l'action. Il fallait que je me trouve de la bouffe, de l'argent en quêtant. Je ne connaissais pas ça moi quêter. Moi, je quêtais au bord du métro, un peu au métro Sherbrooke, au début là. Au début j'aimais ça parce qu'il y a comme une solidarité. J'étais recherchée là mais au début c'est comme un gros trip. Mais là l'hiver j'aimais moins ça; c'est pour ça que ce n'était pas long [la durée de la fugue]. Il fait froid, tu es tannée bon. Mais quand le beau temps arrive, c'est pas la même chose là, tu peux coucher au Mont-Royal avec mon gros *sleeping* bag, c'est un trip. Puis trouver de la bouffe à Montréal c'est pas ça qui est dur. Puis quêter, j'étais payé vingt piastres l'heure!. À un moment donné, un midi là, j'ai foxé l'école et je suis partie de 11h00 à 13h00. J'ai quêté 45 dollars au coin de Sainte-Catherine/Saint-Laurent!. Moi, je trouve que ça quête super bien. Je me sentais libre. J'avais un bien-être de liberté je pense. (Caroline, 17 ans)

Un sentiment d'appartenance se développe ainsi en se localisant à travers un réseau de lieux valorisés différemment selon leur prégnance sociosymbolique et ensuite selon leur potentiel utilitaire. C'est Pam qui traduit le mieux la forme sociospatiale qu'elle donne à ce sentiment d'appartenance aux lieux les plus fréquentés de la rue Sainte-Catherine. Elle décrit ici une topologie urbaine du centre-ville à l'image de la maison.

> Bof, dans le fond, le centre-ville, la rue Sainte-Catherine, c'est comme ma grande maison. Comme mon grand chez nous là. Mon salon, c'est les *Blocs* et ma cuisine, c'est les restos. Mon lit c'est les squats. J'ai une grande maison. (Pam, 16 ans)

En continuité avec la projection familialiste, l'imaginaire géosocial qui habita Pam lui permit ainsi d'utiliser et d'occuper certains lieux du centre-ville-est en s'appropriant une forme de sociabilité domestique (*domus,* maison) nécessaire à sa quête identitaire. De cette façon, Pam identifia trois types de lieux où les jeunes de la rue pouvaient se rassembler et structurer ainsi un certain nombre d'espaces transitionnels. C'est ce que nous allons examiner. Commençons par les *Blocs,* lieu identifié au salon[69] par Pam. Les *Blocs* prennent ici toute leur importance sociosymbolique en tant que lieu de rassemblement historique qui "rayonne" sur un ensemble de lieux périphériques d'occupation. En effet, nous allons voir, dans les extraits d'entretien suivants, que les *Blocs* cristallisent l'imaginaire social de ces jeunes autour d'une sociabilité familialiste, d'une esthétique de l'abandon, de la révolte et à travers un récit narratif de filiation avec les générations marginalisées précédentes. Pam nous parle des *Blocs* comme d'une «place marginale» spatialisant une «tradition» de la vie de rue en évoquant la présence de souvenirs et de sentiments de révolte. Ceci témoigne de l'existence d'une historicité des jeunes de la rue punks ayant nécessairement établi des liens de réciprocité.

> C'est comme le gros point de rencontre pour tout le monde. Tout le monde tourne autour des Blocs. Dans le fond, toutes les places où l'on se tient, c'est tout près des Blocs. C'est comme toute ma famille qui est là. Comme mon chez moi les Blocs dans le fond. [...] C'est juste que pour la plupart des jeunes qui sont dans la rue et qui se tiennent aux Blocs, c'est plus parce qu'ils retrouvent une famille avec le monde qui est aux *Blocs.* **Aux Blocs, c'est une vieille tradition là.** Les *Blocs* c'est marginal, c'est tout coloré et **c'est une place marginale.** [...] Mais cela a un rapport avec les Foufounes électriques là. Parce qu'au début, il y a bien longtemps, ce n'était pas le même boss qui était là parce qu'il est mort [les jeunes l'appelaient le "gros Michel"]. Lui, il s'occupait bien gros, il était bien gros de notre bord là pour que le monde se tiennent là. Par exemple, il y a à peu près quatre ou cinq ans là, la police ne venait pas achaler le monde souvent. Le monde ne chialait pas parce que c'était arrangé avec le boss des Foufounes électriques. Le monde avait plus le droit d'être là. Le monde allait tous aux *Blocs* à cause que tout le monde se

---

69 Mentionnons que la culture québécoise a toujours conservé les traces de l'usage traditionnel associé au salon: c'est au salon que l'on reçoit la Grande visite, que l'on célèbre collectivement les événements spéciaux. C'est là aussi où l'on regarde le monde extérieur à travers le téléviseur et où l'on se détend avec plaisir par le jeu (discussion libre, musique, lecture, autres jeux). Donc le salon spatialise des prégnances sociosymboliques de sociabilité domestique et extérieure.

> tenait aux Foufounes électriques. Quand ils sortaient, ils allaient s'écraser sur les *Blocs* mais ce n'était pas comme maintenant pour quêter, c'était juste le monde qui allait dans le parc [parc des Habitations Jeanne-Mance situé en arrière des *Blocs* tout près des Foufounes électriques]. [...] C'est sûr, il y a plein de souvenirs là-bas. Puis je suis sûre que d'autres jeunes en ont plus que moi. [...] **C'est une place, les *Blocs*, où il y a plein de sentiments.** Ce qui revient le plus souvent comme sentiment, c'est la révolte. (Pam, 16 ans)[70]

Il est important de comprendre que selon Pam, les *Blocs* ont acquis la réputation d'une vieille tradition en tant qu'effet de l'attractivité d'un autre lieu légendaire, les Foufounes électriques. D'ailleurs, Barbie confirme cette information en disant que les *Blocs* ont émergé spontanément il y a de cela "quarante ans" à cause principalement de l'attractivité des Foufounes électriques. Pour elle, ce lieu a tellement de valeurs sociosymboliques qu'elle se l'imagine quatre fois plus vieux que son existence réelle.

> [...] une place qui s'est faite toute seule comme les *Blocs*. Il y a des blocs là, il y a des graffitis...c'est *cool*. Il me semble qu'ils ont mis des blocs parce qu'il y avait un territoire. Le monde a fait des graffitis dessus, chacun a écrit son nom à un moment donné. Ça fait 40 ans que les *Blocs* existent. J'ai entendu parler qu'il y avait, je ne sais pas trop, il y avait une affaire qui était là et qui a brûlé en feu. Ce n'est pas parce que c'est au milieu du centre-ville. Ce n'est pas vraiment au centre-ville. C'est pas dans le coin des gays. C'est pas dans le coin des riches. C'est parce que c'est à côté des Foufounes électriques. C'est peut-être pour ça parce c'est là qu'il y avait plus de monde. Il y a les *bikers*, c'est là qui a le plus d'action. (Barbie, 17 ans)

Marie nous a expliqué pourquoi les *Blocs* ont acquis leur qualité attractive pour les jeunes de la rue punks en établissant un lien affectif et esthétique entre l'image que les jeunes projettent d'eux-mêmes et la signification symbolique d'un espace "vide", laissé à l'abandon, négligé. Cette question sur l'origine des *Blocs* l'a aussi amenée à nous confier que c'est aux *Blocs* qu'elle a reçu de ses amis ce qu'il lui manquait pour se constituer comme sujet. Son commentaire témoigne ainsi de la qualité transitionnelle de ce lieu. Cette citation nous informe aussi que la construction identitaire liée aux pratiques de socialisation s'exerçant aux *Blocs* est de nature inconsciente. Parler d'abord des *Blocs* en termes spatiaux plutôt que

---

[70] (C'est nous qui soulignons)

seulement sociaux fait ressurgir ce lien en grande partie inconscient entre l'espace et la construction identitaire. Après une topologie urbaine de la maison, Marie nous offre une représentation topologique des restes urbains à partir d'une esthétique de l'abandon.

> Parce que c'est un endroit vide. Vide, hormis qu'il y ait bien du monde. Oui, il n'y a que du monde. Des blocs! C'est vide en arrière, c'est des blocs. Je ne sais pas, c'est comme un endroit là, je ne sais pas, c'est plein de rats, plein de saleté. Je pense que c'est l'endroit avec lequel le monde peut nous associer à des sacs de poubelle, des *garbages,* à cause de notre linge. Je pense que c'est pour ça que du monde a commencé à se tenir là. Pour ça et à cause du monde aussi. Sûrement que sans le vouloir on s'est dit: «Bon! bien le monde m'appelle de même alors, je vais me tenir dans un endroit de même». Maintenant, je ne me tiens plus vraiment au *Blocs.* J'allais là parce que mes amis étaient là. **C'étaient eux-autres qui me rapportaient le reste de la vie qui me manquait.** Ils m'apportaient ça. Il me manquait un peu de moi-même; je n'avais pas encore assez confiance en moi. Ça veut dire qu'il me manquait encore un peu de ce que j'avais besoin et eux-autres m'ont beaucoup aidé là-dedans, sans le vouloir. J'avais une sorte d'aide mais je ne la demandais pas. Ce n'était pas concret mon affaire, je ne le savais pas non plus. [Question de l'interviewer: Comment t'ont-ils donné la confiance?] En m'aimant, en m'acceptant et en m'aidant quand j'en avais besoin. Par exemple, si j'avais besoin de manger et qu'il y en avait un qui avait deux piastres de trop pour acheter son *cap de mes* [*mes* pour mescaline qui sont en fait des capsules de PCP], bien il me le donnait. Il y avait comme un esprit de solidarité super beau dans ce temps-là. [71]

Pour sa part, Iris associe les *Blocs* au repaire des «rebelles». Selon lui, les *Blocs* auraient acquis un côté légendaire comparable aux tams-tams auprès des jeunes qui aimeraient débuter la vie de rue; une sorte de "phare" indiquant la porte d'entrée de la vie de rue au centre-ville. Ainsi, les *Blocs* pouvaient parfois assumer une fonction initiatique à la vie de rue dépendamment du contexte d'arrivée dans la rue de chacun des jeunes.

> Je sais que mon petit cousin quand il a commencé à se tenir là, il disait: «Wow les *Blocs!*». Je pense que ceux qui se tiennent aux *Blocs*, c'est les rebelles là. Le monde comme ça là. Donc ceux qui commencent, ceux qui sont un petit peu rebelles, trouver les *Blocs* ça va les attirer. C'est le côté rebelle, je pense. C'est ça, c'est un petit peu légendaire là quand on entend parler des *Blocs.* (Iris, 17 ans)

---

[71] (C'est nous qui soulignons)

Il est intéressant de noter qu'un des lieux les plus importants qu'Iris nous a dit fréquenter, les tams-tams au Mont-Royal, était attirant non seulement pour un certain type d'ambiance mais aussi parce que ses parents «trippaient» là avant. Ce lieu revêt pour lui un caractère de légende transmise par sa mère.

> Les tams-tams, c'était ma place, j'aimais être là, j'aimais vraiment être là, je trouve ça cool là: l'ambiance de fête et parce que c'est relax pareil, puis l'ambiance est comme pacifique. C'est *peace* là, j'aime ça. C'est ça que j'aime. [...] Je ne le sais pas, je ne le sais plus ce qui m'attirait là. C'est un peu plus dur à décrire. C'est un petit peu la légende aussi. Mes parents se tenaient là mes parents trippaient là. Les tams-tams, bien oui mes parents se tenaient là. Ah oui, ma mère me parlait des tams-tams. (Iris, 17 ans)

D'autres jeunes parlent de «coutume» comme Zoé qui évoque la présence de souvenirs dans ce lieu dont la valeur sociosymbolique dépasse la simple "fonction vacante". En comparant le mode d'appartenance aux *Blocs* à celui que plusieurs individus entretiennent avec les bars, Zoé nous indique sans ambiguïté l'existence d'un sentiment d'appropriation des pratiques de socialisation dans ce lieu actuellement qualifié de «déstructuré» par les urbanistes et administrateurs municipaux. Zoé fait ainsi ressortir le potentiel d'indétermination des règles du jeu dans l'organisation sociospatiale de ce lieu. Il est possible de créer de nouvelles pratiques sociospatiales de la même manière que dans un bar d'habitués.

> Comme les *Blocs,* c'est comme une coutume. Par exemple, certaines personnes ont leur bar, mais nous autres, ce sont nos *Blocs.* C'est notre place. Ça fait bien des années que c'est notre place, c'est là qu'on se tient. [...] il y a eu plein de souvenirs là-bas. C'est en plein sur la rue Sainte-Catherine, on peut s'asseoir. Ça nous fait comme des bancs, on est bien là. C'est juste que la rue Sainte-Catherine, c'est là qui se passe le plus d'affaires alors, c'est là où on a le plus de fun à être. Dans le fond, c'est comme des bancs, c'est juste que ce sont des blocs. (Zoé, 17 ans)

Il est important de mentionner que la topographie des *Blocs* inclut le petit parc public concomitant au nord: le parc des Habitations Jeanne-Mance. Ce lieu protégé et bordé de deux rangées d'arbres offre des possibilités d'utilisation plus discrètes où les jeunes de la rue peuvent s'y rencontrer, dormir, manger, faire des affaires à l'abri des regards extérieurs.

> Le parc en arrière des *Blocs* là, je trouve ça bien important. C'est toujours la place l'été où tout le monde se retrouve. Ah! c'est plein de souvenirs et il y a

> tout le temps du monde là-bas qui se retrouve là. Tu vois tout le temps du monde que ça fait longtemps que tu n'as pas vu. C'est tout le temps de même à tous les étés. C'est du monde qui est partout et qui reviennent là. Tu les revois: «Ah! qu'est-ce tu fais? Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu!» C'est le fun. (Zoé, 17 ans)

Ces liens de réciprocité entre jeunes de la rue présents aux *Blocs* permettent à la nouvelle génération d'être guidée quant au mode d'utilisation (appropriation des usages) et d'occupation (localisation des pratiques) des lieux. Par exemple, lorsque Pam arrive au centre-ville, d'autres jeunes punks présents dans la rue depuis un certain temps l'ont accueillie et guidée dans le Milieu de la rue (Pam était punk). Constituant un espace transitionnel historique, les *Blocs* pouvaient aussi offrir la confiance et la fiabilité minimale que les nouveaux arrivés avaient besoin au début de leur vie de rue.

> Je suis arrivée et je me suis faite des amis. Je me souviens de la première fois là, c'était au début de l'hiver. Quand je suis arrivée, j'ai rencontré un gars sur Sainte-Catherine, près des *Blocs.* Lui, ça faisait comme cinq ans qu'il était dans la rue. Nous avons été dans un "show" et après ça, il m'a amené au Bunker [ressource d'hébergement pour jeunes de la rue au centre-ville]. Au début, j'ai quêté de l'argent pour pouvoir tripper au show. J'ai donc acheté de la *mes* [PCP] à une fille qui était là depuis quatre ans. Au début, j'ai connu du monde qui était là depuis longtemps. Alors, ils m'ont aidé à me montrer les places. Après ça, avec mon ami et trois autres amis nous avons été voir le show au *Jail House*, un show de *B.A.R.F.* Là, on a trippé. *B.A.R.F.* c'est eux-autres qui chantent: «À mort, à mort...À mort les chiens!» (Pam, 16 ans)

Zoé et Marie ont connu une insertion comparable dans le milieu de la rue.

> On était à Saint-Jérôme, on a décidé de partir sur le pouce et on est arrivé à Montréal. Il y a un de mes amis qui m'a montré ça [la vie de rue]. Ce sont des amis qui m'ont montré le roulement parce que moi je ne connaissais pas Montréal alors c'est lui qui m'a montré comment me débrouiller, où trouver le monde. Lui, ça faisait longtemps qu'il était dans la rue, il avait déjà été dans la rue bien longtemps avant là. (Zoé, 17 ans)

> Parce que mon père est éducateur, il m'a parlé des gars qui avaient fait une fugue et qui étaient venus aux *Blocs.* C'est là que j'ai commencé à me tenir au *Blocs.* Mon père a eu une grosse influence sur le fait que je me suis tenue aux *Blocs.* Mais, il ne voulait pas que je me tienne là, c'était pas des bonnes personnes. C'est parce qu'il a essayé de me donner des ordres. Bof! il en était pas question! (Marie, 18 ans)

5.1) Les *Blocs* (1994): façade rue Sainte-Catherine, vue vers l'est

5.2) Les *Blocs* (1994) façade rue Sainte-Catherine, vue vers l'ouest (Photo: Éric Parazelli)

5.3) Les *Blocs* (1994): arrière rue de Boisbriand, vue vers rue Sainte-Catherine

5.4) Le parc des Habitations Jeanne-Mance (1994): vue vers rue de Boisbriand

Pour bien saisir la signification que représente les prégnances d'anarchisme, nous devons comprendre le sens de la sociabilité punk et la fonction de certaines pratiques qui lui sont associées. Les pages suivantes y seront consacrées.

5.2.1.4 La sociabilté punk et les prégnances d'anarchisme

Pour tous ces jeunes, le mode de relation inhérent au style punk[72] ou new wave (pour Iris) renforce un système de repères renvoyant à des prégnances sociosymboliques liées à la transgression des normes sociales inhérentes à une idéologie d'anarchisme[73]. Par exemple, pour donner un aperçu empirique de ces prégnances, nous avons demandé à Pam de décrire son allure physique.

> Comment je suis? Bien, moi j'ai un mohawk sur la tête. J'ai les cheveux bleus, des fois verts. J'ai des couleurs de cheveux qui me vont mieux que d'autres là. Comme le rouge ça ne me fait pas bien. C'est niaiseux à dire, il y en a qui ne voient pas ça là mais moi je le sais et mes amis le voient bien qu'une couleur te fait mieux que d'autres. Je porte mes bottes là, mes grandes bottes qui...c'est cher un peu. Moi ce ne sont pas des Doc's [marque populaire *Doc Martens*], ce sont des *Commandos*. C'est une nouvelle marque plus résistante. Aussi, je porte un petit chandail de groupe: «*Eat the Rich!*» avec une image de tête de mort accompagnée d'ustensiles. J'aime ça de même là. Comme aujourd'hui je suis un petit peu décrissée là à cause que je viens de sortir d'un centre d'accueil et toutes mes affaires sont là-bas. Je sens bonne là à cause que mon *chum* a lavé mon linge et a mis du *Bounce,* je suis contente. Je sens bon là mais je puais avant et je ne m'en rendais pas compte, j'étais assez habituée. (Pam, 16 ans)

Même si les apparences nous suggèrent d'appréhender cette présentation de soi comme un simple phénomène de surenchère du sens esthétique, il s'agit avant tout comme le dit Maisonneuve (1990: 34), d'une affirmation identitaire exprimée dans les registres de transgression et de dérision.

> Plus virulente est l'attitude des punks qui s'en prennent à l'image même de la chevelure et du crâne en y associant souvent l'étrangeté du costume. On oscille entre transgression et dérision; au-delà de modes alternatives, il s'agit

---

72 Le *punk* est un «mouvement de contestation regroupant des jeunes qui affichent divers signes extérieurs de provocation (coiffure, vêtement) par dérision envers l'ordre social». (Petit Robert, 1993: 1822).

73 Selon une acception du terme, l'*anarchisme* est le «Refus de toute autorité, de toute règle (voir "Il est interdit d'interdire")» (Petit Robert, 1993: 79).

pour eux d'affirmer ostentatoirement une certaine identité sociale qui les distingue et les rassemble.

Cette association esthétique exprime bien non seulement un acte d'appartenance à certaines valeurs identitaires familiales (l'incohérence et la liberté sociale) mais aussi à un certain nihilisme social. Dans son livre, *La Galère, jeunes en survie*(1987: 92), Dubet formule bien l'enjeu social des punks: «Olivier [un jeune punk] n'est pas désespéré d'être exclu mais il est désespéré de ne pas avoir envie de s'intégrer». En d'autres mots et pour bien montrer cette dynamique paradoxale, la seule façon de s'insérer socialement pour ces jeunes, c'est de communiquer (par l'esthétique punk) leur absence de désir d'intégration. Il s'agirait alors d'une insertion dans la marge sociale que la société a bien voulu laisser à ceux qu'elle a relégués dans une sorte d'exil intérieur. Cette forme esthétique de la socialisation juvénile permet aux jeunes de donner un sens marginal à leur désir de liberté par la vie de rue. Dès son insertion dans le Milieu de la rue, Pam a pu se différencier par son groupe d'appartenance face au «restant du monde» renforçant ainsi l'appropriation de ses actes d'appartenance identitaire marginalisée. Cette appartenance, Pam l'exprime à travers la musique *hard core* et les prégnances *d'anarchisme* de l'esthétique punk (rituels de dance, graffitis, coiffure colorée, allure vestimentaire des jeunes).

> Admettons que je suis dans un show où il y aura plein de punks là. Je me sens bien là, je suis assise là. Quand ça fait longemps que je n'ai pas été dans un show, je rentre dans le show là. [...] je suis assise là puis je vais trouver ça beau. Je vais me sentir BIEN en dedans de moi là. Je ne sais pas c'est quoi le sentiment là, mais je regarde un *trash* [danse punk], je regarde le monde, je regarde les graffitis, la couleur puis je me sens bien. Je me sens à ma place. Je me sens dans mon...en tout cas, à ma place là. On dirait que ça met de la couleur dans la vie là. Je trouve que c'est moins monotone. Mais moi, quand que je suis en centre d'accueil, je me sens comme morte. (Pam, 16 ans)

Ces aspirations prennent la forme d'une esthétique marginalisée dont certaines pratiques culturelles permettent aux jeunes de la rue de s'insérer dans une génération qui tente de faire sa propre histoire en dehors de l'univers institutionnel.

> Qu'est-ce que les adultes pensent de ça? Bien, souvent il y en a qui disent que l'on cherche notre identité, plein de conneries de même. [...] Bien moi je suis comme je suis puis, si j'ai le goût de me mettre un anneau, c'est parce que je

> trouve ça beau. [...] Mais dans le fond, c'est juste que nous sommes plus marginaux. Dans le fond, dans leur temps eux-autres c'était les *peaces* mais nous autres, on est plus spéciaux encore et la prochaine génération, ça va être encore plus spécial. (Zoé, 17 ans)

Examinons maintenant certaines pratiques sociospatiales des jeunes de la rue punks afin de considérer leur potentiel transitionnel. Qu'ils s'agissent des tatous, des graffitis, des animaux de compagnie, ces pratiques spatialisent un récit narratif sur l'histoire identitaire de chaque jeune. Selon Tenenhaus (1993: 153-154), les tatous sont en fait des objets transitionnels qui permettent aux tatoués de s'approprier affectivement leur propre corps afin de spatialiser le sentiment narcissique. C'est une tentative de réparation de blessures narcissiques. L'auteur cite une des conditions d'existence de l'objet transitionnel formulées par Winnicott:

> «L'objet est affectueusement choyé mais aussi aimé avec excitation et mutilé». On peut dire que la relation du tatoué à son corps illustre bien ce deuxième point à travers l'acte de se tatouer. On comprend mieux également l'impossibilité épistémologique de différencier tatouage, marquage, scarifications, déformations et autres ornementations corporelles. Dans tous les cas, il s'agit bien d'une prise de possession du corps, dans un registre affectif. Alors que les cauchemars que nous venons d'évoquer situaient le corps - un corps imaginaire - dans le registre de la haine, le statut du corps réel, celui que l'on tatoue, est plus équivoque: une place est rendue possible à l'amour, sinon de soi, du moins de son corps grâce à son ornementation. On est ici au plus proche du pulsionnel: le corps n'est pas seulement une image, image de soi, c'est aussi (surtout?) un objet pulsionnel. L'acte de se tatouer illustre toute l'ambivalence du tatoué vis-à-vis de son corps: l'attaquer et le mutiler pour l'aimer et pour s'aimer.

Insistons sur le fait que le marquage du corps ne relève pas seulement d'un phénomène mimétique lié à une mode alternative mais bien d'une ouverture au symbolique permettant de se représenter soi-même, sa place sociale. Autrement dit, le tatou est une empreinte du sujet, une trace de soi ayant pour fonction de s'approprier l'acte d'identification ou encore «l'acte de prendre en soi» (Tenenhaus, 1993: 71). Cette pratique sociospatiale permettrait aux jeunes d'essayer de "recoller les morceaux" d'une transmission parentale inachevée et incohérente.

> J'en ai un sur une épaule, j'ai un signe d'anarchie. Pour moi, c'est le signe de liberté. (Zoé, 17 ans)

> C'est une petite mouche baveuse. Ça veut dire que ça me représente: elle a les cheveux roses, c'est une petite mouche qui fait une grimace au restant de la planète. Cette mouche-là se force pour faire une grimace au restant de la planète. Tu sais, dans le fond, cette mouche-là est comme moi, elle aime ça aider le monde mais le monde la fait chier. Elle est mélangée un peu entre les deux: Est-ce que je me fous d'eux-autres ou je continue à vous aider?[74] (Marie, 18 ans)

> [Le tatou représente un œil dans un œil] Iris, c'est mon surnom comme je l'ai dit au début. Bien un oeil je trouve que ça fait cool et l'iris, c'est la couleur de l'oeil. D'après moi, je trouve que c'est comme une porte vers l'esprit, vers l'âme, c'est un peu la même chose. [...] Quand je suis bien gelé là, je suis porté à faire de la philosophie et à parler de la spiritualité. Je suis bien fort là-dessus. Je dois être porté comme à expliquer plein d'affaires. Ça l'a un rapport avec l'esprit, avec le cerveau, avec la tête. je suis la porte, le monde. (Iris, 17 ans)

> Oui, un petit diable. Je ne sais pas mais c'est parce que ma mère m'a toujours dit que j'étais un petit *Tom boy.* Quand je suis partie de chez ma mère, il y a un an et demi, deux ans, elle a toujours dit que j'étais un petit diable. J'aimais ça faire des mauvais coups alors je trouvais que ça me représentait. [...] Ma mère trouvait ça bien laid. Puis je pense que les adultes n'aiment pas bien ça les tatous, surtout les tatous. Mais moi je trouve que c'est comme un graffiti que tu te fais sur toi-même. Ça te représente. (Caroline, 17 ans)

Ce commentaire introspectif sur le tatouage est aussi valable en ce qui concerne le style vestimentaire et la coiffure des jeunes de la rue punks. À ce titre, Barbie nous a signifié qu'à travers le style punk, les jeunes peuvent, s'ils le désirent, s'approprier les signes de leur individualité par un travail d'interprétation personnelle du style. Les jeunes de la rue appellent ceux et celles qui ne font qu'imiter le style punk sans avoir la «mentalité» (comme le dit Barbie) des *«posers»* c'est-à-dire des jeunes qui ne font que prendre la pose punk en public.

> Le punk c'est pas une mode c'est une mentalité. Tu ne copies pas sur le monde, il faut que tu aies ton propre style. Moi man, j'ai les cheveux roses. Il y a plein de monde qui ont les cheveux roses, oui, mais moi, j'ai les cheveux roses et mon surnom c'est Barbie. Je n'ai pas copié sur personne pour l'avoir. Parce que je trippe sur le rose. J'aime le rose, j'avais des lacets roses, des bottes roses, une tuque rose, des cheveux roses. Si je voyais une fille avec des bottes et une tuque rose, je lui dirais: «Hostie de copieuse!». Si je voyais

---

74 Nous avons appris que quelques mois après notre entretien avec Marie, elle commença à consommer de l'héroïne. Mais, suite à une cure de désintoxication, elle obtint un emploi dans un centre d'hébergement pour jeunes filles de la rue.

> un gars avec un coat marqué *Dayglo Abortion* [nom d'un groupe de musique], j'irais vendre mon *Dayglo Abortion*. Il faut que t'aies ton imagination pour fabriquer ton linge là. Il me semble, tu t'achètes un coat et c'est toi même qui te le fais. Tu fais tes propres dessins si tu veux. Il ne faut pas les acheter déjà faite avec des dessins anarchie dessus. Il ne faut pas que tu achètes un chandail "anarchie". On marque qu'est-ce qu'on pense: «À mort les chiens!», parce qu'ils me font chier. Je vais mettre mon *Dayglo Abortion* parce que j'écoute *Dayglo*. Je ne marquerai pas *Dayglo Abortion* parce que c'est un groupe à la mode. Tout ce qu'il y a sur un coat d'une personne, c'est ce qu'elle a dans son âme, ce que le monde pense. Le monde qui ont des jeans pleins de trous, pleins de taches, pleine d'affaires, ils se les ont fait leur jeans. Mais quelqu'un qui va aller acheter une paire de jeans déjà pleine de taches... (Barbie, 17 ans)

Un autre exemple de pratiques identificatoires marginalisées est le *piercing* (perçage d'une partie du corps pour fin d'ornementation). Ce type de pratique est interprétée par plusieurs comme l'expression d'un masochisme de la part de jeunes qui ritualiserait ainsi la violence symbolique et réelle qu'ils auraient subie dans leur enfance. Marie n'est pas d'accord avec cette interprétation rapide. En fait, nous avons compris que Marie utilisait le *piercing* pour apprivoiser sa douleur (psychique et affective) et communiquer sa souffrance par l'esthétique de la mutilation. En fait, il s'agit davantage d'une pratique ostentatoire (faire montre de) qu'une simple ornementation.

> Ça ne veut pas dire que je suis masochiste. Ça ne veut pas dire que j'aime la douleur, c'est que je trouve ça beau. J'en ai fait faire une [anneau] dans le nez. Puis, la douleur ne m'a pas dérangée. C'était comme dans une oreille. Dans la lèvre, bon bien ça, j'aimais bien bien ça. On était 3 à Montréal qui trippait. Ils étaient 2 personnes à en avoir à Montréal avant que j'aie la mienne. Là je suis allée me la faire faire puis là je l'ai aimé la douleur parce que ce n'était pas une douleur normale. Ce n'est pas comme si tu tomberais sur un genou ou tu te couperais un doigt, c'est une douleur comparable à un saut en parachute. C'est une douleur spéciale, ça fait tellement mal, comme un vertige j'imagine. Moi j'ai tombé sans connaissance. Je me suis fait percer le sourcil et là je veux me faire percer ailleurs. Je pense que ce sont des douleurs qui font mal mais qui font mal différemment. C'est une douleur qui ne me dérange pas. Moi je pense que la douleur c'est psychologique tu sais. Tu ne peux rien qu'avoir mal en-dedans. Tu ne peux rien qu'avoir mal d'avoir fait telle chose, mal de t'avoir fait faire telle chose. La douleur externe, par exemple, si tu te casses un bras, je ne dis pas que ça ne te fera pas mal là. Elle est plus importante la douleur interne. (Marie, 18 ans)

Quatre des six jeunes de cette catégorie nous ont répondu avoir accordé une signification très particulière à leur animal de compagnie, le rat domestique. De la même manière que pour l'acte de se tatouer, le rat est utilisé comme un objet transitionnel développant la capacité des jeunes à spatialiser leur position sociale marginalisée. Si Caroline nous dit que le tatou est comme un graffiti sur soi, le rat est une forme vivante de tatou mobile. Objet de répulsion pour les gens dits normaux, le rat devient un objet d'amour (l'autre comme soi) pour ces jeunes punks. Cette identification projective facilite chez ces jeunes leur capacité d'être avec soi.

> J'étais au poste 33 et les policiers m'écoeuraient. J'étais la grosse rebelle, je les envoyait promener là sauf qu'à un moment donné ils m'ont dit qu'ils voulaient tuer mon rat. Je pleurais quasiment, j'étais là: «Vargez-moi dessus mais ne tuez pas mon rat». Mon rat c'était comme mon petit enfant, mon petit bébé là. Je me sentais comme une mère pour mon rat. Je le faisais manger, je m'en occupais. [...] Parce que moi je m'amuse: je fais tout le temps boire mon rat dans ma bouche et eux-autres, je ne sais pas, ils trouvent ça dégueulasse là. Ils pensent que je suis plein de microbes et de maladies à cause du rat. Mais ce n'est pas vrai du tout, ce n'est pas un rat d'égout quand même. Ça me fait rire que le monde soient bornés comme ça à penser que mon rat peut être plein de maladies. Il n'en a pas plus que moi. (Pam, 16 ans)

> J'aime ça [les rats] parce que je trouve que ce sont des animaux qui sont rejetés de la société. Ce n'est pas un animal que le monde sera justement porté d'acheter. Ils vont faire des expériences dessus. Ce sont des animaux qui vont se faire maltraiter. Quand le monde voit des rats, il voit des rats d'égout. Moi je trouve que c'est un animal qui a le droit à sa chance. Pour moi c'est bien important. Bien mon rat, lui en tout cas, il est bien important parce que je l'aime bien gros là. Pour la signification, je trouve que ça me représente un peu, j'ai l'impression que ça me représente. C'est mal vu par le monde, ce n'est pas méchant un rat comme tel. (Caroline, 17 ans)

> C'est parce que tu peux le traîner partout, c'est tellement petit. Tu ne t'ennuies pas, ça ne coûte pas cher de bouffe et ça ne prend pas trop de place. Quand tu déménages, il te suit, il est sur toi. C'est cool et c'est intelligent un rat, c'est tout petit. C'est super intelligent les rats, ça équivaut pas mal à l'humain. Sérieux là il y a des expériences qui ont prouvé cela, le rat pense pas mal comme nous-autres. Un rat c'est indépendant puis, je ne sais pas, ça veut être libre et il aime pas mal toutes les mêmes affaires que nous-autres. Il aime se promener et n'aime pas qu'on l'emprisonne. On est pareil, le rat c'est sûr que ça nous représente. Notre animal nous représente. Admettons que j'ai un chien qui saute partout, c'est peut-être parce que moi j'ai le goût de sauter partout. Chaque animal ressemble à son propriétaire. On le choisit en fonction de nous autres. (Barbie, 17ans)

> Comment je pourrais dire ça? Ce rat, c'était comme la personne à qui...il fallait que je m'en occupe là. C'était le minimum de responsabilité que j'avais. J'aimais ça. Je sentais que j'avais une petite vie dans les mains. (Iris, 17 ans)

La pratique du graffiti est aussi une forme d'expression sociospatiale répondant aux désirs d'appropriation des modes d'identification sociale des jeunes de la rue. À l'instar des jeunes tagueurs français, les jeunes de la rue tentent de spatialiser le sens de leur existence sociale marginalisée: «Face à l'angoisse de l'exclusion, qu'elle soit sociale ou culturelle, réelle ou virtuelle, ces oubliés de la communication ne revendiquent pas des avantages matériels ou un statut social, mais la possibilité de s'inscrire dans un espace social pour y trouver leur place spécifique» (Kokoreff, 1991: 27).

> Je voulais apporter le message que je voulais dire quand j'écrivais. Je voulais apporter de quoi au monde. J'écrivais: «Si tu fais le mal, fait le bien car un mal bien fait fait du bien». Le mal et le bien vont ensemble, tu ne peux pas faire autrement. Tu ne peux pas juste faire du bien ou juste faire du mal, tu n'as pas le choix, tu fais les deux tout le temps. Tu as beau vouloir juste faire du bien, mais tu fais du mal quand même. Tu as beau juste faire du mal mais "veut veut pas", tu fais du bien quand même. Je ne pensais à rien lorsque je l'ai écrit, c'est de même la vie. La vie est faite de même. Le mal et le bien vont ensemble. C'est de même, on a beau juste vouloir aimer l'un ou l'autre mais les deux vont ensemble. On ne pourra jamais l'empêcher. (Zoé, 17 ans)

> Quand je fais des graffitis là, je fais passer des messages. J'en ai un là, en général c'est: *«Where ever you go, there you are»*. Pour moi ça veut dire: «Peu importe où tu vas, te voilà là». Je le reproduis parce que je l'ai vu en quelque part. Ça veut dire de quoi pour moi. Ça veut dire le pourquoi je change souvent de place. C'est parce que je ne me sens pas bien. Je fais des cures géographiques comme ils appellent ça là. Ça veut dire que, vu que tu ne te sens pas bien, tu changes de place. J'ai entendu ça à Narcotiques Anonymes. Quand j'ai lu ça, j'ai compris que où ce que j'aille, je vais tout le temps me ramasser avec moi pareil. (Iris, 17 ans)

D'autres jeunes témoigneront de leur expérience punk sur les murs de leurs lieux de socialisation. Dans sa recherche sur les graffitis de Montréal, l'anthropologue Bilodeau (1996: 44) décrit cette pratique de la façon suivante:

> Dans les environs des Foufounes Électriques [sic], du métro Saint-Laurent jusqu'à la rue Sainte-Catherine, tout un univers de la jeunesse underground surgit sur le mur. Un terrain vague avoisinant, le «stand des punks» [les *Blocs*], est de jour comme de nuit fréquenté par des jeunes. Le mur côté ouest est recouvert de graffitis jusqu'à une hauteur d'environ deux mètres. Les

graffitis font directement référence à la faune qui gravite autour de ce lieu. CIRCULER, suivi du sigle de la police de la CUM, n'est pas sans rappeler le mot d'ordre que les patrouilleurs de la police brandissent lorsque des gens sont arrêtés un peu trop longtemps. FUCK LE 33 est d'ailleurs adressé aux policiers de ce poste. DONT LET YOU TAKE ALIVE est un message ou en tout cas une variation sur le thème de l'anarchie punk.

Cette insertion sociale hors des normes sociales par la médiation idéologique esthétique punk (nihilisme et anarchisme) tend à entretenir dans la société une perception négative de ces jeunes qui lui renvoient crûment l'échec des institutions de socialisation. Aussi, l'appartenance à un groupe marginal se crée par l'exclusive mettant à l'écart les individus situés à l'extérieur du groupe. Par exemple, lorsqu'elle mendiait, Pam nous a dit avoir ressenti de l'agressivité face au monde "normal" dont elle dit n'avoir reçu qu'indifférence et mépris pour ce qu'elle était devenue d'autant plus qu'elle se sentait traquée par la police qui la recherchait. Cela est aussi partagé par Zoé qui, elle, s'est sentie rejetée[75].

> Au début, quand je voyais, par exemple, des monsieurs en cravate passer, je les regardais et, je ne sais pas, on dirait que lorsqu'ils passaient à côté de nous autres là, on dirait que nous étions comme des fantômes. Je me sentais comme RIEN là. Comme si tout n'était pas réel. Je me sentais de même vis-à-vis d'eux-autres, vis-à-vis le monde. Mais vis-à-vis au restant de la société, au restant du monde, je me sentais plus comme traquée. (Pam, 16 ans)

> Le monde nous regarde comme si on était un petit peu des déchets, un petit peu des "rejets" [traduction du terme anglais *reject:* objet rejeté car ne répondant pas aux normes de qualité de production] parce qu'on est tout croche, des dévergondés là, des petits drogués qui foutent rien de bon de leur vie là, carrément! Quand tu quêtes, le monde te dise parfois: «Va donc travailler! Fais donc de quoi de ta peau!». Le savent-ils ce qu'on fait de notre peau? (Zoé, 17 ans)

---

75 L'idéologie du mouvement punk véhicule l'idée que les jeunes de la société actuelle ne sont que le produit de ce qui est laid dans cette même société. La psychanalyste Alice Miller (1984:106-107) explique bien le rapport étroit qui peut exister entre l'idéologie en tant que telle et son processus d'identification: «Toute idéologie offre cette possibilité de décharge collective des affects accumulés couplée avec l'attachement des objets primaires idéalisés, qui est transféré à de nouveaux personnages de chef ou au groupe tout entier, comme substitut de la bonne symbiose avec la mère que le sujet regrette. L'idéalisation du groupe investi de façon narcissique garantit le caractère grandiose collectif. Étant donné que toute idéologie est en même temps un bouc émissaire pour tout ce qui est à l'extérieur du groupe grandiose, l'enfant méprisé depuis toujours et faible, qui fait partie du moi mais n'a jamais eu le droit de l'habiter vraiment, peut à nouveau y être méprisé et combattu».

5.5) Murale de graffitis (1994): coin nord-est des *Blocs* à l'arrière rue de Boisbriand

5.6) Même murale de graffitis (1995): coin nord-est des *Blocs* à l'arrière rue de Boisbriand (photo: Éric Parazelli)

5.7) Vue macrophotographique du *S* du *Soak* inscrit sur la murale de graffitis de la photo 05)

5.8) Autres graffitis sur un mur près des *Blocs* (1994)

Lucchini (1993: 141) a aussi observé ce sentiment de révolte chez les enfants de la rue contre les jugements gratuits des adultes:

> Ce qui offense l'enfant n'est pas le refus de l'adulte de lui donner de l'argent, mais bien son jugement sans appel et son interférence dans ce que l'enfant considère comme étant sa sphère personnelle. En effet, ce jugement est gratuit car il ne repose sur aucune connaissance de sa personne et de ses conditions d'existence.

Ces préjugés ne portent pas seulement sur l'acte de mendier mais aussi sur l'apparence corporelle que ces jeunes affichent de par leur appartenance aux signes punks. Par leurs pratiques culturelles d'association identitaire avec les prégnances d'anarchisme punk, le corps des jeunes constitue lui-même un vecteur sociosymbolique du processus d'identification sociale. Évidemment, il ne s'agit pas ici de *contamination* ou de *contagion* mais d'attirance sociosymbolique provenant des prégnances sociospatiales qui donnent un sens à leur existence marginalisée. Ces prégnances susciteraient le désir des jeunes de la rue de se situer à proximité afin de réaliser leur volonté d'association identitaire marginalisée. Ce lien entre le corps et la socialisation a déjà été identifié par Le Breton (1989: 430) comme un analyseur socio-culturel:

> Et le corps est un miroir fidèle des changements qui affectent le champ symbolique de la socialité [...]. Au fondement de toutes les pratiques sociales comme médiateur privilégié, pivot de la présence humaine, le corps est au croisement de toutes les instances d'une culture, le point d'imputation par excellence du champ symbolique. Le corps est œuvre de civilisation. Les sensations, les sentiments, les expressions, les modes de présentation du corps dans la vie sociale traduisent un univers de sens, mais nuancé, coloré par le style propre de l'acteur, par les résonnances de son histoire personnelle.

Ce processus d'identification géosociale structure ainsi chez les jeunes de la rue des pratiques de valorisation des lieux investis afin de bénéficier des avantages que ces lieux peuvent leur procurer: un relatif pouvoir social et une précaire sécurité existentielle liés à la formation identitaire d'un sujet historique "jeune de la rue punk". Ainsi, l'esthétique punk, les tatous, les graffitis, les tags et les pratiques sociales inopinées participent à cette valorisation spatialisée des prégnances d'anarchisme. Par conséquent, le potentiel transitionnel peut se

retrouver sporadiquement dans certains lieux périphériques aux *Blocs* étant donné que, du point de vue structural, ces lieux (qui peuvent être le corps des jeunes eux-mêmes) ont constitué autant de saillances topologiques d'une socialisation marginalisée se pratiquant plus intensément à partir des *Blocs.* Pensons aux rapports ludiques que certains jeunes ont établis collectivement dans certains squats; le plaisir procuré par une forme fantaisiste de la mendicité; ou encore aller voir collectivement un spectacle d'un groupe de musique *hard core.* En effet, il est intéressant de constater que les squats occupés par les jeunes de la rue sont tous situés dans les secteurs périphériques des *Blocs,* eux-mêmes étant localisés tout près des Foufounes électriques. Ainsi, les modes de relation, d'utilisation et d'occupation se sont structurés à partir d'un investissement sociosymbolique contre-culturel, *underground* et d'anarchisme dont les Foufounes électriques en constitue le centre et les *Blocs,* le lieu de sa valorisation. Ce "rayonnement" sociosymbolique affecterait ainsi le choix des lieux de mendicité, des squats ainsi que des restaurants (de type fast-food) où les jeunes se retrouvent surtout l'hiver pour se réchauffer un peu.

Voyons maintenant comment deux pratiques sociospatiales spécifiques, squatter et mendier, peuvent représenter un certain potentiel transitionnel pour les jeunes de cette catégorie.

5.2.1.5 Squatter[76] et mendier

Examinons d'abord le rôle socialisateur que peuvent jouer certains squats situés à la périphérie des *Blocs.* Pour les jeunes de cette catégorie, la recherche d'un abri pour dormir ne comporte pas qu'une finalité de nécessité utilitaire mais aussi une intense activité de socialisation entre pairs où le goût du risque à l'adolescence traduit le désir de se sentir réel. L'expérience des squats, lorsqu'elle est désirée, leur a souvent procuré une source de plaisir collectif inhérent à l'expérimentation du jeu social. C'est d'ailleurs à son premier squat situé dans le Vieux-Port de Montréal que Marie pense lorsque nous lui avons demandé

---

76 Squatter: occuper et s'approprier illégalement une habitation vide ou un terrain privé.

de nous identifier le lieu le plus marquant parmi ceux qu'elle a fréquentés au début.

> C'était la première fois de ma vie que je rentrais dans un squat, c'est marquant. Il n'y avait pas de toilette, pas de lumière, pas d'eau courante. Moi, je n'étais pas habituée à ça hormis le fait d'être dans la rue là. Ah! J'avais aimé ça! J'avais aimé ça mais nous étions tous super gelés sur l'acide alors, nous n'avons pas dormi de la nuit. On se contait des histoires de peur. Il n'y avait pas de lumière. On avait une chandelle dans le milieu, c'était la seule chandelle qu'on avait. J'avais eu peur, j'aimais ça, c'était une aventure pour moi. C'était tout nouveau, c'était tout nouveau tout beau. (Marie, 18 ans)

Marie nous a aussi parlé d'un squat qui fut très apprécié par d'autres jeunes de la rue. Il s'agissait d'une résidence luxueuse désaffectée sur la rue Sherbrooke près de Saint-Denis que plusieurs des jeunes interviewés appelaient le «Château» à cause de sa forme architecturale.

> Le Château sur Sherbrooke là, ça, ça me suscitait de l'émerveillement, c'était vraiment de l'émerveillement parce que ça aussi c'était le genre d'endroit qui avait sûrement été un bordel. Fait que moi je pouvais m'asseoir en plein milieu de ce qui avait été la salle de bal, imaginer ce qui s'était passé dans cette salle-là. Pis j'aime ça avoir de l'imagination. Les endroits où je peux me sentir bien c'est les endroits qui peuvent susciter mon imagination. (Marie, 18 ans)

Une autre jeune, Caroline, nous a aussi parlé du «Château» comme étant un lieu marquant où elle découvrait un tas d'objets dans une ambiance d'aventure s'apparentant à une version urbaine de la chasse au trésor.

> Le Château oui j'aimais ça. J'y allais quasiment à tous les jours là. C'était grand et je trouvais ça cool là. C'était grand et dans ce temps là, j'avais un chum. Comme je n'avais pas le droit de l'amener chez ma mère, alors, on allait faire nos cochonneries là. On n'avait pas d'autres places alors c'est tout. C'était hot, je trouvais ça hot tripper dedans. À tous les jours tu découvrais des nouvelles affaires, tu ouvrais une armoire ah! il reste encore des verres là. Tu regardais ailleurs, il restait plein de petites affaires qui avaient déménagées et puis, c'est pour ça que j'aimais ça. [...] Dans ce temps-là c'était facile d'y entrer mais plus maintenant. C'est tout barré comme il faut là, il y a des barbelés, Puis il semblerait qu'ils ont mis des détecteurs de mouvements là. Je ne sais pas si c'est vrai là. (Caroline, 17 ans)

Comme pour les *Blocs,* l'indétermination de l'usage du «Château» et l'occupation exclusive par des groupes de jeunes de la rue de cette résidence abandonnée stimulait l'imagination et la confiance entre pairs. Le secret partagé

de l'existence du lieu et de ce qu'on y a vécu d'inusité ont pour effet de consolider les liens au sein du groupe de jeunes qui ont couru les risques d'une aventure commune. Par cette complicité, les jeunes sentent qu'ils peuvent s'approprier des actes sociaux renforçant ainsi leur sentiment d'appartenance à la vie de rue. Bien entendu, ce n'est pas toujours le cas pour tous les jeunes. Les contraintes liés à l'insalubrité de certains squats, au froid l'hiver et à la menace de la répression policière font en sorte que lorsqu'un jeune n'a pas trouvé d'autres endroits pour dormir, squatter devient une expérience très pénible.

Examinons maintenant la pratique de mendicité. Nous savons que la vie de rue contraint à plusieurs formes de débrouillardise. Pour un jeune en fugue, l'un des moyens les plus accessibles dans l'immédiat pour subvenir à sa survie matérielle et à ses besoins de drogue consiste à mendier. Aussi, nous savons que les lieux de quête se retrouvent principalement sur la rue Sainte-Catherine à certains endroits névralgiques quant à leur proximité des *Blocs* et à leur efficacité. Par exemple, Marie nous a énuméré ses endroits préférés tous situés dans le même secteur des *Blocs*..

> Je quêtais aux *blocs du MacDo*,[77] je quêtais aux *Blocs* et en avant du *Dunkin Donuts.* C'était mes 3 endroits parce que c'était des endroits que ça quêtait bien et parce que j'aimais ça être là. Je me sentais bien là pis je voyais plein de monde passer.

Les jeunes de la rue utilisent plutôt l'expression «quêter», moins péjorative et désignant davantage la dimension active du geste (la quête) et non la dépendance aux sentiments de charité liés à la mendicité des itinérants. Quêter demeure toutefois un acte de dépendance face à la bonne volonté des personnes que l'on sollicite. Les jeunes de la rue n'ont donc pas de contrôle ni de liberté sur l'issue de la quête, ce qui insécurise bon nombre d'entre eux étant donné que plusieurs désirs et besoins quotidiens dépendent de cette pratique.

---

77 Les *Blocs* du *MacDo* s'apparentent au même type de terrain vacant que les *Blocs* mais est situé à l'ouest de la rue Saint-Laurent sur Sainte-Catherine et à proximité du restaurant Macdonald's. Il est important de préciser que ce lieu n'a pas acquis le même potentiel transitionnel que les *Blocs* sauf pour les activités de mendicité.

> Je pouvais manger mon souper à 10 heures le soir. Tu quêtais pour un déjeuner par exemple; tu quêtais pour un dîner; tu quêtais pour te geler; après ça, tu quêtais pour souper. Tu n'es jamais sûre de rien là. Alors, parfois tu vas quêter pour te geler mais tu ne mangeras pas de la journée. [...] Ça fait que tu couchais un peu partout, tu te lavais dans les *Burger King* avec une débarbouillette que tu venais de voler dans un magasin. On se débrouillait. (Marie, 18 ans)

> On quêtait mais c'était tellement long quêter et manger tout le temps des hot-dogs. Nous étions écoeurés, on ne se nourrissait pas comme il faut là. Pour manger chez Pop's, on attendait la roulotte à 11h30, on mangeait nos hot-dogs, on avait notre routine à chaque jour. (Barbie, 17 ans)

Toutefois, cette pratique pouvait aussi se transformer en un jeu social où les jeunes apprennent que l'échange symbolique de la quête peut acquérir un sens nouveau par la créativité tout en devenant plus efficace. En plus de la satisfaction d'exercer un certain pouvoir sur cet acte, ce mode d'utilisation de la mendicité leur confère ainsi une reconnaissance éphémère de leur effort de socialisation. Par exemple, pour Iris, la vie de rue lui permet d'expérimenter la vie sociale par le jeu à partir duquel il devient parfois vendeur de drogue itinérant, parfois amuseur public. Ces jeux de rôles lui permettaient ainsi de faire l'apprentissage de la ruse et de la débrouillardise sociale tout en entretenant le sens "anarchique" de ses pratiques de sociabilité.

> Quand je quête, je montre plus une image de comédien. Je fais rire le monde. Je les suis pour leur poser des questions, pour les faire rire. Je suis plus leur amuseur public si je peux me décrire de même. Je fais rire le monde pour qu'il me donne du *cash*. (Iris, 17 ans)

Le passage suivant démontre bien la différence d'attitudes entre l'aumône faite à un itinérant et le rapport ludique que certains jeunes de la rue établissent avec le "donneur". Ce type de pratique témoigne encore une fois de l'existence de pratiques de socialisation marginalisée.

> Comme l'autre fois, je quêtais avec ma brosse à dent dans les mains. je sortais des affaires qui rimaient pour quêter, je disais: «Auriez-vous un petit peu de monnaie pour m'acheter de la pâte à dent pour sourire aux gens?» et ensuite: «Bien quoi, si j'ai plein de caries ça ne sera plus joli monsieur!». Là je n'arrêtais pas. je sortais tout le temps des phrases pour changer. Je me faisais du *fun,* je riais et eux-autres aussi. Garbage était avec moi, c'est un de mes amis. Il disait: «Auriez-vous un petit peu de change pour qu'on s'achète des capotes parce que le gros SIDA méchant va tous nous manger?!». Il le-

> vait son chandail. C'est drôle des fois quand que tu es plus original, quand que tu ne fais pas juste dire: «Un petit peu de change SVP?». Quand tu sors des affaires, le monde rit et t'en donne plus. Quand j'ai fait ça, je me suis "quêtée" 20 piastres en deux heures. J'avais 14 piastres en piastres rondes. C'est con à dire là, mais quand tu quêtes pour manger, tu as super faim là: «Un petit peu de change, j'ai super faim!». Personne ne t'en donne et quand que tu te mets à niaiser, le monde t'en donne dans le fond. Parce que les gens pensent aussi à eux-autres quand il s'agit de leur satisfaction personnelle. Quand tu les fais rire, ils sont contents; ils voient que tu es une personne sociale, ils te trouvent *cute* à quêter de même, à faire rire le monde et à être bouffon alors ils donnent de l'argent. (Pam, 16 ans)

Le portrait que nous venons de dresser est de toute évidence partiel. Il y manque l'autre pôle de la dialectique de la vie de rue: les pratiques anti-transitionnelles telles que la répression policière, les contraintes climatiques, la délation (signalement lors d'une fugue) de citoyens, etc. Ces contraintes ont affecté quotidiennement les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes rencontrés. Comme nous allons le constater, ces contraintes ont déterminé partiellement la trajectoire géosociale de ces jeunes ainsi que la stabilité de leur lieux transitionnels et la continuité de leur pratiques de socialisation marginalisée.

5.2.1.6 Esquiver: la dispersion des rassemblements

Comme ce fut le cas pour plusieurs jeunes fugueurs, Pam nous a dit qu'elle était continuellement obligée de se déplacer pour ne pas être repérée par la police. Ses stratégies d'esquive du contrôle policier consistaient à se fondre dans le décor, à faire preuve de discrétion et à s'effacer en se rendant jusqu'à Québec pour retrouver d'autres jeunes de la rue à la Place D'Youville [lieu de rassemblement équivalent aux *Blocs*].

> Vu que je ne suis pas "légale" [jeune en fugue], le soir j'essaie de ne pas trop traîner aux *Blocs* ou j'essaie de me déplacer parce que si je reste tout le temps à la même place, à un moment donné, ils vont me *spotter*. Alors, j'essaie d'être plus dans le monde, de marcher dans le monde et d'aller plus dans les petites rues au centre-ville. Mais quand je vois qu'il y a trop de policiers, je m'en vais au squat. ou je me ramasse du monde et on s'en va au squat ou je m'en vais au Club ou dans un resto pour attendre un peu là. [...] Quand la police commence à me connaître trop à Montréal, je m'en vais à Québec. Quand la police me connaît trop à Québec, je m'en vais à Montréal. (Pam, 16 ans)

Ce type de stratégies n'est pas toujours possible surtout l'hiver. À cette période, aucun lieu ne peut constituer un refuge stable. Devant cet ensemble de difficultés, la drogue atténue les inquiétudes quotidiennes, les angoisses de la fuite et de la solitude. Reste que la trajectoire géographique est toujours la même. Les jeunes sont dispersés de leurs lieux de rassemblements.

> Il n'y a pas grand chose qui m'occupait l'esprit parce que j'étais tellement "légume" à cause de la drogue là. Je ne réfléchissais pas tellement. Je pensais plus à manger. Aussi, ce qui était dur, c'est quand il fait froid l'hiver et que tu es dans la rue. Des fois tu t'en vas à une place pour te réchauffer mais là, ils te mettent dehors. Tu te demandes où est-ce que tu vas aller parce qu'il fait trop froid. Comme l'hiver, aux *Blocs,* il n'y a pas de monde. Tout le monde est chez eux. L'hiver, le monde des *Blocs* est au Burger King. Il y a tout le temps une dizaine de personnes assises dans le Burger King mais là aussi, on se fait mettre dehors souvent. (Pam, 16 ans)

> Je pense que c'est la dernière fugue, j'étais rendue à 17 ans, j'étais plus vieille et il faisait froid au mois de janvier. Puis, ça ne quêtait pas et j'avais faim. Il faisait trop froid pour marcher jusqu'à l'accueil Bonneau; je n'avais rien que des petites bottes dans les pieds. Cela a vraiment été le moment de me faire chier là. Je me suis assise dans un restaurant puis je braillais. Je n'étais plus capable, j'avais le goût d'aller voir la police. Il faisait -40C° cette journée-là dehors et il faisait trop froid pour qu'il y ait du monde [à quêter]. (Marie, 18 ans)

Quand ce n'était pas le froid, c'était la sollicitation d'individus pour des services sexuels qui affectait l'occupation de certains lieux par les filles de cette catégorie. Cette sollicitation étant monnaie courante dans le secteur fréquenté par les jeunes de la rue, Barbie et Marie nous ont dit avoir appris à faire face à ces demandes de façon non équivoque.

> Aussi, à chaque jour je me faisais demander si je voulais me faire 50 piastres: «Veux-tu faire-ci, veux tu faire ça?». «On est pas des prostituées là!». Alors, on les a *kické* [donner des coups de pieds]. (Barbie, 17 ans)

> Aux lieux que je fréquentais, les *Blocs* et la rue Sainte-Catherine, c'est dur. C'est à cause que moi il y avait des vieux bonhommes maquereaux qui viennent te voir et qui t'harcèlent tout le temps. Je me suis fait suivre par un pimp pendant 3 heures à un moment donné. Je me suis fait abusée par un homme. Il n'arrêtait pas de me poigner les fesses quand j'étais en train de quêter. Le vieux bonhomme descend me voir et me dit: «Ça te tentes-tu de te faire de l'argent vite fait?». J'ai appris à répondre depuis ce temps-là alors maintenant c'est moins dur. Comme je répondais: «Pour 20 piastres, je te fous un coup de poing sur la gueule!». Dans ce temps-là ils s'en vont et ne disent plus rien. Je

> me suis fait achaler puis abuser par un homme, là. Quand il me poignait les fesses, il me disait: «Je te donne 40 piastres si tu me suces». Je répondais: «Non-non-non». Puis il commençait à être *rough* avec moi là. J'ai réussi à me sauver. (Marie, 18 ans)

Attirée par l'argent vite fait afin de payer sa drogue, Caroline n'esquiva pas ces sollicitations. Elle débuta la prostitution à partir de 15 ans. Au moment de l'entretien, Caroline était héroïnomane et vivait encore de la prostitution dans l'est du quartier Centre-sud où elle partageait un appartement avec une autre jeune de la rue aussi héroïnomane et prostituée (Marianne). À cause du contrôle du marché de la prostitution au centre-ville-est par un groupe de Jamaïcains notamment, Caroline nous a dit avoir été contrainte de se déplacer vers l'est pour ne pas s'embarrasser d'un pimp. Même si elle suivait deux cours au CEGEP, l'univers sociospatial de Caroline se résumait à son appartement et à quelques endroits où il est facile d'échapper au regard policier quand elle offrait ses services pour se payer l'héroïne[78], son loyer et sa nourriture.

> Quand j'ai commencé à faire de la prostitution, je fréquentais le coin René-Lévesque et Hôtel-de-Ville. J'en fais encore. J'ai commencé à quinze ans. Se tenir au *Blocs* évidemment, tu connais d'autre monde qui en font aussi parce qu'aux *Blocs* , il n'y a pas juste du monde qui font de la *mess,* ils font de la coke là-bas, ça coûte cher. Alors, quand j'en ai entendu dire: «Moi Je connais un moyen de faire de l'argent bien vite». Tu la vois partir puis revenir 10 minutes plus tard avec vingt piastres. Je me suis dit: «Calvaire, je vais y aller moi aussi». Mais au début, J'ai commencé à faire les poches des bonhommes. Je me sauvais avec leur argent. Mais ça, ça ne marche pas toujours. Tu manges des petites claques et là tu te dis: «Je vais manger une claque, c'est pas payant». Ça me dégoûte...bien, ça ne me dégoûte pas là. Si j'avais le choix là par exemple, j'ai eu le choix là: je travaillais au Harvey's au coin de Sainte-Catherine/Saint-Laurent. Je viens juste de lâcher parce que je ne trouve pas ça assez payant. Quand tu as fait ça [la prostitution], tu vois la différence à $5.85 de l'heure quand je peux faire jusqu'à 100 piastres de l'heure. [...] [au moment de l'entretien] je ne peux pas partir une semaine parce que je vais

---

78 Précisons que l'héroïne est considéré comme un dépresseur du système nerveux contrairement à la cocaïne qui est un stimulant. On pouvait lire en 1995 dans *La Presse* que, depuis le début des années 90, le nombres d'héroïnomanes n'a cessé d'augmenter à cause de sa grande disponibilité, de sa qualité (plus grande pureté) et de son prix de moins en moins cher. Sur le marché l'héroïne coûterait deux fois moins cher qu'au début des années 80: un point (1/10 de grammes} se vendait de 60 à 80 dollars compartaivement à 40 dollars aujourd'hui (un demi point à 20 dollars). À cause de sa plus grande pureté, l'héroïne brune peut être inhalée (Cédilot, 1995). Les travailleurs de rue que nous avons rencontrés ont confirmé cette information.

> être malade ou si je pars, il faut que j'amène ma dose avec moi en calculant la quantité pour ma semaine. Alors, je suis tout le temps ici. Il ne se passe plus grand chose (Caroline, 17 ans)

Une autre contrainte affectant le mode d'utilisation des lieux transitionnels est le contrôle territorial par les *Bikers* (nom donné aux membres des *Rock Machine*) des points de ventre de drogue en l'occurence le PCP pour le secteur fréquenté par les jeunes de la rue.

> Moi je vendais aux *Blocs,* [l'été 1993]. J'avais des chances de me faire péter la gueule par les *Bikers*. Pourquoi? parce que j'ai vendu un gramme de mess. Je ne le savais pas que je n'avais pas le droit de vendre. (Barbie, 17 ans)

La plupart du temps, la fugue des jeunes ne dure que quelques semaines, quelques mois. Tout dépend de la ruse que les jeunes emploient à déjouer la surveillance policière très active dans le secteur fréquenté par les jeunes de la rue. Ainsi, Marie nous a dit avoir été aussi très préoccupée par le danger de se faire repérer. Elle savait bien que les policiers la retourneraient en centre d'accueil. Elle nous a raconté le contexte de sa première expérience d'arrestation policière.

> Je me suis fait arrêter chez un gars parce que le concierge a paranoïé de voir 5-6 jeunes avec les cheveux de couleur rentrer [dans l'immeuble]. Alors, il a appelé la police. Elle [la police] a vérifié et elle a dit: «Toi, ça a l'air que tu t'en viens avec nous autres, là». Je suis partie avec eux. Vu que j'étais une petite jeune - j'étais quand même dans une cellule là -, Il y avait un policier qui est venu parler avec moi pendant une heure. Il disait que si ça n'était rien que de lui, il ne m'enverrait pas en centre d'accueil, que je n'avais pas besoin de ça. Il était bien fin. (Marie, 18 ans)

Quand nous lui avons demandé comment elle avait vécu son premier séjour de détention temporaire au poste de police, elle nous a dit avoir subi le pire enfermement de sa vie. Face à l'inconnu, cette expérience a fortement ébranlé son désir de liberté. L'espace carcéral d'un poste de police reproduit un contexte de déprivation sociale où l'identité humaine n'est qu'une formalité bureaucratique. L'insécurité et la dépression sont les conséquences psychosociales d'un lieu anti-transitionnel. Aucune réciprocité des relations, de confiance, de fiabilité (même s'il existe de gentils policiers) mais une très forte détermination des règles du jeu se conjuguent pour restreindre au maximum les actes d'appartenance d'un individu

en lui dictant des actes d'attribution. Déjà sensible aux abus d'autorité, pour Marie, ce lieu répulsif s'inscrit dans une topologie de l'enfermement.

> Ils n'ont pas voulu me donner de papier de toilette. Pendant, la première heure, j'ai cogné, je cognais dans la porte avec mes pieds là. Ils m'avaient enlevé mes bottes, toutes mes boucles d'oreille (mais j'avais pas ceux-là, là encore). Ils avaient enlevé tous mes bijoux et moi je cognais dans la porte avec mes pieds. Ils avaient enlevé mes bottes et les lacets avec. Ça m'a toute traumatisée. Pour moi, une arrestation c'était d'avoir des menottes dans le dos et te retrouver dans une cellule; pas de nous déshabiller à moins que tu aies une arme ou de la drogue sur toi. C'était pas connu pour moi. Ça m'a fait peur. Je me sentais encore plus enfermée que je ne l'avais jamais été dans ma vie. Ça me fait un bizarre de feeling. Je deviens comme toute renfermée sur moi-même parce que je suis enfermée et que je vais être renfermée [retour au centre d'accueil]. La première heure j'ai cogné sur le mur et après ça j'ai dormi. La police est venue me parler une heure après. Après ça je me suis endormie et ensuite, ils m'ont conduite à l'Escale. (Marie, 18 ans)

Le bilan que fait Zoé du travail policier est impitoyable. Elle a développé des sentiments de haine et de rage face au harcèlement des policiers envers les jeunes punks (dont elle fait partie) dans le centre-ville.

> Ils me font chier les *bœufs*. Ils battent tous les jeunes dans le centre-ville. ils sont dégueulasses les *bœufs* dans le centre-ville. Ils ont battu beaucoup de mes chums; rien que des conneries par exemple, parce qu'ils sont écrasés sur un banc et qu'ils ne veulent pas s'asseoir comme il le faut, ils vont les battre. C'est stupide les *bœufs* battent tous les jeunes sans aucune raison. Ils détestent tous les punks là. Ils sont cons, ils donnent des tickets pour rien. Leurs hosties de tickets de 115 piastres, cela n'a aucun rapport. Ce n'est même pas bon ces hosties de tickets là, ce sont des tickets des années 1900 je ne sais pas quoi. Ils font tout pour nous faire chier. [...] Ils font ça juste pour nous faire chier dans le fond, c'est: «Tiens! On va vous faire chier!». Mais, dans le fond ça ne marche pas parce qu'on ne les paie pas. On est pas "colons", on n'embarque pas dans leur jeu. Quand je me faisais poigner lors de mes fugues. Ils me faisaient pas mal chier. C'est le genre: tu rentres là [au poste], là tu as toute la gang de *bœufs* qui rit de toi là. Ils sont vraiment frustrants là. [...] Plusieurs de mes chums se sont faits frapper par les *bœufs* rien que parce qu'ils les envoient chier ou même sans aucune raison. Ils les écartent à l'autre bout de la ville, rien que pour les faire chier. Je ne sais pas, ils sont rendus super baveux. Ils n'ont plus leur rôle de police. (Zoé, 17 ans)

Amplifiée par le refus des jeunes de la rue de toute autorité, cette constante menace policière les incite à établir à ce niveau des liens de solidarité. Pam, elle-même recherchée par la police, nous a dit avoir déjà pris le risque de protéger une

plus jeune qu'elle.

> Même aux *Blocs,* il y en a qui sont plus "chacun pour soi". Mais la majorité du monde se tient. L'autre fois, il y avait une petite fille de 14 ans qui est venue à En Marge [ressource d'hébergement pour jeunes fugueurs]. Elle était petite là. Il y avait un policier qui a commencé à lui dire: «Qu'est-ce que tu fais là?». Là j'ai dit: «Aie! c'est ma petite soeur». J'ai dit ça pour ne pas qu'elle se fasse prendre. Je ne savais même pas son nom, je ne la connaissais pas. Je l'ai vu se faire achaler par les policiers et je l'ai défendue. Comme moi, quand je suis arrivée au début, le monde m'a montré où aller. (Pam, 16 ans)

Les policiers interviennent principalement auprès des jeunes de la rue pour les faire circuler étant donné qu'ils peuvent contrevenir à certains règlements municipaux (le flânage, obstruction de la voie publique: quête, consommation d'alcool en public, interdit dans un parc après 23h00). Lorsqu'elle est systématique, cette pratique répressive a pour effet de contraindre les jeunes à se disperser régulièrement de leur lieux de rassemblement et, par conséquent, à être continuellement en mouvement dans un jeu perpétuel du type "le chat et la souris". Le contrôle partiel de leur mobilité affaiblit ainsi leur mouvement d'appropriation sociospatiale de lieux transitionnels qui s'en trouve automatiquement précarisé.

> À chaque fois que nous sommes plus que 5 à une place, on nous dit tout le temps: «Circulez!». Nous sommes tous éparpillés. Même aux feux d'artifices on ne peut même plus être en gang parce que les *cochons* sont tous en arrière. Ils font des descentes, ils nous écoeurent, ils nous donnent des tickets parce qu'on est punk! [...] J'ai de la misère à faire quelque chose de légal des fois *man*. Quêter, c'est pas légal. Mais nous autres on ne quêtait même pas, on était assis et ils pensaient qu'on quêtait. Une fois, j'ai dit: «Aie Mélanie! un ticket de 115 piasses!», j'ai mangé un ticket. C'est parce qu'ils nous haïssent [ce que les policiers pensent selon Barbie]: «Vous nous faites chier, vous êtes des hosties, rien que des crottés». On est des hosties de crottés?: «Allez chier!». Ils écrivent *Punk*, sur le ticket parce qu'on a les cheveux de couleur. N'y-a-t'il que les gens normaux qui ont le droit de se teindre les cheveux de couleur?. C'est vraiment pour nous faire chier là. Il n'y a pas une place où je vais sans me faire carter. Je vais marcher sur la rue il y a des chances qu'un char de police me demande mes cartes: «Ah!, je vais te donner un ticket parce que tu as quêté avant-hier». Rien que pour le *trip* de nous donner des tickets. Moi j'en ai eu 3 tickets cet été [1994] à 115 piastres. Le premier, c'était parce que j'ai crié à Mélanie: «Aie Mélanie, tu vas te faire arrêter!». Les *cochons* étaient là. L'autre, parce que j'étais à 1 heure de l'après-midi dans le parc. Les *cochons* ont dit qu'on écoeurait du monde. On était 3 et il n'y avait pas un hostie de chat qui a passé. Puis l'autre, c'était parce que supposément j'ai trop flâné aux *Blocs.* Je ne me tenais plus aux *Blocs.* J'y allais, je passais aux *Blocs,* je m'asseyais sur un bloc, après ça je partais. À chaque fois que j'allais

> aux *Blocs,* les cochons arrivaient. [...] Un abus de pouvoir là. Ce n'est pas parce qu'ils sont habillés en bleu qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent là. (Barbie, 17 ans)

> Dans le fond, ils font ça juste parce qu'on est des punks là parce que les punks sont souvent mal regardés. Dans le fond, on ne fait pas grand chose de mal. C'est un fait qu'à un moment donné, quand les *boeufs* nous disent tout le temps de circuler, on se trouve d'autres spots. Ils nous disent de circuler alors, on va aller au métro Berri en attendant. Puis après ça, on va revenir. Ah! on se promène tout le temps mais on revient tout le temps au même point. Dans le fond ça ne leur a rien donné de nous dire de circuler parce qu'on revient tout le temps. On fait juste un rond puis on revient. (Zoé, 17 ans)

Irritée par ce harcèlement, Zoé nous a dit avoir songé à "acheter" le terrain des *Blocs* témoignant ainsi de la tenacité du sentiment d'appartenance dévolu à ce lieu transitionnel.

> À un moment donné, on a même pensé les acheter seulement pour que les *boeufs* arrêtent de nous écoeurer. On a pensé acheter le territoire il y a deux ans parce qu'on est écoeuré de nous faire dire tout le temps de circuler. On a dit: «Christ! on va l'acheter l'hostie de terrain, ils vont arrêter de nous dire de circuler, il va être à nous autres». [...] Mais, fouille moi là, c'est à qui le territoire des Blocs? Je ne le sais pas moi. Je ne sais pas pourquoi au juste il faut circuler. Je ne sais pas c'est quoi cette hostie de place là. Était-ce un parking, je ne le sais pas moi. Est-ce un terrain pour mettre une bâtisse, je ne le sais pas. Ça fait des années que c'est de même ces *Blocs*-là et on est assis dessus. Je ne le sais pas c'est à qui. (Zoé, 17 ans)

5.2.1.7 Synthèse des pratiques spatiales de socialisation marginalisée

Dans un premier temps, nous pouvons affirmer que les jeunes de cette catégorie ont bel et bien développé des pratiques de socialisation marginalisée (Voir définition à la page 64) c'est-à-dire des pratiques sociospatiales d'identification qui, sur le plan de la socialisation ne diffèrent pas de l'ensemble des pratiques humaines de subjectivation. Ces jeunes ont recherché des lieux transitionnels qui leur ont permis d'exister socialement. Ce qui les différencie des autres jeunes qui n'ont pas adopté la vie de rue est à chercher davantage du côté des manifestations topologiques de leurs pratiques de sociabilité déterminées par leur rapport aux lieux. Le mode de relation aux lieux de socialisation étant des plus déterminants pour le type d'utilisation et d'occupation sociospatiale, il importe

d'en saisir la composition structurale. C'est pourquoi nous avons conçu, pour les jeunes de cette catégorie, un schéma sociosymbolique spécifique à leur forme de relation parentale qui structura leur projection subjective aux lieux de socialisation. La figure 5.1 est composée de trois pôles présentant des éléments qui non seulement émergent le plus intensément du discours des jeunes mais qui témoignent de rapports communs face aux lieux de leur vie de rue. Après avoir fui l'incohérente autorité parentale et/ou institutionnelle, ces jeunes, pour exister socialement dans une marge géosociale et assurer une continuité avec leur passé, ont projeté un idéal familialiste au sein de leur groupe de pairs. Cette projection subjective s'est surtout investie dans les lieux où les jeunes de la rue pouvaient y vivre des expériences transitionnelles telles que vécues aux *Blocs* notamment. Liant sur le plan de l'affect esthétique l'anarchisme et l'incohérence parentale, toute une topologie géosociale pouvait ainsi émerger à partir de l'attractivité des prégnances d'anarchisme investies dans le bar les Foufounes électriques et, par la suite, par les saillances historiquement investies dans les *Blocs* et le parc des Habitations Jeanne-Mance. Les attributs vestimentaires des jeunes de la rue punks constituèrent autant de formes saillantes de ces prégnances attractives. Ces lieux de socialisation donnèrent un sens historique à leur existence marginalisée en liant la tradition, la légende ou la coutume à cette famille globale composée des jeunes de la rue. Mais ce sentiment d'appartenance à l'histoire de jeunes marginalisés en quête d'une place symbolique et leur désir d'aventure, d'«avoir de l'action», de chercher la fête, sont centrés, chez ces jeunes, sur l'axiologie fondamentale de la liberté individuelle et sociale transmise par leur famille d'origine. Ce désir de liberté semble beaucoup plus marqué que les adolescents en général; il nous a semblé constituer l'élément axiologique structurant leurs activités urbaines. En même temps, cette recherche effrénée de la liberté par la vie de rue les rend captifs de situations diverses: de la générosité ou de la culpabilité des donneurs lorsqu'ils mendient, de la loi de la protection de la jeunesse (pour les mineurs), du type de rééducation des centres d'accueil, d'une mobilité partiellement contrainte par la surveillance et le contrôle des policiers, des commerçants et des résidants. Que ce soit aussi par la toxicomanie ou par les actions transgressives qu'ils commettent, la liberté devient alors éphémère ou

illusoire donnant naissance à un désir toujours insatisfait. De plus, en s'identifiant socialement aux valeurs normatives de transgression et d'incohérence à travers la mentalité punk de l'anarchisme, comment ces jeunes pourront-ils compléter leur socialisation partielle qui ne les renvoie qu'à une place symbolique incohérente?

Même si ces jeunes bénéficièrent et contribuèrent à structurer des lieux ayant un fort potentiel transitionnel, il n'est pas impossible qu'à travers ces lieux, pour certains d'entre eux, ils n'auront réussi qu'à remettre en scène leur manque identitaire se rendant ainsi captifs du scénario familial d'origine: l'incohérence identitaire.

FIGURE 5.1

De façon contradictoire, une telle vie de rue consisterait en une pratique de liberté sociale captive de l'interminable quête identitaire adolescente qui ne socialiserait que le manque subjectif de l'individu sans toutefois trouver une place dans l'ordre symbolique (transmission de la Loi). Toutefois, en ce qui concerne les jeunes de ce groupe nous ne possédons pas suffisamment d'informations sur ce type de relation pour en analyser concrètement les manifestations. C'est chez quelques-uns des jeunes des deux autres catégories que nous avons pu observer le versant compulsif (répétition inconsciente de situation pénible) du mode de relation aux lieux de la vie de rue.

Afin de compléter la synthèse de cette catégorie de jeunes de la rue, nous avons dressé un tableau (5.1) rassemblant les données empiriques associées au rapport que les jeunes ont entretenus aux lieux de socialisation en fonction de nos trois premières variables dynamiques: les modes de relation, d'utilisation et d'occupation. En ce qui concerne la synthèse des autres variables, nous la présenterons après avoir terminé les deux autres catégories de façon à dresser un portrait plus précis et global pour l'ensemble des trois catégories.

Tableau 5.1

Les pratiques spatiales de socialisation marginalisée pendant la vie de rue

Groupe A: Formes de relations parentales incohérentes

Mode de relation (projections subjectives)	**Mode d'utilisation** (propriétés objectives)	**Mode d'occupation** (propriétés de l'appropriation)
- Trouver une famille fictive - Liberté individuelle et sociale - L'aventure ("avoir de l'action") - Être normal - Être quelqu'un - Être rebelle - Attrait pour le chaos - Destin de marginalité - Des restes urbains - S'inscrire dans une coutume, une tradition, une légende.	- Ne rien faire (*véger*) - Parler - Manger - Dormir - Mendier - Se droguer - Se retrouver - S'identifier à un style - Squatter - Partager sa misère	**Principaux lieux de socialisation:** Occupation quotidienne: - La rue Sainte-Catherine - Les Blocs - Le métro de Longueuil - Des appartements privés Occupation périodique: - Certains squats (ex.: le Château) - Le parc des Habitations Jeanne-Mance - Les Foufounes électriques - Le Mont-Royal Trajectoire dominante: Rassemblement déterminé par la dispersion

5.2.2 Les jeunes ayant vécu une forme de relations parentales d'abandon

Les jeunes interviewés qui ont connu une forme de relations parentales d'abandon sont au nombre de six. Il s'agit de Katou (17 ans), Lise (17 ans), Cris (20 ans), Marcel (18 ans), Sébastien (19 ans) et Kevin (20 ans). Sauf pour Marcel et Lise, tous les autres jeunes ont été abandonnés par leurs parents dès leur naissance ou vers l'âge de deux ou trois ans. Marcel a été placé en centre d'accueil et Lise en famille d'accueil dès le début de l'adolescence à cause de l'incapacité de la mère à assumer la charge; le père étant décédé pour Marcel et séparé dans le cas de Lise. En réaction à l'abandon parental, ces jeunes ont démontré une forte détermination à prendre eux-mêmes en charge leur survie affective et matérielle dans le but d'acquérir une indépendance. Les institutions de placement qu'ils ont connues durant leur enfance et adolescence ont été perçues

comme des lieux n'ayant aucune signification symbolique permettant de structurer des relations affectives atténuant ainsi leur sentiment d'être rejeté. L'histoire de ces jeunes témoigne d'un parcours parsemé de nombreuses ruptures sociales avec leurs lieux de placement. La fuite de ces lieux représentait, pour eux, une solution d'urgence pour survivre à cette menace de désubjectivation déjà constituée depuis l'abandon parental. Pour ces jeunes, la seule solution de rechange est en effet de nier le sentiment de dépendance face à l'inaccessible lien parental. C'est pour cela qu'on peut les qualifier de «quasi-orphelins». La recherche de leur indépendance donne le ton à l'ensemble de leur quête identitaire à travers leur vie de rue.

5.2.2.1 Les conditions premières de leur vie de rue

Parmi les quatre jeunes qui ont été abandonnés dès les premières années de leur naissance, c'est Katou qui illustre le plus dramatiquement cette dynamique psychosociale liée à la forme de relations parentales d'abandon. Née d'une mère victime d'un viol, Katou s'est fait rejetée dès sa naissance comme un objet trop encombrant.

> J'étais l'enfant d'un viol alors, depuis que je suis née que je suis adoptée. C'était ma grand-mère qui était supposée m'adopter mais elle ne savait pas que j'étais l'enfant d'un viol. Ma mère ne lui avait pas dit. Quand elle l'a su, elle n'a plus rien voulu savoir et ma mère était trop avancée pour se faire avorter. Alors, quand je suis née, ils m'ont foutue en famille d'accueil. (Katou, 17 ans)

Depuis sa naissance, Katou nous a dit avoir connu tout près de cent familles d'accueil toutes localisées dans la Montérégie. Incapable de comprendre le sens du lien familial, elle n'a pu se conformer au cadre des familles d'accueil même à celui d'une famille de Saint-Amable qui a fait le choix de l'adopter lorsqu'elle était âgée de 14 ans.

> J'ai tout le temps vécu en famille d'accueil. Depuis que je suis petit bébé que je vis en famille d'accueil. [...] Juste en une année là, l'année de mes douze ans, j'en ai fait quinze familles d'accueil dans la même année. J'étais comme rebelle là. [...] Ma famille d'adoption m'a mis une fois en famille d'accueil (à 16 ans) l'année passée. C'est parce que moi, la famille j'y crois vraiment hein? Pourquoi j'y croirais là? Eux-autres n'étaient pas capables de respecter que

> moi je n'y croyais pas. Il fallait que je fasse telle affaire puis mois je n'étais pas capable de les respecter. Il n'y avait aucune marque de respect. Alors, ils se sont écoeurés et m'ont mise en famille d'accueil. (Katou, 17 ans)

Cet extrait de l'entretien avec Katou est riche d'enseignement sur la nature du rôle parental. Katou ne dit pas qu'elle a de la difficulté à s'adapter au cadre familial mais qu'elle est dans l'incapacité d'y «croire». Nous sommes bel et bien dans le registre symbolique et non dans celui des compétences. En effet comment Katou peut-elle s'adapter à un cadre qui l'a niée comme sujet? Pour minimalement assurer son existence, elle est contrainte de ne pas y croire. D'ailleurs, outre le rejet de sa mère dès sa naissance, Katou nous a dit qu'une des familles d'accueil fréquentées lui a fait croire, lorsqu'elle avait 9 ans, que son nouveau travailleur social était son beau-père et qu'il aurait connu sa mère lorsqu'elle était enceinte de son petit frère qu'elle n'avait jamais vu. Katou pense que ce fut un moyen de lui faire accepter les travailleurs sociaux qui défilaient dans sa vie sans résultat satisfaisant. Elle apprit le mensonge un an plus tard.

> À un moment donné nous sommes allés, je m'en rappelle, nous étions allés à Granby, oui c'était à Granby, je pense. Nous étions allés au zoo, quelque chose dans le style. Il fallait qu'il me le dise là et cela s'adonnait qu'il n'était pas mon beau-père. C'est là que j'ai su pourquoi il était apparu dans le décor. [...] Le travailleur social, ils l'ont fait passer pour mon père. C'est là que j'ai appris ça. Ça m'a donné un coup sur le cul au début là. C'est à ce moment-là que j'ai comme... bien, après je ne m'en faisais plus. Je m'en fous maintenant. Que veux-tu que je te dise, je suis sans père, je suis sans père, c'est tout. (Katou, 17 ans)

Suite à cette violence symbolique, le dernier espoir d'établir un lien familial venait donc de s'éteindre. Quelques années plus tard, suite à des recherches, la mère de Katou la retrouve et tente de contacter sa fille qu'elle avait abandonnée. À la première rencontre, Katou nia sa mère à son tour: «J'ai vu une fois ma mère. Elle m'a recherchée. Mais quand je l'ai vue, j'ai dit: «Ah *fuck!* Je m'en vais, c'est pas mère là! c'est juste une madame».

Développant d'énormes difficultés à accepter l'autorité, Katou chercha alors à l'extérieur des familles d'accueil ce qui lui manquait: une relation affective authentique auprès de ses amis qui lui servaient de famille fictive non répressive.

> Moi, mes amis c'était vraiment important. Moi quand j'étais à l'extérieur, je n'aimais pas être toute seule, je n'aimais pas ça. Dans les familles d'accueil, je pouvais rester une semaine enfermée. Je voulais être toute seule. Mais quand j'étais à l'extérieur, j'aimais ça être avec beaucoup de monde là, c'était comme ma famille à moi. C'est là que j'allais rechercher ce que j'avais de besoin, parce que j'étais peut-être rebelle, je ne braillais jamais là. C'était "Katia l'insensible" mais en réalité j'avais besoin du monde pareil là. C'était du monde qui était plus comme moi là. (Katou, 17 ans)

Parmi les lieux fréquentés, les plus importants sont ceux où Katou pouvait vivre de façon conviviale avec de véritables amis c'est-à-dire, *véger* [diminutif de végéter, ne rien faire], parler et ritualiser la consommation de drogue en secret. Là encore, les conditions d'existence d'un espace transitionnel étaient recherchées.

> À Saint-Amable, à l'Oasis, en face du dépanneur, en arrière de la *malle* (bureau de poste). En arrière il y a comme une grande galerie en asphalte, nous autres on allait s'asseoir là. [...] Là j'ai vraiment eu des vrais amis là. Les autres étaient des amis mais là c'était vraiment des vrais là, vraiment des vrais vrais amis. C'est là que j'ai été le mieux. [...] Tu sais, dans les places cachées, parce qu'on consomme. Il fallait souvent aller dans les places cachées pour aller fumer. Pour ces places là à 14 ans et plus, cela explique les lieux cachés c'est pour ça. À 14 ans je faisais juste fumer et faire de l'acide [PCP] une fois de temps en temps. J'étais plutôt calme point de vue drogue. (Katou, 17 ans)

Selon Katou ses parents adoptifs l'auraient pris en charge par pitié. Après avoir tenté une dernière fois de cohabiter avec Katou (pour avoir un peu de répit, ses parents adoptifs l'ont placée temporairement en famille d'accueil), ces derniers ont finalement pris la décision de la mettre à la porte à 17 ans. Délivrée du cadre familal, Katou nous a dit qu'elle pouvait enfin faire sa vie comme elle l'entendait. En l'absence de ressources financières, elle fut hébergée pendant quelques mois par un ami demeurant à Montréal avec qui elle entra aussi en conflit pour se retrouver à la rue quelques mois après. Katou dit n'avoir pas choisi de vivre dans la rue même si elle y trouva des amis ainsi qu'une forme de sécurité aux *Blocs.*

L'histoire d'un autre jeune comporte des similitudes avec l'expérience de Katou. Il s'agit de Kevin, un jeune homosexuel originaire de Chicoutimi. Kevin avait deux ans lorsque ses parents le placèrent dans une famille d'accueil; la première d'une série de dix-huit familles d'accueil se succédant jusqu'à ce que Kevin atteigne l'âge de 15 ans. Tout ce que Kevin sait et se rappelle du contexte

d'abandon est la conscience d'une crise affective et économique entourant son départ de la maison.

> Elle [sa mère] n'avait plus les moyens pour arriver et elle avait des problèmes. Mon père lui faisait de la marde puis, ils n'arrivaient plus. Je ne me souviens de rien. Je suis parti de chez nous en pyjama avec mon toutou rose puis je suis parti. Je pleurais et c'était mon petit toutou qui faisait "couik-couik". (Kevin, 20 ans)

Kevin nous a dit avoir eu recours à la prostitution masculine auprès d'adultes dans les brasseries et les bars entre l'âge de 11 et 13 dans le but d'éviter les retours quotidiens dans sa famille d'accueil après l'école.

> J'étais *cute*, j'étais jeune et les vieux m'approchaient. Puis, ils m'offraient de l'argent pour une pipette. Ils m'invitaient à venir passer une nuit chez eux. Ça m'évitait de passer la nuit dans la famille d'accueil mais quand j'arrivais le lendemain j'avais droit à l'engueulade parce que j'avais découché. C'était dégueulasse parce que j'étais comme forcé à sucer, c'était pour l'argent. C'était pas pour le fun. Ce n'est pas facile: tu as 12-13 ans et tu manges une grosse queue de bonhomme vieille, toute plissée, ratatinée là. (Kevin, 20 ans)

Mais plus loin dans l'entretien, Kevin nous a dévoilé une autre motivation que celle du strict gain économique pour pratiquer ce type d'activités: la recherche d'affection. Il nous a clairement exprimé le sentiment de rejet et d'abandon parental qu'il a ressenti dans son enfance. Pour tenter d'atténuer la souffrance découlant de ce contexte de déprivation, Kevin s'offrait à des adultes en retour de considération affective et d'un peu d'argent de poche pour acquérir le plus d'autonomie possible.

> Mais parce que j'avais le goût qu'on m'aide, j'avais le goût qu'on s'occupe de moi, je ne sais pas, j'avais une attention à attirer. Je pensais que ce n'était pas là que j'irais la chercher [dans la famille d'accueil]. Je voulais avoir ma famille. Ma famille ne me voulait pas. [...] elle [sa mère] ne m'a jamais dit «je t'aime», elle ne m'a jamais bercé, elle ne m'a jamais serré dans ses bras. C'est peut-être cela que je recherchais aussi en allant voir les vieux bonhommes. Eux, ils me serraient dans leurs bras, c'était une marque d'affection que je recherchais. Ce qui s'est passé, c'est que je suis plus proche de ma famille aujourd'hui parce que ma mère s'est remariée avec un autre homme. (Kevin, 20 ans)

Son fort désir d'autonomie l'amena non seulement à fréquenter les bars gais de Chicoutimi, les discothèques et les centres d'achat (à la recherche de clients),

mais aussi à faire en sorte que les familles d'accueil ne veulent plus de lui.

> Je leur en ai fait *rusher* [endurer]là. À un moment donné, j'ai couché avec les *flos* [jeunes enfants] dans la famille d'accueil puis la femme m'a crissé dehors parce que je couchais avec son *flo,* parce que c'était *tapette.* Bien, moi je ne voulais rien savoir d'être là. [...] Ils me donnaient toutes sortes de punitions. Je faisais de la marde sur n'importe quoi d'autre mais ils ne me crissaient jamais dehors alors, il fallait que je fasse quelque chose d'important pour qu'ils me crissent dehors. (Kevin, 20 ans)

Kevin explique son comportement par son refus de l'autorité parentale perçue comme étant strictement répressive et son désir intense de devenir adulte le plus rapidement possible afin d'acquérir son indépendance. Son insertion dans le milieu gai lui a permis, selon lui, de vieillir plus rapidement étant donné que ce milieu se définit d'abord comme un milieu d'adultes. Lorsqu'il arriva dans ce milieu, le jeune fut vite initié à la vie adulte.

> Mais parce que je voulais vivre tout seul et je voulais que personne me commande et me dise quoi faire. «Fais-ci, fais-ça, fais pas ci, fais pas ça...». Moi ça ne m'intéresse pas. [...] J'ai vieilli plus vite que mon âge. C'est drôle à dire là mais je me suis ramassé à 15 ans et en fait, j'avais à peu près 20 ans. [...] Le milieu gai c'est un milieu d'adultes. Aussitôt que tu entres dans le milieu gai, tu changes, tu deviens adulte. C'est pour ça que j'ai dit que lorsque je suis parti à 15 ans, j'en avais 20. Peut-être que c'est différent pour moi, mais moi j'ai vieilli vite. Là j'ai 20 ans et je me considère comme une personne de 28 ans. J'en ai tellement vécu là. (Kevin, 20 ans)

Ce mode de relation sociale l'incita à occuper un type de lieux très attractifs dans le milieu gai: les bars. Dans ces lieux, Kevin pouvait acquérir les connaissances culturelles et les règles normatives pour savoir comment agir avec les adultes. Certains bars de Chicoutimi devinrent ainsi les lieux de socialisation privilégiés de Kevin. Cette préférence sociospatiale perdurera pendant sa vie de rue dans les bars du Village gai à Montréal.

> Les bars, parce que j'ai appris comment c'était le milieu des adultes, comment ça se passait et comment il fallait dealer avec ça. Alors, quand je suis arrivé dans le milieu, après je savais comment agir. (Kevin, 20 ans)

Mais, étant donné que Kevin était mineur (13 ans), la famille d'accueil où il résidait a recommandé qu'il soit placé en centre d'accueil suite à son comportement sexuel avec les autres enfants de la famille et à ses absences

prolongées lorsqu'il découchait. De 13 à 15 ans, il séjourna dans deux centres d'accueil différents (Roberval et Chicoutimi). Mais son expérience précoce de la vie adulte lui a permis de décoder les comportements attendus par les éducateurs et d'agir en fonction d'obtenir la confiance de ces derniers afin de fuguer au moment propice. Kevin nous a raconté sa fugue du centre d'accueil en nous décrivant les détails de sa ruse démontrant ainsi sa capacité à se prendre en charge.

> Tu te couches à telle heure, tu as telle tâche à faire, tu n'as pas le droit de sortir sauf une fois par semaine. Je m'organisais pour être bien correct et pour faire des affaires spéciales que personne faisait. Par exemple, rendre un service spécial qui pouvait impressionner tout le monde. Après ça, je développais une amitié avec les personnes qui travaillaient là. Je pouvais avoir plus de choses. Ils pouvaient me laisser plus de liberté. [...] Qu'est-ce qui a déclenché ma fugue? J'étais écoeuré d'être là. J'ai toujours voyagé comme ça moi. Je suis parti sur un coup tête. Toutes les fois que j'ai décidé de partir...comment on dit ça...un nomade, quelqu'un qui voyage tout le temps: il décide qu'il part alors, il s'en va. Il ne dit rien à personne et il s' en va. Je suis parti tout seul avec mon *pack-sack*. J'ai dit, «Je m'en vais faire un tour au centre d'achat et je reviens ce soir». Mais, je ne suis pas revenu. Je suis parti avec mon *pack-sack,* mes *gugusses* [affaires personnelles] et j'ai tout vendu ce que j'avais à vendre: mes *sets* de vaisselle, mes *frocks* [vêtements] d'hiver. Je suis parti sur le pouce avec l'argent que j'avais fait. (Kevin, 20 ans)

Pour Kevin, cette fugue constitua le départ formel vers la vie de rue dans le milieu gai. Cette force de débrouillardise par la ruse est très valorisée chez les jeunes de la rue dont Cris (fille de 20 ans), une autre jeune qui a connu dix-huit placements en famille d'accueil. Née à Sorel de parents divorcés lorsqu'elle avait 3 ans, sa mère assistée sociale la plaça (elle et son frère) en famille d'accueil à l'âge de 4 ans. Son père, marin de métier, tenta de les reprendre en charge lorsque Cris avait 6 ans mais sans succès car, selon Cris, les contraintes inhérentes à son travail l'en empêchèrent. Il se contenta parfois de leur rendre visite en famille d'accueil et de les sortir temporairement. Elle demeura en famille d'accueil jusqu'à 14 ans. Incapable de demeurer en place, Cris, se qualifiant elle-même d'«hyperactive», croit que c'est la cause de ses nombreux placements, ce qui a eu pour conséquence d'aggraver sa difficulté de se stabiliser à un endroit.

> C'est embêtant parce que j'ai tellement changé de places que je n'ai pas eu le temps d'acquérir un lieu spécifique. Je ne restais pas longtemps à la même

> place alors je restais quelques mois et ils me changeaient déjà de place. Je n'avais pas le temps de m'adapter du tout. Parce que j'étais...je ne le sais pas. J'étais trop difficile à garder j'imagine. Le monde *capotait* avec mon cas. Ils ne savaient pas quoi faire. J'étais hyperactive, très hyperactive: "*Speedy Gonzalez*". Je pense que cela aurait pu être mon surnom là. (Cris, 20 ans)

Son expérience dans certaines familles d'accueil n'a pas su combler le manque de relation affective causé par l'abandon parental. La description qu'elle nous a donnée de l'une de ces familles nous montre plus le cadre d'une programmation fonctionnelle du type "centre d'accueil" qu'une forme relationnelle familiale. De plus, cet abandon se répéta lorsque sa mère tenta à plusieurs reprises, mais sans succès, de reprendre sa fille avec elle.

> Bien je n'étais jamais chez nous. Ce qui arrivait avec ma maison d'accueil, (là où j'ai demeuré le plus longtemps), c'est que la femme ne voulait pas qu'on reste en dedans. À telle heure elle nous réveillait, on avait pas le droit de se lever avant ni après, on était obligé de se lever à cette heure là. On mangeait, après ça on allait dehors. On revenait juste pour dîner parce qu'il fallait passer l'après-midi dehors. Le soir on soupait puis après ça, on allait dehors. Si on décidait de rentrer avant notre heure (8 heures), on pouvait mais il fallait aller se coucher. Puis l'hiver on gelait, on se faisait geler le cul dehors avec des bottes toutes croches, des mitaines trouées. Pas de linge chaud. Ah! j'ai été longtemps là-bas, dans cette maison d'accueil-là. Quand j'étais là, ma mère a essayé de me reprendre. Cela a duré 10 jours avec la journée que je suis rentrée puis, ils m'ont *recrissée* là-bas. (Cris, 20 ans)

En plus de ne pas se sentir bien "chez elle", à l'école elle était utilisée comme bouc-émissaire du groupe étant donné qu'en changeant de famille d'accueil, elle changeait constamment d'école: elle était toujours la nouvelle arrivée qui avait de la difficulté à s'intégrer. Ainsi, le lieu le plus attractif pour Cris fut le bois car dans ce lieu, elle pouvait rêver, fuir sa réalité et vivre des aventures inusitées qui lui permettaient de lutter contre l'ennui et compenser l'angoisse.

> Je considère que j'ai été bien souvent dans les bois. C'était un milieu où je me reposais, c'était la nature avec les arbres. Je me promenais, je suis bien rêvasseuse, je rêve tout le temps, je m'imagine tout le temps des situations bien spéciales. Je rêvais tout le temps quand je me promenais de même dans le bois. je m'imaginais toutes sortes de scénarios là. J'y voyais une facilité de quitter le milieu où je ne me sentais pas bien. La difficulté c'est que je finissais à la longue par me sentir seule. Des fois j'étais seule, des fois j'étais avec des amis. C'est beau rêver mais à un moment donné la réalité te saute dans la face. (Cris, 20 ans)

Parmi les activités qui l'attiraient dans son enfance, ce sont les jeux comportant des risques partagés avec son groupe d'amis qu'elle qualifie de délinquants. Dans ces lieux isolés, elle pouvait enfin s'approprier en toute confiance les conditions d'une expérience sociale où elle pouvait mettre en jeu sa valeur personnelle face aux autres. Elle n'était plus un objet problématique que l'on transporte de famille en famille et d'école en école.

> On allait sur les wagons, on grimpait sur les toits des bâtisses, c'était un salon de quille et on grimpait dessus. Je n'aimais pas me mêler avec le monde. Là, j'avais la paix, je n'avais pas personne d'autre qui était là. J'avais toujours mon petit groupe d'amis là, j'étais avec deux personnes. Des fois quand on allait dans le parc, juste à côté du bois, il y avait d'autres groupes, d'autres délinquants là. On se faisait des jeux. Des jeux un peu sadiques mais des jeux quand même. Ah! mon Dieu! c'est parce que j'étais un "ti-gars manqué". On allait dans le bois, on était des commandos puis là on faisait exprès: à un moment donné, on était sur un wagon et on disait aux autres: «Si tu es un vrai commando, tu vas sauter en bas». Puis là: «Moi je suis un vrai !». Il saute en bas et se fait mal aux deux jambes. (Cris, 20 ans)

Lorsqu'elle atteint l'âge de 12-13 ans, Cris fréquente à Saint-Joseph-de-Sorel des lieux qu'elle compare à ceux fréquentés à Montréal par les jeunes de la rue.

> On était juste en dessous du pont, c'est un milieu très capoté. Et le bord de l'eau aussi, il y avait pas mal de maniaques qui traînaient dans le coin. Juste en bas de ce pont là, il y avait du monde assez *Weird* là: le genre de filles dont la mère était une danseuse qui se laissait tripoter par les bonshommes qui étaient là, les bonshommes qui sniffaient et qui nous quêtaient tout le temps de l'argent. C'était une place où l'on se tenait. C'était des vieux blocs et juste en-dessous se trouvait le bord de l'eau où il n'y a pas de maisons. Ce sont des terrains qui sentent le poisson pourri. Il y avait le parc des Pins aussi qui était un parc considéré à Sorel comme le coin bien spécial. C'était bien bizarre, ce n'était pas n'importe qui allait là sauf des *bums*. On avait nos jeux là. Il y avait du monde qui fumait. (Cris, 20 ans)

À cause de son comportement, Cris fut placée en centre d'accueil à 14 ans dans un centre sécuritaire de Saint-Hyacinthe. Elle explique son placement à cause de ses problèmes «avec le social». Elle a compris qu'il fallait la «redresser» avant qu'elle n'aggrave son cas.

> Problèmes affectifs, déséquilibre émotionnel, problèmes de comportement au niveau social, révoltée. Je me poignais avec tout le monde à l'école, j'avais vraiment un problème avec le social. Il n'y avait pas moyen de communiquer avec le monde. J'étais agressive, je ne le sais pas, c'est pas clair. Ils savaient

> qu'il y avait un problème là et qu'il fallait m'enlever de là parce que c'était une urgence. Ça commençait à aller royalement mal. Ça faisait longtemps que je fêtais de toute façon, que j'allais veiller, que je buvais bien gros et je n'étais jamais là. [...] Il fallait absolument qu'ils essaient de me redresser avant que ça soit plus grave, avant que j'me mette à faire soit des crimes, des vols ou quoi que ce soit. (Cris, 20 ans)

Le cadre sécuritaire du centre d'accueil ne semble pas avoir réussi à solutionner son problème avec le social sinon qu'à exacerber sa révolte. Ici, Cris décrit la thérapie rééducative des centres d'accueil comme une expérience d'enfermement. Toutes les conditions d'un espace anti-transitionnel y sont réunies: non-réciprocité des relations, méfiance, détermination quasi totale des règles du jeu.

> Essaie de dormir dans ta chambre de bain pendant 2 ans de temps en voyant les quatres murs! Tu n'as pas de radio, il n'y a personne qui vient te voir. Tout le monde va voir leur famille la fin de semaine, tu es toute seule, tu te fais chier, tu ne peux pas sortir, tu ne vois pas personne, tu manges de la bouffe que tu n'as même pas envie de manger. Au moins tu manges mais à un moment donné, l'appétit vient restreint, c'est plate. Tout ce que tu fais, c'est de vivre entre 4 murs, toujours en compagnie de 2 éducateurs à te promener dans les couloirs pour aller à l'école dans le pavillon et descendre dans le pavillon. Il y avait un éducateur en avant et un en arrière et tout le monde à la queue leu leu pour aller à l'école. À part ça, qu'est-ce qu'on fait? Il y a un *break,* on a rien à faire? Non, tout le monde joue aux cartes même si ça ne tente à personne. Aussi, tu es obligé d'écouter de la musique choisie par d'autres personnes et qui ne t'intéresse pas. [...] Tout le monde se lève en même temps, tout le monde se couche en même temps, c'est une armée où tu as l'impression d'être dans une académie. [...] C'était trop là Christ! j'étais en train de virer folle bien raide là-dedans. Je capotais, j'étais écoeurée, je n'en pouvais plus là, là, LÀ. C'est de la vie *scrapée* là. Tu ne vois personne, tu es enfermée, tu es isolée du monde là. Tu ne penses pas que ça ne *fuck* pas une jeunesse ça? Tu ne vois personne, tout le monde fait son trip. Tu ne vois rien que des filles en plus là. (Cris, 20 ans)

Suite à cette expérience, Cris (à 15 ans) fut intégrée dans un foyer de groupe où les règles étaient plus souples et où elle a rencontré un éducateur avec qui elle s'entendait bien. Elle fit tout de même 2 fugues de ce foyer de groupe pour «respirer un peu» et sortit à l'âge de 17 ans pour adopter la vie de rue. Nous lui avons demandé quelles étaient les raisons pour lesquelles elle disait se sentir mieux en choisissant la vie de rue.

> C'est parce que je ne suis rattachée à rien, je n'ai rien qui me rattache. Il n'y a personne qui tient à moi. Je peux faire n'importe quoi. Je change tellement souvent de places que, je ne sais pas si tu comprends, je pense que ma jeunesse me suit un peu là-dedans parce que je ne suis pas capable de rester en place. J'y suis habituée. Quand ça fait trop longtemps que je suis incrustrée à la même place, j'ai l'impression que je n'évolue plus. Il faut que je vois d'autre chose, d'autre monde d'une autre place, d'autres mentalités, d'autres façons de vivre, d'autres milieux. Je suis venue à Montréal parce que j'avais envie de voir d'autre monde. (Cris, 20 ans)

En fait, la vie de rue correspond davantage aux rapports sociospatiaux qu'elle a entretenus durant toute sa vie: une série de ruptures sociales et spatiales. Or, on peut penser que le minimum de sécurité existentielle que Cris ait pu acquérir, elle l'obtint par cette habitude d'instabilité géographique à partir de laquelle elle pouvait maîtriser quelque peu son insécurité affective et survivre à l'angoisse de la dépression. On pourrait penser qu'il s'agit là d'une forme de routinisation de la rupture relationnelle qui lui permettrait de se reconnaître comme actrice de sa vie (le désir d'indépendance) et de lutter contre l'aliénation de l'abandon. Selon Denzler (1994: 476), il existerait deux types de compulsion de répétition: «[...] l'une répétitive et inhibante, l'autre libératrice, voire créative». Selon cette psychanalyse, la compulsion de répétition peut être une façon de réguler l'angoisse ou de l'entretenir. Cependant, Kammerer (1993: 147) affirme que: «La compulsion de répétition est ce processus incoercible, d'origine inconsciente, par lequel le sujet se place activement dans des situations pénibles en répétant des expériences anciennes sans se souvenir du prototype». Par ses propos, Cris tenteraient-elles réellement de se réapproprier cette compulsion de façon à orienter sa vie ou serait-elle tout simplement prisonnière de son passé? Pour comprendre la façon dont Cris et les autres jeunes peuvent s'approprier leur histoire personnelle "minée" par leur forme de relations parentales, l'analyse de la psychanalyste Aulagnier (1989: 219) nous offre une piste d'explication intéressante à ce sujet:

> [...] dans ce travail de mise-remise en histoire permanente du passé auquel nous nous livrons tous, nous pouvons voir les constructions que le Je se donne de la cause, de lui-même méconnue, de ce qu'il vit. Ce faisant, il substitue aux effets de l'inconscient comme tels inconnaissables des effets d'histoire. Histoire que non seulement il connaît, d'autant mieux qu'elle est son œuvre, mais qui par des modifications qu'il peut y apporter lui offre la

> seule voie lui permettant de modifier l'organisation de son monde intérieur. Quand cette substitution causale échoue, quand cette mise en histoire de la vie pulsionnelle s'arrête, le sujet risque fort de faire d'un moment, d'un événement ponctuel de son passé infantile la cause exclusive et exhaustive de son présent et de son futur: dès lors lui-même en tant qu'effet de cette cause ne pourra que témoigner de sa sujétion à un «destin» qu'il décrète immuable.

Continuons notre présentation. C'est dans l'univers de la délinquance (vol de coffre-fort, recèle, vente de drogue) que Sébastien tentera de se construire comme sujet ayant une valeur sociale. Né dans le quartier Saint-Michel (Montréal) d'une mère chanteuse et d'un père sans travail, Sébastien fut placé en famille d'accueil à l'âge de 2 ans lorsque ses parents se séparèrent. Il connut une dizaine de familles, toutes situées à Laval, ce qui fut pour lui une expérience amère comme pour les autres jeunes de cette catégorie. Le plus difficile fut le sentiment de solitude découlant du fait de ne pas être maître de ses actes et de ne pouvoir se sentir chez lui.

> Dépendamment de la famille souvent il fallait que je fasse les mêmes activités qu'eux-autres, leurs enfants ou celles qu'eux-autres exigeaient. Alors, je me rammassais vraiment jamais quasiment à faire ce que moi je voulais...jusqu'à tant que je le décide. (Sébastien, 19 ans)

> Tu t'assois dans un lit et on te dit: «Aie! tu n'es pas mon fils, ne t'assois pas là!». Ce n'est pas une claque mais c'est aussi pire: «Ah, ok, Je vais poigner mon lit que tu m'as donné mais qui est ton lit, je vais l'utiliser excusez». (Sébastien, 19 ans)

De 7 à 11 ans, Sébastien vivait à Joliette dans une autre famille (des cousins de ses parents). Mais, pour des raisons nébuleuses concernant les normes d'adoption, Sébastien a été contraint de revenir à Laval résider dans une autre famille d'accueil. Là, Sébastien nous a dit avoir été profondément humilié dans le milieu restreint où il a demeuré. Stigmatisé par son entourage, il tenta de retourner vivre avec sa mère pendant 3 mois mais sans succès. Percevant son expérience familiale et sociale comme une série d'échecs, Sébastien extériorise sa souffrance en démontrant de l'agressivité et en se révoltant à l'adolescence.

> J'ai tellement fait de familles d'accueil dans le même coin que tout le monde en parlait entre eux. J'ai habité une famille d'accueil dont le père était impliqué dans les loisirs du quartier; c'était lui qui s'occupait de ça. Moi, je voulais faire

des loisirs, mais je ne pouvais plus parce que lui c'était le père et qu'il était frustré contre moi. L'autre rue à côté, c'était mon oncle qui était près d'où j'ai habité. Là eux-autres ça l'a mal viré à cause que j'ai décidé d'aller chez ma mère. Et ma mère, j'y ai été 3 mois mais ça n'a pas marché. Cela a fait parler et à l'école j'essayais de déconner mais le monde ne s'intéressait pas du tout sur mon cas. [...] Ça ne marchait plus trop, trop [13 ans]. C'est là que j'ai commencé à doubler là. Même en sixième année, je m'amusais à me cacher en arrière du piano dans la classe. (Sébastien, 19 ans)

Lorsque Sébastien fut placé dans un foyer de groupe à Montréal-Nord, il commença à reconstruire une image de lui pour se faire respecter de ses amis.

Le premier de foyer de groupe [de type gouvernemental], c'était de me faire des amis. Comparé aux autres places où j'ai été où personne ne voulait rien savoir de moi, j'ai pu avoir le...Quand je suis arrivé à Montréal, je me suis donné une image en rentrant à Montréal: «J'arrive! ». Me faire des amis comme les filles aussi parce qu'à cet âge-là, je n'avais pas de relations stables alors les filles... [...] C'était nouveau là. Moi je rêvais tout le temps de vivre soit avec ma mère ou avec mon père (je ne le connaissais pas encore dans ce temps-là), avoir une petite vie ordinaire, une famille. Je me ramasse avec 7 jeunes. Il y en a un qui fume du hash, un autre qui se pique et l'autre qui est *soucoupe* (fou). Tu commences à te ramasser dans un monde un peu bizarre. (Sébastien, 19 ans)

Pour Sébastien, ce déplacement géographique fut l'occasion d'organiser sa défense identitaire contre ce qu'il avait subi à Laval. Changer de place signifiait changer d'identité de façon à acquérir un respect dû au courage qu'il pourrait démontrer en s'associant au Milieu de la rue de Montréal considéré plus risqué qu'à Laval. Se faire apprécier était son plus grand intérêt[79]. Ainsi, Montréal l'attirait à cause de l'«action» qu'il y avait et de la présence des punks. S'associer au mode de vie marginalisée des punks permettait à Sébastien de s'approprier l'acte d'identification sociale plutôt que d'en subir l'attribution et d'acquérir son

---

79 C'est ce que Kammerer (1993: 136) a déjà observé à propos des actes délinquants: «Car le point commun de ces jeunes est souvent la blessure narcissique ancienne réactivée par la situation sociale dévalorisante et le sentiment d'exister comme déchet. Pourquoi devient-on délinquant? C'est fonction du contexte socio-économique, bien sûr, mais c'est aussi fonction de l'image de soi, et fonction d'une expérience personnelle que le sujet a fait de la loi: elle peut lui être apparue comme promotionnelle pour le désir en voie d'humanisation, ou comme une annulation de ce désir. Devenir délinquant, c'est souvent ne pas pouvoir trouver sa place sociale du fait de n'avoir pu trouver sa place symbolique. Les appels à l'adaptation pour l'adaptation restent souvent sans effets, parce qu'ils proposent bien peu de réhabilitation narcissique».

indépendance en fuguant du centre d'accueil notamment.

> Si tu pars en fugue à Montréal, ce n'est pas bien grave, tu t'arranges. Tandis qu'à Laval ce n'est pas bien faisable. Aussi il faut dire que je n'étais pas trop aimé où je restais à Sainte-Rose-de-Laval. J'avais comme juste hâte de changer de lieu. Je n'étais jamais capable de rester à la même place. Juste dans Sainte-Rose, j'ai fait à peu près 6 familles d'accueil alors je voulais changer de quartier, changer de place. Puis je voulais montrer un peu aussi au monde, aux jeunes de Laval où j'ai resté: « Moi je vais être un *hot,* je m'en vais vivre à Montréal!». Quand je restais à Sainte-Rose, Montréal était considéré comme le *free for all.* [...] J'ai toujours voulu venir à Montréal parce que je savais qu'il y avait plus de moyens, plus de punks, en tout cas il y avait plus d'activités: c'était l'action. [...] Là j'ai fait une première fugue avec un gars. C'est là que j'ai commencé à savoir comment se démerder sans l'aide d'un centre d'accueil ou sans l'aide de personne. (Sébastien, 19 ans)

Ce désir d'indépendance s'inscrivait toutefois dans une revendication de réparation symbolique en adoptant des comportements antisociaux face aux adultes ainsi qu'une forte résistance à toute forme de réhabilitation institutionnelle.

> Je pétais trop de crises parce que moi quand j'étais plus jeune (à partir de 14 ans), quand ça ne faisait pas mon affaire, je commençais à tout détruire je lançais tout, je ne m'attaquais jamais au monde, je détruisais tout. C'était ma façon à moi de me révolter, si tu veux là. Quand ils ont vu que ça ne marcherait pas, là ils m'ont envoyé à Boscoville (centre d'accueil). Aussi, j'ai été à Habitat Soleil (centre d'accueil), ça n'a pas marché. Mais quand je suis entré à Boscoville c'était la première fois que je passais en cour et ça n'a pas marché non plus là parce que moi, mon but c'était toujours de devenir plus hot, plus fou et de me foutre un peu de tout: aller toujours plus haut. Alors, à Bosco, je me ramassais avec du monde encore plus fou que moi; je veux dire du monde qui avait tué et du monde qui avait volé. Alors, je commençais à m'associer avec ce monde là. À un moment donné, ils [éducateurs] me soupçonnaient de vouloir faire des émeutes. Aussi, ils disaient que j'avais vidé tout un pavillon. Donc, en partant j'étais comme barré. Je pétais encore mes crises dans ce temps-là. À un moment donné, ça s'en venait dangeureux parce que quelqu'un venait me porter un assiette et je lançais l'assiette. C'était rendu *heavy* un peu, alors là ils m'ont emmené à Cité des Prairies (centre d'accueil fermé). Juste entre parenthèse, durant ce temps là, j'ai connu mon père. (Sébastien, 19 ans)

De la même façon que Cris, Sébastien a subi son séjour en centre d'accueil comme une expérience d'enfermement exclusivement répressive.

> J'ai eu comme du contrôle. Les éducateurs essaient de te contrôler: «Pas le droit de rager de telle manière!». Je trouve que ce sont des injustices là, j'appelle ça de même. Ça m'a poussé encore à fuguer. Les portes étaient

> tout le temps barrées, c'était fatiguant. Ils barrent une porte un peu comme je le fais avec mon chien: lui barrer une porte pour ne pas qu'il aille là. Ta porte de chambre était tout le temps barrée. Pas le droit de sortir pour telle ou telle circonstance, pas le droit de sortir dehors. J'ai été une couple de fois, environ 2 à 3 mois à ne pas pouvoir sortir et prendre de l'air entre les clôtures. Je n'avais pas le droit de sortir parce que j'avais fait telle affaire. Tu peux être 2-3 mois enfermé entre des murs de ciment, puis, toutes les fois que les autres vont dehors, toi, tu es poigné pour aller dans ta chambre. Quand c'est l'été, c'est fatiguant. (Sébastien, 19 ans)

Comme Sébastien a connu quelques séjours en «chambre d'isolement» dans les centres d'accueil, nous lui avons demandé de nous en parler.

> C'est comme dans les chambres d'isolement où parfois tu n'avais pas de matelas ou tu n'as rien pour réfléchir sur ton comportement, pour te convaincre qu'ils ont raison parce qu'ils ne mettent rien à ta disposition pour réfléchir. Ils te donnent une feuille et un papier avec des questions. Au fond, tu réponds leurs réponses. La chambre d'isolement, ça ne peut pas être rose. Dépendamment des centres d'accueil, tu peux avoir un matelas ou ne pas avoir le droit de fumer. Si tu passes 3 jours, tu vas être 3 jours sans fumer; ce que je ne comprends pas parce que fumer, c'est ton choix. Je ne vois pas en quoi ça peut te faire réfléchir ou pas. À un moment donné, je passais mon temps là à dormir sans taie d'oreiller, rien, pas de matelas, je m'en foutais. Couché à terre je m'en foutais. Ça m'a révolté *au boutte*. Ça m'a enragé. À un moment donné, je pensais que j'étais rendu comme, pas *skizo,* mais un peu fou sur les bords. J'étais rendu trop violent comme tel. J'étais rendu pas mal méchant sur les bords. (Sébastien, 19 ans)

Non seulement son expérience en centre d'accueil renforça les sentiments de rage et d'injustice chez Sébastien mais la rencontre avec son père confirma Sébastien dans son acte d'appartenance identitaire à la marginalité étant donné que son père était vendeur de drogue. Lorsqu'il a appris que son fils de 15 ans était placé dans un centre d'accueil, il a décidé de reprendre contact avec lui. Pouvant maintenant s'identifier à une figure parentale, Sébastien partagea, pendant cette période de sa vie, plusieurs des caractéristiques attribuées aux jeunes de la première catégorie étudiée compte tenu des activités marginales de son père.

> Quand je suis revenu de ma fugue, mon père avait su par ma grand-mère que ma mère m'avait placé. Il ne l'avait pas pris et il avait appelé, j'avais son numéro. Mais moi, quand je suis revenu de ma fugue, je suis reparti en fugue. Alors là, en repartant en fugue j'ai appelé chez mon père. Là j'ai commencé à lui parler et j'ai pu le voir pendant 6 mois. Là je peux dire que j'ai commencé à

> prendre un petit peu la vie de rue. Je suis resté un mois [chez son père] en attendant de passer en cour, d'avoir une ordonnance de cour. J'avais 6 mois de liberté alors j'apprenais à connaître mon père. Sauf que mon père, c'était un gars de party, alors, je faisais ce que je voulais. Je rentrais à des heures pas possibles. Avec un de mes chums et un autre de ses chums, on avait un appartement (un petit un et demi). Tout ce qu'on faisait, c'était de se trouver du cash pour se doper à chaque jour. (Sébastien, 19 ans)

Lorsque nous avons demandé à Sébastien quelles étaient les raisons l'ayant amené à adopter la vie de rue, il nous a répondu par son désir d'indépendance, de demande d'aide et de réparation symbolique de ses blessures narcissiques.

> La liberté de faire ce que je veux de ma vie. Puis, j'ai le problème d'argent et le problème de drogue. Disons qu'avant d'être dans la rue complètement, je fumais, je faisais une couple d'affaires mais en arrivant dans la rue, j'ai vraiment voulu montrer, Christ, au monde qui, supposément, m'aimait que j'étais en train de me *destroyer*, j'étais en train de me détruire là. Puis, il y a aussi l'affaire comme je t'ai dit tantôt, l'intention de retourner à Laval et de montrer que j'étais plus *hot* que les jeunes qui étaient là. Ça c'était une grosse affaire parce que j'en voulais bien gros aux jeunes et même à des parents qui étaient à Laval pour ce qu'ils m'avaient fait. (Sébastien, 19 ans)

La situation des deux jeunes suivants (Lise et Marcel) diffère quelque peu des autres jeunes de cette catégorie étant donné qu'ils ont été abandonnés plus tard dans leur vie: vers 11 et 13 ans. Lise résidait à Sherbrooke lorsque ses parents se sont séparés alors qu'elle avait 11 ans. Sa mère déménagea à l'Île-des-Sœurs et, pour une courte période, Lise fut placée en famille d'accueil. Mais, pour des raisons inconnues, son placement dura 2 ans. Pour signifier sa révolte contre cet abandon, elle fit deux fugues de la famille d'accueil qui l'hébergeait (13 ans). Aussi, elle découchait souvent pour rejoindre les jeunes de la rue regroupés aux *Blocs* (elle revenait dans la famille d'accueil aux petites heures du matin). Elle s'initia à la vie de rue en allant par exemple dans les squats avec des amis. Elle nous a dit avoir considéré les squats comme les lieux les plus importants pour elle.

> Parce que c'était la place où les jeunes pouvaient aller coucher la plupart du temps. Alors, c'est comme ceux qui n'ont pas de parents, une amie, comme dans la rue. Bien c'est là qu'ils pouvaient se réfugier. Il y avait d'autres squats; il y en a plein. Ah! Pas juste dans le centre-ville. Sur Sherbrooke, aux alentours, tu vois une maison qui a été brûlée. Tu enlèves les morceaux de bois puis tu entres. Alors, tu fais ta place. Moi c'est ça, c'était la place la plus importante. Il n'y avait pas un chef en tant que tel. C'est juste que c'est la place où tu couchais. Puis, ils [les jeunes de la rue] voulaient garder la place

> parce que la police habituellement va barricader ça. Des fois, c'est pas toujours évident d'entrer dedans. Alors, on essaie de faire attention. On était à peu près 6, 2 ou 3. Mais la nuit, dans le squat où j'allais, il y en avait au moins 7-8 qui couchaient là. Il y en a qui se levaient tôt le matin pour commencer à quêter. Je dormais des fois mais je m'en retournais plutôt chez ma mère, quand j'y habitais! Mais ils ne savaient pas où est-ce que j'allais. Je leur disais [famille d'accueil et mère] telle affaire et je partais ailleurs. (Lise, 17 ans)

Dans les squats, Lise y trouvait des lieux transitionnels. Ils constituaient ses refuges improvisés (indétermination des règles du jeu), le respect de certains amis (confiance), l'aventure du centre-ville et la drogue nécessaire à l'expression de sa révolte (réciprocité des relations): faire réagir ses parents à sa souffrance. C'est ce qu'elle nous a répondu lorsque nous lui avons demandé les raisons qu'elles identifiaient comme étant à l'origine de ses fugues et désirs de vie de rue.

> La drogue et à cause de la séparation de mes parents. Je me suis pas mal révoltée. Surtout quand je me suis ramassée en famille d'accueil pendant 2 ans. Je ne l'avais pas accepté. Je voyais du monde que leurs parents mettaient dans la rue. Alors, j'ai trouvé que ça me ressemblait un peu. Ma mère m'a rejetée. Mais, je ne pense pas qu'elle a fait ça. Je suis rendue à 17 ans, mais dans ce temps là, c'est ça que je pensais parce que j'étais supposée demeurer 6 mois en famille d'accueil mais cela a duré 2 ans. Alors depuis ce temps là, je prends de la drogue. Ça n'arrêtait pas à un moment donné. La mescaline, l'acide, le *pot,* le *hash,* le *mush* surtout. J'en ai fait pas mal. Le buvard. Mais je n'ai jamais touché à la coke ou à l'héroïne. Je ne me suis jamais piquée. [...] Mon père ne voulait pas me prendre non plus. Il ne voulait pas me garder. Je me suis vraiment révoltée. Je ne voulais plus rien savoir. Ça été tout le temps la même voie. Je ne voulais plus rien savoir. Mais j'ai quand même parlé à ma mère. Je lui disais que j'en prenais de la *dope.* C'était plate ça, mais c'est juste que je voulais y faire savoir que: «Tu n'aurais pas dû me laisser là». Je lui ai fait savoir d'une façon très méchante: en prenant de la drogue, ça fait de quoi à mes parents. (Lise, 17 ans)

Comme pour les autres jeunes de cette catégorie, face à l'abandon, Lise ne fait pas qu'exprimer sa révolte. Elle désire acquérir précocément une indépendance face aux adultes qui l'ont profondément déçue. Le groupe des jeunes de la rue lui permettra d'actualiser ce désir d'indépendance en apprenant à se débrouiller seule avec eux. Comme ce fut le cas pour les autres jeunes de cette catégorie, l'autosuffisance par la débrouillardise constitue alors une valeur très importante. La vie de rue lui permettait de créer ses propres règles du jeu social face à ses parents avec qui elle voulait établir un rapport de force.

> A l'âge de 12 ans et demi, j'ai commencé à voir ce que ça l'avait l'air. À partir de là, c'était vraiment comme ma place! Ça m'attirait la drogue. La façon que le monde vivait. J'étais curieuse. Il n'y a pas rien que chez soi où tu peux te démerder. Tu peux de te démerder même si tu es dans la rue. Parce que je me disais, si tu n'as pas besoin de vivre avec tes parents, tu es capable de te débrouiller. Tu vois plus haut aussi. Tu es capable de voir plus haut et de comprendre le monde qui est dans la rue. Ce n'est pas seulement parce que: «Ah! j'ai le goût de fuguer! Je m'en vais dans la rue». Ce n'est pas ça. Sur le coup, cela m'a fasciné! Rien que pour voir comment ils vivaient où ils couchaient, où ils poignaient leur nourriture. (Lise, 17 ans)

Mais comme Lise n'était pas une "véritable jeune de la rue" (elle allait à l'école, elle retournait dans sa famille régulièrement, etc.) aux yeux des autres jeunes, elle dut subir des difficultés supplémentaires pour s'insérer dans ce milieu sans se faire totalement rejeter. Les "punks de fin de semaine" sont en effet difficilement acceptés aux *Blocs,* surtout dans ce haut lieu des jeunes punks de la rue. Pour ces derniers, il est inacceptable de s'associer à des jeunes demeurant encore chez leurs parents (même s'il s'agit de famille d'accueil). Ce serait réduire le sens et la valeur de leur expérience à un effet de mode ou de crise adolescente. En d'autres mots, être jeune de la rue ne peut pas être n'importe quoi regroupant n'importe qui. L'enjeu de la définition de la catégorie identitaire se vit dans l'action et le conflit.

> C'est surtout aux *Blocs* qu'il y a eu le plus de difficultés parce que le monde ne m'acceptait pas. Il y a du monde qui n'accepte pas telle personne, alors, c'est le genre: «Je ne veux plus te revoir la face sinon je te bûche!». C'est arrivé à une de mes copines, juste parce qu'ils ne nous aiment pas! C'est comme il y en a un qui va te dire: «Je n'aime pas ta face, je ne veux rien savoir». Il va essayer de te taxer, de te rabaisser, puis de mettre tout le monde contre toi: «Tu es une punk de fin de semaine!». Ça, tu vas toujours entendre ça: «Tu n'es pas une vraie!». Mais une personne c'est une personne. Tu ne peux pas lui demander qu'elle soit une vraie ou pas. Tu n'es pas une poupée gonflable là. Ce qui fait que j'ai eu bien des problèmes. Il y en a une qui a voulu me taxer. Elle n'a jamais réussi à avoir mes DOCKS [bottes]. Il y en avait 2 qui étaient de mon bord et 2 du sien, puis là ils essayaient...ah! C'était vraiment difficile, pleins de difficultés. (Lise, 17 ans)

Afin de saisir l'enjeu de cette confrontation, nous avons choisi un extrait de l'entretien de Barbie, une jeune de la première catégorie qui s'exaspère de voir des jeunes de la nouvelle génération occuper le même espace qu'elle en ne sachant pas trop pourquoi.

> J'ai 17 ans mais je vois les jeunes de 13 ans qui ont un mohawk et qui ne savent même pas pourquoi ils ont un mohawk sur la tête là. Tu leur demandes: «Pourquoi quêtes-tu?», ils te répondent: «Bien je ne sais pas» ou «C'est quoi l'anarchie?»: «Bien je ne sais pas». C'est comme le monde de la nouvelle génération, c'est épais là. Ce n'est plus la même ambiance qu'avant. Le vieux monde c'est bien plus cool que les jeunes maintenant. Les jeunes, on les traite de *posers* (qui prend la pose). Ils ne savent même pas pourquoi ils sont là. Ils sont partis de chez leurs parents parce que leurs parents n'étaient pas "assez mous" j'imagine? Quand je parle aux jeunes de 13 ans, ils ne m'intéressent pas là. Ils vont me taper sur les nerfs juste comment ils parlent. Peut-être qu'à un moment donné, lorsque ça fera un an qui se tiendront là, je vais commencer à leur parler. C'est comme moi, quand je suis arrivé là, les vieux ne me parlaient peut-être pas là. Quand ils seront plus habitués et qu'ils auront changé de caractère, quand ils sauront c'est quoi l'anarchie, ce qui est hot, c'est quoi les cochons, c'est quoi ici. [...] Au début man, quand je suis arrivée ici, j'avais la chienne. C'est ça que je disais, maintenant je n'ai plus la chienne de rien. Je suis habituée dans la marde. (Barbie, 17 ans)

C'est à une forme précaire d'initiation que Barbie fait référence pour l'avoir vécue elle-même. L'acquisition progressive des rituels et de la mentalité punks doit toutefois dépasser le mimétisme pour être jugée valide par la génération précédente. Mais il n'y a pas que cela. Les intérêts dominants des jeunes de la présente catégorie ne sont pas tout à fait les mêmes que ceux de la catégorie précédente même si, comme nous le verrons plus loin, ils élaborent le même imaginaire social. Nous l'avons vu, les jeunes punks de la première catégorie ont insisté sur l'acquisition d'une mentalité d'anarchisme et sur la satisfaction d'un désir intense de liberté donnant ainsi un sens à leur incohérence identitaire. Les jeunes de cette deuxième catégorie insistent plutôt sur l'indépendance que peut leur procurer la vie de rue. L'apprentissage des modes de débrouillardise seront plus importants à leurs yeux que l'adoption d'une philosophie de la vie comme chez les jeunes punks de la première catégorie. Cette hétérogénéité axiologique pourrait aussi expliquer partiellement la faible solidarité qui existe entre jeunes de la rue ou l'incompatibilité partielle entre certains groupes de jeunes de la rue. Nous devrions donc trouver une forme d'occupation spatiale différente entre ces deux catégories. C'est, pensons-nous, le cas de Lise, de Sébastien, de Cris et de Marcel qui n'avaient pas l'intention de s'identifier totalement aux punks même s'ils avaient adopté des éléments de cette culture (musique hard core, apparence vestimentaire, mentalité anarchique, etc.).

Revenons à Lise. À 14 ans, Lise retourne vivre avec sa mère pendant 2 mois après quoi elle commet un délit grave et se retrouve en centre d'accueil à Laval pour une période de 7 mois. Nourrissant son sentiment de révolte, Lise n'a appris de son expérience en centre d'accueil qu'à moins protester devant l'autorité.

> Comme moi, vu que j'ai fait un délit (voie de fait), j'étais sur la loi des jeunes contrevenants. Là, ils fermaient la porte à double tour. Mais, je n'avais pas l'intention de refaire une connerie. Bien là, c'est la loi. Ce n'est pas agréable à vivre...la façon que c'était aménagé: les chambre, c'était tout en ligne. C'est comme si tu avais un numéro. Ta chambre 13! A la cafétéria, tu as telle place. La chambre, comment elle est faite: tu as ton petit garde-robe, ton bureau et ton lit. Sauf que ça fait comme une cellule. Un coqueron! Tu étouffes là-dedans. Surtout que moi j'avais la porte fermée, alors j'étouffais. Je ne dormais presque pas. Je me suis fait comme un bouclier. Quand je suis sortie de là, j'étais tellement révoltée. Dans un sens, j'ai grandi mais je me suis révoltée pas mal. Mais j'ai appris pas mal d'affaires pareil. C'est que tu ne rouspètes pas avec eux-autres. J'ai appris à moins rouspéter et à moins poigner les nerfs parce que j'étais une fille qui poignait les nerfs. (Lise, 17 ans)

Au désir d'indépendance de Lise, le centre d'accueil lui a offert un cadre standardisé de dépendance. Suite à son expérience, Lise nous a décrié son inutilité pour elle et pour d'autres jeunes.

> Au lieu de mettre les jeunes en centre d'accueil, le gouvernement devrait trouver un autre moyen. Le centre d'accueil, ce n'est pas toujours utile pour tout le monde. [...] Moi, ce que je voyais, surtout ceux avec qui je me tenais, c'est qu'ils ne voulaient pas être en centre d'accueil. La plupart étaient en fugue. Ils auraient aimé avoir une place pour aller coucher et ne pas tout le temps avoir quelqu'un en arrière pour ne pas être obligés de fuguer. Une place où ils seraient vraiment bien. Moi, je me dis, même à l'âge de 13 ans tu es capable de survivre par toi-même! Tu as assez de tête. Alors, je me dis, ce n'est pas rien que des centres d'accueil qu'on a de besoin! (Lise, 17 ans)

Cela, Marcel l'exprime encore plus crûment. À la suite de la mort de son père (à 11 ans), la mère de Marcel le plaça en centre d'accueil dès les débuts de son adolescence (13 ans). À 12 ans, Marcel nous a dit considérer le garage d'un ami et les arcades comme les lieux les plus importants qu'il a fréquentés à Cartierville (au nord de Montréal). Le garage jouait le rôle d'un lieu transitionnel comme le furent le bois, les squats ou les parcs pour d'autres jeunes.

> Il y avait d'autres lieux, je ne sais pas, on se ramassait des gangs chez une couple de mes *chums.* Souvent on allait tripper dans le garage. Les lieux où tout le monde se regroupait, c'était le fun, ça l'avait de l'allure. On commençait à fumer des joints. C'était éloigné des parents. Les parents n'avaient pas d'affaire là, c'était entre nous autres. (Marcel, 18 ans)

Souffrant profondément de solitude suite à la perte de son père, Marcel nous a expliqué pourquoi il était attiré par les arcades. Pour lui, c'est là qu'il situe le moment où il est «tombé» dans la rue. L'imaginaire suscité par le jeu électronique des arcades produisait du sens dans la vie de Marcel: la violence aléatoire de ceux qui gagnent sur ceux qui perdent.

> Les arcades? Parce que c'est le surréalisme qui embarque, qui te fait le plus réfléchir à ce qui se passe dans la vie. C'est là un peu que ça l'a commencé. Il fallait que je me débrouille. C'est de même, c'est de là que c'est parti. C'est pour ça que je nomme cet endroit-là. C'est que tu joues dans les machines et tu regardes: c'est de la violence. C'est là où tu es puis, tu vis dans...tu tombes dans la rue. Tu n'as pas le choix de vivre de même parce que sinon tu crèves. Tu n'as pas le choix. C'est ça, une sorte d'évasion. C'est juste moi, ce n'est pas personne d'autre qui peut partager ça. (Marcel, 18 ans)

Placé en centre d'accueil par sa mère, jamais Marcel n'accepta cette situation. Il y séjourna pendant plus de 4 années au cours desquelles il fugua 2 fois (durée: 2 mois et 4 mois).

> À cause que ma mère n'était pas capable de me prendre en charge. Elle n'était pas capable de m'assumer. Mais pourtant, elle a vécu la même affaire. C'est drôle là mais quand tu vis quelque chose de *rough,* tu n'essaies pas de le faire vivre à ton enfant. C'est ma mère qui a décidé de me placer mais après ça s'est enchaîné. J'ai commencé à faire des coups, j'en faisais mais ce n'était pas grave. Mais après ça, je me suis fait arrêter et à ils ont commencé à me mettre des affaires l'une par-dessus l'autre. (Marcel, 18 ans)

Les raisons motivant l'adoption de la vie de rue sont non équivoques: le rejet de sa mère et la vie dans les centres d'accueil.

> Les centres d'accueil. Parce que je trouvais ça stupide qu'il y ait d'autres personnes qui te prennent en charge, que ça ne soit pas tes parents à toi. Quand tu mets quelqu'un au monde, tu le mets au monde pour l'élever, pas pour le rejeter. *Fuck!,* moi je sais que si j'avais mon enfant, je ne le placerais pas en centre d'accueil pour qu'il se fasse laver le cerveau. Parce que c'est un cheminement ça, plus tu vieillis, plus qu'eux-autres t'amènent à une affaire qui n'est pas toi. J'ai fait 4-5 ans en centre d'accueil. J'ai fait du fermé, du ouvert, j'ai fugué pendant un bout. (Marcel, 18 ans)

Lors de sa première fugue, à 14 ans, Marcel se réfugia pendant un mois à Cartierville dans un petit hangar résidentiel pour acquérir paradoxalement un peu de liberté.

> Ça faisait un mois que j'étais à Montréal et que je couchais dans un petit *locker* à peu près 3 pieds par 3 pieds là. Je couchais en rond. [...] C'est petit ouais, c'est bien petit mais tu as ta liberté, tu as ton *toi* avec toi-même. (Marcel, 18 ans)

Marcel est on ne peut plus clair: «avoir son *toi* avec toi-même». Il exprime ainsi un acte d'appropriation dans un contexte de survie identitaire. Las de vivre dans ces conditions et traqué par la police, il contacta des membres de sa famille paternelle demeurant à Saint-Jovite en pensant retrouver la chaleur d'un lien parental que l'idéalisation de son père pouvait lui procurer (Marcel s'est fait tatoué le nom de son père sur son bras droit). Mais, c'est plutôt le rejet qu'il a subi encore une fois.

> Je me suis ramassé dans le nord. Je voulais aller voir ma famille sur le côté de mon père. En fin de compte, ils ont appelé la police. Cela a été une des premières *shots*. Je me suis dirigé là parce que mon père...c'était la famille de mon père qui était là et moi, mon père, j'ai un très gros respect pour lui. Ma mère, je veux lui cracher dessus, tu comprends? Sauf que j'ai quand même un respect là. Mais, je voulais m'en aller là parce que c'est la famille de mon père et je pensais qu'ils m'auraient compris. Mais ça n'a pas marché.
> (Marcel, 18 ans)

Parmi les jeunes interviewés, Marcel est celui qui a séjourné le plus longtemps en centre d'accueil. Même si son évaluation est similaire aux autres jeunes, il en avait long à dire.

> C'est "hôpital" un peu, ce sont de vieilles bâtisses. Tu es dans un dortoir, tu te retrouves à peu près 12 jeunes. Tu n'as pas d'intimité, tu n'es pas respecté. Ça dépend, à un certain âge (15-16 ans) tu peux avoir des chambres individuelles et à un autre âge, tu as un dortoir. Moi, j'ai fait toutes les *gammicks* possibles avec eux-autres [les éducateurs]. Mais, à un moment donné, avec eux-autres, il faut que tu joues un jeu. Ce n'est pas un jeu dans le fond, c'est la vie qu'ils essaient de te montrer. Ils essaient de t'amener à quelque part pour te démarrer dans la vie. Si toi, tu es déjà démarré dans ta vie dans le plus profond de toi, tu veux t'en aller à quelque part et tu ne veux rien savoir, alors ça ne peut pas marcher. Ça fait clink! tout le temps. C'est comme deux cloches qui se cognent ensemble, ça ne peut pas se *matcher*. Le centre d'accueil m'a influencé plus dans le négatif que le positif. Ça m'a plus

> révolté envers la société, les centres d'accueil et la *bull-shit* des policiers. C'est tout ensemble. C'est une micro-société. Tu ne peux pas jouer contre ça. Tu es empêché de faire tes affaires, c'est comme pour tout le monde. [...] C'est quasi immoral qu'une personne de 16 ans se fasse dire non! par une personne de 21 ans qui a juste un cours en psychologie, en toxicomanie ou en criminalité, c'est stupide. [...] J'ai travaillé pendant un an et demi en demeurant au centre d'accueil. Eux-autres, ils m'ont envoyé une lettre qui disait qu'il fallait que je paie mon placement. Ils voulaient que je paie pour être en centre d'accueil!. C'est complètement stupide. Quelqu'un qui ne veut pas être en centre d'accueil ne paiera pas pour être en centre d'accueil. [...] C'est bien *fucké* parce qu'ils te font suivre une routine. Tu te lèves à 8 heures le matin, tu vas faire du sport, tu manges, tu te brosses les dents, tu vas faire une sieste la porte barrée. Quand tu es enfermé et que tu n'as pas le droit d'aller crier, il faut que tu fermes ta gueule, que tu réfléchisses: ils te cassent, tu comprends? Tu n'as pas le choix de te plier, soit que tu joues le rôle ou que tu ne le joues pas mais alors tu manges de la marde. C'est l'un ou l'autre. (Marcel, 18 ans)

La répression et la gestion comportementaliste de ces jeunes reconduisent le contexte de déprivation qu'ils ont connu dans leur enfance et leur adolescence. La révolte et l'auto-contrôle (faux soi) sont alors les seules réponses adéquates face à ce type de violence institutionnelle. L'autorité perd ainsi sa valeur symbolique de transmission des règles de vie sociale pour ne représenter qu'une violence technique ayant pour fonction l'écrasement du sujet. Suite à son expérience, Marcel exprime de façon lucide l'enfermement symbolique contre lequel il luttait désespérément. Il comprend bien que le processus de subjectivation ne peut pas se faire seul mais par le désir d'un autre et pas de n'importe qui lorsque le lien parental est en "panne". Son père étant mort, Marcel a conservé des espoirs que sa mère le reconnaisse et le guide pour savoir comment vivre en société. Pour cela Marcel le sait, il a besoin d'être «face-à-face» avec sa mère. C'est pourquoi, il a tenté de vivre à nouveau avec sa mère mais sans succès.

> Même dernièrement, je vivais dans un *locker*, il y a 2-3 mois. Je vivais encore dans un *locker.* C'est juste pour te dire comment le monde ne peut pas s'occuper de leur propre enfant. Même si tu n'es pas capable de l'assumer, au moins épaule-le. Essaie de lui montrer l'exemple d'une bonne chose, pas d'une mauvaise. Surtout que s'il l'apprend par lui-même, là il va être emprisonné dedans. Tandis que si c'est une autre personne il va juste te voir. Tu ne seras pas face-à-face avec. (Marcel, 18 ans)

Pour lui, retourner vivre dans un *locker* représentait un lieu transitionnel donnant un sens à son enfermement subjectif. De la même manière que Cris

tentait de lutter contre l'angoisse de la dépression face à la dépendance du lien parental en se réappropriant les ruptures sociospatiales subies, Marcel tenta, par ce type de spatialisation de sa souffrance (l'enfermement volontaire), d'établir un contact avec soi. Il peut s'agir, comme pour Cris, d'une compulsion de répétition de type topologique reproduisant symboliquement le drame existentiel de Marcel telle une empreinte psycho-somatique lui permettant de s'approprier partiellement le sens de sa vie: n'être qu'un objet entreposé est tout de même mieux que de n'être rien. C'est bien de survie identitaire témoignant d'une forme d'insoumission dont il est question dans le cas de Marcel. C'est ce qu'il nous a répondu quand nous lui avons demandé quelles ont été les aspects positifs qu'il a rencontrés dans son expérience.

> La manière de vivre est une chose qui est très importante et la survie: faire attention à toi. Quand tu es plus bas que les autres, tu ne vas pas te mettre dans la merde, tu fais attention. Tu essaies de survivre. C'est une facilité dans un sens parce qu'avec ça, tu apprends à vivre. Ça t'apprend à vivre et à te rendre plus tough. Ça te durcit et avec le temps, ça vient que tu n'as plus à avoir ça, c'est déjà incrustré en dedans de toi. (Marcel, 18 ans)

Tout en menant une vie de rue, Marcel a abordé ses difficultés en adoptant un point de vue mystique pour bénéficier d'une "Autorité" pouvant le guider symboliquement et donner par le fait même un sens à sa condition. Étant donné l'impossibilité de combler le sentiment d'abandon parental, Marcel remplaca l'objet de sa dépendance par l'imaginaire mystique afin de maîtriser les souffrances de ses déceptions.

> Non, je sais qu'un jour, je vais avoir de quoi de bon. Je le sais, je le sens que je vais avoir quelque chose qui va faire que je vais sortir de là. Parce qu'il y a quelqu'un qui me protège. C'est aussi simple: j'ai mon âme qui est tout le temps à côté de moi. C'est ça, j'ai confiance en la vie qui va m'amener quelque part où je vais être bien puis c'est tout. (Marcel, 18 ans)

5.2.2.2 Commentaires analytiques:

Les jeunes de cette catégorie ont établi des rapports aux lieux qu'ils ont le plus fréquentés à partir du mode de relation parental d'abandon. Certains ont grandi avec l'impossibilité de vivre une relation parentale tandis que pour d'autres cette

relation ne fut que partielle et n'a pu s'établir que tardivement dans l'histoire de vie de ces jeunes. Le contexte de déprivation dans lequel ces quasi-orphelins ont vécu les a amenés à chercher par toutes sortes de moyens à en atténuer les conséquences. Fonctionnant comme un stigmate fondateur, ces jeunes furent aux prises avec un sentiment angoissant de dépendance face à cette situation d'abandon. Bien des espoirs d'être repris en charge par leurs parents ont été déçus. Il n'est donc pas étonnant de retrouver chez ces jeunes un fort sentiment d'insécurité. Comme le dit Memmi (1979: 68) à propos de l'attente dans une relation de dépendance:

> L'attente est de l'ordre de l'illusion, la souffrance est réelle; on souffre aussi bien de peurs imaginaires que d'espoirs incertains. La souffrance et l'inquiétude font partie de toute attente et colorent toute relation de dépendance-pourvoyance.

C'est en fuyant leurs lieux de placement considérés par tous comme des lieux répulsifs étant donné qu'ils ne procuraient pas un mode de relation familial que ces jeunes ont tenté de compenser leurs blessures symboliques d'origine. Aller voir ailleurs s'il était possible de trouver par eux-mêmes la reconnaissance nécessaire à leur existence subjective, là était leur projet. En conséquence, certains endroits tels que l'arrière du bureau de poste (Katou), le bois (Cris), certains bars (Kevin), le centre-ville (Sébastien), les squats (Lise) et le garage ainsi que les arcades (Marcel) ont été autant de lieux transitionnels pour concrétiser ce désir. Ils pouvaient y trouver les conditions propices à leur désir de socialisation: des amis partageant des intérêts communs à leur expérience sociale (réciprocité des relations), une confiance dans les rapports interindividuels et une dimension informelle à l'organisation de leurs activités de façon à conserver un potentiel d'indétermination des règles du jeu (spontanéité des activités). Toutefois, ces lieux n'ont pas suffit à compenser les effets désubjectivants de la violence symbolique des parents, des familles d'accueil ou des centres d'accueil. L'intensité du sentiment de révolte s'accroît alors en même temps que le désir d'indépendance face à toute forme d'autorité autre que la leur pour enfin se débarrasser de la dépendance à la situation d'abandon. Le mode d'utilisation de ces lieux est comparable à celui des autres jeunes sauf qu'il comporte, pour certains, une part

de risque plus importante. Pensons au jeu de commando de Cris, aux services sexuels de Kevin, aux délits de Sébastien et de Lise et à l'enfermement de Marcel. Pour ces jeunes, la trajectoire géographique est la même que celle des autres jeunes de la première catégorie: rassemblement déterminée par l'évasion. Toutefois, chez ces jeunes, le mode d'occupation actualisant cette trajectoire est beaucoup plus marqué par la rupture géographique des lieux de socialisation que pour les jeunes de la première catégorie. Ne pouvant que difficilement disposer de la temporalité nécessaire à l'investissement sociosymbolique des lieux transitionnels, le maintien de l'identité sociale devient alors un exercice précaire et exigeant étant donné que tout est à refaire constamment.

Dans la partie suivante, nous examinerons de quelle façon cette trajectoire associée au mode de relation spécifique de ces jeunes différencia les lieux de socialisation à partir de leur valeur attractive ou répulsive. Et, comme pour les jeunes de la première catégorie, nous examinerons certaines de leurs pratiques de socialisation marginalisée ainsi que les facilités et contraintes rencontrées.

5.2.2.3 Le potentiel transitionnel des lieux les plus attractifs

Rappelons que la valeur attractive des lieux où les jeunes s'installent avec le plus de stabilité est déterminée structuralement par la spécificité sociosymbolique de la forme de relations parentales vécue. Dans ses modalités sociospatiales, la quête identitaire de ces jeunes se distingue sensiblement des autres jeunes de la première catégorie même si tous ont développé des pratiques de socialisation marginalisée. Nous l'avons vu, le poids psychologique de l'abandon parental pousse ces jeunes à acquérir prioritairement leur indépendance en fuyant les formes d'autorité institutionnelles. C'est pourquoi, tous les six jeunes se sont trouvés des appartements au début de leur fugue ou dès leur sortie du centre d'accueil. Leur appartement nous a semblé plus investi socialement que l'appartement des jeunes de la première catégorie qui nous ont dit s'en servir que pour dormir. Très petit et partagé par plusieurs, l'appartement représentait même, pour certains des jeunes de la deuxième catégorie, un espace transitionnel leur permettant de se constituer comme sujet et de tenter d'occuper une place sociale.

Précisons toutefois que malgré l'essai de Katou pour vivre en appartement avec l'un de ses amis, elle est la seule qui se retrouva dans une situation de grande précarité dans la rue avec les jeunes punks. L'intérêt de nous attarder sur la situation particulière de Katou est qu'elle nous renseigne sur les différences sociosymboliques du mode de relation des jeunes de cette catégorie avec celui de la première catégorie étudiée.

Étant donné que Katou a toujours recherché des lieux où elle pouvait retrouver des amis qui partagent avec elle un certain nombre d'expériences sociales, le lendemain de son exclusion de l'appartement de son ami, elle se retrouva aux *Blocs* sur la rue Sainte-Catherine, à l'automne de 1994. Dépendante des ressources d'aide (Pop's, En Marge, Passage, L'Accueil Bonneau, Spectre, L'Anonyme, etc.), elle tenta aussi de se débrouiller avec d'autres jeunes punks de la rue (Katou n'est pas punk mais adopte plutôt le style Peace and Love). Elle nous a raconté sa première journée.

> Bien je suis arrivée, j'avais mes affaires puis je suis arrivée sur la Sainte-Cath. Je suis partie aux *Blocs* et en allant aux *Blocs,* j'ai rencontré une de mes amies. Après, on a été aux *Blocs.* Là on a gossé un petit peu. Il y avait un appartement sur Sainte-Catherine pas loin d'Alexandre-de-Sèves. Juste en face il y avait un appartement vide. C'était un squat vraiment propre. Alors là, moi et mon amie et l'un de ses amis y avons été. Là, on fait de la *free base.* Après, on a été chez Pop's chercher un sac de bouffe. Ensuite on s'est promené et à 4 heures du matin on a été chercher un bol pour faire chauffer une *cacanne* chez Provisoir. C'est ça, c'est ma première journée. (Katou, 17 ans)

Pour Katou, les *Blocs* ne représentent pas le haut lieu punk de la liberté anarchique mais plutôt la sécurité affective et la protection que ce lieu de rassemblement pouvait lui procurer.

> Ça ne paraît pas mais aux *Blocs* je me sens en sécurité pareil parce que je sais que s'il m'arrive quelque chose, il ne m'arrivera jamais rien aux Blocs. Premièrement, tout le monde se connaît et il y en a jamais qui peuvent faire des mauvais coups, des affaires de même. Il n'y a jamais personne qui s'aventure aux *Blocs,* ça c'est sûr et certain. Si je me promène un soir et qu'il fait bien bien noir et que je me promène sur Saint-Denis, des places comme ça, je vais avoir plus peur. Vraiment aux *Blocs* là, je me promène à deux-trois heures du matin même si je suis toute seule, je n'ai pas peur parce que je sais qu'il n'y aura personne qui va venir parce que les trois quarts du monde

> savent que le lendemain ils auront des problèmes s'il m'arrive quelque chose ou à quelqu'un d'entre nous. (Katou, 17 ans)

C'est en fait l'un des rares lieux où les jeunes marginalisés comme elle peuvent minimalement organiser leur débrouillardise et acquérir un peu d'autonomie. Bref, pour Katou, les *Blocs* tiennent aussi pour fonction d'appartement (qu'elle nous a dit désirer obtenir pour elle seule).

> Ça représente la place où je suis tout le temps, où mes amis y sont. Ça représente comme mon chez-moi en réalité. [...] Quand je me lève, j'men vais aux *Blocs*. C'est la première place où je vais pour aller voir le monde qui est là, pour savoir ce que je vais faire dans la journée, organiser ce que je vais faire. Pour voir si je peux aller quêter là ou s'il faut que je change de place. La première affaire que je fais, je vais aux Blocs parce que c'est la seule place où que je peux vraiment aller. Peut-être que j'irais ailleurs mais vraiment la seule place où je vais, c'est vraiment là. [...] Là-bas, ce qui est *hot,* c'est que si tu n'as pas de place où coucher bien, tu es sûr de...par exemple, si tu es obligée de coucher dehors, tu es sûr d'avoir quelqu'un qui sera avec toi. C'est ça qui est le *fun.* (Katou, 17 ans)

La volonté d'indépendance de Katou lui a mérité le respect des jeunes punks de la rue étant donné qu'elle avait déjà développé sa propre mentalité et n'imitait pas celles des autres jeunes pour être acceptée dans certains groupes. Ajoutée à la confiance qu'elle mettait dans ce lieu, une réciprocité des relations pouvait ainsi s'établir. Comme elle le mentionne, aux *Blocs,* elle n'était pas une «étrangère». Elle a toutefois rencontré des difficultés quant aux attitudes sexuelles méprisantes de certains garçons face aux filles.

> Eux-autres, la seule affaire qu'ils te demandent, c'est d'avoir "ta mentalité". Comme moi je m'entends super bien avec. Par exemple, il y a un gars, Garbage là, il n'est pas bien bien accepté parce qu'il est punk mais il n'a pas la mentalité punk. Il est de même parce qu'il a juste le style. Alors, il n'est pas bien accepté. Moi, je ne suis pas punk mais j'ai ma mentalité à moi. Je n'écoute pas la même musique qu'eux-autres, mais ce n'est pas grave. Eux-autres c'est vraiment le style *destroy* un peu sur les bords là. Vraiment, ils veulent tuer tout ce qui s'appelle *cochon,* des affaires de même, une mentalité bizarre des fois. Ce que je n'aime pas là, c'est qu'ils n'ont aucun respect pour les filles. Il y en a une couple là, les plus vieux punks ont plus de respect mais les jeunes n'ont aucun respect. C'est vraiment «Bien viens, je vais coucher avec toi et ça va être le fun». (Katou, 17 ans)

En fait, Katou a su se faire une place parmi les punks en bénéficiant du potentiel transitionnel du lieu tout en y contribuant. Toutefois, dans le passage suivant, Katou exprime bien que cette modalité sociospatiale de la vie de rue ne s'accorde pas tout à fait avec son besoin de sécurité matérielle. Elle nous a dit être angoissée, au début, du fait de manquer d'argent, chose dont elle n'a pas beaucoup souffert dans sa famille d'adoption.

> Bien c'est ça, c'est sûr que c'est le fun d'une façon: tu as toute la liberté, tu as ton indépendance mais il y a des prix à payer pour ça. [...] Je vivais chez mes parents puis mes parents eux-autres, c'est très axé sur le plan monétaire. Ils me donnaient du cash là comme je le voulais. Ce n'était pas de l'amour mais c'était du cash. [...] C'est le fun en crime mais au bout de ça, tu n'as pas de place où coucher, tu n'as pas de place où bouffer là. Le "pour" est trop "pour", et le "contre" est trop "contre". (Katou, 17 ans)

Dans le «contre trop contre», Katou nous a décrit la façon dont les contraintes du mode de vie de plusieurs jeunes de la rue en amènent plus d'un à compenser par la drogue disponible au centre-ville. La drogue permettrait ainsi aux jeunes de la rue de traverser les expériences les plus difficiles à vivre avec le minimum de souffrances à court terme. C'est une question de survie nous a révélé Katou.

> Ce qui était facile [au début], c'était de trouver de la drogue. Parce que souvent j'en ai gratuitement, c'est *full* là, ça me tombe de même. Qu'est-ce qui est le plus difficile, c'est de ne pas pouvoir s'arrêter parce que lorsque tu es dans la rue, il ne faut pas que tu t'arrêtes. C'est pour ça que peut-être les 3/4 des jeunes qui sont dans la rue consomment. Quand je suis gelée, moi je ne pense pas que je suis dans la rue. Je pense que peut-être je n'aurai pas de place où coucher et je m'en *câlice* dans le fond. C'est ça qui a été difficile. C'est parce que j'ai toujours été une fille qui avait son orgueil là. Dire que je suis dans la rue et que je suis obligée de quêter, bien ça fait... (Katou, 17 ans)

Pour survivre dans la rue et atténuer son insécurité face au manque d'argent, Katou nous a dit avoir fait de l'argent en jouant des rôles pour des clients ayant des fantasmes sexuels très particuliers.

> Il y a deux mois là, j'ai fait un client. Là, j'ai un client où il faut juste que je pisse dans son *cup* [verre de carton]. Il me donne 5 piastres pour que je pisse dans un *cup,* pas de problème. C'est son trip, moi je m'en fous pas mal, je me fait du cash: 5 piastres pour que je pisse dans un cup. Il y en a un autre, lui, la seule affaire qu'il voulait c'est que je le traite de chien puis des affaires de même. Je devais dire: «Non tu ne feras pas ça! Oui tu vas faire ça!». J'en ai pas mal des affaires de même mais pas de relations sexuelles. Ce sont des

> trips bizarres. Il y en a un autre, c'est un gros con. il faut le fouetter. Son trip c'est de se faire fouetter. Des fois tu te promènes dans la rue, puis là tu quêtes, bien ils te disent: «Veux-tu faire d'autre chose?», «Ah ouais, c'est quoi?». Parce que j'en ai d'autres propositions. Je peux avoir des propositions dans le style: «Veux-tu te faire 40 piastres vite fait? Viens-t'en!». Tu sais, ça, j'en ai à tous les jours là. Mais quand ce sont des affaires dans lesquelles je ne fais rien ça ne me dérange pas. (Katou, 17 ans)

Katou nous a dit distinguer ce type d'activités de la prostitution proprement dite étant donné qu'elle n'a pas de contact corporel avec le client.

> Comme le bonhomme que je traite de chien. Bien lui, c'est souvent au parc Beaudry. Lui, c'est le style: là je suis assise, lui aussi. Il commence: «Bonjour maîtresse comment ça va?» Là il faut que joue un rôle. Le gars qui veut que je pisse dans son cup, bien je vais tout le temps en bas des quilles. Je vais pisser là. Puis l'autre, le gros, lui, c'est souvent au *Ballet Rouge* . C'est sur Sainte-Catherine passé Saint-Laurent, c'est un bordel, un motel à 20 piastres. C'est sûr que ça fait bizarre de dire je fais du cash en faisant des affaires de même hein? C'est sûr que si je faisais de la prostitution, je me sentirais encore plus mal parce que je me dirais que je fais du cash avec mon corps mais là je me fais pas du *cash* avec mon corps. Je fais comme du *cash* en faisant un rôle ou en donnant quelque chose dont en réalité je m'en fous pas mal. (Katou, 17 ans)

L'intérêt de Katou et de quelques autres jeunes de cette catégorie pour les lieux transitionnels des jeunes de la première catégorie est lié à deux aspects du désir d'indépendance: occuper une place sociale en dehors des cadres institutionnels (l'autorité) et survivre par leurs propres moyens. L'intérêt de ces jeunes à se débrouiller seuls les amènent à valoriser le pouvoir de l'argent qui leur permet d'acquérir une certaine indépendance. Les lieux transitionnels de l'ensemble des jeunes de la rue, que ce soit ceux d'appartenance punk, (Ex.: les Blocs), rocker (Ex.: le square Saint-Louis) "Peace and Love" (Ex.: Les tams-tams du Mont-Royal), gai (Ex.: certains bars du Village gai), leur offrent cette possibilité topologique de spatialiser leur désir d'indépendance autrement que dans leur seul appartement privé. La valorisation de ces lieux par les jeunes de cette catégorie sera différenciée selon leurs affinités culturelles et sexuelles (pour Kevin).

Par exemple, lorsqu'à 15 ans Kevin fugua du centre d'accueil de Chicoutimi, il se rendit à Québec dans un bar gai afin que quelqu'un l'invite à passer la nuit chez lui. Ensuite, il prit contact avec un ami qui se produisait en spectacle comme

travesti dans le Village gai de Montréal. Ainsi, Kevin s'initia au travestisme et se mit au travail lui aussi en donnant un spectacle (appelé dans le milieu "Draw Queen") et en offrant ses services comme prostitué homosexuel. Kevin nous a dit comment il se sentait au début dans le milieu de la prostitution.

> Rejeté, je me sentais comme un trou de cul. Je sentais que je ne valais rien, Ah! ça été dur. Je me sentais de même parce que je pensais que c'est ça que le monde pensait. Le salaire qu'ils nous donnaient...quand ils nous approchaient et disaient «Ça te tente de sortir? Combien tu charges eh?» C'était 40$ pour une pipe puis de 60$ à 80$ si le gars fourrait là. Mais à un moment donné si le gars disait que c'était trop cher! Mais écoute donc! veut-il me payer 20$ pour me fourrer? Pour qui me prend-il là? Pour un déchet de la rue là? (Kevin, 20 ans)

Notons que Kevin nous a dit qu'il offrait ses services aussi en travesti. De cette manière, il développait sa clientèle et pouvait satisfaire ses besoins économiques. C'est ce qu'il nous a répondu lorsque nous lui avons demandé pourquoi se travestissait-il pour se prostituer?

> C'était parce que ça ne me tentait pas d'être dans la rue puis je voulais être en appartement, être bien, vivre comme tout le monde et manger comme tout le monde. (Kevin, 20 ans)

Bref, en peu de temps, Kevin possédait son propre appartement bien meublé dans le Village gai.

> Quand, j'ai eu mon premier appartement, j'avais 15 ans. J'avais tout: poêle frigidaire, laveuse-sécheuse, set de cuisine, set de salon, set de chambre. Tout équipé! J'ai fait la rue et je faisais des shows de Draw Queen.

Non seulement, pour Kevin, la valeur attractive du Village gai était fondée sur les prégnances de séduction sexuelle associées aux bars de ce milieu lui donnant la possibilité de jouer un rôle social indépendamment des cadres institutionnels, il pouvait de plus y survivre financièrement.

> Le village gai parce que j'étais aux hommes et il y avait des beaux gars oui, là je me ramassais là. Puis j'ai connu des gars qui faisaient la rue. Ils m'ont entraîné dans la rue aussi, à faire la rue [au coin de Champlain]. C'est là que j'ai commencé à travailler puis j'ai mis la "femme" [travestisme] de côté pour un bout de temps et je suis allé travailler en gars. Ça m'attirait parce qu'il y avait de l'argent à faire. Il m'attirait pour les bars, pour sortir. Quand je couchais avec les gars, j'avais les poches pleines. (Kevin, 20 ans)

Aussi, Kevin avait ses critères d'attraction sociospatiaux en ce qui regarde les types de bars présents dans le Village gai.

> Bien, je sors plus au KOX qu'au MAX parce qu'il y a des gars qui sont plus de mon style qu'au MAX. Ils sont plus machos, ils ont plus l'air "homme". Au MAX, une discothèque, c'est du monde quétaine qui vont là. Je ne sors pas là parce que ce n'est pas du monde de mon goût. Puis je sors au KOX parce qu'il y a des beaux gars plus de mon style. J'aime le beau monde et ceux qui sont parlables. (Kevin, 20 ans)

Notons que Kevin a été contraint, à 17 ans, de retourner au centre d'accueil suite à son arrestation dans un *peep show* [spectacle privé de danseuse nue] au centre-ville. C'est ce qui l'a incité par la suite à intégrer des agences privées évitant ainsi de prendre les risques de subir la répression policière.

> À un moment donné [à 17 ans] je me suis ramassé au *peep show* puis il y a un gars qui est arrivé à côté de moi et qui m'a dit: «Combien tu charges pour sucer ?». Je lui ai dit: «Bien moi, c'est 20 piastres. Là, j'ai besoin de cash et j'ai faim, ça me tente d'aller manger». Il m'a dit: «C'est correct, on va aller chez nous, on va sortir, mon char est dehors». Je suis sorti dehors, Il m'a dit: «C'est le char bleu là-bas. Tu t'en viens avec moi, on s'en va au poste de police». Là il m'a amené à Chicoutimi avec des transporteurs qui m'ont ramené dans le centre d'accueil. Là, ma mère est venue me rechercher puis je suis reparti. (Kevin, 20 ans)

Par ses activités, Kevin nous a dit vouloir vivre une vie normale. Le passage suivant nous aide à comprendre que, pour lui, une vie normale équivaut non seulement à satisfaire ses besoins matériels mais aussi à briser la solitude en cherchant à combler quotidiennement son besoin criant d'affection, d'attention et de reconnaissance.

> Mais la présence, c'est ça qui m'a toujours importée. Quand je n'ai pas de présence, je vais m'en chercher. Je fais de la merde ou je fais du trouble pour aller m'en chercher...qu'on s'occupe de moi la nuit, tout le temps. (Kevin, 20 ans)

Au moment de l'entretien, Kevin cohabitait avec quatre autres jeunes de la rue dont trois d'entre eux s'adonnaient à la prostitution. Toutefois, Kevin nous a dit que l'amitié existant entre eux se nouait en dehors de ce type d'activité étant donné la compétition. Pour la plupart, les relations sociales demeurent superficielles. Le nombre élevé de déménagements successifs avec des co-locataires différents que

Kevin a connus témoigne de cette solitude collective que vivent plusieurs jeunes prostitués de la rue.

> Le milieu de la prostitution, c'est en dehors de ça [les amis]. Le milieu de la prostitution, c'est plutôt solitaire. Tu travailles et les jeunes de la rue, tu ne t'en occupes pas. Chacun sa business, son coin de rue puis ça marche comme ça. Tu fais ta job. Ça se quête des cigarettes puis c'est tout. Parce qu'il y a de la compétition. [...] Chacun son coin de rue puis si tu arrives sur le coin de rue de quelqu'un et qu'il est là, et bien, il te fait des menaces ou bien il te le fait savoir: «Va plus loin! C'est mon coin de rue, c'est moi qui poigne ici, tu n'as pas le droit d'être là». (Kevin, 20 ans)

Or, l'activité prostitutive des mineurs et le spectacle sexuel font partie d'un marché où les personnes sont plus souvent traitées comme de rares produits de consommation plutôt que comme des jeunes en quête d'affection (Dorais, 1984). Même si cette pratique peut constituer un leurre relationnel, être un produit de consommation désirable est tout de même mieux, du point de vue du jeune, que d'être un objet abandonné[80]. D'ailleurs, lorsque nous avons demandé à Kevin quels étaient les lieux où il avait le moins de plaisir à faire des choses et ceux où il avait le plus de liberté d'action, il nous a répondu de façon ambivalente.

> [Les lieux où tu as le moins de plaisir?] Quand je fais des bonshommes parce que je suis tout seul et je fais des affaires que je n'aime pas faire durant le jour aussi, des fois je suis appelé le matin. Ils [les clients] se lèvent bandés et il faut que j'aille les faire venir avant qu'ils aillent travailler. J'ai des clients qui m'appellent à toutes les semaines. J'ai des clients réguliers qui m'appellent. J'en ai un le lundi, j'en ai deux le mardi, j'en ai cinq le mercredi et j'en ai deux le jeudi. J'en ai un le vendredi, j'en ai trois le samedi puis deux le dimanche. (Kevin, 20 ans)

---

80 Cette affirmation rejoint les observations de Mathews (1994: 119-120), psychologue communautaire au Central Toronto Youths Services: «[...] la prostitution représente, pour ces jeunes, une manière d'accéder à un certain statut. [...] Quant à l'enfant de la rue, qui n'a souvent connu que privation matérielle et émotive, il désire participer à cette même sous-culture. C'est ainsi que nombre d'entre eux utilisent la prostitution comme une manière d'avoir accès à ces biens matériels qu'ils sont supposés posséder pour valider leur existence d'adolescent appartenant à cette culture de consommation. Mais, même alors, ils ne font que très peu d'argent. À fréquenter ces jeunes de la rue, j'ai été confronté à cette vieille notion d'indépendance. Vivre sur la rue, c'est pour eux une expression d'indépendance. C'est souvent la première fois de leur vie où ils se trouvent hors d'un environnement contrôlé - hors d'un contrôle d'un adulte souvent abusif».

> [Lieux où tu as une plus grande liberté d'action] Quand je fais des bonhommes parce que c'est moi qui décide ce que je veux faire et ce que je ne leur fais pas. Je fais ça dans les maisons, les voitures et dans les hôtels. C'est pas mal les seules places que je fais ça. (Kevin, 20 ans)

Afin de renforcer sa marge de manœuvre pour maîtriser le contrôle de ses actes prostitutifs, Kevin a surenchéri sur le plan de l'offre en donnant des spectacles de travesti dans les bars de Toronto, de Las Vegas, de Chicago et en tournant un film porno dans un studio de Los Angeles[81]. À cause de cette expérience ascendante, il peut maintenant augmenter sa valeur sur le marché montréalais au sein des deux agences de prostitution qui font sa promotion.

> Je fais des clients de temps en temps. Je suis inscrit à deux agences là puis quand ils m'appellent bien je vais travailler. Je vais faire les bonshommes puis je reviens. Ça me fait de l'argent parce que je leur dis que je fais des films de cul. Ils ne me paient plus 20$ pour une crossette là! Ma crossette est rendue à 150$, avant elle était à 20$. (Kevin, 20 ans)

Hormis cette activité, Kevin nous a dit qu'il était décorateur et que parfois, il avait des contrats à la Place Ville-Marie à partir desquels il expérimente une autre partie de lui-même par la création d'une œuvre collective.

> Je fais des contrats à la Place Ville-Marie. Je fais des contrats dans le temps des fêtes. Je décore le centre d'achat. Cette année, j'ai la Place Ville-Marie et la Place Laurier à décorer pour le temps des Fêtes. L'année passée, j'ai participé à cette équipe qui a été monter l'arbre de Noël de 35 pieds de haut. Toute la décoration au complet. Ça me fait connaître puis ça m'apporte de l'argent. Bien, j'apprends à me connaître, j'apprends à voir ce que je suis capable de faire. (Kevin, 20 ans)

L'envie de plaire, de se faire désirer en se donnant en spectacle est aussi une voie sociale que Cris[82] (une fille) emprunta à sa sortie du foyer de groupe (juste

---

81 À ce titre, mentionnons qu'avant de débuter l'entretien, Kevin nous a fièrement exhibé la lettre que le producteur américain de films pornographiques lui avait envoyée de Los Angeles. Il le remerciait pour son excellente contribution au succès du film.

82 Notons que lors de l'entretien, Cris était habillée, coiffée et maquillée avec beaucoup de soin et d'apparat même si elle avait adopté le style punk: Les cheveux courts oranges mouillés et formant de petits pics, le rouge à lèvre noir, un justaucorps noir habillé d'une robe soleil courte avec des bas de nylon noirs troués et soutenus par des jarretelles, des bottes de marche et un large collier serrant le cou. À la fin de l'entretien, Cris nous offrit une deuxième cassette de 60 minutes (en plus de celle de 100 minutes) pour continuer

avant ses 17 ans). Elle se lança dans une affaire de publicité avec des amis avec qui elle partageait un appartement.

> J'ai fait des défilés de mode, j'ai fait plusieurs revues, j'ai fait des shows de coiffure, j'ai travaillé avec Katleen, Johanne Legendre, j'ai fait des vidéos-clips, des vidéos de coiffure aussi. De la publicité pour les cascades d'eau et pour un bain thérapeutique. (Cris, 20 ans)

Incapable de se stabiliser, Cris abandonna ses amis et occupa toute une série de petits boulots (coiffeuse, hôtesse de bar, serveuse de bar, laminage) qui, pour la plupart, exigent un contact social où l'apparence est importante. Mais, recherchant une reconnaissance authentique d'elle-même, Cris résista à se faire considérer exclusivement comme un objet sexuel notamment lorsqu'elle était serveuse dans un bar de Saint-Hyacinthe.

> J'ai peut-être les cheveux courts là mais ce n'est pas nécessaire d'avoir les cheveux au milieu des fesses et une jupe au-dessus des fesses et de parler comme une fille qui n'a pas de tête sur les épaules. Les clients, ce qu'ils trouvaient plaisant, c'est que j'avais du caractère et que j'étais capable de les charmer pareil; mais, j'avais une tête sur les épaules et ils voyaient que je n'étais pas nouille. Là, c'était le défi: voir si malgré le fait que j'ai une tête sur les épaules...Moi je voyais clair dans leur jeu alors je faisais mon cash pareil et je ne dépensais pas tout. (Cris, 20 ans)

En même temps, Cris devenait progressivement polytoxicomane et connut une période d'anorexie pendant laquelle elle se détruisait à petit feu si ce n'était de son copain qui tenta de l'aider. À Saint-Hyacinthe, elle nous a dit avoir fréquenté un endroit considéré comme l'équivalent (toutes proportions gardées) du bar *Les Foufounes électriques*. Durant cette période, elle réussissait à consommer en séduisant les hommes dans le but exclusif de les manipuler. Rappelons qu'avoir été abandonnée par ses parents confère à l'existence un sentiment de rejet qui s'exacerbe à l'adolescence. Pour compenser sa tendance dépressive, ce jeu de manipulations sociales ne serait-il pas une façon désespérée pour Cris d'exiger indirectement la reconnaissance de ce qu'elle est pour ce qu'elle est?

> À 17 ans là c'était vraiment anorexique grave là. C'était rendu grave là. Je mangeais une toast au beurre de peanut à 4 heures PM à peu près. Je buvais une bouteille de vodka (une grosse bouteille) en me levant. Je prenais ma

---

à parler d'elle et de sa vie.

> track [cocaïne]. Je fumais mon joint quand il m'en laissait [son copain], tout dépendait de ce qu'il me laissait. Après ça, j'appelais la personne que je manipulais ou les personnes parce que de toute façon quand je sortais, il y en avait tout le temps. J'allais dans un bar, je m'assois, le gars arrive: «Aie, salut! Attends une minute!». Je faisais la track, il me donnait un *bill* [argent]: «Tiens! Qu'est-ce que tu veux boire?». Je me retrouvais chez un paquet de monde. Je vais te dire, je n'avais aucun problème à m'en trouver [drogue]. Je ne déboursais même pas d'argent. [...] Moi, ce que je faisais, je ne volais pas, je ne faisais rien, je manipulais les hommes. Tu me trouves jolie, tu me trouves pas laide, tu me paies ça sinon tu n'as pas ma compagnie. J'en avais tout le temps un. Mais quand il pensait que je voulais coucher avec: «Je ne t'ai jamais rien dis moi, c'est toi qui se fait des idées». [...] Puis, je squattais, je dormais un peu partout. J'avais un appartement, oui, mais je n'aurais même pas eu d'appartement ça l'aurait été pareil. [...] J'étais en appartement, j'avais 17 ans, j'étais mineure, je n'avais pas de parents, alors le gouvernement me donnait un chèque de tant parce que j'allais à l'école c'était tant par jour alors, au bout du mois ça me donnait tant. (Cris, 20 ans)

Toutefois, après une soirée de défonce frisant le suicide (cocktail de drogues), elle décida de "remonter à la surface". Lorsqu'elle laissa son copain et perdit son emploi à Saint-Hyacinthe, elle déménagea à Montréal dans un petit appartement (un et demi) où elle habite encore seule tout en se retrouvant dans une situation financière très précaire. À Montréal, les lieux qu'elle fréquentait le plus étaient pour la plupart situés dans le centre-ville est: les Foufounes électriques, le bar La Piaule, certains squats du centre-ville, le Mont-Royal, les *Blocs*, chez Pop's, le square Saint-Louis et surtout l'appartement de son amie de centre d'accueil dans le quartier Centre-Sud. Pour elle, les critères déterminant le choix de ces lieux correspondent à une très grande réciprocité dans ses relations, une confiance et une fiabilité dans l'image que les gens ont d'elle.

> Ce sont des places où je sais que je vais rencontrer des gens qui me sont semblables. C'est une place où je vais me sentir bien. Où je vais rencontrer du monde aussi où tu as du fun et que tu sais que tu vas rencontrer quelqu'un et que tu vas jaser avec du monde. Une place....je pense que c'est ça là...c'est dur à dire. Un endroit aussi où tu sais que tu ne seras pas jugée. Par exemple, si tu vas au Carré Saint-Louis, les gens assis là ne te jugeront pas. Ils ne te regarderont pas comme un spécimen rare. (Cris, 20 ans)

Mais à la différence des jeunes de la première catégorie, ces lieux ne seront pas parmi ceux que Cris juge être les plus importants même si elle y a développé un sentiment d'appartenance. L'investissement sociosymbolique dans ces lieux

serait moins un enjeu d'appropriation qu'un acte sociospatial de reconnaissance mutuelle entre jeunes «semblables» vivant les mêmes conditions de vie. Dans ces lieux (et aussi dans le village gai), Cris dit ne pas se sentir jugée. Elle y trouve un contexte de liberté nécessaire à l'acquisition de son indépendance.

> C'était ma place ça, je te le jure, ça fait longtemps que je vais là, mais ce n'est plus ce que c'était. Mais en tout cas, c'est quand même moins pire que d'aller veiller dans un *bar dance* là [discothèque]. [...] J'ai tout le temps été sur les Blocs, à côté des Foufs comme tout le monde, dans le petit parc en arrière qui a l'air bien démoniaque là. Je le trouve bien cool, c'est sombre, Il n'y a pas de lumière, il n'y a pas de gazon, les arbres sont tout croches. Les *Blocs,* je passe mais je ne reste pas là une soirée de temps à regarder le monde passer, ça me fait chier. Je trouve que ce n'est pas très enrichissant là. Ouais, j'allais relaxer là toute seule ou bien avec ma chum. (Cris, 20 ans)

Le lieu que Cris nous dit être le plus important à ses yeux est l'appartement de son amie qu'elle a connue en centre d'accueil. Dans ce lieu, Cris y retrouve toutes les conditions d'un espace transitionnel. Pour elle, il ne suffit pas qu'il y ait une réciprocité des relations ainsi qu'une confiance qu'elle retrouve d'ailleurs dans les lieux de regroupement des jeunes de la rue, il faut qu'elle puisse s'approprier les règles du jeu pour créer des activités communes nouvelles dans un contexte d'intimité où elle sera assurée de recevoir la reconnaissance dont elle a tant besoin. Dans le passage suivant, Cris nous donne un exemple de sa relation avec sa copine. Lorsqu'elle nous en a parlé, elle s'exprimait de façon passionnée.

> Là on arrive: «Aie! on fait un trip de musique». On poigne des bâtons. Tanya, quand elle file, ça c'est mon remède ces bâtons là. Des diables qui sont là-bas là. Là, on se met à jouer puis là elle se met à rire. C'est sa thérapie de la journée. Là, on a du fun, on joue avec les bâtons. Le matin des fois, on se fait, une petite bouffe, c'est bien drôle là, on s'est allumé un petit joint. C'était bien drôle, on parlait d'un paquet d'affaires, de musique, un trip de peinture! On poigne tous les livres de peinture, de Dali, de Degas, d'un paquet de peintres de même. Puis, on se met à feuilleter ça, on regarde, on analyse les dessins. Ça c'est cool quand on fait ça. C'est vraiment le fun. Des fois il y a plein de choses que tu ne remarques pas dans les dessins. Puis là, tu prends le temps d'examiner: «Aie! on voit autres choses!» ou bien: «As-tu remarqué tel effet?». La musique et les peintures là, ça c'est notre gros trip. (Cris, 20 ans)

Cris visite régulièrement Tanya (trois fois par semaine) parce qu'elle peut aussi y retrouver des amis à qui elle s'identifie comme étant anti-sociale et non délinquante.

> Parce que je me sens bien avec Tanya puis quand on est toute la gang ensemble, on a du fun ensemble. C'est plaisant, on est tous un peu, dans le genre anti-sociaux, pas délinquants, juste anti-sociaux. C'est comme si toi tu vas voir un de tes amis, pourquoi tu vas le voir? Bien c'est parce que tu es bien avec eux, parce que tu as un échange avec, parce qu'on sait que l'on ne se fait pas écoeurer dans ces lieux là. (Cris, 20 ans)

De la même façon que Katou, Cris insiste pour affirmer sa différence identitaire avec celle des jeunes punks de la rue en fonction de son désir d'appropriation de sa vie et de l'image qu'elle veut projeter pour se faire désirer telle qu'elle est. Cela expliquerait pourquoi Cris n'a pas investi autant dans les lieux de regroupement des jeunes de la rue étant donné sa peur d'être identifiée pour ce qu'elle n'est pas. Même si elle est consciente qu'elle n'a pas le contrôle sur les jugements identitaires des autres, il est important, pour elle, d'être «maître de sa vie» afin de conserver le plus d'indépendance possible face au rejet de soi inhérent aux actes d'attribution identitaire.

> Je suis maître de ma vie jusqu'à un certain niveau. Je ne peux pas dire que je décide pleinement mais par exemple, je suis contre le capitalisme, sauf qu'à un moment donné, de l'argent on en a de besoin. On pourrait dire que je suis un peu anarchiste. Je pense que c'est le mot. Être anarchiste ça ne veux pas dire: «Fuck you tout le monde!». Ce n'est pas ça l'anarchie. C'est vraiment l'indépendance de ses propres actes. Tu peux être anarchiste et avoir un commerce. [...] La liberté c'est le geste que tu poses mais le moins de liberté que tu as, c'est sur les conséquences que ça l'apporte. (Cris, 20 ans)

Alors, nous lui avons demandé à quel style elle s'identifiait. Percevant de l'incohérence dans la philosophie des punks du centre-ville, Cris décode les prégnances d'anarchisme de leurs lieux d'appartenance comme partiellement négatives: des restes de la société. Consciente d'être marginale face au reste de la société, elle lutte toutefois contre toutes formes d'embrigadement identitaire. C'est pourquoi elle se qualifie de «marginale légère».

> On peut appeler ça un style? Lequel je suis? Je trouve ça stupide un peu comme question. Lui, c'est un prep, lui c'est un fresh, lui c'est un punk, il a les cheveux rouges et des trous. C'est niaiseux de dire que c'est un punk. Le monde ne savent même pas c'est quoi un punk. Ce n'est pas parce que tu as la tête rasée que tu es un skin, c'est niaiseux. Ça ne veut pas dire que tu es Hey Hitler!! parce que tu as la tête rasée. Mais les jeunes eux-autres ils se disent qu'ils ont un style: «Moi, je suis un punk», «Moi, je suis un tought», Moi, je suis un anarchiste», «Je suis un marginal». Ils ne savent même pas ce

> ça veut dire. Cherche dans le dictionnaire, renseigne-toi sur l'histoire, ça vient d'où un punk et je te jure que tu n'es pas flatté à être traîté de punk. Parce que les punks là c'étaient du monde qui venait de l'Angleterre, dont le mot vient de *punking,* je ne sais pas trop quoi, mais ça voulait dire tout simplement que c'était des rejetons, c'était du monde qui venait d'un milieu tellement défavorisé qu'ils étaient dans la rue. Ils n'avaient pas d'argent, ils étaient sales, et n'avaient pas de lieux où dormir. C'étaient des restes de la société, rejetés. S'ils n'étaient pas habillés, s'ils avaient de jeans troués, c'est parce que c'était la même paire de jeans qu'ils avaient depuis 10 ans parce qu'ils n'avaient pas d'argent pour s'en acheter un autre paire. Bien moi je ne m'identifie pas aux tentatives de punks. Non, je ne suis pas une tentative de punk. Je me considérerais plutôt comme "marginale légère" parce que je ne suis pas extrême, je suis pas l'extrême anarchiste, je ne suis pas l'extrême marginale. Il y a des extrêmes. J'en connais des extrêmes marginaux qui sont vraiment bornés là. Comment je pourrais dire? Premièrement, un anarchiste ne profite pas du système en partant. Il est extrêmement autonome. Mais un anarchiste extrêmiste là n'aura pas recours à l'aide sociale ou au chômage. Il va s'arranger autrement pour subvenir à ses besoins. "Légère", ça veut dire que tu peux adopter certaines philosophies de l'anarchie que tu trouves bien mais qu'il n'y a pas juste ça. Il n'y a pas juste l'anarchie, tu peux trouver correct certaines choses là-dedans, tu peux adopter certaines choses, tu peux avoir des comportements anarchistes sans être totalement anarchiste sans être totalement non plus marginal. [...] Mon rôle social, c'est d'être moi-même. (Cris, 20 ans)

À l'instar de Marcel, Cris tenta de maîtriser les angoisses de son instabilité sociospatiale en recourant à des dispositifs mystiques visant à éloigner les mauvais esprits de son appartement (2 1/2) dont elle soigne l'aménagement pour que ses rares invités se sentent bien avec elle. Bref, par ce mode de relation mystique, elle essaie ainsi de développer un potentiel transitionnel dans son logement en créant un contexte relationnel propice non seulement à la réflexion et à l'échange mais aussi à une structuration de soi dans l'aire spatiale à une pièce stratégique de son appartements: le salon. Elle souhaite ainsi que des prégnances de calme, de repos et de bien-être s'en dégagent et puissent l'affecter elle-même et ses invités potentiels.

> Il n'y a pas grand monde qui va vraiment mettre les pieds chez nous. Ça c'est mon lieux de repos. C'est mon lieu de méditation de calme. Il n'y a personne qui noircit cette atmosphère ici. Je ne sais pas si tu as remarqué, mais, chaque personne qui entre ici dit: «C'est bizarre, on est super bien chez vous, c'est calme». C'est qu'à cet endroit [le salon], j'enlève tous les esprits maléfiques, tous les mauvais esprits. Il n'y en pas un qui peut entrer ici, parce qu'il y a beaucoup d'esprits négatifs qui se promènent. Parfois, tu vas chez quelqu'un, tu n'es pas bien là, tu n'es vraiment pas bien chez eux, tu vois que c'est terne,

> que c'est noir, que c'est macabre. Mais ici là, c'est mon lieu de repos, du calme. C'est mon lieu où je fais le point sur moi, je regarde mon évolution, je regarde où je suis rendue, ce que je veux réussir dans la vie. Parce que j'ai beau être une personne un peu marginale mais c'est bien comme ça. Mais j'ai beaucoup de buts, il y a beaucoup de choses que je veux apprendre dans la vie. Moi, je suis bien dans la rue, de squatter. Là je m'en vais en France. Je connais une personne, je vais squatter chez G.G. qui a un appartement là-bas. (Cris, 20 ans)

Telle une défense identitaire, un désir similaire de reconnaissance habita Sébastien sans avoir recours au mysticisme. Son mode de relation s'actualisa plutôt dans le commerce illégal. Cette activité lui permit d'être désiré et considéré dans ses compétences et habiletés de voleur et de vendeur de drogue comme il les a lui-même qualifiées. La finalité de ces activités était de se faire accepter dans ce milieu coûte que coûte afin de ne pas revivre le rejet subi dans les familles d'accueil de Laval et de sa mère. Il usa alors de faux-semblant pour dissimuler son ignorance du Milieu de la rue et s'y insérer le plus rapidement possible.

> Je ne montrais pas que je voulais apprendre. Je faisais semblant que je connaissais tout, pas que je connaissais tout mais que j'étais déjà adapté à ce milieu-là. Justement pour que je passe mieux et que je puisse en connaître plus. C'est pas mal de même que je me sentais. Je tenais à rester dans ce milieu-là. Je ne voulais pas être comme rejeté ou mis à part. Je tenais absolument à pouvoir entrer au plus profond de ce milieu-là. C'était le seul seul intérêt que j'avais sinon je n'aurais jamais été au Centre-ville ni à Hochelaga. (Sébastien, 19 ans)

C'est la raison pour laquelle Sébastien nous a dit avoir été attiré par le centre-ville. Après avoir entreposé ses effets personnels chez l'un des ses amis de centre d'accueil demeurant dans le quartier Centre-Sud, Sébastien acheta de la drogue des distributeurs du quartier Hochelaga-Maisonneuve pour la revendre aux punks dans le centre-ville. Sébastien était donc très attiré par des lieux tels que les Foufounes électriques et les *Blocs,* des lieux qu'il considère avoir été les plus importants dans sa vie de rue.

> Les Foufs, l'ambiance, j'en entendais parler par des personnes qui avaient squatté là ou qui se tenaient là. Ça m'intéressait bien gros. J'étais bien attiré par les punks qui étaient là. C'était le genre de monde dans lequel je voulais aller. Cétait dans ce genre de place que je voulais m'impliquer. À partir de Laval, c'était déjà ma première idée de me retrouver dans une place sans savoir que c'était pour être les Foufounes et tout ça là, c'était le centre-ville

comme tel. [...] C'est l'espace restreint où qu'on peut se sentir à l'aise. (Sébastien, 19 ans)

Le centre-ville est devenu, petit à petit, le milieu assurant sa sécurité affective et matérielle. Les *Blocs* représentaient pour lui un lieu-carrefour intégrant l'ensemble de ses activités: commerciales, domestiques, ludiques et amoureuses.

Je restais tout le temps quand même dans mon centre-ville. Quand je squattais c'était ma place où je me retrouvais. Je n'aurais jamais été squatter à Montréal-Nord ou à Hochelaga-Maisonneuve. C'était tout le temps dans le centre-ville. Tu connais le milieu et tu es sécure et tu sais comment te démerder. Tu ne manqueras pas de cigarettes, tu ne manqueras pas....tu ne sais jamais qui te doit de l'argent et s'il va passer si tout se déroule bien. [...] Parce que si j'allais à Saint-Jean et que j'avais du stock de coffres-forts ou des cigarettes, je les vendais aux *Blocs.* Si je voulais de la dope, je l'avais aux *Blocs.* Si j'avais faim, c'était dans les restaurants, dans le coin des *Blocs* et si je voulais dormir, c'était aux *Blocs,* à part le soir dans les squats. Puis, si je voulais quêter bien, c'était aussi aux *Blocs.* C'est là que j'ai commencé à rencontrer aussi mon amie de fille avec qui je suis depuis 4 ans. (Sébastien, 19 ans)

Déplaçant son objet de dépendance parental dans la pourvoyance monétaire que le vol de coffres-forts lui procurait, Sébastien pouvait ainsi acquérir, de façon paradoxale, une forme d'indépendance compensatrice qu'il n'hésitait pas à afficher de manière ostentatoire: en s'improvisant le "pourvoyeur des jeunes de la rue":

Vu que moi j'étais quasiment comme la seule personne qui savait ouvrir des coffres-forts, j'organisais les vols avec du monde qui était dans la rue. [...] Je ne faisais jamais de maisons, c'était tout le temps des coffres-forts de commerces, c'était payant. Dans la *gammick* où j'étais, il y avait une philosophie un peu mafia là: les maisons c'est privé. On ne touche pas à ça à l'exception des gros, gros coups. Les commerces sont les places les plus faciles. Des fois on dirait qu'ils font exprès pour mettre le coffre-fort en évidence. Ça marchait à coup de contrats qu'on me donnait, c'était seulement des commerces. [..] Je ramassais des squatters avec moi dans l'église [squat] et je planifiais un vol, on les ramassait ensemble, on se tappait un vol, on splittait égal. [...] J'ai organisé des partys moi aux *Blocs* [en arrière des foufs]. Je revenais de voler des coffres-forts et quand j'arrivais aux *Blocs,* je poignais tous les squatters que je connaissais et avec qui j'étais habitué de tripper et j'organisais un party. J'avais 1000 piastres, alors c'était le *free for all.* Je voulais amplifier ce trip-là: «Arrêtez de vous casser la tête ce soir, j'ai de l'argent pour qu'on fête!». (Sébastien, 19 ans)

Lieu de convoitise pour différents groupes organisés que ça soit les Rock Machine, les «Marocains» ou d'autres, le Milieu de la rue au centre-ville est une aire topologique fortement structurée en des "territoires" de vente concernant la drogue et la prostitution notamment. Pour conserver un minimum d'autonomie dans ce marché, Sébastien a du composer avec les contraintes du Milieu qui lui étaient imposées.

> Pour moi la banlieue c'était les vols. J'en ai fait une couple à Montréal là, mais c'était surtout la vente de la drogue sur le Plateau. En fait, je me suis essayé un peu dans le centre-ville mais vu qu'il y avait un contrôle, je ne voulais pas m'associer à personne parce que j'étais paranoïaque et je ne voulais pas m'embarquer dans rien. De toute façon, partout dans Montréal où je pouvais vendre bien j'y allais, alors des fois je me ramassais à Montréal-Nord juste pour passer une couple de grammes et redescendre au centre-ville le soir pour fêter. (Sébastien, 19 ans)

Mais, après avoir pris le risque de transgresser certaines frontières territoriales, la rigueur des pratiques de contrôle de certains groupes du Milieu de la rue au centre-ville força Sébastien à ne plus retourner aux *Blocs* sous peine de représailles.

> À un moment donné je ne prenais même plus le métro Frontenac parce que mon chum s'était fait attaquer par une dizaine de Marocains. Ils étaient en petites gangs alors à toutes les fois j'allais travailler [vente de drogue], (ils avaient une arcade eux-autres, ils avaient monopoliser les arcades) et bien, je changeais d'itinéraire. Quand j'allais travailler, je poignais l'autobus à la place de poigner le métro. Parce qu'à un moment donné j'ai été vendre un gramme de pot dans le centre-ville et vu que c'est contrôlé (c'est une hostie de longue histoire là), ils se sont mis 5 à courir après nous-autres, mes autres chums étaient 5. Là, il y a eu une bataille. Il y a du monde qui ont passé à travers les vitres. Moi j'ai couru. Ce soir-là, j'étais sur l'acide en plus alors j'ai couru comme un malade, ils me couraient après, ils voulait me tuer bien raide le gars parce que le contrôle eux-autres s'ils *bust* quelqu'un et bien, ils ramassent le stock. Mon chum il est passé au travers d'une vitrine l'autre de mes chums a mangé une volée. Ils se sont mis 2 dessus mais moi, ils n'ont pas réussi à m'attraper parce que je courrais trop vite, en plus j'étais paranoïaque et j'étais sur l'acide alors j'ai monté sur Sherbrooke, Saint-Denis, Zzzzzz. C'est pour cette raison que les *Blocs* j'ai barré ça là. (Sébastien, 19 ans)

Depuis ce temps, Sébastien vit en appartement avec son amie [Lise] dans le quartier de la Petite Italie mais il affirme avoir développé un sentiment d'appartenance au Plateau Mont-Royal.

> Pour moi, la rue Mont-Royal c'est comme s'il y avait de l'espoir. Je n'habite plus là mais je me rends là à chaque jour juste pour avoir une appartenance au Plateau parce que j'ai l'impression que c'est comme le seul quartier qui va s'en sortir dans Montréal. On dirait que tous les autres quartier vont devenir des ghettos. Que ça soit des punks que ça soit des avocats, que ça soit n'importe quoi, les 3\4 des gens ont un côté artiste, puis ça c'est le fun. Puis, il y a des hosties de beaux bâtiments. Je veux dire que c'est différent. Il y a des beaux bâtiments, il y a une belle appartenance puis c'est l'ambiance, les magasins, le monde qui se promène l'été. Aussi, tu vois du monde un peu bizarre se promener. Ils s'habillent vraiment...ce n'est pas punk, c'est complètement d'autre chose. [Question de l'interviewer: Quel sentiment cet endroit suscite-t-il chez toi?] Je dirais: «Ne tombez pas dans la dépression», je ne le sais pas, c'est dur à expliquer quand tu vis dedans. Ça serait plutôt.: «Il y a toujours de l'espoir, toujours un moyen, toujours une solution, toujours, toujours de quoi à faire». Comparé aux autres quartiers où je vois une petite dame assise dans son HLM. (Sébastien, 19 ans)

Traduisant son désir de passer à d'autres choses que le rythme de sa vie de rue, Sébastien identifia symboliquement le quartier du Plateau Mont-Royal à une aire de passage:

> Le Plateau, je pense que c'est pour les jeunes de la rue qui veulent s'en sortir, qui veulent faire soit de l'argent ou qui veulent s'en sortir et le centre-ville c'est, d'après moi, quand tu commences à être dans la rue. (Sébastien, 19 ans)

À ce titre, Sébastien nous a dressé un bilan de son expérience de rue qui malgré les contraintes périlleuses qu'il a rencontrées et son séjour en prison, l'a amené à se questionner sur sa quête intense de reconnaissance sociale (inhérente à sa dépendance au sentiment d'abandon).

> Je me vois en tout cas bien mieux que lorsque j'ai commencé et personnellement je suis bien plus à l'aise, je sais pas mal plus où je m'en vais. Je me christ un peu plus de ce que le monde pense. Je fais pas mal plus ma vie. Avant, il fallait tout le temps que je sois avec du monde. Il fallait tout le temps que j'aie une appartenance. Tandis que maintenant, vu que j'ai été en prison et que j'ai vécu 3 mois en appartement tout seul pour la première fois depuis que je suis sorti du centre d'accueil, je me suis dit: «Christ! finalement je suis tout seul partout. Je l'ai accepté. Maintenant, je suis capable de faire ma vie. Je commence à faire ma vie. (Sébastien, 19 ans)

Quant à Lise, elle nous a dit avoir été confrontée à sa solitude dans sa vie de rue. C'est ce qui lui a permis de prendre la décision d'acquérir son indépendance face à la dépendance parentale qui n'offrait rien qui vaille.

> Une personne seule. Ouais....je ne sais pas. Je me suis toujours sentie comme un peu seule. Même s'il y a du monde autour de moi. Je suis comme dans mon petit monde. Mais c'est difficile à expliquer ça. Je ne sais pas..."seule". Je ne sais pas! Peut-être le fait que mes parents se sont séparés et ce qui est arrivé. Mon père ne voulait pas me reprendre alors cela a été: «Bon bien je suis toute seule. Il faut que je me démerde». Puis même ma mère, si je lui demande un peu d'argent, bien elle ne peut pas me le donner, alors.. (Lise, 17 ans)

Pour Lise, ce sont les appartements qu'elle a partagés avec Sébastien qu'elle considère comme les lieux ayant été les plus attractifs. D'ailleurs, au moment de l'entrevue, elle occupait un logement de sept pièces qu'elle partageait avec deux autres jeunes. L'endroit où elle a du plaisir est dans sa chambre qu'elle ne partage pas car c'est son lieu de solitude désirée et où elle peut prendre ses distances avec son ami Sébastien après une dispute ou encore dessiner dans le calme. Par contre, Lise nous a dit qu'au début de sa vie de rue le décor était tout autre. L'appartement ressemblait davantage à un squat.

> C'était difficile parce que ça l'avait l'air d'un squat par après, parce qu'il y avait tellement de monde qui venait coucher, que mon chum dépannait, que ça l'avait l'air d'un squat. Le monde fouillait dans le frigidaire. Il y avait de la bouffe un jour, Il n'y en avait plus le lendemain! Alors, on venait tout le temps au *Repère* [drop-in du PIAMP où le mardi s'organise une distribution de nourriture associée à Moisson-Montréal pour les jeunes]. [...] Comment on pouvait être? Une quinzaine. Il y en a un qui a couché dans le garde-robe. Alors, quand tu dors sur un *box spring,* tu n'es pas trop bien. Je dormais sur un *box spring*, avec 10 personnes: on avait un lit double. On enlevait le matelas et on le mettait à côté. On était couché 10 personnes dans le lit côte à côte! C'était vraiment tassé. Tu dors comme si tu étais dans une tombe. Tu n'as pas de place où bouger. Tu dors mal. Ça arrivait qu'on était tout seul [elle et son ami]. Ça arrivait mais c'était rare. Soit qu'il y en avait un qui vient: «Ah! Je n'ai pas de place où coucher! Ça ne me tente pas de descendre à Verdun! Puis-je coucher ici?». Ou encore, il y en a un qui arrive d'Ottawa alors on lui disait: «Ah! bien couche ici». Ça n'arrêtait pas. (Lise, 17 ans)

Lise se lassa de cette situation instable qui l'insécurisa. C'est pourquoi elle nous a dit que sa principale préoccupation était de «demeurer au même endroit» et s'installer de façon à se sentir chez elle, le temps d'apprivoiser les lieux.

> De demeurer au même endroit parce que tu fais ta place. Tu te sens à l'aise. Quand tu déménages encore: nouvelle chambre de bain, nouvelle chambre, nouveau salon, la cuisine est nouvelle. Tu ne te sens pas chez toi encore tout de suite. Surtout moi, j'ai de la difficulté à dormir la première soirée dans la

> chambre. Il faut tout le temps qu'il y ait quelqu'un. J'ai de la difficulté quand je déménage. Même dans la chambre de bain, j'ai de la difficulté. Même dans la cuisine j'ai de la difficulté à me faire à manger. (Lise, 17 ans)

Ce passage évoque bien le lien existant entre la construction identitaire, l'espace et le sentiment de sécurité existentielle découlant d'une pratique d'appropriation de l'acte d'habiter. La nécessité d'une routinisation de cet acte d'appropriation permet de reconnaître la part de soi dans les lieux que l'on investit de sens de manière affective. De plus, l'appropriation de son indépendance a permis à Lise d'établir une relation plus égalitaire avec sa mère où la travailleuse sociale n'avait plus son rôle à jouer.

> Qu'est-ce qui a changé? C'était le manque de communication. Puis, je n'aimais pas ses ordres. J'étais le genre: Ah! C'est ça! OK Bye!». Mais là c'est plus: «Je suis chez moi et elle, elle est là. On se voit pareil. Puis, on s'entend mieux de même. C'est nous deux toutes seules. Avec une travailleuse sociale, je n'étais pas capable. C'est comme: «Qu'est-ce que tu as à te foutre dans notre vie toi?». Bien il y en a qui sont gentils. Je ne peux pas dire le contraire mais c'est fatiguant: «Pourquoi êtes-vous comme si? Pourquoi êtes-vous comme ça?». Ah! lâche ça! (Lise, 17 ans)

Dans le même registre affectif que le discours de Sébastien, Lise nous a affirmé qu'elle voulait maintenant «monter» car elle trouve dégradant d'être obligée de mendier pour vivre. Maintenant qu'elle sait comment prendre en charge sa vie, elle désire s'approprier davantage son expérience que de demeurer en réaction face à l'abandon parental. Elle a envie de continuer ses cours en mécanique et quitter sa vie de rue.

> Moi je suis quelqu'un qui veux m'aider, qui ne veux plus quêter puis qui veux monter. Là j'ai un appartement. Puis je veux monter. Je ne veux pas rester là. Je me sentais comme un peu abandonnée. J'étais aussi bien d'aller coucher ailleurs! Je n'ai pas choisi beaucoup, c'était comme une cloche qui te sonne. (Lise, 17 ans)

> Mais on ne veut plus requêter. Je trouve que ça vient comme un peu dégradant. Tu n'es pas capable de t'occuper de toi-même. Je vais bien chez Pop's, O.k. Ça c'est quand on n'a vraiment plus rien dans le frigidaire. Quand on est à sec, on va au Bunker! Je vais manger là! Puis des fois, le dimanche et le mercredi ils donnent des sacs de bouffe. (Lise, 17 ans)

D'ailleurs, même si Lise a emprunté des éléments de la culture punk, elle se garde bien de démontrer une forte appartenance aux lieux les plus fréquentés par ces jeunes. Maintenant qu'elle désire passer à une autre étape de sa vie, Lise nous a dit vouloir oublier l'expérience des *Blocs* dont elle conserve un souvenir amer d'une lutte difficile pour se faire accepter dans ce milieu.

> Les terrains vacants. Ça veut dire comme les *Blocs*? Ça, j'essaie d'oublier ça au plus profond. Bien, ce n'est pas un trou! C'est juste qu'il y a du monde qui essaie comme: «Ouais! C'est le fun tripper là!». Ce ne l'est plus le fun. Ça ne l'a jamais vraiment été le fun. (Lise, 17 ans)

Nous lui avons demandé alors ce qui l'attirait aux *Blocs* au début afin de mieux comprendre le sens de son détachement sociosymbolique comparativement aux jeunes de la première catégorie. Sa réponse correspond bien à ce qui caractérise plusieurs jeunes de la présente catégorie: au-delà du désir de vivre des expériences nouvelles, c'est une curiosité face à d'autres jeunes vivant des conditions semblables mais non identiques. Une sorte de distance personnelle face aux groupes des jeunes de la rue permet à Lise de conserver son indépendance identitaire tout en appartenant socialement au «Milieu» de la rue.

> Voir comment le monde est cruel. Comment ils peuvent réagir rien que d'une façon à cause de la dope. Ça m'attirait pour voir. Je suis vraiment curieuse. Nous, dans le Milieu, on veut tout savoir. Ça me fascinait de voir pourquoi certains battaient telle personne. Pourquoi il a fait ça? Bien là, j'étais curieuse. Je restais sur place puis je regardais. J'aurais pu me faire embarquer pendant ce temps là. (Lise, 17 ans)

Pour Marcel, nous l'avons vu, l'adoption de la vie de rue s'est réalisée progressivement à travers ses fugues du centre d'accueil. Nous lui avons demandé ce qu'il avait trouvé de plus facile pendant ces périodes d'évasion.

> C'était de changer mon apparence. C'était ça le plus facile. J'avais l'air d'un petit jeune habillé pouilleux, bien pas pouilleux mais habillé d'une manière centre d'accueil un peu. Bien c'est comme le genre des pantalons jogging gris là marqués *converted* avec des souliers en plastique. Là, j'ai tout changé mon habillement, changé mon style d'une autre manière. Là, je commençais à être plus moi-même. Parce que tout ce temps-là pendant que je fuguais, je faisais toute ma personnalité de plus en plus. Alors, quand je retournais en centre d'accueil bien, ça me fuckait complètement, tu comprends? Là, j'étais à la recherche encore 2 fois plus parce que là je me demandais ce qui se passait: «Vais-je rester encore longtemps comme ça entre 2 feux, entre

> montrer une image et être dans mon image de...». Quand je suis couché et je dors, ça ne marche pas ça. Tu n'as pas besoin de quelqu'un pour te donner un ordre et te dire quoi faire et à t'empêcher de vivre. (Marcel, 18 ans)

Comme pour les autres jeunes, la vie de rue a représenté, pour Marcel, une possibilité de se réapproprier le code sociosymbolique de son identité mis en veilleuse par l'attribution identitaire du milieu rééducatif. Donc, dès le début, Marcel utilisa le Milieu de la rue comme un espace de liberté sociale où il était possible d'acquérir une reconnaissance sociale et peut-être une solidarité entre pairs qui se manifesta pour Marcel dans le partage d'un logement.

> On habitait 3 dans un 1 et demi: le gros bordel, la dope, les filles, les guns, tout ce que tu veux. J'avais 15 ans, c'était assez hot. Tout le monde s'entraidait, toi comme être humain, ce que tu peux amener tu l'amènes. [...] Oui, des chums steady ouais, il y en a un qui couche tout le temps chez nous. On se ramasse tout le temps 4-5 chez nous. On foire, on boit de la bière. [...] On est à peu près 5-6 qui ne déménagent pas vraiment, on déménage tout le temps pas loin, soit que je déménage dans l'appartement de l'autre. (Marcel, 18 ans)

Toutefois et comme le témoigne l'expérience de tous les jeunes de la rue, cette liberté comporte son revers de désespoir et de précarité quotidienne qui, pour Marcel, s'explique par le destin. Le passage suivant est la réponse qu'il nous a donnée lorsque nous lui avons demandé comment il se sentait au début.

> Rejeté, abandonné, toutes les affaires possibles. Les affaires comme de la déchéance, le désespoir: «Vais-je vivre ou ne pas vivre? Où irai-je ? Où vais-je être dans deux ans, qu'est-ce que je vais faire?». Ce sont toutes ces choses-là: l'angoisse et où vais-je coucher à soir? Qu'est-ce que je vais manger? Vais-je fumer une cigarette dans 5 minutes? J'ai le goût de fumer une cigarette! Ça te permet de te construire dans tout ça. Ça te permet de réfléchir sur ce tu veux faire et comment tu vas le faire même si tu es dans la vraie merde et que tu n'as rien devant toi, tu n'as pas de bouffe, et bien le destin va te donner de quoi. (Marcel, 18 ans)

Pour lui, les lieux les plus attractifs sont le Mont-Royal (l'été) pour la tranquilité et l'appartement l'hiver car cela lui permet de survivre en partageant les coûts avec ses amis. Mais en amont des considérations matérielles, ces lieux sont attractifs car Marcel nous a dit qu'ils lui permettaient d'exprimer culturellement son agressivité par la musique et de se socialiser entre amis en faisant des feux sur le Mont-Royal par exemple.

> Ah! je joue chez nous et je joue sur le Mont-Royal. À ces places-là, quand j'ai mon tam-tam, je peux aller jouer au Carré Saint-Louis de temps en temps, ça dépend. Parce que c'est un moyen de dépenser son agressivité sans la déchaîner, tu comprends? Sans tout détruire autour de toi, sans être *destroy.* [...] Le Mont-Royal a de l'allure, c'est la seule place où tu as la paix. Tu peux aller tripper là et tu n'as pas de problèmes avec personne même pas avec la police. Bien c'est une manière de dire, entre parenthèses, là, mais si tu y vas un lundi, un mardi ou un mercredi... Je me tiens souvent là ces temps-ci, on va faire des feux, c'est cool. Il n'y a pas de problèmes, c'est super *easy,* tu vas coucher là, c'est cool. (Marcel, 18 ans)

Dans le même registre de sociabilité que Cris, Marcel a davantage établi des liens de reconnaissance avec les autres jeunes de la rue punks du centre-ville. Ces liens sont beaucoup plus motivés par une curiosité face à des événements inattendus («avoir de l'action») que par un sentiment d'appartenance exclusif à ces jeunes.

> Moi, j'ai dormi dans un squat deux ou trois fois mais j'y allais plus pour vagabonder, aller *bumer,* aller voir ce qu'il y a en-dedans. Voir s'il y a de quoi de bon, s'il y a quelque chose qui peut se passer, s'il y a de l'action, fouiner. Si tu trouves de quoi d'intéressant dans la maison, c'est le fun. Tu peux trouver des vieux objets qui valent cher. (Marcel, 18 ans)

Aussi, Marcel nous a dit que maintenant il percevait les *Blocs* comme un lieu de stigmatisation qu'il ne fréquente plus.

> C'est tout le temps la même affaire, tu te ramasses aux *Blocs*, la police vient t'écoeurer, tu quêtes le monde, le monde te regarde. C'est une place de jugement je trouve. Le monde passe, te regarde et te juge. Moi, je ne juge pas personne. Je te regarde et, tu comprends, je n'ai pas de manière dans ma face, je n'ai pas de manière de jugement. C'est pour ça que je ne me suis pas tenu là. [...] Bien, nous autres on se ramassait là [aux *Blocs*] pour tripper là avant. On trippait mais là maintenant c'est rendu que tu ne trippes plus là, tu te *bummes* là. C'est ça la différence. Quêter, ces affaires-là, achaler le monde. (Marcel, 18 ans)

Revendiquer sa marginalité en affichant collectivement sa différence n'est pas non plus la forme d'expression sociale préférée de la quête identitaire de Marcel. Cette recherche de tranquillité dans les lieux et cette critique face aux jugements des autres témoignent chez Marcel de ce fort désir d'indépendance existentielle qu'il traduit, par ailleurs, à travers une critique sociale du conformisme à la manière des punks. Nous lui avons demandé à quel style d'appartenance culturelle il

s'identifiait. Sa référence fut "lui-même", à son histoire de vie et à l'une des formes sociospatiales d'expression individuelle de son expérience: sa coiffure (appelée des *braids*, c'est-à-dire des tresses de cheveux).

> À la vie, au vécu que j'ai eu. Comme mes cheveux, c'est la patience, tu comprends? Ça signifie la patience et l'endurance, ça c'est rough, c'est la manière rough. Ce n'est pas ce à quoi je m'identifie mais je peux me classer dans le moyen vagabond bien pas vagabond mais qui ne veut pas être dans la société, qui veut marcher avec l'hostie de gammick de con. Que tu travailles 7 jours sur 7 et quand tu arrives à ta paie, tu la dépenses, là il faut que tu ailles retravailler encore pour ravoir ta paie. Ça c'est *rushant.* (Marcel, 18 ans)

Il est intéressant de noter que même si Marcel semble ne désirer s'identifier qu'à lui-même et conserver ainsi toute l'intégrité de sa personnalité, il se soumet tout entier à la destinée guidant son parcours géographique. Lorsque nous lui avons demandé qu'est-ce qui déterminait le choix de ses itinéraires quotidiens, il nous a dit que c'était le destin qui lui dictait ses déplacements et qu'il n'y avait pas d'explication logique à fournir.

> Ça je ne le sais pas. Je sais qu'il faut que ça soit comme ça et qu'à un moment donné ça va changer. Il faut que ça soit de même, il faut que je le fasse. Ah! j'y ai pensé et je n'ai pas trouvé de réponse parce qu'il n'y a pas de réponse. [...] Ah! l'idéal ce serait d'avoir un appartement ou une maison dans le nord ou *what ever* éloigné de Montréal: partir de la gammick. Bien, c'est...c'est comme le destin qui ne veut pas que je parte. C'est ça! Rien arrive pour que je parte. Je fais toutes mes démarches mais il n'y a rien qui va arriver pour que ça marche. J'attends. (Marcel, 18 ans)

«J'attends». L'attente de Marcel est typique de cette tension affective que vivent les jeunes de cette catégorie en ce qui a trait à leur relation de dépendance face à l'abandon parental. C'est comme si Marcel tentait de sublimer l'angoisse de son expérience abandonnique (père décédé et rejet de sa mère) en imaginant une Autorité mythique absolue qui prendrait en charge sa vie en déterminant ses déplacements. Obéir au "Destinateur" permet à Marcel de maîtriser son insécurité existentielle en donnant une orientation prévisible à sa mobilité[83].

---

83 Cette remarque analytique rejoint celle de Freud qui affirme, dans son livre, *L'avenir d'une illusion* ([1927] 1995: 31), à propos du rôle que joue la fiction religieuse dans la société, que «Du fait que la Providence divine gouverne avec bienveillance, l'angoisse devant les dangers de la vie est apaisée, l'instauration d'un ordre moral du monde

C'est la destinée qui me dit: «Viens ici!». Je l'ai choisi mais il y a quelqu'un qui me l'a dit, tu comprends? Pourquoi je ne vais pas là, c'est la destinée un peu. Moi, la destinée, c'est quand tu t'en vas à une place et que tu sais déjà peut-être ce qu'il va y avoir. Par exemple, je vais m'en aller tantôt chez moi et je vais savoir que ça va être peut-être le gros bordel; ou je vais arriver à une place et je vais savoir ce qui va se passer. C'est comme, si tu as besoin de quelque chose, ça va se mettre sur ton chemin. Juste un exemple: l'autre jour j'avais besoin du linge et des souliers. Je marche sur la rue et je l'avais dit même pas 2 heures avant; je marche encore et je trouve, je regarde dans les poubelles et je trouve une paire de souliers de ma pointure. Ensuite, je trouve un sac de linge flambant neuf, j'ai dit: «Tiens! la destinée!». C'est ça la destinée. [Question de l'interviewer: Et aller faire un feu sur le Mont-Royal, est-ce la destinée qui te le dit?] Ah! ça c'est une décision d'aller se faire un feu...c'est...tu ne t'en vas pas là pour rien non plus, tu t'en vas là pour prendre ça cool. (Marcel, 18 ans)

5.2.2.4 Les pratiques sociospatiales identificatoires

Comme nous l'avons vu précédemment (pour les jeunes de la première catégorie), les pratiques ayant trait au tatouage, aux animaux de compagnie et aux graffitis spatialisent un récit narratif qui témoigne sociosymboliquement de l'histoire identitaire des jeunes de la rue. Même si les jeunes de cette deuxième catégorie ont entretenu des liens plus ou moins étroits avec ceux de la première catégorie (à l'exception de Kevin qui adhère à la culture du milieu gai), le mode de relation de leurs pratiques identificatoires en diffère quelque peu. L'image de soi qu'ils spatialisent est davantage centrée sur leur individualité et leur rapport à soi plutôt qu'une image de soi centrée essentiellement sur un rapport de distinction face à l'autre comme pouvaient l'exprimer les jeunes de la première catégorie. Par ces objets transitionnels, leur monde intérieur ansi que leur état affectif y sont relatés de façon à offrir une représentation de soi qui démontre la recherche intense d'une cohérence subjective. À ce titre, les extraits suivants reflètent bien cette spécificité sociosymbolique à travers le choix des tatous. Par exemple, les dessins que Cris nous a dit vouloir se faire tatouer visent à spatialiser à la "frontière" d'elle-même une représentation torturée de son désir d'émancipation.

---

assurant l'accomplissement de l'exigence de justice si souvent demeurée inaccomplie au sein de la culture humaine; le prolongement de l'existence terrestre par une vie future y adjoint le cadre spatial et temporel dans lesquels ces accomplissements de souhait sont censés s'effectuer».

> C'est parce que je viens de décider de foutre la mode là; avant je ne pouvais pas avoir de tatous. Ça fait longtemps que j'en veux un: depuis que j'ai 11 ans. Ici, sur l'épaule, ça va être "Salvatore Dali", la peinture du gars qui essaie de sortir de l'œuf. Tu vois que le corps sort d'un œuf, tiraillé par en dedans. C'est en couleur, il y a du doré et du noir. Le tatou va faire le muscle de l'épaule ici où ce qu'on peut voir. [...] Je ne le sais pas, il m'accroche le gars qui est pris en dedans d'un oeuf et qui veut sortir pour être libre. Je ne le sais pas trop...il est tiraillé mais il essaie de se sortir de ça. C'est ça que je vois là-dedans. Le gars est en dedans de quelque chose et il est tiraillé bien raide puis il essaie de se sortir de ça. Je la trouvais belle. Je pense que nous sommes tous tiraillés en quelque part. Nous avons tous eu des événements qui font que nous sommes tiraillés là-dedans puis qu'on essaie de sortir de ça pour toujours aller vers quelque chose de mieux. Je pense que le gars est tiraillé dans son oeuf et qu'il essaie de se sortir de là, pour aller j'imagine vers quelque chose de mieux mais il est pris là-dedans, il a de la misère à s'en sortir. (Cris, 20 ans)

Par ce second extrait, Cris nous parle davantage de sa perception d'elle-même face aux autres. Les tatous du félin et du lézard spatialisent des aspects sociaux fondamentaux de son identité dont le courage, la férocité, la liberté et l'indépendance.

> Ce sont des petits lézards, je les trouve chouettes avec l'œil de félin. Le félin c'est un animal gracieux libre et féroce en même temps, c'est dur d'approche hein? Tu risques de te faire dévorer. Mais si tu as la chance de t'approcher de cet œil-là, tu peux voir comme quoi il peut être courageux et gracieux là-dedans. Tu ne peux pas retenir un félin. Il faut que tu le prennes comme il est. C'est moi un peu, le félin. Puis les petits lézards, c'est parce que je les trouve *cute*. Tu ne peux pas les attraper. N'essaie pas d'attraper un lézard là parce que tu vas en arracher un petit peu. Tu ne peux pas m'attraper non plus.. (Cris, 20 ans)

Pour Katou, son désir de se tatouer une rose sur la main et d'y effectuer des corrections esthétiques périodiques, lui permettra d'apprécier le cours de sa vie. C'est comme si elle avait un désir de percevoir sur une partie accessible de son corps une authentique représentation de soi telle un repère sociosymbolique clair d'elle-même (visible et maîtrisable).

> Une petite rose là (sur la main). Parce que moi, ce que je veux faire là, c'est que ma rose, quand je vais vieillir, je vais la faire faner. Je vais essayer quelque chose et lui dire qu'il m'arrange quelque chose pour qu'à chaque dix ans je fasse quelque chose et que lorsque je vais mourir, ma rose sera toute fanée. Ça va être comme ça va me suivre là. J'aimerais ça comme sur la main parce que sur une épaule je ne trouve pas ça beau. Je trouve ça beau moi un

> tatou sur une main. Ça n'a pas de symbolisation exacte c'est juste parce que je trouve ça beau. C'est ça. Ça aurait pu être n'importe où mais c'est parce que je trouve ça beau sur la main. Je ne sais pas, par exemple, si je meurs jeune, bien ma rose va rester jeune. Si je meure vieille et bien ma rose va être vieille. Ça va faire comme quelque chose qui va vraiment me représenter comme être moi vraiment. (Katou, 17 ans)

En plus d'extérioriser une partie de soi, l'expérience abandonnique de ces jeunes les ont amenés à spatialiser leur désir de reconnaissance sociale et de protection de soi en établissant un rapport avec un animal domestique. Ainsi, que ce soit à travers un chien de garde, un rat ou un serpent, les jeunes de cette catégorie matérialisent leurs désirs de respect de soi par le dépassement des préjugés et de protection face à la menace de la désubjectivation. Voici une série d'extraits d'entretiens qui illustrent bien cette pratique:

> Mais tu remarqueras qu'il y a beaucoup de jeunes qui ont des gros chiens. J'imagine que c'est un compagnon parce qu'ils de sentent bien avec eux-autres, le chien ne te juge pas. Il te prend comme tu es. (Cris, 20 ans)

> J'ai un Pittbull boxer, j'ai un Berger puis là il y en un autre Berger mais ce n'est pas à moi. Celui que je vais aller me chercher c'est un Rottweiller. C'est un chien d'attaque c'est pire qu'un Pittbull, c'est plus violent qu'un Pittbull. C'est le genre de chien dont tu ne sais jamais à quel moment il va se revirer contre toi. [Question de l'interviewer: Pourquoi choisir un chien comme celui-là?] Parce qu'un chien c'est vrai que c'est le meilleur ami de l'homme. Puis, aussi parce que ça peut te défendre s'il t'arrivait de quoi puis ça te forme une image aux alentours dans le quartier. Il n'y a personne qui va oser traverser. C'est peut-être une manière aussi de se faire respecter. Puis c'est le fait aussi que les chiens c'est le meilleur ami contrairement à un rat, ce n'est pas "légume". Il y a plein d'affaires que tu peux apprendre à un chien. [...] Je pense que c'est une façon de s'occuper de quelqu'un, bien pas de quelqu'un mais on dirait de donner de l'affection. C'est ça, c'est valorisant puis c'est le fun de se promener avec son chien. (Sébastien, 19 ans)

> C'est peut-être un petit quelque chose qui est vraiment à moi. Puis, tu le mettais dans mes mains puis je me disais, je tiens une vie dans mes mains là. Il vivait, c'est moi qui lui donnait de la bouffe, qui le faisait vivre grâce à moi en réalité. Au moins je servais à quelque chose. (Katou, 17 ans)

Par la médiation d'un animal de compagnie, Cris dénonce par une projection métaphorique l'existence des préjugés sociaux entourant les jeunes de la rue en établissant les distinctions qui s'imposent face à la méconnaissance des gens sur

les différentes espèces de rats.

> Ah! je n'avais pas de signification à propos d'un rat. C'est parce que c'est un petit animal le fun et parce que c'est un animal que les autres n'aimeraient pas avoir. Et, juste pour faire le contraire du monde aussi un peu. Je pense que dans le fond, c'est un peu ça je voulais faire le contraire du monde. Le monde ont des préjugés sur les gens sans les connaître: «Wark! un rat!» ou: «Wark! un serpent!». Ça, j'en veux un serpent, je vais m'en acheter d'ailleurs un beau petit serpent là. C'est pas un rat d'égoût premièrement les petits rats parce que les rats d'égoût ne sont pas des rats comme ça. Il y a trois sortes de rats, Il y en a un qui est énorme et va dans les égoûts de France. Ne va pas là, c'est dangeureux comme animal, c'est maniaque, ça pourrait te bouffer. Il y en a un autre rat, qui est un petit peu plus petit que ça qui a été déporté des bateaux, il a un autre nom. Il est à peu près de la grosseur d'un chat puis lui il est bien fin, ça peut être bien fin comme animal. C'est assez gros: la grosseur d'un petit chien puis ça peut être aussi fin que les petits rats. Les petits qu'on voit ici là. Ce sont les premiers rats qui a eu dans le temps de la peste je pense. Il y a eu un gros problème ici à un moment donné. Il y a eu une invasion de rats. Ça, c'était ces petits rats-là. (Cris, 20 ans)

Marcel pousse la métaphore narcissique à l'extrême en identifiant son animal de compagnie à une partie de lui-même: sa «cervelle». Le passage suivant rend compte très clairement d'un imaginaire tribal modelé sur un archétype préhistorique: le temps des cavernes. C'est comme si à travers un récit prophétique de décadence, Marcel nous parlait de sa survie identitaire à peine historicisée en tant qu'humain d'où sa propre identification à un animal.

> Mon seul animal de compagnie c'est ma cervelle. Bien moi, je vais te dire, si tu te remets dans le temps des cavernes... Mais je ne suis pas comme ça, comme moi le savon puis les affaires chimiques, les parfums, toutes ces hosties de cochonneries là, ça ne marche pas. Je ne suis pas capable. Je vais me laver mais je n'irai jamais me mettre du shampoing dans ma tête parce que...imagine dans le temps des cavernes, eux-autres ils ne se lavaient pas les cheveux avec du shampoing tu comprends? Parce que plus tard, il va falloir revenir à ça. À un moment donné ou à un autre ça va revenir, tu n'auras pas le choix Christ!. Quand la société sera détruite man, tu vas être poigné à faire de la survie. Tu vas être poigné à trapper le gibier. (Marcel, 18 ans)

La pratique des graffitis, quant à elle, permet à ces jeunes d'historiciser leur existence sociale en la dotant d'une position géographique visible, reconnaissable, bref de repères sociospatiaux marquant l'association de leur présence à un lieu de passage ou d'appartenance. Ils contribuent aussi à valoriser, par de nouvelles saillances, la prégnance sociosymbolique de certains

lieux transitionnels comme les *Blocs,* ou certains squats. Ce phénomène ne s'explique pas que par une forme mimétique d'expression socioculturelle mais aussi par la capacité des jeunes à utiliser cette pratique à la manière d'un objet transitionnel faisant appel à leur créativité personnelle. Nous le répétons, pour plusieurs de ces jeunes, l'enjeu de ce type de pratique est identitaire.

> Comme aux *Blocs*, il y en a déja plein: c'est la place des punks. Quasiment tout le monde qui ont passé là ont fait des graffitis, alors moi aussi j'ai fait ma marque là où j'ai passé parce que j'ai été comme connu un peu. À un moment donné je m'amusais à décorer le Parc Lafontaine. [...] Mais je vois ça un peu comme de la musique. (Sébastien, 19 ans)

> Bien moi, ce que je fais surtout (parce que j'en fait beaucoup depuis des années), ce sont des petits dessins collés ensemble pour en faire un gros dessin. Mais ça fait vraiment beau. Puis j'en ai fait un en arrière du parc des Foufs, en arrière des *Blocs*. C'est comme ma marque. C'est ma marque, pour laisser quelque chose en quelque part là. Par exemple, quand je vais revenir dans vingt ans, je vais aller le revoir si personne ne l'aura effacé. Je vais pouvoir dire: «C'est moi qui ai fait ça quand j'étais jeune». (Katou, 17 ans)

> Je pense que c'est un moyen de s'exprimer, je pense que ces gens-là ils ont besoin de s'exprimer, de s'extérioriser, de faire voir des choses aux autres. Tu remarqueras souvent qu'il y a des significations dans les dessins, c'est bien important. Puis ces gens-là, ils ont besoin de s'exprimer à travers la peinture, à travers le graffiti. Il y en a que c'est juste pour faire des conneries par exemple, c'est juste pour faire chier le monde, de faire des barbeaux. Il y en a que c'est du vandalisme mais il y en a que c'est de l'art, il faut voir la différence. [...] Il y a des graffitis qui signifiaient la liberté. Il y en a que ça signifie l'anarchie, d'autres, le mal intérieur. La personne a mal et elle le dessine, ses frustrations. Une façon de penser, la personne qui est raciste va faire des grafftis qui a rapport à ça, l'autre qui est contre le racisme va faire des graffitis par rapport à ça. Mais comme je le disais c'est un moyen de s'extérioriser, de s'exprimer. (Cris, 20 ans)

> Quand il y a des graffitis et que je vois du monde avec les couettes montées dix pieds dans les airs, ce n'est pas mon coin là. C'est le coin des punks et je ne me tiens pas là. Bien, c'est une délimitation de territoire. (Kevin, 20 ans)

5.2.2.5 La contrainte policière de leur mobilité: la marge urbaine interdite

Les jeunes de cette catégorie nous ont dit avoir subi le même type de contrainte policière face à leur mobilité. Il existe quelques variations mais elles s'articulent autour des mêmes thèmes: la dispersion de leurs lieux collectifs

d'occupation comme les *Blocs,* une application stricte de certains règlements municipaux au square Saint-Louis ou encore une répression préventive auprès des jeunes prostitués tels que Kevin dans les commerces de sexe. Toutefois, contrairement aux jeunes punks de la première catégorie, la réaction de ces jeunes face à cette répression nous a semblé plus détachée ou moins agressive malgré une incompréhension et une répréhension évidentes des attitudes policières. Ces jeunes sont beaucoup plus préoccupés à prendre en charge leur survie de façon autonome qu'à s'opposer de façon conflictuelle aux policiers même si leurs réactions ne sont pas passives. À la limite, ils useront d'humour ou de stratagèmes pour conserver leur dignité et leur indépendance dans ce contexte de rejet. Rappelons que ces jeunes revendiquent davantage leur indépendance que leur liberté marginale. Réagir agressivement face aux policiers, ne serait-il pas admettre leur dépendance face à cette relation de rejet rappelant celle d'abandon qu'ils tentent de fuir? Les extraits suivants illustrent bien ces dernières observations.

> Il [un policier] nous disait de circuler. Mon chum [il s'agit de Sébastien], à un moment donné, ça lui tentait de niaiser, alors, il tournait alentour du bloc. Alors, le policier ne l'a pas vraiment pris. Puis moi, je riais comme une malade. Il aurait pu nous embarquer pour ça. Comme le bloc est gros, il tournait alentour. Le policier lui a dit: «Eh! je t'ai dit de circuler!» Mon chum lui répond: «Et bien, je circule!». Il n'arrêtait pas de lancer des *jokes* de même. J'étais crampée de rire. À un moment donné, il nous met une flash-light en pleine face. Mon chum lui demande: «Eh, c'est de la *Duracel* que t'utilises?» C'était pas trop drôle. Là on est allés ailleurs mais il nous suivait jusqu'à temps qu'on s'en aille plus loin. On allait se promener devant le métro Beaudry puis on remontait et retournait aux *Blocs* quand ils sont partis. On allait dans le parc puis au au *MacDo.* On avait comme 3 à 4 places à aller. (Lise, 17 ans)

> Par exemple, si on est assis aux *Blocs* là, on voit les poulets arriver, on est obligés de câliquer notre camp. On s'en va au parc. Il faut tout le temps bouger là. Ils viennent peut-être 5-6 fois par jour nous dire, de dégager. Puis là, ils nous demandent nos cartes, nos papiers d'identité, puis des conneries tout le temps là. Je trouve ça stupide parce que les poulets, les policiers savent tous que nous sommes dans la rue quasiment toute la gang et que nous n'avons pas de place où aller et eux-autres ils nous bougent tout le temps. Je trouve ça stupide. Aussi, je trouve que c'est con, je trouve ça absolument con. C'est simple je trouve ça stupide, on dérange personne. Ok, on quête, mais ils ont juste à nous dire de pas quêter, de donner des amendes mais qu'ils nous *décâliquent* pas de là. (Katou, 17 ans)

> Là où j'avais le plus de liberté, c'était dans le squat! Si j'avais le goût de *sniffer* une *trac*, je le faisais. Sur les blocs tu ne le peux pas. Il faut que tu ailles dans les toilettes du MacDo ou les toilettes du Harvey's ou bien du Burger King pour *sniffer* de la mescaline. Il faut que tu te caches. Puis tu ne pouvais pas rester là. Si la police passait, tu ne pouvais pas rester sur les blocs. On se ramassait en arrière. Mais la plupart du temps, les autos [patrouille] arrivaient sur le côté. C'était une petite ruelle. Ça débarquait et ça venaient nous voir en disant: «Circulez!» On leur répondait: «Ce n'est pas à vous autres ce parc là!». (Lise, 17 ans)

> J'arrive et il me dit : «Tu mendiais?» Je lui dis: «Non». Il me dit: «Tu n'es rien qu'une hostie de menteuse, je t'ai vue quand tu mendiais». J'ai dit: «Comment ça?» Il me dit: «Aie la menteuse là!» Je lui ai dit: «Écoutes là, OK, c'est correct je mendiais». Bon, il me dit: «Trouve-toi donc un job!», «Je vais m'en trouver un job mais je n'ai pas de cash là; je ramasse du cash en mendiant». Bien il me dit: «Je ne veux plus te revoir mendier». J'ai dit: «En tout cas, ça fait bizarre de parler avec un poulet». Mais moi je n'ai pas réalisé, je ne voulais pas le dire en mal. Il me dit: «Bien ne t'en fais pas, ça fait aussi bizarre de parler à une cruche». (Katou, 17 ans)

En fait, face à ces pratiques répressives, nous avons moins senti, chez ces jeunes, une révolte agressive qu'un sentiment de dépit devant l'absurdité qu'ils percevaient des gestes policiers. Suite à des plaintes de résidants face à la présence problématique de jeunes marginaux, le square Saint-Louis a fait l'objet de contrôle et de surveillance policière très intenses au printemps 1994. Ainsi, des jeunes comme Marcel et Cris, attirés par ce lieu, ont connu des problèmes sérieux à continuer de le fréquenter.

> Le Carré Saint-Louis, je le déteste parce que je trouve ça stupide. Au Carré Saint-Louis, je me suis fait arrêter il n'y a pas longtemps. J'ai poigné un ticket pis j'me sus fait arrêter. J'ai poigné un ticket de 115 piastres pour avoir «émis un bruit prohibé». C'était de la musique. J'avais une radio et j'écoutais de la musique puis la police est venue me donner un ticket de 115 piastres. La musique n'était pas forte, c'est stupide. C'était il y a 3 semaines. Puis, il n'y a pas longtemps, je me suis fait arrêter parce qu'ils disaient que je dessinais sur un mur. Mais ce n'est pas mon genre de dessiner sur un mur. Pourquoi aurais-je dessiné sur un mur? Juste à côté du carré Saint-Louis, c'est pour ça. (Marcel, 18 ans)

> Oui, je vais parfois au Carré Saint-Louis mais ils font chier, ils font exprès. Ils donnent un ticket parce que tu es assis. C'était la fête du Québec mais ils donnaient des tickets parce que tu buvais de la bière dans le parc. «Écoute c'est la fête là. C'est la Saint-Jean Baptiste!». [...] Je boirais ma bière à terre, tranquillement avec des chums ou dans un parc. J'aurais le goût de dire: «On

> ne sait pas quoi faire? On va aller au Carré Saint-Louis. On va aller s'asseoir à terre avec nos couvertes puis on va jaser. On s'amène un jeu de carte, assis à terre avec notre caisse, notre cacanne de bière"» De ce temps-là tu te fais chier parce que tu ne sais pas quoi faire. Tu sais que si tu vas là, tu vas te faire avertir. Qu'est-ce qu'on fait alors? On ne peut pas aller dans un bar, on a pas l'argent pour pouvoir se permettre ça. [...] Avant, moi, j'allais souvent au Carré Saint-Louis, j'étais tout le temps là. Tu rencontrais tout le temps des spécimens bizarres, du monde bien flyés ou du monde bien open. Des fois, tu rencontrais du monde bien le fun. Mais depuis qu'ils ont fait le clean-up, c'est écoeurant, on les a tous perdus de vue. Avant j'allais là souvent pis c'était le *fun*. Il y avait toujours une aventure qui t'arrivait là, c'était cool. (Cris, 20 ans)

Enfin, rappelons que Kevin a été contraint de modifier la mobilité de sa pratique prostitutive à cause de la répression policière. En privatisant ses activités par la médiation des agences, Kevin peut continuer ses activités sans *faire la rue*.

> C'est comme dans la rue, je travaille dans les agences puis au lieu d'aller sur la rue parce que je sais que les polices surveillent et qu'on a pas le droit, bien je n'y vais pas. Maintenant, je ne fais ça qu'au téléphone avec les agences. (Kevin, 20 ans)

5.2.2.6 Synthèse des pratiques spatiales de socialisation marginalisée

Le même constat prévaut pour ce groupe de jeunes de la rue quant à l'existence de pratiques de socialisation marginalisée consistant à rechercher des lieux transitionnels qui sont marginalisés sur le plan institutionnel. Pour les jeunes de la première catégorie, c'est l'appartenance culturelle au style punk qui vient jouer le rôle de récit mythique attribuant un sens social au parcours personnel de chaque jeune. Les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de cette deuxième catégorie ont emprunté une voie plus narcissique (égocentrée) étant donné leur mode de relation spécifique au contexte d'abandon parental dont ils furent l'objet. À travers leur vie de rue, leur principale préoccupation consistait à acquérir leur indépendance en réponse au manque d'un lien parental. Se faire reconnaître, se faire désirer, prendre en charge leur survie et meubler leur solitude furent les éléments de pratiques communes à leur dynamique sociale vers l'acquisition d'une indépendance identitaire et sociale (voir la figure 5.2).

FIGURE 5.2

"Faire sa place" dans un lieu n'est-il pas apprendre à maîtriser le processus sociospatial de ses actes d'investissements sociosymboliques? C'est ce que la plupart de ces jeunes ont tenté de faire à de multiples occasions et dans plusieurs lieux étant donné leur désir compulsif de changer de lieux. La confusion identitaire de ces jeunes liée au rejet parental a provoqué chez eux une forte instabilité géographique de la même manière que Marie, une jeune de la première catégorie, nous l'avait exprimé par son expression, «la petite fille aux valises». Contrairement aux jeunes de la première catégorie, ces jeunes n'ont pas fréquenté de la même façon les lieux occupés par les jeunes de la première catégorie même si ces lieux font partie de leur répertoire de lieux transitionnels. Le tableau 5.2 présente la synthèse des pratiques de socialisation marginalisée pour ce groupe de jeunes:

Tableau 5.2

Les pratiques spatiales de socialisation marginalisée pendant la vie de rue

Groupe B: Formes de relations parentales d'abandon

Mode de relation (propriétés subjectives)	**Mode d'utilisation** (propriétés objectives)	**Mode d'occupation** (propriétés de l'appropriation)
- Être indépendant -Se faire reconnaître - Trouver la sécurité - Ne pas être seul - Vivre comme tout le monde - Se faire désirer - Être soi-même - Être maître de sa vie - Avoir la paix - Avoir sa mentalité - Avoir un destin	-Se démerder - Vagabonder - Rencontrer ses semblables - Se loger - Mendier - Se droguer - Se prostituer - Squatter - Faire des affaires - Fêter - Jouer de la musique	**Principaux lieux de socialisation:** Occupation quotidienne: - La rue Sainte-Catherine - Les *Blocs* (pour certains) - Des appartements privés - Des bars gais (Kevin) Occupation périodique: - Certains squats - Le parc des Habitations Jeanne-Mance - Les Foufounes électriques - Le Mont-Royal - Le square Saint-Louis Trajectoire dominante: Rassemblement déterminé par la dispersion

Parmi les contraintes sociospatiales, mentionnons que la répression policière fut aussi présente dans la vie de rue de ces jeunes que ceux de la première catégorie. Elle s'exerça principalement aux *Blocs* et au square Saint-Louis. Ces contraintes ajoutées à celle plus ambivalente de la compulsion topologique, font en sorte de maintenir la plupart de ces jeunes en continuel mouvement. Dans un tel contexte, l'appropriation de lieux de socialisation devient une entreprise extrêmement précaire étant donné que les rassemblements sont toujours en voie d'être dispersés.

5.2.3 Les jeunes ayant vécu une forme de relations parentales de domination, de superficialité ou de détachement

Regroupant plus de la moitié des jeunes de notre échantillon (18 jeunes), les jeunes ayant vécu une forme de relations parentales de domination, de superficialité ou de détachement ont tous démontré un fort désir d'affirmation de soi associé au besoin de fuir l'autorité des adultes. Autrement dit, leurs désirs de liberté et d'indépendance nous ont semblé subordonnés à leur désir d'affirmation de soi. Ces formes de relations parentales mettent en lumière certains avatars relationnels liés à la crise de l'autorité: l'autoritarisme (domination), l'impassibilité (superficialité) et l'incompatibilité (détachement). La forme de relations parentale de domination regroupe les neuf jeunes suivants: La Passoire (18 ans), Daniel, (23 ans), Nancy (20 ans), Florence (22 ans), Marianne (17 ans), Garbage (17 ans), Johanne (18 ans), Normand (17 ans) et Gésabelle (19 ans). Celle de détachement compte 7 jeunes: Pierre (23 ans), Ted (21 ans), François (23 ans), Bob (23 ans), Maxime (20 ans), Oz (19 ans) et Paul (17 ans). Et, la forme de relations parentales de superficialité ne touche que 2 jeunes de notre échantillon: Marc (22 ans) et Sophie (25 ans).

Chez les jeunes ayant vécu une forme de relations parentales de domination, nous avons rencontré deux modes d'expression que pouvait emprunter l'autoritarisme des parents. Le premier mode d'expression réfère à une violence de nature psychologique où les parents exigent implicitement ou explicitement que le jeune réponde à leurs attentes dans un contexte disciplinaire. Dans ce cas, le jeune n'a d'autres choix que de se rebeller pour ne pas qu'un faux soi n'envahisse la totalité de son identité. Le deuxième mode d'expression comporte en plus de la violence psychologique une violence physique et/ou sexuelle. Dans ce contexte, le jeune est contraint de fuir l'autoritarisme parental pour tenter de réparer cette profonde blessure narcissique. Ces deux modes d'expression de l'autoritarisme parental (autorité abusive) poussent les jeunes à se réfugier dans des lieux où l'affirmation de soi et la négation de soi représenteront un enjeu de valorisation subjective. Précisons que l'intensité de ces modes d'expression varie selon les situations, la sensibilité personnelle et l'histoire personnelle de chacun de ces jeunes.

5.2.3.1 Les conditions premières de leur vie de rue

Traitant sa mère (issue de classe moyenne) de «belle connasse» dès le début de l'entretien, La Passoire[84] nous a expliqué pourquoi elle s'est révoltée contre elle. Le père, souffrant d'invalidité, nous a semblé jouer un rôle plutôt effacé dans cette relation. Sa mère ne la reconnaissait pas pour ce qu'elle était: une marginale. Selon La Passoire, sa mère voulait constamment que sa fille se conforme à ses propres critères de comportements sociaux et d'excellence scolaire. C'est ce qu'elle nous a répondu lorsque nous lui avons demandé pour quelles raisons elle avait quitté Saint-Constant pour la vie de rue à Montréal.

> Je m'y sens bien. Au moins on ne m'écœure pas. Le monde est cool avec moi. Je n'avais pas d'autres places où aller mais, je connaissais du monde là-bas. Même quand j'étais jeune, je me chicanais avec eux-autres [ses parents] alors, je crissais le camp à la carrière [Il s'agit d'une ancienne carrière désaffectée comblée par un lac artificiel où La Passoire se réfugiait seule dans les moments difficiles]. Même quand j'étais toute petite, je faisais des petites fugues. En gros, ma mère n'accepte pas que je sois une marginale dans ma tête. Quand je m'exprime, elle ne le prend pas. On s'engueule pour des conneries comme: «Tes notes ne sont pas assez hautes, regarde ta cousine, mon Dieu Seigneur! Regarde, elle poigne des 100%!». Je suis pourrie en maths, je suis pourrie en français - bien pas tant que ça - seulement en grammaire. Je ne suis pas bonne à l'école; mais ça dépend, quand je me force le cul ou quand je le veux mais pour elle, tu sais, je m'en crissais bien. (La Passoire, 18 ans)

Même dans ses jeux d'enfant, La Passoire nous a dit avoir été en opposition avec sa mère qui lui manifestait son refus de reconnaître ses préférences ludiques. Pour La Passoire, faire des cabanes dans le champ constitua, pour elle, un espace transitionnel qui lui a permis de ritualiser l'appropriation d'un chez-soi qu'elle ne trouvait pas dans sa famille.

> Je me suis toujours plu avec des gars puis ça, ma mère ne l'a jamais pris. Elle m'a toujours acheté des poupées mais moi j'aimais mieux les toutous. Aussi, j'empruntais toujours les jouets de mon frère. Ce qu'on vivait, c'était le trip de construire. Simplement le trip de construire: planter des clous avec le marteau. On faisait comme si on était chez nous. (La Passoire, 18 ans)

---

84 La passoire est le nom fictif qu'elle s'est attribuée pour les fins de l'entretien. Elle choisit ce nom parce qu'elle venait tout juste de passer un test sur le sida et, comme elle a des veines fuyantes, elle se sentait comme une "passoire" à cause du nombre de piqûres.

En effet, chez ses parents, La Passoire nous a dit qu'elle n'arrivait pas à se sentir chez elle tant sa place était soumise à la volonté de sa mère qui ne privilégiait que le niveau des apparences et de la réussite sociale. Aucune réciprocité dans leurs relations ne semblait possible engendrant ainsi de la méfiance mutuelle et l'impossibilité de s'approprier de nouvelles règles du jeu. Son foyer était devenu un lieu anti-transitionnel. Devant cette mère qu'elle considérait comme envahissante et négatrice de sa singularité, La Passoire a développé une haine de sa mère pour être en mesure de s'en libérer.

> Une chambre à moi toute seule où j'étais souvent - comment on dit ça - en punition? Bien oui: «Monte dans ta chambre, tu n'as pas le droit de sacrer après ta mère!». Ce n'est pas de ma faute si c'est une connasse. Je me suis jamais sentie chez nous, seulement quand j'ai un *walkman*. C'est simple, c'est pas vivable. C'est seulement dehors que je me sentais bien, que je pouvais respirer parce que je n'avais jamais le droit de rien faire, si je salissais quelque chose, c'était le gros drame. Tu sais, ma mère, c'est plutôt l'apparence. C'est quelque chose, elle est bien bizarre. Mais, j'ai toujours été mieux dehors qu'en dedans. Je connais le monde. Avant, j'étais super renfermée. Je parle, je suis capable de dire ce que je pense, je suis capable de réagir. Avant, je ne le pouvais pas. (La Passoire, 18 ans)

À 16 ans, La Passoire nous a dit que les lieux les plus attractifs ont été ceux où elle pouvait s'évader de chez elle et s'affirmer comme une marginale avec des amis partageant les mêmes aspirations identitaires.

> On allait aussi à Sainte-Catherine [nom d'une ville], c'est proche du fleuve. Sauf que maintenant il n'y a plus personne parce que le monde sont tous des fils à papa et à maman qui pourraient rien faire de leur vie. Le monde est rendu tellement straight, il n'y a plus de marginaux. Il y a des écluses à Côte-Sainte-Catherine, tu savais ça? Ah! bel endroit hallucinant. Parce que tous les jeunes se réunissaient là pour aller tripper en paix, fuck les parents! Il y a beaucoup de *muse*, il y a beaucoup de drogue. Puis on parle, on jase, on se dope. C'est le soir, toujours le soir. Ça c'était quand j'étais jeune que j'allais là. J'allais là pour m'évader parce que je me suis jamais entendu avec mes parents, ça fait que... (La Passoire, 18 ans)

Le passage suivant montre bien jusqu'à quel point le rapport au risque à l'adolescence est fondamental pour expérimenter son propre rapport à la vie en dehors des liens parentaux. C'est d'ailleurs dans son lieu d'évasion préféré que La Passoire nous a dit avoir pris des risques importants.

> Peut-être parce que ça m'a beaucoup marqué. Même quand j'étais jeune j'y allais un peu. Bien ça, il ne fallait pas que mes parents le sachent. C'était vraiment fucké. Il y a la route qui fait ça, ça longe, il y a une première affaire d'eau, ça fait comme une chute artificielle puis ça crée un courant. Nous autres on se lançait là-dedans, pas dans la chute mais après la chute, on se laissait traîner. C'est dangereux au bout, il y a du monde qui se sont noyés là mais on s'en foutait. Il y en avait qui sautaient de sur le pont. [...] ce sont les rapides, on se baigne là-dedans quand le courant n'est pas trop fort. Les rencontres quand tu es adolescent, ça te marque plus il me semble parce que c'était le fun, c'était toujours le party. Aussi, c'est parce que j'ai eu un de mes chums que j'ai beaucoup aimé là-bas. Mes débuts de dope. Mon ami est mort, il avait 19 ans. (La Passoire, 18 ans)

Au sujet du risque à l'adolescence, Kammerer avance qu'il existe deux types de rapports au risque (1992: 77).

> En fait, s'agit-il d'un risque gratuit, ou bien le risque n'est-il gratuit qu'en apparence? Et pour ces jeunes qui frôlent la mort cette conduite est peut-être le désir d'un échange. Parfois la prise de risque ne veut pas dire purement et simplement le déni des limites et de la mort, mais elle s'articule aussi à la quête de vie de deux manières. On va risquer la mort pour mieux la tromper et y gagner en force de vie, en qualité de vie. Ou bien on va risquer la mort pour la rencontrer réellement, et ainsi racheter sa vie.

En s'affranchissant de l'emprise de sa mère à l'adolescence, La Passoire tenta de s'affirmer de façon autonome. C'est à 17 ans qu'elle créa une rupture claire en quittant l'appartement que sa mère lui payait pour qu'elle puisse poursuivre ses études au CÉGEP de Valleyfield. Quand nous lui avons demandé pourquoi elle avait quitté son appartement, elle nous a répondu que son appartement ne lui appartenait pas, qu'il était à sa mère.

La situation de Nancy est comparable à celle de La Passoire sur le plan du désir parental visant à modeler leur enfant selon leurs propres désirs. Fille unique d'une famille de La Pocatière, Nancy nous a dit avoir été contrainte de rompre ses liens familiaux (à 17 ans) à cause de la pression qu'elle ressentait face aux exigences de réussite que sa famille élargie lui imposait. Suite à la déception de ses parents, Nancy entama un dialogue avec ces derniers afin de s'expliquer. Le récit suivant résume bien le sens de la rupture de Nancy.

> Moi, c'était surtout la pression parce que je suis une fille unique mais du côté de la parenté de ma mère je suis "fille unique" aussi. Alors, je me retrouvais

> avec 5 ou 6 mères et 2 pères là; ça faisait beaucoup de pression. Mon grand-père, mon père, ma grand-mère, les 4 sœurs de ma mère plus ma propre mère, j'avais tout ce monde-là autour de moi. Quand j'étais jeune mes parents travaillaient alors, c'était plutôt mes tantes, ma grand-mère et mon grand-père qui s'occupaient de moi. Au niveau des espérances, quand j'allais à l'école, il fallait que je sois quasiment parfaite dans les notes et dans mes sorties. J'avais de la misère à avoir des permissions pour sortir. J'ai jamais fait de fugue. Des fois je faisais ce que je voulais pareil mais j'ai répondu aux attentes jusqu'au CÉGEP. J'ai fait 2-3 mois de CÉGEP, après ça j'ai arrêté et j'ai déménagé. [Question de l'interviewer: «Pourquoi?»] Peut-être une petite révolte. Ils m'empêchaient de faire des affaires que je voulais faire quand j'étais plus jeune. Là, admettons que ça l'a été exagéré. Moi je dis que c'était une vengeance inconsciente peut-être. Bien, une vengeance jusqu'à un certain point mais quand j'ai commencé à consommer plus [de la drogue] c'était parce que j'avais laissé mon chum que j'aimais pas mal. Ça faisait plus qu'un an qu'on était ensemble; ça l'a joué beaucoup. J'ai commencé à consommer pour oublier. [...] Quand je suis partie de chez mes parents pour aller en chambre ça allait bien. Ça s'est mis à aller mal à cause de ce gars et parce que je consommais. (Nancy, 20 ans)

Fréquentant un collège privé dès le début de son adolescence (de 13 à 17 ans), Nancy retrouvait les mêmes contraintes étouffant ses désirs de liberté et d'affirmation de soi. Les lieux qu'elle a identifiés comme étant les plus importants à cette époque correspondent à ceux qui ont représenté un fort potentiel de socialisation autonome (espace transitionnel): le fumoir à l'école et l'évasion dans la montagne.

> Ça l'a influencé oui, mais ça m'a révolté aussi. Le fait de ne pas avoir le droit de m'habiller comme je le voulais parce que moi je m'exprime beaucoup par la façon que je m'habille. Le fait de ne pas avoir le droit de fumer jusqu'à tel âge sinon tu avais des avis, des constats puis, ils appellaient tes parents; le manque de liberté. On avait pas le droit de manquer des cours, on avait des activités obligatoires le midi, deux midis par semaine au moins. Je trouvais que je n'avais pas de liberté. [Question de l'interviewer: «Avais-tu des espaces de liberté?»]: Au fumoir, c'est là qu'on se ramassaient pour jaser, parler contre les profs et contre la direction. Il y avait des animateurs qui étaient plus cools là, plus libres. Puis, il y avait une montagne, c'est là que j'allais le plus. [...] tous les midis et le soir avec des amies. C'était la nature, c'était plus la liberté, c'était une manière de m'évader du collège. J'y allais même quand j'étais petite là avec mes tantes et mes parents. On se promenait, on parlait, on allait fumer là [des cigarettes]. (Nancy, 20 ans)

Un autre jeune originaire de Chicoutimi, Daniel, nous a exprimé les mêmes désirs d'émancipation de la sujétion parentale. Souffrant de maniaco-dépression,

Daniel connut d'importantes difficultés à acquérir son autonomie. À 14 ans, il a fait une fugue à Québec pour fuir un climat familial qu'il trouvait étouffant. Il est intéressant de voir le rapport que Daniel a entretenu avec le lieu de sa première fugue. Il en parle comme d'un lieu quasi sacré où il va parfois «se recueillir» seul. Sa première fugue lui a permis de se retrouver face à lui-même hors de la pression parentale et d'utiliser le lieu de sa fugue comme un espace transitionnel.

> Pour moi Québec je sens ça de même. Souvent je passe là me recueillir à Québec je ne sais pas pourquoi je n'ai jamais resté là. OK pour moi c'est le vieux Québec, j'y vais tout seul, c'est vraiment pour moi seul parce que lorsque je vais là, je me reconstruis. Pourquoi? Peut-être parce que c'est là que j'étais quand j'avais 13-14 ans; j'y ai fait ma première fugue puis que je me retrouve vraiment face à moi-même là. Et, à chaque fois que j'y retourne, il m'arrive des choses personnelles incroyables. [...] [Question de l'interviewer: «Quels lieux as-tu fréquentés lors de ta fugue à 14 ans?»]: Ah! plein d'affaires. J'ai été dans un comptoir familial, des affaires pour les pauvres et les itinérants. Je me suis débrouillé avec du monde que je connaissais. J'étais tout le temps gelé alors ce n'était pas grave, je couchais dehors. Je me tenais déjà dans les bars tout le temps avec du monde qui voulait se geler. Aussi je volais des affaires. Je me débrouillais souvent dans les affaires d'itinérants. Un climat familial atroce, Je suis parti sur un coup de tête. (Daniel , 23 ans)

Ses parents (issus de classe moyenne) n'acceptaient pas son appartenance à des groupes d'amis marginaux et sa fréquentation de lieux où l'on pouvait y consommer de la drogue (les parcs, les bars et les partys privés). Daniel préférait fréquenter des amis dont les parents étaient plus ouverts nous a-t-il dit.

Cette relation conflictuelle aggrava le contexte incontrôlé des crises de violence et de confusion liées à sa maladie. C'est pourquoi, Daniel nous a dit qu'à 16 ans, ses parents l'ont placé dans un hôpital psychiatrique pendant 2 mois à l'interne et 6 mois de suivi à l'externe.

> Je me suis rendu compte que je pouvais aller bien loin et qu'il fallait que je me contrôle c'est surtout ça que ça m'a fait remarquer. Aussi, j'ai remarqué comment les traitements sont primitifs dans le fond: tu es attaché avec des *straps*, tu es sur les pilules, tu ne te rends compte de rien finalement. J'ai rien vu de tout ça, j'étais tellement *stone,* tellement gelé. J'étais dans une petite micro-société de 15 personnes - même moins que ça, de 10 personnes - et j'étais comme dans la section des jeunes d'à peu près de mon âge. Il n'y avait pas beaucoup de monde; on essayait de créer des liens mais ce n'était pas évident, ils ne voulaient pas trop, ils n'aimaient pas trop ça. Ils s'arrangeaient tout le temps pour que nous soyons isolés souvent. Dans des chambres de 2

> personnes, j'avais très très peu de visites. C'était plate, mes amis n'avaient pas le droit d'entrer puis, ils surveillaient ceux-là qui entraient. Ils avaient peur qu'ils rentrent de la dope et je ne sais pas quoi là. C'était vraiment désagérable dans l'espace là, il n'avait rien à faire. Il y avait la TV ou bien des activités préréglées. Avec tout ça, tu n'as pas le temps de choisir ce que tu as le goût de faire. (Daniel , 23 ans)

Daniel a vécu cette expérience comme un enfermement qui a contribué à exaspérer son désir de fuir sa famille pour faire sa vie en accord avec ses aspirations. Six mois après son internement, son départ pour la vie de rue à Montréal a davantage été une réaction de survie identitaire qu'un choix bien planifié.

> Je ne l'ai pas bien bien choisi. Je n'avais pas d'argent et je m'entêtais à vouloir quand même être libre, faire ce que je voulais mais je n'avais pas d'argent. Mes parents, m'ont renié un bout de temps. (Daniel, 23 ans)

Toutefois, de Chicoutimi, il savait bien où il devait se diriger pour «bâtir sa vie»: aux Foufounes électriques. Son expérience de ce lieu témoigne d'un espace transitionnel lui permettant d'affirmer ses aspirations personnelles et sociales.

> Ça faisait longtemps que j'en entendais parler moi dans le trip que je faisais à Chicoutimi. De Chicoutimi, je savais déjà tout de suite qu'il fallait que j'aille là. Moi je commençais à faire de la musique industrielle; ça n'existait pas ici mais je savais que là, j'allais rencontrer des gens avec qui je pourrais bâtir ma vie sérieusement dans la musique et dans mes rapports et c'est ce qui est arrivé [réciprocité des relations]. J'ai été bien super bien accueilli. J'ai facilement rencontré beaucoup de monde intéressant [confiance et fiabilité]. [...] dans ce temps-là [1988], c'était libre; des fois je m'endormais là, je pouvais dormir là au début quand je suis arrivé, j'allais m'écraser dans le coin et je pouvais dormir là [potentiel d'indétermination des règles du jeu]. (Daniel, 23 ans)

Elle aussi issue d'une famille de classe moyenne, Marianne connût des problèmes sérieux de communication avec ses parents qui ont divorcé lorsqu'elle avait 4 ans. Partagée entre son père et sa mère, Marianne nous a dit ne jamais s'être sentie bien chez elle. Elle préférait aller chez ses amis car leurs parents lui semblaient plus enclins que ses propres parents à lui accorder une importance. À 13 ans, Marianne nous a dit avoir été initiée par sa demi-sœur à consommer de la drogue. Cette initiation semble avoir marqué un moment important de sa vie. En étant reconnue par une personne plus âgée qu'elle, elle était acceptée dans un

univers social où elle pouvait bénéficier d'une plus grande valeur identitaire l'élevant ainsi à un niveau d'affirmation de soi auquel seuls les plus vieux ont accès.

> C'est ma sœur qui m'a fait fumer mon premier joint, on fumait quasiment à tous les soirs dans le sous-sol en cachette là, dans la toilette. J'aimais super gros ça. J'étais avec ma soeur puis je me sentais plus vieille là. Puis à l'école je me tenais avec ses amis. Ils étaient plus vieux, j'avais 13 ans et j'étais en secondaire 2, à peu près, elle était en secondaire 5. Aussi, j'étais amie avec son dealer là: «Wow!» C'est ça j'ai tout le temps aimé me tenir avec du monde plus vieux. J'avais des amis de mon âge mais j'en trouvais tout le temps qui étaient rendus au même niveau que moi, qui prenaient de la drogue là et qui étaient plus vieux de caractère. [Question de l'interviewer: «Qu'est-ce que cela signifiait pour toi avoir ce type d'amis?»]: Ça signifiait, être plus vieille et être acceptée dans le milieu de ma soeur. Puis être plus vieille que les jeunes de mon âge là. J'étais dans la gang des toughts là, pas des toughts là mais...en tout cas. (Marianne, 17 ans)

Sans nécessairement adopter la vie de rue ou fuguer de la maison de Boucherville, Marianne nous a dit que le lieu qu'elle considérait comme ayant le plus de valeur était le square Saint-Louis. Elle s'identifiait de plus en plus aux jeunes laissés pour compte en se mettant en opposition avec la vie privilégiée de son père à Boucherville. Au square Saint-Louis, elle s'y sentait acceptée.

C'est lorsque ses parents ont su qu'elle prenait de la drogue à 14 ans qu'elle a commencé une série de fugues étant donné que ses parents avaient réagi en lui imposant des contraintes disciplinaires (interdit de sortie). Le passage suivant illustre bien comment Marianne tenta de s'affirmer en s'opposant à ses parents par l'adoption d'un mode de vie interdit par eux. C'est comme si Marianne obligeait ses parents à reconnaître sa singularité.

> Justement, mes parents ont sû que je prenais de la drogue (14 ans). Alors, ils m'ont empêché de sortir. Mais moi, ma vie c'était au carré Saint-Louis j'étais là tout le temps. Tous mes amis étaient là, je ne pouvais pas penser ne pas aller là la fin de semaine. Ils m'empêchaient. Ils ne savaient pas que j'allais là mais ils m'empêchaient de sortir. Puis ils disaient que mes amis avaient une mauvaise influence. En tout cas c'est bizarre là, je m'étais faite prendre à l'école quand j'étais chez ma mère avant. Ça n'avait pas été trop grave; c'était la première fois. Mais après ça, je m'étais faite reprendre quand je restais chez ma mère deux mois plus tard. J'ai déménagé chez ma mère justement après qu'il l'ait sû parce que là mon père me tombait tout le temps sur la tomate. Ils m'empêchaient de sortir et de vivre comme que je le voulais.

> Ils m'empêchaient de mettre le linge que je voulais, alors... [elle a fait une fugue]. [Question de l'interviewer: Pour quelles raisons as-tu fugué?»]: Bien, il y en avait c'est sûr des plus profondes (des raisons) là. Moi, je n'ai jamais aimé ça parler avec eux-autres et je ne parlais pas. Quand j'arrivais le soir mon père me disait: «Là, tu t'assois là et tu parles pendant 45 minutes! Tu me dis ce que tu as fait dans ta journée». Là, plus qu'il me disait ça, moins je parlais. Moi, plus on me force, moins je vais faire des affaires, alors, c'est ça. Je sentais que j'étais dérangeante, je n'étais jamais là au bon moment, je disais jamais les bonnes affaires. C'est arrivé souvent où je disais quelque chose là et ils partaient tous à rire là. «Vous me demandez de parler et à chaque fois que je parle bien ce n'est jamais correct. Ça n'avait pas d'allure, moi j'apprenais à vivre, je disais des affaires et moi je pensais qu'ils étaient...mais non ils me disaient: «Voyons donc! Tu ne penseras plus de même! Puis ça n'a pas d'allure qu'est-ce que tu dis là!». (Marianne, 17 ans)

Après plusieurs fugues de chez sa mère pour aller au centre-ville et au square Saint-Louis, Marianne fut placée par sa mère à 15 ans en centre d'accueil ouvert. Elle y demeura pendant 16 jours au bout desquels elle fugua. Elle se fit arrêter et aboutit dans un centre d'accueil fermé à Laval pour un séjour d'une année. Marianne nous a dit que l'expérience du centre d'accueil a amplifié sa révolte contre l'autorité. La description des rapports qu'elle a entretenus pendant son séjour avec les éducatrices n'ont fait que reproduire ceux qu'elle avait déjà eu avec son père.

> Je suis devenu dix fois pire qu'avant d'y aller. Ça m'a empirée. Avant j'étais super douce, j'étais le genre Peace and Love là. Mais, là en sortant de là, la révolte! J'ai changé complètement là. C'est parce que là-bas j'étais en centre d'accueil fermé; on sortait comme deux heures par jour. Avant, j'étais en centre d'accueil ouvert mais on ne sortait pas l'hiver là. Moi je sortais la fin de semaine chez ma mère. Du dimanche soir au vendredi soir on n'allait même pas deux minutes dehors, même pas prendre de l'air. En tout cas, c'était l'enfer, on était toutes blêmes. On ne sortait même pas, on sortait moins que dans le centre d'accueil fermé. On avait toutes mal à la tête. Pour eux-autres là, tu n'es tellement pas correcte. Tu as pris de la drogue, tu es en fugue, tu es tellement là...Ils essaient tellement de te changer. Mais quand tu ne veux rien savoir, tu ne veux rien savoir. Moi je n'ai jamais rien voulu savoir; je faisais semblant parce que je savais que si je disais non, j'allais rester là alors je faisais tout. Je disais: «Ah oui, je veux m'en sortir, je veux arrêter....tatata, tatata». Quand je disais plein d'affaires ils n'arrêtaient plus. Moi, j'étais parmi la gang de ceux qui ne voulaient rien savoir et qui envoyaient chier les éducateurs. [...] J'étais tout le temps dans la chambre de retrait [dans le centre d'accueil ouvert]. C'est une petite salle avec 4 murs et une espèce de grosse porte qui se ferme avec un petit trou pour voir là. Mais toi, tu ne vois pas dehors mais elle [la surveillante] passe à toutes les dix minutes pour voir ce tu fais là. Comment de temps j'ai été là? Ben ça dépendait, toute une journée,

> toute une nuit. Tu ne peux jamais rester plus que 24 heures là. C'est le règlement de la DPJ. Il fallait que je fasse mes devoirs même si dans ma tête je pense rien qu'à être en christ après eux-autres. Là, tu as le goût de tout casser pendant qu'eux passent à toutes les 2 minutes pour voir si tu fais tes devoirs. Si tu ne fais pas tes devoirs ils ouvrent la porte et commencent à te gueuler après. Ils sont vraiment chiens. (Marianne, 17 ans)

Dans un contexte beaucoup moins problématique mais tout aussi sensible, Gésabelle a aussi réagi par une fugue (d'un mois) lorsque sa mère (monoparentale et assistée sociale) n'offrait pas d'ouverture aux tentatives d'affirmation de sa fille unique à l'adolescence.

> Parce que mes amis étaient dans ce milieu là. C'est peut-être l'innocence qu'on a à cet âge-là de vouloir faire comme les autres. Parce que moi dans mon cas, je n'ai jamais eu vraiment de raisons de dire: «Là je suis dans la rue, il n'y a personne qui veut de moi». J'avais ma place chez ma mère. Je me poussais de chez ma mère. Mais la petite période où j'ai vraiment été dans la rue, c'est parce que j'étais en fugue. J'avais à peu près 15 ans et demi, 16 ans. Ah, c'était pour une idiotie. Ma mère n'aimait pas mon chum. Puis, j'ai décidé de partir. Ça n'a pas duré longtemps, peut-être un mois. (Gésabelle, 19 ans)

Le lieu qui lui a permis d'expérimenter un espace transitionnel en dehors de chez elle fut le *Repère,* le drop-in du Projet d'intervention auprès des mineurs-res prostitués-es (PIAMP). Elle était attirée par ce lieu car elle pouvait y trouver une réciprocité tant au niveau de ses relations avec d'autres jeunes qu'elle connaissait qu'à celui des intervenants avec qui elle se sentait en confiance. Le *Repère* est aussi reconnu pour offrir aux jeunes la possibilité de négocier des règles du jeu. Qu'il s'agisse de la vie quotidienne du drop-in ou de l'organisation d'activités diverses, les intervenants offrent aux jeunes de s'impliquer et de définir collectivement le cadre de ces activités.

> J'étais dans le quartier à l'école et les amis que j'avais se tenaient ici [au Repère: drop-in pour jeunes de la rue et du quartier]. On avait notre petite gang, c'était notre coin quand on ne voulait pas aller à l'école et qu'on avait besoin d'une place l'hiver. Je ne sais pas pourquoi ici, c'est peut-être parce qu'on avait une certaine liberté de faire ce que l'on voulait, comme on le voulait. [...] J'ai appris beaucoup ici. Ça m'a surtout appris à ne pas me laisser piler sur les pieds. Comme le monde n'est pas toujours facile là, ça n'a pas changé non, je pense que le Repère c'est une place où l'on apprend beaucoup par l'entraide surtout. Le monde se tient. C'était mon échappatoire je pense ici. Alors, quand il y avait de quoi qui ne faisait pas mon affaire, bien

> je m'en venais ici; puis, il y avait tout le temps quelqu'un à qui l'on pouvait parler. C'était ma place pour venir parler quand ça ne filait pas. (Gésabelle, 19 ans)

Les trois jeunes suivants ont connu une forme de relations parentales de domination avec violence physique et/ou sexuelle. Ainsi, Johanne, fille unique dont les parents ont divorcé lorsqu'elle avait 4 ans, nous a dit avoir été battue et violée par son père alcoolique durant son adolescence. À partir de 11 ans, elle est demeurée chez son père qui habitait avec une autre femme que Johanne appelait sa «belle-mère». Quand nous lui avons demandé pourquoi elle avait adopté la vie de rue, c'est à cet épisode de vie qu'elle en a attribué la cause.

> Bien, je n'ai pas décidé: «All right! je m'en vais dans la rue! Je m'en vais me foutre dans la merde là!». Bien, c'est mon passé chez mon père. J'étais déboussolée, trop d'affaires se sont passées, j'étais perdue un peu. Je suis revenue chez ma mère. Ma mère c'est une femme correcte là et ce n'est pas à elle que j'en voulais. Aussitôt que j'ai eu la chance de partir, j'ai connu un gars puis je suis partie. Ah! quand tu te fais bûcher dessus, ton père il est alcoolique... Plein d'affaires de même, j'en ai des piles et des piles à raconter là-dessus. Je passerais deux jours à t'en parler alors, je ne sais pas, ça m'a déboussolée. Je me suis faite violée chez mon père. Mon père me traitait de salope. Il est arrivé trop d'affaires. Puis, quand je suis revenue chez ma mère, j'avais beau essayer de reprendre une vie normale en laissant mes souvenirs chez mon père. J'étais partie: «On repart en ville!» pour essayer de faire une vie correcte, normale mais c'était des problèmes que j'avais à régler. (Johanne, 18 ans)

Johanne nous a raconté comment elle était considérée lorsqu'elle était chez son père et sa belle-mère. Elle se voyait comme une «bonne à tout faire» sans pouvoir négocier la maîtrise de ses propres activités sociales ni s'approprier réellement un lieu personnel tel que sa chambre à coucher. De plus, Johanne nous exprima sa révolte face à une discipline exagérée qui n'avait de sens ni de cohérence.

> J'étais la bonne de ménage. Je revenais de l'école, je copiais mes devoirs, il fallait que je passe mon temps à lire. Moi, je faisais tout pour eux-autres. C'est juste si je ne faisais pas rentrer d'argent. Je ne pouvais pas faire grand chose. Elle avait une maladie elle alors, elle ne pouvait pas comprendre. Mais elle ne comprenait pas qu'a 14 ans tu as peut-être le goût d'aller dans des danses, voir des films au Cinéplex Odéon ou aller dans des partys. On dirait qu'elle ne réalisait pas; c'est vrai qu'elle a manqué son adolescence. Non mais des fois, je demandais à mon père d'aller dans une danse, lui me disait oui puis elle me

disait non; «Non! Tu ne devrais pas!». Souvent mon père me laissait y aller pareil mais parfois il me disait «Non!» puis elle disait: «Bien voyons! C'est normal d'aller là!». Mais quand elle disait ça, il s'agissait d'aller chez ma meilleure amie. Ça, c'était normal. Mais la plupart du temps c'était tout le temps: «Non!». Il y a bien des fois où mon père l'écoutait. Aussi, quand je suis partie chez mon père, ma mère lui avait dit : «Il ne faut pas que tu sois trop *lousse* [permissif] avec Johanne!». Mais pourtant quand j'étais chez ma mère, j'avais 11 ans et je rentrais à 10 heures le soir. Elle me lâchait un call et puis je rentrais. Chez mon père, jusqu'à l'âge de 14 ans, je rentrais après l'école et je n'avais pas le droit de sortir après 19h00. Tu finis de souper, il est 18h00 puis à 19h00, il faut que tu rentres. [...] je mettais ma chambre à l'envers pour la replacer parce que je ne savais pas quoi faire. Je remettais tout à l'envers. Moi je voulais changer ma chambre de bord parce que j'avais les meubles à ma belle mère, j'avais le congélateur, le garde-robe, c'était tout le linge à mon père, c'était une salle climatisée et je n'avais quasiment rien à moi. Puis j'avais le goût de mettre ma chambre en ordre parce que mon père m'a attiré comme ça: «Tu vas avoir des beaux stores verticaux, on va tout arranger les meubles. Gros cadeaux mais je n'ai jamais rien eu. J'ai essayé de faire des plans pour montrer: «Regarde, ça peut marcher, je vais pouvoir mettre ma chambre à mon goût». Rien à faire. C'est: «Ferme ta gueule! puis tu es bien comme ça!». (Johanne, 18 ans)

S'affirmer, s'émanciper, se revaloriser et se venger de son père furent les principales préoccupations de Johanne lors de ses premières fugues à 16 ans aux *Blocs*.

J'avais le goût de vivre ma vie. J'étais tannée de me faire mener par le bout du nez. Je pensais à ce qui c'était passé chez mon père et je me disais: «Pourquoi moi on me rabaisse tout le temps, il me semble que tout le monde m'a tout le temps dit que j'étais quelqu'un d'intelligent, il me semble. Je dois avoir...j'ai des idées, des goûts. Pourquoi on ne me respecte pas là-dedans?». Je n'en voulais pas à ma mère, c'était plus à mon père alors, je me disais: «Je ne sais pas pourquoi que...». Je ne sais pas, j'avais le goût de trouver quelque chose qui pourrait aller bien dans ma vie. Ça ne me dérangeait pas de retourner à l'école, ça ne me dérangeait pas de faire mes affaires mais en même temps, quand je dis de quoi, qu'on ne me dise pas que ce n'est pas correct. Parce que quand je dis de quoi, c'est correct puis le lendemain, je dis de quoi et ce n'est pas correcte. Je n'étais plus capable de savoir ce qui était bien ou mal, ça me fuckait un peu et ça me préoccupait bien gros. [...] C'est parce que je voulais qu'on m'écoute. Ce qui c'était passé chez mon père, ça m'avait trop resté, puis à un moment donné, j'ai comme pété là. J'avais beau essayer d'être normale et de mener un vie rangée mais je n'avais pas réglé ça. Ça me faisait de la peine pour ma mère parce que ce n'est pas à elle que j'en voulais. Elle se demandait pourquoi, elle ne comprenait pas. Bien, c'est sûr avec ma mère, j'ai tout le temps eu un bon contact, elle a passé sa vie pour moi! Si je n'étais pas là, elle ne vivrait pas. C'est sûr que dans le fond, je me sentais mal. Je pensais à elle à tous les soirs et je l'appelais

> souvent à la fin. Ma mère avait la garde, c'est sûr qu'elle m'a signalé parce qu'elle s'inquiétait. (Johanne, 18 ans)

Un autre jeune, Normand, que nous avons rencontré au Repère au moment où il quittait son père avec qui il était devenu impossible de continuer à vivre en commun. Sa mère est décédée alors qu'il avait 12 ans. De plus, Normand s'était fait expulser de l'école secondaire (2e secondaire) à l'automne 1993, période à partir de laquelle, il se retrouva à la rue.

> Moi, je ne m'entendais vraiment pas bien avec mon père. On ne se parlait plus. On s'engueulait tout le temps. Il me gueulait tout le temps après sans raison. Il me frappait quand ça lui tentait et on se battaient, ça n'allait plus. [...] Ça ne fait pas longtemps là. C'est parce que je pensais à un moment donné qu'en déménageant peut-être que c'était pour aller mieux; c'est une idée peut-être que je me faisais mais dans le fond c'était pire alors, je suis parti. (Normand, 17 ans)

Déjà attiré par le style de musique et de jeunes (punk) qui s'associaient aux Foufounes électriques avant sa vie de rue, Normand y a consolidé son sentiment d'appartenance. Cette association sociosymbolique avec certains bands de hard core donnait un sens à ses difficultés familiales et sociales tout en s'identifiant aux récits anti-conformistes des chanteurs. Ce lieu transitionnel représentait un chez soi fictif qui lui permettait de briser l'isolement et d'affirmer socialement une image de soi correspondant à son histoire de vie.

> Ça m'attirait parce que je n'avais pas bien bien le choix d'aller là ou au Ritz admettons. Là, ça m'attirait parce qu'il y avait du monde de mon style. S'il n'y aurait eu rien que des fresh là, peut-être que je ne me serais moins tenu à ces places-là. [...] Je dirais que les places comme les *Blocs* et les Foufs, quand je vais là, je me sens comme chez nous parce qu'il y a du monde comme moi. La musique est de mon style puis j'aime ça cette musique-là parce que je me sens comme bien là-dedans puis, quand tu comprends l'anglais, tu comprends ce qu'ils disent le monde qui jouent dans des groupes de même. Ils ne sont pas tellement peace eux-autres, ils ont une vie bien *tough*. Ils ont une vie comme nous autres, ça allait mal et tout, comme (*Jello Biafra* du groupe les *Dead Kennedys*) dans une de ces *tounes*, il raconte un petit peu son passé dans ses *tounes* et dans le fond, ça me rejoint un peu, dans le fond, il est pareil comme moi ce gars-là. C'est juste qu'il a son groupe. [...] Ma vie est *heavy* j'aime ça quand la musique est heavy aussi je me sens bien là-dedans. C'est ça, ma vie est *heavy*, j'écoute du *heavy* puis c'est pas mal *heavy* ma vie là. (Normand, 17 ans)

Vivant son enfance à Saint-Paul-de-Joliette jusqu'à l'âge de 15 ans, Florence a connu un climat de violence conjugale où elle et sa mère servaient d'objet de défoulement à son père. C'est en lui demandant la raison première de l'adoption de la vie de rue qu'elle nous a dit qu'à l'adolescence elle s'est révoltée contre sa mère qui ne la protégeait pas étant donné qu'elle-même était envahie par la peur de son mari. Notons, que contrairement à la majorité des jeunes interviewés, Florence continua à étudier au CÉGEP malgré son alcoolisme et un mode de vie nomade.

> C'est aussi parce que tu n'as aucune attache nulle part. Tu es juste là et le monde que tu fréquentes, c'est le monde à l'école, dans les bars *that's it.* Chez vous, c'est juste un lit puis, des lits tu es capable d'en trouver partout, sans aucun problème. [...] C'est pas la première raison. La première raison c'est que j'avais aucune raison de retourner chez nous. Il n'y avait pas personne, il y avait mes choses mais j'avais un détachement matériel extrême. Alors, je n'en avais pas besoin de toutes ces choses là. J'ai tout donné mes choses; je n'avais plus rien puis, je ne voulais plus rien. J'en n'avais pas de besoin par rapport à mes activités. [...] Mon père me battait...tout le temps. Mais, ça n'a jamais été en rapport avec moi. Il était super frustré de sa vie, de ce qui était arrivé dans son passé et il était hyper révolté alors, j'étais là et je mangeais la claque. Il m'a déjà fendu la tête. Ils ne m'ont pas envoyée à l'hôpital, j'ai pleuré et ça a saigné toute la journée puis c'est tout. Je devais être en 6 ième année. Ma mère s'est faite battre aussi beaucoup et elle avait très peur de lui mais elle l'aimait aussi bien gros. On est parti une fois de chez nous, mais on est retourné même si mon frère et moi ne voulions pas. Moi et mon frère, on s'est fait battre encore mais moi, je suis devenue hyper révoltée face à ma mère. [...] Aussi, je pétais de méchantes crises à détruire des murs. C'est arrivé que j'en ai faites devant mon père. Bien, quand je réagissais...si je ne réagissais pas agressivement face à lui, je ne lui disais, pas face à lui. J'ai fait des crises en face de lui, par rapport à pleurer bien, bien, bien, gros. J'avais peur puis, il n'aurait pas fallu, il aurait pu me tuer. [Question de l'interviewer: «As-tu été abusée sexuellement?»]: Non, c'était juste comme un petit minou à qui tu donnais un coup de pied. (Florence, 22 ans)

Depuis lors, ce mode de relations parentales où Florence était considérée comme un objet sur lequel il était possible qu'un père puisse y libérer son agressivité a perturbé non seulement la stabilité de ses relations amoureuses mais aussi la valeur de sa propre image de soi. Elle établit elle-même un lien entre la violence de son père et son attitude face à ses relations affectives:

> Le plus difficile c'était de me sentir toute seule souvent [Elle changeait constamment ses relations]. J'avais comme une grosse haine dans le coeur

> face à...je ne m'attachais à personne et c'était volontaire, non parce que le monde ne voulait pas de moi, c'était comme je me rejetais volontairement donc je ne me trouvais pas bien avec moi-même. Ce n'était pas un défi, j'avais de la facilité à communiquer avec le monde. Je porte super bien mon nom, je n'ai vraiment pas de difficulté à communiquer. À long terme, j'ai un méchant problème avec les humains parce que lorsque je viens juste de connaître quelqu'un, que j'aime cette personne, je trouve ça le fun. Je disais qu'à long terme j'avais de la misère dans les relations humaines. Mais ce n'est pas une difficulté avec moi-même ou un manque de communication parce qu'à long terme, je pense que je trouve tout le temps que l'autre devient comme un poids. (Florence, 22 ans)

Les lieux considérés comme étant les plus importants pour Florence furent les endroits où elle a pu s'affirmer sans vivre la contrainte d'une relation humaine problématique et retrouver un peu de confiance en elle-même. L'extrait suivant montre bien le désir de Florence de fuir les relations humaines tout en fréquentant plusieurs personnes dans les bars.

> Les deux lieux les plus importants dans ma vie, ce sont les bars et le bois. Pour quelle raison? Le bar, l'alcool et la drogue; tu prends une bière puis tu perds ta tête, tu deviens con et là tu es capable d'entrer en contact avec le monde qu'habituellement tu trouverais trop niaiseux. Puis le bois, bien c'est la tranquilité, c'est comme la nature, la tranquilité et la paix. Puis l'harmonie, c'est un équilibre. C'est facile de faire le point sur toi, de te concentrer sur toi puis de faire le plein d'énergie, le plein de: «Yeah! encore!». Ce n'est pas un environnement que tu fais Beurk! Yark!, Yark! Qu'est-ce que c'est ça? Quelque chose que tu ne comprends pas et que ça te donne mal au coeur. [...] Boire me permet de délirer et de dire n'importe quoi. Ça me permet de mieux me connecter avec les autres parce que lorsque je suis trop straight, j'ai souvent bien de la misère à écouter du monde parce que je trouve que c'est n'importe quoi. À un moment donné, quand tu te fais dire n'importe quoi, puis l'autre d'après te dit n'importe quoi et l'autre après te dit aussi n'importe quoi, la tête t'explose. [...] Alors, je les envoie chier là. Je me mets à répondre n'importe quoi. (Florence, 22 ans)

Florence appelle cela son «détachement humain» conséquent à un «rejet personnel». D'ailleurs, à 13 ans, elle s'investissait dans des activités solitaires où elle pouvait se retrouver face à elle-même et marquer de sa présence l'espace où elle demeurait en plantant des arbres, en formant un escalier en ciment et en prenant soin d'animaux de compagnie, autant d'objets transitionnels lui permettant de se valoriser.

> C'était le meilleur que je pouvais faire. Je n'avais pas vraiment d'amies, je foxais souvent parce que j'allais à l'école en bicycle et quand je revenais, je passais mes journées à la maison à planter des arbres. Je passais mes journées chez nous à écouter la télé. Là, je n'avais plus d'amis; tout le monde étaient éparpillés. Le terrain est plein d'arbres chez nous sur un super grand terrain. Aussi, il y avait un bois pas loin alors je connaissais toutes les sortes d'arbres, les arbustes et l'aménagement paysager. C'était très très beau. Je m'intéressais à la nature, aux animaux j'avais tous les animaux possibles d'avoir dans un *pet shop.* C'est comme par rapport au détachement humain que j'avais parce que vraiment je ne m'entendais plus avec personne. C'était comme si tout était inutile; c'est un rejet personnel que j'avais, alors je me suis lancée là-dedans. [...] Ma mère me trouvait complètement folle. Elle me trouvait pas folle. Elle disait qu'enfin on avait des marches dans la maison. [...] Ça m'apportait bien plus que d'aller perdre mon temps à l'école à écouter des niaiseux. Puis, j'avais des supers bonnes notes *anyway*...ma mère ne disait rien, c'était bien beau. (Florence, 22 ans)

C'est à 16 ans que Florence s'achète une auto, quitte ses parents et se promène d'un appartement d'ami à un autre pour être hébergée. Elle débute ainsi une vie nomade parallèlement à sa vie d'étudiante au CEGEP.

> À 16 ans je me suis acheté une auto. J'avais 15 ans quand j'ai passé mon permis de conduire. Là je connaissais du monde alors, je me promenais d'une place à l'autre comme si je faisais des visites bien innocemment. Puis, je suis rentrée au CÉGEP de Joliette et là je me suis fait une gang de chums. Ils avaient un appartement alors, j'étais tout le temps là. [...] J'étais tout le temps dans les bars pour me saoûler la gueule et j'avais une gang de chums. Bien pas la gang j'ai toujours été bien individualiste avec chaque personne. On peut dire que c'est la gang. Ah! c'était très très cool, comme discuter avec des personnes intéressantes. Whatever que la discussion pouvait amener à t'apprendre des choses, tu peux en arriver à un certain accord avec un autre et c'est le fun. [Question de l'interviewer: «Pourquoi une auto?»]: Pour partir de chez nous, parce que je n'avais pas les moyens de m'acheter un appartement. Je couchais chez des amis. Je suis allée à New-York, Boston, Philadelphie, aux Adirondacks, à Chicoutimi, à Saint-Georges-de-Beauce pour découvrir encore. (Florence, 22 ans)

Outre son fort désir d'exploration, cette instabilité géographique lui permettait de vérifier constamment si elle avait le droit d'avoir une place parmi les autres tout en conservant une méfiance relationnelle qui la contraignait à ne pas stabiliser ses rapports dans certains lieux précis. Aussi, avons-nous observé chez Florence ce même désir de bouger constamment tel une compulsion géographique liée à l'insécurité identitaire: «Il faut que je m'occupe, il faut que je bouge, il faut que je vois tout le temps...Il faut que ça bouge autour de moi bien, bien, bien gros». À titre

d'exemple, Florence nous résuma les dédales d'une partie de son parcours en débutant par l'itinéraire d'un voyage en Europe qu'elle fit avec un ami juste avant la période où elle dit avoir adopté la vie de rue de façon plus évidente dès son retour à Montréal.

> Puis là, à 19 ans j'ai passé l'été dans la rue. Au mois de septembre je suis partie en Europe. Puis là en Europe: *bohème time*. Je suis allée à Paris, à Metz, à Reims, à Strasbourg. Après avoir traversé la frontière pour aller en Allemagne, on est restés deux semaines. Après on est allés dans la forêt noire. On a traversé les Alpes à pied par la frontière de l'Italie. On a descendu l'Italie, on est allés en Grèce et au mois de décembre, nous sommes revenus, on n'avait vraiment plus d'argent. J'avais un prêt et bourse et je vivais avec ça. Puis, on faisait du camping, on s'est acheté après un mois une tente parce que ça l'arrivait trop souvent que nous n'avions pas de place. Parfois, on dormait dans des *sheds* ou dans des places qu'on trouvait. On a fait pas mal de camping puis on a rencontré du monde qui nous ont invités chez eux la plupart du temps. [...] Je suis revenue à la mi-décembre puis là, je me suis mise à rester un petit peu partout à Montréal. En janvier, je me suis trouvée une chambre sur Saint-Denis, une petite chambre toute seule pendant 4 mois. J'ai fait une session d'Université et quand la session fut terminée, j'ai tout *crissé* ça là encore et je suis partie travailler sur une ferme à Saint-Georges-de-Beauce. Je suis restée là 2 semaines à peu près pas plus. Je suis revenue à Montréal au mois de juin il me semble et je me suis promenée...c'est comme si je ne savais pas ce que je faisais dans la vie. Je me suis promenée encore d'ami en ami de place en place et là, j'ai finalement signé un bail où ce que je reste présentement. J'y suis encore là. Pas pire hein comme petite histoire! (Florence, 22 ans)

Garbage avait 8 mois lorsque ses parents ont divorcé. Demeurant chez sa mère à Joliette juqu'à l'âge de 13 ans, il fit des allers-retours annuels entre sa mère (déménagée à Rawdon) et son père (Victoriaville) jusqu'à l'âge de 16 ans. Conservant un lien étroit avec sa mère, c'est avec son père que Garbage eut des difficultés. L'indifférence mêlée de rejet et de mépris de la part de son père l'a amené à se révolter.

> Indifférence et contrôle du côté à mon père, oui. C'est parce que mon père il était du genre: «Je ne veux pas que tu sortes, tu vas aller faire des mauvais coups». Du côté de ma mère, c'est sûr qu'elle a toujours eu un certain contrôle mais je n'ai rien à reprocher à ma mère. Côté violence, mon père était alcoolique alors, parfois, quand il partait *sur la brosse*, il était un petit peu plus violent là. [...] Quand même mon père mesure 5'3" et pèse 200 livres. C'est comme la première fois où je suis resté chez lui (à 13 ans), j'aurais pu le tasser mais, je me disais: «Je ne le ferai pas, je ne le ferai pas». Sauf que la deuxième fois où j'ai demeuré chez lui, j'étais rendu vraiment révolté là. [...]

> Mon père se «câlissait» pas mal de moi. Pour lui, j'étais plus dans ses jambes que d'autres choses. Si ça n'aurait pas été que je lui nuisais, il se serait *câlissé* que je sois là ou pas. (Garbage, 17 ans)

Commençant à se sentir rebelle chez son père, Garbage nous a dit qu'à 14 ans il s'est affirmé en s'identifiant aux jeunes punks alors qu'il était chez sa mère à Rawdon. Les lieux qu'il jugea être les plus importants à cette période étaient les Chutes Darwin et Manchester à Rawdon car, étant donné qu'il n'y avait pas vraiment de jeunes punks dans cette région, Garbage y trouva les lieux transitionnels collectifs nécessaires à l'affirmation de sa singularité identitaire. Ici, Garbage rejoint La Passoire dans le défi du risque pour mieux se sentir vivre.

> Je sortais pas mal mais le monde qui étaient là-bas n'a jamais été vraiment mon style de monde. Comme tu vois, à Rawdon, des punks il n'y en a pas, c'est plein de préjugés. [...] Dans ce temps là, c'était surtout le party. Ça ne lâchait pas. À Rawdon il y a sept chutes, on allait souvent se baigner aux chutes aussi. Nous autres c'était le genre qu'on voulait faire nos *toughs* en sautant d'en haut. [...] Tout le monde se tenait ensemble. Puis, si tu n'étais pas là, tu viens de passer à côté du bateau, tu viens de manquer tout le monde. [...] C'est le genre où l'on arrivait là avec 2, 3 caisses de 24, souvent c'était des partys là. Personne ne venait nous achaler. Tandis qu'aux Chutes Darwin un peu plus parce qu'il y a beaucoup de monde. Aux Chutes Manchester, il n'y avait jamais personne pour venir nous achaler, on pouvait faire ce qu'on voulait et c'était vraiment là, la baignade, c'était vraiment débile là. C'était le genre où tu passes proche de te tuer à peu près 2 fois par jour là. C'était vraiment le défi. (Garbage, 17 ans)

Pendant un mois et demi, à 16 ans, Garbage suivit une cure de désintoxication (PCP) et séjourna pendant 2 mois dans un centre d'hébergement jeunesse de Joliette. Garbage nous a appris que l'approche thérapeutique du centre de désintoxication favorisait le mouvement continuel par le sport, ce qui empêchait les individus de réfléchir. L'expérience de ces séjours n'ayant pas résolu les causes de sa dépendance, son désir d'affirmation ne fit que ressurgir de plus bel face à la confusion identitaire qu'il ressentit à sa sortie.

> J'essayais d'y croire [désintoxication et changement de style de vie]. J'avais changé de style. Je me sentais vraiment mal là en petite chemise et tout, c'est comme...ce n'était pas moi. Je n'étais pas rendu peace and love là, non rien!. Je n'avais plus mon identité là, j'étais rendu rien là. Ça n'a rien changé. (Garbage, 17 ans)

C'est à l'occasion d'une rencontre avec une jeune fille qui partagea la même tonalité affective ainsi que les mêmes difficultés identitaires que lui que Garbage réactiva ses désirs d'affirmation par la révolte et la liberté.

> J'ai connu une fille qui n'était pas punk mais *fuckée* sur les bords. Disons que je n'haïssais pas la fille et que je n'haïssais pas le style non plus. J'aimais son style et tranquillement pas vite, ça l'a commencé à changer et j'étais rendu pire qu'elle. [...] Je voulais faire ce que je voulais quand que je le voulais. Je voulais qu'il n'y ait personne qui me dise: «Là, tu fais ça! Là, tu fais ça et après ça, tu vas faire ça!». (Garbage, 17 ans)

Dans l'extrait suivant, Garbage décrit le contexte anecdotique de sa fugue d'une semaine. Il nous a bien exprimé son hésitation à quitter sa mère qui n'était pas visée par sa révolte.

> Il faut dire que premièrement, j'ai toujours voulu vivre dans la rue depuis une méchante couple d'années. Mais ma mère me disait: «Non ne pars pas, si tu pars, je mets la police après toi». Ce qui a déclenché la fugue que j'ai faite, c'était vraiment niaiseux: c'est parce que je ne voulais pas faire la vaisselle, c'est plus un détail. [...] J'ai dit à ma mère: «Ouais, tu veux que je fasse la vaisselle et bien, je m'en vais et je ne reviens plus». Mais moi j'étais à peu près sûr que je reviendrais, mais j'ai vu mon chum et je lui ai dit: «Est-ce qu'on fait une fugue, on s'en va à Montréal?». Il a dit: «Ouais!». Là tout de suite j'étais pris. Là tu n'as plus le choix, tu as dépassé le point de non retour comme on dit. La seule affaire c'est que je suis à peu près sûr que je n'aurais jamais fait la fugue si je n'avais pas vu mon *chum* parce que j'avais un autre de mes *chums* qui est à peu près dans le même style que moi à Montréal. (Garbage, 17 ans)

En ce qui concerne les jeunes ayant vécu un mode de relations parentales que nous avons qualifiées de superficialité, ils sont aux nombre de deux: Sophie et Marc. L'impassibilité relationnelle caractérisant cette forme de relation parentale conduit ces jeunes à considérer l'autorité adulte comme non crédible. Commençons par Sophie, la plus âgée (25 ans) des jeunes de notre échantillon.

Née d'un père originaire de Trinidad et d'une mère québécoise, Sophie fut adoptée à l'âge de 4 mois par une famille de classe moyenne dont le père était directeur d'un hôpital psychiatrique et la mère, enseignante (elle fut l'enseignante de Sophie en 4e année). Sujette à de fréquentes crises d'épilepsie, Sophie fut renvoyée trois fois de l'école primaire étant donné qu'elle avait beaucoup de

difficultés à se concentrer. Sophie nous a décrit le rapport qu'elle entretenait dans son enfance avec sa mère adoptive comme étant très distant et se réduisant souvent à une discipline instrumentale d'une gestion domestique.

> Ma mère avait fait comme une liste de choses qu'il fallait que je fasse le matin. Aussi, il fallait que je prenne mes pilules. Elle me donnait 5 sous à chaque chose que je faisais, puis à la fin je ne les prenais même plus mes pilules. Je faisais des crises d'épilepsie. (Sophie, 25 ans)

Se sentant ignorée de la part des membres de sa famille adoptive, Sophie se referma sur elle-même en privilégiant la solitude de sa chambre à coucher. Devant la perception de ce vide affectif, elle tenta de se suicider dès l'âge de 6 ans. Son geste ne fit qu'exacerber les attitudes de son père ayant un effet de désubjectivation chez Sophie.

> Parce je me sentais ignorée, là tout le monde fumaient leur joint, buvaient leurs bières, puis moi bien j'étais comme de trop. Je m'isolais, j'ai appris à m'isoler bien bien jeune, à l'âge de 7 ans je me suis renfermée. [...] Je voulais me suicider. À l'âge de 6 ans, j'ai sauté en bas de la fenêtre du 2e; j'étais tannée et j'avais peur alors, j'ai sauté. Là mon père est arrivé ce soir-là. Il m'a dit que si je réussissais à me suicider il me mettrait dans un sac à glace. Après ça, vers l'âge de 12 ans, je me suis coupée les poignets. En étant à l'hôpital, j'ai encore plus essayé. (Sophie, 25 ans)

Dès l'âge de 12 ans, Sophie fit de petites fugues au parc public près de la maison. Mais, c'est à 13 ans que Sophie tenta de miner l'emprise désubjectivante de ses parents en puisant chez *Christianne F.* un modèle identitaire lui permettant d'attribuer une «personnalité» à son sentiment de négation de soi:

> Je voulais fuir chez nous, j'étais tannée d'être ignorée, je voulais avoir une personnalité à moi. Je me cherchais, je n'avais pas de personnalité, alors, je n'étais pas cool, je n'étais dans aucune gang. C'est pourquoi, j'essayais de me faire une personnalité. À un moment donné, ma sœur a reçu un livre de mon frère; c'était *Christianne F.* J'ai sauté sur ce livre-là. j'ai piqué son livre, puis j'ai *checké* les photos bizarres. À 13 ans, elle était prostituée et droguée. [...] Je volais, ma mère. Elle avait des tonnes de *pot* alors je lui piquais des feuilles et je fumais ça au secondaire. (Sophie, 25 ans)

Depuis cette découverte, elle organisa méticuleusement sa vie autour de celle de *Christianne F.* et fuya la domination psychologique de ses parents par la toxicomanie. Se sentant en perte de contrôle face aux comportements inopinés de

Sophie, ses parents la plaçèrent durant une année dans un hôpital psychiatrique suite à une évaluation psychologique. C'est d'ailleurs à 13 ans que Sophie nous a dit avoir adopté la vie de rue.

> Un an, parce que ma mère a appelé la police pour lui dire qu'elle n'avait plus de contrôle sur moi. Elle m'a fait voir un travailleur social et ils m'ont fait passer un test psychologique où j'étais en bas de la moyenne. J'étais révoltée, je me demandais pourquoi j'étais là. Quand j'ai rencontré le psychologue, il m'a demandé pourquoi j'étais ici. Je lui ai dit que j'en avais aucune idée. Je m'inventais des problèmes, je voyais des petites personnalités dans ma tête. Je les ai *fucké* bien raide, j'inventais toutes sortes d'affaires; que je voyais du monde dans ma tête qui me faisaient faire des choses mal. En fait, c'était comme une couverture pour couvrir mes problèmes. [...] J'ai rencontré une fille là-bas et tout ce qu'elle voulait, c'était de mourir, alors on s'associait, on sortait dehors pour s'acheter des aspirines, on prenait quatre aspirines chaque. On rentrait à l'hôpital en ambulance, puis on aimait bien ça; on y allait à toutes les semaines à un moment donné. (Sophie, 25 ans)

Pendant l'entrevue, Sophie nous montra les cicatrices de ses nombreuses coupures aux deux poignets témoignant de ses multiples tentatives de suicide. À toutes les fois qu'elle fuguait (une cinquantaine de fugues dont la première à l'âge de 13 ans), elle nous a dit s'être dirigée par hasard au parc *Pasteur* sur la rue Saint-Denis au centre-ville de Montréal (voir carte 1 annexée à l'app. C). Ses nombreuses fugues de l'hôpital psychiatrique lui ont valu un placement de 9 mois dans un centre d'accueil fermé.

> L'hiver je restais dans ma chambre d'hôpital. Je retournais tout le temps, j'étais en fugue tout le temps. Je ne sais pas combien de fugues j'ai faites dans un an, mais j'en faisais à toutes les deux semaines, aussitôt que j'avais une chance de sortir, je *flyais*. À un moment donné quand je suis sortie de l'hôpital psychiatrique, ma mère ne voulait plus m'avoir chez elle. J'avais compris, d'après moi, elle ne m'aimait plus: «Bien c'est ça, tu ne m'aimes plus!». Alors là je suis partie, puis mon travailleur social m'a fait passer en cours et j'ai eu une sentence. J'ai eu deux ans en centre d'accueil. Ils avaient le choix entre Montréal, Québec ou Rouyn-Noranda. Ils me *chippaient* là. J'ai été à Québec, deux ans. Quand je suis arrivée à Québec c'est ça, je connaissais la rue Saint-Denis, puis là, à un moment donné, ils m'ont laissé sortir pour voir. J'étais deux ans en sécuritaire avec une grille dans la fenêtre: au centre d'accueil l'Escale. Je m'en souviendrai tout le temps. Ils ont rentré mes affaires dans ma chambre, j'étais dans la chambre 8, je suis rentrée dans ma chambre, là j'ai vu la grille, là j'ai dit: «Ah!». Je me suis retournée de bord, puis, ils ont barré la porte. Là j'étais comme: «Hein!.» (Sophie, 25 ans)

Elle nous a dit que pendant son séjour en centre d'accueil, elle était devenue la confidente des autres jeunes parce qu'elle attirait la confiance mais cela ne l'empêcha pas de se sentir encore plus révoltée. Elle réussit à fuguer au bout de neuf mois.

L'autre jeune ayant vécu la même forme de relations parentales que Sophie s'appelle Marc, un jeune dont les parents proviennent de la classe moyenne (Demeurant à Fabreville sur la rive nord de Montréal). Précisons que Marc est gai et lorsque nous l'avons rencontré, il nous a dit qu'il se prostituait depuis quelques mois pour vivre. Étant donné le nombre peu élevé de jeunes ayant vécu une forme de relations parentales de superficialité, nous allons nous attarder un peu plus sur le mode de relation de Marc qui nous renseigne sur des aspects sociospatiaux non traités jusqu'à maintenant.

Se disant distant de son père lequel préférant sa sœur, mais plus près de sa mère qui, selon lui, s'inquiète encore souvent de lui, Marc nous a dit sur un ton froid et neutre qu'il ne voulait pas de parents et que l'adolescence était une fiction sociale inutile.

> Je ne veux pas de parents. S'ils veulent être mes amis, je suis d'accord mais des parents je n'en veux pas. J'en ai pas de besoin de parents, je n'ai pas besoin de quelqu'un qui me dicte ma vie. Même avant, pour moi l'adolescence ça n'a jamais existé, c'est une invention de la société ici. Dans certaines cultures, ils sont capables d'avoir des enfants à partir de onze ans, ils font vivre leur famille et sont vraiment des adultes. Sauf qu'ici vu qu'il y a trop de monde, ils nous étirent ça. Tu es trop vieux pour parler, mais tu es trop jeune pour te taire [Marc ne s'est pas aperçu qu'il a inversé les termes de ce type d'expression]. Je ne voulais pas de parents moi non plus à l'adolescence. Que je me rapelle à 14 ans, mais avant, c'était comme ça aussi. Je me révoltais, je ne voulais rien savoir. Toute l'autorité de toute façon, je me révoltais. (Marc, 22 ans)

Suite à cette expression de rejet de ses parents, nous lui avons demandé quelle était la nature de sa relation avec ses parents. Le contraste était frappant. Tout allait "très bien" avec ses parents avec qui il n'entretenait aucun conflit. Selon ses propos, ses parents seraient des personnes tolérantes, très permissives et prêtes à entendre parler de toutes ses activités. Mais, en examinant attentivement le mode de relation aux lieux que Marc a entretenu chez ses parents, nous

émettons des doutes sur la valeur de cette harmonie sans histoire avec ses parents qui nous a semblé davantage être superficielle que réelle.

> C'est le fun, j'ai une belle relation avec mes parents. On discute, ils savent tout. Ils savent que je suis père gai, ils savent quels sont les clients que je poigne, quand que je suis *down* je les appelle. Quand je poigne un client qui pue, ils le savent. Je ne leur cache rien pourtant mes parents sont bourgeois. (Marc, 22 ans)

Lorsque Marc était enfant (9 ans environ), les lieux qu'il aimait fréquenter étaient les parcs pour fumer des joints et «défoncer les petites cabanes» construites par d'autres enfants, les centres d'achats et surtout sa chambre à coucher qui répondait à son désir de solitude. D'ailleurs, ce fut le garde-robe de sa chambre à coucher qui, nous a-t-il dit, constitua le lieu le plus important parmi ceux qu'il nous a énumérés. Dans l'extrait suivant, Marc nous décrit de quelle manière cet endroit exigu et clos où seul son chat pouvait l'accompagner, spatialisait son désir d'isolement protecteur par un enfermement sociospatial. Son garde-robe était ainsi utilisé comme un espace transitionnel personnel lui permettant d'établir un rapport à soi exclusif (et une extension spatialisée de soi que pouvait constituer son chat).

> Bien, j'allais dans mon garde-robe. Je rentrais dans mon garde-robe, je fermais la porte puis je restais là. [...] C'était petit et personne ne pouvait venir quand j'étais là. J'amenais souvent des chandelles ou des petites lampes de poche là (mon père vendait des affaires de même) et j'amenais juste une petite lumière. Puis je restais là. Des fois, j'amenais mon chat avec moi dans le garde-robe, j'étais toujours avec mon chat. Ils [ses parents] ne me dérangeaient pas. J'ai toujours fait ce que je voulais chez nous. Ils étaient bien permissifs mes parents. [...] Ça, si ça serait à refaire, je le referais n'importe quand. C'est comme avoir un pièce fermée où je peux être tout seul et où personne ne peut venir m'écoeurer là, c'est bien important. [..] [Question de l'interviewer: «Pour quelles raisons faisais-tu cela?»]: Plus jeune, je ne savais pas vraiment pourquoi. J'étais bien quand j'étais là; sauf qu'en viellissant on se rend compte que bon, quand je suis tout seul je peux réfléchir, je peux me mettre à lire, je peux me mettre à dessiner, puis je peux m'exprimer un peu plus, savoir qui je suis. C'est comme pouvoir me corriger avant de sortir dehors. Pouvoir me juger un peu plus aussi. Me faire mal, j'aime ça me faire mal, il me semble que j'apprends. S'il n'y a pas de souffrance, je n'apprends pas. Dans ma tête à moi tu n'apprends pas si tout est beau, puis tout est rose. [...] galère. Ça va bien quand je suis rendu vraiment au fond alors, je remonte. Là je trouve ça le fun d'avoir à faire l'effort de monter, j'apprends des choses quand je n'ai plus rien à apprendre et tout est correct,

> puis je n'ai plus à me battre, ça ne me donne plus rien d'être là, alors, je m'en vais. J'y ai réfléchi, c'est ça qui me rend heureux. Quand je vais bien, je m'en vais. [...] [Question de l'interviewer: «Comment expliques-tu cela?»]: Peut-être un rejet quand j'étais plus petit. Je me suis rejeté moi-même puis ça m'a permis de me...je suis toujours resté rejeté, isolé. Puis, ça ne me tente pas de retourner dans le monde. (Marc, 22 ans)

Dans la dernière moitié de cet extrait extrêmement révélateur de sa dynamique identitaire, Marc nous a montré qu'il «apprenait» lorsqu'il se faisait du mal et quand il avait accompli de façon souffrante une épreuve volontairement subie («une galère»). À la fin de l'extrait, Marc donne une explication à ce comportement compulsif en faisant référence au rejet de lui-même qu'il entretient rituellement grâce à une mise en scène répétée de l'expérience ambivalente de la négation de soi/affirmation de soi. Autrement dit, c'est en allant au plus bas d'une expérience de dégradation progressive de soi qu'il se sent exister (d'«apprendre à être») en «remontant» la pente. Aussitôt remonté crée-t-il une rupture avec ce sentiment euphorique en glissant sur une autre pente descendante afin de retrouver ce sentiment d'existence par la négation de soi. Ici, la fameuse question shakespearienne "Être OU ne pas être?" se transforme par l'assertion "Être ET ne pas être!". C'est en quelque sorte une forme "pédagogique" désubjectivante avec laquelle Marc nous dit s'être accomodé avec le temps. Mais, du point de vue psychanalytique, la dynamique fondamentale du rapport à soi n'émerge jamais du vide ou en dehors des relations parentales même si l'individu ne peut en identifier la source contextuelle[85]. C'est ce qu'Alice Miller affirme dans son livre portant sur les racines de la violence dans l'éducation de l'enfant (1984: 158):

> On se traite soi-même, sa vie durant, de la même façon que l'on a été traité dans la petite enfance. Et les plus torturantes souffrances sont souvent celles que l'on s'inflige ultérieurement. Il n'y a plus aucun moyen d'échapper au tortionnaire que l'on porte en soi et qui souvent se déguise en éducateur.

D'autres lieux de sociabilité juvénile tels que l'école secondaire nous apprennent que Marc a connu beaucoup de difficultés à se faire accepter étant

---

85 Du point de vue méthodologique, cette observation montre aussi toute la difficulté de formuler des interprétations rigoureuses à partir de ce type d'entretiens. Nous ne pouvons qu'indiquer, à travers l'expérience psychanalytique de Miller par exemple, une piste d'élucidation possible concernant le sens de ce type de comportement.

donné qu'il se tenait davantage avec les filles qu'avec les garçons (il se faisait traiter de "tapette"). Aussi, son comportement solitaire et ses attitudes inusitées lui ont valu des visites auprès des psychologues et d'être choisi comme bouc-émissaire lorsqu'il était pensionnaire au collège privé de Rigaud. Dégouté du régime de privilèges caractérisant le fonctionnement de son école, Marc nous a dit avoir décroché à l'âge de 16 ans. Ces expériences qui ont participé à la stigmatisation de ses difficultés relationnelles l'ont amené à développer non pas de la simple méfiance face aux autres mais une forme d'impassibilité sociale[86] et, ainsi, à ne pas entretenir de relations stables. La répression de ses sentiments l'a conduit jusqu'à une forme de misanthropie.

> Je n'aime pas le monde, je suis farouche. J'aime apprendre du monde mais je n'aime pas que le monde soit là. Je ne suis pas bien quand il y a beaucoup de monde. J'ai toujours eu beaucoup d'amis mais je ne m'en suis jamais rendu compte parce que je les repoussais tout le temps. J'en prenais un ou une mais la plupart du temps c'était une fille. Je la voyais tout le temps et c'était tout. Après ça je la *dompais* puis j'en prenais une autre. (Marc, 22 ans)

En ce sens, les jeunes comme Marc ont cru «[...] pouvoir faire alliance qu'avec eux-mêmes, et lorsque l'on fait lien avec soi, le lien s'enroule sur soi et c'est l'étouffement narcissique» (Kammerer, 1992: 283). Ce type de rapport affectif aux relations humaines a suscité chez Marc une attirance pour le Milieu de la rue en développant une complicité sociosymbolique avec des personnages maginalisés et violentés comme des objets tels les prostituées.

> J'ai toujours rêvé d'être dans la rue. Quand j'étais au secondaire je rêvais d'être un pimp pour enlever les filles sur le trottoir. Je trouvais qu'elles faisaient pitié et qu'elles ne méritaient pas de manger des volées et moi je les traiterais bien. Mes parents nous ont toujours montré toutes les sortes de vies qu'on pouvait vivre. Ils nous amenaient partout en voyage. Ils m'ont emmené en Autriche, en Suisse, au Danemark toutes ces places-là. On a été en Floride une couple de fois, à Toronto, à Vancouver, à Québec aussi. Ils nous amenaient faire des voyages. Puis à Montréal, ils nous emmenaient dans des coins de la ville. Moi je voulais toujours venir au centre-ville avec le monde la rue. Du plus loin que je me souvienne, chaque année on venait faire un tour à Montréal dans le centre-ville, on descendait sur le Plateau, on faisait le tour. On venait passer une journée. Ils nous montraient comment les gens vivaient

---

86 C'est d'ailleurs le teme que nous utiliserions pour qualifier le ton et l'attitude que Marc a conservés tout au long de l'entretien.

pour ne pas nous laisser dans notre petite bourgeoisie de Laval, pour ne pas qu'on devienne fermé. (Marc, 22 ans)

Dès l'âge de 18 ans, Marc s'engagea dans une aventure inusitée avec une fille qu'il dit ne jamais avoir aimé et avec qui il eut un enfant mais dont le dénouement tourna radicalement à son désavantage. Cette aventure fut l'élément déclencheur de l'adoption de la vie de rue (dès l'hiver 1991). Voici le résumé que Marc nous a fait:

> Quand j'ai laissé Diane avec l'enfant, elle a dit qu'elle allait me vider; je savais qu'elle allait réussir. J'étais dans mon char puis j'étais dans la rue et je n'avais pas de lieu nécessairement. J'avais des avocats qui me couraient après. Diane, c'était une voisine d'en face quand j'étais petit là. Elle était plus vieille que moi. Elle avait eu un héritage de trente cinq milles dollars. Elle m'a dit: «Viens rester avec moi, tu as juste à coucher avec moi puis ton loyer sera payé, tu vas pouvoir continuer à aller à l'école et payer ton char». J'avais 17 ans. Elle voulait avoir un enfant de mon père. Sauf que mon père était marié. Elle a été adoptée à sa naissance et son père adoptif est mort quand elle avait un an. [...] Puis mon père était là et elle était en amour avec lui. Elle détestait ma soeur mais elle m'aimait parce que je ressemblais à mon père. Alors, c'est pour ça qu'elle m'a offert d'aller chercher l'héritage avec elle. Je l'ai laissée et, par la suite, j'ai eu des téléphones à tous les matins; je travaillais de nuit (préposé dans un hôpital). Elle m'appelait pour me dire: «Si moi je ne dors pas à cause du bébé, toi non plus tu ne dormiras pas». Notre bébé est né le 29 novembre et quand elle m'appelait c'était à la fin d'avril. Il avait peut-être cinq-six mois. Il n'était vraiment pas vieux, il ne faisait pas encore ses nuits. Je ne l'aimais pas (Diane). Tout ce qu'elle voulait, c'était de ruiner ma vie. Elle a réussi à le faire, j'ai un dossier pour menaces de mort. J'ai des pensions non payées, j'ai 60 piastres de chômage par semaine qui me reste parce que le reste est saisi. Je n'ai pas d'avocat pour me défendre, je n'ai pas le droit à l'aide sociale parce que je travaillais, je n'ai pas le droit à l'aide juridique non plus parce qu'elle est sur l'aide juridique. Elle a tout prévu de A à Z. Puis je me fais vider. (Marc, 22 ans)

À partir du moment où il commença sa vie de rue, il ne pensa qu'à noyer ses difficultés insurmontables dans la drogue et la défonce perpétuelle dans des bars du Village gai. L'extrait suivant en donne une idée.

> Je travaillais à l'hôpital la semaine!! Quand je finissais de travailler, je partais pour Mont-Laurier et je revenais. Des fois je partais juste pour un aller-retour pour me saoûler et me geler la face là-bas dans un chalet, j'étais tout seul avec une fille. On ne couchait pas ensemble, alors j'étais correct. Après ça je suis revenu en ville, ici. J'ai rencontré un gars que j'avais vu à l'école. On se ressemblait, on avait l'air des jumeaux, on a pas le même sang, il était gai. Puis je suis sorti, j'ai pris un extasy, je suis allé au Lézard et là j'ai trippé, j'ai

> *reviré* une orgie et j'ai déménagé en ville. [...] On sortait à 3 heures et demi de l'après-midi [avec sa soeur qui a déclaré une faillite personnelle], on allait manger une crème glacée parce qu'on avait trop la bouche pâteuse, on revenait, on allait au KOX [bar du Village gai], on se mettait à boire des *killers kool-aid,* des *KOX killers kool-aids,* on était saoûls [...]. On se levait le lendemain, on faisait la même chose. (Marc, 22 ans)

Quant aux jeunes ayant vécu une forme de relations parentales de détachement, nous n'avons pas pu obtenir des informations aussi détaillées sur leurs relations parentales que sur les jeunes précédemment traités. Pour des raisons inhérentes à un rejet d'un modèle de vie sociale, cette forme relationnelle implique chez ces jeunes que l'autorité adulte est non signifiante à leurs yeux. Il s'agit des sept jeunes suivants: Pierre (23 ans), Ted (21 ans), François (23 ans), Bob (23 ans), Maxime (20 ans), Paul (17 ans) et Oz (19 ans). Nous avons retenu de ces entretiens, que, pour tous ces jeunes, il existait une incompatibilté manifeste entre leurs aspirations et celles de leurs parents ainsi que des institutions telles que l'école et le marché du travail avant qu'ils aient adopté la vie de rue. Mentionnons que trois d'entre eux étaient héroïnomanes et vivaient dans le même appartement dans le quartier Centre-sud (Pierre, Ted et Bob) et que Maxime faisait de la prostitution masculine même s'il était hétérosexuel (le petit ami de Nancy). Au moment de l'entretien, Nancy et Maxime cohabitaient avec Kevin et Marc (un 5 et demi) dans le Village gai.

À titre d'explications de leur adoption de la vie de rue, certains ont invoqué la liberté et l'indépendance face à l'autorité parentale. D'autres ont insisté sur leur rejet du mode de vie aliénant que constitue le travail du type "9 à 5" de leurs parents. Enfin, quelques-uns nous ont parlé d'un concours de circonstances défavorables tant au niveau financier que personnelles. Même si deux d'entre eux nous ont dit ne pas encore comprendre pourquoi ils ont réagi à leurs parents d'une certaine manière, aucun n'a mentionné avoir vécu des problèmes particuliers avec leurs parents. Au-delà de ces différences de parcours, tous ont considéré le foyer parental comme un lieu de vie non propice à leur émancipation sociale, d'où la relation de détachement face à leurs parents. Voici quelques exemples des raisons diverses formulées par des jeunes de cette sous-catégorie:

> [à 19 ans] Ça l'a été le néant total devant lequel je me suis retrouvé quand je suis sorti de thérapie. Je n'avais rien, je ne pouvais plus aller au CÉGEP, je n'avais pas de job, pas de BS, rien, c'était le néant. Je sortais de thérapie [de désintoxication], j'arrive à Montréal, je n'avais pas d'adresse. Comment peux-tu avoir du BS sans adresse? Je dois avouer que j'étais tombé dans une période presque de déprime et je voulais tout mais j'ai appris à ne rien faire. Les démarches de BS étaient trop compliquées pour l'état d'esprit dans lequel j'étais. C'était trop niaiseux mais c'était comme ça. (Oz, 19 ans)

> [À 20 ans] C'était plus une alternative au 9 à 5 qui a fait que j'ai été vers des gens qui ne faisaient pas ça. J'en ai déjà fait et je trouvais ça machinal. Je trouve que c'est un non sens. Bien j'ai travaillé avec ma marraine en reliure et j'ai trouvé que ça n'avait pas de bon sens de te lever le matin pour faire un travail que tu n'aimes pas et qui va te rapporter de l'argent que tu vas flauber la fin de semaine parce que tu es à terre étant donné que pendant toute la semaine tu as fait quelque chose que tu détestais. Alors, tu as besoin de te donner un break puis tu *flaubes*ton *cash.* Et, le lundi tu es encore obligé de retourner là. Comme ma famille, c'est une course à l'argent tout le temps. Comme moi, ça ne m'intéressais pas l'argent; en tout cas, pas les biens matériels. (Maxime, 20 ans)

> [À 18 ans] [...] je pense que j'avais surtout envie de quitter la famille et vivre indépendamment. [...] Pas avoir un pied de responsabilités plus qu'il ne le faut et le sentiment de liberté aussi, pas de contrainte, faire ce que tu veux et quand tu le veux, ne pas avoir de comptes à rendre à personne. Le milieu familial était bien. Je n'ai pas eu de problèmes avec mes parents. Il n'y avait pas de violence, il n'y avait pas d'alcoolisme. Disons qu'il y avait sûrement en quelque part un manque de communication avec les parents mais rien de drastique qui faisait que j'aurais pu être rebelle et totalement contre. (Pierre, 23 ans)

Un coup d'œil sur les lieux institutionnels nous indique que, pour la majorité de ces jeunes l'école ou le centre d'accueil ne leur offrait pas non plus ce qu'ils recherchaient sauf pour Bob qui avait émis l'intention, au moment de l'entretien, de suivre deux cours de sociologie à l'université. Il reste que tous ces jeunes ont développé une résistance très nette face aux formes d'autorité institutionnelle. En voici deux exemples:

> Tout le temps chaque soir, ils barraient la porte à clef, se faire lever le matin par les éducateurs puis c'était tout le temps de la musique plate qui joue puis il faut que tu te lèves vers 8 heures ou 7 heures. Ça me faisait chier. Je n'aime pas ça me faire dire quoi faire surtout pas par les éducateurs de centre. Mais j'ai passé entre le mur et la peinture. Je me suis dit qu'il fallait que je joue leur rôle: «Je veux m'en sortir et tout le reste». Comme ça, j'avais des privilèges plus vite. Et ils le savent tous quand même. Il y a 80% du monde qui passent à la Cité qui vont à la prison. C'est le pourcentage. Quand je suis allé à la

> Cité, c'est ça qu'ils disaient: 80%. Alors, il ne marche pas bien bien ce centre d'accueil pour aider le monde là. Tu en as 20% qui s'en sortent pas mal. (Paul, 17 ans)

> Non mais l'école en général ce n'est pas un environnement très sain pour les jeunes, c'est plutôt un esprit de compétition pour tout. Il faut que quelqu'un soit fort à l'école pour rester lui-même et être vrai à lui-même. Il y a tellement de pressions de tous les côtés. Tu te sens toujours étouffé dans une école, tu te sens toujours surveiller partout où tu es. C'est un environnement malsain si tu me le demandes, il n'y a aucune confiance qui y règne: si tu es jeune, tu es automatiquement dans le tort. En général, ce n'est pas un environnement que j'aime, je m'y sens étouffé. (Ted, 21 ans)

Les lieux qu'ils ont considéré comme étant les plus importants avant leur vie de rue possèdent les caractéristiques de l'espace transitionnel. Comme pour les autres jeunes de la rue, ces jeunes recherchaient des lieux de socialisation où il était possible d'affirmer pleinement leurs aspirations personnelles sans les contraintes parentales et/ou sociales véhiculant des valeurs conformistes. Par exemple, François se réunissait souvent avec d'autres jeunes dans un petit parc qui s'appelait *La Planète* dans le centre-ville de Joliette où il y avait une arcade et de la drogue en disponibilté. Se qualifiant d'«hédoniste», Oz préféra aussi les arcades sur le Plateau Mont-Royal et les tams-tams du Mont-Royal étant donné que «les filles ne les achalaient pas et qu'il n'y avait pas de policiers». Que ça soit dans les bars, un café ou une salle de pool avec des amis, Ted et Bob nous ont dit que les lieux physiques n'étaient pas importants en tant que tels mais que c'était plutôt les gens qu'ils rencontraient dans ces lieux qui importaient pour eux. C'est le square Saint-Louis que Maxime identifia comme le lieu le plus important étant donné que c'est là et aux *Blocs* (plus tard) qu'il découvrit l'existence de «sociétés parallèles» au monde du "9 à 5".

> Parce que je pense que c'est là [au square Saint-Louis] que j'ai pris conscience pour la première fois qu'il y avait comme un monde à part qui n'était pas comme le monde du 9 à 5 et aux *Blocs*, c'est la même chose dans le fond. Même si ce sont comme deux groupes différents, ce ne sont pas nécessairement exactement le même monde. Dans le fond, j'appelle ça des sociétés parallèles. Bien, comme des mondes séparés dans un sens. Ça s'appelle la marginalité ou je ne sais pas, c'était comme un monde séparé et comme une alternative à un monde qui ne m'intéressait pas nécessairement; le 9 à 5 en auto puis toutes ces choses-là. De toute façon, comme aux *Blocs*, tu passes il y a les graffitis. Il y a tout ça, c'est comme évident que ce ne sont pas des gens qui vont faire leur magasinage chez La Baie. (Maxime, 20 ans)

Pierre, lui, fréquentait déjà les Foufounes électriques pour rencontrer du monde partageant ses idées et ses valeurs et faciliter la communication sociale.

> Bien on allait beaucoup aux Foufounes; c'était pas mal avec mes amis ou on restait chez les amis en question. Tu peux rencontrer des gens qui peuvent vivre des situations similaires aux tiennes. [...] Tu pouvais avoir un contact plus facile avec les gens parce que tu n'avais pas à te présenter parce que c'était évident que tu faisais partie d'un certain milieu ou d'un certain groupe étant donné ta présence dans ces lieux. Donc ça faisait un pas de moins à franchir pour pouvoir arriver à communiquer avec les personnes. (Pierre, 23 ans)

Demeurant à Laprairie, Paul fréquentait à 14 ans les squats de cette ville et les bars gais de la rue Sainte-Catherine pour se faire payer une bière et s'enfuir avec un peu d'argent appartenant à des personnes trop saoûles pour s'en rendre compte. Mais, le lieu qu'il affectionnait le plus était le *Ti-Bar* dans le vieux Laprairie, une sorte de bloc-appartement ressemblant à un gros squat qui était habité par des anciens punks plus âgés. Pour Paul qui était punk, ce lieu représentait une forme sociosymbolique de filiation culturelle de par son style d'appartenance et l'esthétique punk.

> Les pushers venaient tous de là [du vieux Laprairie] et il y avait tout le temps des vieilles maisons comme chez *Ti-Bar;* c'était plein d'appartements dans ça mais c'était plein de labyrinthes comme une très vieille bâtisse. Parfois, les couloirs pouvaient être super étroits, des fois super larges, ça changeait, ça montait, l'escalier était tout croche. Il y avait du monde qui restait dans ça, c'était tout propre mais super ancien et c'était plein de labyrinthes dans ça parce qu'il y avait des labyrinthes entre les apparts comme un couloir. Les escaliers étaient tout croches, il y avait plein d'escaliers, il y avait plein de couloirs tout partout. [...] La place c'est hot, c'est une vieille vieille bâtisse de 1800 je ne sais pas trop quoi. Là ça ressemble à un gros squat mais ce sont des apparts mais il n'y a pas de petite madame chic qui va aller rester dans ça, tu sais, c'est nous autres parce que c'est du monde comme nous autres. C'était plus des anciens punks là-bas par exemple, 25-30 ans. Ils ont trippé comme nous autres et ils trippent encore. Alors, nous autres on se tenait avec eux autres. [...] Là, il y avait plein de pushers dans ça, alors on consommait et on trippait là, des partys. (Paul, 17 ans)

5.2.3.2 Le potentiel transitionnel des lieux les plus attractifs

L'affirmation de soi étant un désir identitaire fondamental pour les jeunes de cette catégorie, nous avons relevé quelques points spécifiques relatifs à leur mode

de relation à l'espace de la rue. Rappelons que ces jeunes ont fui l'autorité adulte qu'ils ont perçue et vécue comme étant abusive pour certains tandis que pour d'autres, le modèle parental était radicalement incompatible avec leurs aspirations. Dans la partie suivante, nous verrons que ces jeunes ont fui pour disposer eux-mêmes de leur existence sociale en se délestant d'abord du poids des responsabilités sociales que leurs parents leur imposaient implicitement ou explicitement. Aussi, plus que tous les autres jeunes de la rue rencontrés, nous avons noté chez plusieurs d'entre eux une recherche d'authenticité dans leurs rapports à soi et/ou aux autres. Les nombreuses difficultés que ces jeunes ont rencontrées en adoptant la vie de rue, qu'il s'agisse des difficultés liées à la toxicomanie, à la prostitution ou à l'itinérance, ont suscité chez ces jeunes (sauf pour Marc) de l'inquiétude pour ne pas sombrer dans la déchéance et dans une dynamique favorisant la négation de soi. Autrement dit, s'ils ont quitté une forme de relations de domination ou d'aliénation, ce n'était pas pour en retrouver une autre dans le Milieu de la rue. Aussi, la plupart d'entre eux nous ont dit avoir entretenu une routine sociospatiale leur garantissant une certaine sécurité existentielle. Toutefois, il ne nous a pas été toujours possible de constater que ces jeunes avaient vraiment réussi à s'émanciper de leurs contraintes d'origine par la vie de rue. Pour certains, la vie de rue ne leur permettait que de répéter compulsivement des réactions psychiques aux formes de relations parentales qu'ils ont connues. D'autres ont admis avoir eu beaucoup de difficultés à échapper aux sévères contraintes de l'héroïnomanie ou à celles entourant l'activité prostitutive.

Parmi les lieux considérés comme les plus importants par les jeunes de cette catégorie, les *Blocs,* les Foufounes électriques, Le Mont-Royal (les tams-tams et un endroit pour faire un feu), le square Saint-Louis, certains appartements privés, le parc Charles S. Campbell et certains bars sont parmi les principaux lieux identifiés par ces jeunes. Ces endroits, comme pour les autres jeunes de la rue, ont en commun d'avoir le même statut d'espaces transitionnels collectifs pour les jeunes de cette catégorie.

Les sept jeunes suivants ont trouvé chez les jeunes punks de la rue un univers sociosymbolique pouvant répondre à leurs désirs d'affirmation de soi et d'émancipation de l'autorité parentale. Le *No future* punk résonna chez ces jeunes comme un refus d'un avenir programmé par leurs parents et les institutions sociales. Se sentant perçus comme des objets plus que des sujets, ces jeunes ont refusé une place sociale ne symbolisant que le déni d'eux-mêmes. Avec les jeunes punks de la rue, certains ont pu percevoir la possibilité d'accéder à une position sociosymbolique d'acteur plus que d'agent passif. Autrement dit, l'imaginaire social punk était disponible pour construire un présent afin de donner un sens au passé sur lequel appuyer une histoire personnelle et concevoir un peu l'avenir (Aulagnier, 1989)

Après avoir fugué à deux reprises de chez elle, La Passoire s'est retrouvée à la rue en plein hiver (1994). Lors de sa première fugue, elle habita chez un ami demeurant dans le quartier Centre-sud. Sa mère vint la chercher en pleurant. Sa deuxième fugue l'amena au Bunker (Pop's), aux *Blocs* et s'abrita dans certains restaurants avoisinants qui toléraient les jeunes de la rue. L'extrait suivant montre jusqu'à quel point point La Passoire désirait établir une rupture.

> Au début? Il fait froid, hein? Tes mains, deviennent mauves. Quand il fait froid, ce n'est pas évident de se trouver un endroit surtout quand tu as foutu le bordel dans le Burger King ou lorsque tes amis ont foutu le bordel dans le Burger King. Parce que moi, des fois je gueule c'est sûr, je les envoie promener un peu mais tu sais, mes amis des fois, ils foutent vraiment le bordel dans le Burger King; dans le style lancer des affaires à la petite cuillère, souffler dans les pailles, plein de conneries, faire des guerres de bouffe... dans le style [...]. Au tout début? On crève de faim! On a faim. On quête pour se geler mais il faut aussi quêter pour manger, pour s'habiller; ça on peut aller voir Pop's, demander des mitaines. (La Passoire, 18 ans)

Malgré les contraintes hivernales, elle vécut le début de sa vie de rue comme une libération des contraintes parentales.

> [au début dans la rue] Le plus facile? La liberté! Vive la liberté! Repos, repos du cerveau, repos du stress. C'est assez, tu te promènes, t'as rien à penser; tout ce que tu as à penser c'est «un petit peu de monnaie s.v.p.?». [...] Je me sens enfin, je me suis dit: «Enfin la liberté, respirons! Respirons l'air frais et pollué». Bien oui, mon attente première c'était la liberté. C'était crissez-moi

> patience tout le monde, je veux la paix, je veux n'avoir plus rien à faire. C'était le gros *no future* que je voulais. Là je ne veux plus *no future* mais je demande un peu un futur, là. Mais la première chose que ma mère m'a dit à 18 ans, c'est: «J'aurais dû t'envoyer en centre d'accueil!». «Fuck you!, trop tard!» (La Passoire, 18 ans)

La principale préoccupation de La Passoire était de s'occuper d'elle-même et d'éviter la dépression. Mentionnons que La Passoire n'était pas admissible à l'aide sociale étant donné le salaire moyennement élevé de ses parents.

> Manger, tripper, dormir. Pourquoi? Parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire, je ne le sais pas, me reposer. C'était juste comme un gros repos là. Hiberner. Ah! l'hiver c'est toujours comme ça, j'appelle ça hiberner. Parce que j'ai lâché le cégep parce que je n'étais plus capable, j'étais en train de me péter une dépression pas croyable; ça fait que là, j'avais juste ça à penser et c'était bien assez. (La Passoire, 18 ans)

Lorsque nous lui avons demandé comment elle expliquait le fait de se sentir comme chez elle dans la rue, elle nous a donné une réponse qui révèle l'importance structurale du lien entre l'identité et l'espace.

> Comment j'explique ça? Non, ce n'est pas évident [de se sentir chez soi dans la rue]. Ça dépend pour qui, je ne sais pas, **tu te sens bien dans la rue parce qu'elle ne t'appartient pas là, mais c'est comme si tu appartenais à la rue. Tu fais comme partie du décor.** C'est le fun. C'est comme un grand film, la rue. Un peu actrice, un peu décor. Les deux. Bien, c'est sûr que lorsque tu es figé à rien faire et à dire «Un petit peu de monnaie s.v.p., un petit peu de monnaie s.v.p.», O.K. tu fais partie du décor. Mais si tu commences à faire des conneries, comme des fois quand tu es trop gelé et que tu te ballades avec tes amis, tu es une méchante gang puis là il commence à y avoir un trip de destroy avec des policiers qui arrivent de tous les bords et de tous les côtés, bien là, tu fais l'acteur, c'est au bout. (La Passoire)[87]

En utilisant la métaphore du théâtre, La Passoire rend compte du phénomène d'investissement sociosymbolique d'un certain imaginaire social dans des lieux qui en spatialisent les prégnances au niveau esthétique. En disant qu'elle fait partie du "décor", La Passoire se perçoit elle-même comme une saillance sociosymbolique de la rue. Aussi, en se voyant comme actrice de la rue, elle

---

[87] (C'est nous qui soulignons)

montre son très fort désir d'affirmation de soi en dehors des prescriptions sociales représentant des pressions parentales qui l'ont niée comme sujet. Ce faisant, le Milieu de la rue recèle pour elle un grand potentiel transitionnel qu'elle contribue d'ailleurs à faire advenir quelquefois. Par exemple, lorsqu'elle cherchait la tranquilité pour créer, La Passoire s'improvisait un lieu transitionnel personnel sur le toit du Burger King!

> Du Burger King. Les escaliers de secours. C'est le fun grimper. Toute seule, toute seule, toute seule, crissez-moi patience! Quelquefois, lorsque je suis en train de sauter la coche: la paix, le temps pour écrire, penser et dessiner. Oui, sur le top! Je ne dessine pas seulement sur le top, je dessine partout aussi. Parce que ça inspire. C'est con mais ça inspire en maudit un top de Burger King! Je ne sais pas là, c'est bizarre. (La Passoire)

Comme pour les autres jeunes s'affiliant à la mentalité punk, La Passoire perçoit le centre-ville-est et ses multiples expériences sociales comme un espace potentiel attractif où elle tente à sa manière d'y trouver des lieux de socialisation auxquels elle peut développer un sentiment d'appartenance notamment, les *Blocs* et les Foufounes électriques.

> Parce que les *Blocs,* c'est la réunion, la grosse réunion familiale. [...] Mais les *Blocs* ça m'a toujours marquée parce que c'est cool, c'est comme une drogue, tu en as de besoin, tu veux toujours aller là parce que tout le monde se réunit là; autant c'est cool, autant c'est sinistre. C'est bien bizarre; c'est un endroit de laisser-aller total, d'anarchie totale. Dans le fond, pour quelqu'un qui est à jeun, c'est une grosse merde là, mais pas tout à fait tu sais. Je suis à jeun puis ce n'est pas une grosse merde. OK c'est sûr que c'est un endroit super sinistre. La drogue, la prostitution, les bikers, la violence. Vous savez, les côtés sinistres, c'est toujours attirants. [...] Pourquoi des *Blocs* sont là? C'est simple. Parce que c'est un méchant endroit de réunion, c'est un bel endroit pour tripper. Il n'y a pas d'immeuble à cette place-là. C'est proche des ruelles, c'est proche des Foufounes électriques, c'est vraiment le centre-ville. C'est proche de la Saint-Laurent. Sur la Saint-Laurent, il y a beaucoup de drogue, il y a beaucoup de bars. C'est le *red point* puis c'est à cause de ça que c'est là. [Question de l'interviewer: «Et les foufs?»] C'est le fait qu'il y a beaucoup de shows là, des bons shows. Il y a aussi que c'est un endroit pour tripper, je veux dire, c'est beau, c'est hallucinant cette place-là. Je veux dire, tu pourrais prendre ta bière, tu sors bien saoûl, tu te fais crisser dehors des Foufs. Gros trip. Ah! Plein d'affaires. C'est surtout les Foufs qui influencent et la Saint-Laurent avec la dope, les putes et tout: le *Kaos* [chaos]. (La Passoire, 18 ans)

Lorsque nous lui avons demandé si elle faisait une différence entre les

espaces vacants, publics, semi-publics et privés, elle nous a dit que le lieu des Blocs était plus un espace public qu'un lieu vacant.

> Vacant Bien non! C'est un terrain vacant [les *Blocs*] mais c'est un espace public aussi. C'est les deux. Parce qu'un espace public, c'est pour tout le monde ça. Puis vacant, tu sais ce n'est pas vraiment vacant, au nombre de rats et de monde qui passent là, ils n'est pas vraiment vacant, laisse-moi te le dire. (La Passoire, 18 ans)

C'est comme si l'affirmation de soi n'ayant pas été possible dans le cadre normatif de la famille, La Passoire ne peut que se réaliser en dehors de la société. Comme cela est impossible (à moins d'être folle ou de mourir), elle adopta l'imaginaire punk pour donner logiquement un sens cohérent à son parcours. Nous lui avons demandé ce que signifiait la chaîne et le cadenas qu'elle portait autour du cou.

> Je déteste la société. Je suis barrée de la société. Je veux dire, je suis vraiment en dehors de la société. Mon beau cadenas; c'est mon cadenas et la chaîne qui veut dire: «Barrée de la société». C'est très significatif. Tu sais ce que je veux dire, la société. C'est ça, j'ai aucun rôle social à part écoeurer la société. (La Passoire, 18 ans)

Dans ce contexte, la drogue joue un rôle majeur pour faciliter l'évasion de la société et tenter de lutter contre la dépression en gelant ainsi ses émotions.

> Les jeunes se dopent parce qu'ils n'ont rien à faire. On a rien à faire. On *vège* à longueur de journée. On fuit. Il y a plein de fugueurs qui n'ont pas le choix de fuir et leur seule évasion c'est la *dope*. C'est ce qu'ils voient comme sortie d'urgence même si la sortie d'urgence, à un moment donné, elle fait plittt! dans un trou noir. [...] Parce que quand ils n'ont rien, quand tu n'as pas de quoi t'accrocher comme moi, je veux dire, je me dopais parce que Mon Dieu, ma vie est finie! Je veux dire, je n'ai rien à faire puis *Christ*, je n'ai rien à faire, han! Quand tu n'as rien à faire, tu cherches à faire quelque chose, tu cherches à ...tu ne sais pas, tu t'enfonces. Puis, c'est un moyen de ne pas t'enfoncer, ça a l'air, même si tu t'enfonces encore plus dans le fond. (La Passoire, 18 ans)

Ajoutons que, lors de l'entretien, La Passoire, débordante d'imagination, nous a montré un objet transitionnel très particulier: son agenda. Un agenda qui jouait le rôle d'un journal relatant de façon créative les événements marquants de sa vie de rue, les commentaires de ses amis, ses dessins, des photos, des coupures de journaux sur le meurtre d'une adolescente, etc.

> Ce n'est pas un agenda ordinaire. Pourquoi? Parce que c'est un lieu de détente et de fuite, de bordel, un asile. C'est un agenda mais là il est quasiment fini. Wow! Tu vois c'est un type d'agenda très spécial - *space*[88], hein? Ça, quand tu es gelée, tu regardes ça, ça s'appelle de l'*op-art*, de l'art optique. Tu sais, bel endroit de détente; je regarde ça puis je me rappelle plein de souvenirs. Le plus bel espace c'est sans doute dans ma tête. Les autres endroits, j'en n'ai rien à ficher. (La Passoire, 18 ans)

Dans sa période d'émancipation parentale, Nancy ne put prolonger son sentiment d'euphorie comme La Passoire. Elle venait de connaître une rupture amoureuse quelque temps après avoir quitté ses parents. À 18 ans, elle décrocha de l'école (pendant son 5e secondaire). Fréquentant déjà les bars gais pendant la fin de semaine, elle trouva chez les gais un rapport humain d'authenticité et chez les jeunes punks de la rue de la Place D'Youville de Québec, une famille fictive dont les membres s'entraidaient. Nancy nous a dit avoir adopté la vie de rue au moment où elle devint toxicomane dans le but d'apaiser les souffrances de sa peine d'amour.

> Dans les bars gais c'est parce que le monde est plus plus chaleureux, ils sont plus ouverts et au Carré d'Youville, ce sont les jeunes, il y avait un esprit de jeunesse, tout le monde se connaissaient et tout le monde étaient égaux. Bien on parlait, on était, ce n'était pas du monde qui était compliqué. Je me retrouvais à travers eux-autres et ça me faisait tripper. [...] Les jeunes étaient proches, le monde était proche, tout le monde s'entraidait. C'était comme un esprit de famille. C'est ça, c'est l'esprit de famille qu'il y avait. Tout le monde était proche, tout le monde se connaissait. ..[...] Bien, eux-autres ils ne me voyaient pas juste comme une consommatrice. Ils voyaient plus la personne que j'étais tandis qu'au Carré D'Youville ils nous voient plus comme des consommateurs ou des vendeurs. C'est ça, ils cherchaient plus à savoir qui j'étais. [...] Ils me prenaient pour ce que j'étais. Ils ne m'approchaient pas comme si j'étais de la marchandise. (Nancy, 20 ans)

Même si Nancy avait un appartement à Québec, il s'est avéré difficile pour elle de le conserver tout en s'insérant dans le monde des jeunes de la rue de Québec.

---

88 Il est intéressant de spécifier que les jeunes utilisent l'expression «*space*» lorsqu'il s'agit de qualifier quelqu'un ou quelque chose qui se situe "en dehors" de la réalité ou qui existe en état de confusion dans le réel. C'est comme s'ils attribuaient une qualité spatiale à l'étrangeté identitaire des objets ou des attitudes bizarres. Ceci leur permet de relever l'existence topologique de discontinuités difficiles à interpréter (un monde nouveau) mais excitantes à expérimenter.

Elle changea 10 fois d'appartement en trois ans. Le refus de toute autorité perçue comme abusive a pris la forme chez Garbage d'une révolte érigée en mode de vie. Lorsque Garbage arriva à Montréal, il s'informa aussitôt des endroits où il pourrait y rencontrer le plus de punks. On lui indiqua les *Blocs.*

> Connaître le plus de punks possible. Aller dans le plus de shows possible et me geler le plus possible. Cela a toujours été ma façon de penser mais aussi faire des affaires que je n'ai jamais pu faire. Comme la liberté là, l'anarchie, tu es à Rawdon dans le fin fond du bois, peux-tu être anarchiste dans le fond hein? Peux-tu décider à un moment donné quand tu vois un char, de monter sur le dos du char et commencer à *kicker* dans la vitre? Tu ne peux pas faire ça. Aussi, quelqu'un qui te regarde de travers sur le trottoir, à Rawdon, si tu l'envoies chier, il y en a 50 qui vont te sauter dessus. C'était ma façon de penser: tout péter et faire ce que je veux quand je le voulais. C'est ça que je pensais, c'est la manière que je pensais, pour moi c'était ça la vie. Mais je ne pouvais pas l'avoir. Tandis que rendu à Montréal, il n'y a pas grand chose de plus facile que de faire ce que tu veux quand tu le veux. Pour moi en tout cas là, personnellement. (Garbage, 17 ans)

Pour Garbage, son sentiment d'appartenance culturelle aux punks s'était déjà développé à Rawdon mais de façon très limitée étant donné le peu de punks dans cette région. Dès lors, des lieux du centre-ville tels que les *Blocs* et les Foufounes électriques ont pu étayer son affirmation de soi dorénavant totalement investie dans la vie de rue. À ce titre, les exemples de la mendicité et de la consommation de drogue que nous a donnés Garbage sont explicites:

> À Rawdon, on quêtait mais c'était le genre: «Vous n'auriez pas un 25 cents pour téléphonner SVP?» Alors, on allait à la cabine et on faisait semblant de téléphonner comme des épais. Tandis qu'ici, tu le fais directement sur la rue: «Vous n'auriez pas un peu de change?». Mais quand tu ne connais pas les *spots,* c'est là que tu as l'air fin. Là je sais quêter, je quête n'importe où, je pourrais me *parquer* ici et je suis sûr que je me ramasserais un 2-3 piastres bien facilement. (Garbage, 17 ans)

> J'ai commencé à parler à peu près à tout le monde en arrivant. Ils me disaient tous: «Si tu veux en voir des punks, viens aux Blocs le soir». J'ai décidé d'y aller. Moi, j'étais habitué dans mon petit trou où il n'y a que deux punks là. J'arrive là pour voir que certains soirs, nous étions une cinquantaine. Ah! là c'était l'enfer. À Rawdon, de la mes (PCP) il n'y en avait pas là. Si tu voulais faire une track de *mes* là, tu te cachais. La première fois que j'arrive à Montréal, un gars me dit: «Ça te tente de faire une track de *mes*?», j'ai dit: «Je n'ai pas d'argent!». Il me répond: «Je te la paie». j'ai dit: «C'est correct où va-t-on, à quelle bécosse?». Il dit: «Bien non!». Il sort son paquet de cigarettes direct sur le bloc. Ça, c'est vraiment une chose que tu n'aurais pas vue à

> Rawdon. Même à Rawdon, ça prenait tout pour que le monde aille dans une bécosse pour faire une acide. (Garbage, 17 ans)

Précisons qu'au moment de l'entretien, Garbage était dans la rue depuis sept mois. Il se définit comme quelqu'un hors de la société et parfaitement heureux d'y être: «Je suis hors société. [...] Le monde dit que ceux qui sont dans la rue doivent être malheureux. Moi je suis parfaitement heureux».

Notons que pour comprendre le sens de cette affirmation, il est nécessaire de bien saisir le mode de relation que Garbage a investi dans les lieux à partir de la forme de relations parentales qu'il a connue. Le récit de révolte des punks contre le capitalisme donnerait ainsi un sens à ses ressentiments personnels en canalisant ses désirs d'affirmation de soi par la mentalité *destroy* des punks et sa quête d'authenticité par une rage envers ceux qui exposent leur richesse en public.

> Des fois on partait des *riots* [révoltes] aux *Blocs*. Par exemple, s'il y en avait un qui avait eu le malheur de *parquer* son char en avant des *Blocs*, il était mieux d'aller chez *Duro* [réparateur de vitre d'autos] après. Moi, ce qui m'a marqué là dedans, c'est que tout le monde dans le fond dit ce qu'il veut mais, il n'y a jamais personne qui le fait. Quand je suis arrivé à Montréal, tu voyais que ce que le monde voulait faire, ils le faisaient. Une fois, une limousine passait en avant des *Blocs,* je ne sais pas si tu as déjà vu une limousine se faire faire la passe là, mais les petits ailerons en arrière et les petites antennes de cellulaires là, je te dis qu'il y en avait plus après. [Question de l'interviewer: «Mais pourquoi les jeunes s'en prennent-ils aux limousines?»]. Le capitalisme. C'est ça, le capitalisme quant à moi c'est de la *bullshit,* c'est le monde qui ont de l'argent et qui veulent le prouver, qui pensent et qui vivent pour l'argent. Moi j'ai besoin d'argent pour vivre mais je ne vis pas pour l'argent. Même encore l'argent ce n'est pas...eh...si j'en n'avais pas, je serais capable de me débrouiller pareil. (Garbage, 17 ans)

L'attitude de Garbage reflète tout à fait les paroles d'une chanson dont le titre est "Anarchy in the U.K.", du groupe les Sex Pistols devenu célèbre dans le milieu des punks des années 70 (Claudé, 1978: 230) et encore aujourd'hui:

Je ne sais pas ce que je veux
Mais je sais comment l'avoir
Je veux tout casser, tout détruire
Je veux être un anarchiste..."

Toutefois, nous n'avons pu identifier de quelle manière Garbage pouvait sortir de ce type de pulsion agressive qui ne semble que répéter les scènes de domination qu'il a vécues avec son père mais où son désir de vengeance ne pouvait prendre forme. Ce phénomène d'association identitaire avec l'univers punk se retrouve chez Daniel qui, depuis 1989, a construit sa vie autour des Foufounes électriques (Les *Blocs* étant occupés à cette époque par un groupe de Skinheads). À la différence de Garbage, Daniel puisa à même la symbolique punk et la musique Hard core un imaginaire tribal de la survie. Comme il nous l'exprima lui-même: «Parce que c'est la vraie vie sauvage, c'est la loi de la jungle en ville». Dans l'extrait suivant, Daniel nous explique pourquoi il fut attiré par le centre-ville-est.

> Parce que toute la chaleur, l'énergie qu'il peut y avoir, tout le stress, tous les chocs culturels, les mélanges que tu as, je trouve ça fascinant. Je ne me sentais pas à Montréal, je ne me sentais pas au Québec, je me sentais dans le monde, je me sentais vraiment au coeur de la planète, je sentais que tout le monde qui était là c'était la jungle, tout le monde voulait survivre tout le monde voulait s'éclater voulait tripper c'est merveilleux je trouve. (Daniel, 23 ans)

Notons qu'au début, Daniel connut des expériences d'itinérance qu'il trouva difficiles étant donné le contrôle policier mais aussi le harcèlement des citoyens qui ne toléraient pas l'occupation spatiale de Daniel, préoccupé à trouver un endroit où dormir. Il nous a dit compenser ses difficultés par la toxicomanie. Au moment de l'entrevue, Daniel était héroïnomane.

> Ce qui était le plus difficile, c'était que ça ne marchait pas trop mes affaires. Je me ramassais souvent à dormir sur la montagne quand il pleuvait ou des affaires de même. Ce qui a été difficile, ce n'est pas seulement la police mais souvent les gens en général. Si je dormais dans une entrée; je ne sais pas moi, une entrée quelconque, là où l'on aurait pu ne pas déranger quelqu'un mais je me faisais tout le temps pousser dehors parce que je ne faisais rien que dormir. [...] Le plus facile c'est quand tu es stone et que tout va bien, ça c'est merveilleux, tu te laisses couler comme une balle sans responsabilité. (Daniel, 23 ans)

En nous commentant l'évolution des Foufounes électriques comme lieu marginal de la création, Daniel nous a présenté les Foufounes électriques de l'époque comme un espace transitionnel qu'il a investi jusqu'à un point où il a formé récemment un band francophone de musique hard core (*Raymon Sauvage*).

> Ça l'a terriblement changé [Les Foufounes électriques]. Quand je vais là, je connais chaque pouce carré par coeur mais il n'y a plus rien de commun. Ce n'est plus la liberté que tu avais avant. Avant, c'était vraiment un milieu d'entraide, c'était vraiment artistique, c'était pas mal créatif. Là, c'est un bar comme un autre bar sauf que les décors sont trippants et la musique n'est pas si pire. Avant, c'était plus qu'un bar, c'était vraiment un regroupement de marginaux sérieux. Sérieusement, tu pouvais créer et te débrouiller. Ça a changé un peu mais j'ai besoin de me sentir là. Quand je ne fume pas, j'ai besoin des fois d'être là puis je me rappelle tout ce que j'ai vécu là. (Daniel, 23 ans)

D'ailleurs, l'activité où Daniel affirma avoir ressenti le plus de liberté est lorsqu'il joue de la musique car elle lui permet de créer des espaces transitionnels collectifs qui canalisent ses désirs de puissance.

> J'ai le plus de liberté de jouer de la musique. Je suis maître du monde je fais totalement ce que je veux et dépendamment ce que je veux je peux créer toutes les émotions que je ressens. Parce que tu sens que tu es comme salvateur que tu comprends les autres. Une communication terrible qui se produit des fois là pas tout le temps, quand tu es bon là, une communication intime qui se passe tu sens qu'on se comprend et qu'on est vraiment ensemble là. (Daniel, 23 ans)

Il s'est tellement impliqué dans ce milieu qu'il a aménagé un grand appartement (7 et demi) en recréant l'atmosphère des Foufounes électriques par une esthétique appropriée à la création musicale et picturale. Il partage cet appartement avec 4-5 autres jeunes, près du centre-ville. D'ailleurs, certaines pièces du mobilier des Foufounes électriques se retrouvent chez lui prolongeant ainsi les saillances punks des prégnances d'anarchisme des Foufounes électriques.

> Finalement moi je passe beaucoup de temps ici. Moi, je travaille juste là, quand je veux faire de la peinture, je m'installe là, là c'est ma chambre, puis il y a beaucoup de monde qui passent ici. Tout le monde d'Europe qui voyagent dans tous les squats viennent tous ici quand ils sont à Montréal. Ils viennent tous ici parce qull y a beaucoup de monde qui voyagent. C'est comme une place d'échanges, d'inter-échanges. C'est bien spécial comme appart. (Daniel, 23 ans)

Nous lui avons demandé comment il organisait la vie collective dans l'appartement étant donné la mentalité d'anarchie de ses résidants.

> Ouais mais avec un respect normal, un respect qui est légué entre les personnes, ce n'est pas une autorité qui l'inflige. Finalement, l'harmonie va être là mais elle va être décidée par les gens qui sont là. (Daniel, 23 ans)

Le désir d'affirmation de Daniel transite certes par la musique hard core mais aussi par une recherche intense d'authenticité qui culmine dans le «culte» de la fusion groupale lors de spectacles qui en réunissent les conditions.

> Je cherche beaucoup les spectacles - mais pas les gros spectacles - les spectacles intimes - encore là, c'est une histoire de défonce - mais où je vais pouvoir être bien allumé, où c'est petit - peut-être juste100 personnes - mais où tu es vraiment intime avec le groupe. C'est tribal, c'est un culte incroyable. Je le pratique aux Foufs parce c'est la seule place à Montréal où ça peut arriver. Il y a d'autres petits bars mais c'est tout le temps des petites affaires avec des places éphémères là qui ne marchent pas et qui se font buster tout de suite par la police. C'est vraiment ça, comme un culte spirituel, c'est vraiment fort, ça peut être un petit show qui communique avec le monde. (Daniel, 23 ans)

L'extrait suivant nous montre comment l'imaginaire anti-conformiste de l'univers punk constitue des repères sociospatiaux déterminant le choix des lieux fréquentés par Daniel. Aussi, de façon explicite, Daniel nous a dit que l'esthétique qu'il valorise l'aide à exorciser ses angoisses (exacerbées par la maniaco-dépression).

> Pour moi c'est vraiment de choisir les places où je vais voir des gens qui vont me ressembler ou qui vont m'aimer. Une place où je suis libre, où je n'ai pas besoin de m'adapter parce que je sens que le monde s'adapte facilement à moi. Moi, ça va être esthétique plus que physique. J'ai déjà installé des affaires, c'était inconfortable mais c'était tellement beau. Moi c'est esthétique. La beauté dans le chaos, la beauté dans la destruction, dans ce qui est noir dans ce qui est blanc dans tout ce qui est angoissant, dans tout ce qui est laid. C'est réussir à exorciser - parce que moi je suis terriblement angoissé - réussir à exorciser en trouvant ça beau. (Daniel, 23 ans)

Comme pour La Passoire et Garbage, Daniel résiste fortement à l'autorité institutionnelle car elle est synonyme d'écrasement identitaire. Pour Daniel, l'affirmation de soi ne peut se réaliser qu'en dehors du "Système" même si cela est illusoire. C'est ce qu'il nous a répondu au sujet de la question l'interrogeant sur les endroits où il avait le moins de plaisir à fréquenter.

> Le moins de plaisir! Dans beaucoup de places publiques je ne sais pas moi comme le bureau de BS ou comme pour aller en cour, les affaires du gouvernement, de la ville de Montréal, les affaires d'organisations urbaines, d'organisations sociales. Le déplaisir de ça c'est que je n'aime pas me sentir humain dans la société. Je n'aime pas me sentir comme l'atome qui fait que le système fonctionne. J'aime ça me sentir que je suis fort puis que je suis seul, indépendant et que je fonctionne à part entière. J'aime l'illusion de me faire accroire que je ne fais pas partie de la vie, que je ne suis pas un maillon de la chaîne, que je suis moi-même illusion. Mais c'est ça que je trouve tout le temps dur à trouver quand je suis tout le temps dans le système dans l'organisation du système je n'aime pas ça. (Daniel, 23 ans)

Johanne aussi s'est associée aux prégnances d'anarchisme des *Blocs* et des Foufounes électriques. Ces lieux furent les premiers endroits qu'elle fréquenta au début de sa vie de rue à l'âge de 14 ans (en 1990). Initiée à l'univers des jeunes punks de la rue par son amie qui avait connu un séjour en centre d'accueil, Johanne reçu un accueil favorable de la part des autres jeunes. Il faut dire qu'elle était accompagnée d'un autre jeune en fugue de centre d'accueil avec qui elle entretenait une relation amoureuse. Tel que Johanne nous l'a racontée, son initiation prit la forme d'une transformation de son allure vestimentaire.

> Bien, moi le monde était accueillant avec moi [...] Ils étaient corrects avec moi, Ils m'acceptaient facilement, ils ne me repoussaient pas. Le monde n'était pas trop méchant, c'était du monde avec moi. C'était du monde assez vieux qui se tenait là - ça faisait longtemps - puis, ce n'était pas le style: «Ah! *Check* la petite maudite!». On dirait qu'ils comprenaient qu'eux-autres avaient déjà passé par là et que je n'étais pas quelqu'un qui venait faire chier les autres. Moi ça m'a tout le temps intrigué Boy George, Cindy Lauper. Ça, c'était comme mes grosses idoles. La fois qu'elle [une amie punk] m'a amenée, elle m'a fait mettre des collants tous déchirés. Elle m'a fait mettre des collants mauves et verts déchirés, une jupe en dentelle et moi ça faisait comme deux-trois semaines que je voulais me teindre les cheveux mauves puis, j'étais rasée déjà. Mais, à l'école je m'habillais *fucké*, avec des T-shirts de groupes mais, des collants déchirés, je ne connaissais pas encore ça. Je connassais un peu le style mais pas aussi prononcé que ça. Puis, elle a dit: «On va aller chez ma chum pour te teindre les cheveux!». Là, je trouvais que ça allait un peu vite là. (Johanne, 18 ans)

Pour Johanne l'expérience débutante de sa vie de rue fut un épisode ni euphorique ni dramatique compte tenu de sa difficulté à distinguer ce qui était «bien ou mal». Elle s'est débrouillée pour survivre et y faire sa place non sans avoir rencontré des difficultés.

> Ni bien, ni mal. Je ne me sentais pas comme: «All right je suis dans la rue!». Si j'avais réussi à trouver un moyen de faire de l'argent, pas comme de la prostitution parce que j'ai été bloquée par rapport à mes viols, mais j'aurais trouvé comme une manière de m'arranger toute seule par mes moyens. Ça l'aurait été avec de amis ou toute seule par moi-même. Ça l'aurait été une chambre n'importe quoi et de faire mes affaires toute seule, je l'aurais fait. Mais là, c'est sûr j'étais dans la rue et j'attendais. Bon je vivais au jour le jour. (Johanne, 18 ans)

Comme plusieurs des jeunes rencontrés, Johanne s'insurgea contre les préjugés dont les adultes en général affligent les jeunes de la rue.

> Quand je suis arrivée dans la rue, je me suis rendu compte qu'ils avaient besoin d'affection, qu'ils avaient un manque d'amour. Puis, le monde dit: «Ah! Les jeunes sont violents!». Oui mais, s'ils deviennent violents à un moment donné, ce n'est pas pour rien, c'est parce qu'à un moment donné ils sont tannés de se faire dire: «Non! Non!», puis: «Va chier!» alors, ils disent: «Tabarnacle! Donnez-moi quelque chose, donnez-moi de l'amour!». C'est pour ça qu'ils deviennent violents. Mais la plupart sont des petits anges là. (Johanne, 18 ans)

Parmi les lieux jugés importants par Johanne, l'organisme d'aide aux jeunes filles prostituées, Passage, fut l'un de ces lieux puisqu'elle y a reçu une aide importante. L'organisme a, en outre, aidé Johanne à obtenir de son père une aide financière de 100 $/mois de son père. Mais, tout comme Daniel, Johanne en avait long à dire contre la transformation des Foufounes électriques, délogeant progressivement ou "diluant" les anciens occupants parmi la masse de nouveaux clients diférents d'eux. Selon elle, les Foufounes électriques étaient «leur place».

Lorsque nous avons demandé à Johanne comment elle expliquait ce changement de le type de clientèle, elle nous a dit l'ignorer mais du même souffle, elle évoqua la mort du «gros Michel»: «Aucune idée! Je ne peux pas te dire! Le gros Michel est mort!! [rires]. Ah! je ne le sais pas...». En évoquant la mémoire du gros Michel, Johanne répondit de façon parabolique à notre question et sa réponse ne manqua pas pour autant de pertinence. En effet, celui que les jeunes appelaient le gros Michel était considéré de son vivant comme le personnage légendaire du bar. Entre autres qualités sociosymboliques, il entretenait des relations de complicité avec les jeunes de la rue. Un article de *La Presse* (Lepage, 1990) a dépeint ce personnage attractif pour les habitués des Foufounes:

> Michel Larouche, surnommé le gros Michel à cause de sa corpulence impressionnante, est l'un des piliers des Foufounes électriques qu'il a vu grandir depuis sa fondation. D'abord portier, il est maintenant responsable du bar, le jour. Diplômé de l'université en communications, il travaille dans les bars depuis l'âge de 17 ans, (il en a 33) aussi bien ici qu'aux États-Unis et en Europe. Amateur de moto, il a plein de morceaux d'acier dans le corps à la suite d'accidents. Il a souvent servi de garde-du-corps pour des groupes rock en tournée comme les Stones, Pink Floyd, Emerson Lake and Palmer, Bérurier Noir, etc. Il loge chez lui, dans son 9 et demi du faubourg à mélasse, les groupes invités par les Foufounes. C'est le genre de bonhomme qui donne de la personnalité à un bar, une sorte de nounou expert en musique alternative.

Aussi, Michel Larouche, membre de la Ligue Anti-fasciste Mondiale (LAM) et du Rassemblement pour l'Amitié Mondiale (RAM), aida-t-il des jeunes victimes de groupes fascistes (Claudé, 1991: 3). À sa mort, au mois d'août 1991, plusieurs rumeurs circulaient à l'effet qu'il aurait été tué par les Rock Machine. D'autres ont dit qu'il serait mort du cancer du foie... Ceci dit, après sa mort, une représentation figurative du gros Michel a été peinte sur l'un des murs extérieurs à l'entrée du bar sous forme d'une fresque géante. Voulait-on, par cette présence symbolique, conserver un peu du pouvoir protecteur du gros Michel? Donc, en évoquant la mort de ce légendaire personnage, Johanne faisait bel et bien référence à la fin d'une période de plus grande authenticité et d'ouverture à la marginalité dont on pouvait dire que le bar "appartenait" aux jeunes marginaux en tant qu'espace transitionnel. Depuis 1991, plusieurs des jeunes interviewés nous ont informé que les règles du jeu ont commencé à changer aux Foufounes électriques suite à l'agrandissement du bar: de 250 à 750 places (Lepage, 1990). Notons qu'en 1995, la police exigea des propriétaires des Foufounes électriques de faire disparaître cette œuvre mémoriale, ce qui fut fait. C'est à une certaine forme de marginalité que les policiers ont désiré mettre fin dans ces lieux en formulant une telle demande. Ces changements ne vont pas sans soulever la colère d'un jeune comme Sébastien (un jeune de la catégorie précédente) qui perdait ainsi l'un de ses plus importants lieux d'identification sociale. Sébastien réagit à cette transformation comme si on avait transformé son appartement sans lui en avoir demandé l'avis.

5.9) Façade du bar les Foufounes électriques (1994)

5.10) Vue de la terrasse arrière du bar les Foufounes électriques (1994)

> Les Foufounes électriques c'est rendu *citoyen* pas mal ouais. Ce n'est plus rendu le même bar qu'avant. C'est que premièrement, avant c'était plus *décrissé* que ça en partant. Puis, la mentalité n'était pas pareil dans le sens que tu rentrais là et il fallait quasiment que tu connaisses quelqu'un. Puis la bière était moins chère, Il n'y avait pas de Mitsou dans les shows et d'autres affaires de même. C'était carrément des shows Hard Core hostie! C'était un peu plus violent aussi, c'était un peu plus agressif, c'était plus anarchie-destroy, anarchiste, détruire puis, c'était pas un bar de citoyen. Tandis que là je ne sais pas trop là, ils ont commencé à aménager ça en terrasse et c'est rendu que tu rencontres des hommes d'affaires. Ils sont rendus avec un restaurant en bas et une nouvelle terrasse en haut. Le design en dedans c'est de la peinture. Avant c'était tout croche hostie! (rires). Il y avait des graffitis partout sur les murs, il n'y avait pas de terrasse, il n'y avait pas d'hostie de restaurant où ce que ça te coûte 4 piastres un hostie de croissant, ou 2 piastres un café. Il n'y avait pas d'histoires de même. Puis, tu avais 16 ans et tu rentrais aux Foufounes hostie! Il s'en câlissait bien le doorman. Maintenant, tu as 18 ans et il te demande tes cartes!!. (Sébastien, 19 ans)

Ces changements n'ont pas semblé avoir trop affecté Normand qui débutait sa vie de rue en 1993. Comme nous l'avons vu, les *Blocs* et les Foufounes électriques furent ses lieux privilégiés de socialisation. Normand en a profité pour dire que même si des jeunes sont dans la rue, ils ne sont pas pour autant des clochards.

> J'aime ça, je trouve ça cool cette place-là [les Foufounes électriques]. J'aime ça trasher[89] c'est le fun. J'aime ça, la musique est bonne là je trouve ça cool [...]. Moi je suis un hard-core. Le monde est con. Ils ne savent pas que tu es dans la rue. Eux autres pensent que ceux qui sont dans la rue sont sales et dégueux, ceux qui sont clochards. Ils ne savent rien, le monde est épais. (Normand, 19 ans)

Au début de sa vie de rue, Normand nous a dit avoir fait le tour des ressources communautaires afin d'avoir un toit pour dormir. À cause de la variété des modalités d'accueil de ces ressources, un jeune de la rue expérimente ainsi le

---

89 Le terme «trasher» vient du «trash», une dance punk où les participants se bousculent les uns les autres dans un lieu central. Pour comprendre cette danse, il est important de la replacer dans le contexte évolutif de la culture punk comme nous le rappelle Claudé (1993: 92): «Cependant, la sous-culture punk va se dégager progressivement d'une vision morbide et autodestructrice telle que véhiculée par les Sex Pistols, pour construire un espace social et symbolique propre aux jeunes, et pour élaborer une critique radicale de la société. Les pratiques individuelles et collectives de mutilation font place à des rituels de la violence avec la danse du «trash», une sorte d'agitation moléculaire qui permet à la fois d'évacuer des tensions et de fonder une communauté sous-culturelle à travers des contacts physiques ritualisés».

phénomène de la "porte tournante".

> Ça ne me tentait pas, mais je pouvais dormir dans la rue. [...] J'ai trouvé ça *rough* à un moment donné là, dormir seulement quelques heures. À un moment donné là j'ai demandé à un gars au Repère s'il ne connaissait pas une place où je pourrais dormir puis là il m'a dit que le Bunker était une place super cool c'était bien le fun. Au Bunker là, je suis devenu un petit peu un habitué de la place là. Au Bunker, tu ne peux pas rester là à vie et si tu as moins de 18 ans tu es obligé de rester juste 3 jours. Puis, c'est aux 2 semaines alors, il faut que tu reviennes dans 2 autres semaines puis tu passes un autre 3 jours là mais en attendant ce que je faisais, c'est que j'allais à En Marge, au Refuge des jeunes mais tu ne peux pas rester 2 semaines, tu fais un autre 2-3 jours là après ça l'autre semaine tu es obligé de dormir dans la rue. (Normand, 19 ans)

Toutefois, hormis les Foufounes électriques, Normand nous a dit que même si les policiers limitaient la mobilité des jeunes de la rue aux *Blocs,* ce lieu demeurait un espace de socialisation pour lui et les autres jeunes de la rue (réciprocité, confiance et créativité sociale).

> Ah ouais! les *Blocs* là, c'est souvent un point de repère, on se rejoint là souvent à cette place-là. C'est surtout l'été quand il fait beau, le soir parce que l'hiver, on gèle pas mal. Ça symbolise la liberté, ce n'est pas comme un parc mais la liberté est quand même restreinte parce que la police vient souvent là. [...] Bien je veux dire, il y en a sûrement d'autres places mais c'est celle-là où tout le monde va, que tu viennes de Québec ou de Trois-Rivières, c'est là que tu vas, c'est là que ça se passe. (Normand, 19 ans)

La liberté de Normand est aussi restreinte sur le plan de son insertion dans le marché du travail. N'ayant pas droit à l'aide sociale, Normand était en recherche d'emploi pour payer son logement (1 1/2) acquis récemment avec le support du PIAMP.

> C'est parce que je n'ai pas trouvé une job. Je vais te dire une affaire là, c'est bien chien tout ça t'arrive pour piquer une place. Ils te donnent un formulaire de mode d'emploi, tu le remplis, tu n'as pas d'expérience, tu remets ça le lendemain, ils ne te rappellent pas puis, là je veux dire, c'est *tough*. Je n'ai même pas le téléphone. Je me sers du téléphone du Repère là mais ça aussi je trouve ça bien chien de ne pas avoir le téléphone. Je ne peux pas appeler mes amis ça me coûte tout le temps 25 cents et quand tu ne l'as même pas tu es obligé de le quêter, c'est chien là mais c'est comme ça. (Normand, 17 ans)

Conscient des difficultés qui l'attendent sur le marché du travail, Normand aimerait bien idéalement faire partie d'un band de musique hard core.

> Parce que moi, je n'ai pas beaucoup d'avenir. Je vais te dire une affaire, j'ai un secondaire II complété et ça ne me tente pas bien bien de retourner aux études et de faire 3 ans d'études pour faire quoi? concierge à salaire minimum? Et faire des 12 heures par jour là! Non moi, le B.S. ça va être comme pour payer mon loyer seulement et ça va vraiment aller par ma carrière... c'est sûr qu'au début, je vais vivre sûrement au jour le jour mais à un moment donné, si je fais une cassette, ça va sûrement marcher et au bout de 2-3 ans ça va peut-être devenir aussi populaire que Grim Skunk? N'importe quel groupe là, c'est ça que j'aimerais. (Normand, 17 ans)

Pour Florence, la vie de rue lui permettait d'évacuer les responsabilités (elle était étudiante à l'UQAM en arts plastiques) tout en étant acceptée par les autres jeunes qui prenaient partiellement en charge son hébergement.

> Ce qui était facile? Bien la liberté. Tu n'as rien à gérer, tu n'as pas de responsabilité. [Question de l'interviewer: «Et les gens qui t'accueillaient, comment te percevaient-ils?»] Ils me trouvaient heavy metal (rires) mais non, j'étais juste une trippeuse. Ils m'accueillaient les bras ouverts puis, j'étais là et je ne nuisais pas. Je pense qu'ils m'aimaient bien. (Florence, 22 ans)

Pour ne pas accaparer les mêmes personnes et risquer d'être rejetée, Florence nous a dit s'être insérée dans plus de 70 groupes d'amis. Pour elle aussi le centre-ville l'attirait étant donné le fort potentiel transitionnel de sa composition urbaine. Comparant l'univers du centre-ville au bois de son enfance lorsqu'elle expérimentait le monde extérieur, Florence fit référence aux plus grandes possibilités de créativité sociale comparativement à d'autres lieux à Montréal.

> Plein de cinémas, il y a plein de magasins. C'est comme être dans le bois et de faire «Ayoye!, Wow!» sur n'importe quelle bibitte puis dans le centre-ville c'est là qui en a le plus des «Ayoye!, Wow!». Bien là, ce n'est pas le même public qu'à la Plaza Saint-Hubert, c'est plus des vieux qui viennent de la banlieue s'acheter des robes de mariée, des affaires. Ce n'est pas très intéressant de parler avec eux, leur ouverture au reste du monde, leur vision n'est pas bien, bien... C'est souvent du monde qui sont plus créatifs qu'à la Plaza Saint-Hubert. Souvent il y a du monde qui sont plus pauvres, il y a plus d'itinérants, il y a plus d'étudiants, plus de jeunes. (Florence, 22 ans)

Même si Florence préférait la musique hard core et qu'elle avait plusieurs amis parmi les jeunes punks de la rue, elle ne s'identifiait pas pour autant aux *Blocs*

mais à plusieurs bars underground dont les Foufounes électriques. Ce que Florence disait rechercher dans les bars était une forme d'authenticité dans la communication même si l'alcool l'amena plus d'une fois à oublier comment la nuit s'était terminée.

> Quand je suis trop saoûle il y a une difficulté. Souvent, je ne suis plus capable d'être trop saoûle. Quand tu es trop saoûl et que tu crèches partout il faut que le monde te ramasse puis le lendemain matin tu ne sais pas où ce que tu te réveilles. Ce n'est pas trop trop cool quand tu es trop saoûl puis que tu commences vraiment à délirer...comme ne plus être cohérent. Une autre difficulté, c'est de perdre la mémoire bien gros. Tu perds la tête bien gros. (Florence, 22 ans)

Ainsi, s'agissait-il pour Florence, de donner un sens à sa quête de subjectivation souvent formulée en terme d'authenticité. Lorsque nous lui avons demandé si elle était attirée par le décor des Foufounes électriques, elle nous a répondu par la négative mais en insistant pour dire que le décor aussi original était-il n'avait pas nécessairement été fait avec toute l'authenticité réservée à la création artistique.

Après l'entretien, Florence nous a confié ne plus être capable de prendre d'alcool, son foie ne le supportant plus. Elle a commencé à consommer de l'héroïne. Rassial (1990: 112-113) précise que lorsque la drogue est utilisée comme une transgression mineure comme on le faisait autrefois pour le tabac, elle remplace des processus initiatiques qui sont maintenant presque tous disparus. En ce sens, selon lui, la drogue peut constituer un avatar de l'objet transitionnel. Toutefois, lorsque la drogue sert à court-circuiter le désir, elle ne peut plus assumer la transition entre le dehors et le dedans et s'apparente davantage à un objet-fétiche. La fixation du toxicomane entre alors dans la dynamique d'une négation de soi:

> Mais l'erreur serait tout autant de banaliser cet usage que de s'en inquiéter outre mesure. En effet, si la drogue peut faire fonction de nouvel objet transitionnel, ou plutôt, dirais-je, parodier l'objet transitionnel entre le dehors et le dedans, cet objet très vite ne fait plus transition: il organise l'ensemble de la vie psychique et de l'activité du sujet, dans une fixation qui caractérise alors le toxicomane. La drogue pour lui ne fait plus transition; mais cela ne signifie pas qu'elle devienne pour autant objet du désir, puisque son efficacité est justement de se substituer à tout objet du désir, de réduire le désir en

> maintenant la jouissance, en ne permettant pas au désir de faire obstacle et limite à la jouissance, voire à la jouissance suprême qu'est la mort.

Contrainte tout de même d'effectuer des travaux compensatoires pour n'avoir pas payé ses nombreuses contraventions de stationnement non réglementaire, Florence nous a dit dénier les contraintes dans sa vie même si elles existaient.

> Tu me parles de contraintes mais moi je te dis que ça n'existe même pas pour moi les contraintes. Oui, ça se contredit par rapport à ce que je te dis...à l'origine on parlait de liberté. Mais la liberté, si je fais juste ce que je veux quand je le veux, je n'ai pas de contrainte. Il y en a des contraintes mais je les ignore, je fais autre chose. (Florence, 22 ans)

Rappelons que Florence était traitée par son père comme un objet de trop sur son chemin. Le sentiment de n'avoir aucune place symbolique pousserait Florence non seulement à répéter de façon compulsive cette forme relationnelle parentale en vérifiant constamment le droit d'avoir une place en la demandant aux autres mais aussi à fuir par l'alcool et la toxicomanie l'insignifiant rapport à l'autre qui la nie du même coup. Miller (1984) ayant déjà analysé ce type de comportement compulsif en attribue la cause à la répression des sentiments de colère et d'expression de la souffrance face aux traitements relationnels des parents. Ce sont les effets psychiques de ce qu'elle a appelé la «pédagogie noire». Nous pensons que ce point de vue est très opportun non seulement pour Florence mais aussi pour d'autres jeunes que nous avons vus et que nous allons étudier tels que Marianne notamment. Voici comment Miller (1984: 128) établit un lien entre l'aliénation du soi par la toxicomanie et la violence familiale.

> La plus grande cruauté que l'on inflige aux enfants réside dans le fait qu'on leur interdit d'exprimer leur colère ou leur souffrance, sous peine de risquer de perdre l'amour et l'affection de leurs parents. Cette colère de la petite enfance s'accumule donc dans l'inconscient, et comme elle représente dans le fond un très sain potentiel d'énergie vitale, il faut que le sujet dépense une énergie égale pour le maintenir refoulé. Il n'est pas rare que l'éducation qui a réussi à étouffer le vivant, pour épargner les parents, conduise au suicide ou à un degré de toxicomanie qui équivaut à un suicide. Lorsque la drogue a servi à combler le vide créé par le refoulement des sentiments et l'aliénation du soi, la cure de désintoxication fait réapparaître ce vide. Et lorsque la cure de désintoxication ne s'accompagne pas d'une récupération des facultés de vie on peut s'attendre à des rechutes.

Dans une dynamique beaucoup moins compulsive, Gésabelle a ressenti le même désir de bouger, de se déplacer, de ne pas demeurer en place lors de sa fugue du foyer familial (été 1990). L'extrait suivant atteste le point de vue de Rassial (1990: 62) sur le sens de la fugue à l'adolescence.

> Je ne voulais rien savoir de rester en place. Je voulais voir, je voulais tout voir. Je pense que c'est surtout pour ça que j'ai fugué de chez ma mère, c'est pour tout voir. Dans ma tête à moi, je fuguais pour m'en aller dans la rue, pour rencontrer du monde, pour partir en voyage. Mon rêve c'était d'embarquer clandestinement sur un train puis de débarquer quelque part où que je ne saurais pas où je serais. L'aventure, le voyage, voir du pays... et présentement c'est encore ça, je veux bouger mais en même temps il faut que j'aie ma stabilité. Il faut que j'aie mon chez nous et quand j'ai un besoin de changement et de bouger, je vais travailler en dehors. Ces temps-ci, j'ai beaucoup besoin de stabilité parce que c'est le milieu dans lequel je suis, ce n'est pas stable, on a rien de fixe, alors c'est important d'avoir mon appartement. Je sais qu'à un moment donné si je ne travaille plus, si je viens qu'à ne plus être capable de danser [Gésabelle est danseuse nue dans un bar du centre-ville], bien je vais avoir quand même mon chez nous et je vais être capable de m'organiser. (Gésabelle, 19 ans)

Pendant sa fugue, Gésabelle vivait l'ambivalence adolescente de prendre le risque de quitter l'instance symbolique [sa mère] dont elle avait encore besoin pour trouver sa place sociale. Ici, Gésabelle est explicite sur le sens de la discipline parentale. La signification des interdits ne peut devenir symboliquement efficace que s'il y a reconnaissance de l'autre en l'occurrence, du potentiel de Gésabelle.

> Je me sentais libre mais perdue en même temps. Je me sentais libre parce que je pouvais faire ce que je voulais. Il n'y avait personne en arrière de moi pour me dire: «Bien là, ne fume pas de joint, ce n'est pas bon!» ou: «Ne fais pas-ci, ce n'est pas bon, ne fais pas ça, ce n'est pas bon». Puis d'un autre sens, j'aurais voulu qu'il y ait quelqu'un en arrière de moi qui me dise quoi faire. Ça, c'est une chose que j'ai souvent reprochée à ma mère. De ne pas avoir été plus sévère avec moi, pourtant quand elle essayait de l'être, bien là, je repoussais ça, je ne voulais pas. Je ne voulais pas qu'elle se mette le nez dans mes affaires mais quand elle ne le faisait pas, ça me fatiguait, il me manquait de quoi. J'aurais peut-être eu besoin que quelqu'un soit là pas juste pour me dire tu fais ce que tu veux, mais: «C'est beau ce que tu fais». Il y avait des grosses périodes où je me demandais ce que je faisais là. C'était à cause de l'âge. C'est le début de l'adolescence (14-15 ans). On n'est pas mal perdu dans cette période-là. (Gésabelle, 19 ans)

Ainsi, le foyer familal ne favorisant pas une aire transitionnelle nécessaire à l'émancipation sociale de Gésabelle, elle fuguera là où elle sentira affectivement (association inconsciente au niveau esthétique) qu'elle pourra y trouver une place symbolique. Ce lieu était le square Saint-Louis et quelques squats à proximité.

> [fugue à15 ans] Et bien, la première fois que je me suis retrouvée vraiment dans la rue, je suis allée au Carré Saint-Louis. J'avais ma meilleure amie qui était tout le temps là. Elle m'a donné un bon coup de main. Mais à ce moment là, j'avais arrêté de venir ici, j'avais coupé tous les liens avec le monde du Repère. J'étais toujours au Carré. On squattait ou bien on allait chez elle, elle habitait avec sa mère ou bien chez des amis et chez son chum qui avait un appartement. Ça c'était le plus beau qu'on a eu je pense [un squat]. Au coin de Saint-Denis et Sherbrooke. Il y a le Valentine en bas. Bien, en haut complètement, au dernier étage il y avait un logement qui n'était pas occupé, et qui était débarré, on réussissait à entrer dedans. On avait même l'eau chaude et l'électricité. C'était merveilleux. C'est ma copine qui avait trouvé ça. Sinon on allait dans l'Église qui est brulée sur Saint-Laurent. (Gésabelle, 19 ans)

Au square Saint-Louis, Gésabelle y trouva aussi la reconnaissance affective qu'elle recherchait comme si elle faisait partie d'une famille fictive. Selon Gésabelle, si elle était attirée par le square Saint-Louis, ce serait parce qu'elle aurait entendu son père et ses oncles raconter leurs aventures euphoriques au square Saint-Louis. En plus de cette transmission familiale de la valorisation sociospatiale du square Saint-Louis, Gésabelle était attirée par les rockers dans certains lieux du centre-ville, les lieux culturels où elle s'est sentie le plus acceptée (le plus de réciprocité, de confiance et de créativité sociale). Il est intéressant de noter la façon dont Gésabelle parle de son désir inconscient de s'identifier socialement en occupant le centre-ville: «C'est comme une obsession.».

> Le centre-ville, ça m'a toujours attirée. J'étais toute petite, je pense que j'avais 6-7 ans. Je me sauvais de chez nous pour m'en aller dans le centre-ville. Quand j'ai eu mon logement sur Saint-Denis, en face des Retrouvailles, ma mère m'a dit: «Je le savais que tu finirais là» (rires). Ça m'a toujours bien gros attirée. Il y a beaucoup de monde. Ce sont les bars. Les gars de bicycle. Il y a de la vie, ça bouge [...] c'est le centre-ville c'est la place où le monde vont pour avoir du fun, où l'on va se promener. Moi, je vais me promener sur Saint-Denis et je connais tout le monde là. Tout le monde que je connaissais se tenait là, aux *Blocs* et au Carré. Peut-être aussi, quand j'étais très jeune, je me rappelle avoir souvent entendu mon père et mes oncles raconter leurs gros trips des années 70 au Carré. Ça m'attirait, c'était inconscient, j'étais tout le temps portée à m'en aller vers là. Même encore, quand je sors des fois, je

> pars de chez nous - je reste quand même assez loin - et sans m'en rendre compte, c'est tout le temps vers le centre-ville que je m'en vais. Pourtant ce n'est pas la seule place pour sortir mais c'est tout le temps là que je m'en vais. C'est comme une obsession. Dans ce temps-là, c'était plus....c'est dur à dire. C'était bien gros le fait que premièrement j'ai toujours eu beaucoup besoin d'avoir des amis. Je ne suis pas bien toute seule. Je suis une fille qui a besoin d'être bien entourée. Au Carré, je le retrouvais ça parce que tout le monde se parlait, tout le monde se connaissait puis ce n'était pas la même ambiance qu'ici. Ici [Repère] il y avait des blablas dans le dos de tout le monde. Tandis qu'au Carré, c'était le gros trip peace and love. Tout le monde s'aidait, tout le monde s'aimait puis c'était beau, c'était le fun. Je ne sais pas, je ne me sentais pas toute seule quand j'étais dans le centre-ville. (Gésabelle, 19 ans)

Le processus d'identification sociale de Gésabelle avec un lieu topologiquement valorisé par ses parents lorsqu'ils étaient eux-mêmes jeunes, lui permit de s'inscrire dans une histoire filiale, dans une autre génération lui attribuant ainsi une place sociale spécifique. En renouant les liens avec sa mère, Gésabelle nous a dit qu'elle ne se considérait plus vraiment comme une jeune de la rue étant donné qu'elle travaillait à temps plein dans un bar de danseuses nues et ne fréquentait plus les lieux collectifs des jeunes de la rue même si ses lieux de socialisation demeuraient toujours dans le centre-ville.

> Pour moi, ça symbolise juste des vieux souvenirs. Ça n'a plus aucune signification maintenant pour moi. Les *Blocs* c'est le petit bout de la rue Sainte-Catherine que j'évite en traversant l'autre bord de la rue pour ne pas me faire écoeurer quand je passe. Les Foufs, c'est la place où je vais aller quand j'ai juste une journée de congé dans la semaine qui tombe le lundi et que j'ai le goût de sortir. Avant, les *Blocs* c'était ma place pour aller chercher ma dope. Pour moi, les *Blocs* ça symbolisaient pour moi ce que je ne voulais pas devenir [prégnances répusives]. Même si à un moment donné, j'ai essayé de m'y adapter pareil parce que mes amis étaient là. Mais je n'ai jamais réussi à m'adapter aux *Blocs* comme je me suis adaptée au Carré. Je ne voulais pas devenir de même, je ne voulais pas devenir une légume qui faisait rien de sa vie et qui passerait sa vie bien gelée et mourir d'une *overdose*.
> (Gésabelle, 19 ans)

Même si elle ne se considère pas comme une «citoyenne» car elle ne participe pas au système de contribution collective de la société (impôts, recensement, etc.), Gésabelle qualifie tout de même son rôle social actuel de «vendeuse de rêves». Cohérente face à sa propre démarche, elle définit un jeune de la rue comme quelqu'un qui n'a pas de place sociale. De ce fait, elle nous a fait remarquer, comme les jeunes précédents, que les lieux se font plus rares pour les

jeunes de la rue.

> Un jeune de la rue, dans le fond, c'est quelqu'un qui ne trouve pas sa place dans la société. [...] Si tu regardes un peu les jeunes qui se tiennent aux *Blocs* parce que c'est surtout là qu'on en voit du monde, il y en a là-dedans qui ont des appartements, qui ont des meubles mais quand même ils ne trouvent pas leur...ils n'ont pas de sentiment d'appartenance à rien. Il ne se sentiront pas bien s'ils sont dans dans une place où ils ne pourront pas se mêler au monde qui sont citoyens. Ils restent entre eux et vont avoir des lieux à eux-autres. D'ailleurs, il reste à peu près juste les *Blocs* où ils peuvent se ramasser ensemble. Même aux Foufs ils se font virer de bord souvent maintenant. C'est rendu commercial. Ah oui! des bonshommes en cravate aux Foufounes, ça arrive. Ce n'est pas nécessairement se faire revirer de bord à la porte comme: «Tu ne peux pas rentrer!», mais ils n'ont plus trop leur place là. Les Foufs ce n'est plus rien qu'aux punks et à ce monde-là, c'est rendu touristique au boutte. (Gésabelle, 19 ans)

Lorsque nous avons rencontré Marianne, elle était héroïnomane depuis 6 mois et se prostituait depuis un an pour payer sa drogue et son appartement qu'elle partageait avec Caroline depuis quelques mois. C'est aussi au centre-ville-est que Marianne se dirigea lorsqu'elle fit ses premières fugues en 1992 mais, comme nous l'avons déjà mentionné, c'est le square Saint-Louis qu'elle considéra comme le lieu le plus important de son expérience de vie de rue. Malgré le sentiment de liberté que lui procurait la vie de rue, Marianne s'inquiétait de la réaction de sa mère:

> J'étais tellement heureuse de pas être chez nous et de ne pas avoir d'heure pour coucher. Il aurait pû m'arriver n'importe quoi là. Mais il ne m'est jamais rien arrivé, de me faire violer ou n'importe quoi. [...] [Question de l'interviewer: «Quelles étaient tes préoccupations alors?»] Ce que ma mère pensait. Je voulais lui faire peur mais je ne voulais pas... j'avais peur d'aller en centre d'accueil. J'avais peur de la police. Aussitôt qu'il y avait une police, je devenais folle là. Je ne voulais pas qu'elle s'inquiète. Parce que moi je le savais que j'étais capable de vivre sans elle. Parce que c'était la première fois que je ne dormais pas chez nous. J'étais partie sans lui dire et elle ne savait pas quand j'étais pour revenir. (Marianne, 17 ans)

Le passage suivant exprime bien toute l'ambivalence morale que certains jeunes peuvent vivre face à la vie de rue. Les sentiments de culpabilité de Marianne envers ses parents qui répondent à ses besoins matériels l'ont amenée à simuler de la souffrance et à inventer une histoire personnelle plus conforme aux stéréotypes de sa situation afin d'obtenir la reconnaissance sociale des passants

lorsqu'elle mendiait.

> Je me sentais fière et c'est comme si je voulais avoir l'air de faire pitié; je ne sais pas si tu comprends? Quand je quêtais (rires) je voulais faire pitié là, je suis dans la rue mais dans le fond j'avais une maison avec plein d'affaires, plein de bouffe mais je voulais avoir l'air pauvre. Bien, je voulais que le monde me prenne en pitité et qui me donne du cash pour que j'aille me geler dans le fond. Je voulais que le monde arrête et qu'ils disent: «Mon Dieu qu'est-ce qui t'es arrivée?» «Ah! ma mère... na, na, na». Je disais plein d'affaires là: «Ma mère m'a mis dehors». Ce n'était jamais vrai là. Comment j'explique ça? Mon Dieu! Je ne sais pas, peut-être que je voulais me prouver que c'était correct chez nous dans le fond mais ce n'est pas vraiment ça, peut-être dans le fin fond de moi, je voulais faire pitié. Je le savais dans ma tête que ce n'était pas de même, je voulais aller jusqu'au bout là pour voir...je ne sais pas, peut-être que je voulais me dire que c'était bien chez nous quand j'y retournerais. J'aurais tellement eu de la souffrance là que....ça diminuerait la gravité [de la fugue à son retour] (Marianne, 17 ans)

Cette réaction de Marianne montre jusqu'à quel point la souffrance affective liée au non accès à une place symbolique ne fait pas partie des mœurs de la compassion dans notre société de consommation où c'est davantage le degré de pauvreté matérielle qui sert de jauge morale de la souffrance humaine.

Depuis que Marianne est dépendante de l'héroïne, elle admet que sa situation s'est aggravée de beaucoup en rapport avec sa situation initiale. L'effet «flash» de l'héroïne n'existant plus, seul le soulagement de la souffrance liée au manque accapare toute ses activités dont la prostitution.

> Mais là comme je te l'ai dit, moi je me suis toute empirée. Là, je suis rendue 10 fois pire que j'étais. Mais maintenant, je fais de la prostitution pour vivre (depuis un an) parce que je n'ai pas de job. Puis maintenant, je fais du smack [héroïne] tout le temps là, mais ça c'est maintenant. Au CÉGEP là, j'y va juste 2 jours. [Question de l'interviewer: «Dans quels lieux as-tu le moins de plaisir à être présente et à faire des choses?»] Quand je fais de la prostitution sur Ontario. Bien, pour payer ma dope, mon lunch, mon restaurant, payer toute mes affaires, mes comptes là, puis tout là. (Marianne, 17 ans)

Cette dépendance toxicomaniaque et ses activités prostitutives font en sorte que Marianne doit se soumettre à une vie sédentaire qui l'immobilise.

> J'aime mieux bouger. J'ai tout le temps bougé dans la vie. J'ai tout le temps déménagé, chez mon père, chez ma mère, je suis habituée de même. Ah je n'aime pas ça rester à la même place tout le temps. J'aime ça changer,

découvrir de nouvelles places, l'arranger comme que je l'aime. C'est comme depuis que je reste ici que j'ai commencé ça - je suis tout le temps ici - mais je le sais que je vais déménager l'année prochaine. Ça ne changera rien. En un an, je le sais que je reste ici, je ne sors pas et je ne fais rien là. Ah je ne fais plus rien. Je suis tout le temps...je sors pour aller faire de l'argent et je reviens. Mais l'héroïne c'est un dépresseur hein? Tu es tout le temps écrasée et tu ne fais plus rien, tu ne bouges plus. Je ne trippe pas bien, bien. (Marianne, 17 ans)

Loin de constituer un expérience transitionnelle pour Marianne, la prostitution lui a fait vivre des moments de violence.

Je me suis fait violer là. C'est ça ou bien des clients dégueulasses qui font des affaires là mais ça c'est rare que ça arrive là, que je me laisse faire mais ça c'est arrivé une fois, j'étais vraiment gelée là. C'était une des première fois que je faisais ça. Le reste du temps, ce n'est pas si pire là. Quand je ne veux pas quelque chose ils ne le font pas. Bien à part les fois où je me suis fait violer mais c'est parce qu'il m'a amené dans des places vraiment là où il n'y avait pas un chat là. Sur Sainte-Catherine là où il y a des trains qui passent là. Il y a un viaduc là. En tout cas, c'est comme des industries, il n'y a pas vraiment d'industries, il n'y a rien là, c'est un viaduc et il y a des trucs qui passent en-dessous. Puis là, il m'a emmené là. Même si tu gueules il n'y a personne qui t'entend alors, c'était la meilleure place pour ça, je ne pouvais pas me défendre parce qu'il pouvait bien me tuer direct là. Alors, je me suis fermée la gueule. (Marianne, 17 ans)

Quand nous avons demandé à Marianne de définir les jeunes de la rue, outre les différences d'appartenance, ce qui motivent les jeunes de la rue selon elle, c'est la quête d'identité et le désir d'affirmation de soi matérialisé par les styles culturels d'appartenance tels que le style Peace and love dans son cas.

On a tous besoin de s'affirmer alors de même on s'affirme tout le temps. On a besoin d'être identifié à quelque chose. Avant, je voulais être une peace and love, j'avais des longues jupes. [Qu'est-ce qui t'attirait là-dedans?] Je ne sais pas la marginalité, faire ce que tu veux. Comme dans ce temps-là, les jeunes voulaient faire ce qu'ils voulaient, c'était la grosse révolution. Je voulais être de même. Maintenant, c'est encore la révolte là. Je ne veux pas être pareil comme les autres et ça ne me dérange pas que les vieilles me regardent tout croche dans le métro. C'est sûr que c'est déprimant dans ce temps-là: «Endure ma vieille!». (Marianne, 17 ans)

Marianne explique bien que le style Peace and Love tout comme le style punk lui permettent de s'approprier une place sociale en prenant le relai générationnel de jeunes exprimant leur différence et leur révolte face à une société qui les

marginalise. Rappelons qu'en ce sens, le square Saint-Louis spatialise effectivement les prégnances de paix, de fusion groupale et de partage historiquement investies par les hippies des années 60. Le square Saint-Louis possède une plus grande historicité faisant de ce lieu un endroit mythique lié au mouvement contre-culturel. À ce sujet, le Mont-Royal fréquenté par Marianne et d'autres jeunes (Gésabelle, La Passoire et Daniel) de cette catégorie participe à structurer des pratiques de socialisation de type fusionnelle où le rassemblement autour des tams-tams ou d'un feu vient nourrir l'imaginaire protecteur de la fusion groupale et libérateur de la défonce.

> Bien, ce n'est pas vraiment dans les squats, j'allais coucher sur le Mont-Royal là. C'était plus là que j'allais quand je n'avais pas de place. Quand c'était l'été il n'y avait pas de problème. On faisait comme des partys, il y avait un feu. C'est proche, tu montes les escaliers là, tu marches pendant 5 minutes dans le bois, c'est un petit chemin puis au bout, tu vois toute la ville avec des rochers là. Bien, ce n'est pas vraiment caché, c'est caché en arrière. Pis il y avait toujours la place pour le feu puis c'était tout arrangé, tout le monde va là tous les étés. Il y a du monde qui met leur tente là tout l'été. C'était unique, tout le monde s'aimait, tout le monde trippait. Je sortais avec un gars qui jouait de la guitare tout le temps, tout le monde chantait là. (Marianne, 17 ans)

Dans l'extrait suivant, La Passoire nous raconte une expérience de défonce sur le Mont-Royal qui dura trois jours consécutifs. On peut remarquer que là aussi, selon le récit de La Passoire, les policiers veillaient au grain.

> Sur le Mont-Royal j'ai la paix; aux *Blocs*, je peux faire du social et je peux tripper, m'oublier. [...} Alors, j'ai passé la nuit avec lui, proche d'un feu; la police est venue nous trouver le matin. C'est vraiment en haut, proche de la croix, on s'est allumé un feu près des roches, c'était super bien placé, on dort, on est bien. À un moment donné - les arbres sont minces - qu'est-ce qu'on voit au-dessus de notre tête: un hélicoptère, un hélicoptère qui passe. Police! À un moment donné, on entend la police arriver, deux gars en police: «Attention, tassez-vous, on va éteindre votre feu». On a juste eu le temps de se tasser, une grosse boucane blanche qui est sortie de leur canon. Ouf! On capotait bien raide. Il y avait de quoi, c'était vraiment fou là. Là, on n'a pas eu d'amende. Finalement, on a encore été faire de l'escalade le jour, descendre; on a rencontré des amis. On a fumé puis après Jasmin m'a donné un buvard. J'ai trippé toute la journée et là j'étais tellement *frosted* et molle que je regardais respirer les arbres. (La Passoire, 18 ans)

Contrairement à Marianne pour qui le monde de la prostitution représentait davantage une lourde contrainte économique, pour Sophie, il s'agissait d'un projet

visant à se réapproprier sa vie en s'inspirant du parcours autobiograhique de *Christianne F.*

> À un moment donné j'étais rendue que c'était comme un guide pour moi. À chaque année, à certaines périodes, je ne me souviens plus quel mois, je m'achetais le livre et je le lisais: «Est-ce qu'elle s'en sortira?». Je suis rendue là à la fin du livre, j'espère toujours que... (Sophie, 25 ans)

C'est au centre-ville-est que Sophie trouva «par hasard» son lieu de prédilection pour spatialiser ses désirs d'affirmation de soi à travers le personnage de *Christianne F.* Elle fut attirée par les rockers qui occupaient, à l'époque (en 1982), une portion de la rue Saint-Denis faisant partie de ce que l'on appelle maintenant le quartier latin. Il existait alors deux principaux lieux publics de rassemblement: ce qu'ils appelaient eux aussi les *Blocs* (au coin de Sainte-Catherine et Saint-Denis)[90] - les *Blocs* traités dans cette recherche de même que les Foufounes électriques n'existant pas encore - et le parc Pasteur, un parc public clôturé et bordant la rue Saint-Denis entre Maisonneuve et Sainte-Catherine (voir carte 1 annexée à l'app. C). C'est dans ce lieu que Sophie débuta sa lente insertion dans le monde de la drogue, de la prostitution et des jeunes prostitués (l'appellation des jeunes de la rue n'étant pas encore courante).

> Quand j'ai commencé [à13 ans], quand j'ai trouvé la rue Saint-Denis, j'en entendais parler mais je ne savais pas où c'était, la rue Saint-Denis. Entre Sherbrooke et Sainte-Catherine, il y avait un parc là où tous les jeunes qui se tenaient là [aujourd'hui réaménagé, il s'agit de la Place Pasteur], quand je suis passée là par hasard devant le parc, j'ai dit: «Hein! il y a plein de rockers là», alors je me suis assise et là, on a commencé à venir me voir toute de suite. Tu sais, j'étais la petite nouvelle sur la rue. Ça fait que j'ai voulu vivre ça. [...] Sur la rue Saint-Denis, j'ai rencontré un paquet de jeunes et je leur ai dit que j'avais faim. [Question de l'interviewer: «Pourquoi as-tu été là précisément?] Je ne sais pas, c'était un pur hasard, j'étais attirée par les gars aux cheveux longs, les rockers, [...] la musique forte, de la musique de révoltés, je voulais connaître ce monde-là. [...] Je suis arrivée là par hasard puis je pense que j'avais fait du fric, une trentaine de piastres. Je voulais m'essayer dans la drogue, j'avais déjà fumé un joint mais je voulais monter mais tranquillement. (Sophie, 25 ans)

---

90 Les *Blocs* occupaient la place actuelle du pavillon des sciences de la gestion de l'UQAM. Il existait aussi un restaurant de type fast-food appelé *La Pataterie.* (voir carte 1 à l'app. C)

Sophie avait développé un mode de relation à ses lieux de socialisation comparable à d'autres jeunes de la rue dont nous avons déjà traité précédemment. Toutefois, en plus de la topologie de la maison, Sophie lui ajoute celle de la mère dans une tentative sociale de trouver une place symbolique.

> Oui sur la rue Saint-Denis, c'est ma mère, je suis bien là. Mais là avec les condos je me tiens plus en bas de Maisonneuve. Je me tiens au Grand Café, aux Retrouvailles. [...] Les *Blocs,* la Galoche [un café de la rue Saint-Denis considéré comme un lieu privilégié par les travailleurs de rue du seul organisme communautaire travaillant auprès de ce type de jeune à l'époque, le PIAMP], à un moment donné, c'était rendu ma maison, c'était mon salon, j'avais ma place. [...] Les *Blocs?* Parce que c'était la seule place où la police ne nous achalait pas sauf pendant les festivals. (Sophie, 25 ans)

D'ailleurs, ce qu'elle apprécia par dessus tout était de ne pas se sentir jugée par les personnes de ce milieu et d'y avoir trouver une place, un lieu de solidarité humaine.

> Je me sentais bien, je me sentais acceptée. J'avais beau y avoir été n'importe comment, je n'étais pas jugée - parce que chez nous j'étais bien bien jugée par les autres -, je me sentais bien, je me sentais acceptée. Je n'avais pas de règlements à suivre. Il y a des règlements mais ça c'est la police. Nous autres, on était plus anarchistes. On faisait des coups, mais on se les pardonnait. Chez nous on ne se les pardonnait pas, c'était la *strap.* [...] Avant, j'avais peur de déranger le monde et de m'imposer. Aujourd'hui, je prends ma place. (Sophie, 25 ans)

il est intéressant d'observer que pour elle, il était important de démontrer par le don qu'elle avait une dette symbolique face à son groupe d'accueil.

> Avant c'était quand j'ai commencé à faire des clients. Ce que je faisais, c'est que j'allais revoir mes anciens chums, je leur apportais de l'argent et je leur disais: «Je viens vous aider». C'était comme la "Robin des Bois" parce que je travaillais. (Sophie, 25 ans)

Loin d'avoir résolu ses difficultés, nous avons trouvé, lors de l'entrevue, une jeune qui se battait encore pour ne pas rechuter dans la toxicomanie et qui vivait de sérieuses contraintes à continuer ses activités prostitutives en évitant la stigmatisation sociale. Sa perception d'un jeune de la rue reflète bien cette situation tout en exprimant une profonde solitude.

> C'est quelqu'un qui essaie, qui fait tout pour s'en sortir mais qui a des barreaux dans les jambes. C'est comme moi, quand j'ai voulu m'en sortir, il n'y avait personne pour m'aider. Je me suis retrouvée sans connaissance sur la Sainte-Catherine au coin de Bourbonnière, il n'y a personne qui m'a aidée. J'ai été obligée de me réveiller toute seule sur le trottoir pour que l'ambulance vienne me chercher. [...] On est comme de trop dans la société. (Sophie, 25 ans)

Dans une voie beaucoup plus négatrice de soi frôlant la clôture narcissique, Marc, nous a dit que le premier endroit qu'il a fréquenté au début de sa vie de rue était les *Blocs*. Il s'était teint les cheveux en bleu sans toutefois s'insérer dans l'univers punk. Il était attiré par le type de jeunes «fuckés» et les prostituées de rue et la drogue. Plus tard, c'est son appartement dans le Village gai qui devint le lieu le plus important pour lui. Reproduisant sociospatialement une posture de claustration qu'il adoptait lorsqu'il était enfant (dans le garde-robe de sa chambre à coucher), Marc nous a affirmé que dorénavant c'était son appartement qui lui servait d'isoloir: «Sauf qu'au lieu d'être dans ma chambre, dans mon garde-robe là, j'étais dans un appartement au complet».

Son mode de relation aux lieux affecté par la forme de relation parentale de superficialité amena Marc à développer une impassibilité sociale face aux réalités des autres. Quand nous lui avons demandé pourquoi il disait être attiré par le centre-ville, il a invoqué de façon paradoxale la diversité des individus et les avantages de l'anonymat pour demeurer dans l'ombre de la sociabilité.

> Parce qu'il y a toute sorte de monde ici. Puis tout le monde se fout de tout le monde. Quand bien même tu en verrais un se faire poignarder, tu ne réagis pas, tu t'en fous, tu restes chez vous c'est pas ton problème. Tout le monde se fout de moi. Je n'aime pas que le monde puisse savoir ce que je fais. (Marc, 22 ans)

En ce qui a trait à son attraction pour la vie de rue, Marc nous a dit vouloir non seulement retrouver des gens comme lui mais aussi voir la misère et l'instinct de survie à l'œuvre.

> Qu'il y ait pas mal de monde qui sont à peu près comme moi. Il y a pas mal de monde qui sont sur la rue, qui sont pas mal solitaires et qui ne *trustent* pas vraiment le monde. C'est la misère, c'est ça qui est attirant. Le monde, la survie aussi, l'instinct de survie. (Marc, 22 ans)

Nous lui avons demandé de préciser les raisons déterminant le choix des bars qu'il fréquentait. Comme pour les punks ou les rockers, Marc sélectionne ses lieux de socialisation à l'intérieur ou à l'extérieur du Village gai en fonction des types de sociabilité gais. Il nous a dit qu'il fréquentait maintenant le Métropolis et le Angel's.

> Je n'irai pas au *Sky* parce que c'est un paquet de grandes (d'éfféminés). J'irai pas au *Lézard* parce qu'ils sont tous une gang de frappés. Je n'irai pas au *Kox* parce qu'ils sont là pour se montrer. (Marc, 22 ans)

Outre le choix des bars, le Village gai comporte aussi sa topologie du marché prostitutif. Telle une vitrine où les clients viennent «magasiner» en auto effectuant ainsi une forme de carrousel, les prostitués offrent discrètement leur services en longeant un quadrilatère qui encercle le parc public Charles S. Campbell. Marc s'affiche ainsi de deux à trois fois par semaine.

> Bien, la rue Champlain, je tourne sur René-Lévesque, je monte par Papineau. Après ça je tourne sur Sainte-Catherine, je continue jusqu'à Alexandre-de-Sèves. J'y vais peut-être deux-trois fois par semaine. J'haïs ça être sur la rue. Puis les clients sont téteux, ils tournent pendant trois quarts d'heure avant de nous embarquer. (Marc, 22 ans)

Marc s'est lassé du groupe social auquel il s'était identifié dans le Village gai depuis plus d'un an. Exprimant toujours de façon paradoxale et contradictoire ses rapports à soi et aux autres, Marc se qualifia lui-même «d'homophobe gai».

> Je ne vais plus dans les clubs. Je ne suis plus capable de flairer le monde de clubs là, la clique. Ils me tombent sur les nerfs. Les bitcheries, je suis tanné. Je ne suis plus capable d'endurer les grandes (les efféminées). Je ne suis pas capable d'endurer le gais on pourrait dire. Je ne suis plus capable d'endurer le milieu gai. Je ne suis pas capable d'endurer les tapettes. Je suis homophobe et je suis gai. (Marc, 22 ans)

Lorsque nous lui avons dit que nous le sentions très amer face au milieu gai, il nous a dit que cette attitude était, chez lui, une habitude. Par ses propos, Marc nous a communiqué un profond ressentiment parfois mêlé d'amertume, de résignation et de dérision ou de désespoir et de révolte sans pour autant que l'émotion ne transparaisse vraiment.

> Je suis amer à peu près avec n'importe quoi. Encore là, par exemple, je n'ai pas de carte d'assurance-maladie, je ne peux pas me faire soigner. J'ai les

> dents qui me pourissent dans la bouche, je ne peux pas aller chez le dentiste. J'ai le droit à aucun service de la société. Je me retourne contre elle et elle se retourne contre moi. C'est un jeu qu'on joue à deux. Je n'ai pas d'adresse, je ne peux pas en faire venir une (carte d'assurance-maladie). Puis au lieu d'aller prendre un 10 piastres pour aller me faire photographier et attendre un mois et demi pour l'avoir. J'aime autant prendre le 10 piastres pour aller me geler la face et aller faire d'autres bonshommes le lendemain. De toute façon, même avec une carte, je n'ai pas d'argent pour des médicaments. Puis j'irai jamais me taper un bonhomme pour aller me chercher des pilules. (Marc, 22 ans)

En approfondissant la dynamique relationnelle de Marc, celui-ci nous a fait part de son questionnement face à l'impossibilité pour lui de se «perdre» définitivement. C'est comme si Marc reproduisait continuellement des situations sociales où tout semble perdu à l'avance pour lui, de façon à éprouver, compulsivement, par le risque du danger inconnu, l'égarement de soi.

> De toute façon j'essaie toujours de me perdre et ça ne marche jamais. J'essaie toujours de m'envoyer en quelque part que je ne connais pas et de me perdre. Être complètement égaré là, ne pas savoir où ce que je m'en vais là. J'essaie de faire ça et ça ne m'arrive pas. Je suis porté à me perdre et je ne suis pas capable de le faire. C'est du travail quand tu es perdu. Tu essaies de t'orienter par des points et il faut que tu cherches, que tu regardes, que tu remarques. Il faut que tu t'informes. [...] Je me lance dans des galères où je me fous dans la merde juste pour voir ce que ça va être et ce que ça va donner. Avant même de me lancer, je le sais. Je préviens le monde qui sont alentour de moi avant que je saute dedans. Ça risque d'être dangeureux sauf que j'y vais. Je fais tout le temps les contacts nécessaires. (Marc, 22 ans)

Ce mécanisme de répétition, qu'il reconnaît ne pas en contrôler l'émergence (une pulsion), se traduit au bout d'un certain temps par un profond sentiment d'insatisfaction tel l'effet d'une drogue toujours à renouveler et qu'il préfère consommer seul ou la fréquentation successive des bars qui ne satisfont plus ses désirs. Comme plusieurs des autres jeunes de la rue, cette dynamique l'amène à se déplacer continuellement d'un bar à un autre, d'un appartement à un autre et d'une ville à une autre. Ses «galères» finissent par lui nuire dans sa réputation face aux autres, il s'ensuit alors un cercle vicieux où ses attitudes homophobes l'isolent davantage des autres. Il doit chercher ailleurs un autre lieu où remettre en scène la négation de soi.

> D'ici 6 mois, un an, je me vois encore en train de me préparer, en train de faire des bonshommes dans une autre ville pour ramasser mon argent. Je vais continuer à me geler mais pas tant que ça. Je vais faire plus attention à ma santé pour me préparer à partir. [Question de l'interviewer: «Pourquoi dans une autre ville?»] Parce que je me sens tout petit dans une trop grosse merde, je vais partir, je vais essayer de me remonter ailleurs mais pas au Québec. J'ai brûlé les deux villes qu'il y avait: Québec et Montréal, les deux sont finies. Je ne peux plus rester ni à l'une, ni l'autre. Dans 3 mois je ne suis plus dans la rue. Je vais aller dans un appartement, probablement tout seul. Puis je vais faire des bonshommes mais je vais travailler en même temps, les bonshommes ce sera à temps partiel pour payer le quinze mille dollars que je dois. (Marc, 22 ans)

Il est intéressant de noter qu'hormis l'attractivité de son appartement, le lieu que Marc dit considérer comme le plus important est justement lorsqu'il est entre deux lieux, mobile. C'est en métro ou en autobus que Marc se met à réfléchir sur lui-même et sur le sens de sa vie et de son avenir. C'est là aussi qu'il calcule les risques qu'il prend dans sa pratique prostitutive bref, c'est lorsqu'il est dans une position de déplacement qu'il trouve le plus de plaisir à se considérer lui-même.

> Ça réfléchit, c'est le fun de réfléchir là-dedans. Quand je suis dans l'autobus et dans le métro habituellement, c'est parce que je m'en vais à quelque part ou je reviens de quelque part. Aller faire un client, ça ne paraît pas mais ce sont bien des réflexions. Quand tu es là, il faut que tu sortes du fait que tu es avec un client, du fait que tu baises, que tu travailles. Puis c'est bien de la théorie. La pratique ce n'est rien. Ça fait réfléchir à tout. C'est mal vu de faire la rue, c'est mal vu de faire des clients. Cela n'a pas toujours été mal vu de faire des clients. Qu'est-ce qui a amené à ce que cela soit si mal perçu? Les dangers aussi de sucer quelqu'un qui a le sida là. Je risque d'avoir le sida dans la bouche et je ne le sais pas. Vais-je poigner la gonorrhée, vais-je avoir des morpions? Vais-je en crever dans cinq ans? Est-ce que ça vaut vraiment le coup de faire ça? Ou suis-je aussi bien de retourner chez mes parents? Puis essayer de me faire dessaisir. C'est toujours ça avant et après les clients. Pendant les clients tu penses: «Bon je viens d'avoir 70 piastres et qu'est-ce que je vais en faire? Ah! J'ai ça à payer, après ça je vais aller me *virer* une *brosse* là, je vais peut-être m'acheter un acide». (Marc, 22 ans)

Quand nous avons terminé l'entretien avec la question du «chez-soi idéal», Marc a imaginé un lieu clos où il serait seul sans possibililté d'intrusion extérieure physique ou visuelle mais en conservant tout de même un lien avec l'extérieur: une fenêtre au plafond d'une tour. Tout comme dans le garde-robe, Marc éprouve encore le désir d'un peu de lumière pour voir à l'extérieur.

Attiré par l'argent vite gagné, Maxime déménagea à Montréal dans le Village gai avec sa copine Nancy. Outre son appartement, il fut attiré par le parc Charles S. Campbell pour offrir ses services sexuels mais non sans appréhension la première fois.

> Le plus difficile en premier, je pense que c'est la décision de partir pour aller là. Un coup rendu, c'est comme si tu te mettais dans la peau d'un personnage. Le plus dur c'est entre le moment où tu pars où tu décides d'y aller et le moment où tu es rendu là. Après, pendant que tu es là, ce n'est pas nécessairement si difficile que ça. [...] C'est quand tu imagines le pourquoi tu t'en vas là, ce que tu vas faire là est comme inconcevable [la première fois]. Je n'étais pas capable de visualiser ce que j'étais pour faire. [...] J'y vais tout le temps seul, je ne suis pas capable d'y aller avec d'autre monde que je connais. (Maxime, 20 ans)

Toutefois, cette attraction demeura, sur le plan identitaire, au niveau de l'expérimentation sociale. Contrairement à Kevin et Sophie qui firent de la prostitution leur principale activité de socialisation marginalisée, Maxime ne se considérait pas comme prostitué mais comme quelqu'un qui a provisoirement rapidement besoin d'argent rapidement gagné pour tenter d'intégrer le marché du travail ultérieurement. De plus, il nous a dit ne pas être gai mais qu'il profitait seulement de la situation. C'est pourquoi, il nous a dit qu'après son expérience, le parc Charles S. Campbell lui répugna et le compara à un «marché à viande».

> Non il me répugnait. Il m'a attiré pour l'argent mais c'est un lieu qui me répugne. Il me répugnait quand j'allais voir des gens que je connaissais qui étaient là. L'ambiance qui a dans ce lieu là... parce que je trouve que c'est un marché de viande. À part ça, le lieu en tant que tel, un parc c'est un parc là, ça ne pas peut pas te répugner nécessairement mais avec ce qui se passe là. (Maxime, 20 ans)

Comme nous l'avons déjà mentionné pour Marc, la configuration physico-spatiale du parc Charles S. Campbell et la menace du contrôle policier relativement à la sollicitation de services sexuels font en sorte de réduire la marge de manœuvre des rencontres. Ainsi, prostitués et clients observent le même type d'itinéraire: un mouvement circulaire autour du parc devenant machinal par la répétition qu'il impose. Cette situation exacerba Maxime qui, lui-même, avait quitté ses parents et l'école par répulsion d'un certain automatisme social.

> De la façon dont le parc est construit, c'est tout le temps un quadrilatère, un carré avec quelques petits chemins dans le milieu alors, on dirait tout le temps que tu tournes en rond. Je ne le sais pas, ça me fait penser à des poneys qui sont attachés et qui tournent, tu sais ce que je veux dire? Un genre des carrousel. Et toi, tu tournes et les autos tournent. Je n'aime pas ça, je trouve ça comme machinal "en rond", je ne le sais pas, on est des robots en quelque part là-dedans. Ça ne fait pas humain si tout le monde fait tout le temps le même trajet. On pourrait quasiment mettre des pas par terre. C'est ça, c'est justement, on dirait un parc qui sert à tout sauf à ce à quoi il serait supposé de servir. (Maxime, 20 ans)

En fait, lorsque nous avons interviewé Maxime, ce dernier était désillusionné de la vie de rue où, rappelons-le, Maxime pensait avoir découvert aux *Blocs* et au square Saint-Louis une société parallèle alternative au "9 à 5". Maintenant, il perçoit les Blocs comme un lieu d'identification sociale de dernier recours pour les jeunes: «un terminus». Élargissant sa critique aux bars gais, Maxime considère que le type de sociabilité qui s'y pratique ne laisse guère de place à l'authenticité dans les relations humaines. Les personnes qui se trouvent dans ce milieu sont trop centrées sur l'apparence, ce que Maxime tente d'éviter de reproduire pour lui-même malgré les contraintes de son propre personnage.

> C'est comme dans les bars...de toute façon, c'est tout le temps comme un genre de société du paraître alors, tu ne peux pas nécessairement agir exactement comme tu le veux parce que de toute façon on joue souvent des personnages. Sauf qu'il y a un degré à jouer un personnage. Entre jouer un personnage et ne pas être ce que tu es. Je ne sais pas si tu comprends ce que je veux dire. [...] Moi, je me plie à certaines contraintes en restant moi. (Maxime, 20 ans)

En conséquence, le lieu plus important de Maxime est son appartement qu'il partage avec Nancy et d'autres jeunes gais. Il s'y sent plus en sécurité et compte quitter la vie de rue pour travailler.

> Je ne le sais pas, je me sens sécuritaire ici, c'est calme, [...]. Là, on espère rester plus longtemps ici qu'aux autres endroits qu'on quittait deux semaines après. [...] C'est sûr que c'est important (l'appartement) c'est la seule place où j'ai une vie à peu près normale. [...] Bien là, je fais des applications. (Maxime, 20 ans)

Rappelons qu'au moment de l'entretien, Maxime et Nancy étaient co-locataires avec Marc et Kevin depuis quelques mois. Tous vivaient de la prostitution. Il est

intéressant de savoir que deux mois auparavant, ces jeunes avaient tenté avec une dizaine de jeunes gais de mettre sur pied un centre communautaire dont les services (médicaux, sociaux, juridiques, hébergement d'urgence, etc.) seraient spécifiquement dévolus aux jeunes gais prostitués âgés de 18 à 25 ans. Pour abriter le projet qu'ils ont appelé CAJE (Centre d'aide et d'information pour jeunes), ils avaient loué deux appartements sur la rue Champlain qu'ils s'apprêtaient à aménager. Après avoir contacté plusieurs organismes sociaux qui leur ont donné leur appui politique et/ou financier dont ceux du député provincial de leur comté et du conseiller municipal de leur district, ils ont réussi à rassembler 15,000$. L'un des moyens de financement fut d'organiser une soirée d'ouverture-bénéfices qui s'est déroulée avec succès si bien que le lendemain, ils obtinrent la collaboration des policiers et quelques-uns de leurs voisins les ont aidés à aménager la cour extérieure. Ce projet, qui exigeait des rencontres collectives au rythme de deux fois par semaine, jetait ainsi les bases d'un véritable lieu transitionnel collectif. Tout allait bien jusqu'à ce que deux des jeunes leaders du projet ne s'enfuient avec la caisse à Québec. Nous avons rencontré le jeune qui a initié le projet et il nous a confié que les deux jeunes qui ont trahi le groupe avaient pour l'un, un sérieux problème de toxicomanie et souffrait de maniaco-dépression et, pour l'autre, des problèmes de justice. Selon notre informateur, ils auraient utilisé le groupe pour régler leurs problèmes personnels. Le projet ne connût pas de suite. Le nom du projet CAJE témoigne de façon ironique des difficultés que rencontrent ces jeunes pour passer dans un autre registre relationnel que celui de la méfiance de l'insertion. Témoin de cet échec douloureux, Maxime s'est aussi désillusionné de la solidarité qui pouvait exister en dehors de la société du "9 à 5".

> C'est que tu découvres qu'il y a des gens qui sont tellement dans la merde qu'il ne peut pas y avoir de solidarité. C'est chacun pour soi là-dedans. Dépendamment des raisons pourquoi les gens sont là, tu ne peux pas être solidaire avec quelqu'un qui ne pense qu'à avoir son quart de coke là. Il peut te piler sur la tête pour l'avoir. Puis la fête est éphémère d'une manière ou d'une autre. (Maxime, 20 ans)

Le vecteur culturel d'affirmation identitaire de Paul est l'univers punk, le hard core étant son style de musique préférée. À plusieurs égards, le mode de relation aux lieux de socialisation de Paul ressemble fort à celui de Garbage. Toutefois, à

la différence de ce dernier, Paul se perçoit comme un punk non violent. Lorsqu'il fugua de sa famille, il fut placé en centre d'accueil pendant un mois après quoi il fut hébergé chez un ami à Longueuil qui était vendeur de drogue. Pendant quelques temps, ils traversaient le pont au début de la nuit pour aller aux *Blocs* et aux Foufounes électriques. Ils revenaient aux petites heures du matin. Lorsque Garbage décida de vivre dans la rue, il vint au centre-ville retrouver d'autres jeunes punks.

> Parce que c'est là que se ramasse le monde comme moi. Il y en a ailleurs mais la plupart c'est ici. Mais moi j'aime le centre-ville, j'aime l'atmosphère dans le centre-ville. Parce que moi je ne sors jamais le jour, c'était bien rare que je me promenais le jour, c'est plus la nuit. J'adore ça la nuit. [...] Moi je dors d'habitude. À cette heure-là, je suis chez nous, je ne fais pas grand-chose, je me couche peut-être vers 4 heures l'après-midi et je me réveille vers 10-11 heures du soir et là, je sors et je rentre vers 5 heures du matin. Je fais une *free-base* [cocaïne] et après ça, je reste chez nous un peu et je me recouche vers 4 heures. (Paul, 17 ans)

Même si Paul a maintenant un appartement, il a toujours besoin de s'alimenter en allant dans les ressources communautaires. De plus, il nous a dit qu'au début, il n'avait pas toujours un toit et qu'il était toujours sur la défonce (le PCP), ce qu'il l'amenait parfois à être paranoïaque. En même temps, il se sentait libre de définir lui-même les balises de ses actes et c'était ce qui semblait le plus important pour lui. Évidemment, les Foufounes électriques, les *Blocs* et le parc des Habitations Jeanne-Mance (le "parc des foufs") furent pour lui des lieux privilégiés de socialisation marginalisée des punks de Montréal. Mais, Paul nous a avoué qu'il n'était plus toléré aux Foufounes électriques à cause de son comportement axé essentiellement sur la défonce.

> Tu sais, les Foufounes à Montréal, c'est là que les punks se sont tout le temps tenus dans ce bout-là, c'est comme une histoire, aux blocs et dans le parc des Foufs puis les Foufounes. Ça symbolise les punks de Montréal. [...] Les punks dans le centre-ville se sont tout le temps tenus là. [Question de l'interviewer: «Pourquoi, selon toi?»] Je ne sais pas trop, on suit comme la coutume... [...] Aux Foufounes je n'y entre plus, je suis tout le temps barré. J'étais tout le temps trop gelé puis je faisais tout le temps le bordel et là, ils *cartent* [demande d'identification] tout le temps et je me faisais tout le temps mettre à la porte. (Paul, 17 ans)

D'ailleurs, à titre d'exemple, Paul nous raconta que l'une des plus grandes facilités dans sa vie de rue au début était de se droguer au PCP à tel point qu'il ne pouvait trouver un endroit pour dormir.

> Le plus facile, c'était de se faire des chums, de se geler et d'avoir du fun. Le plus tough c'est que parfois, on n'avait vraiment pas de place pour coucher, on était trop légumes sur le PCP et perdu bien raide. Ça c'était tough. Puis, on n'avait rien à manger, il n'y avait plus de places d'ouvertes, plus rien là. Par bout, ça c'était rough. C'est juste qu'on était trop gelé. (Paul, 17 ans)

C'est aux *Blocs* et au parc des Foufs que Paul retrouva la satisfaction de ses désirs de fusion groupale et d'évasion toxicomaniaque (Paul a déjà subi une thérapie de désitoxication du PCP). C'est comme si le récit de ses «trips» de drogue avait comme fonction d'incarner une histoire personnelle sur la base d'une émancipation idéalisée.

> Bien moi, j'aime ça aller le soir quand il y a beaucoup de monde dans le parc des Foufs: une cinquantaine de personnes. Et là, tout le monde est gelé, tout le monde est sur la brosse, tu revois plein de monde, c'est cool ça. C'est le fun, tout le monde ensemble, tout le monde trippe ensemble. Mes meilleurs trips au début, je les ai faits aux Blocs et dans le parc des Foufs. Quand je suis arrivé, tout le monde me faisait tripper et c'était débile. Les trips que j'ai faits au début quand je suis arrivé, c'était hot en maudit. Je m'en rappelle, une fois j'étais sur le PCP puis il y en a un qui nous a fait fumer, à moi et mon chum, un petit joint de jamaïcain et «Fiou!». Je n'ai jamais refumé du jamaïcain de même, je vais tout le temps m'en souvenir. C'était tellement le fun parce que dans ce temps-là on était légumes, on était tout le temps sur le PCP. On avait sauté une coche et on n'était plus sur la terre du tout. C'était le fun, moi j'aimais ça dans le temps, je ne le referais pas là. (Paul, 17 ans)

Cette observation est corroborée par la description de ce que Paul appela son «mode de vie». Son désir d'affirmation est exacerbé par son désir de reconnaissance personnelle à travers l'importance que lui procure un certain statut d'initié parmi les punks de la rue.

> Mais moi, mon mode de vie, je me fie juste à moi, juste à moi. Tu ne peux pas être solidaire et te fier sur les autres, je me fie juste à moi et j'ai ma mentalité, mes valeurs et je me fais respecter. J'essaie de me faire respecter dans mes valeurs et je les montre mes valeurs. Juste être habillé de même là, ça les montre un peu les valeurs. Mais, je pourrais être habillé straight tout le temps comme lorsque je cherchais des jobs, j'étais plus habillé straight. Arrivent aux blocs, des petits tatas qui ne savent rien et que ça ne fait pas longtemps qu'ils sont là puis, ils me disent: «Qu'est-ce tu fais ici habillé de même?». Je leur dis:

> «Aie! tu ne sais pas qui je suis! Qui es-tu pour me parler de même?». Petit christ de tata, ce n'est pas parce que tu as des bottes dans les pieds que...[...] (Paul, 17 ans)

Se percevant comme quelqu'un ayant acquis une certaine expérience dans le milieu punk, Paul trouve que les lieux qui l'attiraient tant auparavant n'ont maintenant qu'une valeur résiduelle étant donné qu'ils sont maintenant occupés par une autre génération de jeunes. Quand nous lui avons demandé quel rôle social pensait-il jouer dans la société, Paul n'a pas nié en jouer un, comme l'ont prétendu plusieurs autres jeunes de la rue, mais plutôt en se percevant comme quelqu'un ayant pour rôle de «faire chier l'autorité» qu'elle quelle soit.

> Moi, mon rôle social? Je fais mon affaire et j'ai mes idées et quand le monde m'écoeure, bien ils le savent mes idées. À part ça, mon rôle ce serait, je ne sais pas, ce serait de faire chier l'autorité et tout le kit. Moi, je suis contre l'autorité, je trouve ça stupide, n'importe quelle autorité. Il y en a qui disent que ça prend un minimum d'autorité. Check! Il y a eu le *Punk Fest* à Toronto. Il n'y avait pas une police là, c'était juste des punks, pas des *ti-counes* comme ici, il y en avait de 25-30 ans. Il y en avait jusqu'à 50 ans. Il y a des jeunes aussi et il n'y a eu qu'une bataille pendant 5 jours, 1 ou 2 batailles et le monde laissait leur dope dans leur tente. C'était dans le bois ça, leur caisse de bière et tout le reste et personne ne s'est fait voler. Pas d'autorité, pas de police, rien. Si la police était arrivée par exemple, là ça l'aurait fait le bordel. C'était l'anarchie et tout le monde s'entendait ben. [...] Tu sais, il y a les punks pour le *Chaos,* c'est violent et c'est *destroy,* moi, c'est *mark in peace* je suis pour l'anarchie mais je ne suis pas pour la violence, je suis pour la paix aussi...en autant que le monde ne m'écoeure pas là. (Paul, 17 ans)

Au même titre que Barbie l'exprimait, Paul nous a expliqué qu'il trouve dans l'expression culturelle punk une possibilité d'affirmer sa singularité en affichant radicalement sa différence et en inventant des agencements différents des vêtements, de couleurs, etc.: «C'est marginal, ce n'est pas comme les autres». Par ailleurs, l'une des façons que Paul a trouvée de faire de l'argent pour être en mesure de survivre et de payer sa drogue, c'est de quêter et de voler les adultes en état d'ébriété dans les bars du Village gai, la nuit.

> Pour quêter, j'allais souvent au métro Beaubien, plus haut, puis j'allais sur McGill au métro Peel. À part ça dans le quartier gai parce que quêter en avant des Foufounes, dans ce bout-là, ça ne va pas super bien, il y a trop de quêteux.[...] Le 1er du mois, le monde ont leur chèque de B.S. Alors, quand tout le monde est sur le party, tout le monde est chaud, alors ça va mieux pour quêter, de faire des passes, se faire payer la bière et tout. (Paul, 17 ans)

Il nous a aussi raconté comment il entretient une relation non prostitutive avec un adulte homosexuel qui le dépanne financièrement dans l'espoir qu'un jour il acceptera d'avoir une relation sexuelle avec lui.

> Avant je *bustais* [voler] du monde mais maintenant, je ne suis plus violent puis je ne suis pas violent. Avant j'avais un problème de violence mais là je n'aime pas bien ça. Comme tantôt l'autre gars, je l'ai claqué parce qu'il m'énervait mais c'est rare que je vais faire ça; ils vont me pousser à bout. Je trouve ça super con la violence. Mais là, je vais me faire payer des bières, je vais me pousser avec l'argent. De ce temps-là, il y a un vieux bonhomme qui veut coucher avec moi - ça fait peut-être 2 mois que je l'ai rencontré - la première fois, il voulait coucher avec moi. Je vais chez eux, ça a été jusqu'à ce que le bonhomme baisse ses culottes. Je capotais, moi, je lui ai pris son argent et je lui ai dit: «Je te *bust*» et je suis parti. 3 jours après, il est revenu me revoir, après un petit tour de char, il m'a donné 17 piastres et il me disait tout le temps qu': «un jour tu vas finir par vouloir coucher avec moi». Mais moi, j'en profite, c'est un capoté lui. C'est un père de famille qui est divorcé. Il a trompé sa femme avec un gars, c'est un homosexuel mais il n'a pas l'air d'une tapette, le poignet cassé. Il pourrait être comme toi et moi, bien normal. En plus, je le prends tout le temps: à date, je me suis fait 400 piastres avec lui. Là, maintenant, il me dépanne, il me donne de l'argent quand j'en ai besoin. (Paul, 17 ans)

Au moment de terminer l'entretien, Paul nous a exprimé son désir de se rendre à Vancouver ou en Europe avec un ami et une fille en fugue d'un centre d'accueil.

Les trois jeunes qui suivent consommaient de l'héroïne et partageaient un logement dans le quartier Centre-sud depuis l'été 1994. Avant d'aborder leur mode de relation aux lieux, notons qu'à l'instar de Marianne, la mobilité de ces jeunes est dorénavant limitée à leur appartement. Quant à leurs sorties, elles visent à se procurer leur dose d'héroïne quotidienne pour apaiser les souffrances liées au manque. Pierre et Ted nous ont parlé des effets que cette drogue peut avoir sur leurs activités quotidiennes et l'occupation des lieux. L'extrait suivant résume bien leur propos:

> Ma principale activité, je me lève le matin. Le plus souvent, je suis malade parce que je suis en manque de drogue puis j'essaie de me trouver de l'héro. Première chose en me levant, après ça, quand j'ai fait de l'héro bien là, ma journée est faite là, je peux faire d'autres activités, je peux aller voir du monde mais avant ça, je ne peux pas fonctionner avant ça. Juste me procurer de la drogue, sans ça tu n'es pas capable de fonctionner. [...] Je vais essayer de me trouver 40 piastres pour ma journée. (Ted, 21 ans)

Par ailleurs, Ted nous a signalé qu'il existait tout de même un minimum de liens de solidarité entre consommateurs d'héroïne que ce soit pour dépanner quelqu'un lorsqu'il est en manque et n'a plus d'argent ou pour accompagner un autre qui fait un sevrage d'héroïne sans aide institutionnelle.

> Il y a pas mal de monde - comme je te dis - qui font de la junk [héroïne]. C'est pas l'activité principale mais quand tu es plusieurs, ça s'entraide. Par exemple, un jour, moi, je vais avoir de l'argent, si je veux aller voir un ami qui est malade, on va le faire ensemble puis un autre jour, je sais que ça va me revenir. (Ted, 21 ans)

Ted nous a expliqué que c'est la disponibilité de la drogue qui déterminait ses activités sociospatiales. Au sujet du rapport que le sujet entretient avec l'héroïne, Olievenstein (1987: 113-114) établit des liens entre la crise identitaire et le leurre symbolique que représente ce type de drogue:

> Si l'objet est incontestablement l'objet de la jouissance-plaisir et de la reconquête de l'unité, il n'en est pas moins un objet transitionnel jouant le rôle à la place barrée de l'identité. D'où la douleur de toute jouissance liée à la perte d'identité et à son apaisement. D'où également la transformation du désir en besoin. Car l'objet-drogue devient de moins en moins adéquat, et dans un renversement progressif, aggrave la non-identité à travers le culte d'un objet qui vient remplacer le Dieu mort, le Dieu qui n'a jamais existé. Perdant ses attributs, l'objet-drogue qui vient uniquement de l'extérieur, va céder peu à peu sa place à quelque chose d'intermédiaire à la fois de l'intérieur et de l'extérieur et qui sera l'état de manque. Si l'objet-drogue ne devient qu'un objet de culte et perd peu à peu ses pouvoirs, il ne reste plus qu'à l'édifier effectivement comme un Dieu perdu. C'est son absence qui sera chargée de prouver son existence. Ce ne sera plus le plaisir qui fournira la preuve, mais la possibilité de faire cesser la douleur qui permettra à cet objet d'exercer encore une fonction: **vérifier dans la souffrance même de sa non-identité est encore une façon d'exister, une façon de se recréer.** Dès lors, faute de mieux, l'état de manque est désiré (ce qui le différencie fondamentalement de la situation de manque chez l'animal) et l'objet ne sert qu'à le matérialiser. C'est l'état de manque qui devient tout, un tout exquisement douloureux. [91]

Ted a ajouté qu'il était inutile, comme le font les jeunes punks, d'attirer l'attention quand tu es toxicomane. Ted et Bob nous ont dit qu'ils n'affichaient aucun signe culturel marquant sinon que pour mieux passer inaperçus.

---

[91] (C'est nous qui soulignons)

> Tu ne t'habilles pas assez pour ne pas trop attirer l'attention. C'est vrai, quand tu vas te procurer de la drogue à tous les jours, tu ne peux pas avoir l'air d'une carte postale parce que tu vas trop attirer l'attention et ils vont te *spotter*: «Ah! lui il est là à tous les jours». (Ted, 21 ans)

C'est par un voyage en Europe que Pierre alors âgé de 18 ans s'initia à la vie de rue. Il réalisa ainsi son désir de vivre de façon libre et à subvenir lui-même à ses besoins en jouant de la musique dans les places publiques. Il nous a dit avoir couché dans des squats qui, sans être légalisés, étaient tolérés suite à une entente entre les autorités municipales et le groupe de jeunes occupants (en Allemagne et en Hollande surtout).

> J'ai passé comme un an là en Europe. C'est là que j'ai appris à vivre dans la rue et à subvenir à mes besoins. J'ai voyagé pas mal partout comme en Espagne et en Scandinavie. Sans argent et tout seul. [...] j'ai vécu dans des endroits qui étaient vraiment le fun où c'était des squats plus ou moins organisés qui étaient illégaux au départ mais qu'on rendait légaux, une chose qui est impossible à faire à Montréal. [...] Mais je ne suis pas juste allé au Danemark, je suis arrivé à Paris et là, j'avais j'avais 3 piastres dans les poches. Là, j'ai été totalement dans la rue. J'avais ma guitare électrique et un petit ampli avec moi. C'est avec ça que je faisais de l'argent. Après, je suis monté à Armsterdam pour voir des amis. Ensuite, je suis allé à à Hambourg en Allemagne, après à Oslo en Norvège. (Pierre, 23 ans)

Par ce voyage, Pierre s'est prouvé à lui-même qu'il était capable de vivre de façon autonome sans souffrir de la dépendance du confort matériel. C'est l'expérience de la liberté qui le fascinait: «J'ai appris à vivre sans argent donc pour moi ce n'est pas une contrainte et la sécurité d'avoir 4 murs autour de moi, ça aussi c'est quelque chose que je suis capable de vivre sans en avoir». Dès son retour d'Europe, le premier endroit où Pierre se dirigea fut les Foufounes électriques. Il y retrouva ses amis pour s'informer des changements survenus durant son absence et trouver un hébergement. Pour lui et comme pour plusieurs autres jeunes de cette catégorie, le centre-ville représente un plus grand potentiel de créativité sociale. Pierre appréciait le fait de ne pas avoir de compte à rendre à personne: «Je me sentais bien parce que je me sentais libre et que je n'avais pas de problème ni personne à qui rendre des comptes». S'associant avec beaucoup de prudence à l'univers des punks, Pierre se sentit attiré dans les lieux où les gens lui ressemblaient.

> Le fait des gens qui vont se trouver là et l'atmosphère générale de l'endroit. Par exemple, je n'irai pas dans un bar sur la rue Saint-Laurent où tous les gens sont en complet-cravate parce que je me sentirais mal à l'aise d'être là. C'est le capitalisme et le matérialisme ne m'intéressent pas. (Pierre, 23 ans)

Au début, Pierre a fait partie d'un band de musique hard core, *Le Flocon Givré.* Mais, étant donné son instabilité, il n'a pu continuer. Il nous a fait part de sa propre interprétation de la mentalité punk à partir d'un commentaire sur l'esthétique de le bâtiment qui abritait l'ancien entrepôt frigorifique maintenant désaffecté situé dans le Faubourg Québec (quartier Centre-sud).

> Je suis allé la dernière fois, l'année passée. Je suis allé sur le top avec ma blonde faire des champignons; nous sommes allés s'asseoir là. L'esthétique de cette place là? Ah oui ! Je trouve que c'est comme la décadence urbaine. Je trouve ça pas mal dur les buildings détruits là. [Question de l'interviewer: «Quels sentiments cela sucite-t-il chez toi?] De l'espoir qu'un jour tout sera détruit. Moi, j'ai envie que le monde dans lequel on vit soit détruit pour que d'autres renaissent peut-être. Non la philosophie punk, je ne sais pas, c'est dur à dire s'il y a une philosophie, en tout cas, tout ce que je sais c'est que je ne trouve pas que le monde dans lequel on vit est si fabuleux. C'est pour ça que j'ai envie qu'il y ait quelque chose d'autre qui se passe. (Pierre, 23 ans)

Nous avons observé que Pierre ne tenait pas à défendre la philosophie punk qu'il traduisait néanmoins mais à s'affirmer à travers elle. Pierre semble avoir davantage conservé son individualité que Paul, Garbage et Normand. Néanmoins, au niveau du discours, il réédite le message punk à tendance nihiliste sur la société actuelle.

> Je ne participe pas à ce qui se fait socialement, je ne participe pas à l'avancement de la société et à la richesse de la société. Je suis complètement en dehors de ça donc, pour moi, ça n'a aucune importance que les choses aillent bien ou mal. Moi, j'ai plus d'intérêts à ce que les choses aillent mal d'une certaine manière. Par exemple, dans une crise économique, je n'ai absolument rien à perdre parce que de toute façon, je n'ai rien. C'est pour ça que moi, j'aimerais bien que tout recommence. (Pierre, 23 ans)

C'est dans les bars maintenant que Pierre retrouve ses lieux de socialisation les plus importants dont le *Looney's* qui semble correspondre davantage à ses aspirations que les Foufounes électriques devenant plus conformiste. Mais, comme pour ses amis (une dizaine depuis 4 ans), le prix de la bière devient un compromis dans le choix des bars constituant ainsi une sorte de rituel où les

mêmes jeunes se retrouvent les mêmes soirées dans les bars qui offrent les prix les plus avantageux pour la bière. Chacun des bars fréquentés ayant une journée différente pour afficher sa promotion, les jeunes font ainsi une tournée hebdomadaire. Comme nous a lancé Pierre : «On suit les spéciaux de la bière!». Loin de constituer un noyau solide, son groupe d'amis n'est pas un groupe d'appartenance exclusive. Pierre s'expliqua en affirmant n'appartenir à rien de fixe et, comme d'autres jeunes rencontrés, il est porté à bouger continuellement aussitôt que ses relations deviennent trop stables. Ce qui l'amène à se considérer lui-même comme en dehors de la société: «Comme moi, je suis maintenant dans la rue, dans le milieu de la drogue. C'est le Milieu de la rue d'une manière mais moi je suis plus en dehors de tout ça. Je me considère comme n'appartenant à rien». Plus tard, dans l'entretien, Pierre observait que le fait d'être en dehors de la société fait en sorte qu'il demeure difficile d'accéder aux avantages de ce qu'il appelle le «monde de la majorité». En ce sens, coupé d'une réalité parfois nécessaire, cette vie sociale en marge de la société crée un rapport d'aliénation à cette même marge que Pierre qualifie de «sous-monde».

> Bien ça fait une aliénation à un moment donné, à force de vivre dans la rue, ça fait comme une espèce de sous-monde comme *underworld* où tu vas vivre dans ta propre réalité mais qui ne s'entrecoupe pas avec la réalité de la majorité. (Pierre, 23 ans)

Qualifiant son nomadisme de «syndrome du gazon plus vert ailleurs», Pierre nous a avoué son questionnement ambivalent à ce sujet.

> Bouger, oui, toujours à la recherche de quelque chose peut-être le syndrôme du gazon qui est plus vert ailleurs. Peut-être qu'à un moment donné il faut que ça reste là, mais pour l'instant, c'est encore comme ça parce que je suis au point où je réalise qu'à bouger tout le temps tu n'accomplis rien. Donc, si tu veux accomplir quelque chose soit que tu te stabilises ou que tu arrêtes de vivre tout simplement. Je pense que c'est quand même incurable le fait d'avoir envie de bouger tout le temps. En tout cas, pour ma part, c'est comme ça. Je sais que lorsque je passe trop de temps à la même place... C'est aussi le fait que je n'ai pas envie de vouloir faire face aux responsabilités peut-être ou, je ne sais pas. Parce qu'en ce moment je me pose des questions par rapport à ça donc c'est pour ça que ça influence mon discours. (Pierre, 23 ans)

Le lien entre le voyage et la toxicomanie est très étroit chez les jeunes, c'est ce qu'affirme Rassial à propos de la métaphore du voyage (1990: 87-88).

> Les adolescents usent et abusent de la métaphore du voyage; le mot est riche, en français, puisque, outre «la voie» qui fait son étymologie, il évoque phonétiquement le voir, voir ailleurs, voir autre chose. C'est de ce côté qu'il convient d'expliquer d'abord la toxicomanie de l'adolescent, qu'elle consiste dans des essais sans suite, ou qu'elle engage le sujet dans la dépendance. Quand on interroge des toxicomanes sur leurs motivations du début, une large majorité répond «par curiosité»; la seconde motivation, «la recherche d'évasion», devenant plus tard la principale, outre bien sûr, «l'état de besoin» qui se développe.

C'est justement ce que Pierre évoqua: la consommation de l'évasion.

> La consommation de drogues ce n'est pas une consommation qui est la même que la consommation de tondeuses à gazon parce que - disons quand tu achètes de la drogue - ce n'est pas une possession; ce que tu achètes finalement c'est un état d'esprit que tu achètes. Ce n'est pas du tout une possession c'est un état que tu achètes, c'est une liberté, c'est une évasion que tu achètes. (Pierre, 23 ans)

En ce qui concerne Ted, c'est en appartement avec des amis qu'il débuta à 18 ans sa vie de rue étant donné sa répulsion pour le centre-ville ainsi que pour les jeunes de la rue eux-mêmes.

> Je te dis que je ne me mêle pas beaucoup avec les vrais jeunes de la rue. Ce n'est pas du monde qui m'attire, dans le fond c'est du monde qui me dégoute un peu, c'est du monde qui n'a pas de classe qui se complaise dans l'ignorance et dans le manque d'éducation; ça ne veut pas nécessairement dire à l'école, ça veut dire de culture. Je n'aime pas ce milieu là et je ne veux rien faire pour les aider; j'ai assez de misère à m'occuper de moi-même. Je n'ai pas de grand but social. (Ted, 21 ans)

Ted se considère lui-même plus mature que ceux qu'il appelle les «vrais jeunes de la rue» c'est-à-dire, les jeunes fugueurs. Il affirme qu'il n'a pas vraiment eu de difficulté avec la vie de rue et s'attribue toute la responsabilité de ses actes. Au début, Ted a refusé de bénéficier de prestations d'aide sociale parce que cela portait atteinte à sa dignité. Il a déjà fait un peu de courrier à vélo pour se dépanner. Il ne se voit pas ayant recours aux institutions.

> Non tu n'es pas capable au début, c'est assez dur au début pour un jeune l'aide sociale. J'avais des amis, le monde s'entraide. [...] L'argent, ça ne pousse pas sur les arbres, tu essaies d'avoir un appartement pour garder un peu de dignité mais c'est dur surtout avec aucun revenu et garder un appartement, manger convenablement à tous les jours. (Ted, 21 ans)

Invariablement, comme la majorité des jeunes de cette catégorie, Ted affirma qu'il s'est senti plus libre et exempt d'obligations sociales au début. Sans nous avoir expliqué les raisons précises de sa méfiance envers les adultes, Ted a dressé un mur de ressentiment entre le monde adulte et lui-même.

> Je me méfie beaucoup des étrangers parce qu'être jeune, c'est dur et te retrouver entre jeunes, c'est du monde en qui tu as confiance puis d'habitude, les jeunes ça n'a pas beaucoup confiance aux adultes parce que les adultes n'ont pas confiance aux jeunes. C'est réciproque la confiance. Les adultes semblent penser que: «Vous êtes jeunes, vous ne savez pas ce que vous faites, alors faites nous confiance. Mais nous-autres, on n'a pas à vous faire confiance parce que vous êtes jeunes et écervelés». [...] Je n'ai pas confiance aux adultes, je ne veux pas savoir ce qui se passe dans leur monde et je veux qu'ils me laissent en paix, c'est tout. (Ted, 21 ans)

D'ailleurs, sa critique radicale des adultes s'étend aussi au monde du travail: le "9 à 5".

> [...] Stérilité des adultes lobotomisés qui se promènent en partant travailler le matin à 7 heures et rentrent chez eux à 5 heures. Ne pense pas que c'est du monde qui sont nécessairement heureux; ils travaillent parce qu'ils n'ont pas le choix et ils ne sont pas heureux. Ils sentent dans l'atmosphère, dans l'air, qu'il n'y a pas de liberté, il n'y a pas de joie. C'est tout du monde qui va travailler dans des places où ils sont écrasés par leurs supérieurs. (Ted, 21 ans)

Parmi les lieux les plus importants pour lui, Ted valorise d'abord son appartement pour la liberté d'agir que cela lui procure et ensuite le parc Lafontaine où il y retrouve la tranquillité et la paix, les bars lui servant de lieux de sociabilité. pour Ted, ce qui semble important, c'est de contrôler sa situation, l'appartement le lui permet. Ted nous a confié qu'il regrettait sa dépendance à l'héroïne. Lorsque nous lui avons demandé pourquoi il avait commencé à consommer de l'héroïne il nous a répondu par ennui. Refusant de recourir aux institutions de traitement spécialisé, Ted tente, d'une rechute à l'autre, de réussir des sevrages chez un ami de Toronto.

> Tu sais au début, tu fais ça parce que tu t'ennuies tu n'as rien à faire tu es chez vous, tu n'as rien à faire. Tout le monde a une histoire différente mais ça revient toujours au même, au fait que tu ne t'en rends pas compte, tu t'en rends compte quand il est trop tard que tu es devenu dépendant et quand tu es rendu à ce point-là bon...[Question de l'interviewer: «As-tu déjà suivi des

> traitements de méthadone ou d'autre chose?»] Non je suis capable d'arrêter moi-même, j'ai déjà arrêté, j'ai déjà sevré complètement et après ça, j'ai recommencé pas parce que... parce que je le voulais... parce que moi, je ne crois pas à ça les traitements donnés dans les institutions. Ce qu'ils font, ils jouent trop avec la tête du monde, ils leur font croire que ce ne sont pas des bonnes personnes, que ce sont des personnes inférieures parce qu'elles sont tombées dans le milieu de la drogue et, que pour s'en sortir, il faut changer le style de vie c'est complètement faux tu sais. [Question de l'interviewer: «As-tu un endroit et de l'aide pour pratiquer un sevrage?»] Ah oui! Quand je veux, je peux partir à Toronto; je vais être malade 3-4 jours après ça. Ce n'est jamais agréable mais ce n'est pas... (Ted, 21 ans)

Mentionnons que Pierre a déjà fait un mois de prison pour vol à l'étalage. Afin d'éviter ce genre de moyen pour payer sa drogue, Ted nous a dit que lorsqu'il était malade et sans argent, il fuyait la ville.

> Là quand je pars, c'est pour m'éloigner de la drogue. C'est parce que des fois je ne peux pas m'évader, je ne peux pas rester à Montréal parce que je suis trop je suis trop malade, je ne suis plus capable et je n'ai pas d'argent. Tant qu'à aller faire des *MacDo* avec un pistolet en plastique ou être malade à sortir de la ville puis être malade un peu, je préfère sortir de la ville et de m'éloigner du trouble autant que possible. (Ted, 21 ans)

Bob n'était pas très volubile sur sa vie de rue. Il nous dit être déprimé au moment de l'entretien. Plutôt solitaire, Bob a connu une expérience d'itinérance au début de sa vie de rue (en 1993) avant de partager un appartement avec d'autres jeunes. N'ayant pas choisi la vie de rue, sa principale préoccupation était de trouver une place stable et de se procurer de l'argent. Entre-temps, il fréquenta les organismes communautaires pour se nourrir. C'est dans un petit parc, tout près du centre-ville-est, que Bob s'installa pendant cette période. Souffrant d'isolement et ayant en aversion la mendicité, il nous a dit qu'il se sentait «catastrophé» et déprimé.

> Au début, je suis allé *domper* [entreposer] mes affaires à quelque part puis après ça, je suis allé m'*effoirer* dans un parc et attendre que le temps passe: le parc du "chien qui dort" un petit parc sur Saint-Christophe entre Ontario et Sherbrooke là. Il est devenu encore plus petit depuis qu'ils ont construit des condos partout. C'était pas mal là mon parc. Ça m'arrivait de coucher chez des amis. Au début, ce que je faisais c'est que je me promenais la nuit, je marchais, j'ramassais des *botchs* puis là je dormais le jour dans des parcs parce que la nuit tu ne peux pas, la police te ramasse. [...] Mais je n'ai pas vraiment demandé d'aide non plus. (Bob, 23 ans)

Le parc en question est en fait le parc Claude Melançon que Bob a appelé le parc du «chien qui dort» étant donné qu'il avait la compagnie d'une sculpture en ciment représentant un chien blanc grandeur nature en train de dormir "en boule" dans un coin du parc. Le parc est petit et il ne contient qu'un seul banc. Bob reconstituait symboliquement un chez soi en plein-air.

> C'était presque devenu chez nous là. C'est un beau parc parce que celui-là, il est pas mal au centre-ville mais en même temps il est assez discret. C'est presque un cul-de-sac. Il n'y a pas d'auto qui passe là, il y a plein d'arbres et pendant un bout de temps, il y avait des lilas. (Bob, 23 ans)

Toutefois, Bob ne pouvait y dormir que le jour étant donné que le règlement municipal interdisait l'occupation de ce lieu après minuit. À partir du même raisonnement que Ted, Bob n'a pas trouvé d'intérêts à attirer l'attention des policiers et des commerçants sur ses activités de débrouillardise. Il s'agissait de passer pour un «inaperçu». D'ailleurs, pour lui, le principal critère déterminant le choix des lieux est de ne pas être contraint de justifier sa présence. C'est au centre-ville que Bob pouvait trouver la marge de manœuvre nécessaire pour subvenir à ses besoins. Depuis qu'il est en appartement, le lieu le plus important pour Bob est l'immense appartement s'apparentant à un squat dont nous en avons déjà décrit le potentiel de socialisation entre jeunes de la rue lors de notre entretien avec Daniel. La musique punk n'était pas étrangère à Bob ayant déjà fait partie d'un band, *General Foods,* pendant 2 ans. La possibilité d'occuper un lieu tel que l'appartement de Daniel et de jouer de la musique lui permet, nous a-t-il dit, d'exprimer son agressivité. Cependant, Bob n'a pas développé un fort sentiment d'appartenance avec un groupe de jeunes. Il qualifie ses amis d'«individualistes».

> J'ai une gang de chums mais ce n'est pas un gros sentiment d'appartenance là si tu veux. C'est assez individualiste là. Je suis tout le temps avec des chums. Depuis que je reste à Montréal, je me tiens avec eux autres qu'est-ce que tu veux. Là c'est rendu quasiment hebdomadaire je ne sors presque plus. (Bob, 23 ans)

À cause de sa consommation d'héroïne, Bob dit ne plus sortir beaucoup de son appartement outre les rendez-vous hebdomadaires dans les bars. Tout comme Ted, Bob résiste au fait de s'identifier à un jeune de la rue étant donné qu'il n'a pas vraiment choisi ce mode de vie. Au moment de l'entretien, Bob nous a dit

avoir l'intention de recommencer dès l'automne 1994 ses cours de baccalauréat en sociologie à l'UQAM et de s'installer dans un logement où il pourra préserver davantage son intimité dont il souffre actuellement. Par conséquent, Bob retourne régulièrement au parc Claude-Melançon faire un peu de lecture et retrouver une certaine intimité que ce lieu spatialise en s'accordant davantage, selon nous, à la tendance de Bob au repli narcissique.

Oz est un autre jeune qui a connu une expérience d'itinérance plus prolongée (environ 9 mois). Oz est le nom fictif que ce jeune a trouvé à cause de sa fascination pour la magie et le pouvoir de l'imaginaire. Ce qui lui procure le plus de plaisir consiste à faire des jeux de rôles avec des amis en conservant la peau du personnage pendant des semaines. Cela lui permet, nous a dit Oz, de «faire les espaces que l'on veut». Se considérant «sorti» du Milieu de la rue, Oz vivait en appartement au moment de l'entretien. Il nous a dit qu'il «n'était pas fait pour vivre dans la rue». Avant son expérience d'itinérance, pendant qu'il étudiait au Cégep, Oz nous a dit avoir fréquenté les jeunes de la rue au carré D'Youville, attiré qu'il était par le plaisir que lui procurait la drogue (PCP et Cocaïne). Il vint un temps où Oz fréquentait plus les *Crack House* que ses cours. Il subit une cure de désintoxication qui, selon lui, était fondée sur une dicipline militaire. Oz en ressortit «endoctriné» et prêt à «sauver le monde». Lorsqu'il s'est retrouvé à l'extérieur sans ressource financière ni adresse, Oz ne pouvait pas revenir chez sa mère qui avait refait sa vie avec un autre homme. De tout façon, a-t-il ajouté, avec elle, «c'était l'enfer». Aux prises avec une sévère dépression, un ami l'amena au Repère au tout début pour lui trouver un hébergement. Il fit sa première nuit au Refuge des jeunes et là commença son expérience d'itinérance.

> Ce qui a été dur, ce fut le froid. C'était en hiver. J'étais souvent au Repère mais dans ce temps-là, ce n'était pas ouvert la fin de semaine. La fin de semaine, j'ai gelé et en maudit, parce que le Refuge des jeunes n'était pas ouvert le jour alors, où est-ce que je m'en vais? Je m'en vais dans le métro, le métro Sherbrooke par excellence. [...] C'est à partir de là que je me suis dit: «Là, Oz c'est là que tu fais partie des mal pris». Ça ne veut pas dire que tu es un trou de cul mais tu fais partie de ceux qui n'ont plus rien. Tu es un itinérant. Puis d'accepter ça, ce n'est pas évident pour un gars qui n'a jamais été dans la rue pis et qui ne connaît pas plus que ça cet environnement-là. (Oz, 19 ans)

Contrairement aux jeunes de la rue qui occupaient des lieux spécifiques à leur appartenance culturelle, Oz suivit, en plus de quelques ressources communautaires jeunesse, l'itinéraire des itinérants: l'Accueil Bonneau, la Red Cross Mission, le terminus Voyageur, le Palais du commerce, les métros, etc., Oz nous a raconté pourquoi le centre-ville l'attirait lui aussi.

> Pourquoi? À cause que mes semblables se ramassaient là. Je ne veux pas dire que ce sont des déchets là, je ne vais pas jusque là. Mais ce monde-là c'est une certaine forme de gens ratés. Je ne me considère pas comme un raté et je n'ai pas l'intention de me considérer comme un raté mais de me ramasser là, ça ne me tentait pas. [...] Quand tu fais partie de ce monde-là, tu regardes et tu as peut-être ton futur devant toi Ayoye! Et quand tu vois le gars de 30-40 ans qui parle tout seul...[...] Le centre-ville c'est aussi l'environnement underground qui est là, les bars, la nuit, la dope encore une fois. (Oz, 19 ans)

Oz nous a dépeint en quelque sorte les bases d'une topologie de l'itinérance où l'attraction est d'abord déterminée par les prégnances de la déchéance de ce qu'il a appelé «ses semblables», des «ratés». Même à ce niveau de décrochage social, il demeure un désir de réciprocité minimale à partir duquel des jeunes comme Oz tenteraient de continuer d'exister socialement, au moins comme itinérants. En ce sens, plusieurs lieux du centre-ville spatialisent ce type d'axiologie. Il est intéressant d'observer qu'au moment où Oz commença à développer un sentiment d'appartenance à la rue, ce fut lorsqu'il se mit à s'approprier son expérience d'itinérant comme une forme de liberté anarchique. Nous n'affirmons pas que Oz s'est adapté positivement à sa situation d'itinérance mais qu'il sortit de sa léthargie dépressive au moment où il comprit qu'il pouvait donner un sens social à son expérience.

> La définition de l'anarchie dans le dictionnaire n'est pas pareille, mais pas une seconde pareille que celle de la rue. Ce côté-là de liberté que j'ai trouvé, c'est le côté de la non obligation: «Je ne dois rien à l'État, l'État ne me doit rien, donc je suis libre». C'est ce bout-là qui m'a *fucké*: «Oui, ce n'est pas fou!». C'est à ce moment-là que j'ai réalisé avoir une appartenance à la rue. (Oz, 19 ans)

Avec le recul de quelques mois, Oz évalua cet aspect de manière beaucoup plus critique enrichissant ainsi la construction sociosymbolique de son parcours et de son histoire personnelle.

> Ce sentiment d'appartenance existait à cause de cette sorte de pouvoir illusoire si on veut. C'est une illusion. Le pouvoir, j'ai compris depuis longtemps que le pouvoir équivaut à la grosseur de ton portefeuille. Ça l'a toujours été comme ça et ça sera toujours comme ça. Avant que ça change, l'humanité entière a du chemin à faire. [...] Dans la rue tu n'as pas d'obligation mais tu n'as pas de droit. C'est pour ça que j'ai lâché la rue parce que c'est une illusion. [...] Puis on [les itinérants et les jeunes de la rue] est un petit peu les incorruptibles. Moi je suis incorruptible, je suis sur le BS. Quand, je travaille et que j'ai une job, j'ai été corrompu. (Oz, 19 ans)

Même si actuellement il assume sa vie de rue, François affirme comme Oz ne pas l'avoir réellement choisie au début: «Non je ne pensais pas que j'étais pour me retrouver là un jour, c'est devenu un choix personnel après». Selon des circonstances comparables à Oz, François se retrouva à vivre dans la rue en 1989 sans toutefois se percevoir comme un itinérant. Après un séjour de 3 semaines en prison pour vol à l'étalage, François se retrouve sans le sou et sans adresse, ses amis ayant déménagé avec ses meubles pendant son incarcération. Le premier endroit où il se dirigea fut le Refuge des jeunes. Parfois, il alla dormir au square Viger (la partie du centre) étant donné que la surveillance policière était moins présente qu'ailleurs. Pour subvenir à ses besoins, François mendiait tout près de 30.00$ par jour. Ses principales préoccupations au début était de se nourrir et de se procurer de la drogue (PCP). Avec le temps, le centre-ville-est fut «son milieu» et le lieu de sa clientèle pour acheter de la drogue.

> Parce c'est facile de faire de l'argent là-bas. Il y a plus de possibilités. Tu quêtes, il y a plein de monde puis il y a tout le temps du monde qui veut de la drogue, tu te fais une cote. Dans le centre-ville il y a tout le temps de quoi qui arrive, de l'argent arrive. Ce que j'aimais bien au centre-ville, tu pouvais aller coucher à la Place-des-Arts là, il y a un moment de cela. (François, 23 ans)

Contrairement à Oz, François s'associa aux jeunes punks et fréquenta les lieux occupés par eux. À ce titre, à la manière de Paul, François se rappelle d'un «trip de dope» inoubliable qu'il a vécu avec d'autres jeunes de la rue au parc des Habitations Jeanne-Mance. À ses débuts, François était sur les effets de la drogue du matin au soir. Toujours impliqué dans le Milieu de la rue, François habite en appartement avec d'autres jeunes et nous a dit avoir commencé à penser à se stabiliser et à retourner terminer son 3e secondaire car il perçoit le risque d'enfermement de la vie de rue.

5.2.3.3 Entre l'affirmation de soi et la déchéance

Il existe un aspect spécifique au mode de relation que les jeunes de cette catégorie ont entretenu avec l'espace de la rue qui mérite d'être souligné. Qu'il s'agisse des jeunes ayant vécu un mode de relation parentale de domination, de superficialité ou de détachement, nous avons observé une constante dans leur questionnement lié à l'inquiétude de tomber dans la dégradation de leur situation et perdre ainsi leur capacité d'être un sujet apte à s'approprier ses actes sociaux. Rappelons-nous les propos de La Passoire qui désirait maintenant «un peu plus de futur» ou ceux d'Oz qui ne voulait pas ressembler à l'itinérant de 30 ans qui parlait seul. Les extraits suivants montrent la diversité de ce type de préoccupation chez ces jeunes. Précisons que nous n'avons pas rencontré ce type de questionnement de façon aussi distinctive chez les jeunes des deux autres catégories. La crainte face à l'aliénation toxicomaniaque, l'angoisse de refléter l'image du robineux à laquelle ils ne s'identifient pas ou encore la peur de se retrouver seuls constituèrent pour ces jeunes en mal d'affirmation identitaire autant de garde-fous psychologiques face à la déchéance. Toutefois, pour toutes sortes de raisons ayant trait au parcours personnel de chacun des jeunes, la limite qualitative de la déchéance n'est pas la même pour tous. Par exemple, nous l'avons vu, les prégnances des *Blocs* et du square Saint-Louis sollicitèrent chez Maxime une projection subjective symbolisant l'idéalisation d'une société parallèle et alternative au "9 à 5". Dès qu'il constata que cette société parallèle n'était pas aussi alternative qu'il ne l'avait imaginé, il renversa alors la valeur de son jugement à propos de ces lieux.

> Tu trouves ça beau [les *Blocs*] quand tu te trouves marginal, sauf que lorsque tu y vas, la marginalité, ce n'est pas ce que tu avais pensé. La marginalité, c'est comme une idée de se regrouper ensemble alors que dans le fond, il n'y avait rien. Donc le lieu symbolise ça, alors je ne peux plus le trouver beau. Puis, quand tu vois tout ce qui se passe là...les gens qui se font voler la seule paire de bottes qu'ils ont par quelqu'un d'autre qui en n'a pas mais qui couche dehors lui aussi. Alors, il ne peut plus être beau, il est laid. Il symbolise ça: la déchéance. (Maxime, 20 ans)

Voici quelques extraits montrant la diversité des inquiétudes faisant l'objet de questionnements de la part de la moitié des jeunes de cette catégorie.

Des fois je me sentais bien, d'autres fois, j'étais plus déprimé, ça dépendait comment que je filais là. Quand ça va bien tes affaires, tu es plus content, tu ne trouves pas que c'est si dur que ça mais quand ça va mal et que tu te regardes: «**Calice! qu'est-ce que je fais là?**». (François, 23 ans)[92]

Je me disais qu'il ne faut pas que je me rende jusque là. Il n'y avait plus de futur [...] Ça me faisait peur parce que je voyais que je commençais à être dépendante et qu'il m'en fallait tout le temps. J'avais du fun là, j'aimais ça, mais je me disais qu'il ne faut pas que je me rende jusque là. Je n'étais pas là juste le jour, des fois je m'amusais à passer tout la nuit. Là, je faisais une acide puis je m'asseyais et je regardais là, il y avait tout le temps du monde. Ce n'était jamais le même monde, la nuit. Même qu'ils étaient plus vieux la nuit. Et, ça me faisait peur en quelque part. Quand je retournais chez nous, j'y pensais et **je me disais qu'il ne fallait pas que j'aille jusque là** parce que c'est vraiment dégueullasse. (Nancy, 20 ans)[93]

Bien, il a été un temps où **je me sentais à moitié sale et à moitié comme que je voulais être.** Parce que je quêtais, je vivais de: «As-tu un peu de change?» J'étais vraiment tout le temps bien gelé, je ne saisissais jamais rien de ce qui se passait, c'est pour ça que je ne faisais pas grand chose à Montréal à cause de ça. Des fois, je me ramassais à des places que je ne me souviens même plus où c'était ou alors, je dégelais et je me demandais: «Où suis-je rendu ?». Ça et en même temps, je sentais que je faisais ce que je voulais. Puis, du monde dans la rue je ne suis pas habitué de voir ça. Là-bas [à Rawdon], tu vas parler de quelqu'un qui est dans la rue là, bien automatiquement tu vois l'image du robineux qui est alcoolique, sur le coin du trottoir et qui écoeure tout le monde. (Garbage, 17 ans)[94]

Où est-ce que je m'en allais parce que je me rendais bien compte que je n'avais pas un chemin de vie qui ressemblait aux autres. Puis, je regardais par rapport au monde qui avait le même genre de vie que moi, qui était sans appartement ou *whatever,* pourquoi j'en étais venue là et je ne me reconnaissais pas souvent. [...] **je me sentais un peu comme un mutant.** (Florence, 22 ans)[95]

---

92 (C'est nous qui soulignons)

93 (C'est nous qui soulignons)

94 (C'est nous qui soulignons)

95 (C'est nous qui soulignons)

5.2.3.4 La routinisation de la vie de rue: la sécurité inconsciente du nomadisme résiduel

Même si les jeunes de la rue sont extrêmement mobiles et ne font que bouger constamment au point d'en faire une compulsion pour certains, nous avons observé que ce nomadisme de rue (qui correspond bien au concept de nomadisme résiduel tel que défini par la théorie de la forme urbaine) comporte une routine sociospatiale et n'a rien à voir avec un *no man's land.* Nous avons observé que ce dernier relève davantage de l'imaginaire des chercheurs que de la réalité quotidienne des jeunes de la rue. Bien entendu, il ne s'agit pas d'une routine comparable à l'itinéraire du travail programmé (le "9 à 5"). Il peut s'agir d'une routinisation quotidienne, hebdomadaire ou mensuelle. Les jeunes reviennent toujours aux mêmes endroits fréquentés mais pas nécessairement au même moment. Même s'il arrive que les habitudes des jeunes de la rue changent, la routinisation sociospatiale demeure mais se recompose autrement. De façon inconsciente, cette routinisation sociospatiale leur permet d'acquérir un minimum de sécurité existentielle étant donné leur instabilité géographique qui en empêche plusieurs de s'établir réellement (l'appropriation d'un logement stable). Précisons qu'à ce sujet, les extraits suivants reflètent bien la dynamique sociospatiale de tous les jeunes interviewés. Rappelons que nous leur avons tous posé les questions suivantes: «Y a-t-il une régularité dans tes déplacements? Est-ce que tu reviens aux mêmes endroits?». Certains répondaient par la négative en évoquant leur aversion contre la programmation de leur vie quotidienne. Mais, en analysant leur itinéraire quotidien et hebdomadaire, ils ne pouvaient que constater l'existence d'une routine qui se distinguait de l'idée aliénante qu'ils s'en faisaient par le fait d'une certaine appropriation de leur mobilité. C'est Gésabelle qui exprime le mieux cette réalité inconsciente.

> Au Carré Saint-Louis, à la montagne [au Mont-Royal], bon on allait au Carré... quand j'allais au Carré Saint-Louis. C'est quasiment une routine dans le fond quand on voit ça comme ça là, ouais. J'arrivais le matin au carré, à minuit on se faisait mettre en dehors du carré alors, on s'en allait à la montagne. Quand il faisait beau, on dormait là. Puis le matin, on retournait au Carré mais on restait là tant que ça nous tentait et après ça, tout le monde s'en allait chacun chez soi ou on allait squatter. Mais on ne le voyait pas comme de la routine. Ça se faisait parce que ça voulait se faire de même (rires); c'était comme ça. Bien, c'est parce que c'était les lieux où l'on était bien. Ça se faisait

automatiquement. On ne pouvait pas rester au Carré alors, on s'en allait à la montagne, on savait que là, on ne se faisait pas achaler dans le cimetière ou à la croix. Je pense même qu'on n'y réfléchissait pas là. Je me rappelle le matin je partais, je m'en allais au Carré, je ne me disais pas: «Je m'en vais au carré!». Je sortais et ce sont mes pieds qui m'amenaient, je n'y pensais même pas. C'était inconscient je pense. (Gésabelle, 19 ans)

Les deux extraits suivants traduisent bien les effets sécurisants d'une routine sociospatiale lorsqu'elle est appropriée. Toutefois, Daniel nous a montré comment cette routine peut aussi provoquer un certaine monotonie sociale l'amenant à changer d'endroit.

Moi c'est la sécurité, c'est beaucoup de sécurité, de savoir que là tu peux être en paix, tu peux rencontrer ceux qui pour toi peuvent t'aider, qui vont être intéressants. [...] J'y ai jamais réfléchi je ne sais pas...si j'y pense, c'est parce que dans le fond je suis insécure. Quand je me promène le jour je ne me sens pas chez nous, le territoire ce n'est pas très grand; disons ça va d'ici en descendant jusqu'à Sainte-Catherine en allant jusque dans l'Est. Bien, dans le fond, je pense que c'est parce que je cherche de la sécurité. Finalement il n'y a pas grand chose qui m'arrive de surprenant finalement. Ça doit bien être à cause de ma régularité, les mêmes chemins, mon territoire est petit, il est sécure, c'est foetal, c'est foetus. Il faut que je change, je veux voyager. Il faut que je change. (Daniel, 23 ans)

Je ne le sais pas, c'est ma routine. Bien, probablement en quelque part, c'est un genre de sécurité encore parce que veut veut pas, les rues que je fais, je les connais. Je connais les places que...c'est comme en quelque part il y a une sécurité et je finis à la même place. Je connais les gens, en quelque part, je pense que c'est un gros besoin de sécurité. (Maxime, 20 ans)

D'autres jeunes vont traduire ce phénomène psycho-géographique comme étant une habitude.

C'est comme un parcours là, c'est tout le temps la même *ride* [trajet] que je fais, je reviens. C'est comme une routine dans le fond. Je ne sais pas, une habitude là, c'est une habitude. Tu me poses des questions là! (François, 23 ans)

Quand j'étais dans la rue, j'allais tout partout, tout le temps dans le centre-ville, dans le quartier gai, la rue Mont-Royal, je courais tout partout, je marchais tout le temps, tout le temps. J'allais tout le temps boire à la même place sur la rue Mont-Royal, dans les mêmes places dans le quartier gai, dans le centre-ville, tout le temps la même affaire. Bien, tu es habitué d'aller à des places et à moins que j'ai le goût une bonne fois d'aller dans une place nouvelle... mais quand je suis habitué d'aller à mes places, je continue à y aller. Et quand tu aimes ça aller à cette place-là, tu t'habitues d'aller là. (Paul, 17 ans)

Ici, Oz nous a décrit de façon détaillée le trajet-type de son expérience d'itinérant qui était déterminée en grande partie par les conditions d'ouverture des ressources d'hébergement pour jeunes itinérants et de quelques lieux publics et semi-publics. Là il est davantage question d'une désappropriation de la routinisation sociospatiale. Pendant sa période d'itinérance, Oz fut dépendant de la routine institutionnelle des ressources et abris disponibles.

> Si je voulais souper avant 21h00, j'arrivais vers 20h00 au Refuge des jeunes, je bouffais. Là, on passait le temps à jouer aux cartes ou à fumer les botchs qui restaient ou à écouter le film s'il y en avait un. Après on allait se coucher et on dormait. On se levait à 7h00 , on déjeunait, on partait vers 8h00-9h00. Là, il n'y avait plus de place où aller, l'hiver il fait froid: le métro Sherbrooke (le plus près du Refuge). On quête, mais pas plus que ça. On quête surtout des *smokes* quand on en n'a pas. Là, c'est d'attendre 9H am. À 9H am, la bibliothèque (de la Ville de Montréal) ouvre ou, au pire, on peut s'arranger pour prendre le bus jusqu'à Saint-Louis de Gonzague. On va bouffer là, du café, on bouffe à midi. Moi, l'après-midi, j'allais au Repère, je niaisais un petit peu je venais faire des tours à 13h00; j'y passais ma journée. À 19h00, ça ferme. Qu'est-ce que je fais? J'ai 2 heures à brûler. Je pouvais retourner tout de suite ou sinon j'allais niaiser quelque part dans le métro ou peut-être à la bibliothèque. La bibliothèque ferme à 21h00, qu'est-ce que je faisais? Je niaisais, je trouvais quelque part où aller. J'attendais qu'il soit 23h00, je montais au Parc Lafontaine. Je m'en allais chez Pops, quelqu'un pouvait me donner un petit *lift* jusqu'aux autobus Voyageur. Je me retrouvais à niaiser dans le coin. J'allais rejoindre Pops au coin d'Amherst et Sainte-Catherine (à 23h00). Je continuais la run avec eux autres. À 4H00 il arrêtait, c'était fini, qu'est ce que je faisais? J'allais au Bunker ou des fois je couchais chez un de mes chums. [Question de l'interviewer: «Pourquoi était-ce ainsi?»] C'est causé par les horaires des maisons où l'on reste: tu te lèves à telle heure, tu bouffes à telle heure [...]. Dans ces places-là, au moins pour la première fois, tu n'es pas rejeté. (Oz, 19 ans)

Dans une voie similaire, Ted nous décrit la dynamique des bars où les jeunes sont plus ou moins tolérés et qui conditionne l'itinéraire hebdomadaire des jeunes de la rue qui s'y rassemblent. Ici, il existe un certain rapport de force entre la tolérance de l'établissement et le choix de l'établissement par les jeunes.

> Ah oui! tu apprends qu'il y a des places comme le Repère où tu peux aller trouver de la bouffe, tu te retrouves-là tous les mardis; il y a une certaine routine. C'est comme certains bars, il y a les soirs de spéciaux où le monde se retrouve même si tu n'as pas d'argent. Tu vas là et tu sais qu'il y a du monde qui va avoir de l'argent. Il y a tout le temps quelqu'un qui a de l'argent. Dès qu'il y a un bar qui tolère les jeunes, les jeunes se retrouvent là, il y a tout le temps une place dans les bars, tout le temps un bar qui va être plus tolérant

envers les jeunes. Les jeunes se retrouvent là puis, à un moment donné, ça devient trop gros, le monde change et trouve une autre place ou le bar n'est plus aussi accomodant qu'il l'était avant. Ça change à tous les 3 ou 4 mois disons les bars, ça ne dure jamais vraiment longtemps. [...] Bien, ça devient une routine à un moment donné. Bon, tu as des amis qui restent à tel et tel endroit, ta *plug* de drogue est à tel endroit, tu vas te retrouver tout le temps aux mêmes places et à un moment donné, ça va changer un peu; quelqu'un va déménager. (Ted, 21 ans)

5.2.3.5 Les pratiques sociospatiales identificatoires

Chez les jeunes de cette catégorie, les pratiques sociospatiales identificatoires s'inscrivent dans un registre sociosymbolique de l'affirmation de soi et de ses difficultés à l'actualiser. Par exemple, Marianne possède un tatouage de dragon autour de son nombril. Banalisant non seulement l'endroit du tatou mais le sens de sa projection subjective, elle finit par parler de sa violence retenue à travers ce tatouage dont elle avait été marquée par la beauté esthétique.

J'en ai un sur le ventre là. Un dragon. Il ne signifie rien là, c'est un dessin que je trouvais super beau et je l'ai mis là. [...] Je ne suis pas vraiment violente là mais peut-être oui...peut-être là. Mais je ne suis pas violente à aller fesser dans un mur là mais je suis violente dans des affaires qui me font chier, ça me fait vraiment chier, je chiale et en dedans là, je viens que je casserais tout là. Ouais, mais je suis un dragon aussi [signe astrologique]. Je n'avais pas pensé à ça vraiment. Remarque, c'est peut-être pour ça aussi parce que je ne voulais pas qu'il paraisse trop. (Marianne, 17 ans)

Nous avons observé ce même désir d'affirmation de la violence chez Sophie qui avait fait tatouer une rose avec des épines sur son épaule quand elle avait 18 ans. Elle nous a dit ce qu'elle signifiait: «Ça signifie que la haine est plus forte que l'amour».

Dans la même dynamique d'identification que les jeunes de la première catégorie pour qui le rat était une projection de soi représentant intimement leur position identitaire et sociale, les jeunes de cette catégorie ont cependant adopté le chat comme l'animal symbolisant le mieux leur désir d'affirmation. En effet, la société ne laisse pas un rat en liberté étant donné sa répugnance culturelle et mythique, ils demeurent captifs d'une mobilité endogée (qui vit sous la terre). Les prégnances de cet animal s'accordent bien du point de vue sociosymbolique avec

les jeunes de cette première catégorie (mode de relation centré sur la dialectique axiologique liberté/captivité). Pour les jeunes de la catégorie présentement étudiée, c'est plutôt le chat qui représenta l'animal attractif pour ses qualités d'indépendance relationnelle. Ces qualités supposeraient une forme symbolique et idéalisée de "libre arbitre" dans ses rapports affectifs aux êtres humains. D'ailleurs, n'a-t-on pas déjà dit qu'un chat disposait de sept vies? Autant un chat peut nier sa dépendance à un maître en affirmant sa totale indépendance, autant peut-il se soumettre à son maître pour obtenir de lui nourriture et caresses. Les prégnances que dégage cet animal viennent ainsi solliciter la projection dialectique d'affirmation de soi/négation de soi chez ces jeunes.

> Moi j'ai un chat. J'adore ma chatte. Je hais les chiens, ça l'a trop besoin d'affection, d'attention; ce n'est pas assez indépendant, je ne sais pas moi, un chien, tu peux lui cracher dessus, il t'aime pareil. J'aime un chat parce que je sens que je peux avoir une bonne communication avec; on a chacun notre vie, on se respecte on s'entraide quand on peut. Aussi, je trouve que c'est fascinant avec toute la grâce et le style. Disons que je prends une sieste avec mon chat là, ça fait tellement du bien là, j'oublie toutes mes fonctions sociales où je suis placé dans la société. Je sens que je suis un animal avec mon chat aussi on est deux animaux qui s'aident et qui s'aiment. Je trouve ça super beau. (Daniel, 23 ans)

> J'aime ça les chats, c'est indépendant. Quand j'ai besoin d'une boîte de bouffe de temps en temps ce n'est pas comme un chien qu'il faut que tu sortes puis qu'il faut que tu divertisses. Je ne sais pas, j'aime ça je trouve que les félins ça a de la gueule, les chiens je trouve ça idiot. (Bob, 23 ans)

Marc, quant à lui, va jusqu'à substituer ses rapports humains affectifs et d'attachement à ceux qu'il entretient avec un chat. Ici, le chat devient ainsi un objet transitionnel qui soutient Marc dans son étouffement narcissique.

> Je peux m'attacher à un chat, à un chien, bien un chien c'est plus dur, à un chat je suis correct mais à une personne, qu'elle me meure dans les mains ou pas, ce n'est pas mon problème. [...] Je le sais que je n'aime pas personne. Ça ne veut pas dire que je ne les apprécie pas quand ils sont là de temps en temps. Sauf que je ne suis pas capable de m'attacher à quelqu'un. [...] Un chat pour moi c'est comme si...c'était une femme pour vous autres. Un chat je vais pleurer quand il va partir. Un humain je m'en fous. Ça se remplace n'importe quand. Ça peut se remplacer sauf que le chat, dans ma tête, le chat me connait. Il m'a vu heureux, il m'a vu triste. Tandis que l'humain il ne m'a jamais vu heureux ou triste. Il a pu penser que j'étais triste ou il a pu penser que j'étais heureux mais il n'a jamais vraiment vu ça. (Marc, 22 ans)

5.2.3.6 Sans propriété, point de salut! Sans consommation point d'appropriation!

Fréquentant les restaurants de type fast food, les jeunes de la rue en général se sont vu constamment rejetés s'ils ne consommaient pas et parfois invités à manger à l'extérieur lorsqu'ils consommaient. L'image négative et d'insécurité sociale véhiculées par un certain nombre d'acteurs dont les médias à propos des punks et des itinérants font en sorte que les jeunes de la rue deviennent, pour les commerçants et les clients, des éléments répulsifs pour la circulation de l'économie locale.

> Mais les punks ne sont pas acceptés. Tu entres à des places puis tu te fais lancer, tu sais, il te donne un hot-dog et ils te demandent, ils te prient d'aller le manger dehors. Oui, il y a des places à Montréal où c'est de même. Pas nécessairement seulement dans le centre-ville, un peu partout. Comme à Québec, c'était pire. Je ne sais pas pourquoi là mais ils ne m'aimaient vraiment pas la face. Comme au Valentine, ils ne voulaient même pas me vendre un hot-dog. (La Passoire, 18 ans)

> Comme les restaurants là, comme si j'avais voulu aller faire un tour au Dunkin Donuts, je te gage un 10$ que je n'aurais même pas pu entrer. C'est parce que là-bas ils mettent tous les punks dans le même panier. On est 2 ou 3 qui ont fait de la marde, alors tous les punks sont barrés de là. Il y a quelques restaurants où tu ne peux pas rester si tu n'achètes rien ou bien ils nous aiment pas la face alors, ils sont bien chiens avec nous autres. (Garbage, 17 ans)

Il y a aussi les jeunes qui mendient devant un établissement commercial et qui se font demander de quitter les lieux pour ne pas faire fuir les clients.

> Ça me tente de me spotter là pour quêter [sur les marches d'une entrée]. Le gars qui place le monde dans le restaurant vient me voir devant la porte, il sort et me dit ´«Sacre ton camp, tu déranges les clients!». Je lui ai dit: «Pourquoi je m'en irais, je suis bien ici». «Sors d'ici, sinon j'appelle les flics». Les flics sont arrivés, j'ai passé une nuit en prison. [...] Ça m'amène à être paranoïaque. Autobus Voyageur: on se fait sortir, le métro: «Qu'est-ce que tu fous ici? Tu *scrams*», restaurant: «Tu prends rien? *Scram*». Dans la rue:«Qu'est-ce que tu fais, tu flânes?, Circule!». Qu'est-ce qu'il me reste comme lieu? Il ne me reste rien. Dans les parcs, la nuit, tu n'es pas supposé être là. (Oz, 19 ans)

En occupant certains lieux vacants, publics et semi-publics du centre-ville-est, les jeunes de la rue se sont vus confrontés aux policiers qui, face à cette représentation sociale d'insécurité urbaine, tentent de jouer un rôle rassurant pour

la population et les commerçants locaux. Ted est bien conscient de ce contexte globalement défavorable pour les jeunes en général et qui ne se retrouve pas seulement au centre-ville-est.

> C'est le style, tu te promènes dehors et les adultes vont être méfiants des jeunes. Où que tu ailles si tu es jeune, les adultes vont être méfiants mais c'est réciproque la plupart du temps. N'importe quel groupe de jeunes qui se retrouve dans un parc, ça va avoir l'air louche. Tu n'as rien qu'à voir ce qui se passe au Carré Saint-Louis. Beaucoup de jeunes allaient traîner là avant la fin de semaine. Mais là, ils ont fait une grosse opération de nettoyage. La même chose avec les tams-tams sur le Mont-Royal. Plein de monde se retrouvait là le dimanche mais là, ils ont décidé qu'on ne peut pas avoir ça des jeunes sans supervision qui s'amusent. Ils sont intervenus et ont tout gâché la fête pour tout le monde. (Ted, 21 ans)

Certains se font interpeller à cause de leur allure suspecte.

> Ça m'arrive souvent, ça arrive que je me fais trop achaler par la police. Par exemple, samedi matin je me suis promené, il était 6 heures le matin, je me suis fait *carté* [demande d'identification]. Ils m'ont enquêté là et ont vu que j'avais un mandat. J'étais supposé passer en cours pour une affaire de haschish. Je n'étais pas sous mandat. Ils s'étaient *fuckés* dans leur ordinateur puis là, j'ai été amené au poste 33 pour rien. Ils m'ont libéré 1 heure après. Ce n'est rien que parce que je me fais assez achaler, je suis tanné, j'ai la chienne de mettre les pieds dehors. (François, 23 ans)

L'ensemble des exemples de répression policière que les jeunes interviewés nous ont donnés concernent les *Blocs*, le square Saint-Louis et d'autres parcs publics. Les relations entre jeunes de la rue et policiers se font plus souvent qu'autrement à travers des dialogues de sourds et une distribution de contraventions. Voici un échantillon d'extraits illustrant le mieux la tension de ces rapports aux *Blocs* et au parc public situé derrière les *Blocs*.

> Comme essayer de leur parler... L'autre fois, on était assis sur le banc en avant des Blocs, la police passe et dit: «Circulez!»; «Voyons, je suis assis sur le banc, y a-t-il une loi qui me dit de ne pas m'asseoir sur le banc?»; là, il me dit: «Je ne veux rien savoir de toi»; je lui dit «Est-ce que je peux juste te parler, là, poliment, je ne veux pas t'écoeurer?»; «Câlisse ton camp, je vais te câlisser un coup de pied dans le cul!». Là je vais voir l'autre policier, je lui dis: «Toi, puis-je te poser une question sans que tu capotes là?»; Il me dit: «Oui»; je lui demande: «Pourquoi vous généralisez... vous écoeurez tous les punks»; Il me dit: «Bien on se fait pas mal écoeurer aussi»; je lui dis «Ouais, mais ce ne sont pas tous des....regarde, moi je suis correct avec toi et je ne t'envoie pas chier»; il me dit: «Ouais c'est vrai, moi je ne généralise pas»; je lui dis: «Ouais

mais ton chum c'est un hostie de borné et lui il devrait se réveiller parce qu'il va lui arriver de quoi». Aïe là, le policier ne l'a pas pris du tout. Il y en a qui ne veulent rien savoir là. [...] Moi je ne quêtais pas, j'étais assis sur le banc et ils sont venus me faire chier. (Paul, 17 ans)

La police, bon, dernièrement [été 1994], tu vois, elle nous a fait chier encore. Dernièrement, on était assis au parc des Foufs. On était assis par terre, la police nous a dit qu'on n'avait pas le droit de s'asseoir là, que c'était un parc privé. Il y a deux ans, avec Robert du Piamp et Julie du CLSC, j'ai réalisé un projet, d'après ma propre idée et celle d'un autre jeune, de faire le ménage du parc. On était allés faire une requête à l'Hôtel de-Ville, de toute la baraque et c'était bien un parc public. C'est la rue Hôtel-de-Ville qui passe là. Mais la police a essayé...Ça fait des années - je lui ai dis - «Je le sais que c'est un parc public, je le sais moi, je suis informée!». Puis là, une de mes amies elle lui a dit: «Tu penses que ton auto, ton auto...». Il nous a dit: «Vous *maganez* [abimer] le gazon!». On était assis par terre là. On ne boit même pas de bière rien, on ne consomme rien. Elle a dit: «Toi, tu penses qu'avec ton auto tu ne maganes pas le gazon?». Il dit: «Moins que tes deux fesses!». J'étais là, merde! c'est quoi ça? Bien oui, je bouge, mais moi je reviens me mettre à la même place. (Johanne, 18 ans)

En ce qui a trait aux parcs publics, Bob s'est fait évacuer plusieurs fois parce qu'il lisait après l'heure de fermeture du parc, après minuit. Ainsi a-t-il appris qu'il fallait constamment légitimer sa présence en fonction de la consommation dans les endroits prévus à cet effet ou de la circulation. Parmi l'ensemble des extraits nous vous en présentons quelques-uns référant aux parcs publics tels le square Saint-Louis.

Une contrainte qui m'est revenue souvent dans la face c'est que ça a l'air que tu n'as pas le droit de lire la nuit dans un parc parce que c'est dangereux ou je ne sais pas pourquoi, je me suis fait vider constamment des parcs parce que je lisais. [en 2 mois une quinzaine de fois]. [...] Parce que le gros des places après 11 heures tu n'as pas le droit d'être nulle part. Il faut que tu légitimes ta présence dans un bar, dans une place, en consommant quelque chose ou en circulant. Tu as le droit de circuler je pense mais tu n'as pas le droit de t'asseoir sur un trottoir et de fumer une cigarette. Ça a l'air que tu n'as pas le droit de faire ça. (Bob, 23 ans)

C'est un lieu [square Saint-Louis] où l'on avait quand même beaucoup de liberté dans ce temps-là. Maintenant, je me rappelle cet été, j'ai poigné un ticket de 75 piastres parce que je m'étais promenée sur le gazon. (Gésabelle, 19 ans)

> Il n'y a plus rien là [au square Saint-Louis]. La police a fait vraiment le ménage là. Il n'y a plus de vendeurs, il n'y a plus de jeunes là. Tu n'as plus le droit de t'asseoir sur le gazon, tu n'as plus le droit de rien faire. Il n'y a plus personne qui se tient là. C'est plus dans les apparts des autres qu'ils vont. (Marianne, 17 ans)

D'autre part, la répression policière est aussi très présente auprès des jeunes qui font de la prostitution. Qu'il s'agisse du parc Charles S. Campbell où Maxime exerce cette pratique, du quartier Centre-sud pour Marianne ou du centre-ville pour Johanne et Sophie, la surveillance policière affecta leurs déplacements en limitant la liberté de leur pratiques sociospatiales.

> Quand tu t'en vas au parc [Charles S. Campbell] et que tu vois des policiers passer, et bien, tu n'as pas le choix de bouger ou de te trouver quelque chose à faire ou te trouver une raison, n'importe quoi, parce que ce n'est pas légal et ils ne te lâchent pas. Il faut que je me déplace plus parce que lorsqu'ils sont présents, il faut me trouver un nouveau spot, un nouvel endroit. Tu ne peux pas rester accoté sur une barrière ou quelque chose de même quand ils passent là. Il faut que tu te déplaces plus quasiment à chaque soir. (Maxime, 20 ans)

> Bien, la police m'a déjà arrêtée pour la prostitution. C'est la police qui te harcèle! Il ne te le dit pas au début que c'est ça. Une copine qui en faisait [de la prostitution] est un petit peu eh...elle a des problèmes un petit peu...comment on dit ça? Pas quelqu'un de retardée mais quelqu'un qui a de la misère. Elle est brillante mais tu vois qu'elle a des coches qui sautent là. On était assis sur le coin Saint-Laurent-Sainte-Catherine, sur un bac à fleurs. Elle dit: «Aie! il y a quelqu'un qui veut me payer la traite là-bas». Ça arrive souvent le monde qui nous paie une bière, la bouffe. Alors, il nous dit: «La petite blonde m'a dit que vous avez besoin d'argent, que vous avez faim?». On a dit: Ouais». Alors, il nous dit: «Combien avez-vous de besoin?». Elle dit: «Bien moi, il me faut trente piastres pour mon compte de téléphone». Il dit: «Toi, tu as besoin de combien?». «La même affaire». Je ne sais pas moi». «Tu as besoin de combien?». «Tant qu'a moi, tu pourrais me donner un mille et ça ne me dérangerait pas». Alors, il me dit: «Ok, on va aller chercher ça». On traverse sur le coin Saint-Laurent en s'en allant vers le métro Saint-Laurent, on était sur ce côté là de la rue. Il nous dit: «Avez-vous déjà fait ça?». Elle a dit: «Déjà fait quoi?». Bien il dit: «Des pipes!», «Oui, à mon chum mais à part ça...». On se regardait et on commencait à trouver ça bizarre. Là il dit: «Ah! bien on va aller dans mon char pour faire ça». Ha! Ha! Tu n'as pas vu ça deux filles retourner de bord et partir à courrir, les jambes à son cou. Puis là on s'est cachées 5-10 minutes, on s'est dit qu'il ne serait plus là. On a marché, pis là, la fille elle le savait, je ne sais pas trop, en tout cas, je n'ai jamais rien compris. Puis, elle a dit: «Ah elles sont là, elles sont là!». Ils nous ont arrêtées avec un mandat de prostitution. «Wow! une minute!!! je ne fais pas de prostitution. Tu m'as offert trente piastres pour aller manger et après ça, tu

> nous as parlé de ça! Ce n'est pas correct!». Au poste de police je braillais puis j'ai appelé au centre d'hébergement Passage même si je ne restais plus là. Là j'ai appelé: «Ouais, ils m'accusent de faire de la prostitution, vous le savez que je n'ai jamais rien faite». Ils m'ont sorti et m'ont enlevé ma charge. (Johanne, 18 ans)

Marianne et Sophie nous ont dit craindre aussi la surveillance des résidants qui peuvent communiquer à la police la localisation de leurs activités.

> Bien maintenant les résidants oui. Bien avant aussi, dans le Carré Saint-Louis, ils chialaient là. Mais c'était bien moins pire, maintenant c'est à côté là. Je me déplace tout le temps, je ne reste pas à la même place. [...] Mais des fois, quand que le monde marche sur la rue. À l'heure de pointe je n'y vais jamais, il y a trop de monde. Ils te voient embarquer dans un char...je ne sais pas hein? [elle se déplace alors le matin]. (Marianne, 17 ans)

> [le moins de liberté] Quand je faisais de la prostitution. La police était là et elle disait de circuler, circulez! Avec des talons hauts de 4-5 pouces là, ce n'est pas évident (sur Sainte-Catherine). [Question de l'interviewer: «Pourquoi te demandait-il de circuler selon toi?»] Parce qu'on était comme des obstacles pour que les touristes puissent passer. (Sophie, 25 ans)

Cette derniière remarque de Sophie en ce qui concerne les touristes est importante car elle conditionne en grande partie le contexte d'insécurité urbaine entourant les populations marginalisées du centre-ville-est. D'ailleurs, Sophie nous a dit qu'elle a subit récemment un jugement de la cour lui interdisant de marcher sur certaines rues composant le quadrilatère où elle travaillait au centre-ville-est. Elle a donc changé de lieu.

> Oui de la police et des avocats. Si je marche sur la rue, je me fais enquêter aujourd'hui. Je ne peux plus marcher sur la rue (depuis 1 mois). Je n'ose plus sortir. Ça l'a toujours joué. En dernier j'étais toujours sur la rue, j'y étais 24 heures, je faisais de la prostitution et la police passait, on s'en rend pas compte tout le temps et on ne peut plus aller n'importe où. [...] J'ai déjà eu une amende de 25$ parce que je marchais sur la rue: "je vagabondais" je faisais du pouce; je ne l'ai pas payée. (Sophie, 25 ans)

5.2.3.7 Synthèse des pratiques spatiales de socialisation marginalisée

À l'instar des deux autres catégories de jeunes de la rue, les jeunes de celle-ci (domination, superficialité et détachement) ont aussi adopté un certain nombre de

pratiques de socialisation marginalisée qui ne furent pas détachées du contexte relationnel de leur famille d'origine. Nous avons observé que la spécificité de leur mode de relation aux lieux de la vie de rue était fondée sur la dialectique axiologique de l'affirmation de soi/négation de soi (voir la figure 5.3). Fuyant l'autorité des adultes, qu'elle fut abusive, non crédible ou non signifiante, c'est le désir de se positionner en dehors de la société pour rechercher une plus grande authenticité dans les relations humaines qui donna un sens à cette volonté d'affirmation sociale. Nous avons vu que la tonalité de ce mode de relation variait d'un jeune à l'autre en fonction de son histoire personnelle, de son imaginaire social et de sa sensibilité. Craignant de tomber dans la déchéance de l'itinérance ou de la dépendance toxicomaniaque, certains ont senti la nécessité de modifier leur style de vie pour ne pas perdre l'autonomie de leurs pratiques de socialisation.

FIGURE 5.3

En effet, rechercher l'authenticité "en dehors de la société" en fuyant l'autorité peut conduire aussi à subir l'inverse de ce que les jeunes recherchaient au départ: la tendance contradictoire d'une affirmation sociale par la négation de soi via la toxicomanie (l'héroïne) et/ou la prostitution. Qu'elles proviennent des résidants, des policiers, des commerçants ou des ressources communautaires, les contraintes sociospatiales de ces jeunes sont identiques à celles des autres jeunes rencontrés.

Tableau 5.3

Les pratiques spatiales de socialisation marginalisée pendant la vie de rue
Groupe C: Formes de relations parentales de domination, de superficialité et de détachement

Mode de relation (projections subjectives)	**Mode d'utilisation** (propriétés objectives)	**Mode d'occupation** (propriétés de l'appropriation)
- Une place où être accepté - Sans responsabilité - Hors de la société - Une société parallèle - La survie urbaine - Le repos du cerveau - Vouloir vivre sa vie - Mieux communiquer - Faire partie du décor de la rue - Un sous-monde - Faire chier l'autorité - Ne pas se faire mener - Ne pas me faire écoeurer - Avoir la paix	-Se démerder - Vagabonder - Rencontrer des amis - Se loger - Manger - Mendier - Se droguer - Se prostituer - Squatter - S'entraider - Faire des affaires - Fêter - Jouer de la musique	**Principaux lieux de socialisation:** Occupation quotidienne: - La rue Sainte-Catherine - Les *Blocs* (la majorité) - Des appartements privés - Des bars gais (Maxime, Marc et Nancy) - parc Charles S. Campbell (Marc, Maxime) - Le square Saint-Louis - La Galoche (Sophie) - Parc Pasteur (Sophie) - La Place D'Youville (Nancy et Oz) Occupation périodique: - Certains squats - Le parc des Habitations Jeanne-Mance - Les Foufounes électriques - Le Mont-Royal Trajectoire dominante: Rassemblement déterminé par la dispersion

Ces contraintes affectent la mobilité des jeunes de façon à les disperser temporairement ou définitivement de leur lieux de rassemblement. Aussi, est-il important de mentionner que parmi les contraintes affectant la mobilité de ces jeunes, celle liée aux commerçants nous informe davantage sur une certaine intolérance urbaine face aux jeunes de la rue.

5.3 Synthèse générale des pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue

Dotés d'indicateurs, nos trois groupes de variables (dynamiques et stratégiques) ont guidé notre analyse des pratiques spatiales de socialisation marginalisée des 30 jeunes de la rue de notre échantillon. Jusqu'à présent, lors de nos synthèses partielles, nous avons présenté le contenu empirique du premier groupe de variables (mode de relation, d'utilisation et d'occupation) en centrant surtout notre attention sur le niveau le plus profond de la structuration géosociale de leurs pratiques de socialisation marginalisée: leur mode de relation aux lieux de socialisation. En effet, nous avons effectivement observé que le mode de relation aux lieux de socialisation des jeunes de la rue constituait la matrice structurale déterminant le mode d'utilisation et d'occupation. Avant de présenter la synthèse des deux autres groupes de variables (gestion des usages urbains et potentiel de socialisation), il nous est apparu opportun d'affiner notre compréhension des projections subjectives des jeunes de la rue dans leurs lieux de socialisation marginalisée en proposant une synthèse des modes de relation que nous avons déjà présentés pour chacune des catégories.

Rappelons que les trois modes de relation aux lieux de socialisation que nous avons vus ont été identifiés en fonction d'une forme de relations parentales spécifiques au parcours géosocial de chacun des jeunes. Bien que des spécificités structurales existent bel et bien au niveau des projections subjectives, il reste qu'il n'existe pas de frontières entre les trois modes de relation que nous avons schématisés. Bien au contraire, **les jeunes de la rue de chacune des trois catégories ont fait appel aux registres axiologiques des trois modes de relation mais en privilégiant le registre de l'un au détriment des**

deux autres. En effet, dans les récits sociospatiaux des jeunes, nous avons observé l'existence d'une dynamique structurale triangulaire du mode de relation dont l'axiologie ambivalente est composée de l'affirmation de soi/négation de soi, d'indépendance/dépendance et de liberté/captivité (voir figure 5.4).

C'est ce complexe axiologique qui motivera les jeunes de la rue à quitter leur milieu d'origine et/ou de fuguer des institutions dans une quête de lieux qui spatialiseront sur le plan de l'affect esthétique les prégnances d'un imaginaire social de l'autonomie naturelle. Des lieux où il serait possible de donner un sens à son existence marginalisée, de fuir l'autorité des adultes, et de prendre en charge sa survie. Cet imaginaire de l'autonomie naturelle résulte de cette combinatoire en triptyque qui confère aux lieux d'identification désirés un statut hors société ou comme le mentionnait Rassial, «pré-historique» ou «post-historique». Dans ce contexte, l'autonomie ne peut s'acquérir que par soi-même sans l'aide du monde institutionnel et des adultes. Dans cet imaginaire, il ne suffit que de se laisser guider par ses instincts naturels de survie pour trouver une place sociale. Cet imaginaire social qui, pour certains des jeunes interviewés, prenait un sens "tribal" ou mystique (pensons à Daniel et Marcel), permettait de compenser l'angoisse de la dépression et de la déchéance, deux formes de misère psychosociale auxquelles ces jeunes résistaient encore.

Aussi précaire soit-elle, c'est à une logique de l'appropriation de l'acte social que le mode de relation des jeunes de la rue réfère. La figure 5.4 présente les trois groupes de formes de relations parentales avec leur spécificité que nous avons traitées dans ce chapître. Ces trois modes de relations parentales sont responsables de la dynamique structurale triangulaire du mode de relation des jeunes de la rue en général. Cette dynamique est représentée par les trois flèches numérotées de 1 à 3 marquant les trois pôles relationnels de la logique d'appropriation des actes sociaux par les jeunes de la rue. Précisons toutefois que la composition ambivalente (positif/négatif) de cet ensemble axiologique se répercute sur cette logique de l'appropriation de l'acte social en une dialectique de l'appropriation/désappropriation. La toxicomanie et la prostitution en sont des exemples classiques. Nous retrouvons le même phénomène dans le contrôle de

la mobilité de plusieurs jeunes de la rue. Leurs rassemblements étant continuellement dispersés par eux-mêmes (compulsion topologique) ou par les autorités policières ou commerciales (répression géosociale), cela favorise une dynamique politique d'appropriation/désappropriation des lieux de socialisation.

Nous présenterons d'abord les composantes de cette logique d'appropriation/désappropriation dans la dimension positive de ces pôles relationnels (liberté, affirmation de soi et indépendance). Ensuite, nous décrirons la dimension négative. Notons que si nous séparons les dimensions négatives des dimensions positives de l'actualisation de ces pôles, c'est dans la seule perspective de mieux décrire les composantes de la dynamique de l'ambivalence du mode de relation des jeunes de la rue. Évidemment, nous l'avons vu, la réalité vécue est bien enchevêtrée de tensions contradictoires. En ce sens, la diversité des expériences sociospatiales des jeunes de la rue se situe entre ces deux extrêmes axiologiques. Que l'on examine le mode de relation des jeunes de la rue dans sa dimension positive ou négative, nous allons constater que l'imaginaire de l'autonomie naturelle y est présent.

Si nous examinons le lien existant entre la liberté et l'affirmation de soi, nous abordons le phénomène d'appropriation de l'acte de narration du parcours. Qu'il s'agisse de la projection subjective familialiste ou celle consistant à se percevoir en dehors de la société (fuir l'autorité des adultes), une construction sociosymbolique s'échafaude autour de cet imaginaire social afin de donner un sens et une direction à son parcours personnel à partir de sa trajectoire d'origine jusqu'à celles de sa vie de rue. Le pôle relationnel 2 de cette logique, l'affirmation de soi et l'indépendance, dynamise l'appropriation des actes de débrouillardise. Le désir de démontrer sa capacité à vivre et à se débrouiller sans l'aide de parents ou de tuteurs afin de prouver aux autres qu'il est un sujet autonome fait partie d'une telle dynamique. Lorsque nous portons notre attention sur ce que dynamise le pôle relationnel 3 l'indépendance et la liberté, nous voyons comment les jeunes de la rue s'inscrivent dans une historicité (être un jeune de la rue) par une appropriation quotidienne de leur histoire et non seulement dans leur capacité à lui donner un sens narratif. Pour rendre compte de l'ambivalence axiologique de

FIGURE 5.4

Mode de relation des jeunes de la rue aux lieux de socialisation marginalisée

Michel Parazelli, 1996

cette dynamique, une lecture de la dimension négative s'impose (captivité, négation de soi et dépendance). À titre d'illustration, mentionnons seulement que la plupart des jeunes de la rue, ayant connu de difficiles rapports avec l'altérité (processus d'identification parentale), se sentent captifs (captivité) du désir de l'Autre conservant l'impression douloureuse d'être nié comme sujet (négation de soi). Ce sentiment de dés-appropriation de l'acte narratif de leur parcours suscite chez plusieurs des désirs de dépendance à un objet afin de fuir ce manque relationnel pour tenter de sauvegarder leur narcissisme. Nous l'avons vu la toxicomanie peut alors créer l'illusion d'une relation à l'Autre par l'intériorisation de la substance (qui vient du monde extérieur). Cette solution tourne nécessairement à vide comme l'a indiqué Jeammet (1993: 45) en qualifiant ce type de relation de «néo-relation» conduisant à l'auto-engendrement d'une «néo-identité»:

> - le développement d'une relation d'emprise par laquelle l'objet devient tolérable dans la mesure où il est mis sous contrôle [...]. Cette modalité de relation aboutit à un aménagement de type pervers par lequel l'objet est nié dans sa singularité et n'a qu'une valeur utilitaire. À une relation vivante se substitue une néo-relation où c'est un produit matériel (la drogue, la nourriture...), voire le comportement lui-même qui tient lieu de partenaire de la relation;

Cette néo-relation illusoire provoque chez plusieurs des jeunes de la rue une dés-appropriation de leur histoire par l'enfermement narcissique inhérent au désir d'auto-engendrement de soi.

En ce qui a trait à la synthèse des indicateurs de la gestion des usages urbains, nous avons opté pour présenter seulement ceux affectant trois lieux transitionnels à titre illustratif (voir tableau 5.4). Nous aurions pu faire le même exercice pour les Foufounes électriques ou le métro de Longueuil. Afin de ne pas demeurer dans des généralisations descriptives, nous avons décidé d'approfondir cet aspect dans la deuxième partie de notre recherche empirique où il sera possible de compléter les informations des jeunes avec celles des intervenants. L'information contenue dans ce tableau-synthèse rend compte de ce que les jeunes nous ont dit à propos de la transformation de la programmation, de l'accessibilité ainsi que du contrôle et de la surveillance des *Blocs,* du square Saint-Louis et du squat le "Château".

Afin d'illustrer de manière synthétique les manifestations du potentiel transitionnel que nous avons identifiées chez les jeunes de la rue, nous avons rassemblé dans le tableau 5.5 l'essentiel d'entre elles se rapportant à chacun des indicateurs de l'espace transitionnel. Si des lieux transitionnels existent pour les jeunes de la rue dans le centre-ville-est de Montréal, ils sont néanmoins très précaires compte tenu des contraintes de la gestion des usages urbains que nous avons vues. La deuxième partie de cette recherche nous permettra d'évaluer avec plus de rigueur le potentiel transitionnel des lieux fréquentés par les jeunes de la rue dans le Faubourg Saint-Laurent.

Tableau 5.4
Synthèse des indicateurs de la gestion des usages urbains de trois lieux transitionnels collectifs des jeunes de la rue Centre-ville-est de Montréal

Lieux	Programmation	Accessibilité	Contrôle et surveillance
Les *Blocs*	- Terrain vacant relativement libre à la définition d'usages temporaires	- Très ouvert sauf l'hiver	- Difficilement toléré: Interdit de flânage, de consommation d'alcool et drogues, d'obstruction de la voie publique. - Répression périodique (demande de circuler et/ou amendes)
	- Secteur de vente de drogue des *bikers*		- Interdit aux jeunes de vendre du PCP - Répression violente
Le square Saint-Louis	- Parc public	- Ouvert	- Interdit après minuit - Distribution d'amendes pour consommation d'acool,
Le squat "Le Château"	- Bâtiment désaffecté libre à la définition d'usages temporaires	- Assez ouvert	- Non toléré: Occupation interdite de propriété privée abandonnée - Suveillance et éviction périodiques

Tableau 5.5
Synthèse du potentiel transitionnel

Réciprocité des relations	Potentiel d'indétermination des règles du jeu	Confiance et fiabilité
- Retrouver ses semblables (famille fictive) - Même mentalité - compréhension mutuelle (entre soi) - Mêmes problèmes sociaux - Tripper avec d'autres	- Avoir de l'action - Prendre des risques - Chercher les contextes d'imprévisibilité (l'aventure)	- Solidarité - Entraide - Accompagnement dans l'insertion à la vie de rue

CHAPITRE VI

L'ENCOMBREMENT SOCIOSYMBOLIQUE DE LA PRÉGNANCE DES JEUNES DE LA RUE

> De guerre lasse, nous les appelons marginaux. Et, comme le terrain vague est un reste spatial, ces marginaux sont considérés, lorsque nous nous représentons les choses de manière rapide, comme les restes de la population citadine. (Korosec-Serfaty, 1991: 248)

6.1 Le contexte de la revitalisation du Faubourg Saint-Laurent

Afin d'étudier l'influence que peut exercer un certain type de gestion des usages urbains sur le potentiel transitionnel des lieux occupés par des jeunes de la rue au centre-ville-est de Montréal, nous avons procédé à une vingtaine d'entretiens avec des intervenants impliqués dans la structuration sociopolitique des usages urbains. Étant donné que les *Blocs* furent identifiés par la majorité des jeunes de la rue comme un lieu jouant un rôle majeur dans leur pratique de socialisation, nous nous sommes limités à l'analyse de ce secteur que certains acteurs, dont la ville de Montréal, désignent sous le nom de Faubourg Saint-Laurent[96].

---

96 Le Faubourg Saint-Laurent fut l'une des premières expansions hors les murs de la vieille ville à la fin du XVIIIe siècle (Linteau, 1992: 80). La rue Saint-Laurent constitua la voie principale de ce quartier d'abord composé d'artisans et d'habitations résidentielles. Ce n'est qu'à la fin du XIXe siècle que des industries (surtout du vêtement) s'installèrent et qu'un afflux de population immigrante majoritairement des Juifs d'Europe de l'Est vint former la deuxième concentration de ghettos d'immigrants pauvres (le premier étant celui du quartier Saint-Antoine avec les Irlandais). Le Faubourg Saint-Laurent devint un quartier du centre-ville de Montréal au début du XXe siècle.

En fait, nous avons vérifié auprès de ces intervenants la nature de leur rôle dans la définition des variables liées à la gestion des usages urbains: l'accessibiltié, la programmation ainsi que le contrôle et la surveillance des lieux les plus fréquentés par les jeunes de la rue. Notre but est d'en évaluer les effets sur les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue.

Le choix de ce secteur est doublement pertinent car il fait l'objet depuis 1991 de projets de revitalisation urbaine dans une perspective de re-peuplement du centre-ville-est qui a perdu beaucoup de ses résidants depuis la fin des années 60[97]. Dès l'adoption du Plan d'urbanisme de l'arrondissement Centre en 1990 (aujourd'hui appelé l'arrondissement Ville-Marie), un certain nombre d'acteurs privés et institutionnels se sont manifestés pour exposer leurs idées et leurs intentions de développement. Nous avons fait l'hypothèse que certains de ces projets, ou encore que le type d'investissement sociosymbolique que ces projets produisent et suscitent, pourraient faire en sorte que la présence des jeunes de la rue soit de moins en moins désirable étant donné l'image de dégradation urbaine qu'on leur attribue. Ainsi, en plus de recueillir des informations permettant de connaître la perception de ces acteurs relativement aux enjeux de la revitalisation, nos entretiens visaient à vérifier cette hypothèse. Voici les 24 intervenants que nous avons interviewés en 1994 et 1995:

Les acteurs de la Ville de Montréal :

- Le Vice-président du Comité exécutif de la Ville de Montréal et conseiller du district de Sainte-Marie (1995)
- Le Chef de l'Opposition officielle de la Ville de Montréal et ex-membre du Comité exécutif de la Ville de Montréal et responsable, alors qu'il occupait cette dernière fonction, de l'aménagement et du développement urbain (1995)
- Le conseiller en aménagement (responsable du projet de revitalisation du Faubourg Saint-Laurent) Service de l'habitation et du développement urbain (SHDU) (1994)

---

97 La limitation de notre investigation à ce seul secteur géographique (qui exclut le square Saint-Louis et le Village gai) est justifiée par le fait que ce secteur fait spécifiquement l'objet de mesures de revitalisation urbaine. Afin de cerner les enjeux et les impacts de ceux-ci sur les jeunes de la rue, il nous est apparu judicieux de restreindre le territoire d'analyse impliquant tout de même un grand nombre d'intervenants.

- Le conseiller en aménagement (responsable du Plan de mise en valeur de la rue Sainte-Catherine), SHDU (1994)
- Le chargé de planification (responsable du Plan d'urbanisme de l'arrondissement Centre), SHDU (1995)
- L'assistante directrice du Service des loisirs, des sports et du développement communautaire (responsable de l'organisation du Comité d'action du Faubourg Saint-Laurent) (1994)
- Un constable de la section police jeunesse du poste 33 du Sercice de police de la communauté urbaine de Montréal (SPCUM) (1994)
- Le conseiller en relation avec la communauté pour la direction du SPCUM (1994)
- La directrice de TANDEM-Centre (1995) (organisme de prévention du crime et de sécurité urbaine)

Associations d'établissements d'affaires, commerçants et Université du Québec à Montréal (UQAM)

- Le Directeur de la Corporation de développement urbain du Faubourg Saint-Laurent (1995)
- Le Directeur de la Société de développement du Quartier Latin (1995)
- L'agent d'information du bar les Foufounes électriques (1994)
- Un gérant du restaurant de type fast-food du Faubourg Saint-Laurent fréquenté par les jeunes de la rue (1995)
- Un propriétaire d'un commerce voisin des Blocs (1995)
- La Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM (1995)
- Le Directeur du service du plan directeur et de la programmation de l'UQAM (1995)

Les intervenants sociaux et communautaires:

- Une infirmière de CACTUS (1994) (organisme de prévention et de distribution de seringues pour utilisateurs de drogue par voie intraveineue)
- Un représentant de l'Association des résidants du Faubourg Saint-Laurent (1995)
- Un organisateur communautaire du Centre local de services communautaires (CLSC) Centre-ville (1995) intervenant auprès des résidants
- Une organisatrice communautaire du CLSC Centre-ville (1995) intervenant auprès des jeunes de la rue
- Le coordonnateur du Regroupement auprès des personnes seules et itinérantes de Montréal (RAPSIM)
- Un organisateur communautaire du RAPSIM
- Une travailleuse de rue communautaire du Projet d'intervention auprès des jeunes prostitués-es (PIAMP) (1995)
- Un travailleur de rue communautaire de l'organisme En Marge (1995)

Dans notre présentation, nous respecterons l'ordre précédent en débutant avec les intervenants de la Ville de Montréal pour enchaîner avec les associations

d'affaires, les commerçants et l'UQAM et terminer avec les intervenants sociaux et communautaires. À la suite de cette présentation, nous laisserons la parole à une dizaine de jeunes de la rue parmi ceux que nous avons interviewés afin de connaître leurs réactions face aux mesures de revitalisation de la Ville de Montréal.

6.2 Les acteurs de la Ville de Montréal

Pour ce premier groupe d'acteurs, nous analyserons; 1. la perception des enjeux entourant la revitalisation urbaine du centre-ville-est; 2. l'orientation des projets associés au Faubourg Saint-Laurent et à la mise en valeur de la rue Sainte-Catherine; et 3. les effets sociospatiaux anticipés sur les jeunes de la rue.

- Les enjeux urbains de la revitalisation du centre-ville-est

Un enjeu commun à toutes les personnes interviewées de la Ville de Montréal est l'exode des contribuables montréalais vers la banlieue. Le principal objectif de revitalisation du centre-ville-est vise à attirer de nouveaux résidants au centre-ville afin d'augmenter l'assiette fiscale de la municipalité et de freiner la détérioration de certains quartiers résidentiels tels que le Faubourg Saint-Laurent. Il importe de signaler que le responsable politique des projets de revitalisation du centre-ville-est de la Ville de Montréal sous l'administration du Rassemblement des citoyens et des citoyennes de Montréal (RCM) est devenu Chef de l'Opposition officielle lors de l'élection de novembre 1994. Pour lui, si Montréal a perdu tant de ses résidants, ce fut à cause d'un urbanisme sauvage que l'administration des années 60 avait adopté. Selon lui, à l'époque on établissait des prévisions selon lesquelles Montréal pouvait accueillir 10 millions d'habitants d'ici l'an 2000. Le centre des affaires était donc appelé à se développer pensait-on. C'est pourquoi le maire de l'époque, Monsieur Jean Drapeau, s'était engagé dans des démolitions massives de logements dans les quartiers anciens et périphériques au centre des affaires dont on prévoyait l'extension dans l'est jusqu'à la rue Amherst et au sud jusqu'au fleuve (l'implantation de la tour de Radio-Canada dans l'est témoigne de ce phénomène). Ainsi, le Faubourg Saint-Laurent fut particulièrement touché au même titre que le quartier Centre-Sud et la Petite Bourgogne. Pour le

Chef de l'Opposition, cette orientation politique de l'urbanisme *tabula rasa* s'insipirait directement d'une vision exclusivement affairiste des villes américaines.

> C'était un mouvement très fort qui visait à libérer du terrain et ce mouvement-là avait aussi des conséquences à l'extérieur du quadrilatère désigné comme le Centre des Affaires. On a vu par exemple l'arrivée du projet Concordia dans Milton Park, on a vu des ravages qui ont été faits dans le quartier Saint-Louis, tout ce qui était périphérique au Centre des Affaires était appelé à être «*upgradé*», c'est-à-dire qu'on augmentait d'une façon importante la densité résidentielle, pour amener des gens ou pour garder des gens à proximité du Centre-Ville. Pendant cette période-là, 28 000 logements ont été démolis à Montréal et principalement dans les quartiers anciens, principalement dans les quartiers périphériques au Centre-Ville. C'était une vision, très américaine du développement de Montréal avec un Centre des Affaires comme on le connaît dans la plupart des villes américaines, c'était business, business. (Le Chef de l'opposition municipale)

Il explique que par la suite, vers la fin des années 70 on assista à un mouvement de retour à la ville (valorisation du patrimoine et du bâti ancien). Toutefois, ce retour n'arriva pas à compenser l'exode suite aux opérations d'expropriation de la population par cet urbanisme sauvage qui, de plus, prit la forme d'incendies à répétition déshumanisant ainsi les quartiers.

> Mais ce retour-là a passé par bien des départs. Il y a eu pendant 5 ans, entre 1975 et 1980, 350 feux par année dans le quartier Saint-Louis, des gens unis quittaient le quartier. Les gens qui restaient dans le quartier étaient des gens qui n'avaient pas le choix, une population immigrante et population à très faible revenu, même chose dans Centre-Sud, même chose dans Petite Bourgogne, etc.. Donc, on était vraiment en train de bâtir Montréal à l'image de villes américaines, tu lâches une bombe dans le milieu, tu fais le ménage, tu construis des bureaux et la population s'exile tranquillement pas vite. Donc tu as du bureau ouvert dans la journée, quelques commerces le soir, donc un Centre-Ville déshumanisé que l'on appelle. (Le Chef de l'Opposition municipale)

Ainsi, pour l'actuel Chef de l'Opposition, le principal enjeu de cette revitalisation est en quelque sorte de réparer les dégâts du passé en recréant la couronne résidentielle autour du centre-ville et en humanisant les secteurs de redéveloppement. Il ajouta que l'objectif de peuplement de cette revitalisation était de créer de 10000 à 15000 logements d'ici 10 ans dans ces quartiers anciens. Les projets particuliers de revitalisation concernent le Faubourg des Récollets, le Faubourg Québec et le Faubourg Saint-Laurent. Par ailleurs, n'oublions pas le

Plan de mise en valeur de la rue Sainte-Catherine qui coûtera à lui seul 10 millions de dollars (Montréal, 1993). Pour l'actuel Chef de l'Opposition, il s'agissait aussi de restreindre les limites du centre des affaires de façon plus réaliste. Entourer un centre des affaires par des quartiers résidentiels dont la trame urbaine est recomposée avec la rue Sainte-Catherine comme lieu d'animation, voilà en résumé les orientations du Plan directeur d'aménagement et de développement de l'arrondissement Centre adopté en 1990 (Montréal, 1990). Ajoutons que le plan prévoit aussi améliorer le design urbain, combler les terrains vacants et éliminer les stationnements en surface. À ce titre, l'ex-membre du Comité exécutif nous a indiqué que jamais auparavant Montréal ne s'était doté d'un plan directeur sauf en 1947, mais celui-ci était demeuré sur les tablettes jusqu'à l'arrivée du RCM.

Quant à l'actuel Vice-Président du comité exécutif, l'exode des populations du centre-ville vers les banlieues est d'abord un phénomène mondial. Et l'idée de revitaliser le centre-ville n'est pas neuve même si elle ne se concrétise que depuis peu de temps. En tant que conseiller municipal du secteur, il en avait déjà eu l'idée en 1978 avec le Programme d'intervention dans les quartiers anciens (PIQA) notamment. Mais, pour lui, le principal objectif de revitaliser des quartiers comme le Faubourg Saint-Laurent - dont il a reconduit la réalisation des projets tels qu'initiés par l'administration précédente - vise surtout à augmenter les revenus de la Ville en augmentant le nombre de payeur de taxes.

Le conseiller en aménagement responsable du Faubourg Saint-Laurent a confirmé les propos du Chef de l'Opposition en invoquant le manque de planification municipale à partir des années 50. Pour lui, l'enjeu de la revitalisation du Faubourg Saint-Laurent en est un d'écologie urbaine. Étant donné le déséquilibre provoquée par la spéculation immobilière et par la construction du boulevard Dorchester (aujourd'hui appelé René-Lévesque), l'on doit maintenant recréer le "milieu d'origine" de ce quartier afin de lui redonner sa vitalité historique à partir des terrains vacants que la Ville a acquis.

> Non ce n'était pas prévu par l'administration municipale en tant que tel. C'était prévu par les développeurs immobiliers poursuivant la logique de développement du centre-ville vers l'est. [...] Mais, à partir de 1950 ça a commencé à basculer avec la construction du boulevard Dorchester entre autres qui a

> complètement chambardé l'écologie de ce quartier-là. Et, tranquillement, autour du boul. René-Lévesque, les terrains vacants sont arrivés, les démolitions, les stationnements en attente d'un développement qui, en fait - on s'en est rendu compte dans les six dernières années - ne pouvait pas survenir. Ce qui fait que là, l'administration municipale a repris l'idée de consolider un quartier d'habitations au centre-ville en retirant du marché certains des terrains qui étaient vus pour le développement commercial mais qui en fait étaient simplement en attente. Donc c'est de là que vient l'idée; c'est dans le constat qui a été fait sur la désagrégation graduelle du quartier et sa reconstitution possible. (Conseiller en aménagement du Faubourg Saint-Laurent)

Ajoutons que le conseiller en aménagement du Faubourg Saint-Laurent précise qu'au niveau urbanistique, il s'agit de désenclaver le Vieux-Montréal qui fut coupé de ses anciens faubourgs par des voies rapides dans les années 50 (Linteau, 1992: 505).

> [...] ça s'insère aussi dans une stratégie de réouverture du Vieux-Montréal ou de désenclavement du Vieux-Montréal par ses faubourgs dont le projet du Faubourg Québec, le projet du Faubourg Saint-Laurent et le projet sur McGill qui est en construction. C'est un enjeu économique, c'est aussi un enjeu de qualité de vie ou d'aménagement. C'est économique et c'est aussi la qualité de vie c'est-à-dire qu'on veut éviter ce qui se passe dans plusieurs villes américaines où le centre s'érode graduellement. (Conseiller en aménagement du Faubourg Saint-Laurent)

6.2.1 Les projets de revitalisation du Faubourg Saint-Laurent

Ce qui touche spécifiquement le Faubourg Saint-Laurent, c'est d'abord un projet de redéveloppement du Faubourg constitué en trois phases dont la première consiste à «recréer un quartier résidentiel» dans le secteur limité par les rues Saint-Laurent, Sainte-Catherine, Sainte-Élisabeth et le Boulevard René-Lévesque. (voir carte 2 annexée à l'app. C). Il s'agit pour la Ville de vendre à des promoteurs privés des terrains vacants qu'elle a achetés en 1990-1991 suite à une opération d'expropriation totalisant 12 millions d'investissement (130000 pieds carrés). Aussi, les opérations de mise en valeur de la rue Sainte-Catherine sont des aspects importants à considérer dans ce secteur. D'autres initiatives ont été prises par des promoteurs locaux que nous verrons au point suivant. Tout d'abord abordons le projet résidentiel de la première phase du Faubourg Saint-Laurent. Situé dans un quartier où règnent la prostitution et la fréquentation des

toxicomanes, le site choisi par la Ville devait comprendre une place publique à l'endroit historique de l'ancienne place du marché. Ce square, qui s'appellera "Place de la Paix" (en référence à la tolérance cosmopolite de la rue Saint-Laurent), sera situé devant le site d'un projet résidentiel (condominiums) de 175 logements comportant une cour intérieure et qui pouvant être vendus à compter de 75000 dollars. Le projet du Faubourg St-Laurent prévoit au total la construction de 355 unités dans ce secteur de terrains vacants.

Essentiellement, ce que les responsables des opérations de revitalisation que nous avons rencontrés nous ont dit à propos des objectifs de ce grand projet se retrouve condensé dans les notes explicatives provenant du Service de l'habitation et du développement urbain (SHDU). Ces notes administratives ont servi à la prise de décision du comité exécutif relativement à ces projets en 1993. On peut y lire (Montréal, 1993a: 1-2) que la stratégie de redéveloppement a été élaborée par l'architecte Melvin Charney en 1990. Sans entrer dans les détails de ses recommandations, l'approche préconisée par l'étude de Charney est inspirée, selon nous, par le courant dit post-moderne appelé aux États-Unis le *New Urbanism*. Cette approche, qui se présente comme un nouveau paradigme en urbanisme, propose de créer de nouveaux espaces ou de les revitaliser en favorisant un voisinage communautaire où les fonctions urbaines ne seraient plus dispersées mais réunies (mixité des usages) pour reconstituer une vie de quartier telle un "village" dans la ville. En réaction au zonage favorisant la ségrégation urbaine, ce courant vise à recréer des communautés urbaines en développant des conditions spatiales propices à l'émergence d'un sentiment d'appartenance. Par exemple, la conservation patrimoniale, la création de places publiques et l'harmonisation de la trame urbaine avec l'histoire architecturale des lieux sont des moyens, selon cette approche, pour susciter un imaginaire social de "racines urbaines" et d'identification collective locale. Dans un livre consacré au *New Urbanism,* Katz (1994: xiv-xxv) présente cette approche comme une alternative à l'urbanisme moderne. L'extrait suivant résume bien la vision de ce courant.

> Modernist concepts have compromised, if not completely destroyed, their ability to evolve into vital communities. The task of the New Urbanism is to learn from these failures, avoiding their sterile and suburban character while defi-

> ning a form of growth which can help mend of metropolis. [...] The New Urbanism offers an alternative future for the building and re-building of regions. Neighborhoods that are compact, mixed-use and pedestrian friendly; district of appropriate location and character; and corridors that are functional and beautiful can integrate environments and man-made communities into a sustainable whole. [...] The New Urbanism seeks a fresh paradigm to guarantee and to order the public realm through individual buildings. Buildings, blocks and streets are interdependent. [...] Architecture is deeply bound within the culture of each region of the country. Building types, not building styles, are to be the source of historical continuity of historic, regional types; and also suggests newly created or imported types that many have possible local applications. It is from the mix-tested and new architectural models that authentic regional building can emerge. [...] For planners and architects who embrace the New Urbanism, places like these provide both inspiration and countless practical lessons for the design of new communities.

Dans son rapport final présenté à la Ville de Montréal, Charney emprunte cette vision pour justifier la reconstruction du Faubourg Saint-Laurent en proposant d'utiliser les «résidus du quartier» dans la stratégie de redéveloppement.

> Redéfinir le contenu public de la ville implique la (re)connaissance d'un savoir-faire urbain issu de l'évolution des formes bâties de la ville et l'utilisation des éléments irréductibles qui le composent: une rue faite comme une vraie rue, une place comme une place, etc.... La trame urbaine est considérée comme l'élément patrimonial fondamental du Faubourg et le support essentiel de sa reconstruction. [...] La décision de conserver, en grande partie, le stock existant de bâtiments du quartier, a pour but d'inscrire l'image du quartier habité en continuité avec l'évolution du Faubourg et éviter encore une fois une opération de type "table rase". (Charney, 1990: 49-50)

Cette approche a été réappropriée par les aménagistes de la Ville qui en ont fait leurs principes d'aménagement. C'est ce que nous avons pu constaté dans une note explicative au conseil exécutif (Montréal, 1993c: 9-11).

> [...] on doit pouvoir recréer la cohésion du quartier et, donc, la perception de sa présence comme entité urbaine achevée, assise plus permanente à l'ancrage d'un sentiment d'appartenance, pouvant constituer le cadre des relations de voisinage entre les habitants et avec les petits commerçants du coin, etc. Il s'agit de la création d'un milieu de vie qui renverse la perception d'une friche urbaine dévastée, où la rue et les autres lieux publics puissent servir d'espace à la convivialité et à la socialisation. [...] Donner une image d'ensemble cohérente des lieux publics du projet et créer une entité achevée possédant sa propre image de marque.

Suite à cette étude, les objectifs et les stratégies de la Ville ont été formulés de la façon suivante:

> 1. Relever le défi d'intéresser une population à résider dans un secteur dégradé et négligé; 2. Intéresser les promoteurs-développeurs à réaliser un projet de qualité malgré l'ensemble des contraintes; 3. Assurer pour la Ville la meilleure rentabilité possible.
>
> a) Offrir un aménagement des lieux publics de qualité recréant l'armature d'un quartier possédant sa vie propre et procurant confort et sécurité aux futurs résidants et usagers;
> b) Rassurer les promoteurs-développeurs en offrant des conditions de vente des terrains et des analyses du marché susceptibles de faciliter la réalisation d'un projet de qualité;
> c) Coordonner les interventions municipales d'aménagement et de réaménagement des lieux publics avec celles du secteur privé;
> d) Établir un Comité local de concertation et d'action pour faciliter l'intégration de l'ensemble des problématiques liées à la nature particulière du site d'intervention. (Montréal, 1993a: 3)

Cette dernière stratégie nous concerne particulièrement car elle vise à réguler les contraintes sociales et institutionnelles qui pourraient se présenter dans le secteur. À l'époque, le responsable de l'aménagement et du développement urbain au Comité exécutif (aujourd'hui Chef de l'Opposition) a cru bon créer une autre instance de concertation non formelle impliquant les résidants du quartier, les petits commerçants, l'UQAM, quelques associations communautaires et le CLSC ainsi que des fonctionnaires de divers services municipaux concernés par les projets. Les actions relatives à la revitalisation du secteur étaient soumises à ces gens que l'on consultait. Certaines modifications étaient apportées aux projets sans plus. Il ne s'agissait pas de participer à l'élaboration des projets, ils étaient tous conçus par les services de la Ville. Cette instance, dont nous reparlerons plus loin, s'appelait le Comité d'action du Faubourg Saint-Laurent et était présidé par le Chef de l'opposition actuel.

Les fonctionnaires interviewés nous ont clairement exprimé que la principale difficulté était d'intéresser des personnes à venir habiter dans un secteur ayant une image très négative parce que liée aux activités du Red-light et aux conditions d'abandon de ce secteur: «Plus du tiers du territoire total est ainsi négligé et muté en service de second ordre, principalement comme stationnement de surface»

(Charney, 1990: 29). C'est pourquoi, la Ville compte sur la réalisation de la Place de la paix avant même l'édification du complexe résidentiel pour atténuer l'image négative: «La réfection et la création de lieux publics supportant l'émergence d'une vie de quartier en misant sur les atouts du secteur participeront à renverser l'image négative actuelle» (Montréal, 1993a: 6). Mais, cette représentation négative semble très ancrée dans l'imaginaire des individus. Même le chargé de planification nous a dit avoir eu de la difficulté à convaincre les politiciens de la ville.

> [...] mais il reste que cette image collée, c'est un secteur dévasté dans le sens anglais du terme, c'est-à-dire qu'il y a des terrains vacants, il n'y a pas de tissu urbain, là je parle en jargon, mais, disons qu'il n'y a pas de rues consolidées comme telles, fortes, animées, à voir la rue Sainte-Elizabeth. Alors, la première difficulté est là. **Et la difficulté qu'on a à faire croire.** Il y a une forme de risque pour le secteur privé effectivement et en même temps, avouons que nous-mêmes à l'intérieur ici de la Ville, on a de la difficulté à vendre cette idée-là soit aux politiciens, soit à d'autres fonctionnaires. Voyons donc, d'abord qui est-ce qui va aller se construire là? Qui est-ce qui veut aller vivre là-dedans? Alors qu'on sait très bien - par une étude de marché [en 1992] - on découvre qu'il y a un marché, il y des gens intéressés à vivre au Centre-Ville, mais dans un environnement quand même assez sain. (Le chargé de planification)[98]

En même temps, le chargé de planification et les conseillers en aménagement pensent que ce secteur du centre-ville peut attirer des gens qui ont des aspirations pour la fébrilité de la diversité de l'activité sociale et culturelle qu'offre ce milieu. Il reste que la représentation sociale d'insécurité associée à ce secteur demeure quand il s'agit d'y résider. Mais, selon le chargé de planification cette représentation sociale n'est pas fondée sur des faits mais sur une ambivalence des sentiments envers ce secteur.

> Alors, c'est pour ça que je n'ose pas présenter ces phénomènes-là comme étant des problèmes, parce ce que justement ils assurent une certaine animation urbaine et il n'y a jamais eu de problème grave. Je veux dire, il n'y a pas de meurtre. Il n'y a personne qui se fait assassiner là. Il n'y a pas plus de gens qui se font attaquer là que sur la rue Atwater ou n'importe où ailleurs. Alors, donc, c'est pour ça que je dis qu'il y a un problème d'image mais qui semble cristalliser la position des gens. Le fait d'avoir deux trois punks avec des cheveux oranges dressés sur la tête, ça laisse paraître comme étant quelque

---

98 (C'est nous qui soulignons)

chose... (Le chargé de planification)

Dans la perspective de vendre le projet, le document d'origine présentant la phase I, *Le projet de la place la paix et de la rue Charlotte,* mentionne que même si le secteur est dévasté, il n'en recèle pas moins un potentiel d'attraction pour le développement résidentiel. Le document mise sur l'imaginaire patrimonial, le désir d'une ambiance de fébrilité urbaine et de la diversité consommatoire du centre-ville ainsi que sur le simulacre mythique du "néo-colonisateur" des quartiers anciens[99] (Montréal, 1993c: 5-8).

> Le Faubourg Saint-Laurent est aussi et surtout, dans la mémoire et dans la conscience des Montréalais, un lieu en transformation et en mouvement perpétuels, le lieu d'arrivée des premiers habitants hors des murs du Vieux-Montréal. Les rues qui le traversent, Sainte-Catherine, Saint-Laurent, sont les lieux de la liberté, du divertissement, de la comédie, du théâtre, du spectacle, du plaisir, le monde de la fantaisie et de la folie à Montréal. Ses cabarets fameux voisinent les institutions culturelles tels le Monument National, le théâtre du Nouveau-Monde, la place des Arts ou l'Université du Québec à Montréal. Ses librairies universitaires ou scientifiques alternent le long de la rue avec les arcades de jeux et de bars, ses restaurants bon marché voisinent des lieux de production ou de consommation à la mode tels que Musique Plus ou le nouveau bar Le Royal. [...] Le Faubourg représente un grand potentiel de développement d'un quartier d'habitation. Ce potentiel peut répondre à la demande des gens qui veulent habiter le centre-ville, et même le coin le plus animé et bigarré du centre-ville. La densité et la diversité de la vie sur la rue, la coexistence et la découverte d'un monde en perpétuel mouvement, des différences, de la vie au cœur des activités culturelles, de création, de divertissement, de loisir et du travail sont un tout considérable pour ce marché. [...] **le côté "avant-garde" de la recolonisation d'un milieu de vie urbain.**[100]

S'exprimant dans la même gamme sociosymbolique que les extraits précédents, le conseiller en aménagement de la rue Sainte-Catherine nous a décrit

---

99 Nous parlons de simulacre mythique car contrairement au mouvement de retour à la ville de la fin des années 70 consistant à rénover d'anciens logements dans de vieux quartiers, le concept d'aménagement proposé ne permet pas aux futurs résidants de s'approprier cet acte de rénovation. Le futur résidant est en fait un consommateur de l'image du colonisateur urbain mise en marché par une campagne de promotion dont le slogan fut *Nouveau Montréal, un cœur à habiter.* Il n'est pas un acteur modifiant son lieu d'habitation.

100 (C'est nous qui soulignons)

l'ambiance de cette rue comme auraient pu le faire certains jeunes de la rue que nous avons rencontrés face à l'attraction du centre-ville-est.

Quant au projet de mise en valeur de la rue Sainte-Catherine, le conseiller en aménagement nous a précisé qu'il s'agissait d'un projet d'aménagement du domaine public et que le tronçon de la rue Sainte-Catherine traversant le Faubourg Saint-Laurent avait une vocation régionale (Montréal métropolitain). Le potentiel d'attraction de ce secteur réside surtout dans ses activités culturelles (artistiques, touristiques et de divertissement). Il nous a indiqué qu'avec ses 1 500 établissements, la rue Sainte-Catherine était toujours la rue qui avait la plus forte concentration commerciale de la région de Montréal. Pour réaliser la mise en valeur de la rue Sainte-Catherine, il nous a dit que la Ville de Montréal suscita, en 1994, la mise sur pied d'une association de commerçants pour bénéficier des fonds alloués à la revitalisation d'artères commerciales (le programme *Opération Commerce*). De plus, la création de cette association participait, selon lui, à un compromis politique dont l'objectif était de compenser la perte financière liée à l'imposition de la surtaxe municipale aux commerçants.

Le conseiller en aménagement nous a résumé les objectifs de la mise en valeur de la rue Sainte-Catherine de la façon suivante: 1. accroître l'achalandage; 2. augmenter la demande commerciale (l'association des commerçants s'occupant de l'offre); 3. augmenter l'accessibilté aux aires de stationnement et à la circulation piétonne et 4. aménager de façon à améliorer l'image de la rue. Ces objectifs doivent être réalisés d'ici 1998. À titre d'exemple de problème d'aménagement, le conseiller en aménagement a évoqué celui de la continuité commerciale au rez-de-chaussée. À ce titre, le Complexe Desjardins et l'UQAM ont ajouté des espaces commerciaux ouverts sur la rue dans leur établissement dont la façade est située sur la rue Sainte-Catherine. Outre ces améliorations d'aménagement, la Ville prévoit accroître les activités et événements sur la rue tels que le Festival de jazz. Pour ce faire, on pense aménager un site polyvalent dans ce secteur (entre la place des Arts et le Complexe Desjardins) pour améliorer les possibilités d'installations de scènes publiques temporaires. Par ces diverses actions, on espère ainsi susciter une «ambiance culturelle et de divertissement» dans le

tronçon du secteur. Cette «ambiance» sera mise en valeur par une stratégie promotionnelle visant «[...] à mettre en relief les atouts de la rue Sainte-Catherine et de créer un renforcement positif dans l'imaginaire collectif» (Montréal, 1993b: 21). En aménageant l'espace public dans cette perspective, le conseiller en aménagement compte ainsi augmenter les retombées commerciales.

> Au-delà de sa fonction commerciale, la rue Sainte-Catherine est considérée comme un espace public où n'importe qui peut aller circuler, peut déambuler et profiter de la vie urbaine. En fait, cet aspect d'espace public, on sait bien que cela a un effet sur le commerce. (Le conseiller en aménagement de la rue Sainte-Catherine)

Une mesure ayant un impact direct sur les jeunes de la rue est l'aménagement temporaire des terrains vacants. Il est prévu d'aménager:

> [...] une bande de 2m à 5m de largeur en bordure du trottoir. Cette intervention devra être réalisée en tenant compte des éléments suivants: - assurer la continuité visuelle avec les bâtiments adjacents; - décourager le flânage et les attroupements; - prévoir la possibilité d'utiliser ces espaces pour la tenue d'activités artisanales ou culturelles, et ce, particulièrement dans le secteur du Faubourg Saint-Laurent. (Montréal, 1993b: 40).

Nous avons demandé au conseiller en aménagement en quoi les terrains vacants posaient un problème.

> Ils nuisent à l'activité commerciale parce qu'en brisant la continuité, ils affectent l'image de la rue puis ces terrains vacants nuisent à leur propre développement. En fait, la Ville, ce qu'elle cherche, c'est de développer ces terrains vacants. [...] **Il faut avoir une logique de marché quand on dit ça.** La présence des terrains vacants crée une mauvaise image de ce secteur-là. Les investisseurs sont moins portés à investir dans ce secteur-là parce qu'il y a une mauvaise image, parce qu'il y a des terrains vacants, parce qu'il y a des jeunes qui se tiennent dans les terrains vacants [...] En rehaussant l'image de la rue, ça va davantage inciter les promoteurs à investir. C'est principalement ça. (Le conseiller en aménagement de la rue Sainte-Catherine)[101]

À partir de ce même raisonnement et en accord avec les objectifs du Plan de mise en valeur, le vice-président au Comité exécutif nous a dit souhaiter vivement que les commerçants se réapproprient l'espace urbain de la rue Sainte-Catherine

---

101 (C'est nous qui soulignons)

en aménageant les espaces vacants.

> Ne pourrait-on pas permettre aux commerçants et à ces propriétaires de terrains vacants de verdir ces terrains? Ça donnerait un autre aspect à la rue Sainte-Catherine de les aménager temporairement et proprement avec une verdure. Est-ce que cela ne pourrait-il pas justement donner une nouvelle image à la rue Sainte-Catherine? Est-ce que les marchands n'amélioreraient-ils pas leur façade? C'est une foule de petites choses qui vont faire que ça va être agréable. Vous savez, les terrains vacants mal éclairés, ça amène du monde de la prostitution, ça amène des jeunes à aller traîner là. [...] Ça brise la trame urbaine commerciale mais si tu les aménages, est-ce que cela ne favorise-t-il pas une meilleure planification? Ça permet de faire voir autre chose que des éléments laissés à l'abandon. (Vice-président au Comité exécutif)

Toutefois, le conseiller en aménagement de la rue Sainte-Catherine demeure sceptique face à ce type de mesures. Les projets de ce genre sont difficiles à réaliser à cause du fait qu'il faille obtenir l'autorisation des propriétaires. Lorsque ces derniers sont approchés, ils en profiteraient pour négocier des portions de stationnement sur leurs terrains en échange d'un aménagement paysager; le développement d'espaces de stationnement faisant l'objet d'un moratoire.

6.2.2 Les effets sociospatiaux sur les jeunes de la rue

Suite à cette mise en contexte des opérations de revitalisation du Faubourg Saint-Laurent, nous avons abordé avec les intervenants de la Ville de Montréal les problèmes inhérents aux groupes marginaux dans le secteur en les interpellant spécifiquement sur la présence des jeunes de la rue aux *Blocs* notamment. Lorsque nous en avons parlé avec le conseiller en aménagement du Faubourg Saint-Laurent, il nous a confirmé le fait que les jeunes de la rue pouvaient constituer un problème pour un certain nombre d'acteurs présents dans le processus partenarial des projets de revitalisation.

> Il y a plusieurs groupes de pression dans la ville dont les commerçants, les institutions et le plan de revitalisation de la rue Sainte-Catherine a été fait en collaboration avec notre service et la CIDEM, qui, elle, répond à ses principaux intéressés qui sont en fait les commerçants. Il y a aussi toute la présence des grosses institutions dans le secteur qui ont peut-être d'une certaine manière des intentions de nettoyage c'est-à-dire en tant que groupe d'intérêts qui existe et qui défend ses intérêts. Mais il faut pas oublier que les gens qui tra-

> vaillent sur la rue Sainte-Catherine sont beaucoup plus aptes que moi à parler de ça, des effets prévus, souhaités, souhaitables, envisagés. C'est un enjeu. (Le conseiller en aménagement du Faubourg Saint-Laurent)

En effet, le conseiller en aménagement de la rue Sainte-Catherine a affirmé que, pour lui, le seul lieu problématique face à l'aménagement des terrains vacants était les *Blocs* qu'il voit comme une sorte d'extension des Foufounes électriques.

> Le seul terrain qui pourrait être touché par l'aménagement des terrains vacants et qui pourrait être problématique, c'est le terrain avec les blocs de béton parce qu'ils est approprié. [...] C'est la clientèle des Foufounes électriques qui s'est approprié cet espace-là un peu comme une extension du bâtiment. Une extension de la fonction des Foufounes électriques. C'est sûr qu'il y aurait une réaction mais je ne sais pas laquelle. (Le conseiller en aménagement de la rue Sainte-Catherine)

Pour lui, «les jeunes de la rue deviennent des flâneurs». À ce titre, le rassemblement de jeunes de la rue devient un attroupement suspect qui projetterait, selon lui, une image d'insécurité face à la clientèle de la rue Sainte-Catherine.

> On ne veut pas que les aménagements que l'on crée viennent créer des attroupements. Le terrain à côté des Foufounes électriques, OK c'est évident, il y a toujours des attroupements de jeunes. La Ville a à gérer l'ensemble des plaintes. La Ville ne rejette pas l'idée qu'il y ait des jeunes là sauf qu'elle ne peut pas nécessairement créer d'autres lieux propices au flânage et aux attroupements. L'idée c'est que lorsque ces aménagements-là seraient faits qu'ils ne soient pas propices à cela. (Le conseiller en aménagement de la rue Sainte-Catherine)

Cette vision économiste et cosmétique de l'aménagement du domaine public oriente la perception que les aménagistes ont de la présence des jeunes de la rue. À titre d'exemple, le conseiller en aménagement du Faubourg Saint-Laurent nous a expliqué que les jeunes de la rue avaient choisi les *Blocs* comme lieu de rassemblement en fonction des mêmes intérêts qu'un commerçant.

> Peut-être qu'ils sont tolérés là et ne sont pas tolérés ailleurs. Ils ont la chance d'occuper un terrain privilégié du centre-ville; c'est une vitrine au même titre que tous les commerçants ont leur vitrine. Ils peuvent vendre leurs produits (Le conseiller en aménagement du Faubourg Saint-Laurent)

Au-delà de la métaphore commerciale, les jeunes de la rue sont considérés comme des «nuisances publiques». C'est ce que nous a exprimé l'assistante à la direction du Service des loisirs, des sports et du développement communautaire (SLPDC). Selon elle, l'actuel Chef de l'Opposition avait, lorsqu'il siégeait au Comité exécutif, quelque peu les mains liées par les groupes de pression dont certains étaient particulièrement intolérants face aux jeunes de la rue.

> Ce sont les gens qui traînent. Avec les aménagistes, ce sont vraiment les gens qui traînent. Ils ne font pas de distinction, les jeunes ou non. Ah, c'est d'empêcher qu'ils errent parce que ce n'est pas beau, les gens se plaignent que ce n'est pas beau et que c'est une nuisance publique. La nouvelle administration j'en n'ai aucune idée, mais pour l'ancienne administration, il avait une volonté de tolérance (moi, mon principal interlocuteur là-dessus était l'ex-membre du Comité exécutif aujourd'hui Chef de l'opposition). Il essayait de trouver des façons mais en même temps, il était un peu coincé parce qu'entre ce qu'il souhaitait et les pressions qui pouvaient être faites... Je ne dirais pas que c'était intolérant de la part du politique, je dirais que les lieux d'intolérance sont peut-être plus les riverains de ces endroits: commerçants, résidants, les uns ou les autres selon le cas plus ou moins tolérants. Mais il y en a quelques-uns là qui sont plus particulièrement intolérants et aussi tous les aménagistes qui n'ont qu'une perception esthétique de la rue, et ça c'est le côté le plus difficile à traverser. (L'assistante à la direction du SLPDC)

Ajoutons aux dispositifs esthétiques celui de la surveillance policière qui s'est accrue spécifiquement pour rassurer les investisseurs et les résidants. Lors de la présentation du Plan de revitalisation de la rue Sainte-Catherine, un employé de la CIDEM a présenté au Comité d'action du Faubourg Saint-Laurent les interventions pouvant assurer le succès de ce programme. La première de ces mesures fut la systématisation des patrouilles à pieds ainsi que les problèmes de propreté:

> 1- Élimination de certains irritants qui hypothèquent toute tentative de développement ou de dynamisation du commerce. Par exemple, on compte résoudre en partie les problèmes de sécurité par la systématisation des patrouilles à pieds et les problèmes de propreté par un entretien plus régulier, etc. (Montréal, 1993d: 4)

De plus, à l'occasion de cette réunion, des résidants du secteur ont demandé à la Ville ce qu'elle entendait faire pour régler le problème de «nuisance» des jeunes se tenant aux *Blocs*. Voici un extrait du procès-verbal de la réunion du 11 juin 1993.

> Autre question abordée suite à la présentation de Monsieur Sainte-Marie: que compte faire la Ville de l'espace vacant en face de la librairie Guérin où se regroupent les jeunes «punks», constituant une nuisance pour les passants? La question est notée (Montréal, 1993d: 5).

Suite à cette demande, la Ville prit contact avec le propriétaire des *Blocs* qui s'est engagé à envisager une solution.

> Le propriétaire du terrain vacant où des jeunes se donnent rendez-vous, en face de la librairie Guérin a été rejoint et s'est dit intéressé à explorer des voies de solution à ce que certains perçoivent comme un problème (Montréal, 1993e: 1)

Il est intéressant d'ajouter à ce sujet qu'à cette réunion, la responsable de TANDEM-Ville-Marie (prévention du crime) a tenu à préciser que le problème de ces jeunes était davantage relié à la perception d'insécurité qui se rapporte à eux qu'à un danger réel (1993e: 6): «Pour certains visiteurs, c'est même une attraction touristique».

Si on en croit l'expérience de l'assistante à la direction du SLPDC, la perception économiste des aménagistes de la Ville s'ajoute une perception esthétique de la rue où c'est le décor architectural qui domine leur préoccupations et ce, en fonction d'un citadin-type, "monsieur et madame tout-le-monde". La réalité sociospatiale des jeunes de la rue au centre-ville-est n'a jamais fait l'objet de discussions formelles au niveau de la conception des projets.

> C'est pratiquement absent de toute la discussion ça. Je pense qu'on peut le dire ce n'est pas une préoccupation qui est consciente; disons qu'on en parle souvent à mots couverts ou on n'en parle pas mais on les considère dans des projets comme d'autres choses parce qu'en fait, il y a beaucoup - comment on peut appeler ça - des "clientèles" - je n'aime pas du tout ce terme-là -, mais des clientèles diverses d'usagers du centre-ville - je n'aime pas ce terme-là non plus -, on parle beaucoup des personnes handicapées, des personnes âgées, des femmes, on peut parler des jeunes de la rue, on pourrait parler de toutes sortes de monde, des personnes de couleur qui vivent ça d'une façon particulière. En fait, ce que l'on fait comme travail ici, c'est qu'on tente de faire un projet collectif c'est-à-dire, un projet qui est pour tout le monde. Quand on fait un lieu public, on le fait pour tout le monde. (Le conseiller en aménagement du Faubourg Saint-Laurent)

C'est ce qui fait dire à l'assistante à la direction du SLPDC que «C'était, l'embellissement, c'était ça. Dans le fond, le Plan a été très orienté vers le cosmétique. [...] Il y avait une opération cosmétique». Nous avons pensé que le SLPDC aurait pu soulever la question aux aménagistes de la Ville lors de leurs recontres de travail conjoint étant donné que l'ex membre du Comité exécutif responsable de l'aménagement et du développement urbain (l'actuel Chef de l'opposition) leur avait donné le mandat de soulever les réalités sociales pouvant être touchées par les projets d'aménagement. L'assistante à la direction du SLPDC nous a répondu par la négative et le conseiller en aménagement du Faubourg Saint-Laurent nous a appris que ce travail conjoint visait surtout à trouver des moyens pour établir des liens avec la population locale afin de les sensibiliser au projet de revitalisation.

> Le développement communautaire oui, lorsqu'on a présenté la première esquisse du projet au Comité-conseil d'arrondissement[102], il y a eu quelqu'un du Service de loisirs du développement communautaire qui a été impliqué. On n'a pas abordé spécifiquement cette question-là [des jeunes de la rue]. Non c'était en général, c'était pour établir le lien avec la population du quartier et le projet c'est-à-dire, sensibiliser les gens, les résidants et les commerçants au projet. (Le conseiller en aménagement du Faubourg Saint-Laurent)

Finalement, c'est le Chargé de planification qui nous a dit que c'est seulement en fonction de l'image de groupes marginaux à laquelle ils sont assimilés et qui donne le ton négatif à ce secteur, que la réalité des jeunes aurait pu être considérée dans l'élaboration des projets de revitalisation.

> Je vais donner un exemple, comme l'aménagement des sites de revitalisation, l'adoption des mesures de sécurité ou autres, non, non, nous ne sommes pas allés jusque là. La seule chose qui a pu...comment pourrais-je dire? La présence de ces personnes a pu influencer et influence encore le rythme de revitalisation du secteur du Faubourg Saint-Laurent à cause de l'image qui s'en dégage. C'est vraiment là, à mon avis, ils font partie de l'image c'est-à-dire, que ce sont eux qui donnent une grande partie de l'image du secteur. Et encore là, on parle d'un tout petit tronçon là, c'est du tronçon Saint-Laurent jusqu'à Hôtel-de-Ville. (Le chargé de planification)

---

102 Le comité-conseil d'arrondissement était une instance de consultation municipale auprès des citoyens de chaque arrondissement.

Malgré les propos précédents, ce dernier affirma que, de son point de vue, la présence des jeunes de la rue qui se rassemblent aux *Blocs* ne constituait pas un problème. C'est plutôt l'activité criminelle qui en pose un.

> Une municipalité, c'est une créature d'un gouvernement. Et puis on vit dans un contexte capitaliste de marché libre. Alors ces gens-là occupent un lieu qui est une propriété privée, alors là nous, en tant que municipalité, on peut se demander, on peut se poser la question, oui en tant qu'aménagiste, on peut se poser la question, est-ce que c'est un problème ça? Moi, je vous dis personnellement, je ne pense pas que ce soit un problème. (Le chargé de planification)

Ce dernier renvoie au ministère de la Santé et des Services sociaux cette responsabilité d'intervenir auprès des jeunes de la rue comme auprès des itinérants.

> C'est-à-dire que le phénomène existe. Il est là. Et on ne peut pas y échapper parce qu'on est la grande Ville. Et donc, dans le Centre-Ville, on va toujours trouver ce phénomène. Il s'agit maintenant de savoir quelle est la meilleure façon d'agir pour pour qu'il n'y ait pas plus de personnes qu'il y en a déjà, qui tombent dans ce panneau, parce que c'est quand même pas agréable d'être toxicomane et de vivre de la prostitution. En même temps qu'on dit ça, on ne peut pas avoir une position morale et dire bon, bien ils font des actes de péché, ils sont laids. Alors, c'est ça, il faut trouver les mesures sociales qui permettent de réguler le problème. Mais, ce n'est pas du ressort de la Ville. Il faut interpeller justement le Ministère. (Le chargé de planification)

Mentionnons que le site de dévelopement de la phase I du Faubourg Saint-Laurent est à deux pas de l'organisme CACTUS qui intervient auprès des utilisateurs de drogue par voie intraveineuse (UDI) afin de prévenir la propagation du VIH et des MTS en échangeant des seringues usagées avec des neuves. Parmi les personnes qui ont recours à leurs services, il y a des jeunes de la rue. Le conseiller en aménagement du Faubourg Saint-Laurent prévoit un conflit de localisation de cet organisme.

> Il va peut-être y avoir des pressions mais on a la même situation on a autour du Parc Lafontaine des maisons d'hébergement pour les gens qui sont atteints du sida par exemple. Il y a des pressions qui se font à un moment donné. Le milieu se réajuste et les mentalités s'ajustent aussi. Peut-être que Cactus était là parce qu'il pouvait desservir une clientèle dans un secteur relativement secret ou délaissé. Peut-être que Cactus lui-même va sentir le besoin de s'en aller ailleurs si sa clientèle s'en va ailleurs ou si ce n'est plus assez indiscret comme service ou peut-être au contraire qu'il va rester là. (Le conseiller en aménagement du Faubourg Saint-Laurent)

Suite à notre entretien avec une infirmière travaillant dans cet organisme, nous avons recueilli sa perception face à l'impact éventuel de ce nouvel aménagement sur les jeunes qui fréquentent son organisme. Elle nous a appris que CACTUS était pour déménager à cause du harcèlement de ses clients par les policiers facilité par l'éclairage du parc.

> Moi je suis en train d'observer ce que ça va donner le parc en face là [la place de la paix]. J'ai l'impression que ça va être un parc de passage que personne ne va vouloir s'asseoir et tripper là. Aie! C'est illuminé à la grandeur et la police peut voir 1 mille à la ronde ce que les font les jeunes à l'autre bout. C'en est un exemple. C'est un parc qui est supposé induire l'aménagement du Faubourg Saint-Laurent. [...] Même ils le disent, les propriétaires de condos vont devenir des "agents" et le quartier sera encore plus policier parce que le gars d'en haut va dire: «Aie! Police! Il y a une fille en bas!». [...] Nous autres, **on va probablement déménager parce que notre clientèle se fait harceler pour nettoyer le quartier.** Ça fait un an et demi. Ils harcèlent nos clients, on va probablement déménager. On veut être dans le quartier à cause du Red-light, mais on va bouger. (Une infirmière de CACTUS)[103]

Cette dernière nous a précisé que, de façon générale, les policiers tiennent un discours de respect sur le travail de CACTUS mais que l'augmentation de leur travail d'intimidation et de répression à proximité de leur organisme nuit radicalement à l'accessibilité de leurs services de santé.

> Ils enquêtent, donnent des mandats et embarquent le monde. Ils voient une fille et lui disent: «Je t'ai vue et si je te revois, je t'embarque». [...] Il y a du monde qui ont peur de venir parce qu'ils se font achaler. Pour nous autres, c'est clair, les prostituées ne peuvent presque plus travailler sur la rue. [...] Des tickets pour avoir traversé sur un feu rouge à pieds, pour le flânage, pour des niaiseries! Ceux qui sont connus comme consommateurs, sont attendus ici par eux. C'est gênant pour nous autres parce qu'on offre un service de santé. Il n'y a rien d'illégal à CACTUS. Les gens ne consomment pas sur place. (Une infirmière de CACTUS)

Pour des jeunes mineurs en fugue, certains policiers du poste 33 sont prêts à négocier avec des organismes communautaires d'hébergement de transition sur une certaine souplesse dans l'intervention. Mais lorsqu'il est question de seringues, un constable de la section de police jeunesse du poste 33 nous a expli-

---

103 (C'est nous qui soulignons)

qué que les policiers ne semblaient pas enclins à discuter.

> Mais là si on parle de seringues là, c'est différent. Si on parle du mandat de la police, il y a la répression et la prévention aussi. On ne peut plus jouer à l'autruche là. Pour nous, ce n'est pas compliqué, on continue à faire notre travail. (Constable de la section police jeunesse du poste 33)

Finalement, CACTUS déménagea effectivement dans les locaux du CLSC Centre-ville en 1995. Et, pendant l'été de la même année, CACTUS fut l'objet de plaintes provenant de résidants de la rue Sainte-Élisabeth qui firent appel aux médias pour tenter, sans succès, d'évacuer cet organisme de leur voisinage.

Certains résidants attribuaient la détérioration de la sécurité urbaine à l'organisme qui attirait les toxicomanes à proximité de leur résidence. (Thibodeau, 1995: A-3)

> Ainsi, selon Rosario Demers, un résidant, l'arrivée de CACTUS, qui a déménagé temporairement dans les locaux du CLSC, rue Sanguinet, en juillet, est directement responsable de la détérioration «évidente» de la sécurité. Dans leur exaspération, certains citoyens sont même allés jusqu'à demander la fin pure et simple de CACTUS. [...] les administrateurs du CLSC doivent étudier différentes possibiltés ce soir. Notamment demander le retour des patrouilles policières à pied et améliorer l'éclairage des rues du quartier.

Tous les intervenants associés à la Ville de Montréal pensent qu'effectivement les projets de revitalisation du secteur étudié risquent fort de déplacer les jeunes de la rue. Nous avons d'abord demandé au Chef de l'Opposition s'il pensait que la mesure préconisant l'aménagement temporaire des terrains vacants était pour exclure les jeunes du centre-ville-est. Tout d'abord, il nous a dit que les *Blocs* n'ont jamais constitué pour lui un problème majeur sauf en cas de situations de violence criminelle. Pour lui, la question de l'insécurité urbaine peut être réglée en partie par diverses solutions architecturales. De plus, il a expliqué que le phénomène des jeunes de la rue faisait partie de la dynamique d'une grande ville et que s'ils doivent être exclus des *Blocs* à cause d'une édification sur ce lieu, ils pourront toujours trouver un autre lieu. Ce n'est pas les terrains vacants qui manquent.

> À moyen terme, la mesure ne visait pas à les exclure à court terme, à moyen terme c'est sûr que si tu parles d'un terrain spécifique comme celui des Blocs, c'est sûr que la problématique va se poser tôt ou tard. En outre, quelqu'un va

> pouvoir construire là ou l'aménager. Les jeunes vont se réapproprier sans doute un autre terrain. À mon avis, ça ne peut pas disparaître. C'est l'état d'âme d'une partie de la population. C'est un phénomène qui ne laissera pas mettre en vitrine même si parfois on a l'impression que c'est une vitrine, c'est un phénomène qui va réapparaître comme réapparaissent toujours dans une ville comme Montréal des terrains vacants. Des secteurs plus ou moins difficiles à cause de l'évolution des jeunes. Ça ça fait partie de l'évolution de la Ville mais je pense que la Ville ne doit pas ni poursuivre l'objectif de les mettre en vitrine (aménager un beau terrain pour les punks, les skin heads), ni en faire une chasse aux sorcières à moins qu'on soit dans des situations de la santé et de la sécurité des personnes. (Le Chef de l'Opposition)

Sur ce problème de déplacement de jeunes de la rue, l'actuel Vice-président du Comité exécutif en confirme la possibilté réelle mais ajoute qu'il serait souhaitable que des groupes communautaires puissent les acueillir pour définir avec eux des solutions à leurs problèmes.

> S'ils sont exclus du Faubourg Saint-Laurent, ces jeunes-là peuvent être pris en charge par des groupes communautaires qui peuvent les orienter. Je ne te dirai pas les diriger mais au moins les écouter. [...] C'est dans toutes les villes cette problématique de jeunes qui viennent. C'est sûr qu'à un moment donné, si tu revitalises, tu améliores l'aspect visuel, tu améliores l'aspect du commerce. C'est sûr que ces gens-là seront déplacés ailleurs. Est-ce que cela se fera à moyen terme ou à long terme ou est-ce que ces gens-là vont se trouver un autre endroit? Je ne peux pas prévoir l'avenir mais, par contre, il faut être conscient qu'une rue qui s'améliore ou une rue qui prend une allure différente de ce qu'elle est actuellement, c'est sûr que ça peut provoquer des déplacements. (le Vice-président du Comité exécutif)

De son côté, le conseiller en aménagement de la rue Sainte-Catherine adopte le même raisonnement que le Chef de l'Opposition.

> L'idée ce n'est pas de chasser de monde-là. Inévitablement ça va se faire naturellement selon moi dans le changement de vocation de l'évolution du centre-ville. [...] Ça va se déplacer et ça va aller ailleurs. Je n'ai pas de problème avec ça. L'idée c'est de ne pas faire de gestes oppressifs en les enlevant de là. (Le conseiller en aménagement de la rue Sainte-Catherine)

Poursuivant la réflexion dans la même voie, le chargé de planification émet une mise en garde contre le phénomène d'intolérance et d'exclusion progressive à l'égard des jeunes de la rue. Ce phénomène peut effectivement s'amplifier à cause du type de résidants qui sont appelés à habiter dans le secteur.

> Si effectivement, on réussit à consolider le secteur résidentiel du Faubourg Saint-Laurent, si ça entraîne un certain développement économique et donc, l'ouverture de certains commerces, là il risque d'avoir une confrontation peut-être plus grande que maintenant. Parce que ces gens-là vont se retrouver rejetés de ce secteur. Et c'est pour cela que je dis, ça va se faire petit à petit de toute façon. Il s'agira que vous ayez construit trois cents logements dans le Faubourg Saint-Laurent visant une classe qui a un revenu par ménage de cinquante mille dollars et plus par année, ils vont faire des plaintes auprès de la police pour nettoyer la place, c'est pour ça que je pense qu'il faudrait déjà essayer de voir quel est le phénomène, quelle est son ampleur, il va falloir que la recherche que vous faites soit utile dans ce sens-là. Et tenter d'identifier quelle sorte d'intervention il faut faire. Parce que justement il faut éviter la confrontation. La confrontation dans des cas semblables, dûe à une ignorance de la part des institutions, de la part des individus, de la part des médias, et on a souvent tendance à identifier des boucs émissaires et ce n'est pas un phénomène nouveau. En 1967, quand on a eu l'Exposition universelle ici, le maire Drapeau avait caché les taudis de Montréal par les grandes clôtures de couleur. Il ne fallait pas le montrer. C'est un peu le même genre de phénomène, je pense que si les quelques édifices que ces gens-là peuvent squatter sont démolis du jour au lendemain, ils n'ont plus de place pour coucher, ils vont aller ailleurs. On a eu le même phénomène avec la prostitution, on l'a déplacée du Carré Saint-Louis pour se retrouver dans le Centre-Sud. Elle est maintenant rendue dans Hochelaga-Maisonneuve. (Le chargé de planification)

Ce dernier s'est demandé si dans cinq ans, on ne retrouvera pas des jeunes de la rue confinés en-dessous du pont Jacques-Cartier, ce qui les isolerait encore plus. Selon lui, il est préférable de les avoir à vue: «On voit ce qui se passe, on voit comment peut évoluer le phénomène parce que c'est un lieu passant».

De la même perspective, le Chef de l'Opposition considère les interventions à Montréal de type *Tolérance zéro* comme étant inefficaces que ce soit pour la drogue, la prostitution ou pour les itinérants. Il a invoqué les efforts inutiles de certaines villes américaines comme New York où l'on voulait limiter l'accès des itinérants par un programme de rénovation de Times Square (France-Presse, 1995: C-6).

> Les gens occupent l'espace, une ville. Une ville ça a des qualités, c'est pour ça que j'aime les villes, c'est que c'est un lieu démocratique même si tu n'as pas une cent dans tes poches tu as le droit d'occuper l'espace. C'est probablement l'expression la plus avancée dans notre société à l'heure actuelle de la démocratie. Tu es en ville, tu as accès à la culture, des événements, du monde, tu peux te débrouiller dans une ville sans nécessairement avoir d'immenses revenus. Toutes les villes qui ont tenté d'exclure, de

> compartimenter, ça ne fonctionne pas, quand tu vas à New York, tu es au coeur de l'empire galactique, leTimes Square. Il est occupé à temps plein par des itinérants, tellement que la ville, à un moment donné, a dû se résoudre à installer des clôtures pour tenter de les empêcher d'y aller. Ça ne fonctionne pas l'exclusion. Il faudrait prendre les gens, les déménager avec impossibilité de retour. Ça serait la seule façon pour une ville de réussir à se débarraser de ses itinérants. Je ne te dis pas qu'il faut faire ça dans toutes les administrations. La seule manière que tu pourrais les exclure, ça serait des déménager puis encore là.[104] (Le Chef de l'Opposition)

Ce qui dérange le Chef de l'Opposition, c'est davantage la concentration de ce type de phénomène (commerces de sexe, arcades, etc.) et non sa présence car cela devient «un facteur de dégénérescence pour une rue». À titre de solution, il nous a rappelé l'importance de la concertation entre les intervenants concernés par ce problème. Notons qu'au printemps de l'année 1994, l'ex-responsable du développement communautaire au Comité exécutif engagea l'administration municipale dans une intervention de concertation pour «atténuer les inconvénients» reliés à la mendicité et l'itinérance ainsi que par la prostitution des jeunes mineures toxicomanes sur la rue Sainte-Catherine. Il demanda aux services municipaux de collaborer avec les groupes communautaires pour trouver des solutions afin de «réduire les effets de ces problèmes sociaux» (Gauthier, 1994: A-6). Du côté du Vice-président au Comité exécutif, la solution est du côté de la prise en charge communautaire des problèmes.

> Moi, je dis qu'il faut que ces gens-là puissent trouver leurs propres moyens pour résoudre leurs problèmes. Moi, l'État-providence, je ne crois pas à ça. Moi, je dis, nous allons vous aider mais dites-moi ce que vous pouvez faire. Moi, je suis d'accord lorsque je vois des prostituées qui se regroupent et tentent de régler leurs problèmes. Quand je dis tout le temps «l'appropriation, l'appartenance», c'est ça. [...] Je suis plus prêt à écouter les jeunes qui ont des problèmes. Je pense que la solution pour demain sera d'être capable de les écouter, pas de les pointer du doigt mais de leur demander comment ils voient leurs problèmes. (Vice-président du Comité exécutif)

---

104 C'est pourtant ce que la Ville de Nice a décidé de faire l'été 1996 en transportant leurs itinérants à une vingtaine de kilomètre du centre-ville. Les itinérants reviennent quelques jours plus tard. D'autres villes de France et de Belgique comme Bruxelles ont tenté d'appliquer systématiquement un règlement interdisant la mendicité dans les centres-villes (La Presse, 1996: E-12).

Et, le chargé de planification a tenu à mentionner l'importance de bien connaître ce phénomène encore très méconnu et de vérifier le niveau de solidarité de la société à ce sujet.

> Alors, bon moi je pense qu'il faut vraiment tenter de connaître le phénomène, voir ce qu'il y a derrière, quelle est la motivation de ces personnes, quels sont les objectifs de ces personnes. En même temps aussi, voir comment ils occupent l'espace et dans quelle mesure c'est problématique ou pas pour une société. Aussi, c'est de vérifier notre niveau de tolérance à titre de société et surtout notre niveau de solidarité. (Le chargé de planification)

6.2.3 L'intervention policière et la prévention du sentiment d'insécurité urbaine

Pour rendre compte de la perception du milieu policier face aux jeunes de la rue dans le contexte de la revitalisation du secteur, nous avons interviewé trois personnes: un constable de la section police jeunesse du secteur, le poste 33, un conseiller en relation avec la communauté rattaché à la direction du SPCUM et la directrice de TANDEM-Centre, organisme responsable de la prévention du crime dans le secteur.

Dans un premier temps, mentionnons que selon le constable de la police jeunesse, la principale activité des jeunes de la rue est le flânage. En ce sens, cette perception de la présence des jeunes de la rue converge avec celle du conseiller en aménagement de la rue Sainte-Catherine.

> Je dirais du flânage. Au départ, c'est du flânage, ils ne veulent rien faire mais ils ont tous des idéologies. Ce n'est jamais un problème pour eux au départ. Tout est facile et c'est tellement plus noir de l'autre côté de la clôture que de leur côté de la clôture. De leur côté, tout est vert. Mais tôt ou tard, la majorité s'aperçoivent que ça peut être aussi noir de leur côté. (Constable de la section police jeunesse du poste 33)

Le conseiller en relation avec la communauté du SPCUM nous a énuméré les principaux délits mineurs que ces jeunes peuvent commettre tout en précisant qu'il ne s'agissait pas d'une population criminelle.

> Est-ce que c'est boire [de l'alcool] dans un lieu public, alors, si c'est ça je dirais oui ils enfreignent. Si c'est occuper un parc après minuit, je dirais oui, ils enfreignent. Si c'est solliciter de l'argent auprès de passants, je dirais oui, ils en-

> freignent. Évidemment, là encore, si on voit une application *stricto* s'il s'agit de fumer [de la drogue] ou de possession bon alors oui, mais on n'est pas avec une population criminelle. Pour moi enfreindre la loi, c'est davantage passer à des actes criminels: introduction par effraction, vol, etc. Je n'ai pas l'impression qu'on retrouve ce genre d'activités illégales. (Conseiller en relation avec la communauté du SPCUM)

Ces propos sont confirmés par le constable du poste 33 qui ajoute que ce passage dans la rue ne dure pas très longtemps. Selon lui, les jeunes de la rue sont «beaucoup plus vagabonds et moins axés sur le crime». Leurs groupes d'amis ne sont pas très structurés ni stables.

> Ce ne sont pas des criminels à prime abord. Sauf qu'ils vont cotoyer le milieu criminel. Si c'est du flânage ou qu'ils n'ont pas de toit ou de nourriture, forcément là, ils vont utiliser les moyens du bord. Mais, comme je le disais tantôt, c'est momentané. (Constable de la section police jeunesse du poste 33)

En ce qui a trait à la dispersion continuelle des jeunes occupant les *Blocs*, le constable nous a répété ce que plusieurs jeunes nous ont déjà dit à ce sujet. De plus, le constable est bien conscient du rôle central que joue ce lieu chez les jeunes fugueurs même s'ils viennent de régions éloignées.

> C'est sûr que lorsque les policiers patrouilleurs circulent et voient l'attroupement, ils demandent de circuler et puis souvent, les jeunes voient l'auto-patrouille venir. Étant donné que c'est un sens unique dans le secteur, ils vont faire un petit tour à l'arrière et ils reviennent. [...] Parfois nous avons des appels de d'autres corps policiers ou de parents qui nous disent: «J'ai reçu une information comme quoi il se tient au bar *Les Blocs*». Les gens pensent que c'est un lieu de rencontre, un lieu précis. (Constable de la section police jeunesse du poste 33)

Au mois de mai de l'année 1994, une imposante opération policière s'est déployée dans le square Saint-Louis suite aux plaintes des résidants concernant le bruit, la consommation, la vente de drogue et l'occupation régulière de groupes de jeunes que le journaliste de La Presse qualifia de «racaille» dans son édition du 20 mai (Laberge, 1994: A-3). On peut y lire les revendications des résidants:

> D'abord, ils exigent une présence policière quotidienne - des patrouilles à pied - depuis le milieu de l'après-midi jusqu'au milieu de la nuit, l'installation de caméras de surveillance, la désignation d'un gardien de parc connu des résidants, le nettoyage quotidien du square - et des ruelles adjacentes - et l'ajout de poubelles. Ensuite, ils exigent l'installation d'une belle et haute clô-

> ture en fer forgé pour ceinturer le square mais qui, surtout, permette de le fermer au public tous les soirs à 23 heures!

Plusieurs des personnes indésirables furent assimilées aux jeunes de la rue en général. Le constable de la police jeunesse nous a appris que cette opération, qui mobilisa une cinquantaine de policiers sur les lieux, s'inscrivait dans un programme qui s'appelait L'Action Concertée en Élaboration de Solution (ACES) visant à prévenir la consommation de drogue. Il s'agissait d'une application du modèle de la police communautaire. Ainsi, outre cette présence policière, les résidants et le Service des loisirs des parcs et du développement communautaire (SLPDC) ont apporté des modifications sur l'aménagement des lieux afin de favoriser une plus grande surveillance et de faciliter un meilleur contrôle des activités du parc. Relatant la suite de l'opération, le constable utilise la métaphore de la "purification" associée au "nettoyage" des lieux.

> Les lieux ont été inondés de présence policière justement **pour purifier un peu les lieux des gens non désirables.** [...] Ils ont enlevé une haie parce qu'il y avait des bancs de l'autre côté, ce qui faisait que les revendeurs étaient plus cachés, plus discrets. Ils [SLPDC]] ont réaménagé les arbustes et les lieux physiques ont été modifés. Ce n'était plus le même carré Saint-Louis que l'été précédent. (Constable de la section police jeunesse du poste 33)[105]

Suite à nos entretiens, nous avons appris que les diverses interventions policières qui ont eu lieu aux tams-tams sur le Mont-Royal, au square Saint-Louis, aux Foufounes électriques ainsi qu'au Faubourg Saint-Laurent (patrouilles à pied) s'inspiraient toutes du modèle de la "police communautaire". L'idée de cette police communautaire est de travailler pour et avec la communauté afin de résoudre un problème jugée important par cette même communauté (résolution de problèmes). Selon le conseiller en relation à la communauté du SPCUM, le concept de police communautaire fonde son existence à de partir de deux motivations. La première est que le policier des années 90 ne peut plus faire abstraction de situations complexes (comprendre les problèmes politiques et psychosociaux et leurs causes). L'adoption d'un point de vue écosystémique dans l'analyse situationnelle

---

105 (C'est nous qui soulignons)

est préconisée[106]. Et, le deuxième vient du fait des compressions budgétaires dans les effectifs policiers. Il faut donc redonner aux citoyens une partie de la responsabilité du contrôle social afin de diminuer les coûts et renforcer l'efficacité des interventions en tenant compte globalement des acteurs du milieu. En matière de sécurité, Chalom (1994: 347-348) parle d'un passage d'une logique de monopole à celle de cogestion:

> Le partenariat implique d'une part, que la police devienne coproducteur de la sécurité urbaine et d'autre part, que la collectivité joue un rôle actif dans les décisions de la police. La collectivité influence la conception, la gestion et la prestation des services policiers. Il s'agit donc d'un partage des responsabilités entre la police et la collectivité, et les questions de maintien de l'ordre et de lutte contre la criminalité, autrefois considérées comme du ressort exclusif de la police, sont définies dans une perspective communautaire.

Étant donné l'importance que revêt ce modèle d'intervention dans la pratique policière actuellement, nous avons demandé au conseiller en relation à la communauté - qui fait la promotion et la formation de ce concept au sein du service policier et auprès du public - de nous en décrire les principes généraux d'application. Il nous a donné l'exemple de l'opération du square Saint-Louis.

> C'est un modèle qui se construit autour de deux axes. Il y a un premier axe qui est d'abord un diagnostic partagé entre les résidants, les utilisateurs et le milieu policier: c'est quoi le problème? Il y a après une action intra-police: Comment peut-on résoudre ce problème-là? Ce que j'ai fait durant l'été ce sont des stratégies combinées à partir d'un diagnostic qui peuvent être mises sur pied. Stratégies combinées qui visent une seule chose: régler le problème et rendre à la population - je dis bien la population - l'espace qui a été conçu pour certaines raisons: un espace public. C'est pour que les gens aient du plaisir à l'occuper. Ce travail conjoint et intra-police suscitent autant des interventions de nature répressive que des interventions de nature à informer, des interventions de nature à prévenir certains comportements et puis des interventions qui ont comme fonction de dire aux gens: «Il ne s'agit pas d'interdire, il s'agit de se réapproprier dans des formes dites civilisées - avec vraiment tous les guillemets qu'il faut - ça, c'est intra et puis je dirais qu'une

---

106 Dans une perspective de prévention du crime, l'analyse écosystémique tente de prendre en compte un ensemble de facteurs environnementaux afin de mesurer les relations entre les risques et les conséquences inhérents à une intervention policière dans un milieu donné ("penser globalement et agir localement"). Cette approche ne nous semble pas étrangère à celle de l'école de Chicago déjà discutée dans la première partie (chap. II).

> fois ce travail fait à l'intérieur même d'un poste de police ou d'une intervention policière, c'est d'avoir quasiment les mêmes stratégies avec des acteurs du milieu: les commerçants, les résidants, les organismes non-gouvernementaux, etc. Les organismes non-gouvernementaux, ça peut être autant les organismes qui travaillent sur les questions de toxico, d'itinérance, etc., et bien évidemment tout ce qui est institutions municipales pour les fleurs, les bails, les endroits publics, l'assainissement, la STCUM, bon. Et le risque - qu'on a pu éviter heureusement - mais c'est un risque qu'à un moment donné de part et d'autre que l'on croit, autant dans le milieu policier que dans la population, que le parc devait être nettoyé et remis aux seuls occupants, aux seuls résidants. Ça, c'est un risque qu'il fallait éviter parce que ce sont des modèles qui se construisent parce que intra-service-police, les gens ne sont pas forcément habitués ni à poser un bon diagnostic ni à travailler en collégialité. Chacun est plus ou moins habitué à bosser selon son mandat, et puis je dirais de la même manière, on n'est pas non plus habitué tout à fait à transiger avec des interlocuteurs qui sont multiples (résidants, associations de commerçants, services municipaux, offices gouvernementaux), c'est un peu ça le modèle qui est en train de se construire quoi. (Conseiller en relation avec la communauté du SPCUM)

Nous avons demandé à ce dernier s'il existait des actions s'inspirant de la police communautaire avec les jeunes de la rue. La réponse fut négative. Selon nous, le problème posé par les jeunes de la rue ne semble pas relever d'un problème de rodage du modèle de police communautaire mais de l'accès à la citoyenneté. En fait, dans les diverses situations urbaines insatisfaisantes que nous avons relevées, les jeunes de la rue ne faisaient pas partie de la population à qui l'on demandait de poser un diagnostic et de proposer des solutions au problème. En fait, nos observations et nos entretiens nous ont démontré que les jeunes de la rue, loin de représenter des acteurs, furent toujours considérés comme une partie du problème. Comment redonner un espace public à toute la population lorsque les jeunes de la rue en sont exclus et deviennent suspects? De plus, comment un policier pourrait être communautaire avec des jeunes de la rue en rejet d'autorité? À ce titre, un article du *Montréal Campus* rendait bien compte de ce manque de cohérence[107].

---

107 De plus, nous avons déjà formulé un appel à la prudence en ce qui concerne la confusion des rôles sociaux entre des mandataires d'État que sont les policiers ayant comme fonction de maintenir l'ordre public et la marge d'autonomie communautaire de la société civile (Parazelli, 1992: 131). La police "communautaire" risque alors de confondre les rôles politiques par une fusion institutionnelle entre la société civile et l'État; ce qui ne va pas sans poser des questions fondamentales en terme de

> À voir les regards à la fois curieux et méfiants que les gens lui jettent lorsqu'il fait le tour d'un fast-food de la rue Sainte-Catherine, il est évident qu'un uniforme de policier renvoie davantage à une image autoritaire que communautaire, même si l'agent Sélesse soutient que «les gens collaborent bien au projet et sont très ouverts au principe». Après tout, les «gars du 33» sont reconnus davantage pour leurs méthodes musclées que pour leur amabilité et leur compréhension. Plusieurs incidents ont alimenté les critiques, dont la descente «sauvage» de l'an dernier aux bar Katacombes dans le quartier gai et la mort de Martin Suazo, abattu en mars dernier lors de son arrestation après un vol à l'étalage tourmenté, boulevard Saint-Laurent. (Grandmont, 1995: 13)

Avant que les policiers modifient leurs attitudes face aux jeunes qui adoptent des comportements inusités, beaucoup de travail reste à faire. L'incapacité de la majorité des policiers à établir des distinctions entre des punks, des skinheads ou des ravers fait en sorte que tous ces jeunes sont considérés *a priori* suspects ou à risque. Par exemple, en 1992, un concert Rave eut lieu en plein-air sur le terrain de stationnement du Palais du Commerce réunissant plusieurs centaines de jeunes dansant sous les rythmes de la musique techno. L'on y servait des *smart drinks* (mélange de jus de fruits et de suppléments vitaminiques) et de l'ecstasy (du méthylènedioxy-N-méthylamphétamine). Ces produits permettent aux métabolismes des jeunes d'avoir une réserve d'énergie nécessaire pour danser une bonne période de la nuit. Comme les policiers ne connaissaient pas ce type de boisson et qu'ils craignaient les effets d'un tel attroupement, ils sont intervenus de façon violente et parfois sans conserver leur plaque d'identité à leur uniforme (geste illégal). Encore une fois, le rassemblement des jeunes s'est retrouvé dispersé. Cet événement a fortement été dénoncé dans les médias étant donné que les policiers n'ont rien trouvé d'illégal sur les lieux et ne pouvaient justifier une telle opération. Le conseiller en relation avec la communauté de la SPCUM a bien voulu admettre que certains policiers non identifiés (à cause de la solidarité policière) ont eu des comportements inacceptables. Il en a profité pour nous expliquer pourquoi de tels comportements peuvent survenir dans le corps de police.

> Une des caractéristiques de la sous-culture policière, c'est que c'est une sous-culture qui est incapable de travailler sur la complexité. Ils travaillent sur des modèles très linéaires de causes à effets, des modèles dichotomiques, les bons et les pas bons, donc, une culture extrêmement normative. Alors évi-

---

pratiques démocratiques.

> demment, devant des phénomènes comme ça un peu complexe ce n'est pas uniquement sur la musique rave ou le concert, on a eu d'autres situations dans d'autres contextes avec d'autres policiers où on avait à peu près le même type de comportement au niveau des *debriefings*. Les gens ne vont pas le dire comme ça: «Je ne suis pas capable, je ne suis pas confortable». Mais quand on creuse un peu sous des formes d'entrevues qui dépassent le simple *debriefing* flicard là, bon ça sort très vite. Je dirais que c'est un phénomène qu'on constate et je ne porte aucun jugement là-dessus. Et puis là-dedans, vous avez des pommes pourries, vous avez des gens qui, à toutes fins pratiques, déshonorent leur uniforme. Il y a une espèce de confrérie, la fraternité, il y a vraiment un sentiment d'appartenance, on fait bloc et ils ont du mal à le dire. Certains superviseurs pensent que la supervision c'est de rester *chum* avec la gang et si dans la gang il y a une grande gueule qui en plus, est une pomme pourrie, je ne vais pas m'antagoniser donc, bon d'accord? (Conseiller en relation avec la communauté du SPCUM)

Face au programme de prévention répressive de la consommation de drogue appelé «Tolérance zéro», le conseiller en relation avec la communauté ajoute que ce type d'opérations n'est pas concluant. Le corps policier souffrirait d'amnésie historique à l'égard de ce type de mesure. Il invite le milieu policier à remettre en question ses pratiques à ce sujet.

> Donc cette question de tolérance «0», non seulement elle assimile les mauvaises personnes et deuxièmement, moi ce qui me fascine c'est que ce sont les unités les plus répressives et les spécialistes de ces questions-là qui eux, font le constat d'un échec patent. Alors si ça ne marche pas, est-ce qu'on ne pourrait pas reposer le problème et puis se dire ce que l'on peut faire. Ce qui me fascine surtout en milieu policier, c'est qu'on oublie qu'en 1920, aux États-Unis, on avait la même situation sur une autre substance toxique. (Conseiller en relation avec la communauté du SPCUM)

D'autre part, la directrice de TANDEM-Centre demeure elle-même sceptique face à l'application actuelle de la police communautaire. Nous lui avons appris la mise sur pied imminente d'un mini-poste (33A)[108] de police communautaire au métro Beaudry (là où plusieurs jeunes de la rue mendient). Ce lieu fut considéré par un groupe d'étude de policiers comme un «point névralgique de la criminalité» (CUM, 1995: 2). Selon elle, l'intention est louable mais l'omniprésence des pa-

---

108 D'ici 1999, ce type de mini-poste de police devrait se répandre sur tout le territoire de la CUM au nombre de 49 petits postes communautaires. Seuls 4 postes majeurs (centres opérationnels) seront conservés au lieu des 19 postes de districts actuels (Cédilot, 1997).

trouilles policières peut produire l'effet inverse recherché.

> Peut-être qu'au contraire, cela va avoir pour effet d'augmenter le sentiment d'insécurité. On peut dire: «Ah! il y a des policiers ici, c'est parce qu'on n'est pas en sécurité ici». En même temps, ça peut avoir un effet de confrontation entre la police et les gens un peu plus actifs si je peux dire cela. (Directrice de TANDEM-Centre)

La police communautaire peut en effet augmenter la confrontation ou la dispersion des jeunes de la rue de par la proximité de la présence des patrouilles à pied dans les lieux fréquentés par ces jeuens. D'autant plus que le conseiller en relation avec la communauté du SPCUM nous a confié que, de façon générale, les jeunes de la rue constituent effectivement pour les policiers des nuisances urbaines[109].

> Moi je dirais que ça dépend des gens. Règle générale, pour le policier moyen, ce n'est pas son problème ou quand c'est son problème c'est que c'est perçu comme une nuisance un peu comme un moustique qu'on voudrait se débarrasser là. Je dirais que pour une minorité mais de plus en plus en croissance, même si c'est minoritaire deux policiers qui disent: «Merde! On a des trucs à faire avec eux». Mais ça reste encore dans des balbutiements, c'est flou et ils sont conscients qu'ils n'ont pas forcément les bons outils ou les bonnes vues d'analyse puis c'est correct aussi. (Conseiller en relation avec la communauté du SPCUM)

À titre d'exemple, lors d'une réunion du Comité interquartiers sur la prostitution , en 1995, une policière rattachée à la section de résolution de problèmes (police communautaire) du poste 33 a annoncé que son poste allait clôturer le terrain vacant, les *Blocs*, afin de résoudre le problème d'attroupement de groupes de jeunes. Les organismes travaillant auprès des jeunes de la rue ont réagi très négativement à cette action qui n'a pas eu de suite.

> La représentante du poste 33 mentionne qu'on s'apprête à remplacer les blocs de ciment qui jonchent un terrain vacant du centre-ville, lieu de rassemblement pour des jeunes, pour les remplacer par une clôture hérissée de piques. Le représentant du Projet TRIP rétorque que c'est justement un

---

109 À ce titre, les policiers du SPCUM ne sont pas les seuls à adopter des attitudes négatives face aux jeunes punks. Un article de *La Presse* a déjà traité de cas de brutalité et d'intimidation de la part des agents du STCUM envers des jeunes punks où les droits de ces derniers étaient complètement bafoués (Léger, 1994)

> exemple de répression. Les jeunes ont besoin de lieux de rassemblement. Suite à cette action, ils iront ailleurs et le travail déjà commencé sera perdu. [...] Les fameux blocs de la rue Sainte-Catherine servent de rassemblement (incognito). Où vont aller ces jeunes à la disparition des blocs? Qui va décider de l'alternative? Pourquoi ne pas leur demander ce qu'ils en pensent? (Comité interquartiers, 1995: 3-6)

En ce qui concerne spécifiquement les projets de revitalisation, pour le constable de la section de police jeunesse, les jeunes se trouveront un autre endroit sans causer de problème si ce terrain vacant est aménagé étant donné l'absence de stabilité sociale dans les groupes de jeunes qui occupent cet espace.

> Ils vont se trouver une autre place. L'été passé, j'ai passé des périodes, stationné, à observer ce qu'ils font. Il y a de petits leaders, il y en a qui sont là pas pour la mode mais par affaire mais la clientèle est très changeante. Pas d'une journée à l'autre on va parler d'une semaine à l'autre. C'est sûr qu'ils vont pivoter aux alentours. (Constable de la section police jeunesse du poste 33)

Nous avons vérifié la perception du constable sur les graffitis dessinés dans le secteur. Tout en exprimant son sentiment de répulsion pour ce genre de vandalisme lançant des «messages incohérents», il nous a signalé néanmoins qu'il appréciait ceux qui étaient faits en accord avec les propriétaires et qui communiquaient un message clair. L'exemple qu'il nous a donné réfère à une fresque signifiant le message *Non! à la drogue*.

> Je trouve ça horrible personnellement. J'ai beaucoup de misère à concevoir ça. Par contre, on peut voir à certains endroits où ils ont donné des murs afin de faire vraiment de quoi de bien sur la rue Saint-Denis vers le Vieux-Munich [aujourd'hui le Medley]. Je le vois comme du vandalisme mais l'auteur ne le voit pas comme ça. Il veut exprimer quelque chose, une idée, un goût particulier ou un groupe de musique. (Constable de la section police jeunesse du poste 33)

Sur le plan des projets de revitalisation, le même raisonnement prévaut chez le conseiller en relation avec la communauté qui confirme que, dans ce contexte, le rapport de force est fondamentalement inégal.

> Premièrement, le Faubourg Saint-Laurent c'était l'ancienne administration, grosse inconnue on ne sait absolument pas ce que l'administration municipale va faire sur ce projet. Deuxième chose, comment je dirais ça, des réalités comme les jeunes de la rue ce sont des réalités qui ne s'inscrivent absolument pas dans des modèles encadrants, des modèles structurants. Ce sont des

> réalités beaucoup plus fluides et comme les rapports de force sont totalement déséquilibrés, moi j'ai l'impression que les jeunes de la rue vont se déplacer. Ils vont occuper des endroits non occupés actuellement. Donc, on va déplacer le problème et on risque d'avoir dans ces autres endroits-là les mêmes réactions de greffes difficiles ou de rejets à l'égard de ces groupes-là. (Conseiller en relation avec la communauté du SPCUM)

La directrice de TANDEM-Centre qui participait au Comité d'action du Faubourg Saint-Laurent nous dit que le contexte général donne «[...] l'impression qu'on veut exclure les itinérants et les mendiants. Ça va les repousser ailleurs au centre-ville».

Concernant l'idée de clôturer le terrain des *Blocs*, sa réponse est univoque. Cette solution équivaut à se fermer les yeux sur les réalités urbaines des jeunes de la rue.

> Moi je suis franche, je suis contre - en tout cas personnellement; je ne parle pas au nom de Tandem là - et je trouve que ce n'est pas une bonne idée de chasser, de clôturer et d'en finir avec le problème. C'est se fermer les yeux. S'il y a un problème c'est de les envoyer ailleurs aussi. Après tout, il faut se demander s'il y a vraiment un taux de criminalité élevé chez ces jeunes-là? [...] Pour moi, c'est beaucoup plus la peur que d'autre chose. (Directrice de TANDEM-Centre)

Par ailleurs, cette dernière dénote une montée de l'intolérance dans le centre-ville envers les personnes marginalisées.

> Il y a peut-être une certaine intolérance qui pointe un peu là au centre-ville. [...] Les gens demeurent un peu individualistes. Ils s'achètent leur petit condo au centre-ville, paient leurs taxes et ne veulent pas avoir de prostitution devant leur rue. (Directrice de TANDEM-Centre)

Quant à l'action préventive envisagée par son organisme, la piste de solution qu'elle entendait concrétiser pendant l'année 1996 était orientée vers la sensibilisation de la population pour une coexistence pacifique entre les différents groupes sociaux. Cette idée rejoint celle de la cohabitation du SLPDC.

> Le citoyen qui est dans son quartier paisible a autant le droit d'avoir un quartier paisible que l'itinérant qui marche dans les rues et qui erre dans les rues. Donc, c'est une coexistence pacifique entre les groupes. (Directrice de TANDEM-Centre)

6.2.4 Commentaires analytiques :

En vertu de notre préoccupation face aux effets sociospatiaux des projets de revitalisation sur les jeunes de la rue, nous pouvons à partir de ces entretiens établir un certain nombre de constats. Tout d'abord, mentionnons que c'est la perspective économiste et esthétique du développement urbain qui anime en dominante les intervenants municipaux responsables du réaménagement du secteur. D'autre part, pour la majorité des policiers, les jeunes de la rue constituent des nuisances urbaines et font partie des problèmes et non de la population urbaine invitée à résoudre les problèmes de civilité et d'ordre urbain. La présence des jeunes de la rue dans le centre-ville-est constitue ainsi des saillances répulsives associées à des prégnances d'abandon, d'insalubrité et de dégénérescence de l'habitabilité urbaine. Ces prégnances renvoient directement à l'axiologie des significations symboliques investies dans le Red-light (transgression, marginalité, illégallisme, violence, malpropreté, etc.). Dans ce type d'imaginaire social, les jeunes de la rue, au même titre que les itinérants et les prostituées, constituent un risque social, une nuisance publique, une menace urbaine bref, un frein socio-symbolique au redéveloppement de ce secteur. Mais, étant donné que l'ambiance de «fébrilité» du secteur peut constituer un atout dans une perspective de marketing pour attirer de nouveaux résidants en quête d'«urbanité», ces prégnances associées aux Red-light[110] comportent aussi leur potentiel d'attractivité en autant que ces saillances ne soient pas trop concentrées. Il s'agirait en quelque sorte d'équilibre de l'ambivalence axiologique du secteur. De plus, selon les intervenants rencontrés, le Red-light actuel est là pour demeurer mais la Ville a voté un règlement depuis 1992 qui l'autorise à ne plus émettre de permis pour de nouveaux établissements exploitant l'érotisme dans le secteur. Dans ce contexte, la présence des jeunes de la rue est ainsi plus ou moins tolérée tout dépendant du point de vue axiologique que l'on adopte et de l'intensité de leur attroupement. Il en est tout autrement pour les *Blocs.* Loin d'être valorisé comme un lieu de socialisation marginalisée par les intervenants municipaux, il est plutôt considéré

---

110 Selon le conseiller en aménagement du Faubourg Saint-Laurent, l'urbanité réfère au caractère de tolérance, de liberté, d'acceptation et de développement d'une culture.

comme un endroit vide laissé à l'abandon qui brise la trame urbaine, menace la sécurité et nuit au potentiel de re-développement économique du secteur. À ce titre, les intervenants municipaux conviennent tous qu'à moyen terme, les jeunes seront délogés de ce lieu étant donné l'"évolution" de la rue Sainte-Catherine. Quant aux solutions, la responsabilité d'intervenir auprès de ces jeunes ne relève pas d'eux, même s'ils contribuent, par leur implication professionnelle, à intervenir largement sur la réalité sociospatiale des pratiques de socialisation de ces jeunes. Néanmoins, à la fin de l'entretien, plusieurs d'entre eux nous ont démontré leur intérêt pour connaître les résultats de notre recherche étant donné leur méconnaissance avouée du phénomène.

En fait, les projets de revitalisation du Faubourg Saint-Laurent et le Plan de mise en valeur de la rue Sainte-Catherine s'inscrivent dans une perspective de transformation graduelle du secteur le plus fréquenté par les jeunes de la rue. Par les différentes mesures d'aménagement telles que l'embellissement des terrains vacants et l'implantation d'une place publique devant un organisme utilisé par certains jeunes de la rue, CACTUS, la Ville et ses partenaires modifieront la programmation et l'accessibilité des lieux occupés par les jeunes de la rue. De plus, les plaintes formulées à la Ville par certains acteurs (résidants, commerçants, institutions, etc.) qui profitent d'un contexte de revitalisation pour exprimer leur désir de voir disparaître des nuisances sociales ont déjà participé à renforcer le contrôle et la surveillance de ces lieux et des jeunes eux-mêmes.

6.3 Les associations d'établissements d'affaires et l'UQAM

Dans le secteur du Faubourg Saint-Laurent, il existait deux principales associations formelles d'établissements d'affaire qui ont vu le jour en 1994. Il s'agit de la Corporation de développement urbain du Faubourg Saint-Laurent (CDU) et de la Société de développement du Quartier latin (SIDAC du Quartier latin). Nous avons rencontré les directeurs respectifs de ces organismes.

Le secteur de la CDU est limité par les rues Sherbrooke, Bleury, René-Lévesque et St-Hubert. Tandis que celui de la SIDAC du Quartier latin se restreint

aux rues du quadrilatère suivant: Sherbrooke, Sanguinet, Ste-Catherine et Berri. Sans entrer dans les détails de ces organisations, précisions que même si la CDU est née de façon formelle au mois de septembre 1994, elle provient de la volonté des membres du Comité de concertation de l'arrondissement culturel: secteur centre est. Né en 1988, ce comité de concertation regroupait une vingtaine de membres représentant (en 1992) des établissements d'affaires (ex.: Complexe Desjardins, Hydro-Québec, Vidéotron), des institutions d'enseignement (l'UQAM, le CÉGEP du Vieux-Montréal) ou culturelles (Place des Arts, le Théâtre du Nouveau Monde) et des organismes para-municipaux (ex.: Société d'habitation et de développement, l'Office municipale d'habitation). Le principal mandat de ce comité était de «participer activement à l'élaboration du Plan directeur de l'arrondissement Ville-Marie» et de faciliter la réalisation et la coordination de projets dans le secteur en identifiant des priorités de développement avec la ville de Montréal (Junca-Adenot et Pétrelli, 1992: 1). Huit rencontres ont eu lieu de 1988 à 1992 et plusieurs questions d'aménagement ont fait l'objet d'interventions. Par exemple, la conception du square Berri, la revitalisation de la rue Sainte-Catherine, le contrôle de la prolifération des commerces de sexe, l'analyse du rapport Charney, etc. (Junca-Adenot et Pétrelli, 1992: 3-4). Il faut souligner ici le rôle majeur qu'a joué l'UQAM dans la mise sur pied de ce comité de concertation. D'ailleurs le Directeur de la nouvelle CDU est en fait un consultant engagé par l'UQAM et mis à la disposition des membres du comité pour organiser le développement de la CDU. En ce qui concerne la SIDAC du Quartier latin, elle est issue d'une tradition de regroupements volontaires de commerçants datant de 1970. Toutefois, pour des raisons d'instabilité, ces associations n'ont pu perdurer. En créant une SIDAC, l'intérêt chez les commerçants fut renouvelé étant donné qu'elle s'accompagna d'un budget d'un million de dollars pour améliorer l'état des artères commerciales du quartier. Cet organisme, appuyé fortement par l'UQAM et le CEGÉP du Vieux-Montréal, comptait, en 1994, 140 membres d'affaire. Étant donné l'importance des investissements immobiliers que l'UQAM a réalisés et envisage de faire dans le secteur d'ici l'an 2000, nous avons jugé utille de

rencontrer les reponsables du développement du promoteur immobilier le plus important de ce secteur[111]. Ainsi, nous avons interviewé la Vice-rectrice à l'administration et aux finances ainsi que le responsable du Plan directeur de l'aménagement de l'UQAM. Précisons qu'en 1993, l'UQAM comptabilisait des investissements de 350 millions de dollars d'ici l'an 2000 pour de nouveaux pavillons et services universitaires qui complèteront le stock existant (UQAM, 1993); c'est ce que l'institution a appelé *Le Campus de l'an 2000.*

Nous avons vérifié auprès d'eux leur perception du développement des activités commerciales en lien avec les mesures municipales de revitalisation affectant les jeunes de la rue du secteur. Mentionnons d'abord que deux enjeux majeurs de développement économique liés au secteur étudié ont été identifiés à partir de ces entretiens. Le premier a trait au partage de la clientèle touristique du centre-ville et l'autre à celui de l'identité géosociale de ce secteur que l'on dit déstructuré. Le Directeur de la CDU nous a appris que son organisme comptait une dizaine de membres qui ont payé leur cotisation de 500.00 dollars, la SIDAC du Quartier latin étant l'un de ses membres. On peut lire dans le dépliant de présentation de la CDU, *Préparez l'avenir de votre Faubourg!,* les objectifs de sa mission:

La mission de la corporation de développement urbain (CDU) consiste à favoriser:
- la promotion du Faubourg et de ses forces;
- la venue d'investisseurs privés et publics dans le secteur;
- la réalisation de projets de revitalisation et de développement qui donneront au Faubourg Saint-Laurent un nouveau prestige et une meilleure qualité de vie;
- l'échange d'information et la concertation entre les différents acteurs du développement du Faubourg.

À ces objectifs, le Directeur de la CDU a ajouté qu'il n'avait pas reçu de mandat en ce qui a trait aux groupes marginaux et aux jeunes de la rue. À propos de l'enjeu commercial, il nous a dit que la CDU du Faubourg Saint-Laurent avait tout intérêt à trouver des moyens pour attirer la clientèle touristique qui fréquente da-

---

111 Afin d'évaluer l'ampleur des transformations urbaines que l'UQAM réalise dans le secteur ainsi que d'autres acteurs institutionnels et économiques, voir la carte 2 annexée à l'app. C

vantage l'ouest du centre-ville et le Vieux-Montréal que les quartiers de l'est.

En confirmant cet intérêt, le Directeur de la SIDAC du Quartier latin en a profité pour nous montrer le potentiel commercial et culturel du Quartier compte tenu de sa position géographique centrale dans le circuit touristique habituel du centre-ville. Mais, le problème qu'il identifie se situe dans le manque de liens urbanistiques entre ces pôles d'attraction et le Quartier latin.

> Moi je pense qu'on est situé entre deux stations de métro entre autres, une c'est le cœur du système de métro de Montréal, on est tout près du terminus Voyageur, on est situé entre des pôles majeurs. On est à cinq minutes du Vieux-Montréal, il y a quatre millions de touristes qui viennent arrêter là. On est donc à quelques minutes du Vieux-Montréal, on est à quelques minutes de la place des Arts qui est un pôle assez important au niveau culturel, on est à quelques minutes de la place Dupuis, puis on est à quelques minutes du nord de Saint-Denis, du Carré Viger, et de Prince-Arthur. Donc on est vraiment d'après moi un cœur très très important. [...] On est situé d'après moi comme un noyau. On a aussi un bassin de population assez important, les Habitations Jeanne-Mance et après, le quartier Centre-Sud. Mais on est un petit peu isolé, il n'y a pas de lien qui se crée avec ça. Sauf qu'on a un potentiel incroyable. Je prends juste la question du pôle culturel, je pense qu'il n'y a pas un secteur qui peut dire qu'il a une Université avec quarante-cinq mille de population étudiante, un Cégep qui en a à peu près dix à quinze mille, un théâtre qui attire à peu près trois mille cinq cents personnes par soir, la Cinématec québécoise qui s'agrandit, l'ONF qui s'oriente vers une nouvelle technologie qui est la Ciné Robothèque, la place du Centre Péladeau avec la salle Pierre Mercure, la Bibliothèque nationale bien sûr, d'autres instituts. Donc, il y a un noyau très fort et nous, notre but, c'est justement d'agir en locomotive et de réunir ces partenaires-là pour tirer dans le même sens. (Directeur de la SIDAC du Quartier latin)

D'ailleurs, ce dernier nous a énuméré un certain nombre de contraintes qui nuisent à l'attraction touristique dont celles-ci:

> Non, et ils n'ont pas de dynamique [la place Paul-Émile Borduas et la rue Emery]. Lorsqu'on est un touriste et qu'on arrive ici, il n'y a rien qui nous accroche. La question des ruelles est très particulière, entre autres ici, la ruelle Savoie, l'accès aux camions de vidanges ne se fait pas, elle est trop étroite. Ce n'est pas la ruelle qui est trop étroite, les accès sont trop étroits. Et donc dans ce sens-là, la collecte des déchets doit se faire à l'avant sur la rue et non à l'arrière comme l'ensemble des commerces. Donc on a un problème de propreté particulièrement. Toute la question des résidants, leurs déchets ils ont très peu de place où les mettre. Donc on les retrouve beaucoup plus sur la rue. (Directeur de la SIDAC du Quartier latin)

Afin d'atteindre ses objectifs, les membres de la SIDAC ne veulent pas se restreindre qu'aux fonctions strictement commerciales telles que l'entend actuellement la Ville de Montréal dans son programme SIDAC. Pour créer l'attraction d'un pôle touristique ayant sa spécificité culturelle, le Directeur de la SIDAC du Quartier latin croit essentiel de regrouper en plus les institutions présentes en grand nombre dans son secteur. Parmi les problèmes identifiés comme prioritaires dans le secteur par les deux directeurs (tous les deux urbanistes de formation), ce fut de nouveau les terrains vacants qui sont ressortis comme des contenants vides qu'il fallait remplir pour rassurer l'impression de criminalité qui s'en dégagerait.

> Les terrains vacants et les discontinuités avec les quartiers périphériques comme le Vieux-Montréal et le Centre-ville. [...] Souvent aussi, les espaces vacants donnent une impression de criminalité - ce n'est pas tout le temps fondé - et ils suscitent de la crainte. C'est peut-être moins bien éclairé qu'une façade commerciale éclairée. [...] Insécurité n'égale pas criminalité et si tu regardes les rapports du poste 33, le crime est beaucoup plus fort du côté de Centre-Sud que du côté du Faubourg Saint-Laurent. (Directeur de la CDU)

> Moi je pense qu'on doit rendre ces espaces très actifs et même de forcer les propriétaires à faire des aménagements (minimums) au lieu des barricades. Je pense qu'il y a une responsabilité aussi des propriétaires. (Directeur de la SIDAC du Quartier latin)

Pour ce dernier, la revitalisation d'un secteur doit se faire selon une vision globale en incluant des préoccupations plus larges impliquant les questions de sécurité.

> Je considère que la revitalisation dans une zone ne se fait pas juste par une dimension, il faut avoir une vision plus globale de la situation parce que sans ça on peut vouloir relancer le commerce mais, avec des problèmes de sécurité, ça va nuire à ton développement. Donc, il faut que tu aies une vision intégrée de l'ensemble des dimensions. Donc, de là on se démarque des autres organisations au niveau des objectifs, du mandat. (Directeur de la SIDAC du Quartier latin)

Lors d'une conversation téléphonique, le 12 juin 1996, avec le Directeur de la SIDAC du Quartier latin, nous avons appris que suite à un sondage effectué récemment par son association auprès de ses membres, 60% d'entre eux ont identifié les «gens de la rue» comme un frein (un irritant majeur) au développement du secteur. Et, suite à d'autres sondages auprès des résidants du secteur et des per-

sonnes demeurant dans le Grand Montréal les trois «facteurs environnementaux» suivants ont semblé constituer des obstacles du développement du secteur: les itinérants, la sécurité et la propreté. Quelques mois avant ce sondage, le Directeur réfléchissait à des moyens moins répressifs pour intervenir auprès des itinérants.

> Mais par rapport aux itinérants qui nous préoccupent présentement dans ce temps-ci, parce qu'on réalise qu'ils sont sur la rue et je pense que le problème ce ne n'est pas de les évacuer, comment leur venir en aide? Moi, j'essaie de travailler avec M. Gagné du CLSC, [...] je travaille avec le poste 33 et on pourrait les prendre ces gens-là puis dire: bon! on va tous les mettre en cellule! Ça va régler quoi? Ça ne donnera rien de plus. Il faut trouver un moyen comment référer ces gens-là et moi je pense qu'il ne faut pas les encourager non plus, dans le sens où les commerçants ont leurs responsabilités. Lorsque je te donne une pointe de pizza et un coke, bien tu vas revenir dans le secteur. C'est peut-être pas la meilleure façon d'aider hein? Peut-être que les organismes sont mieux placés pour l'aider et, dans ce sens-là, le commerçant ou même le touriste ou le résidant ou celui qui fréquente le secteur devrait être conscient de cette dimension-là. S'ils veulent vraiment aider ces gens-là, ce n'est pas en leur donnant 25 sous. En leur donnant 25 sous, justement, ils ne les aident pas du tout, mais pas du tout. Au contraire, ils donnent 25 sous pour soulager leur conscience et pour s'en débarrasser. (Directeur de la SIDAC du Quartier latin)

Pendant l'hiver 1996, nous avons appris que la SIDAC du Quartier latin discutait avec l'organisme Spectre de rue pour élaborer un plan d'action conjoint afin de «Mettre sur pied le programme de réinsertion sociale fonctionnelle des jeunes dans le milieu» (SIDAC du Quartier latin et Spectre de rue, 1996: 1). Ce projet vise à prévenir la prostitution et l'itinérance des jeunes en faisant appel à un travailleur de rue circulant dans le secteur du Quartier latin pour dissuader les jeunes de la rue ou itinérants qui vagabonderaient en nuisant à la clientèle ou aux commerçants de demeurer dans le secteur. Pour le Directeur de la SIDAC, si la Ville prend au sérieux le réaménagement des terrains vacants sur la rue Sainte-Catherine, le jeunes de la rue qui parcourent la rue Sainte-Catherine se retrouveront probablement au square Berri.

> Je pense que oui. On parle de réaménagement de lieux, ça peut les pousser plus loin. Je pense qu'on l'a vu avec l'opération de Drapeau, nettoyer l'ouest de la Ville, de la clientèle gaie et les bars homosexuels, il a fait un ménage, et qu'est-ce que ça fait? Ils sont rendus plus à l'est. [...] je crois qu'ils vont rester sur l'axe Sainte-Catherine et s'ils réaménagent là, ils risquent de se retrouver dans le parc Berri. (Directeur de la SIDAC du Quartier latin)

Cette dernière remarque fut juste car dès le printemps de l'année 1996, les jeunes de la rue se rassemblèrent au square Berri et dès le mois de janvier de la même année un stationnement avec un abri rudimentaire (pour le gardien) vint occuper le petit terrain vacant, les *Blocs,* dorénavant déserté par les jeunes de la rue. La nouvelle programmation du lieu changea ainsi l'accessibilté aux jeunes de la rue. Est-ce l'une des mesures de revitalisation, une entente informelle avec le Comité exécutif de la Ville ou l'initiative du propriétaire? Néanmoins, nous avons appris en appelant au service des permis de la Ville de Montréal le 22 juillet 1996 que cette activité était illégale, le propriétaire n'ayant pas acquis de permis municipal.

Un autre exemple d'intervention affectant l'accesibilité aux lieux en tentant d'en modifier la programmation est l'histoire du bar les Foufounes électriques. Né officiellement en 1983, les Foufounes électriques origine du bar *Les Clochards Célestes,* un petit cabaret punk s'inspirant de certains bars alternatifs de New York. Représentant un lieu dépassant la simple consommation, les Foufounes électriques ont constitué pour les jeunes de la rue, particulièrement jusqu'au début des années 90, le lieu symbolique de la contre-culture.

> En dix ans, sans subvention nous sommes devenus, malgré tout, un des grands refuges de la jeunesse de Montréal, UN des lieux-phares de la culture underground et une des seules salles à prendre des risques. Bref, des incontournables de l'avant-garde. Tout comme l'ont été, à d'autres époques, LE CHAT NOIR, EL CORTJO, LA POUBELLE, LE CARGO, LES CLOCHARDS CÉLESTES... (Foufounes électriques, 1994: 2)

On se souviendra des événements marquants du début avec le concept de peinture en direct dont la mise aux enchères des œuvres était animé par François Gourd. Ainsi, le bar et le concept ont connu une renommée internationale. Dans un article du *Journal de Montréal* datant de 1984 (Blanchard, 1984: 33), l'on y apprend que cette idée d'improvisation artistique était déjà présente chez les jeunes en 1963 dans un contexte sociospatial semblable notamment dans le *Bar des Arts* sur Sainte-Catherine.

En ce sens, l'agent d'information a voulu souligner toute l'importance culturelle que revêt ce bar dans l'histoire culturelle de Montréal. Il qualifie l'endroit de

«patrimoine montréalais» et de «mythologie internationale».

> Les Foufounes électriques comme tel, ça fait quasiment partie d'un certain patrimoine montréalais de par sa façade et sa mythologie. C'est reconnu partout à travers le monde. D'ailleurs, il y a beaucoup de Français et de Suisses qui ont entendu parler des Foufounes électriques et n'ont jamais entendu parler du stade olympique. Ce qui veut dire que c'est une mythologie internationale. Ce qu'il y a sur les murs, la manière dont c'est fait, je veux dire que ça doit être préservé, ça ne doit pas être peinturé en blanc [référence à la police qui leur demandait en 1994 de peindre les murs]. C'est quasiment un musée de la contre-culture, un musée underground. (Agent d'information des Foufounes électriques)

Depuis le début des années 90, l'établissement a connu deux fermetures et réouvertures successives. La première fut causée par une faillite au mois de janvier 1993. De justesse, le bar a été sauvé de la faillite et réouvrit ses portes en février de la même année. Depuis cette réouverture, il y eut près de 400 descentes policières (Bisson, 1994: A-5). Le bar les Foufounes électriques fut fermé de nouveau en décembre 1994 mais, cette fois-ci, par la Régie des alcools, des courses et des jeux du Québec. La décision de la Régie «explique que le détenteur des permis n'avait pas le contrôle de son établissement et qu'il n'était pas déterminé à prendre les mesures nécessaires pour exploiter ces permis conformément aux critères de tranquilité publique» (Pineau, 1994: A-3). De plus, la Régie reproche la consommation de drogue par certains clients ainsi que des bagarres et du bruit. En juin 1995, une pétition de 35 000 noms a circulé pour sauver les Foufounes d'une deuxième fermeture. Plusieurs personnalités du monde artistique ainsi que le maire de Montréal (RCM) les appuyèrent. Le personnel du bar accusait alors le service de police «d'avoir péché par «intolérance culturelle» afin de disperser les «punks», artistes de la rue et autres marginaux qui en ont fait un endroit de prédilection, rue Sainte-Catherine» (Bisson, 1994: A-5). L'agent d'information nous a expliqué qu'au moment des négociations avec la Régie, le bar renforçait la rigueur des contrôles au niveau de l'âge et de la consommation de drogue. Par conséquent, cette mesure fit en sorte de diminuer l'accès à certains jeunes de la rue. Pour lui, tout cela a commencé avec le contrôle lié à la contrebande de cigarette, le programme *Tolérance Zéro*, et la systématisation des patrouilles policières à pied qui étaient particulièrement zélées dans leur travail pour «aider les com-

merçants à se débarrasser des indésirables».

Dans le texte de propositions que le service de police remit au bar, on peut y lire une liste de 31 suggestions pour améliorer la situation de l'établissement (CUM, 1994). Outre ce document comportant plusieurs conditions de réaménagement concernant la surveillance et le contrôle des clients et des lieux, les policiers ont demandé à ce que les dessins et les fresques peinturées sur les murs du bar soient enlevés et que le bar ne s'appelle plus les Foufounes électriques. Cette demande exigea des propriétaires du bar à négocier ferme.

> Eux autres veulent des murs blancs. Ils veulent changer la clientèle, ils veulent qu'on mette du chrome dans la place. On connait bien leur esprit maintenant et ce que je te dis là, a déjà été dit aux propriétaires de l'édifice. Eux autres, ils partent sur une base où il ne faut plus que le bar s'appelle le Foufounes électriques. [...] nous, on part du fait que ça demeure pareil sauf en ce qui a trait aux questions de consommation. Là c'est de voir à quel consensus on peut en venir. [...] Au bout de 2 heures de négociations la semaine dernière, la seule chose qui est ressortie, c'est que l'endroit pouvait à nouveau s'appeler les Foufounes électriques. (Agent d'information des Foufounes électriques)

On peut comprendre la demande policière d'effacer les saillances d'anarchisme des Foufounes électriques dans la perspective de détourner la clientèle "indésirable" de ces lieux en s'attaquant à la spatialisation de leur sentiment d'appartenance. Mais, il est pour le moins inusité que les policiers exigent d'effacer les traces esthétiques des murs de ce bar étant donné qu'en 1988, la façade des Foufounes électriques s'est vu attribuée par la Ville de Montréal une mention spéciale lors d'un concours d'urbanisme!

> Les Foufounes sont une sorte de centre culturel, notre *Bœuf sur le toit*, notre QG du ministère des affaires contre-culturelles. [..] La façade des Foufounes électriques est l'œuvre de P.D.G. (Pedneault, Desautels, Gaudreau). L'an dernier, le jury du concours d'urbanisme de la Ville de Montréal lui décernait une mention spéciale. (Carrière, 1988)

Pour le directeur de la SIDAC, le bar les Foufounes électriques remplit bien son rôle. En prenant l'image du "nid de guêpes", il nous a dit qu'il vallait mieux concentrer les jeunes de la rue plutôt que de les avoir tous dispersés. Nous allons constater plus loin que cette vision du contrôle social s'inspirant de la vision pan-

optique qui fut traitée par Foucault (1976) anima le Service de police communautaire en ce qui a trait au square Berri.

> Moi, je vais vous dire quelque chose. On est peut-être mieux de les concentrer en quelque part pour qu'ils trouvent quelque chose à faire plutôt que de traîner partout. Alors que si on tape sur un nid de guêpes, qu'est-ce qu'il fait le nid de guêpes? Il s'étend partout, on en a partout. On est peut-être mieux de concentrer, de permettre, de leur donner un lieu pour que ces gens-là s'expriment. Puis, ça on l'a bien vu avec la fermeture des Foufounes, on en a vu partout des jeunes. Parce que ça se voyait, dans nos établissements il y avait une tendance des jeunes de s'approprier des lieux, puis là c'est aux propriétaires à voir s'ils acceptent cette clientèle-là, les Foufounes était prêt à composer avec ça. (Directeur de la SIDAC du Quartier latin)

En effet, hormis les organismes communautaires jeunesse autonomes, il est rare que les jeunes de la rue soient véritablement acceptés dans un lieu qui est conçu pour leur offrir un accueil au centre-ville-est. Rappelons-nous des commentaires des jeunes à propos de l'accessibilité des restaurants fast-food qui, tout en demeurant des lieux parmi les plus ouverts, sont conçus pour la consommation rapide. Un gérant de l'un de ces restaurants très fréquentés par les jeunes de la rue l'hiver nous a dit que le problème commence lorsque les jeunes s'impatientent dès qu'on leur demande de consommer ou de s'en aller surtout lorsqu'ils sont 15 ou 20 jeunes à occuper des tables.

> Surtout de la violence verbale qu'on a à faire face parce qu'évidemment, quand ils ne prennent rien et que ça fait longtemps qu'ils sont là, on les invite à acheter. Puis là, ça se détériore un peu à savoir que le ton monte et quand ça se détériore vraiment, parfois, il faut faire appel à la police. (Gérant d'un restaurant fast-food)

Quand nous avons exprimé l'hypothèse selon laquelle on pouvait comprendre l'attroupement des jeunes de la rue aux *Blocs* comme une façon d'acquérir une identité collective, le propriétaire d'un commerce voisin des *Blocs* nous a indiqué que le centre-ville n'était pas le lieu adéquat pour ce genre d'activité. Un parc conviendrait mieux.

> C'est sûr qu'ils veulent acquérir une identité mais il me semble que ce n'est pas la bonne place dans un centre-ville de le faire. Il me semble qu'ils seraient mieux de se réunir dans un parc ou quelque chose comme ça. Là, ils nuisent à tout le monde, ils se font détester et je trouve que ça ne leur apporte pas grand chose. (Propriétaire d'un commerce voisin des *Blocs*)

Souvent, ce type de commentaire relève de préjugés tenaces à l'égard des jeunes. Sans nécessairement présumer que tous les intervenants rencontrés avaient ce type de préjugés, ceux du propriétaire de commerce précédent reflètent quand même une certaine représentation sociale de ce type de jeunes qui pallie à la méconnaissance de leur réalité. L'extrait suivant est la réponse du propriétaire à la question portant sur les causes de la vie de rue.

> La première raison, c'est la paresse. C'est bien plus forçant d'aller tondre un gazon que de rester sur la rue Sainte-Catherine...si tu peux survivre à faire ça. Il y en a qui peuvent. Pourquoi? Parce qu'ils sont nourris et qu'ils couchent encore chez leurs parents, donc, ils ne font rien. Puis, il y a du monde qui ont du bon sens là-dedans, je dirais que c'est la moitié de ces jeunes, c'est surprenant. (Propriétaire d'un commerce voisin des *Blocs*)

Le principal problème identifié par ce commerçant a été la peur de sa clientèle face aux jeunes punks et aux mendiants du secteur. Il convient toutefois que ces peurs ne sont pas fondées, qu'il n'a jamais eu de problèmes de violence avec ces jeunes mais que la peur de ses clients réside dans la méconnaissance de ces jeunes dont l'apparence n'est pas coutumière. Pour ce dernier, les *Blocs* constitue un attracteur «d'itinérants et de traîneux». Il souligne qu'avant que les jeunes punks s'approprient ce lieu, c'était des prostituées qui tournaient alentour sur la rue de Boisbriand. Cette pratique a cessé depuis que la Ville a interdit la circulation sur cette rue et qu'elle a changé l'orientation des sens uniques des rues avoisinates de façon à décourager les clients en automobile à "magasiner" dans le secteur[112].

> Parce que les terrains vacants, des bâtisses à moitié vide, attirent le monde, les traîneux et les itinérants qui couchent là et qui se ramassent là. Cela attire les drogués, la prostitution. [...] C'est comme ça depuis 10 ans que c'est un ramassage de déchets là-dedans. J'ai été obligé d'appeler la Ville à tous les ans pour venir empoisonner les rats. Tout le monde vient jeter leurs déchets là. Il y a des aiguilles de drogués, on en trouve à tous les jours. Les prosti-

---

112 Selon une étude traitant des effets de la répression sur la prostitution de rue à Montréal (Gemme et Paiement, 1994), les moyens qui ont été utilisés depuis l'entrée en vigueur en 1985 des amendements au Code criminel interdisant la sollicitation dans les lieux publics sont demeurés inefficaces. Le seul effet a été de repousser les prostituées dans les quartiers résidentiels périphériques au centre-ville (ex.: Villeray, Centre-sud, Hochelaga-Maisonneuve) où les policiers reproduisent les mêmes techniques de répression.

> tuées sont là la nuit. Le jour et le soir ce sont les punks qui se ramassent là. C'est leur lieu de rencontre. Ils peinturent nos murs. Tous les murs des bâtisses ici sont tous peinturés. Ça dévisage la beauté de Montréal pour le tourisme. [...] C'est le coin le plus "attirant" du quartier. (Propriétaire d'un commerce voisinant les *Blocs*)

Mentionnons que ce propriétaire nous a remis une copie d'une lettre envoyée par le groupe *Action Centre-ville* (composé d'entreprises), le 23 novembre 1994, lui demandant de faire disparaître les graffitis sur les murs de son édifice afin de décourager «ce type de vandalisme et ce pour rendre notre quartier plus agréable, rassurant et sécuritaire pour l'ensemble des résidants et de votre clientèle». Cette lettre était accompagnée d'une pétition de 50 signatures. Par ailleurs, il nous a informé que la fréquence de la présence des jeunes punks aux *Blocs* avait diminué considérablement depuis le printemps de 1995. Témoin des opérations policières, il nous a signalé que les policiers furent particulièrement efficaces cette fois-ci.

> Depuis récemment oui. Ma première réaction, je dirais que ça serait dû à la police, je n'irais pas plus loin. Pourquoi je dis ça? C'est parce que c'est ce que j'ai vu. C'est qu'au début du printemps, ils [policiers] se sont mis après puis, ils en ont arrêtés un paquet et ils les achalaient. Ils étaient persistants dans leurs opérations. D'habitude, ils les avertissent de circuler. Ils circulent mais ils font le tour du bloc et reviennent s'asseoir de nouveau. La police ne peut pas se tenir là 12 heures par jour. C'est la seule chose que je pourrais voir, je n'en vois pas d'autres. [...] Ils vont se répartir, c'est peut-être mieux de même. (Propriétaire d'un commerce voisinant les *Blocs*)

En ce qui concerne la vision de l'UQAM sur les problèmes de la revitalisation du centre-ville de Montréal, la Vice-rectrice à l'administration et aux finances a invoqué la fuite des acteurs vers les banlieues augmentant la charge des coûts financiers auprès de ceux qui restent et le manque d'intérêt de la population pour le centre-ville.

> Parce que les problèmes de dévitalisation sont issus d'une perte d'intérêt et de la fuite des principaux acteurs, la fuite vers l'extérieur. Le vide se comble par tout un ensemble de phénomènes de marginaux qui réinvestissent et puis qui se réapproprient les espaces, les champs laissés vacants. Ça, c'est un premier gros défi. Le deuxième, il est propre je pense à toutes les grandes villes mais il est particulier ici dans notre secteur. C'est que pour toutes les raisons liées au déplacement des coûts d'urbanisation par les banlieues, pour des raisons financières sans doute aussi. Pour des raisons d'animation aussi de la

> vie urbaine, on n'est plus capable d'arriver à maintenir des activités mais c'est plus que ça. On n'est plus capable d'arriver à trouver un intérêt pour les Centres-Villes, alors que ce sont les parties les plus riches dans le coeur des villes, c'est la partie historique, patrimoniale. Les touristes, eux, quand ils viennent, c'est ça qu'ils viennent voir, ils ne vont pas voir la banlieue de Boucherville ou de Laval. (Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM)

Très impliquée dans la CDU du Faubourg Saint-Laurent, la Vice-rectrice s'est donnée comme objectifs de prendre en charge le secteur et de lui donner une identité à travers le concept de *Cité culturelle.*

> On est intervenu dans tout un tas de phénomènes, que ce soit les phénomènes de sécurité, des phénomènes de propreté, on essaie de faire du *net working*, des réseaux, on apprenait qu'il y avait des investissements culturels qui pouvaient surgir, on a sauté dessus. Puis on faisait des pressions politiques pour que ça s'installe ici plutôt qu'ailleurs. Ce qui a fait que maintenant, on est dans le coeur de la cité culturelle. Le quartier là, c'est la cité culturelle de Montréal. (Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM)

Quant à la philosophie de développement urbain sous-jacente à l'expansion de l'UQAM - qui se veut une université urbaine -, elle correspond exactement à celle du *New Urbanism* dont nous avons traité précédemment avec les aménagistes municipaux. En conséquence, nous retrouvons le même principe de continuité de la trame urbaine commerciale sur la rue Sainte-Catherine. Aussi, peut-on lire dans le feuillet descriptif du plan directeur de l'UQAM que l'institution privilégie la conservation patrimoniale du bâti dans son développement et favorise des lieux publics en harmonie avec l'environnement social, culturel et patrimonial contribuant à «structurer l'urbanité».

> L'UQAM, dans son Plan directeur, privilégie la revitalisation du secteur Berri-place des Arts par l'inscription de ses édifices dans la trame urbaine et le respect harmonieux de cette dernière. Cette volonté se traduit par le souci de développer le campus et de respecter les édifices anciens qu'elle détient en les rénovant et en leur trouvant de nouveaux usages; l'insertion de fonctions urbaines au campus (ex.: les commerces sur rue) et les ententes conclues pour recréer des espaces verts (ex.: Square Berri), Jardin Sanguinet, places et cours du site Arts-IV, amélioration de l'aménagement externe des édifices) contribuent à structurer l'urbanité. (UQAM, 1993)

Cette ouverture au milieu ambiant nous a semblé axée sur la même préoccupation esthétique que les acteurs de la Ville de Montréal. Celle de l'UQAM se traduit par les «jardins urbains». La Vice-rectrice nous donne l'exemple de leur contribution dans la conception du square Berri.

> Mes jardins urbains, mes campus fleuris et tout ça là. Je veux dire que lorsqu'on a un campus urbain dans une ville, on a notre part de responsabilité sociale pour ne pas détruire la trame dans laquelle on s'insère. Faire notre contribution à des jardins urbains, des campus fleuris, faire de l'animation, on a beaucoup travaillé pour que la place Berri devienne ce qu'elle est. Là aussi avec nos partenaires, on s'est mis ensemble. L'idée de la Place Berri c'était d'en faire une place d'un quartier culturel où il y ait des aires de détente et où il y a un immense lieu d'animation au milieu. Là, on rêvait un peu, on disait on va en faire des lieux petits théâtres d'été, des chansonniers et en hiver des sculptures sur glace, etc... Alors c'était ça le concept. Entre le concept et la réalité, ce ne sera peut-être pas ça, mais ça va venir un jour. (Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM)

À ce sujet, il est important de noter que le square Berri fut conçu à partir des mêmes principes d'aménagement que la Place de la Paix c'est-à-dire, une forme d'aménagement visant à simuler un théâtre dont la scène vouée au spectacle est une rue achalandée en l'occurrence, la rue Sainte-Catherine pour le square Berri et la rue Saint-Laurent ainsi que le Monument National pour l'autre place. D'ailleurs, les bancs latéraux du square Berri sont tous orientés tels des rangées de gradins vers l'espace scénique. De plus, nous savons que la conception de ces lieux publics a été influencée aussi par la crainte des résidants, des commerçants et autres institutions périphériques de voir les itinérants occuper la place ou des jeunes s'approprier un coin où s'y dissimuler.

> C'était l'une des revendications qui a été formulées avant qu'il ne soit fait. Il ne fallait pas que ça devienne un parc pour itinérants. [...] Il a été fait en fonction que l'espace ne soit pas fermé. C'était très clair. (Organisateur communautaire du CLSC Centre-ville)

Dans le même sens, des résidants membres du Comité d'action du Faubourg Saint-Laurent, ont demandé au concepteur de la Place de la Paix s'il n'était pas possible d'abaisser la hauteur de certains petits murs aux abords de la place afin de décourager quiconque pourrait avoir l'envie de s'y dissimuler. Ainsi, autant pour la Place de la Paix que pour le square Berri, des mesures strictes

d'aménagement ont été respectées pour faciliter la surveillance, l'éclairage de ces lieux ainsi que la déambulation (Montréal, 1993f). Ce bref commentaire est important pour comprendre le contexte d'insécurité de certains groupes d'acteurs du secteur et l'évolution des lieux d'occupation des jeunes de la rue au square Berri dont nous reparlerons plus loin.

Nous retrouvons chez la Vice-rectrice la même perception négative des terrains vacants et des édifices abandonnés qui, selon elle, produiraient une incitation à la délinquance.

> Il y en a beaucoup. Toute la Sainte-Catherine est dans un état de délabrement que personne n'arrive à remonter. Ils correspondent peut-être à un besoin réel parce qu'il y a un besoin de stationnement dans le secteur, le métro ne suffit pas, là il y a une densité de population dans le secteur qui est telle que... mais ce n'est pas normal qu'un secteur en plein Centre-Ville, tous les trous soient bouchés par des stationnements. En plein-air, il y a quelque chose chose de débile un peu là en termes de planification. On a une photographie de tout le secteur, il y a énormément de bâtisses barricadées. Plus c'est barricadé, plus ça entraîne un phénomène de délinquance, de vandalisme. (Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM)

La solution est alors de créer des activités dans ces lieux de façon à freiner l'effet d'entraînement de dégradation esthétique et d'installation de la marginalité qui s'ensuit. En ce sens, elle est d'accord avec la mesure municipale d'aménagement temporaire des terrains vacants.

> Ce qui est pire, c'est qu'il n'y ait pas d'activités. Donc, toute activité est meilleure, quelle qu'elle soit là, elle est meilleure à rien du tout. D'ailleurs, regardez les espaces vacants ou les commerces qui restent vacants longtemps, ou des terrains vacants. En six mois, ils sont vandalisés, les vitres sont brisées, les terrains sont transformés en repères de toutes sortes. (Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM)

Dans la même voie que le Chef de l'opposition, la Vice-rectrice nous a dit lutter contre le phénomène de concentration dans le secteur des commerces de sexe, des itinérants ou des réseaux de vente de drogue et de prostitution. Bien consciente qu'il serait impossible et même non souhaitable de faire disparaître ce type de commerces, il s'agit plutôt de limiter la concentration des 82 commerces exploitant l'érotisme localisés dans le secteur: «Ça, c'est la démesure qui rompt les

équilibres normaux qu'on trouve dans un Centre-Ville». Pour rétablir l'«équilibre», elle a donc entrepris avec d'autres partenaires un certain nombre d'actions.

> Le phénomène de concentration faisait que ça devenait un problème. C'est ça quand je dis le vandalisme, en fait le vandalisme c'est-à-dire, l'attaque aux biens comme tels, pas le vol mais la détérioration urbaine, c'était l'un des phénomènes de notre secteur. Ce qu'on a fait, c'est qu'on a essayé avec la coopération du poste 33 puis de la CUM de mettre en place tout un ensemble de mécanismes. Ça allait depuis des patrouilles à pied pour aider, guider, etc. à un certain nombre d'interventions de différents propriétaires pour aider les itinérants. Quand il fait froid, bien on s'est dit ensemble qu'au lieu de les jeter dehors, on allait les accueillir. [...] Quand il y avait des réseaux de drogues qui s'installaient, bien on se tenait ensemble, puis on essayait de faire en sorte d'aider pour éviter que le mal s'amplifie. Plutôt que d'agir en termes de police entre guillemets là, on est intervenu ensemble, que ce soit la place Desjardins, la place Dupuis ou le Cégep pour essayer de voir comment on pouvait intervenir parce que les phénomènes se passaient chez nous. Mais aussi avec les Services sociaux, les Centres Jeunesse de Montréal, essayer de voir s'ils ne pouvaient pas effectuer des prises en charge. (Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM)

Pour la Vice-rectrice, l'«équilibre» dont elle parle correspond sensiblement à ce que la politique de cohabitation que préconisait le SLPDC de la Ville de Montréal. Dans un contexte de restrictions budgétaires les services de sécurité ne sont pas épargnés. Ainsi, à l'automne de 1994, la Vice-rectrice à l'administration et aux finances, avec le service des immeubles et des équipements, ont entrepris un changement dans le service de protection publique qui changea de nom pour le service de la prévention et de la sécurité[113]. S'inspirant du modèle de la police communautaire, nous lui avons demandé de nous expliquer en quoi il consistait.

> Nous avons une politique de prévention et de sécurité à l'UQAM. Comme on ne peut pas tout faire, on demande à nos usagers de se prendre en charge, de nous signaler tout ce qui se passe, on a une approche beaucoup plus proactive à cause du milieu dans lequel on est. Mais vous avez remarqué que ça ne nous a pas empêché d'être une université où il y a le plus de portes. (Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM)

---

113 Selon le document officiel de cette politique, la prévention «vise le développement d'attitudes et de réactions permettant de prévoir l'occurrence de comportements à risque pour la sécurité des personnes et des biens» (UQAM, 1994: 3).

Le 23 novembre 1994, à l'occasion du lancement du concept de *Campus de l'an 2000,* la Vice-rectrice a prononcé un discours où elle a rappelé à l'auditoire que l'UQAM avait maintenant ouvert ses portes aux itinérants du secteur; ce qui démontrait, selon elle, l'ouverture de l'université à son milieu. Mais, avoir plus de portes ne veut pas dire nécessairement favoriser l'ouverture et l'accessibilité de l'université à son milieu. C'est pourquoi, nous lui avons demandé comment cette nouvelle politique était appliquée dans les cas de vagabondage et de mendicité autant de la part des itinérants que des jeunes de la rue.

> Ils sont toujours repérés. Quelqu'un qui mendie, les itinérants sont repérés, mais on a une approche face à eux comme on est dans le secteur. Quand nos agents de sécurité les connaissent alors, ils les ramènent tranquillement vers l'extérieur. Quand il fait froid, ils les laissent entrer un petit peu dans le corridor pour se réchauffer. Puis, comment dire? On ne peut pas trop les tolérer mais en même temps on ne peut pas non plus jeter le monde. Alors là aussi c'est une question de mesure. Puis les agents, ils sont formés, nos agents de sécurité sont formés sur le service à la clientèle, ils sont formés sur l'approche comment dire, ils vont pas se comporter, ils vont se comporter un peu vis-à-vis des itinérants surtout les réguliers, ceux sont habituels à eux, parce qu'il y en a qui vivent ici dans le secteur, ils vont se comporter un peu comme les grands frères, les grandes soeurs. Il vont dire: «Écoute toi là! Tu sais qu'il ne faut pas déranger, c'est l'heure des cours! Sors là!». Ils les ramènent tranquillement. (Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM)

Ce discours d'ouverture et cette attitude de «grand frère» de la sécurité de l'UQAM sont très nuancés par le directeur du service du Plan directeur et de la programmation de l'UQAM. L'intérêt de son commentaire critique se trouve dans le lien qu'il établit entre la mesure physicospatiale de la continuité commerciale du rez-de-chaussée des nouveaux pavillons et sa fonction de fermeture au milieu et non d'ouverture constituant ainsi une opération cosmétique renforçant la sécurité interne. De plus, pour lui, ce n'est pas le nombre de portes qui indique le niveau d'accessibilité d'une institution mais le nombre d'entrées réelles à l'intérieur de l'Université.

> On donne le mandat aux architectes de faire des commerces extérieurs au rez-de-chaussée [adonnant sur la rue Sainte-Catherine] mais surtout pas avec une entrée par l'intérieur [dans le pavillon des Sciences de la gestion et Athanase-David]. Alors, les commerces qui sont là sont adossés à des salles de cours. Il y a des murs de béton épais comme ça et il n'y a pas de perméabilité. Il y a un minimum d'entrées et de perméabilité. En fait, dans ce pavillon-

là, il en a pas plus qu'au Aquin. **Il a l'air plus ouvert mais il est particulièrement bien barricadé.** Tu entres par une grande porte et il y a un gardien qui est là. Tu peux entrer par derrière, il y a un gardien là, tu peux entrer par l'extrémité, le gardien est au bout. Parce que là, entre le moment où s'est construit ceux-là (Pavillons Hubert-Aquin et Judith-Jasmin) et les pavillons de la gestion et Athanase-David, on a vécu les junkies, les pushers et les robineux puis, on en a peur. Tu ne trouveras probablement jamais d'écrits de cela et ce que tu ne retrouveras surtout jamais, c'est quelque chose qui serait assez révolutionnaire: Étant donné qu'on est dans un coin où il y a des itinérants et tout ça, que pourrait-on faire pour non pas les nier ni les chasser mais pour leur faire une place? [...] Il n'y a rien qui s'est fait pour dire: «Pourrait-on composer avec eux?». Mais le résultat, si tu regardes l'une des dernières bâtisses construites, il n'y a rien là-dedans qui est aménagé en pensant à cela. (Directeur du Service du plan directeur et de la programmation de l'UQAM)[114]

Selon le directeur du plan directeur, en dehors des services de sécurité, aucune mesure concrète d'aménagement n'a été envisagée par l'administration de l'UQAM pour penser à faire une place aux personnes itinérantes et encore moins aux jeunes de la rue. De mémoire, il ne se rappelle que d'un seul geste ayant été posé suite à l'initiative personnelle d'un employé d'entretien visant à composer avec la présence des itinérants autour de l'UQAM. Il nous a fait part du raisonnement de cet employé.

Le seul geste qui a été posé et qui vient vraiment de l'initiative d'un petit cadre aux Immeubles et Équipement, c'est le type qui s'occupe de l'entretien architectural qui s'est dit un jour: «Moi, là devant la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes, il y a des robineux qui se couchent dans le gazon, ils *magannent* le gazon, ils vont chier dans le gazon, ils abîment tout, pourquoi ne ferait-on pas des bancs? S'assœoir sur le béton, c'est froid et humide». Et, il a convaincu les gens qui faisaient le réaménagement. Si on leur faisait des bancs de bois qui sont à une bonne hauteur confortable, ils n'iront peut-être plus dans le gazon et comme ça, venant de nulle part, il y a eu un tout petit aménagement. Il nous disait de façon imagée: «Le gars échappe sa bouteille, il pisse sur le siège, ça ne l'abimera pas. Il me semble qu'ils vont moins se sentir de trop. Quand ils sont malades dans le parc, les flics passent et les écœurent. Là, s'ils sont assis sur un banc, à côté plus loin, il va peut-être y avoir une secrétaire qui va fumer une cigarette. Ils seront moins visibles et moins visés et peut-être un peu plus tolérés». C'est la seule initiative que je connaisse et elle n'a jamais été planifiée et réfléchie [par la hiérarchie]. C'est venu d'un individu qui, dans le quotidien, avait à résoudre un problème qui lui était présenté. (Directeur du service du plan directeur et de la programmation de l'UQAM)

---

114 (C'est nous qui soulignons)

Le directeur du Plan directeur nous a confirmé les propos de la Vice-rectrice à propos de l'attitude actuelle des agents de sécurité face aux itinérants. Il qualifie cette nouvelle attitude de «tolérance raisonnable» ou de «tolérance limitée». Plutôt que de les jeter dehors l'hiver à -30C° en les bousculant, on «les guide vers les portes du métro de Jasmin afin de ne pas les mettre dehors [...]». Mais, selon lui, on ne peut absolument pas dire que l'UQAM a ouvert ses portes aux itinérants. Cela aurait supposé qu'un minimum de réflexions ait été faites dans la perspective d'envisager des moyens avec les intervenants du milieu ou des chercheurs de l'UQAM travaillant sur l'itinérance qui auraient pu y contribuer.

> On ne peut pas dire, dans sa grande mansuétude, que l'UQAM a ouvert la porte aux itinérants. Ou bien tu te dis: «On a planifié, on a pensé quelque chose rationnellement et on a prévu des choses pour eux», et c'est complètement faux. (Directeur du service du plan directeur et de la programmation de l'UQAM)

D'ailleurs, avant que cette nouvelle politique apparaisse, d'autres mesures étaient en vigueur à l'UQAM face aux itinérants. Le directeur du plan directeur nous en a décrit certaines pratiques dont il a eu connaissance au début des années 80.

> Ou bien, à l'autre extrémité, - et c'est ce qui s'est passé dans les premières années lorsque les itinérants se sont mis à rentrer - ils se faisaient mettre à la porte. Je me rappelle de quelqu'un de la sécurité de l'UQAM qui s'occupait de la prévention (dans les années 1979-82) qui me disait: «Ce n'est pas compliqué, quand on en poigne un ou deux, on les embarque dans le char puis on va les *domper* à l'Île-Sainte-Hélène ou sur le Mont-Royal. Alors, comme ça, ça leur prend quand même quelques jours à revenir. [...] De la même façon que lorsqu'on attrape un raton-laveur, on va le porter à Vaudreuil ou à Varennes. Sauf, que je pense que les gens de la protection de l'environnement vont se demander, eux, quel est son milieu naturel au raton-laveur. Le robineux...à l'Île-Sainte-Hélène! L'idée, c'est de mettre des embûches. On aurait pu le *shipper* en Ungava! (Directeur du service du plan directeur et de la programmation de l'UQAM)

En ce qui concerne le rôle de l'UQAM face au lieu des *Blocs,* il a trait à une recommandation du rapport Charney (1990: 54-55) selon laquelle le tracé non rectiligne de la rue de Boisbriand constituerait une «interface problématique» entre la

rue Sainte-Catherine et les Habitations Jeanne-Mance[115] (les *Blocs* faisant partie de cette interface). Les aménagistes de la Ville et l'UQAM qui prévoyait une programmation piétonnière universitaire à cette rue, étaient en accord pour exécuter cette mesure. Dans la note explicative présentant la problématique physicospatiale de cette rue aux élus municipaux du comité exécutif, les aménagistes municipaux firent référence aux nuisances liées au flânage et aux activités illicites en tant que caractéristiques de cette portion du secteur étudié (Montréal, 1991: 4-5).

> La rue de Boisbriand actuelle correspond, d'une part, à la ligne des terrains expropriés lors de la réalisation du projet des Habitations Jeanne-Mance. Son tracé suit, d'autre part, les artères des constructions ayant front sur la rue Sainte-Catherine. La rue de Boisbriand est par ailleurs fermée partiellement à la circulation, par l'installation temporaire de blocs de béton. D'un côté cette rue est partiellement fermée, on retrouve donc les arrières des constructions de la rue Sainte-Catherine. L'interface problématique entre ces deux entités est caractérisée par plusieurs nuisances (le bruit, l'allure délabrée et abandonnée, le flânage et les activités illicites, le service à l'arrière des commerces, etc.). L'installation d'une clôture"Frost" entre les Habitations Jeanne-Mance et la rue de Boisbriand n'a réduit que partiellement le passage libre de l'un à l'autre, sans atténuer aucunement ces nuisances, renforçant même la notion de lieu exclu, abandonné dans la ville qu'est la rue de Boisbriand actuelle.

La proposition correctrice était de redresser la rue de façon à construire sur des ilôts ayant une façade sur les Habitations Jeanne-Mance permettant ainsi de créer une démarcation claire entre le «[...] parc des Habitations Jeanne-Mance de la rue de Boisbriand et les activités métropolitaines de la rue Sainte-Catherine» (Montréal, 1991: 5). Mais pour ce faire, il aurait fallu que les Habitations soient d'accord (avec la SCHL) pour céder des terrains et des immeubles afin de réaménager la rue. L'UQAM s'est donc retrouvée dans une controverse face aux Habitations Jeanne-Mance lorsqu'elle envisagea de construire des résidences étudiantes sur la rue de Boisbriand. C'est d'ailleurs l'une des difficultés que la Vice-rectrice nous a signalées concernant le développement de l'UQAM dans le secteur.

> [...] la peur des voisins de nous voir arriver avec nos grosses affaires, en disant la grosse UQAM la méchante va tout perturber, va nous exproprier et nous dé-

---

115 Les Habitations Jeanne-Mance comptent 800 logements à loyer modique et 1600 résidants soit 60% de la population du secteur municipal du Faubourg Saint-Laurent.

truire, etc., y compris les Habitations Jeanne-Mance. Ils ont pris peur à un moment donné parce qu'on a dit qu'on voulait développer des résidences pour les étudiants. Ils ont compris qu'on allait les exproprier. Bien là on n'avait pas décidé encore, alors on a parlé de deux sites, on a même parlé d'acheter des petites maisons qui appartiennent aux Habitations Jeanne-Mance et puis d'en reconstruire ailleurs. Nous, on ne faisait pas attention que ça pouvait être perçu comme menaçant. Puis là, on a pris conscience et on a reculé. On a dit: «Écoutez, ce n'est pas ça qu'on veut..». Mais, ça fait partie là, quand on veut s'installer, on dérange. C'était parti avec un projet qu'on avait fait avec la Ville, puis là, nous, naïvement, on a dit bien c'est merveilleux, ça va être une petite ruelle universitaire. Hélas, quand on fait ça, on panique. Il faut le savoir ça, alors, on s'y prend autrement. (Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM)

Pour nous, l'intérêt de cette mesure d'aménagement ne réside pas vraiment dans ce conflit d'acteurs mais dans l'intérêt sous-jacent à cet aménagement esthétique de la rue de Boisbriand. Le directeur du plan directeur de l'UQAM nous a confirmé l'intérêt exprimé par l'ex-directeur de la planification de l'UQAM pour contrer l'«effet Red-light» du secteur en l'occurrence, celui produit par les *Blocs* et la présence de jeunes de la rue dans le parc des Habitations Jeanne-Mance situé juste en arrière des *Blocs.*

Il en était venu [L'ex-directeur de la planification de l'UQAM] très vite à développer l'idée d'une revitalisation possible des Habitations Jeanne-Mance là-dedans. [...] Et la ruelle Boisbriand était l'arrière de ces commerces ou de ces lieux mal famés de la rue Sainte-Catherine. Par exemple, il disait que sur le terrain vacant devant lequel il y a des gros pylônes de béton et où se tiennent les skinheads, c'est là qu'il voyait qu'avec ça et une partie du terrain de l'arrière, on pouvait loger le centre sportif. [...] Ce qui ferait que ça ne deviendrait plus l'arrière de la rue Sainte-Catherine, que cela serait agréable et que justement cela pouvait amener finalement à éliminer l'effet *Red-light* et l'aspect derrière les Habitations Jeanne-Mance, les clôtures et les junkies couchés dans le terrain vacant et les seringues dans le parc. (Directeur du service du plan directeur et de la programmation de l'UQAM)

Ajoutons que nous avons relevé dans la même note explicative des aménagistes municipaux, l'intention de favoriser un meilleur «contrôle social exercé par les résidants» de ce secteur en appliquant cette mesure correctrice de la rue de Boisbriand. Cette mesure urbanistique se voulait donc une mesure de sécurité publique et de contrôle sociospatial des jeunes de la rue.

La rue de Boisbriand, bordée du côté nord par des structures d'habitation et institutionnelles, constituera une rue du quartier où le contrôle social exercé

> par les résidants permettra de maintenir quiétude et sécurité. L'interface problématique entre les Habitations Jeanne-Mance et la rue Sainte-Catherine trouvera une solution intéressante et la cohésion du quartier s'en trouvera renforcée d'une manière significative. (Montréal, 1991: 6)

Nous avons demandé au directeur du plan directeur de l'UQAM s'il était au courant que son service ou ceux relevant de l'administration des projets de développement de l'UQAM s'étaient penchés sur les effets sociaux de ces projets sur les jeunes de la rue. Sa réponse fut explicite: «Si un jour quelqu'un s'est penché là-dessus, moi je ne l'ai jamais su. Ça n'a jamais fait l'objet d'un mandat. Je doute même que quelqu'un y ait pensé».

Selon nos observations, nous savons que des jeunes toxicomanes utilisent certains lieux offrant une possibilité de dissimulation le temps de s'injecter la drogue par voie intraveineuse. Parmi ces lieux, il existe autour d'un pavillon de l'UQAM une sortie de salle de spectacle formant une cavité extérieure protégée des regards (un souci esthétique de l'époque). Le directeur du plan directeur de l'UQAM nous a appris que des personnes de l'UQAM avait déjà émis l'idée d'installer un éclairage ultraviolet afin de disperser les *junkies* de ces lieux.

> Pour te dire ce à quoi pensent des gens à l'heure actuelle, c'est qu'ils disent: «Pourquoi ne pas éclairer ces lieux-là avec une lumière bleue?». Si tu éclaires avec une lumière bleue, tu ne vois pas la veine. Alors, là les gens sont tentés de trouver des palliatifs. Moi, je me rappelle, quand j'ai entendu ça, je me suis dit: «Là, on les éclaire à la lumière bleue pour qu'ils ne puissent pas trouver la veine!!». Et, je te le dis, je ne suis pas un fervent de: «Aimez vos junkies!», pas du tout. Mais la réflexion que je me suis faite - très drôle - c'est: Est-ce qu'on va se retrouver face à un drôle de phénomène où il y aura de plus en plus de junkies qui vont entrer à l'hôpital Saint-Luc parce qu'ils auront essayé de se piquer pareil et auront manqué la veine et qu'ils auront poigné plutôt autre chose? (Directeur du service du plan directeur et de la programmation de l'UQAM)

Il est important de noter que durant l'été de l'année 1995, trois restaurants McDonald's de Montréal dont celui qui est localisé dans le secteur étudié ont adopté cette technique sociospatiale de dissuasion dans leur toilette. L'extrait d'un article de *La Presse* montre à ce sujet l'efficacité de cette mesure (Clément, 1995: A-1-A-2).

> *La Presse* s'est rendue hier au restaurant McDonald's situé au coin des rues Saint-Christophe et Sainte-Catherine Est, où cette expérience est en vigueur depuis un mois. La gérante du restaurant, Mme Pina Marra, explique que cette technique de dissuasion a été mise en place à cause d'une trop grande fréquentation de son restaurant par des toxicomanes du quartier Centre-Sud, surtout en fin de journée. Mme Marra précise que l'introduction de l'ultraviolet dans les toilettes en a dissuadé beaucoup de venir se piquer dans son restaurant. «On constate déjà une baisse», dit-elle. [...] M. Thivierge fait remarquer que d'autres restaurants se plaignant de la fréquentation de drogués ont plutôt opté pour des toilettes fermées en permanence.

Pour la Vice-rectrice, la clé d'un bon développement urbain dans un secteur en déstructuration tel que le Faubourg Saint-Laurent, c'est la notion d'«équilibre» des fonctions (ex.: commerces de sexe) et des phénomènes de marginalité tels que les itinérants ou les jeunes de la rue. Pour elle, la question demeurant en suspens est le seuil menant au déséquilibre des «maux».

> Si on n'arrive pas à équilibrer, on n'arrivera pas à faire des fonctions résidentielles, ils ne s'installeront pas. Donc, il faut équilibrer les maux. Le seuil, c'est l'enjeu et il n'est pas facile parce qu'on ne le quantifie pas, parce que le seuil de tolérance de chaque individu, varie d'une personne à l'autre. J'ai de bons amis qui n'acceptent pas de voir un mendiant sur la rue Saint-Denis. Il y en a d'autres qui passent et ça ne les dérange pas. Alors, c'est l'équilibre en termes de tolérance. C'est l'équilibre de chacun, puis c'est l'équilibre dans un secteur. Moi je pense qu'on est capable d'en prendre de façon raisonnable. (Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM)

> J'ai le même raisonnement face à toute la problématique des itinérants. Il y a toujours eu la même chose, les itinérants il y en a toujours eu dans ce secteur en particulier. Puis il y a toujours des pauvres dans les grandes villes. Puis il y a toujours des personnes qui sont dans la rue pour différentes raisons. La question qu'il faut se poser c'est comment on y répond? Comment on trouve des mécanismes d'accommodation pour les héberger? Mais, faut-il concentrer dans le même secteur tous les lieux d'hébergement, tous les lieux de soins, tous les lieux d'accueil qui vont faire en sorte que ça va densifier dans un endroit donné tous les phénomènes d'itinérance? Moi, je dis non. C'est d'équilibrer. (Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM)

Son raisonnement rejoint celui du Chef de l'opposition en ce qui a trait à la densité de ces phénomènes liée à un secteur. Mais comment mesure-t-on le seuil acceptable de la densité des itinérants, des jeunes de la rue? La Vice-rectrice semble opter pour une dispersion des ressources d'hébergement rassemblant les personnes sans-abri de façon à «équilibrer» leur répartition sur le territoire mon-

tréalais. Cette gestion comptable de la présence des jeunes de la rue dans le centre-ville-est se bute toutefois aux désirs de socialisation marginalisée investis par ces jeunes dans ce secteur. Nous l'avons vu, le phénomène des jeunes de la rue dépasse les considérations de fonctions matérielles, il procède avant tout d'un imaginaire anthropologique de l'autonomie naturelle qui trouve sa spatialisation dans ce secteur. La Vice-rectrice nous a plutôt fait comprendre que la présence de ces jeunes posait une question de sécurité publique autour de la peur de la clientèle étudiante fondée ou non sur des faits.

> Ils font peur. Il y a beaucoup de monde qui, nous on a eu des interventions parce qu'ils ne sont pas loin de votre pavillon ici. Puis il y a bien des jeunes qui ne veulent pas aller suivre des cours ou avoir leurs bureaux qui sont déplacés là parce qu'ils disent que ce n'est pas sécuritaire. Ils ont peur le soir. Alors oui, ça dérange, parce que ça crée des phénomènes de peur [...]. (Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM)

Lorsqu'elle nous a parlé des jeunes occupant le terrain des *Blocs*, elle adopta le même point de vue des intervenants municipaux. Pour elle aussi, ces jeunes devront se déplacer pour laisser place à une utilisation «intelligente» de ce site.

> [...] je dis tant qu'on n'a pas trouvé d'autre utilisation, ce secteur va leur être dédié. Et puis, ils ne dérangent pas. Ils sont là, ils se rassemblent, le soir ils vont prendre un coup, prendre un joint ou faire autre chose. Puis, je ne pense pas qu'ils sont plus agressants. [...] C'est que pour revitaliser le secteur - effectivement c'est très contradictoire et c'est là où il y a la notion d'équilibre toujours qui revient -, il faut qu'il y ait le moins de lieux vacants possible qui soient réappropriés par trop de groupes marginaux. Mais en même temps, comment dire, si on revitalise au complet, ils ne seront plus là du tout. Ça ne le sera jamais dans le secteur, alors il n'y a aucun risque là-dessus. En même temps ils vont se déplacer ailleurs. Aussi, jusqu'à maintenant il y a un certain, comment dire, une certaine proximité de bon voisinage. (Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM)

Quand nous avons abordé la question des graffitis, cette dernière nous a confié sa difficulté à tolérer ce phénomène qui, selon elle, représente le signe même de la décadence urbaine et l'expression d'un défoulement social.

> Ça j'ai de la misère. Il y en a beaucoup, beaucoup. Des couches de graffitis, des couches de placardés puis des couches de pancartes, puis des couches de tout ça. Ça j'ai de la misère, parce que pour moi, ça fait partie, peut-être qu'il y a des défauts de perception ça fait partie du phénomène vraiment là de descente aux enfers d'un secteur. Ça fait partie, c'est l'abandon, c'est toutes

> les traces de la décadence, puis de l'abandon. Puis, plus il y en a, plus ça se détériore. Parce que plus il y en a, plus le phénomène d'entraînement...et si vous allez voir dans les locaux de l'UQAM, vous allez remarquer si vous vous promenez qu'il n'y en a pas. Ce n'est pas parce qu'il y a des agents de ménage qui sont avec des moppes tout le temps en train de les enlever. De façon générale, les gens respectent. [...] Mais ça fait partie de cet espèce de phénomène, moi je parle de phénomène de défoulement. (Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM)

Ce point de vue est quelque peu relativisé par le Directeur de la SIDAC du Quartier latin. Il pense néanmoins que les graffitis contribuent à renforcer le sentiment d'insécurité même si, parfois cette pratique peut représenter une forme d'art qui stimule l'attractivité d'un lieu.

> Bien, c'est sûr que ça affecte beaucoup la perception des visiteurs. Ça donne une perception d'insécurité. Je pense que les gens quand ils voient plein de trucs comme ça, souvent ça peut être haineux. Je peux comprendre le client, je peux comprendre aussi le propriétaire qui a toujours des maudits graffitis sur son bâtiment. Tu essaies d'avoir un environnement attirant, paisible, agréable, puis tu as plein de graffitis. Mais d'un autre côté, ça peut être une forme d'art. Ça peut créer un milieu vivant aussi. Sauf que tout le problème aussi c'est comment canaliser toute cette énergie-là. Parce que de l'énergie, ceux qui font ça ont de l'énergie, comment la canaliser? C'est le problème. Puis, c'est sûr qu'on leur donnerait des beaux panneaux à peindre, des beaux pan de murs à peindre, oui peignez-là! Ils ne le feront pas. Pour eux justement, le défi se situe dans l'illégalité. On le sait tous, voler c'est bien plus drôle que de l'acheter même si tu en as de l'argent. Vous savez, tous ces problèmes-là, moi j'ai peut-être trop d'illusions, peut-être que je suis trop jeune encore, mais je crois que l'on tente d'adopter une solution unique, mais ces problèmes-là ne peuvent pas faire l'objet d'une solution unique. Oui, le nettoyage c'est important, mais il faut peut-être s'attaquer aux problèmes de base. (Directeur de la SIDAC du Quartier latin)

Pour finir, la Vice-rectrice de l'UQAM n'a pas nié sa position contradictoire face aux difficultés supplémentaires que créeront les effets de déplacements des opérations de revitalisation sur les jeunes de la rue et sa volonté de cohabitation. Nous lui avons demandé ce qu'elle répondrait à ceux qui lui diraient qu'elle augmente les difficultés des jeunes de la rue en agissant de la sorte.

> Je réponds que je suis en totale contradiction parce que... bon, si on accentue trop la revitalisation, on ramène des classes plus riches et on gentrifie les quartiers du centre-ville. En faisant ça, ces mêmes personnes sont les plus intolérantes face aux groupes marginaux, donc il y aura une tendance à les évacuer et à les déplacer ailleurs. Et là le phénomène d'équilibre, il se redé-

séquilibre et on recrée dans un autre quartier de la ville, des phénomènes de getthoïsation. Mais ça se déplace en ce moment vers Hochelaga-Maisonneuve et puis dans le nord. On les voit déjà tous ces phénomènes de déplacement. En sens inverse, Comment le résoudre? Je ne le sais pas. Est-ce que c'est en imaginant des travaux communautaires, en occupant le monde dans tout un paquet de loisirs, en créant des centres où ils trouveront les moyens de s'occuper et de reprendre goût à la vie? Je n'en sais strictement rien. C'est toute un conception de prise en charge. Moi, je ne suis pas dans ce genre de milieu. Je suppose qu'il y a des moyens de faire autrement que d'accroître le nombre de personnes qui sont dans la rue. (Vice-rectrice à l'administration et aux finances de l'UQAM)

6.4 Les intervenants sociaux et communautaires

Parmi les intervenants sociaux et communautaires, nous avons rencontré un travailleur de rue et une travailleuse de rue d'organismes communautaires œuvrant dans le secteur ciblé, auprès des jeunes de la rue. Nous avons vu aussi une infirmière travaillant pour l'organisme CACTUS, un organisateur communautaire auprès des résidants du quartier et une organisatrice communautaire auprès des jeunes de la rue travaillant tous les deux au CLSC Centre-ville. Le coordonnateur et l'organisateur communautaire du Regroupement auprès des personnes seules et itinérantes de Montréal (RAPSIM) ont été interviewés ainsi que le porte-parole de l'Association des résidants du Faubourg Saint-Laurent.

Nous voulions connaître leur point de vue sur les effets sociaux que les projets de revitalisation provoqueraient chez les jeunes de la rue. Tout d'abord, quelques-uns d'entre eux nous ont confirmé l'importance structurale que le centre-ville, les *Blocs* et les Foufounes électriques avaient pour les jeunes de la rue. Comme nous l'avons vu avec les jeunes eux-mêmes, ces attracteurs sociosymboliques se situent au cœur de leurs pratiques de socialisation marginalisée. La travailleuse de rue du PIAMP nous a parlé de représentation mythique du centre-ville.

Le centre-ville, ils en entendent parler par les médias et dans les centres d'accueil. Ils savent tous que c'est la place la plus hot à Montréal. Ça se passe au centre-ville C'est tout près des Foufounes électriques qui est un monument. Il y a la question de la proximité pour travailler (dope, prostitution, quête, etc.). C'est le monde de la rue qui les attire. Il y a des prostitués-es, il y a des pushers, il y a de l'action qui se passe là. C'est comme la découverte de quelque chose. Pour eux, si tu as été au centre-ville, tu n'es pas niaiseux, ça les déniaise. Comme le monde en région, quand ils viennent à Montréal, ils

> vont au centre-ville aussi. C'est là qu'on peut voir toutes sortes d'affaires et que ça bouge, c'est mythique quasiment. (Travailleuse de rue communautaire du PIAMP)

Quant à l'autre travailleur de rue, il nous a expliqué comment les *Blocs* constituaient une porte d'entrée dans l'univers des jeunes de la rue.

> Je dirais que le point de rencontre connu à Montréal - je pense que toute ville a un point de rencontre - ce serait les *Blocs.* Les jeunes ne se tiennent pas nécessairement là mais un jeune qui va venir d'une autre ville et qui n'est jamais venu à Montréal, rapidement il sait que les jeunes passent aux *Blocs* à un moment donné. Donc, il va aller aux *Blocs* et c'est là souvent que ça peut commencer et partir. (Travailleur de rue communautaire de l'organisme En Marge)

L'organisateur communautaire du RAPSIM nous a rappelé qu'historiquement, les jeunes d'avant ont aussi investi des lieux semblables aux Foufounes électriques tels que le Chat Noir sur Sherbrooke et le Continental sur Sainte-Catherine dans les années 70. Pour lui, c'est d'abord le mode de relation au lieu qui détermine le mode d'utilisation et d'occupation des lieux. Il nous a parlé de l'aspect magique qui émane de certains lieux du centre-ville comme les Foufounes électriques car cette magie réfère à une forme de cité interdite. En somme, les jeunes arriveraient au centre-ville avec un imaginaire d'explorateurs.

> Moi je dirais que c'est l'aspect magique, l'aspect de cité interdite parce que les aspects utilitaires, on pourrait les retrouver ailleurs. [...] L'aspect de la proximité de l'action aussi. C'est là que ça se passe; il y a des affaires qui se passent dans le centre-ville. La possibilité de rencontrer du monde qui ont le même genre de vie et que tu ne connais pas nécessairement mais que tu sais que tu ne te feras pas poser de questions. Ils vont t'accepter. La possibilité de joindre un groupe tout en restant libre d'être là ou non. Et, si tu veux y retourner 2 semaines après, tu vas quand même y rencontrer du monde déjà vu parce que tu as trippé avec eux. (Organisateur communautaire du RAPSIM)

Dans la perspective inverse mais qui confirme les propos des intervenants précédents, le porte-parole de l'Association des résidants du Faubourg Saint-Laurent parle des *Blocs* comme le lieu «le plus litigieux» du secteur. Comme pour la plupart des autres intervenants, son seul souhait est que ce terrain "vide" soit rempli par quelque chose. Cela lui a semblé quasi impossible après avoir effectué une petite enquête à ce sujet.

> Vous savez où est la Librairie Guérin, juste en face **vous avez le terrain vague le plus litigieux de notre secteur avec les blocs de ciment.** Il y a deux ans et l'année dernière (1994), on a essayé de faire quelque chose avec ça. Il y en avait qui suggéraient une clôture, d'autres, des fleurs, des plantes, des arbustes, tout ce que vous voudrez. Le monsieur qui est propriétaire des édifices à côté a fait une recherche. On s'est rendu compte que ce sont des Arabes qui possèdent le terrain. C'est un tout petit terrain de rien mais supposément qu'il vaut 300,000 dollars alors, est-ce que la Ville est intéressée à acheter un terrain comme ça? Non. Est-ce que les gens qui possèdent ce terrain-là sont intéressés à l'entretenir? Non plus. Les taxes sont trop élevées pour un terrain vague alors il y a des rats, des bouteilles cassées, des seringues et le terrain en question a été envahi par un groupe bien déterminé qui s'en sert pour quêter. En aucun cas une revitalisation va régler un problème comme ça. (Représentant de l'Association des résidants du Faubourg Saint-Laurent) [116]

Ce dernier adopte le même raisonnement observé précédemment quant à la place des jeunes dans le contexte de revitalisation progressive du secteur. Celui-ci parle de "dilution" des jeunes de la rue.

> Moi je pense que si tu mets du monde et des commerces dans le coin, automatiquement, ils vont se diluer et, si tu les dilues, ils vont changer soit de place soit ils vont carrément disparaître. (Représentant de l'Association des résidants du Faubourg Saint-Laurent)

Ce dernier n'a jamais été témoin de cas de violence dont les auteurs seraient les jeunes qui occupent le terrain des *Blocs*. Il a plutôt été témoin d'une violence policière démesurée à leur endroit.

> Moi la violence que j'ai vue, ce sont les policiers qui la font. C'est l'autorité qui est violente, ce ne sont pas les jeunes. Ce groupe de jeunes dont on parle, en aucun cas je n'ai vu de violence avec eux autres même quand ils traînent dans le parc des Habitations Jeanne-Mance. (Représentant de l'Association des résidants du Faubourg Saint-Laurent)

Afin d'identifier les acteurs favorisant l'exclusion dans le secteur, l'organisateur communautaire du CLSC Centre-ville a tenu à atténuer la responsabilité première de la Ville de Montréal. Pour lui, l'époque où la Ville était administrée par Drapeau, l'exclusion municipale des personnes marginalisées et pauvres du secteur était en effet plus évidente. Mais, dans le contexte actuel, ce serait plutôt la

---

116 (C'est nous qui soulignons)

pression des résidants de la rue Sainte-Élisabeth et les commerçants qui inciteraient la Ville à tenir compte de leurs récriminations.

> Ce n'est pas la Ville de Montréal en tant que telle, c'est beaucoup plus les groupes de pression comme les gens de la rue Sainte-Élisabeth et les commerçants qui font des pressions sur la Ville. Et la Ville semble tout le temps en train de vouloir faire l'arbitre entre: «Il ne faut pas trop taper sur les jeunes» et «Il faut aussi permettre aux commerçants de faire des affaires et aux résidants de dormir en paix». Donc, l'ancienne administration [du RCM] a tout le temps essayé de ménager la chèvre et le chou. À mon avis, ils n'ont quand même pas décidé de nettoyer le secteur, c'est plutôt d'autres personnes dans le quartier qui veulent ça. (Organisateur communautaire du CLSC centre-ville)

À titre d'exemple, en 1994, des résidants de la rue Sainte-Élisabeth ont produit un document vidéo amateur montrant une scène où 5 jeunes s'injectaient de la drogue dans la ruelle éclairée tout près de leur domicile. On pouvait y voir des policiers disperser calmement ces jeunes. Le représentant de l'Association comptant 200 membres résidants nous a dit qu'ils ont fait visionner ce document à un officier du poste de police du district 33 afin de faire pression sur eux pour qu'ils utilisent des moyens plus répressifs que la simple dispersion; les jeunes revenant le lendemain. Lors d'une séance publique de discussion tenu le 28 août 1995, entre les résidants, *Cactus* et le CLSC Centre-ville, sur les effets nuisibles de *Cactus* dans le voisinage de ces résidants, l'Association présenta des séquences de ce vidéo qui fut réutilisé et diffusé par les médias. Pour le représentant de l'Association des résidants, ce moyen fut nécessaire pour obtenir des résultats auprès de la Ville et du service de police. Au sujet de cette rencontre, on pouvait entendre un autre son de cloche dans un article du journal *L'Itinéraire,* un mensuel dont une partie du contenu est rédigée par des toxicomanes, des itinérants ou des ex-itinérants. L'auteur de l'article pense que *Cactus* a été choisi comme bouc-émissaire du contexte d'insécurité des résidants.

> Ça prend un coupable et c'est *Cactus* qu'ils ont choisi. La crainte de se faire voler ou d'être attaqué, légitime dans le centre d'une grande ville comme Montréal, est ici dirigée vers un groupe de gens qui sont eux-mêmes victimes d'une violence plus grande encore. Au cours d'une rencontre d'information, le 28 août dernier, les plaignants n'ont pas manifesté la moindre compassion pour ce gens qui souffrent et ont besoin d'aide. Même le curé de la paroisse Saint-Jacques, située au coin de Berri et Sainte-Catherine, n'avait pas de charité chrétienne pour ces pauvres âmes. Le curé, qui s'est fait volé son or-

> dinateur au presbytère, a lui aussi demandé la fermeture de *Cactus* afin «qu'on lui donne une vacance» de ces gens. (Lareault, 1995: 4)

Ce point de vue rejoint celui du sociologue urbain Duprez (1991: 276) qui avance que «Le sentiment d'insécurité a pour effet de produire des désignations sociales». Les populations qui sont suspectées de délinquance sont alors mises plus facilement à l'index. Ces désignations stigmatisantes «contribuent à normaliser le tissu social, à recomposer un lien social amputé par le recul des réseaux de sociabilité traditionnels dans les milieux populaires et la désuétude des formes d'encadrement spécifique».

D'ailleurs, le représentant de l'Association des résidants nous a bien expliqué qu'il s'agissait de confronter les politiciens à leur inertie face aux phénomènes urbains de dégradation du secteur. De la même façon qu'ils se sont battus pour fermer l'organisme para-municipal, Dernier Recours, un organisme de référence et d'hébergement d'urgence pour les itinérants (à la fin des années 80), ils ont lutté pour éloigner les toxicomanes et les prostituées de leur milieu résidentiel. Dès le changement d'administration municipale à la fin de l'année 1994, le représentant de l'Association des résidants nous a précisé que le problème s'était alors réglé dans les semaines qui ont suivi l'élection.

> Depuis que Vision Montréal est là, tout de suite en l'espace de 3 semaines, ils ont imposé à l'administration policière leurs désirs et nous n'avons plus eu de prostitution. Ils ont ramené ça juste sur Saint-Laurent et les deux rues voisines Saint-Dominique et Clark. Ils ont dit à la police qu'on ne tolérerait plus et, qu'à chacun de nos appels, ils enverraient un détachement pour ramasser. (Représentant de l'Association des résidants du Faubourg Saint-Laurent)

Dans ce contexte général de relégation des personnes marginalisées à la périphérie du Faubourg Saint-Laurent, l'infirmière de CACTUS nous a transmis son impression selon laquelle on ne tolérerait plus dans le quartier que les citoyens payeurs de taxes.

> Moi j'ai l'impression que leur proposition c'est de faire un quartier *clean cut.* [...] On dirait qu'ils veulent raser pour mettre leurs beaux "blocs légo" *clean cut,* amener des beaux payeurs de taxes, je ne sais pas, c'est ça que j'ai comme image par rapport à ça. Ils sont bien organisés. En tout cas, pour les jeunes, il n'y a pas de place à la nonchalance et à la créativité. (Une infirmière de CACTUS)

À ce sujet, le travailleur de rue que nous avons rencontré a rappelé que le réflexe "Pas-dans-ma-cour" concernant la présence des jeunes de la rue était encore très présent malgré que l'on en connaisse bien les effets provisoires.

> Je doute qu'ils [les intervenants de la Ville de Montréal] aient pensé aux jeunes de la rue. D'un point de vue critique, je pense que les gens veulent toujours que les affaires ne se passent pas dans leur cour. Donc, la Ville de Montréal ne veut pas que ça se passe dans sa cour et c'est la même chose pour le poste 33. C'est pour ça que je dis qu'effectivement, ils ont déplacé le problème. Déjà au niveau de la prostitution de rue visible, il y en a moins. Ce n'est pas parce qu'il y a moins de prostituées, c'est qu'elles sont ailleurs et de plus en plus de filles travaillent avec des *pagets* ou dans des agences d'escorte. (Travailleur de rue communautaire de l'organisme En Marge)

Il ajoute que ce phénomène "Pas-dans-ma-cour" s'est particulièrement intensifié depuis 1992, l'année du 350e anniversaire de la Ville de Montréal, pour favoriser le tourisme dans ce secteur.

> En fait, j'ai l'impression que depuis le 350e anniversaire de Montréal où ils ont nettoyé ce qui se passe pour que les touristes viennent, ils essaient de continuer cet esprit-là pour encourager le tourisme et de l'argent dans ces lieux et, ainsi, déplacer les problèmes. [...] Les opérations policières sont un succès. Effectivement, ils déplacent le problème; ils ne règlent pas le problème mais ça fonctionne. (Travailleur de rue communautaire de l'organisme En Marge)

De plus, à l'instar du propriétaire de commerce voisin des *Blocs*, le travailleur de rue a observé que pendant l'été de 1994, les jeunes de la rue ont fait l'objet d'une répression accrue et que certains jeunes de la rue commençaient à occuper de façon régulière le square Berri.

> En fait, le parc Berri prend de plus en plus d'importance près de Maisonneuve. Cela a pris une grande importance cet été où il y avait beaucoup de jeunes qui se promenaient là le jour et le soir. On y retrouve un peu le même contexte des *Blocs* où tu rencontres le monde. C'est beaucoup plus visible. (Travailleur de rue communautaire de l'organisme En Marge)

Rappelons que durant l'été 1995, les jeunes de la rue ont occupé de façon beaucoup plus évidente une partie du square Berri qui n'offrait plus une programmation d'activités culturelles comme cela était le cas pendant les deux premières années de sa création à l'occasion du 350e anniversaire de Montréal.

6.1) L'UQAM et son clocher (en arrière plan) située en face de La Calèche du sexe, rue Sainte Catherine (1994)

6.2) Palissade bordée de clous d'une propriété privée dans l'arrière cour de la rue Sainte-Élisabeth (1994)

Leur présence n'a pas été sans avoir causé des frictions avec les commerçants à la périphérie et avec une certaine clientèle étudiante de l'UQAM qui se voyait perdre ce qu'ils avaient imaginé être "leur" parc. À ce titre, un article paru dans le journal étudiant, *Montréal Campus,* au moment de la rentrée scolaire s'intitulait, *«Square Berri. Périmètre d'insécurité»* (Roy, 1995: 13). On y déplorait que les étudiants soient obligés de délaisser l'endroit au profit de la «graine de canaille». Outre cette dénonciation, on peut y lire que le policier patrouilleur responsable du Quartier latin préférait que les groupes marginalisés du centre-ville-est soit concentrée au même endroit ce qui facilitait leur surveillance. Cette concentration était d'autant plus normale étant donné l'efficacité des opérations répressives antérieures dans les lieux fréquentés par les jeunes de la rue. L'espace public du square Berri constituait, pour le travail policier, un panoptikon en plein-air pour contrôler toute la «faune» du centre-ville tel un zoo humain[117].

> La nuit tombée, le portrait est, il va sans dire, plus sombre: bien malin qui saurait estimer le nombre de toxicomanes qui errent dans le square. «Il y a des trafiquants, des junkies, des punks, des skinheads, des mineurs... de tout!», raconte le patrouilleur responsable du Quartier latin pour le Service de police de la Communauté urbaine de Montréal (SPCUM), le constable Marc Sélesse. La faune du square, c'est «un mélange de la clientèle qui était au carré St-Louis, de celle qui se tenait à côté des Foufounes électriques et de celle du métro Beaudry», précise-t-il. Incidemment, Marc Sélesse note une baisse de criminalité à ces trois endroits. Ironiquement, la «migration» vers le square Berri, qui sera bientôt rebaptisé Place Emilie-Gamelin, fait l'affaire du SPCUM, qui traite là moins de plaintes de citoyens. «Il faut dire qu'il n'y a pas de résidants autour», reconnaît le sergent Gilles Fortin. La place est en effet bordée par le terminus Voyageur, des commerces, l'UQAM et la place Dupuis, alors que le jadis turbulent carré St-Louis est entouré de coûteuses demeures, propriété de citoyens exaspérés. Autre «avantage» de cette nouvelle criminalité sur le square: délinquants et toxicomanes se retrouvent en un seul endroit, au lieu d'être dispersés au quatre coins du centre-ville, ce qui «arrange» les policiers, si on en croit le sergent Fortin. «On aime les avoir ensemble», explique celui qui est notamment chargé d'y repérer les jeunes fugueurs. [...] L'aménagement des lieux contribue aussi au bien-être de la graine de canaille: des écrans d'arbres créent une certaine intimité, l'éclairage est faible et, comble de luxe, le bain de minuit y est possible. À preuve, le sergent Fortin a surpris des jeunes «à moitié nus» dans les fontaines.

---

117 L'image d'une "faune urbaine" utilisée pour désigner les jeunes ayant des pratiques de socialisation marginalisée n'est pas dépourvue d'idéologie (métaphore du bestiaire).

Ironiquement, trois semaines plus après la parution de cet article, le Maire de la Ville modifiait le nom du square Berri en inaugurant la Place Émilie-Gamelin en compagnie d'une représentante des sœurs de la Providence et de l'archevêque de Montréal. L'ironie réside dans le fait qu'Émilie Gamelin, fondatrice de la communauté des sœurs de la Providence au XIXe siècle, distribua à cet endroit de la soupe chaude aux pauvres et aux itinérants et leur offrit un refuge. Ce travail de charité s'est réalisé de 1843 à 1962 (Pépin, 1995: A-14). Selon l'organisateur communautaire du RAPSIM, l'effet de discipline constitue le trait commun des interventions policières qui se sont déroulées dans les trois lieux les plus fréquentés par les jeunes de la rue (Les Foufounes électriques, le square Saint-Louis et les *Blocs*). Pour lui, les projets actuels de revitalisation ne peuvent faire autrement que d'exclure toutes les formes de marginalité car ces dernières défavorisent le contexte d'implantation de ces projets.

> Hormis la répression, ce qui est relié à cela, c'est l'idée de discipliner la marginalité. Je regarde l'événement du carré Saint-Louis, c'est un peu ça là, la coexistence, la cohabitation, à condition de respecter les règles. Et le fait d'enlever les lieux d'appartenance libre, ça va avoir cet effet-là. Un effet de discipline. [...] Les projets de revitalisation vont exclure toutes marginalités. Ils ne peuvent pas inclure les marginalités que ce soit des jeunes, des itinérants ou de la prostitution, ça va complètement changer le visage du secteur. (Organisateur communautaire du CLSC centre-ville)

Déjà, la discipline sociospatiale s'exerce dans plusieurs lieux qui n'ont pas de rapport directe avec les projets de revitalisation mais qui risque de s'intensifier. Par exemple, les deux travailleurs de rue nous ont signalé que dans le métro et au terminus Voyageur, les jeunes de la rue se font exclure et l'organisateur communautaire du RAPSIM nous a informé que dans le métro un règlement de la STCUM interdit de manger sur place.

> Par exemple, tu as le droit de manger un chip à condition que tu bouges et que tu prennes le métro. Mais, si tu es assis à une place et que tu commences à manger ton lunch, là tu peux te faire avertir. (Organisateur communautaire du RAPSIM)

> S'ils vont dans les métros ou au terminus Voyageur, ils se font exclure. Aussitôt qu'ils ont les cheveux verts, ils se font tasser. [...] Le look des jeunes gais n'est pas marginal, ils peuvent alors passer inaperçus. (Travailleuse de rue communautaire du PIAMP)

6.3) Saillance horticole de l'Opération Revitalisation du Complexe Desjardins (1994) Photo: Nathalie Ampleman

6.4) Groupes de jeunes sur le gazon de l'ex-square Berri (1995) Photo: Nathalie Ampleman

Pour le coordonnateur du RAPSIM, ce ne sont pas les lieux fréquentés par les jeunes de la rue qui ont changé dans le sens d'une augmentation de la délinquance mais le type de résidants et de propriétés lesquelles ont connu une plus grande valorisation par la rénovation notamment. L'exigence d'une plus grande sécurité s'ensuivit.

> Historiquement, le carré Saint-Louis a toujours été un lieu où la marginalité se rencontrait. À ma connaissance, quand je vais au carré Saint-Louis et que je me promène dans le parc, je ne vois pas que ça l'ait vraiment changé. Le monde n'est pas plus *weird* qu'avant. Je n'ai jamais vu quelqu'un se faire attaquer en plein jour. Le changement n'est pas à l'intérieur du parc mais à l'extérieur: les résidants autour ont changé. C'est la même chose aux Foufounes électriques. Ce n'est pas devenu plus *weird out* qu'avant sauf qu'il y a un environnement en train de se transformer et la perception des Foufounes va changer en fonction de cet entourage-là. (Coordonnateur du RAPSIM)

En fait, ce que nous dit ce dernier, c'est que le mode de relation des résidants au square Saint-Louis s'étant modifié, leur mode d'utilisation et d'occupation s'en trouvèrent aussi changé. Au niveau géosocial, c'est contre la prégnance de marge sociale investie dans ce lieu depuis des décennies que les résidants s'insurgent. Il s'agirait, pour eux, de lui substituer l'investissement d'une prégnance de type "jardin de quartier". Autrement dit, nous assistons à un rapport de force inégal dont le conflit tourne autour de l'enjeu consistant à investir certains lieux des prégnances correspondant davantage aux valeurs de chacun des protagonistes. Dans le cas du square Saint-Louis, l'issue temporaire de cette lutte détermine des trajectoires géosociales où les jeunes de la rue sont dispersés de leur lieu de rassemblement et où les résidants du quartier entourant ce square renforcent leur position de rassemblement[118] . La même lecture structurale peut être faite pour les tams-tams, les *Blocs* et les Foufounes électriques, seuls les niveaux axiologiques peuvent changer sensiblement de registre symbolique. Rappelons

---

118 Mentionnons que deux ans plus tard (1996), des résidants demeurant autour du square Saint-Louis ont tenu une conférence de presse pour dénoncer les intentions d'un restaurateur du secteur d'aménager illégalement une terrasse aux abords du parc qui, selon eux, aura un effet «polluant» dans le quartier. Le propriétaire du restaurant a rétorqué que ces gens «croient que le parc est un terrain privé qui leur appartient. Mais c'est une place publique ici! S'ils veulent avoir la sainte paix, qu'ils déménagent donc en banlieue!» (Trottier, 1996: A-3).

que le SLPDC de la Ville de Montréal ainsi que la direction du CLSC Centre-ville ont préconisé publiquement l'idée d'une politique de cohabitation entre les groupes sociaux marginalisés du secteur et les autres groupes de citoyens. Placé devant des faits accomplis concernant les projets de revitalisation de la Ville de Montréal, l'organisateur communautaire du CLSC Centre-ville affirme que c'était la «seule politique possible». Pour ce dernier, s'opposer à la tendance actuelle c'est un peu comme se battre contre le progrès. Il ajouta qu'il fallait cependant en atténuer les contre-coups sur les populations susceptibles d'être affectées par ce type de changements.

> On ne peut pas s'opposer au développement du Faubourg Saint-Laurent ni à ce que les commerces et la rue Sainte-Catherine soit plus beaux. Ce n'est vraiment pas beau ce bout de rue-là. Tout ce qu'on peut faire c'est de faire attention - quand ils font quelque chose - qu'il n'y ait pas trop d'impact sur les personnes. Sur le phénomène du parc des Habitations Jeanne-Mance et des *Blocs,* on y peut rien. C'est comparable à la fois où il y a eu de la pression pour fermer la rue de Boisbriand parce que c'était une ruelle où il y avait de la prostitution évidente. Les gens tournaient comme ça là. Il n'y a plus de prostitution maintenant. C'est sûr que cela a déplacé la prostitution visible dans le centre-sud. Il va se passer la même chose ici. (Organisateur communautaire du CLSC centre-ville)

Mais, pour l'infirmière de CACTUS, cette idée de cohabitation promue par la direction générale du CLSC Centre-ville n'est qu'une tactique politique de gestionnaire.

> J'ai l'impression que c'est un souhait de gestionnaire d'un administrateur qui ne veut pas mettre son organisme dans l'eau chaude. Est-ce que cela va vraiment se gérer la cohabitation? (Une infirmière de CACTUS)

Le coordonnateur du RAPSIM développe ce point de vue en affirmant que parler de "cohabitation" témoigne d'une profonde méconnaissance de la réalité quotidienne du "terrain". Par exemple, ce dernier nous a dit que des policiers avaient déjà fait des descentes policières dans des ressources d'hébergement pour itinérants dont une s'adressant aux jeunes. En guise d'alternative, les policiers ont proposé à ces ressources qu'elles leur signalent la présence des personnes recherchées afin qu'ils puissent les cueillir dès leur sortie de l'établissement. Représentant l'un des avatars du modèle de la police communau-

taire, le service de police aurait énormément de difficultés à respecter le lien de confiance nécessaire entre les intervenants et les personnes marginalisées fréquentant ce type de ressources. Pour le coordonnateur du RAPSIM, les mots cohabitation, partenariat et concertation demeurent des concepts vides de sens pratique lorsqu'ils sont détachés de leur contexte d'action.

> Parler de cohabitation, c'est un peu comme parler du partenariat ou de la concertation. Tu sais, on peut faire l'éloge de ces mots-là mais dans la réalité concrète, ce n'est pas nécessairement comme ça que ça se passe. Nous autres, quand on regarde la question de la cohabitation, on regarde aux deux niveaux. On parlait tantôt des groupes communautaires qui sont au Centre-ville et qui travaillent auprès des jeunes itinérants en général. Cette cohabitation se fait difficilement. [...] Ça c'est au niveau des antagonismes entre les groupes et les autorités municipales sur des questions de permis, de zonage. On nous dit parfois: «Vous pourriez peut-être déménager!». [...] Au niveau de la cohabitation entre les personnes dites marginales et ces mêmes institutions, elle se vérifie très difficilement à cause du harcèlement et de la répression policière. Pour des niaiseries, on va donner des contraventions. (Coordonnateur du RAPSIM)

Finalement, toutes ces contraintes sociospatiales limitant l'appropriation de lieux de socialisation marginalisée par les jeunes de la rue contribuent à augmenter l'intensité de leurs difficultés individuelles et collectives.

> Cela augmente la pression qu'ils vivent. Ça leur met de la pression sur les épaules surtout les jeunes en fugue. Ils vont rester plus longtemps dans le milieu et ne reviendront pas tout de suite aux mêmes endroits parce qu'ils ont peur des policiers. S'ils sont gelés moindrement, il y en a qui paranoïent et s'ils vendent de la dope, ça met de la pression aussi. (Travailleuse de rue communautaire du PIAMP)

Quant au travailleur de rue, la perspective d'avenir pour les jeunes de la rue n'est pas reluisante d'autant plus qu'il ne sentait pas de volonté politique pour leur conserver une place au centre-ville-est: «Laisser un espace pour eux autres, ça pourrait être intéressant mais je ne vois pas comment politiquement ça passerait».

6.5 Les premières réactions des jeunes de la rue: désarroi et révolte

Lors de nos entretiens avec les jeunes de la rue, nous avions une question portant spécifiquement sur les projets de revitalisation du Faubourg Saint-Laurent.

Nous leur présentions sommairement la teneur des mesures de revitalisation de la Ville de Montréal dont celle visant à aménager les terrains vacants sur la rue Sainte-Catherine[119]. Par la suite, nous leur demandions si leurs déplacements dans le secteur ainsi que leur choix d'occupation de lieux pouvaient en être affectés. Les extraits qui suivent témoignent de leurs réactions qui vont du désarroi pur et simple, accompagné d'un sentiment de désorientation, à la seule pensée de se voir exclus des *Blocs* jusqu'à l'expression d'un sentiment de révolte envers cette tentative d'exclusion des jeunes de la rue du Centre-ville.

Les réactions de Bob et de Pierre consistent à dire que ces mesures risqueront d'augmenter la répression et la surveillance de leurs déplacements dans le secteur visé par la revitalisation. Ils perçoivent ces mesures comme étant des moyens pour évacuer tout ce qui peut nuire au tourisme.

> C'est dans la lancée de rendre le centre-ville plus propre là, d'envoyer ailleurs tout ce qui peut faire peur au tourisme. Ça risque un peu mais ça risque d'affecter encore plus les déplacements des jeunes punkers. J'ai l'impression que je vais me faire dire de circuler encore plus là avec les résidants au centre-ville. (Bob, 23 ans)

> Mes déplacements, ça va les affecter plus ou moins dans le sens que moi, je ne me tiens plus trop trop aux *Blocs*, de ce côté là ça ne m'affectera pas mais je sais que ça va m'affecter si je marche sur la rue Sainte-Catherine comme je me rappelle quand il y avait eu le 350e anniversaire. Des fois, tu ne pouvais pas te tenir debout sur le trottoir plus que 2 personnes parce que la police venait et te disait de circuler tout comme ça se passe dans le Vieux-Montréal si tu vas là comme le soir, si tu as l'air de ne pas avoir beaucoup d'argent bien la police vient te dire de faire de l'air. (Pierre, 23 ans)

Dans la même perspective, Ted ajoute que l'entreprise de «nettoyage» de la Ville pour attirer les touristes est un peu vouée à l'échec compte tenu que ce secteur appartiendrait à la pègre. Dans ce contexte, les jeunes n'auront d'autre choix que de se déplacer.

---

119 Afin de ne pas induire à l'avance un portrait sombre de l'impact de ces mesures sur ses conditions de vie et ainsi influencer la réponse du sujet dans une direction précise, nous avons décrit à chacun des jeunes les mêmes mesures de façon technique (ex.: la construction de condominiums dans le Faubourg Saint-Laurent et l'aménagement temporaire des terrains vacants) telles qu'elles sont présentées dans les documents officiels.

> Ils ne vont pas arriver du jour au lendemain avec des bulldozers et tout détruire. Regarde là, ils essaient de faire fermer les Foufounes électriques. Je hais les Foufounes électriques, je n'ai rien à voir avec eux-autres mais pour prendre leur défense dans ce contexte-là. Ce n'est pas pour rien qu'ils veulent fermer les Foufounes électriques parce que c'est un bar qui attire du monde *fucké* puis c'est ça, ils veulent nettoyer le centre-ville mais là ils ne seront jamais capables de nettoyer le centre-ville ça appartient à la pègre. La police n'a aucun contrôle là-dessus. C'est sûr que toute municipalité va vouloir rendre sa ville aussi attrayante que possible pour les touristes, pour le monde qui viennent de l'extérieur et pour les habitants. Disons que les jeunes, la plupart du temps, ça ne tombent pas dans l'équation c'est vrai. Bien ce n'est pas grave même s'ils vont au centre-ville, il n'y aura plus de *Blocs*, il n'y aura plus rien, le monde vont se trouver une autre place. (Ted, 21 ans)

Quant à Sébastien, il comprend la mesure de revitalisation visant à aménager les terrains vacants dans une perspective de contrôle social des jeunes de la rue. Cet augmentation du contrôle social ne pourra qu'aggraver les difficultés de ces jeunes en refoulant dans le privé des appartements leurs pratiques de socialisation marginalisée. C'est ce qu'il appelé de la «compression humaine» qui n'aura d'autres effets que de ghettoïser davantage certains secteurs de quartiers situés à l'est du Centre-ville.

> Qu'ils fassent le ménage le long de la rue "Sainte-Cath", ce n'est pas si pire là qu'ils rebâtissent ça mais qu'ils bouchent tous les trous vacants, ce n'est pas pour rien. Moi j'appelle ça...en tout cas, selon mon avis à moi, c'est une façon de contrôler le monde. C'est que tu ne pourras plus t'asseoir sur un bloc de ciment, tu ne pourras plus aller là. Ça va faire que le monde seront tous soit dans les *crack house* soit dans leur appartement. [...] C'est de la pression, j'appelle ça de la compression humaine. Ils crissent le monde dans des tas et le monde vont se ramasser encore plus à l'est, alors Hochelaga deviendra un ghetto de dope et de noirs. Moi, j'ai vécu il n'y a pas longtemps dans l'est et il y a 4 ans, j'ai vécu dans l'est sur Ontario, il n'y avait pas de prostitution où je restais. Maintenant il y a des prostituées comme sur Sainte-Catherine. Je ne leur reproche rien là mais c'est comme le monde d'Hochelaga, ils veulent les foutre dehors et fermer le centre-ville aux pauvres parce qu'en faisant tout ça, des condos, ça sera tout du monde aisé. Il va y avoir des plaintes de citoyens, la police va pousser le monde dans l'est, ils vont tout mettre ça dans l'est et la seule place habitable dans l'est, c'est à partir du métro Frontenac, ce sont toutes de vieilles maisons, de vieux blocs appartements. Puis le monde d'Hochelaga là, les honnêtes citoyens supposément, au fond, ils sont aussi crosseurs que n'importe qui eux-autres, ils veulent les repousser, alors où vont-ils se ramasser? Le monde sera rendu dans des ghettos, il va y avoir 3-4 rues où ça ne sera plus passable parce que ça va être contrôlé par telle personne. J'ai lu, il n'y a pas longtemps dans le journal, qu'à côté de chez nous, il y a eu quelqu'un qui a été tiré. Ce sont des contrôles de gangs de rue dans

> l'est. Il y a déjà un contrôle des quartiers en arrière de chez nous. Il y a eu un meurtre là. Il y a eu des meurtres déjà à tour de bras comme à New York un peu, ça s'en vient ça. (Sébastien, 19 ans)

Dans la même optique que Sébastien, Johanne se questionne sur les lieux alternatifs qui pourront pallier à l'absence des *Blocs*. Elle aussi fait le constat d'une plus grande privatisation de leur vie sociale ou une plus grande judiciarisation des jeunes (centre d'accueil).

> On ne pourra plus vivre! Où est-ce qu'on va se mettre nous autres? Va-t-il falloir qu'on s'encabane [s'enferme] dans la maison tout le temps? [...] Mais je trouve ça plate parce que les jeunes n'ont jamais leur place. [...] Mais as-tu vu ce qui se passe dans les maisons des jeunes? C'est juste du monde normal. Les jeunes marginaux, les jeunes qui ont des problèmes, des difficultés, y a-t-il de la place pour eux-autres? Il n'y a jamais de place pour eux-autres, jamais. Mais is ne pensent pas à nous autres. Puis, s'ils veulent nous aider, ce n'est pas en nous foutant en centre d'accueil que ça va nous aider. Les trois quarts des jeunes, ça les *fuck* et il y en a seulement un quart que ça aide. (Johanne, 18 ans)

Pam, qui était en fugue au moment de l'entretien, envisage la disparition des Blocs comme si son monde précaire était maintenant menacé. Comme elle le dit elle-même, on lui enlèverait une partie d'elle-même tellement elle s'est identifiée à ce lieu qui conserve plusieurs traces de son passage et de celui de plusieurs autres jeunes comme elle. Il s'ensuivrait une telle désorientation sociospatiale qu'elle a peine à en imaginer l'alternative.

> Mais je ne sais pas où je vais aller moi s'ils font tout ça. J'irai où s'il n'y a plus les Blocs, s'il n'y a plus tout ça là, je me demande où je vais aller s'il y a plein de policiers. Je ne sais pas où ce qu'on ira tous. Ou bien non, on va tous rester là et on va se révolter encore plus. Ça va être pire...je ne le sais pas moi, parce que ça va me révolter s'ils nous enlèvent nos *Blocs*. S'ils nous enlèventt nos blocs moi, je suis sûre que je vais revenir pareil. Tout le monde sera dispersé. Où ira-t-on? Parce que tout le monde connaît juste le centre-ville, c'est le gros point de repère. Si ça aurait été une place avant le point de repère, ça ne me dérangerait pas qu'ils enlèvent les *Blocs*, mais là, c'est là que le monde se rencontre. Alors, s'ils nous enlèvent ça, où est-ce qu'on va se rencontrer? On va pas passer le mot: «Bon, là on va se rencontrer là?». C'est comme une vieille eh...comment ça se dit? Une vieille eh...comme admettons eh..., je ne sais pas, je cherche mon mot là...comme une vieille habitude que le monde sont là. S'ils enlèvent ça, tout le monde sera tout perdu, tout le monde sera tout fucké là. C'est comme moi là, **je fais juste y penser, puis on dirait que je sens qu'ils m'enlèvent de quoi, on dirait que ça fait partie de moi maintenant les *Blocs*.** On dirait qu'ils vont m'enlever de quoi, je

me sens comme un vide juste à y penser là. Tu as plein de souvenirs là-bas, tu regardes les graffitis là puis tu vois des surnoms du monde et ça fait rire. (Pam, 16 ans) [120]

Le même sentiment de désorientation affecte Marianne qui confirme le rôle socialisateur des *Blocs* pour les jeunes de la rue. Elle demeure tout de même sceptique quant à la concrétisation de ces projets étant donné que seuls les jeunes de la rue sont attirés par ce type de lieu «déstructuré».

Mais en tout cas, il faut faire de quoi pour ne pas qu'ils enlèvent les *Blocs* pour faire ça [la revitalisation] dans le centre-ville là. Où est-ce qu'on va aller? Où est-ce que je vais aller? Bien, je suis sûre que ça ne marchera pas parce qu'il y a juste nous autres dans le fond qui aiment ça de même. Il y a tous les vieux qui passent là. Ils n'aiment pas ça. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse, on est trop petits pas rapport à eux-autres. Il y a juste là que les jeunes sont en ville là, dehors. Ça doit faire des années et des années, pas juste notre génération je suppose. Ça sert à se regrouper, à connaître du monde, du monde d'ailleurs de ton école qui vont t'apprendre des nouvelles affaires. (Marianne, 17 ans)

La même réaction est exprimée autrement par Gésabelle qui qualifia les mesures de revitalisation de «coupe à blanc» dans les lieux des jeunes de la rue.

Mes déplacements à moi, ça ne les affectera pas vraiment parce que j'ai mon chez nous. Mais les jeunes qui sont encore dans la rue c'est comme faire une coupe à blanc dans une forêt, toutes les petits animaux n'auront plus de place où aller. (Gésabelle, 19 ans)

Paul entrevoit une augmentation des problèmes pour les jeunes de la rue surtout à se trouver éventuellement un autre endroit, ce qui brisera une longue tradition de lieux d'appartenance.

Admettons qu'Ils bouchent toutes les places vacantes comme les *Blocs*...en tout cas il n'y a rien, le monde se tient là, les jeunes se tiennent là. S'il n'y a plus de place de même, ça va faire du trouble, le monde va se ramasser à d'autres places et le monde va tout le temps se ramasser à d'autres places et ça va tout le temps faire du trouble. [...] Moi, je ne me tiens plus bien bien aux *Blocs* mais s'ils feraient d'autre chose [sur le terrain des *Blocs*], ça me ferait chier. Ça fait longtemps que ça existe puis c'est là tu sais; tu vas à Montréal et les *Blocs* à Montréal...le monde d'ailleurs, ça connaît bien le monde de notre genre...ont déjà tous entendu parler de ça, les Foufs, les *Blocs*. Puis si ça ferme, il me semble, si les Foufs ferment, ce ne sera plus... (Paul, 17 ans)

---

120 (C'est nous qui soulignons)

Après la désorientation, c'est la révolte qui gronde dans le discours de Cris qui sent que ses lieux de socialisation seront désorganisés avec ces mesures de revitalisation ayant pour effet de désagréger le réseau sociospatial de ses amis.

> Bien je sais qu'ils essaient de faire du *cleanage* hein? Je ne sais pas si tu as remarqué là? Mais ils nous font chier en tabarnacle! Où irons-nous? Je sais qu'il y aura pas mal de monde qui vont chialer. Il va y avoir une révolte, ça va brasser, ah! je te le dis, le monde ne se laisseront pas...là, où est-ce que tu veux que j'aille? Je n'irai pas m'*éffoirer* partout (rires). Bien, je n'aurai plus une place où aller, je ne pourrai plus aller sur les Blocs, je ne peux plus aller dans le parc, je ne pourrai plus aller dans les trous - des fois on va dans une ruelle et on s'*éffoire* dans les marches. Ça va faire bien de la merde. Là, c'est nos spots, ce sont des spots où le monde, si tu ne sais pas quoi faire, tu vas dans les parcs puis, à un moment donné, tu vas voir un de tes chums passer, tu vas lui dire: «Aie! salut, qu'est-ce que ça te tente de faire? je m'emmerde». On allait sur le Mont-Royal, on allait dans le coin du lac ou bien on allait voir les tams-tams ou quoi que ce soit. Mais là, où est-ce que tu pourras rejoindre ces gens là? La plupart n'ont pas de lieux de vie, ils n'ont pas de téléphone ou quoi que ce soit, où est-ce que tu pourras les rejoindre? On le sait que si on va là, on va rencontrer telle personne. (Cris, 20 ans)

Katou aussi pressent que les jeunes punks de la rue ne se laisseront pas déloger de leur lieu d'appartenance sans mot dire. Elle qualifie les *Blocs* de territoire pour montrer jusqu'à quel point le lieu est convoité par les jeunes de la rue et les motards qui le partagent.

> Bien je vais te dire, je ne sais plus là, je ne saurai pas quoi faire. En réalité, s'ils nous mettent à une autre place, nous autres, la seule affaire qu'on veut, c'est qu'ils [responsables de la revitalisation] nous mettent à une place où ils ne nous écoeurent pas. Si, par exemple, ils nous feraient un petit parc qui serait bien caché de tout le monde, un parc où l'on pourrait aller et qu'on pourrait avoir les ressources qu'on a quand même là, ça serait le fun. Qu'ils nous laissent le parc des Foufs, qu'ils fassent quelque chose, qu'ils nous laissent au moins une place, nous autres on n'a pas de place sinon, je vais être obligée d'aller ailleurs. C'est sûr qu'ils vont faire une révolte ou une affaire de même. Si ça arrive, je suis sûre qu'il va y avoir quelque chose parce que c'est leur place, c'est comme le lieu... ce n'est pas le fait que c'est le lieu, mais c'est parce que c'est comme à nous autres, presque un territoire là. Si ça l'avait été une autre place ça aurait été correct. Admettons que ça n'aurait pas été aux *Blocs,* ça aurait été quand même leur territoire. C'est vraiment UN territoire là les *Blocs*.. Il y a les bikers qui vendent là, des affaires de même là. Bien le territoire appartient aux *bikers,* c'est eux qui vendent là, c'est vraiment à eux-autres là. Bien, tu peux acheter. Puis c'est ça, c'est à eux-autres et aux punks, au monde de la rue. Comme s'il y a quelqu'un qui vend sur le territoire des *bikers* bien il se fait massacrer. (Katou, 17 ans)

La Passoire compte bien résister à ces tentatives de marginalisation urbaine et s'associer à d'autres jeunes punks pour défendre leur droit d'accès au centre-ville.

> Bien Christ! je ne pourrai plus me déplacer! Les policiers vont toujours être à mon cul! Bien, je vais rester là, je vais me révolter c'est sûr là. Il n'y a pas un punk qui va se laisser piler sur les pieds, à moins d'être un *poser* là. Je vais m'en crisser, je vais rester là, je poignerai des tickets *à planche*, je m'en fous totalement. Tout ce que ça va me faire, ça va me faire rire, je vais les envoyer chier encore plus que d'habitude et ça va faire encore le chaos encore plus que d'habitude. (La Passoire, 18 ans)

À la fin des entretiens avec les jeunes de la rue, nous leur demandions s'ils étaient intéressés de nous offrir l'objet d'une création de leur choix en s'inspirant du contenu de l'entretien (paroles de musique, dessin, poème, etc.). La seule personne qui a répondu à notre demande fut La Passoire. Elle a choisi d'écrire un poème sur le thème de la révolte et de la résistance des jeunes de la rue à la répression de leur présence Elle a intitulé son poème *Cri de révolte:*

CRI DE RÉVOLTE

Dans la métropole
il n'y a pas de place pour nous
Dans Montréal cette métropole
on nous voudrait dans les égouts
Nous, la jeunesse rebelle
Nous, les rats de ruelles
mais nous on veut vivre
on ne se laissera pas écraser
de liberté on est ivre
et on va continuer de lutter
solidarité
pour la lutte contre la police
solidarité
pour la lutte contre les capitalistes
solidarité
pour la lutte contre tous ceux qui
veulent nous enfermer, nous éliminer,

nous faire chier !
Ce n'est pas aujourd'hui la veille
où l'on va disparaître de la rue
on fait pour toujours partie du décor
nous les jeunes de la rue

Basta!!!

La Passoire, 1994

Toutefois, c'est Zoé qui nous offre la réaction la plus emportée en exprimant sa rage face à la marginalisation du monde de la rue au centre-ville-est. Elle invoque le poids historique des lieux de la marginalité à Montréal comme un obstacle résistant à cette exclusion de sa «famille» du centre-ville.

> Ça ne donne rien ça, voyons donc, la "Ste-Cath", c'est la "Ste-Cath". Il va tout le temps avoir du monde qui vont traîner partout, c'est de même. C'est de même depuis des années et des années. C'est l'histoire de Montréal. Ça fait combien d'années? Ça fait des centaines d'années que c'est de même, que la "Ste-Cath" c'est les putes et c'est tout ce qui se passe là. Qu'ils fassent n'importe quoi là, qu'ils mettent plein d'affaires de riches, de capitalistes, qu'ils mettent *full* d'affaires, ils vont tout le temps avoir du monde qui va se tenir là, voyons. Il n'y a rien à foutre avec ça. Ils ont beau essayer d'envoyer tout le monde de la rue là, il va tout le temps se tenir là voyons donc, c'est notre rue! Ils auront beau faire ce qu'ils veulent, nous autres on va se tenir sur la Ste-Cath pareil! Il a beau avoir un beau petit bloc en or là, et s'il est à la place où l'on était, on va s'en câlisser et on va s'accoter sur le bloc en or, on va s'en câlisser nous autres. Même s'il y a des snobs là on va bien s'en câlisser. Ça va juste faire plus de batailles puis c'est tout. Ça va juste faire plus de frustrations dans le fond. Dans le fond, ils sont mieux de laisser ça de même, c'est le centre-ville. C'est la place pour le monde spécial. Bien non, c'est notre place. Ça ne donne rien dans le fond. Ça fait quoi? Ça fait 20 ans, 30 ans, 50 ans 60 ans, ça fait 100 ans Hostie! que la rue Sainte-Catherine c'est la place des clubs! Que c'est la place du monde de la rue! Que c'est la place des punks! Que c'est la place des peaces! Ça a tout le temps été de même! Ça va toujours être de même! Ils ont beau essayer ce qu'ils voudront c'est le centre-ville, ils ne metteront pas une place pleine de snobs pleine de riches et toutes des affaires huppées! Ça ne marchera pas, c'est le centre-ville, c'est là que l'action se passe, c'est là que ça va tout le temps se passer. [...] Ils veulent écarter tout le monde là. Ils veulent faire un gros balayage puis mettre juste du monde snob, ça ne marche pas. [...] dans le fond le centre-ville cela a tout le temps été le monde marginal. Pourquoi veulent-ils enlever le monde marginal pour mettre des petits concitoyens? Ça donne quoi? Le centre-ville là, c'est marginal. [...] Ils ont beau faire tous les hosties de projets au monde qu'ils voudront. Tous les marginaux vont tout le temps se ramasser là voyons donc,

> c'est là la place. [...] Puis il va toujours rester une petite famille. Ils n'ont pas d'affaire à essayer de détruire ça avec des petits concitoyens. (Zoé, 17 ans)

Quant à Oz, il avançe que plusieurs jeunes de la rue quittent déjà Montréal pour d'autres villes dont le contrôle social leur semblait moins rigide.

> On est dans une période d'exode. À Montréal, avec le nettoyage qu'ils font, ce sont les agents de police trop puissants qui ont pris trop de pouvoir sur nous autres. [...] Je n'en connais plus de punk que je connaissais de vue, actuellement il n'y en a plus. À cause du nettoyage, ils sont partis au B.C. [Colombie britannique] ou en Ontario ou à Québec. À Montréal, c'est impossible de vivre dans la rue. (Oz, 19 ans)

6.6 Vers une "cohabitation" conflictuelle

En fait, la question des jeunes de la rue ne soulève pas qu'une problématique sociale de la marginalisation mais rend visible un enjeu politique lié à la gestion urbaine de la marginalisation lorsque celle-ci est perçue comme une nuisance au développement socio-économique et culturel d'une ville. En effet, suite à nos entretiens, nous avons constaté une régression géographique des lieux occupés par les jeunes de la rue depuis 1985. Afin d'illustrer globalement cette réalité, nous avons conçu une carte représentant l'aire d'occupation socio-spatiale des jeunes de la rue dans la partie est du centre-ville de Montréal (voir carte 3 annexée à l'app. C). L'aire circonscrite chevauche deux arrondissements municipaux: l'arrondissement du centre-ville et celui du Centre-Sud/Plateau Mont-Royal. Cette représentation cartographique correspond à la période couverte par notre enquête empirique soit de 1985 à 1994. Par cette carte nous voulons attirer l'attention sur l'évolution des sites d'occupation sociospatiale des jeunes de la rue et ce, dès 1990. L'évolution étant dûe aux diverses transformations urbaines qui ont affecté certains secteurs d'occupation des jeunes de la rue rétrécissant ainsi leur champ d'appropriation. Que ce soit par la modification d'établissements existants (ex.: agrandissement des locaux de la Place-des-Arts), par la rénovation d'édifices anciens (ex.: le pavillon Athanase-David de l'UQAM), par de nouvelles édifications (ex.: le Musée des Beaux-Arts) ou par des mesures systématiques de répression

policière (ex.: la rue Saint-Denis et le Parc Lafontaine)[121]. Ces transformations ayant été accomplies vers la fin de 1989, les jeunes de la rue furent forcés, dès 1990, d'évacuer ces lieux en se concentrant davantage dans certains secteurs de l'aire géographique représentée.

À la suite de nos observations, les difficultés des jeunes de la rue ne feraient que commencer. Depuis 1994-1995, la période où nous avons effectué l'ensemble de nos entretiens, les événements tendent à confirmer la montée de la tension dans les rapports entre les jeunes de la rue et les autorités policières que ce soit à Québec ou à Montréal. Deux émeutes impliquant des jeunes de la rue dans un affrontement avec les policiers ont éclaté: le 4 mai dernier (Gervais, 1996a; Bordeleau, 1996) aux abords du Vieux-Québec où 1500 jeunes étaient impliqués et le 17 mai 1996 (Gervais, 1996b; Pineau, 1996a) sur le boulevard Saint-Laurent à Montréal impliquant 250 jeunes.

À Québec, on retrouve une situation similaire au centre-ville-est de Montréal avec la revitalisation de la Place D'Youville, la restauration du Capitole (théâtre) et la présence de cafés et de restaurants chics. Rappelons que la Place D'Youville est aussi le lieu de rassemblement des jeunes de la rue depuis une dizaine d'années. Or, depuis quelques années, la répression policière a là aussi augmenté afin de disperser les attroupements de jeunes. À Montréal comme à Québec (Vieux-Québec), on retrouve les même enjeux d'évacuation des nuisances urbaines que constituent ces jeunes pour l'activité touristique. Après l'affrontement violent du 4 mai 1996, 16 jeunes furent arrêtés et huit policiers blessés. On pouvait lire dans l'article relatant l'événement (Gervais, 1996a: A-3) que:

> La police n'a pas l'intention de laisser des bandes de vandales devenir les maîtres du Vieux-Québec et entend prendre toutes les mesures nécessaires, à la veille de la belle saison, pour mater ces vauriens et rassurer les résidants et les commerçants de la place d'Youville.

---

121 Tous ces lieux étaient occupés auparavant par les jeunes de la rue de façon régulière en y exerçant différentes activités selon l'endroit (se rassembler, dormir, quêter, se prostituer, etc.).

Quant à l'émeute du boulevard Saint-Laurent, elle fut déclenchée par l'arrestation de jeunes impliqués dans une altercation avec un portier d'un bar où se produisait un band de musique hard core. Après avoir discuté avec des jeunes impliqués dans l'affrontement qui s'ensuivit, nous avons appris que le portier de l'établissement disait aux jeunes, ayant acheté leur billet, d'attendre de nouveau à l'extérieur étant donné le manque de place à l'intérieur du bar. Cette situation en a exaspéré plus d'un se sentant lésés dans leur droit. Alors, dès que les policiers arrivèrent, la pression éclata et plusieurs jeunes brisèrent les vitrines de commerces voisins sur la rue Rachel et le boulevard Saint-Laurent. Certains jeunes ont attribué le déclenchement de cette émeute, en partie, à la répression des jeunes de la rue qui travaillent sur la rue en lavant les pares-brise des automobilistes avec un *Squeegee* (balai en caoutchouc qui sert à laver les vitres d'auto). Les contributions volontaires des automobilistes peuvent rapporter jusqu'à 10 dollars l'heure pour un jeune qui préfère ce type de débrouillardise à la mendicité (Pineau, 1996b: A-3). Quoiqu'il en soit, il faut dire que cette pratique de sollicitation publique est interdite par un règlement municipal que les policiers font respecter à la lettre dans les rues du Centre-ville en leur collant des contraventions. Il reste que ces émeutes ont eu pour effet de resserrer la surveillance et le contrôle policier dans le secteur du Faubourg Saint-Laurent. Le 26 mai 1996, un quotidien montréalais titrait une photo d'un groupe de policiers prêts à intervenir sur la rue Rachel de la manière suivante: «Tolérance zéro pour les punks» (La Presse, 1996: A-3).

Suite à l'émeute, un regroupement de jeunes de la rue a pris naissance à partir de jeunes fréquentant le Bunker, un centre d'hébergement appartenant à l'organisme Bon Dieu dans la rue. Ce regroupement qui s'appelle Jeunes Actifs Marginaux (JAM), a réalisé un lave-o-thon en impliquant une vingtaine de jeunes, le 19 juillet 1996, afin de contribuer au dédommagement des commerçants non assurés du boulevard Saint-Laurent (Clément, 1996a).

Parallèlement à ces efforts de réparation symbolique, les opérations de revitalisation de la rue Sainte-Catherine continuent d'évoluer dans la même direction que celle décrite précédemment. Par exemple, deux semaines après l'événement

du 17 mai, l'administration du maire Bourque a décrété que la Place Émilie-Gamelin (ancien square Berri) avait maintenant le statut de «parc public» plutôt que de "square public". En vertu de ce changement de réglementation, les personnes ne pourront plus fréquenter ce lieu après minuit et ce, jusqu'à 6h00. Dans un article de *La Presse* (Laberge, 1996: A-3), le vice-président du comité exécutif de la Ville de Montréal affirme que cette nouvelle réglementation vise essentiellement à prévenir la présence de la «faune de nuit» (dont les jeunes de la rue) qui pratique des activités illicites. Selon lui, ces personnes devraient être prises en charge par les organismes communautaires du quartier.

De plus, un mois plus tard (26 juin 1996), le Maire lançait une campagne pour lutter contre les graffitis, les tags et l'affichage illégal en prévoyant des lieux où les jeunes pourront localiser ces pratiques. Soixante pourcent du montant prévu pour effectuer cette chasse aux graffitis (200 000,00 dollars) sera alloué aux groupes jeunesse qui accepteront de s'improviser en «escouade de la muralité» (Labbé, 1996) en effectuant un travail de nettoyage de ces hiéroglyphes sauvages. Aussi, le maire Bourque annonçait un investissement de 90 000,00 dollars dans une «*brigade d'été*» (emplois étudiants) dont le mandat est d'effectuer du nettoyage léger et de sensibiliser les gens aux attitudes de propreté au centre-ville (Fortin, 1996). Au même moment, le service de l'urbanisme de la Ville annonçait un autre changement de réglementation permettant l'application de la mesure de revitalisation préconisant l'aménagement temporaire de terrains vacants (Pineau, 1996c: A-6):

> Le service de l'urbanisme de la Ville de Montréal recommande en effet des modifications à la réglementation en vigueur afin de permettre aux restaurants, bars et cafés voisins d'un terrain vague d'y installer une terrasse. Des marchands de fruits, de légumes ou de fleurs pourront aussi y dresser leurs étals. [...] «Nous pensons que cela contribuera à rehausser l'apparence et à augmenter l'animation de la rue Sainte-Catherine».

Suite à une autre émeute à Québec (impliquant 2000 personnes), celle du 24 juin lors de la Fête Nationale, des jeunes punks associés au groupe anarchiste, Démanarchie, se sont sentis injustement pointés du doigt quant à leur responsabilité dans le déclenchement de cet événement. Afin de contester la répression poli-

cière à leur endroit, près de 200 jeunes se sont rassemblés à la Place Émilie-Gamelin pour manifester leur mécontentement le 7 juillet 1996. Suite à l'arrestation d'un des activistes du groupe, une centaine de jeunes se sont rassemblés devant le poste 33 pour revendiquer sa libération (Clément, 1996b).

Trois jours suivant cet événement, les reponsables du poste 33 ont annoncé qu'ils utiliseraient l'approche communautaire pour «[...] traiter avec la jeune faune particulière du square Berri en y affectant quatre policiers de façon régulière à compter de demain» (Grandmont, 1996a: A-3). Cette approche vise à rassurer les commerçants et à «éloigner les éléments les plus radicaux» pour que ces jeunes apprennent à partager le parc.

Par ailleurs, nous avons appris que les commerçants de la SIDAC du Quartier latin débuteront dès le mois d'août 1996 une opération désignée, *Action Cohérence.* Cette opération visera à décourager la présence des itinérants sur les artères commerciales en incitant les clients à ne plus donner d'argent aux mendiants mais plutôt à contribuer par un don (dans des petites boîtes conçues à cet effet dans chacun établissement) au travail des organismes communautaires leur venant en aide. Les commerçants sont invités à remettre un petit «carton-ressources». Ce carton-ressource leur indiquerait une douzaine d'organismes où ils peuvent aller.

Et finalement, pendant la nuit du 29 juillet 1996, un autre groupe de jeunes qualifiés d'extrême-gauche par les médias, le groupe *De la bouffe pas des bombes,* organisait une manifestation rassemblant 300 personnes à l'ex-square Berri afin de contester le changement de réglementation de ce lieu public limitant son accessibilité ainsi que l'augmentation de la répression policière pour faire appliquer ce règlement. Soixante et dix-sept arrestations ont eu lieu et des contraventions de 115 dollars ont été remises aux manifestants conduits au poste 33 du service de police. Dans l'article de *La Presse* commentant l'événement, on pouvait y lire que les policiers n'ont pas lésiné sur le contrôle (Legault et Perreault, 1996: A-2):

> Selon Me Bertrand Loiselle, du comité des sans-emploi, les policiers ont volontairement empêché les manifestants de se disperser. «Ceux qui voulaient rentrer chez eux devaient jouer au chat et à la souris pour sortir du quadrilatère. Évidemment, ils ont dû revenir dans le parc, commettant une infraction».

Le 31 juillet 1996, on apprenait que les jeunes punks de la rue impliqués dans le groupe JAM prétendaient avoir été victimes de manipulation de gens d'extrême-gauche lors de cette manifestation du 29 juillet (Grandmont, 1996b: A-3). Ces extrémistes auraient tenté de pousser le groupe à la confrontation avec les policiers ce que les jeunes du groupe JAM n'ont pas apprécié étant donné que cette attitude ne fait qu'augmenter la tension et l'affrontement entre les policiers et les jeunes de la rue. Quant aux jeunes du groupe JAM, ils ont dit préférer agir de façon légale en ayant recours à leurs droits (Grandmont, 1996c: A-3). Ils utiliseront les ressources juridiques pour contester collectivement des contraventions injustement données aux jeunes (ex.: avoir craché par terre ou marché sur le gazon). Suite à cet incident, le vice-président du comité exécutif a annoncé que la Ville évaluait la possibilité d'acquérir un édifice vacant pour en faire une «maison des punks» administrée par les jeunes eux-mêmes (Grandmont, 1996b: A-3).

6.7 L'enfermement public des jeunes de la rue

L'analyse des variables de la structuration sociopolitique des usages urbains nous a permis d'évaluer les effets sociospatiaux sur les pratiques de socialisation des jeunes de la rue. La transformation progressive du centre-ville-est due au projets de revitalisation modifie en profondeur la programmation, l'acessibilité et les mesures de contrôle et de surveillance des lieux d'appartenance historique et d'appropropriation restreinte des jeunes de la rue. Cette situation qui déstabilise le potentiel transitionnel des lieux (déjà précaire) occupés par des jeunes de la rue annonce une perspective vacillant entre un affrontement permanent et une négociation pacifique. On peut penser que la revendication de lieux de socialisation au centre-ville par des jeunes de la rue et d'autres jeunes dits marginaux soit dorénavant interprétée par les autorités publiques comme une plus grande menace à l'ordre public. C'est pourquoi, la Ville songea à trouver une place spécifique pour ces jeunes. Mais, cette voie de solution, dont on ne peut être en

désaccord pour le groupe de jeunes qui souhaiterait en bénéficier, a le défaut de contourner le véritable problème du droit d'accès de ces jeunes à l'espace public au même titre que n'importe quel citoyen. Nous devons préciser ici le fait que les jeunes de la rue n'occupent qu'une petite portion du parc Émilie-Gamelin et qu'ils ne monopolisent pas l'espace (sauf lors de manifestations). Nous l'avons vu, tous les principaux lieux d'appartenance des jeunes de la rue furent l'objet de répression et de modifications sociospatiales limitant ainsi leur ré-appropriation et leur accessibilité. Dans cette perspective, on ne peut s'attendre à ce que les jeunes qui ne pourront ou ne voudront pas s'identifier à cette «maison des punks» ne réagissent qu'en se soumettant au nouvel ordre public du centre-ville. Si la seule solution municipale demeure cette «maison des punks», pour certains jeunes de la rue, celle-ci sera perçue comme un moyen sociospatial de contrôle de leur mobilité s'apparentant à une trajectoire hétéronome de concentration et non de rassemblement. Les entretiens avec les jeunes de la rue étaient explicites à ce sujet, les jeunes de la rue réclament un statut d'acteurs urbains dans une marge sociospatiale de la ville. On ne peut alors contenir le problème dans une solution unique. Afin de bien saisir la problématique du droit d'accès des jeunes de la rue à l'espace public, il est nécessaire d'analyser les enjeux sociospatiaux sous-jacents aux discours des intervenants que nous avons rencontrés.

À partir des discours des intervenants municipaux, des résidants et d'établissements d'affaires (incluant l'UQAM), nous pouvons identifier les indices d'un mode de relation aux lieux qui sous-tend la vision et les actions de ces acteurs face aux jeunes de la rue dans le contexte de la revitalisation du Faubourg Saint-Laurent. Identifier la rationalité qui organise le mode de relation des intervenants est fondamental car c'est elle qui produit les critères de vérité de leur jugement sur la ville et les jeunes de la rue. D'une part, on a pu observer que, selon certains intervenants, les terrains vacants seraient des lieux déserts ou "vides" contrairement aux lieux "pleins" qui ont une fonction urbaine précise. Dans cette optique, les activités humaines qui s'y déroulent sont niées ou banalisées. D'ailleurs, n'appele-t-on pas ces lieux des terrains "vacants" signifiant ainsi son inoccupation. Dans un article intitulé, *La ville et ses restes,* la sociologue Korosec-Serfaty (1991: 240) remet en perspective le sens urbain de ces terrains vacants en

fonction de ceux qui les utilisent.

> Le vide, disons-nous, mais quel vide? Et pour qui, au yeux de qui, ce vide? Tout vrai promeneur d'une ville sait que ni les terrains vagues, les friches industrielles, ni même les dessous d'autoroutes urbaines, ne sont vides. Ce sont certes des terrains vagues, mais souvent pleins. Ils sont plein de graffitis, et donc des mots de gens qui ont quelque chose à dire, mais le disent anonymement, en courant, parfois dans le noir, de manière illicite et pourtant têtue.

Mais le principal mode de relation à l'espace urbain est structuré par des projections subjectives imprégnées de l'idéologie de l'écologie urbaine datant du début du siècle (que nous avons examinée dans la première partie de notre thèse). Pour expliquer la présence des itinérants et des jeunes de la rue dans le secteur, les intervenants invoquent tous la présence de terrains vacants ou de graffitis dans une perspective naturaliste des pratiques spatiales de sociabilité. C'est comme si "la poussière attirait la poussière" ou encore comme s'il y avait une loi écologique distribuant naturellement les jeunes de la rue et les itinérants dans les lieux vacants, désaffectés, mal éclairés, sales et repoussants. Bref, selon cet imaginaire social, ces lieux constitueraient "leur milieu naturel", un peu comme des plantes pionnières colonisant un terrain laissé à l'abandon. L'écologie ne nous enseigne-t-elle pas que ce sont toujours les mêmes végétaux, des vivaces communément appelées des mauvaises herbes, qui viennent s'y enraciner en premier? Il serait donc normal que ces lieux les attirent tant. Non seulement seraient-ils attirés naturellement par ces lieux, mais ils seraient aussi portés à étendre leur territoire en accélérant le processus de détérioration propice à leur établissement et leur développement. Par exemple, certains intervenants ont invoqué la propension à vandaliser les équipements et les propriétés privées en présence d'édifices désaffectés ou à donner libre cours à leur agressivité. Bref, ils feraient peur aux autres citoyens et accélèreraient ainsi la dynamique entropique de la dévitalisation. D'ailleurs, dans les médias, ne parle-t-on pas d'eux comme d'une «faune» sauvage qu'il faut domestiquer en les contenant au square Berri afin d'éviter d'autres «migrations» nuisibles? Les termes de dégénérescence, dévitalisation, malpropreté, dégradation, abandon, érosion, dévastation, nuisance, irritant, etc., reflètent bien cette rationalité qu'on pourrait qualifier d'"écosanitaires".

Même le terme "revitalisation" témoigne de la prégnance de cette rationalité écosanitaire: redonner la vie au cœur de la ville! Cet imaginaire écosanitaire est tellement prégnante que cette rationalité pré-théorique devient en fait ce que Korosec-Serfaty (1991: 241) a appelé une «morale spatiale» qui guide notre jugement sur la valeur sociale des lieux.

> Nous nous complaisons à penser qu'il existe une sorte de morale spatiale, qui se résume à une adéquation entre gens et lieux. Dans une vision de la ville où les *beautiful people* fréquentent les lieux urbains estimés, les lieux sinistres sont habités par des gens louches. Et si les marginaux occupent les terrains vagues, c'est qu'il y a bien adéquation entre les restes sociaux que les premiers représentent et le reste spatial que sont les seconds.

Aussi, les moyens d'actions préconisés par certains intervenants constituent la "solution" logique de cette rationalité. Que ce soit par l'aménagement temporaire des terrains vacants, le nettoyage des graffitis, la surveillance policière par des patrouilles à pied, la répression policière au bar les Foufounes électriques, le harcèlement policier des usagers de Cactus, l'implantation d'un mini-poste 33A au métro Beaudry, l'incitation de la SIDAC du Quartier latin à ne pas donner aux mendiants, l'installation de lumière bleue dans les toilettes du restaurant McDonald, l'interdiction de la pratique du *Squeegee,* la localisation d'un stationnement sur le terrain des *Blocs* ou par la limitation de l'ouverture du square Berri, la logique est la même: dissuader les jeunes de la rue et autres personnes marginalisées de trop "contaminer" de leur présence et de leurs signes l'espace public ou indéterminé du secteur.

Ajoutons que cette rationalité écologique du discours des intervenants portant sur les obstacles au redéveloppement urbain est axée principalement sur le concept d'équilibre (homéostasie) qui implique celui d'adaptation des individus à l'organisme urbain. C'est ainsi que l'architecte Bofill et l'ingénieur Véron se représentent la ville notamment. S'inspirant eux-mêmes de ce courant postmoderne de l'architecture urbaine (*New Urbanism*), ces auteurs ont publié récemment un livre à ce sujet. Ils récupèrent la représentation écologique de la sociologie urbaine américaine du début du siècle pour définir les enjeux urbains actuels des grandes villes (1995: 30-31):

> Sous l'action des sollicitations internes et externes, les villes se comportent à l'image des organismes vivants. Comme ceux-ci, elles doivent s'adapter aux modifications permanentes de leur milieu: un retard dans cette adaptation, et c'est le déclin irrémédiable. Le règne animal est pareillement soumis à l'action des forces générales auxquelles répondent les fonctions indispensables à la vie, alimentation, protection ou reproduction. [...] Il en est de même pour l'«organisme urbain» soumis à une sorte de loi d'évolution spécifique, faite autant d'adaptation progressive que de sélections brutales, une loi qui n'aurait jamais eu à choisir entre Lamark et Darwin. [...] L'univers culturel dans lequel elles baignent joue le même rôle que le milieu naturel pour les espèces animales, dirigeant leur évolution et subissant en même temps leur puissante influence.

En effet, le modèle urbanistique appelé *New Urbanism,* que nous avons identifié chez l'architecte Charney et les aménagistes municipaux, s'inspire aussi de cette philosophie écologique. Les principes selon lesquels il faut conserver le patrimoine architectural dans le nouveau bâti ou selon quoi l'harmonisation de la trame urbaine consoliderait le "tissu social" et dont la mixité des fonctions favoriserait la vie communautaire ou créerait la cohérence d'un quartier, constituent autant d'éléments participant à construire l'utopie d'un urbanisme prétendant connaître les lois permettant de maîtriser la vie sociale et politique de l'établissement humain. Nous l'avons vu avec les jeunes de la rue, les pratiques spatiales de sociabilité sont structurées de façon abstraite par leur mode de relation aux lieux c'est-à-dire, par un investissement sociosymbolique dans des lieux attractifs dont les prégnances viennent solliciter leurs projections subjectives. C'est dans le registre sociosymbolique que le processus d'identification sociospatiale s'accomplit et non dans le seul niveau des apparences concrètes. Rappelons que c'est la représentation topologique de l'espace qui détermine celle de la perspective et de la distance et que c'est justement cette même représentation topologique, qualitative et abstraite, qui structure le processus d'identification sociospatiale des sujets. Et contrairement au raisonnement écosanitaire, un lieu vacant tel que les *Blocs* est d'abord attractif pour ses prégnances sociosymboliques particulières mais aussi, par la suite, à cause de l'indétermination des règles d'occupation favorisant le potentiel d'appropriation.

> Mais la vacance des lieux n'est pas seulement une qualité négative. Ce que l'expression française «terrain vague» dit, c'est l'indétermination de ce lieu, son absence de statut légitime parmi les autres lieux spécifiquement urbains.

> L'expression «lot vacant», au-delà de sa référence à la spéculation sur les terrains, héritées de l'anglais *vacant lot,* révèle une autre facette du phénomène, soit son caractère d'espace en suspens, et même en attente d'être. (Korosec-Serfaty, 1991: 242)

Mais, nous avons pu observer que c'est à l'intérieur d'un mouvement d'appropriation de l'acte d'identification sociospatiale que le sujet pouvait véritablement spatialiser son existence sociale. Et c'est ce mouvement d'appropriation sociospatiale qui détermine une position nécessairement conflictuelle en générant un rapport de forces avec d'autres acteurs convoitant les mêmes lieux. Dans une étude traitant des pratiques d'appropriation spatiale par les jeunes dans le Centre-ville de Lyon, Foret et Bavoux (1990: 53-54) posent le problème de la même façon en observant que le sens des lieux est l'objet d'une lutte.

> Autrement dit, le sens d'un lieu ne se décrète pas, mais se construit dans le temps, en fonction des investissements sociaux, économiques ou culturels dont ce lieu fait successivement l'objet. Il découle bien finalement, d'une concurrence entre ceux qui ont le pouvoir de marquer l'espace des signes de leur système de valeurs, et ceux qui, faute de mieux, vont chercher à investir, à réinterpréter, voire à s'approprier l'espace ainsi conçu parce que leur présence en ce lieu est un moyen non seulement de signifier leur position statutaire, mais de la constituer.

Or, en intervenant avec des principes communs d'aménagement au niveau des formes physicospatiales de l'espace urbain (style architectural conservant les signes patrimoniaux, volumes et perspectives) et seulement qu'en fonction des critères esthétiques et culturels de quelques individus responsables du réaménagement du secteur (architectes, urbanistes et aménagistes), on ne peut prétendre recréer harmonieusement une vie de quartier ni solutionner le problème de la marginalisation sociale du secteur. Tout au plus produit-on un objet de consommation sollicitant l'imaginaire de quelques personnes qui se laisseront séduire par l'illusion. Mais une vie de quartier se construit à l'intérieur d'un rapport de forces sociopolitiques et non par un cadre physico-spatial global tel une entité achevée aussi patrimoniale, écologique et conviviale puisse-t-il être. À propos des projets de rénovation urbaine visant à totaliser le développement urbain d'un établissement humain, Derrida (1992: 11) parle de «blessure morale»:

> La première leçon qu'on pourrait en tirer, c'est qu'une certaine manière de compter avec le temps et les générations des citadins à venir est peut-être l'impératif catégorique de tout grand projet urbanistique respectueux et responsable: toute construction qui voudrait totaliser, inscrire au présent des structures urbaines ou architecturales saturantes, non transformables, soustraites à une sorte de grammaire flexible et capable de nouvelles syntaxes, de nouveaux développements harmonieux, de nouvelles intégrations non contradictoires avec les premiers ensembles, serait une violence, un tort, une blessure que je serais tenté de dire, morale, venant léser l'âme et le corps, l'intégrité comme le nom propre d'une ville. [...] c'est la non saturation de l'espace urbain qui devrait constituer la règle d'or de tout projet de restauration ou de rénovation urbaine aujourd'hui.

Il ne faut pas confondre la sociabilité avec l'image de la sociabilité ni le sentiment d'appartenance avec l'illusion d'un sentiment d'appartenance. En niant le fondement politique et sociosymbolique de toute appropriation sociospatiale, ce modèle urbanistique a le défaut de ce qu'il dénonce: constituer une utopie. C'est ce que Choay (1980: 298) avait déjà observé lorsque l'urbanisme utilise la ville comme un «objet utopique» et se targue de savoir comment corriger des situations urbaines de façon scientifique. En s'opposant de cette manière à l'utopie fonctionnaliste de la ségrégation des fonctions urbaines, les tenants de cet urbanisme post-moderne produirait une autre utopie, celle de «l'urbanité communautaire tentant de retrouver une harmonie urbaine perdue». Il y a 26 ans, Lefebvre (1970: 245) affirmait qu'il fallait briser les modèles urbanistiques parce que «[...] l'urbanisme bouche la voie en mettant sur le chemin l'obstacle de ses modèles».

Finalement, les conséquences de cette rationalité écologique (structurant les projets et les mesures visant la revitalisation du Faubourg Saint-Laurent) sur les jeunes de la rue se réduisent à une forme d'enfermement public. Tous les intervenants à l'exception des intervenants sociaux, nous ont dit ne pas être responsables du sort réservé aux jeunes de la rue. En fait la rationalité écologique de la revitalisation favorise cette déresponsabilisation en naturalisant la nécessité vitale d'évacuer un certain nombre de "nuisances publiques" du secteur. Il en irait de la survie du cœur de la ville et de son équilibre écosanitaire. Ce que nous avons plutôt constaté, c'est une taylorisation sociale de la responsabilité politique de la dispersion des jeunes au centre-ville-est. Chaque service municipal, chaque

responsable politique, chacune des associations d'établissements d'affaires ainsi que les résidants et commerçants du secteur ont tous une part active de responsabilité qui, si elles sont combinées produisent un effet bien tangible sur les conditions de vie de ces jeunes. L'effet disciplinant de ces mesures combinées font en sorte de verrouiller les réelles possibilités d'appropriation sociospatiale des jeunes de la rue dans ce secteur et, par le fait même d'identification sociale à un groupe défini. L'intensification de la dispersion de leur rassemblement les maintient dans une marge sociospatiale très précaire où les pratiques de socialisation sont devenues quasi impossibles. Prisonniers de cette marge sociospatiale publique de plus en plus réglementée et qui rétrécit d'année en année, les jeunes de la rue font face aux choix suivants: la révolte ou le repli.

Il faut dire que la Ville de Montréal n'est pas la seule ville à réagir de la sorte. Par exemple, Vant (1986: 20) décrivait, il y a 10 ans, les mêmes procédés de contrôle politique de la marginalité du centre-ville afin de «l'invisibiliser ».

> Saupoudrage, dispersion, constituent cependant une autre forme d'invisibilisation plus subtile. C'est la politique préconisée par le maire de Paris dénonçant tout à la fois, dans l'ancien quartier des Halles, la concentration des joueurs de bonneteau, le développement des sex-shops et des fast-food et le règne du proxénitisme car "l'enjeu...c'est que le centre-ville ne devienne pas le seul lieu de la bousculade, de l'exotisme, de la marginalité". [...] Mais le traitement de la marginalité va également de pair avec un souci de prévention, par l'imposition d'une norme, d'un ordre spatial. Qu'il s'agisse de détruire des identités définies par un type de rapport à l'espace (cf. les tentatives de sédentarisation des nomades et des tziganes) ou qu'il s'agisse, pour reprendre l'expression d'Arlette Farge, de "rigidifier l'espace", de lutter contre sa viscosité (par les ordonnances de police, "fidèle écho de la peur éprouvée à l'égard des marginaux" ou plus globalement par la planification urbaine), l'organisation de l'espace - le faisant paraître disciplinaire, coercitif - devient un moyen de contrôle et de panoptisme social (du terrain d'aventure aménagé à la suppression des caves et greniers dans les grands ensembles...premiers pas vers l'espace de défense d'Oscar Newman).

D'autres villes aux États-Unis vont beaucoup plus loin dans cette voie d'intervention. Pensons à plusieurs villes américaines telle que Washington qui, en 1995, imposa un couvre-feu aux adolescents afin de lutter contre la délinquance juvénile. Les jeunes devant rester à leur domicile entre 23h00 et

6h00 en semaine et de minuit à 6h00 pendant la fin de semaine sinon ils peuvent écoper d'une peine de prison et leurs parents recevoir des amendes (Chanthalangsy, 1995). Quant aux graffitis, on apprenait dans la Presse du 11 janvier 1996 que l'État de Californie envisageait de suivre l'exemple de Singapour en appliquant un châtiment corporel aux auteurs de vandalisme dont les graffiteurs (France-Presse, 1996).

Bref, face aux divers acteurs économiques, politiques, institutionnels et à certains résidants, les jeunes de la rue sont perçus affectivement comme émettant des prégnances de décadence urbaine. Dans le contexte actuel de mondialisation où les centres-villes doivent davantage spécialiser leur fonction économique, la prégnance des jeunes de la rue représente un encombrement sociosymbolique face à l'image que plusieurs acteurs voudraient bien donner au centre-ville-est. Cette perspective se situe dans une course concurrentielle avec les autres centres-villes de cette région du continent pour améliorer le contexte urbain d'accueil des investissement associés au activités tertiaires supérieures (services administratifs, de gestion, etc.). À Montréal, la recherche d'une qualitié de vie urbaine associée aux prégnances de fête et de festival permanent résulte de ce contexte et entre ainsi en contradiction avec la présence des personnes marginalisées à moins qu'elles ne remplissent une fonction économique telle que la vente du journal *L'Itinéraire.*

CONCLUSION

Au terme de notre propre parcours théorique et empirique, une synthèse s'impose en ce qui concerne les principaux apports de cette thèse permettant de mieux comprendre et d'expliquer la logique géosociale des pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue à Montréal (1985-1995).

- **Au niveau théorique**

Sur le plan théorique, la contribution spécifique de notre recherche réside, à notre avis, dans la formulation d'une représentation théorique originale qui vise à expliquer (et non seulement à décrire) la structuration des pratiques urbaines de socialisation marginalisée des jeunes de la rue. D'une part, l'analyse critique des fondements épistémologiques des représentations théoriques de la socialisation marginalisée nous a permis d'identifier les limites des diverses approches particulièrement celles de l'approche écologique pour expliquer ce phénomène. À partir d'une réflexion épistémologique portant sur l'espace et la construction identitaire, nous avons pu dégager une voie théorique en tenant compte des spécificités respectives de la structuration de l'espace et celle de la socialisation humaine. Nous avons montré que les métaphores naturalistes et la théorie de la déviance entretenaient davantage une morale comportementaliste de la socialisation qu'elles ne construisaient une théorie explicative du processus de subjectivation. Concevoir la socialisation marginalisée comme un défaut du contrôle intériorisé des normes sociales par le sujet réduit considérablement le phénomène des jeunes de la rue. Notre expérience et les informations empiriques provenant des travailleurs-es communautaires auprès des jeunes de la rue nous avaient plutôt appris que la plupart d'entre eux tentaient de se réapproprier une vie dans laquelle des adultes n'avaient pas pu inscrire l'altérité de façon satisfaisante ou non menaçante. C'est pourquoi notre contribution est aussi d'avoir établi des liens d'association disciplinaire inédits entre des théories sociologiques, psychanalytiques et géographiques favorisant une démarche scientifique explicative fondée sur le primat du symbolique et de l'appropriation dans le rapport du sujet à ses lieux de socialisation. Parmi ces liens, le plus fondamental est sans doute celui montrant comment l'identité humaine se structure à partir des premiers

rapports que le sujet entretient à l'espace du monde extérieur: l'espace topologique. Cette première représentation de l'espace coïnciderait avec la naissance de l'activité symbolique du sujet. L'implication théorique de ce rapport est qu'il remet en question l'idée que l'espace ne constituerait qu'un réceptacle passif des activités de socialisation ou qu'un simple écran recevant les projections subjectives des sujets.

L'espace topologique relèverait plutôt d'une organisation géographique différenciant sociosymboliquement les positions des sujets par sa composition hétérogène. Ainsi, le processus d'identification sociale des sujets serait déterminé géosocialement par l'hétérogénéité des significations symboliques spatialisées. En faisant appel au concept de «prégnance» (prégnances attractives et répulsives) de Thom (1991), nous pouvons attribuer une spécificité géosociale et symbolique dans la détermination spatiale des pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue. L'espace urbain influencerait ces pratiques en sollicitant l'imaginaire des jeunes de la rue par des lieux spatialisant des prégnances attractives où les jeunes désireraient investir leurs projections subjectives. Un point essentiel de cet apport consiste à démontrer que l'imaginaire social des jeunes de la rue est beaucoup plus déterminant dans la structuration de leurs pratiques spatiales de socialisation que ne peuvent l'être les facteurs utilitaires ou économiques (la concentration des ressources d'aide, la possibilité de solliciter plus de personnes en mendiant, etc.). La prise en compte de cet imaginaire social dans l'explication de leur parcours géosocial revient à considérer la source de la dynamique interne structurant leurs pratiques de socialisation marginalisée. Il était donc possible d'envisager la ou les fugues des jeunes de la rue non pas comme l'expression de troubles de comportement ou de facteurs de risque uniquement négatifs mais comme l'expression d'une quête initiatique habitée par l'imaginaire de l'autonomie naturelle.

En nous inspirant du structuralisme dynamique et de la phénoménologie critique sur lesquels se fonde la pensée théorique de la géographie structurale (théorie de la forme urbaine) et en ayant recours à la théorie de l'espace

transitionnel du psychanalyste Winnicott, nous avons formulé une hypothèse géosociale des pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue. Suite à un travail d'association théorique entre le concept de «structure morphologique abstraite» et celui «d'espace transitionnel», il a été possible d'expliquer la structuration des pratiques spatiales de socialisation marginalisée des jeunes de la rue comme un parcours géosocial structurant de façon topologique leurs pratiques d'appropriation spatiale et d'identification sociale. Structuré par une logique de causalité, ce parcours géosocial de la socialisation posséderait au niveau profond de sa structure, une dynamique interne actualisant le passage du processus abstrait de socialisation au niveau des pratiques concrètes de sociabilité. Insérée dans ce parcours, cette quête initiatique des jeunes de la rue engendrerait une trajectoire géographique d'évasion déterminée par la dispersion de leur lieu d'origine.

De plus, à partir d'une interprétation des conditions d'existence de l'espace transitionnel, des indicateurs ont pu être dégagés. Là réside, pensons-nous, l'une des clés essentielles de notre apport scientifique quant à la possibilité de vérifier géographiquement ce type de phénomène. Afin d'être en mesure d'évaluer empiriquement le potentiel de socialisation marginalisée des jeunes de la rue, nous avons conçu des rapports logiques de détermination entre les indicateurs de l'espace transitionnel et ceux des rapports à l'espace (les modes de relation, d'utilisation et d'occupation) ainsi que de la gestion des usages urbains (programmation, accessibilité, contrôle et surveillance). Insérés dans le parcours géosocial structural, ces indicateurs nous ont donné la possibilité de mettre à l'épreuve de la réalité empirique cette représentation théorique.

- **Au niveau méthodologique**

Assisté par des jeunes de la rue ainsi que des travailleurs-res de rue, nous avons créé un guide d'entretien semi-dirigé visant à explorer les pratiques spatiales de socialisation marginalisée des jeunes de la rue pour en connaître le potentiel. Ce guide a été construit à partir des trois groupes d'indicateurs que nous évoquions précédemment. Cette contribution, croyons-nous, est fondamentale car aborder dans un entretien la réalité spatiale dans ses dimensions topologiques

donc abstraites, représentait un défi que nous pensons avoir relevé. Les indicateurs des conditions d'existence de l'espace transitionnel ainsi que ceux associés au mode de relation aux lieux nous ont été très utiles pour toucher aux dimensions inconscientes du rapport que les jeunes de la rue entretenaient à leurs lieux de socialisation. Outre ce principal apport méthodologique, soulignons que notre recherche empirique s'est appuyée sur des entretiens enregistrés mécaniquement et dont la transcription intégrale atteste de la qualité des données brutes à partir desquelles une analyse rigoureuse est possible.

Terminons en ajoutant que l'un des apports spécifiques de notre choix méthodologique est d'avoir entrepris une double enquête auprès des jeunes de la rue et auprès des intervenants concernés par le contexte de revitalisation du centre-ville-est. Loin de constituer deux thèses distinctes, nous pensons qu'au contraire, il fut indispensable de comprendre les impacts de la transformation du contexte sociospatial du centre-ville-est pour rendre compte de la structuration sociopolitique des pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue. Sans la compréhension de ce contexte, l'évaluation du potentiel de socialisation marginalisée des jeunes de la rue aurait été très partielle voire arbitraire.

- **Au niveau empirique**

Notre recherche empirique a permis de démontrer la validité de notre représentation théorique au niveau de la dynamique interne du parcours géosocial de la socialisation. Tout d'abord, mentionnons que cette recherche a permis de rendre visible la primauté de l'imaginaire social en tant que source de la dynamique interne de la structuration géosociale des pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue. En approfondissant la question du mode de relation que les jeunes ont entretenu, tout au long de leur vie, aux lieux les plus fréquentés et les plus importants pour eux, nous avons pu dégager un mode de relation spécifique aux jeunes de la rue comprenant des variations selon la forme de relations parentales vécues. Fondé sur l'imaginaire social de l'autonomie naturelle (affect esthétique et pré-cognitif), ce mode de relation traduirait sur le plan cognitif un registre axiologique composé d'un complexe dialectique de valeurs ambivalentes: liberté/captivité, affirmation de soi/négation de soi et

indépendance/dépendance. Ce complexe de valeurs s'actualisait dans la vie des jeunes de la rue au sein d'une logique toute aussi ambivalente d'appropriation de leurs actes: en donnant un sens à leur existence marginalisée, en fuyant l'autorité des adultes et en prenant en charge leur survie. Nous avons aussi démontré que, selon la forme de relations parentales vécues par chacun des jeunes, le registre axiologique variait sensiblement en fonction d'un investissement plus lourd au sein de l'une des trois composantes axiologiques du mode de relation des jeunes de la rue. Le tableau suivant présente ces variations:

Catégories de formes de relations parentales:	**Registres axiologiques:**
incohérentes	liberté/captivité
d'abandon	affirmation de soi/négation de soi
de domination, de superficialité et de détachement	indépendance/dépendance

En fonction de ces variations du mode de relation, nous avons relevé un certain nombre de différences d'utilisation et d'occupation des lieux par les jeunes de la rue de chacune des catégories étudiées.

Par ailleurs, en ce qui concerne le lien existant entre l'identité, l'espace et le contrôle politique de la mobilité, un phénomène de compulsion de répétition pouvait s'observer en ce qui a trait aux rapports sociosymboliques aux lieux de socialisation de plusieurs jeunes de la rue. Le sentiment pulsionnel de toujours vouloir bouger d'un endroit à l'autre sans jamais s'installer de façon satisfaisante témoigne bel et bien de ce mode de vie que Ritchot (1985) qualifiait de «nomadisme résiduel». Étant dans l'impossibilité de construire une image de soi cohérente et satisfaisante (régulation narcissique), plusieurs jeunes de la rue ne peuvent occuper une position géographique stable. Nous nous retrouvons encore devant une dynamique dialectique de l'ambivalence contradictoire: parce que la mobilité du sujet est contrôlée par un Autre (intériorisé) qui n'a pas pu lui attribuer une place symbolique claire, ce sujet se voit contraint de contrôler sa mobilité pour se diriger ailleurs en répétant sa quête éperdue d'une position géosociale symbolique. Même en ayant accès à un appartement, ces jeunes ne peuvent s'établir. Du point de vue structural, ce phénomène ne se réduit pas à de l'errance

pure mais à une trajectoire géographique bien précise: l'évasion déterminée par la dispersion. En fait, la même trajectoire d'origine du parcours géosocial de ces jeunes se répète ainsi à travers une logique d'appropriation qui n'évolue pas au-delà de cette dynamique. Notons qu'à travers les récits des jeunes à propos du contrôle de leur mobilité dans leurs lieux de socialisation, une autre trajectoire commune a pu être dégagée de leur expérience géosociale: le rassemblement déterminé par la dispersion dû aux respects des règlements municipaux et des contraintes des commerçants. En effet, les jeunes ont déploré avoir été quotidiennement dispersés de leurs lieux de rassemblement. Cette situation a pour effet de déstabiliser les efforts de recomposition identitaire de ces jeunes en leur imprimant un mouvement de répétition continuelle de l'appropriation comparable à celui que nous avons traité plus haut. Cela ne va pas sans effets déstructurants surtout si l'on tient compte du principe de routinisation des déplacements. Lorsque le sujet s'approprie cette routinisation, cela génère un sentiment de sécurité existentielle parce qu'elle valorise les lieux transitionnels en leur donnant un caractère de permanence. C'est pourquoi, nous avons fait ressortir que pour la majorité des jeunes de la rue, ce principe sociospatial était nécessaire au maintien minimal de la confiance en soi et aux autres. Ce minimum étant menacé par les mesures de revitalisation du centre-ville-est, nous avons pu affirmer que le potentiel de socialisation marginalisée des jeunes de la rue s'est davantage précarisé.

En ce qui concerne spécifiquement la recherche sur les intervenants et le contexte de revitalisation du centre-ville-est, notre contribution spécifique ne se situe pas au niveau de l'illustration des conflits et des rapports de force existant entre ces intervenants et les jeunes de la rue. Cette situation fut largement décrite par les médias. Nous avons plutôt tenté d'expliquer les éléments qui ont pu contribuer aux efforts d'évacuation de la présence des jeunes de la rue dans ce secteur. Ainsi, nous avons identifié un mode de relation commun à la majorité des intervenants interviewés en ce qui a trait à leur argumentation expliquant la présence des jeunes de la rue au centre-ville. Chez ces intervenants, nous avons repéré le même type de représentation naturaliste que celle des sociologues de

l'école de Chicago du début du siècle pour rendre compte de la localisation des jeunes de la rue au centre-ville-est. Cette représentation se résume par le raisonnement de causalité suivant: "les restes urbains (terrains vacants, habitations désaffectées, etc.) attirent les restes humains (itinérants, prostitués-es, vagabonds, jeunes de la rue, drogués, etc.)". C'est pourquoi, plusieurs d'entre eux sentent la nécessité de remplir les espaces "vides" et d'augmenter la répression auprès des jeunes de la rue pour ne pas qu'ils détériorent, par des prégnances de décadence urbaine, l'image du "tissu urbain" que l'on désire revitaliser. Associé à cette problématique, nous avons réussi à démontrer que cet imaginaire social de la marginalité urbaine prédominait sur ce qui aurait pu être une responsabilité sociale des intervenants envers les jeunes de la rue. À ce niveau, notre réflexion à propos de cette responsabilité collective peut constituer un apport spécifique à la compréhension des obstacles à la solidarité sociale. Plutôt que de percevoir l'impact de l'action des intervenants sur la vie des jeunes de la rue avec un point de vue moral, nous avons montré que cette responsabilité sociale était elle-même taylorisée de façon à dégager chaque intervenant d'un engagement global face aux conséquences sociales de leurs actions. Autrement dit, personne n'est vraiment responsable de la situation générale d'exclusion des jeunes de la rue de leurs lieux de socialisation parce que tous les intervenants concernés ne possèdent qu'une petite partie de cette responsabilité. Mais, lorsque ces petites parties de responsabilité s'additionnent, le résultat demeure quand même une production sociale. Finalement, nous avons montré que l'évolution des lieux de socialisation appropriés par les jeunes de la rue de 1985 à 1995 ont connu une régression progressive. Cette régression aboutit en 1996 à des affrontements avec les autorités étant donné les tentatives policières d'évacuation quasi-totale de ces jeunes du Faubourg Saint-Laurent. Nous espérons que cette recherche contribuera à mieux évaluer les impacts psychosociaux et politiques de telles interventions de répression sociospatiale. Mais une question demeure: Sans lieux de socialisation marginalisée, que deviendront les jeunes de la rue?

Pour répondre à cette question, cela exige non seulement d'améliorer notre compréhension de la structuration du parcours géosocial des jeunes de la rue mais d'examiner les modes d'intervention qui s'adressent à eux. Dans la présente recherche, l'évaluation des modes d'intervention spécifiques aux jeunes de la rue n'a pas été considérée. Nous avons donc pensé, dans le cadre d'une recherche postdoctorale, nous engager dans un projet d'évaluation d'une expérience d'intervention collective auprès des jeunes de la rue et des organismes communautaires jeunesse autonomes travaillant avec eux à Montréal.

Rappelons que tous les acteurs que nous avons interrogés s'accordent à dire qu'il faut trouver des solutions. Mais lesquelles? Celles qui répondent aux besoins des jeunes ou des autres acteurs? Il devient alors pertinent d'examiner comment les ressources du milieu développent des solutions alternatives à la relégation des jeunes de la rue dans une marge urbaine de plus en plus restreinte en les incluant dans le processus de définition des problèmes et des moyens. Si l'on envisage la possibilité de contribuer au renforcement de l'autonomie sociale des jeunes de la rue, comment favoriser leur implication dans un processus d'action collective avec des adultes compte tenu de leur méfiance envers ces derniers? L'expérience d'intervention sociale faisant l'objet de notre projet d'évaluation tente d'y répondre en intégrant dans le choix du modèle d'organisation une forme de socialisation à l'autorité qui ne soit pas abusive pour les jeunes de la rue tout en atténuant le phénonème de régression familialiste. Il s'agit d'un dispositif socio-organisationnel que le sociopsychanalyste Mendel (1992) a développé dans la perspective de renforcer ce qu'il appelle le «mouvement d'appropriation de l'acte». En fait, ce dispositif favorisant l'apprentissage de la négociation collective rassemble les conditions d'existence d'un espace transitionnel (Parazelli, 1996). Ainsi, nous tenterions de structurer, avec les jeunes de la rue et des adultes un lieu de socialisation et d'insertion sociale institutionnellement organisé selon des règles communes et démocratiques.

6.5) Prégnances narcissiques Photo: Nathalie Ampleman

APPENDICE A

SCHÉMAS-SYNTHÈSES ET COMPARATIFS DE L'ARTICULATION THÉORIQUE
ENTRE LE PARADIGME DE L'ÉCOLOGIE SOCIALE DU DÉBUT DU SIECLE
ET CELUI DE LA FIN DU SIÈCLE

Représentation théorique du phénomène de socialisation urbaine marginalisée

PARADIGME DE L'ÉCOLOGIE SOCIALE: 1892-1950

Les individus et la société
Ensemble d'agrégats organiques
(métaphore de l'unité organique)

VILLE

Super-organisme vivant

Processus métabolique (filtrage naturel)
(Mouvement non voulu ni maîtrisé)

ORGANISATION DE L'ORDRE SOCIAL

Rôle de sélection, ségrégation et de distribution de la population
(Aire naturelle et région morale)

Assimilation
(Effet d'intégration)

Rejet
(Effet de marginalisation)

Tensions adaptatives entre les **relations primaires** et **secondaires**

Problèmes sociaux
(Vice, pauvreté, crime, anormalité, etc.)

Déviance
Pathologie, tendance héréditaire

Désorganisation comportementale
Effets environnementaux

Contagion sociale

Contrôles sociaux
(Information, communication et programmes d'ajustements comportementaux)

Michel Parazelli, 1993

Représentation théorique du phénomène de socialisation urbaine marginalisée

PARADIGME DE L'ÉCOLOGIE SOCIALE: 1980-1996

Les individus et la société

Système complexe et sous-systèmes: micro-méso-exo-macro
(métaphore du système cybernétique)

VILLE

Écosystème: milieu naturel

Mécanismes d'auto-organisation et d'auto-développement
(Stratégies adaptatives)

ORGANISATION DE L'ORDRE SOCIAL

stabilisation de l'équilibre selon le principe de synergie homéostatique
(Rôle d'auto-régulation entre les événements-stimuli, ressources médiatrices et les réponses)

Récursivité positive
(Effet d'amélioration)

Récursivité négative
(Effet d'aggravation)

Tensions adaptatives entre les **pressions sélectives** (menaces) et les **nouvelles réponses d'adaptation**

Problèmes sociaux
(Violence, toxicomanie,décrochage scolaire, etc.)

Groupes à risque
(Vulnérabilité sociale, incompétence, etc.)

Communautés et quartiers à risque
(Stresseurs, ghettoïsation, tissu social, etc.)

Épidémiologie sociale
(Déterminants environnementaux, indices de prévalence)

Contrôles sociaux
(Prévention précoce, normalisation comportementale socio-communautaire)

Michel Parazelli, 1993

APPENDICE B

QUESTIONNAIRE D'ENTRETIEN SEMI-DIRIGÉ AVEC LES JEUNES DE LA RUE ET EXEMPLE D'UN QUESTIONNAIRE D'ENTRETIEN AVEC LES INTERVENANTS

QUESTIONNAIRE D'ENTREVUE SEMI-DIRIGÉE

Projet de recherche :
(Michel Parazelli)

Les pratiques spatiales de socialisation des jeunes de la rue et la structuration socio-politique de l'espace urbain des quartiers centraux montréalais.

Les questions suivantes portent sur les expériences sociales et spatiales des jeunes de la rue quant aux lieux fréquentés avant leur arrivée dans la rue, dès leur entrée dans la vie de rue et pendant leur vie de rue. Nous porterons une attention sur les thématiques suivantes:

- **La nature, la durée et le contexte global des déplacements**
- **Les motivations liées à l'occupation de lieux**
- **Les activités associées aux lieux**
- **Les facilités et les difficultés rencontrées**
- **La compréhension que les jeunes ont du choix et/ou du non-choix de leur itinéraire**

Questions générales fermées :

Nom fictif : _____ Nom(s) de rue ?: _____ L'âge : _____ Sexe: _____

Le temps de durée dans la rue (mois, année, saison): _____

Composition de la famille:
ensemble:_____divorcé:_____séparé:_____ décédé _____#enfants, âge:_____

Habitiez-vous chez vos parents avant ? _____ Lequel ? _____

Origine socio-économique de la famille:
Emploi-père:_____Emploi-mère:_____

Revenu familial:_____ Origine ethnique des parents:_____

Dernier domicile fixe (ville, quartier):_____ **Quand ?** _____

Intérêts culturels (musique, créations, etc.): _____

Avant la rue:

1. Avant d'être dans la rue, quels lieux as-tu fréquentés le plus ? Pourquoi ? Quelles activités s'y déroulait-il? (Ici, nous faisons une récapitualtion des lieux les plus fréquentés depuis la naissance) PM (Parcours de Mobilité)

2. Parmi ces lieux, lesquels considères-tu être les plus importants ? Pourquoi ? MR

3. Quelles furent les principales facilités et difficultés que tu as rencontrées dans ces lieux (donner des exemples) ? MU+MO+P+A+CS

4. Quelles sont les raisons qui t'ont amené à vivre dans la rue ? MR

Dès l'arrivée dans la rue:

5. Où est-tu allé la première fois que tu t'es retrouvé dans la rue ? Est-ce que quelqu'un t'a aidé à te diriger dans la rue ? PM

6. Qu'est-ce qui a été le plus facile et le plus difficile au début ? MU+MO

7. Quelles étaient tes préoccupations à ce moment ? Pourquoi ? MR

8. Est-ce que le Centre-ville t'attirait plus qu'ailleurs ? Si oui, pourquoi ? MR

9. Y a-t-il un ou des lieux qui t'ont particulièrement marqué au début ? Est-ce que ces lieux t'attiraient ? Pourquoi ? MR

10. Comment te sentais-tu au début à vivre dans la rue ? Comment expliques-tu cela ? MR

11. Quelle idée te faisais-tu du *milieu de la rue* au début ? MR

12. (si opportun) Est-ce que l'espace des institutions a influencé ton comportement ? De quelle manière ? MO+MU+MR+P+A+CS

Pendant la vie de rue:

13. Est-ce que les lieux que tu fréquentes maintenant sont les mêmes que ceux fréquentés à ton arrivée dans la rue ? PM

14. Parmi ces lieux, lesquels considères-tu être les plus importants ? Pourquoi ? MR

15. Fais-tu parti d'un groupe de jeunes, d'amis ? Si oui, depuis quand ? À quel rythme vous rencontrez-vous ? Fréquentez-vous tous les mêmes endroits ? MO

16. Quelles sont les activités qui se déroulent dans les lieux que tu fréquentes ? Donne des exemples. MU+P

17. Y a-t-il des activités que tu pratiques seulement dans certains lieux et non dans d'autres (donner des exemples) ? MU+MO+P

18 Y a-t-il un ou des lieux que utilises seul(e) ? Qu'est-ce que ça t'apporte ? MU+MO+P

19. Quels sont les lieux où tu as le plus de plaisir à être présent et à faire des choses ? Cela dépend de quoi ou de qui ? À quels moments ? MR+P+A

20. Quels sont les lieux où tu as le moins de plaisir à être présent et à faire des choses ? Cela dépend de quoi ou de qui ? À quels moments ? MR+P+A+CS

21. Qu'est-ce qui est le plus important pour toi, demeurer au même endroit ou bouger continuellement d'un endroit à l'autre ? Pourquoi ? MO+MR

22. Sur quelles actions as-tu le plus de liberté d'agir ? Dans quels lieux est-ce possible ? Comment expliques-tu cela ? MU+A+P+CS

23. Sur quelles actions as-tu le moins de liberté d'agir ? Dans quels lieux est-ce le moins possible ? Comment expliques-tu cela ? MU+A+P+CS

24. Que veut dire pour toi «faire ce que tu veux» dans un lieu ? Cela concerne quelles activités et à quels moments ? MO+MU+P

25. Est-ce que tu penses que la surveillance et le contrôle des lieux affectent ta marge de manœuvre pour tes déplacements ? Quels sont les personnes desquelles tu sens avoir le plus de pression dans tes déplacements (commerçants, police, résidents, autres groupes de jeunes, etc.) ? Est-ce que cela joue sur ta manière d'occuper l'espace urbain ? De quelle façon ? MO+CS

26. Est-il facile ou difficile d'occuper les lieux que tu fréquentes le plus ? Quels sont les problèmes, les obstacles (matériels, sociaux, politiques) ? MU+MO+A+P+CS

27. Pour toi, qu'est-ce qui détermine le choix d'occuper certains lieux plutôt que d'autres ? (prendre un exemple détaillé). MR+MU+MO+P+A+CS

28. Y-a-t'il une régularité dans tes déplacements ? Est-ce que tu reviens aux mêmes endroits ? Pourquoi ? MR+MO

29. Dans ta fréquentation de lieux, est-ce que tu fais une différence entre des espaces publics, des terrains vacants, des squats, etc. ? Laquelle ? MR+MO

30. Est-ce que tu es au courant du projet de revitalisation de la rue Ste-Catherine et des projets de condos dans le centre-ville et centre-sud ? (je t'informe) Comment penses-tu que cela affectera tes déplacements ? Est-ce que cela influencera ton choix d'occupation d'espaces ? De quelle manière ? MR+MU+MO+A

31. Est-ce que la façon de t'habiller et de te présenter joue un rôle dans l'occupation de certains lieux ? Face aux passants, aux autorités, aux autres jeunes etc. ? À quel rôle social t'identifies-tu ? MR+CS

32. Quelle perception penses-tu que les gens qui te croisent dans la rue ont de toi ? Penses-tu qu'ils te perçoivent comme un jeune de la rue ? Te sens-tu perçu comme un jeune de la rue ? C'est qui pour toi un *jeune de la rue* ? Comment penses-tu que les gens en général perçoivent les jeunes de la rue ? MR

33. As-tu un animal ? Si oui, pourquoi cet animal-là et pas un autre ? Quelle en est l'importance et la signification pour toi ? Est-ce la même chose pour les autres jeunes de la rue ? MR+MU+MO

34. As-tu déjà fait des tags ou des graffitis ? Ça veut dire quoi pour toi ? Comment expliques-tu cette pratique ? MR+MU+MO+CS

35. Quels sont les lieux choyés pour les taggers et pourquoi ? Que signifient les tags ou les graffitis ? MO+MU

36. Est-ce que tu as des tatous ? Où sont-ils ? Quelle en est la signification ? MR+MO+MU

37. Selon toi, quelle est la perception des adultes et autorités publiques face à ces signes que tu portes ? MR+MU+MO

38. Pour toi, est-ce que les signes jouent un rôle dans l'occupation de certains lieux ? MR+MO+MU

39. Pour toi, quels sont les lieux que tu trouves beau ? Quels sentiments suscitent-t-ils chez toi ? Pourquoi ? MR

40. Pour toi, quels sont les lieux que tu trouves laids ? Quels sentiments suscitent-t-ils chez toi ? Pourquoi ? MR

41. À partir de ton expérience, quels sont les endroits dans la ville de Montréal que tu préfères le plus fréquenter ? Pourquoi ? MR+MO

42. Quels seraient tes critères pour pouvoir dire qu'un lieu te convienne bien dans le contexte de ta vie de rue ? MR+MU+MO+P+A+CS

43. Si tu en avais la possibilité, est-ce que tu t'installerais dans un *chez-toi* permanent ? Pourquoi ? MR+MO

44. Si oui, comment serait ce *chez-toi* idéalement ? MR

45. Si tu avais la possibilité d'agir concrètement pour améliorer la situation des jeunes de la rue dans l'espace urbain, quelle serait ta première action ? MU+MO+MR+P+A+CS

46. Selon toi, les jeunes de la rue occupent-ils tous les mêmes lieux de la même manière ? MO

47. Existe-t-il des lieux spécifiques où les jeunes de la rue se regroupent de façon régulière ? Quand ? le soir, le jour, l'été, l'hiver ? MU+MO+A+P

48. Qu'est ce que ces lieux symbolisent, pour toi ? MR

49. Les jeunes de la rue fréquentent-ils de façon régulière les *tams-tams*, les *Blocs*, les *Foufounes électriques* et certains bars ? Pourquoi ? MR+MU+MO+A+P

50. Existe-t-il des lieux spécifiques qui symbolisent la solidarité entre jeunes de la rue ? MR

51. Si oui, peux-tu y apprendre les règles du Milieu de la rue ? Comment expliques-tu cela ? MU+A+CS

L'avenir :

52. Comment te vois-tu d'ici 6 mois, un an ? Penses-tu demeurer dans la rue ? Pourquoi ? MR+MU+MO

53. Penses-tu fréquenter les mêmes endroits ? Si oui ou si non, Pourquoi ? MR+MU+MO

Questionnaire : *Ville de Montréal* (SHDU)

1. **D'où vient l'idée de mettre en valeur la rue Ste-Catherine ?** QG (Question Générale)

SHDU: D'où vient l'idée du projet Faubourg St-Laurent ? QG

2. **Pourriez-vous me résumer le contenu de ce projet ? Quels sont les principaux partenaires impliqués dans la conception de ce projet ?** Q G

3. **Comment s'insère le projet de mise en valeur de la rue Ste-Catherine dans le projet de revitalisation du Faubourg St-Laurent ?** P

SHDU: Comment s'insère le projet Faubourg St-Laurent dans l'activité municipale globale ? P

4. **Comment percevez-vous la place de la rue Ste-Catherine dans le centre-ville ? Son potentiel d'attraction se situe à quels niveaux ?** P

SHDU: Comment percevez-vous la place du Faubourg St-Laurent dans le centre-ville ? Son potentiel d'attraction se situe à quels niveaux ? P

5. **À partir de quels éléments majeurs comptez-vous attirer de nouveaux résidents dans le centre-ville ?** A+P

6. **Comment avez-vous procéder pour produire une proposition de planification ? Quels sont les personnes impliquées dans la réalisation de ce projet ?** QG

7. **Comment percevez-vous l'ambiance actuelle dans le Faubourg St-Laurent ? Dans le Village gai ?** QG+CS

8. **Dans quelle perspective l'insertion d'activités d'ambiance liée au projet de revitalisation de la rue Ste-Catherine va améliorer la vie urbaine ?** A+P+CS

9. **Pourquoi, comptez-vous «aménager temporairement les terrains vacants» de la rue Ste-Catherine, tel qu'indiqué dans le document de planification de la mise en valeur de la rue Ste-Catherine ?** A+P+CS

10. **Comment allez-vous procéder pour «assurer la continuité visuelle avec les bâtiments adjacents» ? Pour «décourager le flânage et les attroupements» ?** A+P+CS

11. Pensez-vous rencontrer des difficultés avec les groupes marginaux du centre-ville dans l'application de ces mesures ? Si oui, lesquelles ? Avec quels groupes ? Avec les jeunes de la rue ? Quelles solutions avez-vous envisagées ? QG+P

12. Pensez-vous que le projet *Faubourg St-Laurent* aura pour effet d'exclure les jeunes de la rue du centre-ville ? Où iront-ils, selon vous ? A+P+CS

13. Êtes-vous au courant que des jeunes de la rue ont fait circuler une pétition pour installer des poubelles aux abords du Parc Jeanne-Mance ? Qu'en pensez-vous ? A+P+CS

14. Pour vous, qui sont les jeunes de la rue ? Comment les définissez-vous ? QG

15. Dans quels types d'espaces pensez-vous que les jeunes de la rue fréquentent le plus (publics, vacants, semi-publics, etc.) ? Cela dépend de quoi, selon vous ? A

16. Quels sont les lieux les plus fréquentés par les jeunes de la rue au centre-ville ? Que représentent ces lieux pour vous ? P

17. Selon vous, pourquoi choisissent-ils ces lieux? P+A

18. Selon vous, que viennent chercher les jeunes de la rue dans les lieux que vous avez identifiés comme les plus fréquentés ? QG

19. Y a-t-il un ou des lieux impliquant des jeunes de la rue qui vous feront particulièrement problèmes dans l'application de votre plan ? P

20. Si vous en aviez la possibilité, que feriez-vous pour solutionner ces problèmes ? P+CS

21. Quelles sont vos relations avec le politique de la Ville (développement communautaire, comité exécutif, conseillers) à propos de la présence des jeunes de la rue au Centre-ville ? P

22. Que pensez-vous des gens qui affirment que les jeunes de la rue occupent les lieux non affectés du centre-ville pour acquérir une identité sociale et s'insérer dans la société de façon marginale ? QG+CS

23. Que pensez-vous des graffitis et des tags sur les murs du centre-ville? Comment expliquez-vous cette pratique ? QG+P

24. Pour vous, que veulent signifier les jeunes par leur façon de s'habiller et de se présenter sur la rue ? Par exemple, que veut dire le style punk ? QG

25. Quelles sont les raisons, selon vous, pour que des jeunes en viennent à vivre dans le milieu de la rue ? QG

26. De façon générale, comment vos collègues perçoivent les jeunes de la rue ? QG

APPENDICE C

CARTE 1: Localisation des principaux lieux de socialisation fréquentés par les jeunes de la rue

CARTE 2: Développement et revitalisation: les projets

CARTE 3: Aires d'occupation sociospatiale des jeunes de la rue 1985-1994. Centre-ville-est de Montréal

Carte:1
Localisation des principaux lieux de socialisation fréquentés par les jeunes de la rue.

Secteur du Faubourg Saint-Laurent, Montréal (1985-1995)

Lieux d'appartenance historique (potentiel transitionnel collectif)

1 Les Blocs (avant 1985)
2 Parc Pasteur (avant 1990)
3 Bar Foufounes électriques (à partir de 1985)
4 Les "Blocs" (à partir de 1985)
5 Parc des Habitations Jeanne-Mance (à partir de 1985)
6 Ex-square Berri (en émergence à partir de 1995)
Appartements privés (localisation confidentielle)

Points de rencontres d'appropriation restreinte

7 Burger King
8 Dunkin Donuts
9 Harvey's
10 L'Église (squat)
11 Le Château (squat jusqu'en 1995)
12 Le Club (actuellement le Vampire Lounge)
13 Les "Blocs du McDo"
14 McDonald's (2)
15 Station de métro Berri
16 Station de métro Saint-Laurent

Lieux - ressources d'aide (ponctuels)

17 Bunker (Pop's)
18 Roulotte (Pop's) (de 23h30 à 00h30)
19 Cactus (jusqu'en 1995)
20 CLSC Centre-ville
En Marge (localisation confidentielle)
Passage (localisation confidentielle)

50 25 0 100 200 300 m

Mathieu-David Cloutier 1996.
Base cartographique: Ville de Montréal

Corporation de développement urbain du

Faubourg Saint-Laurent

PROJET

Projet de relance 1995

TITRE DU DESSIN

Développement et revitalisation: les projets

LÉGENDE

- Réalisation récente
- Projet en cours de réalisation
- Projet en voie de réalisation
- Projets éventuels

ÉCHELLE

DESSIN:

FOND DE CARTE: gracieuseté de Mathieu-David Cloutier

DATE:

NO.

Aires d'occupation socio-spatiale des jeunes de la rue, 1985-1994
Centre-ville-Est de Montréal
Aire d'occupation 1985-1994 (incluant le Mont-Royal)
Aire d'occupation 1985-1990 (incluant le Parc Lafontaine)
Station de métro
Accès au métro
0 50 100 200 mètres
◄ OUEST / EST ►
Vers Henri-Bourassa
Vers Longueuil
Vers Angrignon
Vers Côte-Vertu
Vers Honoré-Beaugrand
SHERBROOKE
SAINT-LAURENT
PLACE-DES-ARTS
BERRI-UQAM
BEAUDRY
PLACE-D'ARMES
CHAMP-DE-MARS
FAUBOURG SAINT-LAURENT
FAUBOURG QUÉBEC
Square Saint-Louis
Square Viger
Les "Blocs"
Parc des Habitations Jeanne-Mance
Parc Pasteur
Village Gai
Rue Prince-Arthur
Rue Sherbrooke
Rue Milton
Rue Ontario
Rue Saint-Norbert
Rue Cherrier
Rue Berri
Rue Saint-Hubert
Rue Saint-Denis
Rue Saint-Christophe
Rue Saint-André
Rue Amherst
Rue Robin
Rue Logan
Rue Jeanne-Mance
Rue Sainte-Famille
Boulevard Saint-Laurent
Rue Coloniale
Avenue Laval
Rue Clark
Rue Saint-Urbain
Rue Berger
Rue Wolfe
Rue Montcalm
Rue Beaudry
Rue de la Visitation
Rue Panet
Rue Plessis
Rue Alexandre DeSève
Rue Champlain
Avenue Papineau
Rue Saint-Timothée
Rue Saint-Dominique
Rue de Bullion
Avenue de l'Hôtel-de-Ville
Rue Sainte-Élizabeth
Rue Sanguinet
Rue de la Gauchetière
Rue Saint-Antoine
Avenue Viger
Boulevard René-Lévesque
Boulevard de Maisonneuve
Rue Sainte-Catherine
Avenue du Président-Kennedy
Rue de Boisbriand
Rue Emery
UQAM
Aile Sherbrooke
Aile Kimberley
Aile Président-Kennedy
Musée d'art contemporain
Place des Arts
Place du Complexe Desjardins
Complexe Guy-Favreau
Palais des congrès
Autoroute Ville-Marie
Place de la Paix
Résidences et Centre sportif
Projet résidentiel Groupe Saint-Luc
CEGEP Vieux-Montréal
Bibliothèque nationale du Québec
Office national du film
Cinémathèque
Foulounes Électriques
Le Bar 281
CLSC Centre-Ville
Hôpital Saint-Luc
Terminus Voyageur
Square Berri
Place Dupuis
Télé-Métropole
Maison de Radio-Canada
CB
FC
B
AB
SA
SJ
K
Z

BIBLIOGRAPHIE

Acot, Pascal. 1994. *L'histoire de l'écologie.* Paris: PUF.

Adams, G. R., T. Gullotta and M. A. Clancy. 1985. «Homeless adolescents: a descriptive study of similarities and differences between runaways and throwaways». *Adolescence,* vol. XX, no 79 (fall), p. 715-724.

Aïssa Alihan, Milla. [1938] 1964. *Social Ecology, a critical analysis.* New York: Cooper Square Publishers, Inc.

Alvarenga, A. et J. Maltcheff. 1980. «L'espace social, nouveau paradigme?». *Espaces et Sociétés,* nos 34-35 (juillet-décembre), p. 47-73.

Alvarenga, Antonio. 1987. «Georges Gurvitch et la perception des étendues. (à propos de l'espace social)». *Espaces et sociétés,* no 48-49, Toulouse: Privat, p. 13-45.

Amirou, Rachid. 1994. «Le tourisme comme objet transitionnel». *Espaces et sociétés,* no 76, p. 149-165.

Aptekar, L. 1981. *Street Children of Cali.* London: Durham.

Ariès, Philippe. 1979. «L'enfant et la rue, de la ville à l'anti-ville». *Urbi,* Montréal, no 2, p. 3-14.

Aron, Raymond. 1968. *Main currents in Sociological Thought.* vol. 1. Garden City: Doubleday Anchor.

Ashworth, G. J., P. E. White, H. P. M. Winchester. 1988. «The Red-light District in the West European City: a Neglected Aspect of the Urban Landscape». *Geoforum,* vol. 19, no 2, p. 201-212.

Aulagnier, Piera. 1989. «Se construire un passé». In *Le narcissisme à l'adolescence. Colloque de Monaco.* Journal de la psychanalyse de l'enfant, p. 191-220. Paris: Éditions du Centurion.

Authier, Jean-Yves. 1986. «Centre-ville et marginalité. Les "groupes" de jeunes dans la rue de la République à Lyon». In *Marginalité sociale, marginalité spatiale,* Actes du colloque (Lyon, 6-8 juin 1984) tenu à l'Université Lyon II (Lumière), sous la resp. d'André Vant, p. 174-186, Paris: Éditions du CNRS.

Bachelard, G. 1981. *La poétique de l'espace.* Paris: PUF.

Bachmann, Christian. 1992. «Jeunes et banlieues». In *Intégration et exclusion dans la société française contemporaine,* (dir.) par G. Ferreol, p. 129-154. Lille: Presses Universitaires de Lille.

Bailly, Antoine S. 1986. «L'émergence du concept de marginalité; sa pertinence géographique». In *Marginalité sociale, marginalité spatiale,* Actes du colloque (Lyon, 6-8 juin 1984) tenu à l'Université Lyon II (Lumière), sous la resp. d'André Vant, p. 48-53. Paris: Éditions du CNRS.

Bailly, Antoine. 1990. «Les représentations de la distance et de l'espace: mythes et constructions mentales». *Revue d'Économie Régionale et Urbaine,* no 2, p.265-270.

Balandier, Georges. 1988. *Le désordre.* Paris: Fayard.

Barel, Yves. 1981. «Modernité, code, territoire». *Les Annales de la Recherche Urbaine,* no 10-11, p. 3-21.

Barreyre, Jean-Yves. 1992. *Les loubards. Une approche anthropologique.* Paris: L'Harmattan.

Bassand, Michel. 1982. «École durkheimienne, espace et ville». In *Villes, régions et sociétés,* chap. 4, Les Presses Polytechniques romandes.

Beaud, Jean-Pierre. 1987. «Les techniques d'échantillonnage». In *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données,* (dir.) par Benoît Gauthier, p. 176-200. Québec: Presses de l'Université du Québec.

Bernier, L., Morissette, A. et G. Roy. 1991. *La fugue chez les adolescent(e)s: fuite d'un milieu ou réappropriation d'un destin.* Québec: Institut québécois de recherche sur la culture.

Bertrand, M. et B. Doray. 1989. *Psychanalyse et sciences sociales. Pratiques, théories, institutions.* Paris: Éditions La Découverte.

Biffot, Laurent. 1983. Grandes tendances de la sociologie et de la psychologie sociale. Tome 1. L. Biffot éditeur, coll. Sciences humaines gabonaises.

Bilodeau, Denyse. 1996. *Les murs de la ville. Les graffitis de Montréal.* Montréal: Liber.

Blanc, Cristina Szanton. 1994. *Urban Children in Distress. Global Predicaments and Innovative Strategies.* Italy: United Nations Children's Fund.

Blanchet, A. et A. Gotman. 1992. *L'enquête et ses méthodes: l'entretien.* Paris: Éditions Nathan.

Blondin, Pierre. 1993. «Les gangs de rue». In *Violence et déviance à Montréal,* (dir.) par Chalom, M. et J. Kousik, p. 91-103. Montréal: Liber.

Blöss, Thierry. 1989. «Habitat social et politiques de territorialisation: Une nouvelle génération d'«acteurs» urbains ?». *Espaces et sociétés,* no 56, p. 90-106.

Blumer, H. 1969. *Symbolic Interactionism: Perspective and Method.* Englewodd Cliffs (NJ): Prentice-Hall.

Bofill, R. et N. Véron. 1995. *L'architecture des villes.* Paris: Éditions Odile Jacob.

Boisclair, C., Bélanger, L. et R. Paris. 1994. «Dix années de pratique de travail de rue». *Une génération sans nom (ni oui). Actes du colloque international sur les jeunes de la rue et leur avenir dans la société* (24-25-26 avril 1992 à Montréal), p. 240-244. Montréal: PIAMP.

Boltanski, L. 1982. *Les cadres: la formation d'un groupe social.* Paris: Éditions de Minuit.

Bordeleau, Francine. 1996. «Les folles nuits de Québec». *Temps Fou,* no 14 (juin-août), p. 18-19.

Bouamama, Saïd. 1993. *De la galère à la citoyenneté.* Les jeunes, la cité, la société. Paris: Desclée de Brouwer.

Bouchard, Camil. 1987. «Intervenir à partir de l'approche écologique: au centre, l'intervenante». *Service social,* vol 36, nos 2 et 3, p. 454-477.

Boulad-Ayoub, Josianne. 1989. *Contre nous de la tyrannie...* Montréal: Hurtubise hmh, coll. Brèches.

Boullier, Dominique. 1985. *Un étranger intime: l'adolescent. La cohabitation des générations en grand ensemble.* Rennes: LARES (Université de Rennes 2).

Bourdieu, P., Passeron, J.-C. et J.-C. Chamboredon. 1968. *Le métier de sociologue.* Paris: Mouton/Bordas.

Bourdieu, P. et J.-C. Passeron. 1971. *La reproduction.* Paris: Éditions de Minuit.

Brannigan, A. et T. Caputo. 1993. *Études sur les fugueurs et les jeunes de la au Canada : Problèmes conceptuels et méthodologiques.* Calgary (Alberta): Ministère du Solliciteur général du Canada et Direction de la promotion des services de Santé Canada

Bronfenbrenner, Urie. 1992. «Évolution de la famille dans un monde en mutation». *Apprentissage et Socialisation,* vol. 15, no 3, p. 181-193.

Bruter, Claude Paul. 1974. *Topologie et perception, Tome I: Bases philosophiques et mathématiques.* Paris: Doin S. A. Éditeur et Maloine S. A. Éditeur.

Busiaux, Pascal. 1986. «Espace et criminalité. Valeurs d'usage et valeurs symboliques des territoires». In *Marginalité sociale, marginalité spatiale,* Actes du colloque (Lyon, 6-8 juin 1984) tenu à l'Université Lyon II (Lumière), sous la resp. d'André Vant, p. 213-222, Paris: Éditions du CNRS.

Caillois, Roger. 1938. *Le mythe et l'homme.* Paris: Gallimard.

Calmettes, Quitterie. 1993. «Écologie urbaine». In *L'enfant et la ville. Urbanisme, santé et socialisation,* p. 19-58. Paris: Syros éditeur.

Caputo, T. et C. Ryan. 1991. *Intervention de la police face à la jeunesse en danger.* Ottawa: Ministère du Solliciteur général du Canada.

Caputo, T., Weiler, R. et K. Kelly. 1994a. *Projet de recherche sur les fugueurs et les jeunes de la rue - Phase II. L'étude de cas d'Ottawa.* Solliciteur général du Canada, Santé Canada et le ministère de la Justice.

Caputo, T., Weiler, R. et K. Kelly. 1994b. *Projet de recherche sur les fugueurs et les jeunes de la rue - Phase II. L'étude de cas de Saskatoon.* Solliciteur général du Canada, Santé Canada et le Ministère de la Justice.

Castells, Manuel. 1988. «\Innovation technologique et centralité urbaine». *Cahiers de recherche sociologique,* Département de sociologie de l'UQAM, Vol. 6, no 2, p. 27-36.

Célier, P. et J. Homier. 1984. «Quand les intervenants font la rue!». In *La prostitution des jeunes. Entre le drame et la banalité,* (pub.) par J. Tremblay, p. 95-109. Montréal: Les Éditions Convergences.

Chalom, M. et J. Kousik (dir.). 1993. *Violence et déviance à Montréal.* Montréal: Liber.

Chalom, Maurice. 1994. «L'organisation policière de proximité». *Revue internationale de criminologie et de police technique* (Genève), no 3, p. 339-354.

Chamberland, C. et J. Beaudry. 1989. «Émergence du paradigme écologique et étude des mauvais traitements envers les enfants». In *Pour un paradigme écologique,* (dir.) par Roger Tessier, p. 211-246. Ville Lassalle: Hurtubise hmh coll. Brèches.

Chamboredon, Jean-Claude. 1985. «Adolescence et post-adolescence: la «juvénisation». Remarques sur les transformations récentes des limites et de la définition sociale de la jeunesse». In *Adolescence terminée, adolescence interminable,* (dir.) par A.-M. Alléon, O. Morvan, et S. Lebovici. Paris: PUF, p. 13-28.

Charney, Melvin. 1990. *Le Faubourg Saint-Laurent. D'un savoir urbain à une vision éclairée du développement du faubourg.* Étude préparée pour le Service de l'habitation et du développement urbain de la Ville de Montréal - Rapport final. Montréal.

Chicoine, N. et D. Rose. 1996. «Usages et représentations de la centralité: le cas de jeunes employés du secteur tertiaire à Montréal». Texte d'une communication présentée au colloque *Trajectoires familiales et espaces de vie en milieu urbain,* dans le cadre des Huitièmes Entretiens Jacques-Cartier, Lyon (Rhône-Alpes), 5-8 décembre 1995.

Choay, Françoise. 1980. *La règle et le modèle.* Paris: Seuil.

Claudé, Yves. 1978. «À qui profite le punk?». *Chroniques,* no 29-32 (automne-hiver), 221-245.

Claudé, Y. et D. Hubert. 1991. *Les skinheads et l'extrême droite.* Montréal: VLB éditeur.

Claudé, Yves. 1993. «Jeunes, sous-cultures et intégration sociale». *Options* (CEQ), no 8 (automne), p. 89-100.

Clément, Catherine. 1990. «Les allumettes et la musique. À propos de l'objet transitionnel». In *D. W. Winnicott,* (dir.) par S. Cordier, p. 65-69. L'ARC.

Cloke, P., Philo, C. et D. Sadler. 1991. *Approching human geography - An introduction to contemporary theoretical debates.* New York & London: The Guilford Press.

Comte-Sponville, André. 1984. *Le mythe d'Icare. Traité du désespoir et de la béatitude.* Paris: PUF.

Cormier, D. et J.-P. Rochon. 1988. «L'errance, la toxicomanie et l'estime de soi chez les jeunes». *Revue québécoise de psychologie,* vol. 9, no 1, p. 111-122.

Cot, J.-P. et J.-P. Mounier. 1974. *Pour une sociologie politique - tome 2.* Paris: PUF.

Côté, Marguerite-Michelle. 1988. *Les jeunes de la rue à Montréal. Une étude d'ethnologie urbaine,* Montréal: Thèse de doctorat, Département d'anthropologie, Université de Montréal.

Côté, Marguerite-Michelle. 1989. «Fuite et stratégies de survie des jeunes de la rue à Montréal». *Santé mentale au Québec,* XIV, 2, p. 150-157.

Côté, Marguerite-Michelle. 1992. «Une mémoire qui n'en finit plus de crier, celle des jeunes de la rue à Montréal». *Revue internationale d'action communautaire,* 27/67, p. 145-152.

Coulon, Alain. 1992. *L'École de Chicago.* Paris: PUF.

CUM. 1994. *Propositions pour le bar les Foufounes électriques.* Montréal: Police de la CUM.

CUM. 1995. *Poste communautaire. Métro Beaudry 33A.* Montréal: Poste 33.

Cusson, Maurice. 1990. «La violence à l'école: le problème et ses solutions». *Apprentissage et Socialisation,* vol. 13, no 3, p. 213-221.

Dasen, P. et J. Retschitzki. 1989. «Une association, un colloque». In *Socialisations et Cultures,* Actes du premier colloque de l'ARIC "Socialisations", (13-15 novembre 1986) (dir.) par de Pierre Dasen et Jean Retschitzki, p. 11-15. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.

Daunais, Jean-Paul. 1987. «L'entretien non directif». In *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données,* (dir.) par Benoît Gauthier, p. 249-275. Québec: Presses de l'Université du Québec.

Davis, M. et D. Wallbridge. 1992. *Winnicott. Introduction à son œuvre.* Paris: PUF.

De Gaulejac, V. et G. Mury. 1977. *Les jeunes de la rue.* Toulouse: Edouard Privat.

Dear, M., J. Wolch. 1987. *Landscapes of Despair. From deinstitutionalization to homeless.* Paris: Princeton University Press.

Denzler, Betty. 1994. «Compulsion: de la répétition à la création». *Revue française de psychanalyse,* tome LVIII, p.

Derrida, Jacques. 1992. «Générations d'une ville». *Lettre Internationale,* no 33 (été).

Desbiens, Daniel. 1993. «Le crime et la peur du crime. Le projet de police communautaire ACES». In *Violence et déviance à Montréal,* (dir.) par Chalom, M. et J. Kousik, p. 46-50. Montréal: Liber.

Desmarais, Gaëtan. 1991. *La théorie de la forme urbaine. Une problématique morpho-sémiotique.* Thèse de doctorat, Montréal: Université de Montréal.

Desmarais, Gaëtan. 1995. *La morphogenèse de Paris. des origines à la Révolution.* Paris, Sainte-Foy: L'Harmattan - CÉLAT.

Digneffe, Françoise. 1991. «Quelques modèles d'analyse du processus d'élaboration des solutions morales chez les jeunes». *Service social: Éthique et intervention sociale*, vol. 40, no 1, p. 31-52.

Digneffe, Françoise. 1993. «Socialisation et déviance. Les origines de la perspective interactionniste». Dans *Marginalités et troubles de la socialisation,* (dir.) par Tap P. et H. Malewska-Peyre, p. 223-247. Paris: PUF.

Dorais, Michel. 1984. «La prostitution: origines et développements». In *La prostitution des jeunes. Entre le drame et la banalité,* (pub.) par J. Tremblay, p. 29-46. Montréal: Les Éditions Convergences.

Dorais, Michel. 1993. «Diversité et créativité en recherche qualitative». *Service social,* vol. 42, no 2, p. 7-27.

Dreyfus, Jacques. 1976. *La ville disciplinaire.* Paris: Galilée.

Dubar, Claude. 1991. *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles.* Paris: Éditions Armand Colin.

Dubet, François. 1987. *La galère : Jeunes en survie.* Paris: Arthème Fayard, coll. Points.

Dubet, François. 1990. «Socialisation des acteurs et sujet social». In *Acteur social et délinquance. Une grille de lecture du système de justice pénale,* sous la (dir.) de F. Digneffe, p. 55-79. Liège-Bruxelles: Pierre Mardaga éditeur.

Dubet, F. et D. Lapeyronnie. 1992. *Les quartiers d'exil.* Paris: Éditions du Seuil.

Duprez, Dominique. 1991. «De l'anomie de la gestion du social aux représentations de l'insécurité». *Déviance et Société,* vol. 15, no 3, p. 275-292.

Duprez, D. et M. Hedli. 1992. *Le mal des banlieues?. Sentiment d'insécurité et crise identitaire.* Paris: L'Harmattan.

Durkheim, Émile. [1883] 1973. *De la division du travail social.* Paris: PUF.

Durkheim, E. [1894] 1950. *Les règles de la méthode sociologique.* Paris: PUF.

Durkheim, E. [1897] 1967. *Le suicide. Étude de sociologie.* Paris: PUF.

Duvignaud, Jean. 1970. «Anomie et mutation sociale». In *Sociologie des mutations,* (dir.) par G. Balandier, Actes du VIIe Colloque de l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française, p. 63-81. Paris: Éditions Anthropos.

Duvignaud, Jean. 1973. *L'anomie. Hérésie et subversion.* Paris: Éditions Anthropos.

Élias, Norbert. ([1939]1990). *La dynamique de l'Occident.* Paris: Presses pocket.

Élias, Norbert. [1939] 1990. *La civilisation des moeurs.* Paris: Presses pocket.

Élias, Norbert. 1991. *La société des individus.* Paris: Fayard.

Erikson, E. 1959. *Enfance et société.* Neuchatel: Delachaux et Nieslé.

Falardeau, J.-C. 1944. «Évolution et métabolisme contemporain de la Ville de Québec». *Culture,* no 5 (juin), p. 121-131.

Fecteau, J. - M., Pacom, D. et S. B. Ryerson. 1992. «Jeunes et sociétés québécoise et canadienne». In *La jeunesse et ses mouvements. Influence sur l'évolution des Sociétés aux XIXe et XXe siècles.* (dir.) par D. Favel-Rouif, Commission Internationale d'Histoire des mouvements sociaux et des structures sociales, p. 321-344. Paris: Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique.

Félix, Y. 1990. «Topologie». In *Encyclopédie de philosophie universelle. Les notions philosophiques, Tome 2,* (dir.) par S. Auroux, p. 2614. Paris: PUF.

Felsman, K. 1981. *Street Urchins of Cali: on risk, resiliency and adaptation in chidhood.* Thèse de doctorat non publiée. Harvard University, U. S. A.

Ferrand, Alexis. 1976. «La pratique spatiale des groupes de jeunes: ségrégation et appropriation symbolique». In *Appropriation de l'espace: Actes de la 3ème conférence internationale de psychologie de l'espace construit* (Strasbourg, 21-25 juin 1976), sous la (dir.) de P. Korosec-Serfaty, p. 437.442.

Fischer, Gustave-Nicolas. 1981. *La psychosociologie de l'espace.* Paris: PUF.

Fize, Michel. 1993a. *Les bandes. L'«entre-soi» adolescent.* Paris: Desclée de Brouwer.

Fize, Michel. 1993b. «Sociologie de l'adolescence: sociologie du quotidien, sociologie au quotidien». *Sociétés,* no 42, p. 425-434.

Fize, Michel. 1994. *Le peuple adolescent.* Paris: Éd. Julliard.

Fonseca, C. 1991. «Menores carentes». In *Abandon et adoption,* (éd.) par B. Trillat. Paris.

Foret, C. et P. Bavoux. 1990. *En passant par le centre... La rue de la République à Lyon. Anthropologie d'un espace public.* Lyon: Trajectoires.

Fortin, G. 1971. *La fin d'un règne.* Montréal: hmh.

Foucault, Michel. 1975. *Surveiller et punir. Naissance de la prison.* Paris: Gallimard.

Foufounes électriques. 1994. *Les Foufounes électriques seraient-elles victimes de harcèlement?* - Communiqué de presse, le 16 mai 1994. Montréal: Foufounes électriques.

Fournier, L., Laurin, I., Toupin, J., Gaudreau, J et K. Frohlich. 1996. Chapitre 3. Les adolescents. In *L'itinérance selon la documentation scientifique. Recension des écrits.* (dir.) par Fournier, L. et C. Mercier. Montréal: Centre de recherche Philippe Pinel.

Frégier, H. - A. [1840] 1977. *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes.* Genève: Sltatkine-Megariotis Reprints.

Freud, Sigmund. [1927] 1995. *L'avenir d'une illusion.* Paris: Quadrige/PUF.

Gagné, J. et H. Dorvil. 1988. «L'itinérance : le regard sociologique». *Revue québécoise de psychologie*, vol. 9, no 1, p. 63-78.

Galifret, Y. 1993. «Gérard Mendel, de la psychanalyse à la sociopsychanalyse». *Raison présente*, no 108, p. 11-132.

Galland, Olivier. 1991. *Sociologie de la jeunesse. L'entrée dans la vie.* Paris: Armand Colin.

Galland, Olivier. 1993. «Adolescence et post-adolescence: la prolongation de la jeunesse». In *Adolescence et risque,* (dir.) par A. Tursz, Y. Souteyrand et R. Salmi, conférence tenue dans le cadre de la quatrième campagne d'animation de l'INSERM (les 15 et 16 novembre 1990 en Haute-Savoie, p. 29-40. Paris : Syros.

Garbarino, J. et C. J. Schellenbach. 1986. «Troubled Youth, Troubled Families: Understanding Families at Risk for Adolescent Maltreatment». New York: Aldine.

Gauthier, Madeleine. 1994a. «Entre l'excentricité et l'exclusion : les marges comme révélateur de la société». *Sociologie et Sociétés,* vol XXVI, no 2 (automne), p. 177-188.

Gauthier, Madeleine. 1994b. *Une société sans les jeunes?* Québec: IQRC.

Gauthier, Madeleine. 1994c. *La pauvreté chez les jeunes. Précarité économique et fragilité sociale,* un bilan. Québec: IQRC.

Gemme, R. et N. Paiement. 1994. «Histoire législative récente de la prostitution de rue et ses ratés». *Perspective,* vol. 7, no 1 (automne), p. 22-23.

Giddens, Anthony. 1987. *La constitution de la société.* Paris: Presses Universitaires de France.

Gil, Fernando. 1988. «Épistémologie de la preuve et pratiques de la justification».In *Matière et philosophie,* (dir. publ.) par Christian Descamps, p. 89-110. Paris: Éditions du Centre Pompidou.

Gillis, J. R. 1974. *Youth and History: Tradition and Change in European Age Relations. 1770-Present.* New York: Academic Press.

Glaser, B. G. et A. L. Strauss. 1967. *The discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research.* Chicago: Aldine.

Glowczewski, Barbara. 1993. «Relativité des modèles culturels et de la transgression». In *Adolescence et risque,* (dir.) par Anne turz, Yves Souteyrand et Rachid Salmi, conférence tenue dans le cadre de la quatrième campagne d'animation de l'INSERM (les 15 et 16 novembre 1990 en Haute-Savoie, France), p. 11-20. Paris: Syros.

Gofman, Erving. [1963] 1975. *Stigmate.* Paris: Éditions de Minuit.

Goffman, Erving. 1968. *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux.* Paris: les Éditions de Minuit.

Goldstein, Arnold P. 1991. *Delinquent Gangs. A Psychological Perspective.* Illinois: Arnold P. Goldstein: Research Press.

Granger, Gilles-Gaston. 1982. «Modèles qualitatifs, modèles quantitatifs dans la connaissance scientifique». *Sociologie et sociétés,* vol. XIV, no 1, p. 7-13.

Green, André. 1980. Le mythe: un objet transitionnel collectif. Abord critique et perspectives psychanalytiques». *Le temps de la réflexion I,* Gallimard, p. 99-131.

Grell, Paul. 1986. «Les récits de vie: une méthodologie pour dépasser les réalités partielles». In *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoires types,* (dir.) par D. Desmarais et P. Grell, Groupe d'analyse des politiques sociales, p. 151-176. Montréal: Éditions Albert Saint-Martin.

Grize, Jean-Blaise. 1994. «La géométrie traite-t-elle de l'espace?». In *Figures architecturales. Formes urbaines: Actes du congrès de Genève de l'Association internationale de sémiotique de l'espace,* sous la dir. de Pierre Pellegrino, p. 63-70. Genève (Suisse): Anthropos.

Guay, L. 1978. «Les dimensions de l'espace social urbain: Montréal 1951-61-71». *Recherches sociographiques,* XIX, p. 307-348.

Guillou, J. 1994. «Le jeune sans domcile fixe ou la rue habitée». In *La jeunesse et la rue,* sous la (dir.) de Alain Vulbeau et Jean-Yves Barreyre, p. 159-167, Paris: Desclée de Brouwer.

Gutierrez, J. 1972. «The Gamines». In *Research and Relevance,* (éd.) par J. Masserman, p. 45-60. U. S. A: Grune & Stratton.

Haeckel, Ernst. 1902. *Les énigmes de l'univers.* Éditions Reinwald et Schleicher Frères & Cie, Éditeurs.

Hall, Edward T. 1966. *The Hidden Dimension.* London: Bodley Head.

Hall, G. Stanley. 1905. *Adolescence. Its Psychology and its Relations to Physiology, Anthropology, Sociology, Sex, Crime, Religion and Education - 2 vol.* New York: Appleton Century Crofts.

Hanigan, Patricia. 1992. *La jeunesse en difficulté.* Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.

Hannerz, Ulf. 1980. *Explorer la ville.* Paris: Éditions de Minuit.

Hawley, A. 1968. «Human ecology». In *International Encyclopedia of the Social Sciences,* 4, p. 328-337.

Hubert, Jean-Paul. 1993. *La discontinuité critique. Essai sur les principes a priori de la géographie humaine.* Paris: Publications de la Sorbonne.

Hughes, Everett C. 1944. *Rencontre de deux mondes. La crise d'industrialisation du Canada français.* Montréal: Éditions Lucien Parizeau.

Impe, M. et A. Lefebvre. 1981. *La fugue des adolescents. D'une approche déterministe et linéaire à une approche phénoménologique et systémique.* Bruxelles: Éditions de l'Université de Bruxelles.

Jaccard, Roland. 1991. *La tentation nihiliste.* Paris: Quadrige/PUF.

Jazouli, A. 1992. *Les années banlieues.* Paris: Le Seuil.

Jeammet, Philippe. 1993. «L'adolescence est-elle un risque?». In *Adolescence et risque,* (dir.) par Anne turz, Yves Souteyrand et Rachid Salmi, conférence tenue dans le cadre de la quatrième campagne d'animation de l'INSERM (les 15 et 16 novembre 1990 en Haute-Savoie, France), p. 41-51. Paris: Syros.

Junca-Adenot, Florence et Robert Pétrelli. 1992. *Le Comité de concertation de l'arrondissement culturel: secteur centre est. Bilan et perspectives.* Montréal: Comité de concertation de l'arrondissement culturel : secteur centre est.

Kammerer, Pierre. 1992. *Délinquance et narcissisme à l'adolescence. L'alternative symbolisante du don et de l'initiation.* Paris: Bayard éditions

Kammerer, Pierre. 1992. «Comment cesser d'être «celui qui pourrait mourir»? Comportements à risques de certains jeunes et pratiques de sport à risque. *Dialogue - recherches cliniques et sociologiques sur le couple et la famille,* 2e trimestre, p. 73-81.

Kammerer, Pierre. 1993. «Le don et l'initiation comme alternatives symbolisantes». *Connexions,* no 62, p. 135-152.

Kant, Emmanuel. [1781] 1987. *Critique de la raison pure.* Paris: GF-Flammarion.

Kariel, Pat. 1993. *New Directions. Stepping out of Street Life.* Calgary (Alberta): Greenways Press.

Katz, Peter. 1994. *The New Urbanism. Toward an Architecture of Community.* New York: McGraw Hill.

Kett, J. F. 1977. *Rites of Passage: Adolescence in America 1790 to the Present.* New York: Basic Books.

Kokoreff, Michel. 1991. «Tags et zoulous. Une nouvelle violence urbaine». *Esprit: La France des banlieues,* no 169, p. 23-36.

Kokoreff, Michel. 1993. «L'espace des jeunes. Territoires, identités et mobilité». *Les Annales de la Recherche Urbaine: Mobilités,* no 59-60, p. 170-179.

Kokoreff, Michel. 1996. «Jeunes et espaces urbains. Bilan des recherches en France, 1977-1994». *Sociologie et sociétés,* vol. XXVIII, no 1, p. 159-176.

Korosec-Serfaty, Perla. 1991. «La ville et ses restes». In *L'aménagement urbain. Promesses et défis,* (dir.) par Annick Germain, p.233-267. Montréal: IQRC.

Laberge, D. et S. Roy. 1994. «Interroger l'itinérance: stratégies et débats de recherche». *Cahiers de recherche sociologique,* no 22, p. 93-112.

Lagneau, J. 1990. «Socialisation». In *Encyclopédie de Philosophie Universelle, Les Notions philosophiques, dict. 2,* p. 2396-2398. Paris: PUF.

Lamontagne, Y., Garceau-Durand, Y., Blais, S. et R. Élie. 1987. *La jeunesse québécoise et le phénomène des sans-abri.* Québec: Presses de l'Université du Québec - Québec Science Éditeur.

Le Blanc, M. 1994. «Prévalence, facteurs de risque et prévention de l'activité délictueuse». In *Les problèmes d'adaptation psychosociale chez l'enfant et l'adolescent: prévalence, déterminants et prévention,* p. 109-148. Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.

Le Bourdais, C. et C. Lefebvre. 1987. *Spatialisation des composantes ethniques, socio-économiques et familiales à Montréal en 1981.* Montréal: INRS-Urbanisation (Études et documents no 52).

Le Breton, David. 1989. «Les représentations du corps: réflexions épistémologiques». In *Socialisations et Cultures,* Actes du premier colloque de l'ARIC "Socialisations", (13-15 novembre 1986), (dir.) par Pierre Dasen et Jean Retschitzki, p. 423-431. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.

Le Poulichet, Sylvie. 1992. «Le concept de narcissisme». In *Enseignement de 7 concepts cruciaux de la psychanalyse,* (dir.) par J.-D. Nasio, p. 69-95. Paris : Éditions Payot.

Ledrut, Raymond. 1984. *La forme et les sens dans la société.* Paris: Librairie des Méridiens.

Ledrut, Raymond. 1987. «L'espace et la dialectique de l'action». *Espaces et sociétés,* no 48-49, Toulouse: Privat, p. 131-150.

Lefebvre, Henri. 1970. *La révolution urbaine.* Paris: Gallimard.

Lefrançois, Richard. 1985. «Les nouvelles approches qualitatives et le travail sociologique». In *La recherche qualitative: résurgence et convergences,* (dir.) par J.-P. Deslauriers, GRIR, p. 155-169. Chicoutimi: Université du Québec à Chicoutimi.

Legendre, Pierre. 1983. *L'empire de la vérité. Introduction aux espaces dogmatiques industriels.* Paris: Fayard.

Lenoble, Henri. 1969. *Histoire de l'idée de nature.* Paris: Éditions Albin Michel.

Lesage, Marc. 1986. *Les vagabonds du rêve.* Saint-Laurent: Boréal.

Lesourd, Serge. 1994. «Agressivité et extérieur. Forces constructives de l'adolescent». In *La jeunesse et la rue,* (dir.) par Alain Vulbeau et Jean-Yves Barreyre, p. 131-141, Paris: Desclée de Brouwer.

Lessard-Hébert, M., Goyette, G. et Boutin. 1990. *Recherche qualitative: fondements et pratiques.* Éditions Agences D'Arc inc.

Lewin, Kurt. 1936. *Principles of Topological Psychology.* New York: McGraw-Hill.

Lieberg, Mats. 1994. «Appropriating the city: teenagers' use of public space». In *The Urban Experience. A people environment perspective,* (dir.) par S. J. Neary, N. S. Snirns et F. E. Brown, p.321-33.

Linteau, Paul-André. 1992. *Histoire de Montréal depuis la confédération.* Montréal: Boréal.

Lorenz, Konrad. 1966. *On Agression.* New York: Harcourt.

Louis, P. et L. Prinaz. 1990. *Skinheads, taggers, zulus & C°.* Paris: La Table Ronde.

Lucchini, Ricardo. 1993. *Enfant de la rue. Identité, sociabilité, drogue.* Genève: Librairie Droz S. A.

Lutte, Gérard. 1988. *Libérer l'adolescence. Introduction à la psychologie des adolescents et des jeunes.* Liège-Bruxelles: Pierre Mardaga Éditeur.

Lynch, Kevin. 1971. *L'image de la cité.* Paris: Dunod.

Macedo, Heitor O'Ddwyer de. 1994. *De l'amour à la pensée. La psychanalyse, la création de l'enfant et D. W. Winnicott.* Paris: L'Harmattan.

Maffesoli, M. 1992. *La transfiguration du politique. La tribalisation du monde.* Paris: Bernard Grasset.

Maffesoli, Michel. 1994. «Rue, esthétique, socialité». In *La jeunesse et la rue,* (dir.) par Alain Vulbeau et Jean-Yves Barreyre, p. 23-31, Paris: Desclée de Brouwer.

Maisonneuve, Jean. 1990. «Crise des rituels et néo-rituels?». *Connexions*, no 55, p. 29-37.

Manzon, L., Rosario, M. et M. L. Rekart. 1992. «HIV Seroprevalence among Street Involved Canadians in Vancouver». *Aids Education Prevention,* supplément 1-13 (automne), p. 86-93.

Marcoux, R., R. Morin et D. Rose. 1990. «Jeunes et précarisation économique : analyse de la situation des couples». *Cahiers québécois de démographie,* vol. 19, no 2, p. 273-307.

Mathews, Frederick. 1994. «Reflet d'une société: définir le "problème" de la prostitution juvénile». In *Une génération sans nom (ni oui). Actes du colloque international sur les jeunes de la rue et leur avenir dans la société* (24-25-26 avril 1992 à Montréal), Montréal, PIAMP, p. 106-114.

Mauger, Gérard. 1993. «L'adolescence: invariants et variations». In *Adolescence et risque,* (dir.) par A.Tursz, Y. Souteyrand et R. Salmi, p. 53-60. Paris: Syros.

Mayer, R. et M. Laforest. 1990. «Problème social: le concept et les principales écoles théoriques». *Service Social,* vol. 39, n0 2, p. 13-43.

McGinnis, Richard. 1993. «Mendicité et itinérance». In *Violence et déviance à Montréal,* (dir.) par Chalom, M. et J. Kousik, p. 51-59. Montréal: Liber.

Mead, Margaret. 1979. *Le fossé des générations.* Paris: Denoël/Gonthier.

Mead, G. H. [1934] 1963. *L'esprit, le soi et la société.* Paris: PUF.

Memmi, Albert. 1979. *La dépendance.* Paris: Gallimard.

Mendel, Gérard. 1969. *La crise des générations. Étude sociopsychanalytique.* Paris: Payot.

Mendel, Gérard. 1979. *Quand plus rien ne va de soi. Apprendre à vivre avec l'incertitude.* Paris: Robert Laffont.

Mendel, Gérard. 1988. *La psychanalyse revisité.* Paris: Éditions La Découverte.

Mendel, Gérard. 1990. *La crise est politique. La politique est en crise.* Paris: Éditions La Découverte.

Mendel, Gérard. 1992. *La société n'est pas une famille.* Paris: Éditions La Découverte.

Mendel, Gérard. 1994. «Mutations symboliques, nouvelles réalités sociales, crise des institutions, pistes de travail». *Une génération sans nom (ni oui). Actes du colloque international sur les jeunes de la rue et leur avenir dans la société* (24-25-26 avril 1992 à Montréal), p. 27-32.. Montréal: PIAMP.

Menget, Patrick. 1990. «Fonction et fonctionnalisme». In *Encyclopédie Universelle,* Paris.

Mercier, G. 1992. «La théorie géographique de la propriété et l'héritage ratzélien». *Cahiers de Géographie du Québec: La géographie humaine structurale,* vol. 36, no 98, p. 235-250.

Mercier, G. et G. Ritchot. 1996. «Géographie et mythologie. Les fondements épistémologiques d'une théorie géographique de la mythologie». In *Nous et les autres. Recherches sur la construction identitaire.* (éd.) par Laurier Turgeon, Jocelyn Létourneau et Khadiyatoulah Fall. Coll. Les nouveaux Cahiers du CELAT. Québec: Le Septentrion. (À paraître).

Mercier, G. et G. Ritchot. 1994. «La dimension morale de la géographie humaine». *Diogène*, no 166 (avril-juin), p. 43-54.

Miguelez, Roberto. 1993. *L'émergence de la sociologie.* Ottawa: Les Presses de l'Université d'Ottawa.

Miller, Alice. 1984. *C'est pour ton bien. Racines de la violence dans l'éducation de l'enfant.* Paris: Aubier.

Moles, A. et E. Rohmer. 1982. *Labyrinthes du vécu. L'Espace: matières d'actions.* Paris: Librairie des Méridiens.

Montréal. Ville. 1987. *Vers une politique municipale pour les sans-abri. Rapport du comité des sans-abri déposé au conseil municipale de la Ville de Montréal.* Montréal: Ville de Montréal.

Montréal, Ville. 1991. *Notes explicatives (dossier no 91 0272742). Plan de réaménagement du faubourg St-Laurent.* Montréal: Service de l'habitation et du développement urbain.

Montréal, Ville. 1993a. *Notes explicatives (dossier 92 0069468). Programme de développement résidentiel, projet de la Place de la Paix et de la rue Charlotte/Faubourg St-Laurent.* Montréal: Habitation et développement urbain - Module habitation.

Montréal, Ville. 1993b. *Plan de mise en valeur de la rue Ste-Catherine.* Montréal: Ville de Montréal.

Montréal, Ville. 1993c. *Phase I (Faubourg St-Laurent) : Le projet de la Place de la Paix et de la rue Charlotte - Programme d'aménagement préliminaire.* Montréal: Ville de Montréal.

Montréal, Ville. 1993d. *Comité d'action du Faubourg Saint-Laurent. Compte-rendu de la rencontre du 11 juin 1993.* Montréal: Ville de Montréal.

Montréal, Ville. 1993e. *Comité d'action du Faubourg Saint-Laurent. Compte-rendu de la rencontre du 17 août 1993.* Montréal: Ville de Montréal.

Montréal, Ville. 1993f. *La Place de la paix. Objectifs généraux et spécifiques - Esquisse préliminaire d'aménagement.* Montréal: Service des loisirs, des parcs et du développement communautaire. Module de planification et d'aménagement du réseau des parcs.

Morin, Sabine. 1985. «De la représentation du centre-ville à la notion de spectacle urbain: réflexion théorique sur une approche possible de la ville en termes structuralistes». In *Les représentations en actes: Actes du colloque de Lescheraines*, (dir.) par de J. P. Guérin et H. Gumuchian, p. 113-123. Grenoble : Institut de Géographie Alpine.

Morval, Jean. 1981. *Introduction à la psychologie de l'environnement.* Bruxelles: Pierre Mardaga, éditeur.

Mucchielli, Laurent. 1994. «Durkheim et la révolution des sciences humaines». *La Recherche*, no 268, vol. 25, p. 896-902.

Normand, Claudine. 1976. *Métaphore et concept.* Bruxelles: Édition Complexe.

Olievenstein, Claude. 1987. *Le non-dit des émotions.* Paris: Éditions Odile Jacob.

Ostrowetsky, Sylvia. 1987. «Compositions». *Espaces et sociétés,* nos 48-49, Toulouse: Privat, p. 117-128.

Ostrowetsky, Sylvia (dir.). 1988. *La civilité tiède. Recherche sur les valeurs urbaines dans les "nouveaux centres".* Aix En Provence: EDRESS et CERCLES.

Ostrowetsky, Sylvia. 1994a. «Suite sur la puissance des dispositifs spatiaux». In *Figures architecturales. Formes urbaines: Actes du congrès de Genève de l'Association internationale de sémiotique de l'espace,* (dir.) par Pierre Pellegrino, p. 287-302. Genève (Suisse): Anthropos.

Ostrowetsky, Sylvia. 1994b. «L'urbain comme acte de langage». *Les Annales de la Recherche Urbaine,* no 64, p. 40-45.

Parazelli, Michel. 1992. «La productique sociale. Un point de vue communautaire sur les risques sociaux du chapitre 42 des lois du Québec (loi 120)». *Service social,* vol. 41, no 1, p. 127-142.

Parazelli, Michel. 1995a. «De la pauvreté traitée comme une maladie». *Le Monde Diplomatique,* no 501 (décembre), p. 25.

Parazelli, Michel. 1995b. «L'espace dans la formation d'un potentiel de socialisation chez les jeunes de la rue : assises théoriques». *Cahiers de Géographie du Québec,* vol. 39, no 37, p. 287-308.

Parazelli, Michel. 1996. «L'action communautaire et l'autonomie sociale: Les apports de la sociopsychanalyse». Texte de conférence présentée à l'ACFAS (Université McGill, mai) dans le cadre du colloque, *L'intervention: des savoirs en action.* (à paraître dans les actes du colloque).

Perrot, Michelle, Annie Birraux, Florence Goldberg et Philippe Gutton. 1994. «Le chevalier errant comme figure valorisante de l'errance». *Adolescence: Errances,* (dir.) par Philippe Gutton, no 23 (printemps), p. 19-35.

Perrot, Michelle. 1996. «La jeunesse ouvrière: de l'atelier à l'usine». In *Histoires des jeunes en Occident. De l'Antiquité à l'époque moderne (Tome 2),* p. 85-142. Paris: Seuil.

Perrot, Jean-Claude. [1968] 1992. «Rapports sociaux et villes au XVIIIe siècle». In *Villes et civilisation urbaine, XVIIIe-XXe siècle,* (dir.) par M. Roncayolo et T. Paquot. Paris: Larousse, p. 46-60.

Piaget, J. et B. Inhelder. 1948. *Les représentations de l'espace chez l'enfant.* Paris: PUF.

Poirier, Mario. 1988. «La santé mentale des jeunes itinérants». *Revue québécoise de psychologie,* vol. 9, no 1, p. 94-110.

Poitou, Danièle. 1986. «La rue "squattée": Un mode aléatoire d'intégration de la jeunesse urbaine africaine». In *Problèmes de jeunesses et régulations sociales,* (dir. pub.) par J. Commaille, p. 115-131. Actes des Cinquièmes Journées Internationales (Vaucresson, mai 1985). Vaucresson: Centre de Recherche Interdisciplinaire de Vaucresson.

Prieto, Luis J. 1994. «Sur les différents types d'objets matériels et sur le type d'objet que constitue le sujet». In *Figures architecturales. Formes urbaines: Actes du congrès de Genève de l'Association internationale de sémiotique* de l'espace, (dir.) par Pierre Pellegrino, p. 49-61. Genève (Suisse): Anthropos.

Programme de Portage. 1993. *Le projet canadien des enfants des rues: constatations de la phase un.* Rapport sur le volet canadien du Projet des enfants des rues entrepris dans le cadre du Programme de lutte contre les toxicomanies de l'Organisation mondiale de la Santé. Ottawa: Ministère du solliciteur général (Canada).

Québec, gouvernement. 1992. *Politique de la santé et du bien-être.* Québec: Ministère de la santé et des services sociaux.

Radford, J. L. et A. J. C. King. 1989. *Les jeunes des rues face aux SIDA.* Kingston (Ontario): Queen's University.

Rassial, Jean-Jacques. 1990. *L'adolescent et le psychanalyste.* Paris: Éditions Rivages.

Read, S., DeMatteo, D. et B. Bock. 1993. *HIV Prévalence in Toronto Street Youths.* Toronto: The Hospital For Sick Children.

Rémy, Jean et Liliane Voyé. 1981. *Ville, ordre et violence.* Paris: PUF.

Rémy, Jean. 1990. «Les courants fondateurs de la sociologie américaine: des origines à 1970». *Espaces et Sociétés*, Paris: L'Harmattan, no 56, p.7-37.

René, Jean-François. 1993. «La jeunesse en mutation: d'un temps social à un espace social précaire». *Sociologie et sociétés,* vol. XXV, no 1, p. 153-171.

Ritchot, Gilles. 1968. «Géomorphologie et Géographie». *Revue de Géographie de Montréal,* vol. XXII, no 2, p. 69-79.

Ritchot, G., Charbonneau, F., Gascon, P. et G. Lavigne. 1977. *Rapport d'étude sur le patrimoine immobilier.* Déposé au Ministère des Affaires Culturelles du Québec. Montréal: Centre de Recherches et d'Innovation Urbaines (Université de Montréal).

Ritchot, Gilles. 1985. «Prémisses d'une théorie de la forme urbaine». In *Forme urbaine et pratique sociale,* (dir.) par G. Ritchot et C. Feltz, 23-65. Montréal, Louvain-la-Neuve: Le Préambule - Éditions Ciaco.

Ritchot, Gilles. 1992. «La valorisation économique de l'espace géographique». *Cahiers de Géographie du Québec,* vol. 36, no 98, p. 175-214.

Ritchot, G., Mercier, G. et S. Mascolo. 1994. «L'étalement urbain comme phénomène géographique : l'exemple de Québec». *Cahiers de Géographie du Québec: L'étalement urbain,* vol. 38, no 105, p. 261-300.

Rocher, Guy. 1969. *Introduction à la sociologie générale - tome 2.* Montréal: Éditions hmh.

Rossi, Peter. 1989. *Down and Out in America: The Origins of Homelessness.* Chicago: University of Chicago Press.

Rothman, Jack. 1991. *Runaway & Homeless Youth. Strengthening services to families and children.* New York and London: Longman Publishing Group.

Roué, Marie. 1986. «La punkitude, ou un certain dandysme». *Anthropologie et Sociétés,* vol. 10, no 2, p. 37-55.

Roulleau-Berger, Laurence. 1991. *La ville-intervalle. Jeunes entre centre et banlieue.* Paris: Méridiens Klincksieck.

Roy, Shirley. 1988. *Seuls dans la rue, portraits d'hommes clochards.* Montréal: Saint-Martin.

Roy, Shirley. 1995. «L'itinérance: forme exemplaire d'exclusion sociale?». *Lien Social et Politiques - RIAC,* 34 (automne), 73-80.

Roy, E. (dir.) 1996. *Les jeunes de la rue de Montréal et l'infection au VIH. Étude de prévalence - Rapport final.* Montréal: Groupe de recherche sur les jeunes de la rue et l'infection au VIH (Unité de santé publique - Division des maladies infectieuses).

Ruddick, Susan M. 1996. *Young and homeless in Hollywood. Mapping social identities.* New York and London: Routledge.

Saint-Laurent, Danielle. 1987. *Dossier «jeunes adultes 18-30 ans».* Programme de consultation d'experts. Québec: Commission d'enquête sur les services de santé et les services sociaux.

Sami-Ali. 1974. *L'espace imaginaire.* Paris: Éditions Gallimard.

Sami-Ali. 1990. *Le corps, l'Espace et le Temps.* Paris: Bordas.

Saunders, Peter. 1981. *Social Theory and the Urban Question.* New York: Holmes & Meier Publishers, Inc.

Schaut, C. et L. Van Campenhoudt. 1994. *Le travail de rue en communauté française: Nature et enjeux,* Rapport de recherche pour la Fondation Roi Beaudoin. Bruxelles: Centre d'études sociologiques des Facultés Universitaires Saint-Louis.

Schindler, Norbert. 1996. «Les gardiens du désordre: rites culturels de la jeunesse à l'aube des Temps modernes». In *Histoires des jeunes en Occident. De l'Antiquité à l'époque moderne (Tome 1),* p. 277-329. Paris: Seuil.

Schmitt, Jean-Claude. 1993. «Pour une histoire de l'adolecence: le cas du Moyen Âge». In *Adolescence et risque,* (dir.) par Anne turz, Yves Souteyrand et Rachid Salmi, conférence tenue dans le cadre de la quatrième campagne d'animation de l'INSERM (les 15 et 16 novembre 1990 en Haute-Savoie, France) Paris: Syros, p. 21-28.

Service de police de la communauté urbaine de Montréal. 1993. *Projet d'orientation de l'intervention policière auprès des jeunes dans une perspective globale.* Direction du conseil et de la coordination. Montréal: SPCUM.

Shaw, C. et H. McKay. 1942. *Juvenile Delinquency in Urban Areas.* Chicago: University of Chicago Press.

Shields, R. 1989. «Social spatialization and the built environment : the West Edmonton Mall». E*nvironment and Planning D: Society and Space*, vol. 7, p. 147-164.

SIDAC du Quartier latin et Spectre de rue inc. 1996. *Aider les jeunes aux prises avec des problèmes d'itinérance, de drogue et de prostitution à s'en sortir. Plan d'action conjoint 1996-1997.* Montréal.

Simmel. G. [1903] 1979. Métropoles et mentalités. In *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine.* (dir.) par Grafmeyer, Y. et I. Joseph. Paris: Édition Champ urbain.

Simmel, G. [1908] 1979. Disgressions sur l'étranger. In *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine.* (dir.) par Grafmeyer, Y. et I. Joseph. Paris: Édition Champ urbain.

Sironneau, Jean-Pierre. 1995. «La foi chrétienne et la science». *Sciences humaines,* no 53: août-septembre, p. 24-27.

Sztompka, Piotr. 1979. *Sociological Dilemnas. Toward a Dialectic Paradigm.* New York - London - Toronto: Academic Press.

Tellez, M. F. G. 1976. *Gamines.* Bogotà.

Tenenhaus, Hervé. 1993. *Le tatouage à l'adolescence.* Paris: Bayard Éditions

Tessier, Réjean. 1989. «L'émergence du paradigme écologique en psychologie». In *Pour un paradigme écologique*, (dir.) par Roger Tessier, p. 55-68. Ville Lassalle: Hurtubise hmh, coll. Brèches.

Thom, René. 1991. «Saillance et prégnance». In *L'inconscient et la science,* (dir.) par René Kaës et Didier Anzieu, p. 64-82. Paris: Dunod.

Thomas, I. W. 1907. *Sex and Society: Studies in the Social Psychology of Sex.* Chicago: University of Chicago Press.

Thomas, I. W. et F. Znaniecki. [1918] 1927. *The Polish Peasant in Europe and America.* New York: Knopf.

Thrasher, F. [1927] 1963. *The Gang. A study of 1, 313 gangs in Chicago.* Chicago & London: University of Chicago Press.

Tonnïes, F. 1977. *Communauté et société: catégories fondamentales de la sociologie.* Paris: Retz.

Touraine, Alain. 1991. «Face à l'exclusion». In *Citoyenneté et urbanité*, p. 165-173. Paris: Éditions Esprit.

Tremblay, R. E., Gagnon, C., Vitaro, F., LeBlanc, M., Larivée, S., Charlebois, P., et H. Boileau. 1990. «La violence physique chez les garçons: Un comportement à comprendre et à prévenir». *Interface,* no 11 (mars-avril), p. 12-18.

Trottier, Germain. 1992. *Prostitution juvénile masculine et identité personnelle.* Thèse de doctorat, école de criminologie de l'Université de Montréal, Sainte-Foy: École de service social, Université Laval.

UQAM. 1993. *Plan directeur des espaces. Le Campus de l'an 2000.* Montréal: Vice-rectorat à l'administration et aux finances.

UQAM. 1994. *Pour une nouvelle approche de la sécurité à l'UQAM. Politique de prévention et de sécurité.* Montréal: Vice-rectorat à l'administration et aux finances, Service des immeubles et de l'équipement et Service de la prévention et de la sécurité.

Van Gennep, Arnold. [1909] 1981. *Les rites de passage.* Paris: Éditions A. & J. Picard.

Vant, André. 1986. «Géographie sociale et marginalité». In *Marginalité sociale, marginalité spatiale,* Actes du colloque (Lyon, 6-8 juin 1984) tenu à l'Université Lyon II (Lumière), (dir.) par André Vant, p. 13-25, Paris: Éditions du CNRS.

Vigil, James Diego. 1990. «Cholos and Gangs: Culture Change and Street Youth in Los Angeles». In *Gangs in America,* (éd). par C. Ronald Huff, Newbury Park, London, New Delhi: Sage Publications, p. 116-128.

Vigil, J. D. and J. M. Long. 1990. «Emic and Etic Perspectives on Gang Culture: The Chicano Case». In *Gangs in America*, éd. par C. Ronald Huff, Newbury Park, London, New Delhi: Sage Publications, p. 55-68.

Vulbeau, Alain. 1992. «Les masques de l'inscription sociale». In *Adolescents dans la cité*, (dir.) par S. Lesourd, p. 33-42, Paris: Érès.

Walgrave, Lode. 1992. Délinquance systématisée des jeunes et vulnérabilité sociétale. Essai de construction d'une théorie intégrative. Genève: Éditions Médecine et Hygiène - Méridiens Klincksieck.

Wallot, Claire. 1992. *Les jeunes sans abri, Recherche entreprise dans le cadre du projet: "La promotion active des droits de la personne comme voie de solution au problème des jeunes sans abri".* Montréal: Consortium de formation sur la défense des droits humains de l'Université McGill.

Wavre, Rolin. 1950. *La figure du monde. Essai sur le problème de l'espace des grecs à nos jours.* Neuchatel: Éditions de la Baconnière.

Webber, Marlene. 1991. *Street Kids. The Tragedy of Canada's Runaways.* Toronto, Buffalo, London: University of Toronto Press.

Whyte, William Foote. [1943] 1955. *Street Corner Society. The Social Structure of an Italian Slum.* Chicago and London: The University of Chicago Press.

Winnicott, D. W. [1971] 1975. *Jeu et réalité. L'espace potentiel.* Paris: Gallimard.

Winnicott, D. W. 1994. «L'adolescence». In *Déprivation et délinquance*, p. 173-185. Paris: Éditions Payot & Rivages.

Wirth, L. 1928. *The Ghetto.* Chicago: University of Chicago Press.

Wirth, L. [1938] 1979. «Le phénomène urbain comme mode de vie». In *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine.* (dir.) par Grafmeyer, Y. et I. Joseph. Paris: Édition Champ urbain.

Wyllie, D. et G. C. Smith. 1996. «Effects of Extroversion on the Routine Spatial Behavior of Middle Adolescents». *Professional Geographer,* vol. 48, no 2: mai, p. 166-180.

Xiberras, Martine. 1993. *Les théories de l'exclusion.* Paris: Méridiens Klincksieck.

- **ARTICLES DE JOURNAUX:**

Bisson, Bruno. 1994. «Le bar Les Foufounes Électriques tente de briser les préjugés qui entourent sa réputation...et sa clientèle». *La Presse* (Montréal), 10 juin, p. A-5.

Bisson, Bruno. 1995. «SPCUM: Duchesneau abolirait les 300 postes de policiers actuellement vacants». *La Presse* (Montréal), 1er septembre, p. A3

Blanchard, Louise. 1984. «Un happening qu'on «gourd»». Montréal: *Journal de Montréal,* le 24 janvier, p. 33.

Carrière, Daniel. 1988. «Les Foufounes électriques. Cinq ans de délire ininterrompu». *Le Devoir* (Montréal), 16 mai.

Cédilot, André. 1995. «Le nombre d'héroïnomanes grossit à vue d'œil dans la région de Montréal». *La Presse* (Montréal), le 24 octobre, p. A1.

Cédilot, André. 1997 «Une police à l'ancienne servie à la moderne». *La Presse*, (Montréal), le 11 janvier, p. B-5.

Chanthalangsy, Souk. 1995. «Washington impose un couvre-feu aux adolescents». *La Presse* (Montréal), le 8 juillet, p. A-16.

Claudé, Yves. 1991. «Des punks et des Skinheads plutôt sympathiques...». *L'aut'journal,* no 96: septembre, p. 3.

Clément, Éric. 1995. «McDonald's part en guerre contre les drogués». *La Presse* (Montréal), 22 août, p. A1-A2.

Clément, Éric. 1996a. «Lave-o-thon pour se faire pardonner». *La Presse* (Montréal), le 20 juillet, p. A-3.

Clément, Éric. 1996b. «Guerre des nerfs à la porte du poste 33». *La Presse* (Montréal), le 8 juillet, p. A-3.

France-presse. 1995. «Times Square va subir un vaste programme de rénovation». *La Presse* (Montréal), le 21 juillet, p. C-6.

France-Presse. 1996. «La Californie envisage les châtiments corporels pour les auteurs de graffitis». *La Presse* (Montréal), le 11 janvier, p. A-16.

Gauthier, Gilles. 1994. «Montréal veut «atténuer» la prostitution sur Ste-Catherine». *La Presse* (Montréal), le 10 mai, p. A-6.

Gervais, Raymond. 1996a. «Émeute dans le Vieux-Québec. Seize jeunes arrêtés et huit policiers blessés». *La Presse* (Montréal), le 5 mai, p. A-3.

Gervais, Raymond. 1996b. «Des punks font du grabuge. Les bars seront surveillés de près, promet Bourque». *La Presse* (Montréal), le 19 mai, p. A-1-A-2.

Grandmont, Charles. 1995. «La police communautaire. Médecines douces». *Montréal Campus,* 20 septembre au 3 octobre, p. 13.

Grandmont, Charles. 1996a. «La police plus présente au square Berri». *La Presse* (Montréal), le 10 juillet, p. A-3.

Grandmont, Charles. 1996b. «Des agitateurs à l'origine du grabuge de dimanche soir à l'ex-square Berri». *La Presse* (Montréal), le 31 juillet, p. A-3.

Grandmont, Charles. 1996c. «Battre les policiers à leur propre jeu». *La Presse* (Montréal), le 31 juillet, p. A-3.

La Presse. 1995. «Bruxelles sans mendiants». *La Presse* (Montréal), le 16 novembre, p. E-12.

La Presse. 1996. «Tolérance zéro pour les punks». *La Presse* (Montréal), le 26 mai, p. A-3.

Laberge, Yvon. 1994. «Les résidants du square St-Louis en ont assez de la «racaille»». *La Presse* (Montréal), 20 mai, p. A-3.

Laberge, Yvon. 1996. «Couvre-feu à la place Émilie-Gamelin». *La Presse* (Montréal), le 31 mai, p. A-3.

Lareault, Serge. 1995. «Cactus n'a jamais promis un jardin de roses. Les épines de la crainte». *Journal L'itinéraire,* vol. II, no 10, p. 3-4.

Legault, J.-B. et M. Perreault. 1996. «Le conflit prend de l'ampleur. Punks et policiers s'affrontent en pleine nuit à l'ex-square Berri». *La Presse* (Montréal), le 30 juillet, p. A-1-A-2.

Lepage, Jocelyne. 1990. «Les Foufounes électriques, 7 ans plus tard: la même belle folie». *La Presse* (Montréal), le 5 mai.

Pépin, André. 1995. «Une nouvelle place à Montréal en l'honneur d'une grande dame». *La Presse* (Montréal), le 26 septembre, p. A-14.

Pineau, Yann. 1994. «Les Foufounes perdent leurs permis d'alcool». *La Presse* (Montréal), le 8 décembre, p. A-3.

Pineau, Yann. 1996a. «Commerçants de la main inquiets. Ils veulent des policiers afin d'éviter de nouvelles émeutes». *La Presse* (Montréal), le 22 mai, p. A-9.

Pineau, Yann. 1996b. «L'émeute de la Main: une «révolte du squeege»?». *La Presse* (Montréal), le 21 mai, p. A-3.

Pineau, Yann. 1996c. «Des terrasses sur les terrains vagues». *La Presse* (Montréal), le26 juin, p. A-6.

Roy, Martin. 1995. «Square Berri. Périmètre d'insécurité». *Montréal Campus,* 6 au 19 septembre, p. 13.

Thibodeau, Marc. 1995. «Vives discussions au sujet de CACTUS Montréal». *La Presse* (Montréal), 29 août, p. A3.

Trottier, Éric. 1996. «Terrasse offensante au carré Saint-Louis». *La Presse* (Montréal), le 17 juin, p. A-3.